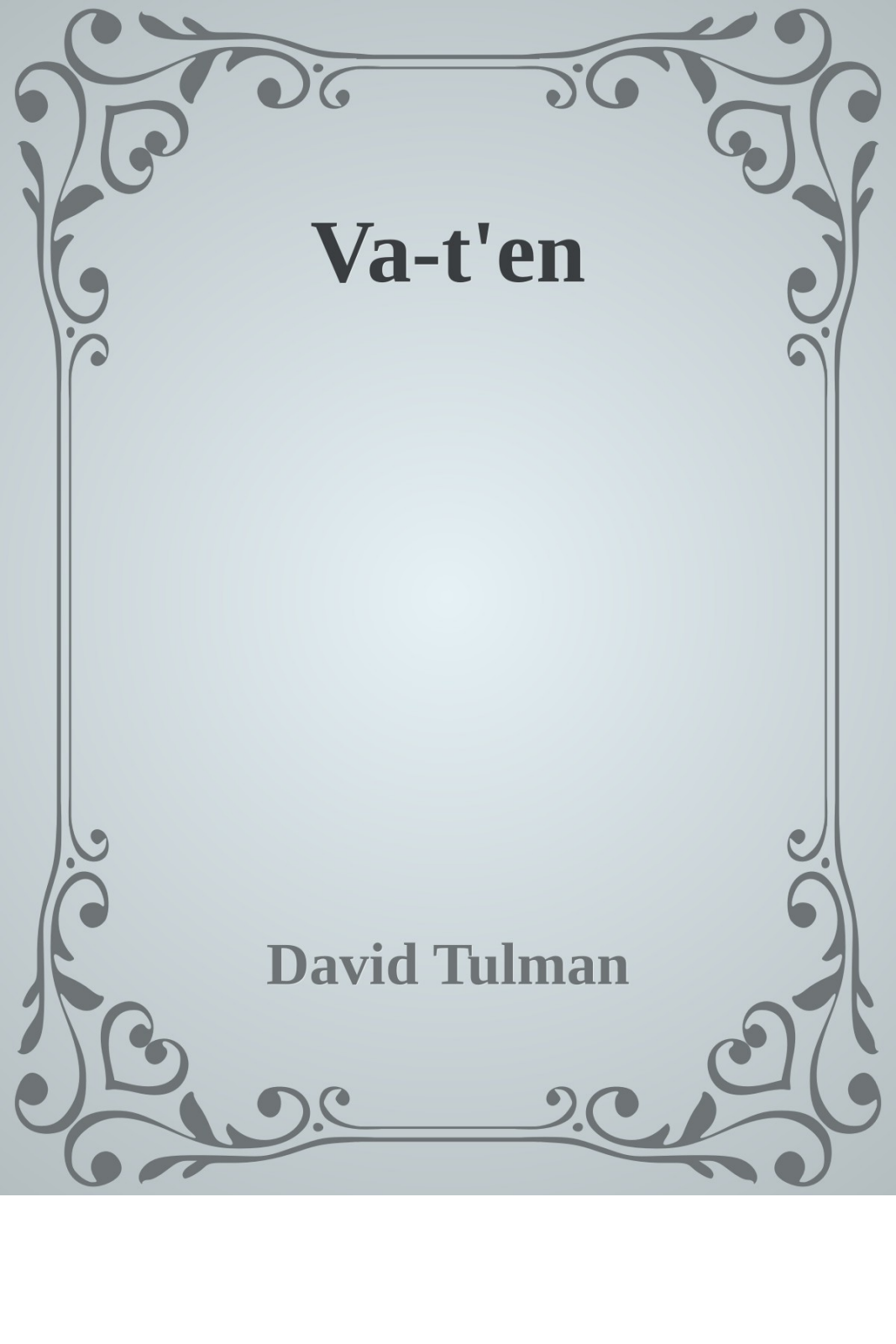


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark gray color, framing the central text.

Va-t'en

David Tulman

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

le livre.com

VA-T-EN!

DAVID TULMAN



STOCK

DAVID TULMAN

en collaboration avec Marcelle Routier

Va-t'en !

Stock

J'adresse ces mots à « BAT-CHEBA » nom que je vous ai donné, Marcelle Routier.

Tous les grands événements de ma vie ont été dirigés par une mystérieuse force.

Je dirais même que notre rencontre était dirigée par elle.

Et voilà la réalisation d'un de mes profonds désirs. Par votre très précieuse collaboration, vous avez complété mes lacunes en donnant votre âme et votre capacité du métier.

Si j'arrive à travers mes récits à toucher les cœurs sensibles c'est aussi grâce à vous.

Avant-propos

Ce jour-là en mai 1966, en Israël, à Lod, M. Berman, rabbin de grande renommée, m'avait prié de venir le voir.

Dressé devant moi, les mains derrière le dos, il m'a demandé :

— Quel est votre état civil ?

— Victor David ben Éliahou Tulman.

— J'ai bien entendu, votre père était Elias Tulman ? Avez-vous une photo de lui ?

— Non. Il y a près de quarante ans que celle que je possédais a disparu. Je n'ai plus que celle de ma mère. Même dans le camp de concentration et pendant les interrogatoires de la Gestapo, je l'avais sur moi, contre ma poitrine. Après Dieu, c'est elle qui m'a sauvé la vie.

— Comme ce serait bien pour vous si vous aviez, ensemble, contre votre cœur la photo de papa et de maman.

— Ce serait une bénédiction de Dieu.

— Voici celle qui vous manque. »

Dans ce salon il y avait beaucoup de monde. Pour moi, ils n'existaient plus. Et j'ai pleuré, pleuré comme un enfant... J'ai embrassé la photo de mon père. Je ne savais plus que dire :

— C'est un miracle !

— Oui, mais je puis vous l'expliquer. Depuis près de quarante ans je recherche dans le monde entier les photos des grands rabbins qui étaient connus comme des « justes ». Ceux qui, au cours de la Diaspora, ont tant espéré et tant prié pour Jérusalem n'ont-ils pas droit à une place en terre d'Israël ? Et votre père y a la sienne.

Le soir, seul, face à ce portrait je me suis souvenu comment il avait été pris. Mon père était si pieux qu'il respectait intégralement le deuxième commandement de Dieu : « Tu ne feras point d'image taillée ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre¹. »

Jamais il n'avait permis qu'on le photographie. Mais quelques mois avant sa mort, je suis entré dans la petite chambre de Némès-Szalók où il étudiait. Je le revois, debout contre la fenêtre, tourné vers moi. Son regard était très loin, perdu dans les temps à venir, et je l'ai photographié par surprise. Il a seulement haussé les épaules et s'est retourné... Sans doute était-il déjà trop absent pour prendre la peine de se révolter contre mon acte impie.

Sous ce ciel d'Israël chargé d'étoiles, sous ces constellations qui brillaient déjà pour l'antique peuple hébreu, l'image de mon père m'était revenu. Près de sa photo, la tenant, je voyais ma main. Je la regardais. C'était celle d'un homme qui a déjà accompli la plus grande partie de son chemin. Peu à peu sous mes yeux elle se transformait, son dessin redevenait plus ferme, maintenant c'était celle du jeune homme que j'avais été, et j'aurais voulu la cacher. Combien de fois avait-elle tourné les pages de mauvais livres ? Combien de fois s'était-elle attardée, l'impudique, sur le corps d'une femme ?

Mais, auparavant, elle avait été celle de l'enfant dont les doigts ne connaissaient que les pages du Talmud. ¹

1. Être juif c'était avoir peur

Mes souvenirs ne remontent pas au-delà de ma cinquième année, mais ils sont fort précis. En 1906, nous habitions dans un village du nom de Kurtakeszi qui se trouvait en Hongrie entre le Danube et le fleuve Sajó. C'était la belle époque du royaume d'Autriche-Hongrie et ses frontières n'étaient pas celles d'aujourd'hui. Aussi certains de ces petits villages n'existent plus sous les noms où je les ai connus, et cela me rend souvent mélancolique.

Avant Kurtakeszi, mes parents avaient déjà vécu dans bien d'autres endroits. Mais, pour moi, il demeure le premier et il est resté le village du bonheur ; c'est lui que j'ai le plus aimé... Je crois que l'homme garde une grande tendresse pour le petit enfant qu'il a été. Il est en lui comme une pierre de pureté, sans aspérité, polie et douce à la caresse de sa pensée...

La pièce où je me tenais était petite et blanche ; ses fenêtres enfoncées dans les murs donnaient sur la cour. Les poutres du plafond, très bas, étaient brunes et enfumées. Assis à une table j'étudiais la Bible en hébreu. Je ne me souviens pas avoir un jour commencé à apprendre l'alphabet hébreu. Il me semble l'avoir toujours connu. Quel plaisir j'ai à revoir ce petit garçon aux yeux bleus, dont les joues rondes étaient encadrées par de longs payes¹ blonds, tire-bouchonnants, et qui, sérieux comme un vénérable talmudiste, étudiait les Écritures saintes de la belle et sanglotante histoire de son peuple.

Et mon père, le rabbin, entra.

C'était un grand bel homme, porteur d'une barbe somptueuse. En ce temps-là elle était noire. Plus tard elle est devenue blanche ; avec mes sœurs, nous trouvions qu'elle coulait de la bouche de mon père comme un fleuve de sagesse. Il avait à la main un simple bâton noueux qu'il tenait comme une canne, et sur la tête une petite calotte noire, car il est écrit : « Le sacrificateur ne découvrira point sa tête. » Son entrée majestueuse remuait toujours mon cœur de crainte et d'admiration. De sa voix profonde et grave, il m'a dit :

— Eh bien, David, comment avancement tes études ? Où en es-tu ?

Sur la ligne que je lisais, j'ai appuyé mon petit doigt, si fort qu'il en a blanchi...

— Ici, père...

Alors, comme un magicien, il a levé le bras, passé la main sur la

grosse poutre. Et sur ma page est tombée une pièce d'argent.

— C'est bien, très bien, David. Tu es un garçon studieux. C'est avec tout ton cœur que tu as servi Dieu et voilà que tu en reçois ton juste salaire.

Mon cœur aurait dû se réjouir, mais je n'avais par les réflexes d'un enfant de mon âge et restais les yeux sur mon livre, gonflé d'un zèle pieux. En moi se levait une grande crainte. La figure toute chaude de honte, je pensais : « On me paie. Voilà, j'ai servi Dieu avec toute ma foi et mon père me donne de l'argent. Car ce n'est pas Adonai qui a fait tomber cette pièce sur moi. Ce n'est pas un miracle, ce n'est qu'un stratagème. » Sans doute ne formulais-je pas mes pensées avec d'aussi jolis mots, mais c'était bien là leur sens.

Mon père l'a deviné :

— Tu peux refermer ton livre, et prendre cet argent. C'est ma main qui te le donne, mais c'est Dieu qui te l'envoie.

Ainsi tout rentrait dans l'ordre. En tournant la tête, j'ai vu par la porte ouverte ma mère assise devant notre maison, et j'ai su ce qu'il convenait de faire ; j'ai couru vers elle et dans sa main, toute durcie, abîmée par les travaux du ménage, j'ai mis la pièce :

— Maman, garde-la. Tu sais, le Bon Dieu a beaucoup de pièces ; s'il veut, il va m'en jeter plusieurs et tu pourras m'acheter une paire de chaussures.

Malheureusement c'est la seule fois de ma vie où Dieu a bien voulu être mon banquier !

Kurtakeszi était vraiment un joli village d'une centaine de feux. Ses maisons blanches avaient été plantées de droite et de gauche, un peu au gré de chacun. Elles étaient très basses, avec de gros toits de chaume qui les couvraient comme des bonnets jusqu'aux yeux de leurs fenêtres.

La seule partie un peu ordonnée était le centre où se trouvait l'église avec son jardin public qui s'étalait devant elle comme un tapis plein de couleurs. À côté, s'élevaient la maison du curé et l'école.

En Hongrie, les ghettos n'existaient pas. Mais dans les villages, nos maisons étaient rassemblées un peu à l'écart. On ne peut pas parler d'un véritable ostracisme, car les chrétiens des deux communautés, catholique et protestante, voisinaient facilement avec nous. Mais on ne favorisait pas non plus notre dispersion, qui nous aurait assuré une intégration plus totale, et comme, tout naturellement, nous nous groupions autour de notre synagogue, lorsque l'un d'entre nous « débarquait », le maire lui indiquait l'endroit où d'autres Juifs étaient déjà installés.

Ici nos maisons étaient groupées sur la gauche du village. Notre communauté était assez importante – une trentaine de familles ; notre cour, encadrée par la synagogue, notre maison, celles du chamess² et

de notre maître d'école... formait une petite place. C'était là que mon père, qui était rabbin sacrificateur, tuait rituellement les animaux.

Un peu plus loin, il y avait l'épicerie-buvette juive et l'école israélite, où nous allions apprendre la langue hongroise et recevoir quelques éléments d'instruction générale.

J'avais six ans quand mon père m'y conduisit. C'était très important pour moi, car cela signifiait la fin de ma petite enfance. Seulement le chemin pour y parvenir était plein d'embûches : sur mon passage se trouvait l'épicerie-buvette chrétienne. J'avais une grande crainte de passer devant. Comme la nôtre, elle faisait auberge ; les gens stationnaient devant sa porte, riaient et parlaient fort. Sans doute n'étaient-ils pas méchants, mais, quand ils pouvaient m'attraper, ils tiraient sur mes payès et cela me faisait honte. Leurs cris de « Petit Juif ! Petit Juif !... » me poursuivaient. Alors, j'accélérais ma course.

Les chrétiens m'inquiétaient et je ressentais envers eux une très grande méfiance. Dans notre école juive, nous parlions de cette église si différente de la nôtre. En secret, nous nous avertissions du danger qu'elle représentait pour nous : « Attention, les chrétiens ne nous aiment pas. Ils veulent nous faire du mal à cause du crucifié. »

Qui était ce Jésus ? Que signifiait cette croix avec cette figure si triste clouée dessus ? Chuchotant, nous nous répétions : « Il ne faut pas aller devant l'église le dimanche, on ne sait jamais ce qui peut nous arriver... » Alors, en courant, je prenais soin de tenir le milieu du chemin, et le vent qui me sifflait aux oreilles m'empêchait d'entendre les battements de mon cœur.

Cette peur qui me faisait courir me semblait être née avec moi. Longtemps j'ai cru qu'être juif c'était avoir peur. Mais elle ne m'empêchait pas d'être plein d'orgueil ; je savais aussi que j'étais le sel de la terre et je tirais vanité de n'être pas comme les autres. Nous, les Juifs, nous nous sentions comme un pépin dans le cœur d'une grosse pomme, minuscules comme lui, étouffés par sa chair serrée, vaniteuse. Mais, seul le pépin contient le germe de vie.

J'ai cru longtemps, aussi, qu'être juif c'était avoir faim.

Je me souviens d'un jour plein de soleil, un jour de printemps. Ma mère était assise sur une petite chaise basse devant notre maison ; paisiblement elle raccommmodait nos chaussettes. L'heure de midi était passée. Je ne voyais faire aucun préparatif pour le repas et j'avais faim. Comment le dire ? J'ai fini par lui demander :

— Maman, qu'est-ce que nous aurons à déjeuner aujourd'hui ? Pour moi un sourire éclairait toujours son visage aux yeux tristes.

Elle m'a répondu :

— Attends le dîner. Comme toute la journée tu auras étudié la Bible et les lois divines, ce soir tu auras vraiment faim et tu mangeras avec grand appétit.

C'est une réponse que par la suite j'ai eu souvent à entendre. Un repas sur deux est une formule très économique ! Nous étions fort pauvres, presque misérables, mais ma mère savait plaisanter de ces choses, les rendre légères. Et quand mon père lui demandait dans le sérieux de sa belle barbe :

« *Charmé Fagélé*², qu'aurons-nous ce matin pour déjeuner ? »

Elle lui répondait :

— Une chose exquisite : du pain avec des oignons crus.

— Dieu en soit loué. Et ce soir ?

— Ça c'est une surprise : tu auras des oignons crus et du pain.

— Et tu ne nous feras pas une autre surprise ?

— Si, peut-être aurez-vous une tasse de thé...

Ce n'est que lorsque le pain et les oignons manquaient, certains soirs, que j'ai pu voir l'œil tendre de ma mère s'affoler et noircir de douleur.

Notre repas avait beau être frugal, nous le prenions à table avec le respect, la dignité patiente de ceux qui ont l'habitude de recevoir leur nourriture des mains de l'Éternel. Et je verrai toujours mon père devant son oignon, rompant son pain et disant : « Sois loué, Éternel, notre Dieu, Roi de l'Univers qui a fait sortir le pain de la terre », remerciant Dieu de toute son âme pour les grâces qu'il lui accordait. Ainsi était ma vie.

Un vendredi matin, où j'étais seul, levant le nez de mon livre saint, j'ai vu, derrière la petite fenêtre basse, que le soleil était plein d'allégresse. Depuis l'aube, je me trouvais en compagnie de Jérémie qui n'avait cessé de déverser des malheurs sur la tête des Juifs. C'était d'une telle tristesse que les larmes m'en montaient aux yeux. À cause du prophète, je me suis senti si seul, si abandonné que toute l'injustice de ma situation m'a fait éclater le cœur... Et, comme un vulgaire petit garçon, j'ai pris un ballon pour aller jouer contre le mur de la synagogue. Il serait juste, aussi, de dire que j'espérais rencontrer Myriam. C'était une amie de ma sœur Caroline ; je la trouvais très jolie et nourrissais pour elle, en secret, des sentiments tellement tendres que je l'appelais « ma petite fiancée ». Hélas ! dans notre cour je n'ai rencontré que Caroline qui tenait un très gros chat dans ses bras.

— David, regarde comme ce chat est beau...

Elle le palpat, songeuse.

— ... Et bien gras... Quelle belle viande !...

Ma sœur avait trois ans de plus que moi, et pour toutes les choses concernant la maison je lui obéissais.

— Va chez nous et rapporte le grand couteau avec lequel papa saigne les poulets pour les cérémonies. Tu vas tuer le chat et nous aurons de la bonne viande pour samedi

Et elle le câlinait avec tendresse.

— Cela fait bien longtemps que nous n'avons plus eu ce bon goût dans la bouche...

C'était une proposition étonnante. Que convenait-il d'en penser ?

— Je ne sais pas si on peut faire ça.

Mon incertitude était grande, et pour me donner le temps de la réflexion je caressais mes payèss comme un sage docteur de la loi l'aurait fait de sa barbe.

— Je n'ai pas vu dans la Bible que les Juifs aient le droit de manger de la viande de chat. D'autant que les chats mangent les souris. Et je suis sûr que les souris sont interdites aux Juifs. Mais je n'ai pas lu non plus dans le livre de l'Exode ou du Deutéronome que le chat avait le pied fourchu et qu'il ruminait... ³.

Ma sœur m'a fait alors un tableau émouvant de la joie de ma mère ; elle me répétait :

— Pense comme elle va être heureuse ! Tu enlèveras la peau et tu couperas les morceaux très petits... Il paraît que c'est très bon, le chat.

Déjà rusée, elle ne m'a pas dit qu'on en comparait la chair à celle du lapin, animal défendu.

J'ai fini par être convaincu et je serais allé chercher le chalef³ si la venue de mon père ne m'en avait dissuadé. Quand il m'a vu un ballon à la main, il m'a fait la morale :

— Un grand monsieur comme toi avec de longs payèss ! Un homme qui toute la journée s'occupe de livres pieux ! Et voici que je te rencontre avec un ballon... David, ce n'est pas pour toi, c'est tout juste bon pour les enfants ordinaires...

Alors je me suis gonflé d'orgueil. Et superbe, je suis passé devant ma sœur qui avait abandonné le chat.

J'avais six ans ; un été venait de s'achever, tout imprégné de l'odeur de miel des acacias, quand les grandes manœuvres d'automne de l'armée austro-hongroise ont bouleversé la quiétude routinière de notre petit village.

Ce matin-là, j'ai été éveillé par le pas des chevaux et le piétinement des hommes. Ces bruits étaient une rivière sonore qui s'écoulait entre nos maisons. Les lourdes traverses d'artillerie faisaient trembler nos vitres et, dans mon demi-réveil, j'entendais les voix rudes des sous-officiers crier des ordres. Devais-je m'abandonner à une nouvelle peur ?

Aux premiers rayons du soleil, les gens du village, grands et petits, se sont mis à courir derrière les soldats. C'était comme une révolution : les enfants avaient les joues rouges, les femmes riaient et leurs jupes dansaient autour de leurs tailles. Les hommes, surtout les vieux, prenaient l'air martial de militaires avertis. Moi, sur le pas de notre porte, je regardais, de loin, toute cette agitation, observant

l'attitude blasée d'un philosophe alors que j'étais dévoré de curiosité et avais grande envie de me mêler aux gamins du village. Mais je raisonnais : « Non, je ne courrai pas après ces gens-là. Je suis l'homme de Dieu. » Cependant mes jambes, qui ignoraient ma sagesse, tressautaient d'impatience. J'ai tourné la tête vers mon père. Il était resté devant sa table, tranquille comme toujours ; étudiant le Talmud, ses doigts lissaient sa barbe. Je pensais : « Il n'a rien vu, rien entendu. » Et c'est alors que sa belle voix de baryton a résonné dans la pièce :

— David, courir après les militaires c'est bon pour les voyous. Toi, tu restes sagement à la maison à côté de moi. Approche-toi.

Il a posé sa grande main pâle sur ma tête :

— Regarde ces livres saints. Que tes yeux ne les quittent pas, car ce sont eux notre vraie vie. La vie des Juifs, ce n'est pas de jouer à la guerre. Écoute bien, mon fils, la leçon de Dieu : "Notre peuple était au bord de la mer Rouge. L'armée égyptienne les poursuivait et il n'y avait pas de chemin pour passer. Les enfants d'Israël crièrent à l'Éternel et dirent à Moïse : "Que nous as-tu fait en nous faisant sortir d'Égypte ? Nous aimions mieux servir les Égyptiens que de mourir dans le désert. Est-ce là cette liberté que tu nous as promise ?"

« Et Moïse leur a répondu : "Taisez-vous, car c'est l'Éternel, votre Dieu, qui va faire la guerre pour vous." Et l'armée du pharaon, orgueilleuse et superbe, a été roulée dans les flots de la colère divine.

— David, crois-tu que les militaires qui sont ici aujourd'hui se sont battus pour nous ? Que leurs trompettes ont retenti, que leurs armes se sont levées pour la libération du peuple juif ? Non. Alors tu n'as pas à leur accorder ton admiration. C'est dans la parole de Dieu que tu trouveras la liberté.

Le soir, Josef, le patron du bistrot juif, est venu trouver ma mère. C'était un homme gras et court, à la barbe et aux sourcils noirs. Es ont eu beau parler très bas dans la cuisine, j'ai tout entendu :

— Madame Tulman, venez m'aider à servir ces messieurs les officiers. Ce soir, ils vont venir dans la taverne chrétienne, et aussi chez moi, pour manger et boire. Il y aura beaucoup de couronnes à gagner... Je vous paierai bien.

Ma mère avait baissé la tête. D'où j'étais, je voyais ses mains posées à plat sur son tablier ; deux de ses doigts bougeaient un peu nerveusement et en pinçaient un pli. Leur mouvement me fascinait.

— Je ne sais pas si c'est ma place, monsieur Josef.

La voix se faisait pressante :

— Madame Tulman, comment pouvez-vous dire cela ? Vous savez bien qu'aucun homme ne vous approchera. Pensez à vos enfants, ils vont à l'école pieds nus...

En entendant cela, j'ai regardé mes pieds et j'ai senti qu'ils étaient

misérables.

— Ce n'est pas un péché d'aider son prochain. Sans vous je n'arriverai pas à les servir convenablement, et peut-être que ces messieurs les officiers seront fâchés contre moi et contre nous, les Juifs.

— Je vais demander à mon mari.

Je l'ai entendu lui dire de sa voix douce et tranquille :

— Regarde les enfants n'ont pas de chaussures. David n'a même pas de pantalon pour se changer. Vois nos filles, Caroline et Frieda ; ce sont les seules du village à ne pas avoir un anneau d'argent aux oreilles, et elles sont filles de rabbin ! Même en l'honneur du shabbat nous ne mangeons pas de viande. Et en dehors de Pessach⁴, te souviens-tu avoir bu un verre de vin à la maison ? Que j'aie à aider un Juif dans son travail, en quoi cela pourrait-il te déranger ?

Alors la voix de mon père a roulé comme un grand tonnerre :

— Dois-je laisser ma femme, la mère de mes enfants, servir ces hommes manieurs de sabres ? Ces hommes dont les mains tiennent des armes et qui font métier de la guerre ? Comment puis-je permettre une chose pareille, moi rabbin, fils de rabbin et petit-fils de grand rabbin ?

Et sur sa lancée, il a remonté toute sa lignée rabbinique jusqu'à Moïse. J'étais pétrifié de crainte et d'admiration. Il me semblait entendre la voix même d'Adonai.

Ma mère lui a répondu assez sévèrement :

— Puisque tu peux faire le compte de tous tes rabbins jusqu'à Moïse, c'est que Dieu t'a sanctifié. Pourtant nous sommes dans la misère ! Alors laisse-moi le soin d'habiller tes enfants.

Ses mains ont lissé son tablier et, de son pas égal, elle est partie vers la buvette-auberge.

J'ai pensé : « Je ne dois pas la laisser avec tous ces athées qui portent de si grands sabres. Elle peut avoir besoin de son fils. » Et j'ai couru derrière elle.

— David, retourne à la maison, ta place est auprès de ton père.

— Non. Je reste avec toi pour te défendre contre ces hommes méchants.

Je vois encore cette salle avec ses longues tables, éclairées par un grand nombre de bougies qui lui donnaient l'atmosphère sombre et dorée d'un Rembrandt. La pièce était bruyante d'officiers, assis les uns à côté des autres sur les bancs de bois. Leurs épauettes, leurs galons, brillaient comme de l'or pur. Cela sentait le cuir, le cheval, le vin et la bière. La fumée du tabac rendait tout un peu irréel. Pour moi, ces hommes étaient des rois, comme ce François-Joseph chamarré dont le portrait régnait sur les murs des maisons. Comme lui, ils avaient des favoris, des moustaches guerrières. Je les trouvais d'une beauté redoutable. Et mon courage a fondu. Je me suis abrité dans les jupes

de ma mère pour glisser derrière elle jusqu'à la cuisine. Je n'étais pas aussi bien caché que je l'espérais. Un officier a étendu sa main et m'a attrapé par un de mes payèss. Il a dit :

— Regardez ce que je tiens : un petit Juif...

Il s'est penché vers moi ; il était rouge, son œil brillait, et il sentait le vin.

— Je crois que dans ses cheveux il y a beaucoup de poux !

J'étais très effrayé mais plein de colère, et en pleurant je me suis mis à crier :

— Comment osez-vous dire que mes payèss ont des poux ? Ils sont la loi de Dieu, et dans sa loi il ne peut y avoir de vermine. Mais vous qui êtes comme des rois, je sais, moi, que vous en avez plein vos képis.

Il s'est mis à rire et son rire comme une houle a gagné tous les hommes, est devenu immense ; c'était comme une grande vague qui me noyait et me faisait suffoquer.

Puis le général – pour moi c'en était un puisqu'il commandait les autres – a étendu la main et le silence est revenu.

— Petit Juif, viens ici. Voilà ma tête, cherche, et pour chaque pou que tu trouveras je te donnerai une couronne.

Deux officiers ont pris chacun une bougie et ont éclairé son crâne ; sous leur lumière, ses cheveux avaient des lueurs rouges. Je tremblais d'inquiétude. Comment gagner tout cet argent ?

— Je ne peux pas. Je n'ai jamais vu de pou.

Ses yeux étaient incrédules ; je voyais bien qu'ils me disaient :

« Allez, à qui veux-tu faire croire qu'un petit pouilleux de Juif ne sait pas ce que c'est ? »

Mais sa voix parlait tout autrement :

— Ne t'inquiète pas : lorsque tu seras soldat, tu feras leur connaissance. Cherche bien.

Maladroitement, j'ai écarté ses cheveux et j'ai trouvé une pellicule.

— Voilà, j'en ai trouvé un !... Et il y en a beaucoup d'autres.

De nouveau tous riaient.

— Arrête-toi, petit. Si on te donnait la tête de notre empereur François-Joseph, tu trouverais de quoi devenir un baron de Rothschild ! Ce gamin va me ruiner. À votre tour, messieurs !

Et les officiers m'ont tendu leur tête en me recommandant :

— Pas plus d'un...

À chaque fois, j'avais une pièce. Comme c'était facile de gagner de l'argent avec des rois !

Des yeux, j'ai cherché ma mère. Elle revenait de la cuisine. Emporté par ma joie, oubliant qu'elle ignorait que j'avais failli sacrifier le chat à notre faim, je lui ai crié :

— Maman, maintenant on a assez d'argent. Je n'aurai jamais plus envie de tuer le chat pour le shabbat.

Ma mère a conservé son regard triste et a disparu dans les communs. Toute ma joie était tombée. Je ne savais pas pourquoi, mais je sentais que, parce que nous étions juifs, ce jeu avait quelque chose d'humiliant.

Mes poches étaient bourrées de pièces et je ne savais plus si je ne devrais pas les rendre. J'ai rejoint maman. J'ignore ce qui s'est passé, mais je pense que, dans un mouvement de pitié, une quête a été faite pour ce petit Juif qui ne voulait pas manger du chat. Et le « général » a appelé ma mère :

— Venez ici, madame, venez tranquillement ; il ne faut pas avoir peur.

Lentement il a compté vingt pièces d'or sur la table. J'avais perdu ma respiration et les lèvres de ma mère tremblaient.

— Prenez. Nous vous les donnons de bon cœur. Votre fils les a méritées. Et s'il continue à chercher des poux sur la tête des gens, il deviendra un grand banquier !

Et la salle a ri.

Ces officiers étaient presque tous des fils de la noblesse magyare ou appartenaient à la grande bourgeoisie. En eux, il n'y avait, alors aucun désir de violence à notre égard. Simplement, nous étions une race inférieure, quelque chose entre les paysans et les bêtes. Et leurs gestes de largesse avaient toujours l'air d'une aumône.

Déjà, l'humeur avait changé. Le temps de la générosité était passé, ils l'avaient oublié. Ils ont tapé dans leurs mains et ont réclamé le vin et les tziganes.

Sur le chemin du retour, ma mère a recompté les pièces d'or.

— Vingt... Qu'est-ce que va dire ton père ?

— Et moi, maman, regarde mes poches : elles sont lourdes de l'argent que j'ai gagné.

Quand nous sommes entrés dans notre petite salle pleine d'ombre et de silence, le contraste fut grand ; mon père, absorbé par ses livres, n'a même pas tourné la tête.

— Voilà, a dit ma mère, et elle a posé son or sur la table. Vide tes poches, David.

Alors je me souviens d'un grand péché d'intention : j'ai eu envie de garder une pièce pour moi, de l'oublier au fond de ma poche. Et, j'ai rougi comme un coupable. Ma mère a commencé à raconter notre histoire. Sans un mot, mon père, de la main, a balayé l'argent. Dans un bruit de défaite, les pièces ont roulé au sol. Puis il s'est levé et s'est promené dans notre salle. Et sa voix a tonné contre moi :

— Qu'est-ce que tu fais là ? Va te coucher.

Les yeux pleins de larmes, je suis allé vers le lit que ma mère partageait avec moi. J'avais encore le droit de dormir avec elle, et j'ai commencé à réciter mes prières.

Mon père m'a crié :

— Plus haut que je t'entende ! Tu voles des mots ! Prends garde, Adonai a droit à son compte...

Réfugié au creux du lit, je regardais mon père qui continuait à aller et venir. De loin, il me paraissait petit, mais sur le mur il y avait son ombre qui marchait avec lui ; elle était immense, écrasante, c'était celle d'un géant, et je me suis mis à trembler devant l'image de cette force.

En faisant sur la table des petits tas avec nos pièces d'or et d'argent, j'entendais ma mère compter de sa voix douce et unie :

— Une paire de chaussures pour David, une pour Caroline, pour Frieda... Une jupe pour les filles, une culotte pour David...

L'ombre géante s'est rapetissée et la voix puissante de mon père a dit :

— Je jure que je ne profiterai jamais de cet argent.

Alors ma mère m'a rejoint, a enveloppé les pièces dans un tissu et les a mises sous son oreiller.

— Puisque ton père ne veut pas y toucher, je vais les garder. Ce sera notre secret. Même les filles ne doivent pas le connaître. Et alors, imagine la surprise qu'elles auront quand je verserai tout cet or sur la table et que je leur dirai : "Vous, les filles du rabbin le plus pieux et le plus pauvre de toute la Hongrie, vous pouvez vous marier, car voici votre dot."

À l'idée du bonheur de mes sœurs, les yeux de ma mère s'étaient remplis de petits points lumineux qui brillaient comme des étoiles.

— Demain, avec l'argent que tu as gagné, nous irons acheter des chaussures. Maintenant dors, mon petit...

Elle m'a pris dans ses bras et mon père est resté à sa table devant ses livres. J'ai fermé les yeux, mais je ne pouvais pas dormir ; trop de choses se bousculaient dans ma tête. Une pensée me torturait : comment pourrais-je me laver du péché d'avoir voulu voler une pièce ? L'ombre terrible de mon père continuait à se dresser derrière mes paupières fermées. Sa voix s'est levée, il étudiait en psalmodiant rituellement ; c'était une musique très douce, un peu monotone, comme une berceuse. Son ombre redevenue normale dansait imperceptiblement à la lueur de la flamme et nous nous sommes endormis. En moi, Dieu avait repris sa place – la première ; j'étais purifié.

Quelques jours ont passé ; l'armée, dans un grand fracas guerrier, nous a quittés et ma mère m'a dit :

— Viens, mon garçon ; avec tes couronnes d'argent, nous allons t'acheter des chaussures.

Et nous sommes allés à l'épicerie juive qui vendait de tout. La grosse Sara qui la tenait avait la lèvre pleine de poils, comme un

homme, des mains courtes et blanches, mais très agiles. C'était merveille de les voir servir, peser, emballer la marchandise. Elle accompagnait tous ces gestes de beaucoup de paroles. Ainsi, chaque femme en faisant ses achats avait connaissance des nouvelles du village : morts, naissances, mariages, fiançailles, fautes commises ou à commettre. Bien souvent ces histoires me paraissaient confuses et indignes d'intérêt. Il est vrai que sur certains sujets la voix baissait et l'assemblage des mots me semblait obscur et dénué de sens.

J'aimais cet endroit parce qu'il y avait beaucoup de bonnes choses qui me faisaient saliver ; de grandes quantités d'odeurs s'y mélangeaient et me faisaient rêver. Les visites de ma mère y étaient très rares : un peu de sel, de sucre, de thé, c'était tout ce que nous pouvions acheter.

— *Chalom Alechem*⁵, madame Tulman, je vous donne du thé ?

— Non, madame Sara, je suis venue voir si vous aviez des chaussures.

— Des chaussures ? Ce n'est pas possible. Et quel genre aimeriez-vous ?

Ce fut un achat très long. Les chaussures ne paraissaient jamais à ma mère ni assez solides ni assez grandes.

— C'est un enfant, il grandira n'est-ce pas... Une dépense pareille, on ne peut pas la faire souvent.

— Et pour vous ?

— Ce n'est pas utile, j'ai de bons chaussons.

La grosse Sara a baissé les yeux, et j'ai suivi son regard : ma mère était pieds nus.

— Madame Tulman, vous êtes la femme de notre rabbin...

Alors j'ai vu maman rougir. D'une petite voix timide elle a murmuré :

— Eh bien, donnez-moi une paire de chaussures noires, très solides.

Elles devaient l'être, car elle n'en a plus jamais acheté d'autres.

Elle les a gardées jusqu'au dernier jour de sa vie. Il est vrai qu'elle en prenait grand soin. Maman ne les portait que les jours de fête, le samedi – et encore pas toute la journée. Elle les bourrait de papier, afin qu'elles ne se déforment pas, et les rangeait soigneusement dans un placard.

S'il y a des saintes sur terre, je suis sûr que ma mère en était une. Mon père l'adorait, mais c'était un homme sévère, apparemment dur, qui montrait peu ses sentiments. Elle vivait à l'abri de son ombre, presque toujours silencieuse. Il est vrai que mon père prêtait rarement attention à d'autres paroles qu'à celles de Dieu. Son oreille avait dû être créée pour elles.

Jamais je n'ai entendu ma mère se plaindre. Une fois, devant moi,

on lui a demandé :

— Mais, madame Tulman comment faites-vous pour supporter un homme aussi sévère et exigeant ? Comment pouvez-vous être heureuse avec lui ?

Ses yeux clairs se sont assombris et elle a répondu :

— À côté d'une charrette chargée de lourds et bons épis de blé, qu'il fait bon marcher... Et connaissez-vous un homme comparable à celui-là ? plus savant ? plus saint ? »

Un soir, l'annonce d'un grand événement m'a bouleversé : nous allions quitter Kurtakeszi. De ces voyages, qui nous ont tant promenés, nous ne connaissions jamais rien à l'avance. C'était le secret de nos parents. Nombreuses ont été nos migrations et je n'en ai compris les raisons que plus tard. D'un jour à l'autre on nous disait :

— Les enfants, demain nous changeons de village.

Et nous partions...

Pour ce voyage, le premier dont je me souviens, les choses se sont passées ainsi. La veille, ma mère avait annoncé :

— Il faut vite aller dormir, demain la charrette viendra et elle emportera toutes nos affaires.

Imaginez cela : toutes nos affaires qui allaient s'en aller sur la route ! Comment, on allait vider la maison comme un œuf, ensuite elle serait nue comme une coquille ? Et que devient la coquille quand le poussin l'a quittée ? C'était bien difficile à imaginer.

Je ne voulais pas m'endormir. Si la charrette venait et que l'on m'oublie dans le lit... Mais peut-être emporterait-on le lit et moi dedans. Je me voyais déjà transporté, bien au chaud, au milieu des paysages de notre campagne. Et cette nuit-là mes rêves ont été zébrés de bouleaux noirs et blancs.

C'est ma mère, naturellement, qui a fait tout le travail. Le rôle de mon père se limitait à porter les livres saints avec le maximum de respect et d'attention. C'était une noble et juste tâche. Ces livres précieux qu'il emportait étaient toute sa fortune.

Au matin, devant notre porte, dans le gris d'une aube tout embrumée, une grande charrette nous attendait. Paisibles, deux chevaux, tête baissée, avaient l'air de poursuivre leur rêve. Ils étaient si absents de leur propre peau que même les mouches ne la faisaient pas frissonner.

Alors j'ai vu ma mère transporter, morceau par morceau, notre bien : les lits, tous un peu cassés, les paillasses, la table, une chaise qui avait perdu ses pieds. Puis les casseroles et surtout la vaisselle ; c'était ça la grande affaire. Car pour son transport il était indispensable d'observer les rites : d'abord les assiettes de tous les jours, ensuite celles pour la pâque, que l'on doit avoir soin de ne pas mélanger avec les autres. Il ne fallait pas non plus mettre en contact les plats pour les

choses grasses et ceux pour les produits laitiers. Je veillais gravement à ce transfert qui devait être fait très doucement, avec respect.

Le temps s'écoulait. Les chevaux, maintenant, étaient bien éveillés ; ils frappaient la poussière de leur sabot, balayaient leurs flancs de leur queue, secouaient leurs oreilles. Le charretier s'inquiétait :

— C'est fini, on part ?

Ma mère lui répondait :

— Un petit moment, s'il vous plaît.

Et, elle glissait, au milieu de cet amoncellement disparate, un petit objet, une cuiller de bois, une bassine bien abîmée, mais encore bonne.

Je l'aidais autant que je le pouvais ; je courais autour d'elle sans quitter mon chapeau noir et transpirais beaucoup. Finalement, je l'ai vu se saisir discrètement du petit sac aux pièces d'or et le mettre dans son corsage.

C'était le départ. Debout devant la charrette, Myriam, ma petite fiancée, me regardait. Que c'était triste de ne pas pouvoir l'emmener ! Je me sentais un monsieur très pieux et comme notre religion m'interdisait toutes relations avec les femmes, je ne lui ai même pas donné la main alors que je brûlais de l'embrasser...

Juché, avec mes sœurs, sur le sommet de nos affaires, bien serré contre maman, je regardais notre père. Avec son chapeau et sa longue lévite noirs, il se détachait comme un dessin au fusain sur le mur blanc de la maison. Il a embrassé la mézouza⁶ clouée au chambranle de la porte, et levant les bras pour la bénédiction il a dit :

— Que celui qui va entrer dans cette maison y soit encore plus heureux que je n'y ai été. Que Dieu lui accorde davantage de bénédictions.

Puis il est monté à côté du charretier. J'avais le cœur qui battait. Quel grand moment ! Notre cocher, un jeune paysan hongrois à grosse moustache, portait une veste de peau qui sentait le mouton et à son chapeau une petite plume de couleur. Je lui trouvais l'air fort et sûr de lui. Il a levé son fouet, dans un grand geste en a fouetté l'air en criant : « *Hgyoa, gyoho !...* »

Les chevaux n'ont pas bougé. Le fouet a claqué de nouveau et l'homme a continué à crier. Les chevaux ont secoué leur crinière et baissé la tête, mais leurs sabots sont restés immobiles sur la terre de la rue. Maintenant le cocher était tout rouge ; il jurait horriblement et s'apprêtait à les battre quand mon père est intervenu :

— Ne bats pas tes chevaux. Ce sont des animaux de Dieu et ce sont eux qui gagnent ton pain. Ne jure pas, car il est écrit : « Tu n'invoqueras point en vain le nom de l'Éternel, ton Dieu...⁷ ». Tu commets un péché devant l'Éternel, devant les juifs et devant les chrétiens.”

L'homme a gonflé son cou comme un taureau et il a répliqué :

— Puisque vous êtes si fort, faites-les avancer.

Mon père s'est mis à parler aux chevaux de sa voix douce ; j'ai vu leurs épaules frémir, se tendre, et la charrette s'est ébranlée.

Derrière elle courait Myriam, la petite fille que j'aimais ; ma mère et moi la regardions.

— Ne sois pas affligé, David, un jour tu reviendras et tu l'épouseras...

Mais avec l'inconstance des enfants, je n'étais déjà plus occupé que par le voyage, et je copiais mon attitude sur celle de mon père. La dernière maison passée il a dit : « Ce que Dieu veut doit être accompli. »

Dans toute la Hongrie, à l'entrée et à la sortie de chaque village, il y avait un calvaire. En passant, notre cocher s'est signé. Un dernier chien a aboyé après nous. C'était fini, nous étions bien partis, mais pas encore arrivés...

Ce fut une grande aventure, avec plein de choses étonnantes. D'abord on a perdu une roue. Et notre cocher a commencé à se lamenter : « Ah ! Seigneur ! Ah ! Sainte Vierge !... Quelle misère ! Jamais je ne pourrai la remettre ! »

Il tournait autour de la charrette déséquilibrée, en levant les bras au ciel.

— Pourquoi ? a demandé mon père ; elle n'est pas cassée...

— Mais ne voyez-vous pas qu'il faudrait deux hommes pour soulever la voiture pendant que je glisserai la roue ?

— Avec l'aide de Dieu, un seul suffira.

Et mon père a soulevé notre charrette comme si elle n'avait eu aucun poids ! Je regardais ses mains que j'avais toujours vues tourner les pages d'un livre et je ne comprenais pas comment elles pouvaient contenir toute cette force. Tandis qu'il tenait la voiture levée, je pensais : « Voilà que Dieu a envoyé Samson pour nous aider ! »

Plus tard ma mère est descendue, parce que de temps en temps dans un voyage il est nécessaire de s'arrêter. Quand elle a voulu remonter, j'ai vu mon père la prendre par la taille, comme les villageois font avec leur danseuse ; il l'a soulevée en l'air et d'un seul élan l'a posée sur le sommet de notre chargement. C'était la première fois qu'il avait un geste de ce genre, qu'il posait ses mains sur elle devant moi. Et quand il a approché son visage de celui de ma mère, je me suis aperçu d'une chose étonnante ; physiquement, ils se ressemblaient.

La nuit est venue ; on nous a couchés, mes sœurs et moi, sur une de nos paillasses et nous nous sommes endormis bercés par le balancement de la voiture, le grincement régulier des roues et le pas lourd des chevaux.

Dans cette nuit extraordinaire, j'ai entendu la voix de l'Éternel ; elle ressemblait étonnamment à celle de mon père et disait :

— David, mon fils, tu dors. N'as-tu pas honte, un grand homme comme toi se réfugier dans la paresse du sommeil ! Vois la splendeur du Très-Haut.

J'ai ouvert les yeux. C'était bien mon père et il continuait à parler :

— Regarde la lune. Regarde les étoiles, toute la création de Dieu est au-dessus de toi... L'Éternel dit : « Que des corps lumineux apparaissent dans l'espace des cieux, pour distinguer entre le jour et la nuit... Et cela s'accomplit ⁴. » Et toi tu ne les regardes même pas... L'homme qui ne sait pas lever la tête pour contempler l'immensité du ciel ne sait pas qu'il est petit et oublie son Créateur.

Puis mon père s'est mis à chanter en hébreu, et le charretier faisait comme une mélodie avec sa bouche. La charrette entière est devenue joyeuse. Les chevaux tiraient leur charge avec gaieté. La tête en arrière, je regardais le ciel et je me sentais rouler dans les étoiles. Quand mon père s'est tu, notre conducteur lui a dit :

— Continuez. Les chevaux sont fatigués et quand vous chantez, ils tirent mieux...

J'ai recommencé à sommeiller. C'est un soupir de papa qui m'a réveillé. Nous étions devant le fleuve Sajó, noir et méchant. Sous la lune, ses eaux couraient vite avec de gros bouillonnements, mais je n'avais pas peur. Maintenant je savais que, dans les mains pieuses de mon père, Dieu avait mis la force de Samson.

Il n'y avait pas de pont et le cocher a été chercher le passeur. C'est en montant sur le bac que le malheur est arrivé : tout un chapelet de casseroles est tombé à l'eau. Déjà le bac avait quitté la rive et mon père a proposé :

— Je vais me jeter dans le fleuve et chercher toutes ces casseroles.

J'ai trouvé très incroyable qu'un homme, un rabbin, avec une si grande barbe, puisse prétendre se jeter à l'eau dans l'obscurité et nager pour retrouver des ustensiles de cuisine...

— Dommage que la nuit soit aussi sombre, disait mon père penché sur les eaux menaçantes. *Charmé Fagélé*, je ne verrai pas tes casseroles et je ne pourrai pas les repêcher...

Que Dieu me pardonne ! j'ai pensé : « Il recule... Il ment... Il ne pourrait pas accomplir une chose pareille. Ce fleuve est très profond, très dangereux... »

J'ai longtemps cru que cette nuit-là, papa s'était vanté. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai su qu'il aurait pu accomplir cet exploit et bien d'autres, car c'était un nageur exceptionnel. ⁵

Il me semble que le voyage a continué encore plusieurs jours, mais cela est certainement faux, et je crois que nous avons dû arriver au matin à Sajó-Kesznyéten.

Les yeux encore gonflés de sommeil, gravement, du haut de notre charrette, je regardais notre nouveau village. Vraiment, je ne lui trouvais rien de bien étonnant. Il était plus petit que Kurtakeszi, à peine quelques maisons autour de l'église et, comme toujours, un peu à l'écart, l'épicerie juive prolongée par une cour. C'est dans cette cour que se trouvait notre logement : une petite pièce et une cuisine. Nous avions connu mieux !

Le lendemain, un vendredi soir, je me suis préparé pour aller à l'office. Mon père s'est lavé et a mis son pantalon du shabbat. Dans cette maison inconnue, que ces gestes étaient rassurants !

— Papa, où est la synagogue ?

— Il n'y a pas de synagogue.

— Mais alors pourquoi sommes-nous venus ici ?

Il m'a regardé gravement :

— Pour trois Juifs. Le président de cette communauté est aussi le propriétaire de l'épicerie et de notre maison. Nous sommes ses invités.

C'était incroyable. Pour ces trois familles, nous en avons quitté trente à Kurtakeszi ! Je ne pouvais pas comprendre. Tout le temps des prières, dans notre unique pièce devenue la beth-hamidrasch⁸ je pensais : « Il devait être bien riche et bien puissant ce monsieur qui peut faire venir un rabbin presque pour lui seul. » En ce temps-là j'ignorais que mon père acceptait, et parfois même choisissait, les communautés les plus pauvres, les plus déshéritées, dont personne ne voulait.

Il faut savoir aussi qu'à cette époque, en Hongrie, l'Église n'était pas séparée de l'État et les ministres des trois principales religions : catholique, protestante et juive, dépendaient du gouvernement ; mais de nombreuses petites communautés, trop éloignées des grands centres et désireuses d'avoir leurs propres rabbins sacrificateurs, les engageaient à leurs frais. Les rabbins hongrois étant pourvus de postes, elles puisaient, pour leurs besoins, parmi les réfugiés de Russie ou de Pologne. C'est à ce régime très particulier que mon père a dû la plupart de ses déplacements.

Le lendemain soir de notre arrivée, il n'y a pas eu de dîner, même pas de pain et d'oignons crus.

Papa, avec sa sérénité habituelle, cherchait le meilleur emplacement pour sa table d'étude. Ensuite il a occupé son temps à ranger ses livres. Il en avait beaucoup, peut-être deux cents, peut-être plus. Ils étaient posés un peu partout dans tous les coins de la pièce et je prenais garde, en passant à côté d'eux, je ne pas les effleurer irrespectueusement. Ma mère rangeait nos affaires avec mes sœurs. Quant à moi, j'avais fini par m'asseoir sur une chaise, et de là j'ai contemplé désespérément la table « à manger » qui restait vide.

— Papa, pourquoi es-tu parti de Kurtakeszi ? C'était une grande

ville à côté de ce petit village.

— Si tu n'es pas capable d'étudier, alors tais-toi. »

Je me suis levé et j'ai commencé à marcher dans la pièce à travers le désordre de notre déménagement ; j'ai dit à nouveau : « Papa, pourquoi as-tu quitté notre maison pour celle-là ? Ici il n'y a qu'une pièce... » Je n'osais pas préciser : «... et rien à manger », mais je le pensais. « Est-il juste qu'un grand rabbin comme toi abandonne trente Juifs pour trois ? »

Pour salaire de mon insolence, j'ai reçu une gifle. C'était la première fois que je faisais connaissance avec la « droite » de mon père. À partir de ce soir-là, je l'ai crainte. Mais la peur du mal ne l'éloigne pas et trop souvent par la suite j'en ai eu la preuve.

« As-tu oublié qu'il est dit au livre de l'Exode : “En quelque lieu que je fasse invoquer mon nom, je viendrai à toi pour te bénir⁶.” Et tu veux que je ne me dérange pas pour trois familles isolées ? Ce serait alors renier le service de Dieu.

« Maintenant, viens te repentir en étudiant. »

Midi approchait et je constatais que ma mère n'avait rien pour faire la cuisine. L'heure du repas a passé.

Et le soir ce fut pareil. Sous mes yeux, les caractères hébreux se déformaient ; ils grouillaient comme de petits insectes noirs, puis se mettaient à pâlir et devenaient si flous que je ne pouvais les discerner l'un de l'autre...

Ma mère était près de notre table. Elle semblait pensive, mais ne bougeait pas. Avec précaution, j'ai glissé vers mes sœurs ; nous nous sommes regardés ; nous avons la tête en feu et les mains glacées. La faim nous donnait la fièvre.

Je crois qu'un jour encore s'est écoulé. Mon père ne semblait pas avoir conscience que nous ne nous étions pas mis à table. Il avait terminé ses rangements et lisait. Nous n'avions aucun secours à attendre de lui : il pouvait passer plusieurs repas sans paraître s'en apercevoir. Habituellement, c'était ma mère qui venait le chercher :

— Éliahou, il est grand temps de venir à table.

Aujourd'hui elle promenait sur nous un regard triste, mais ne disait rien.

Je me suis souvenu avoir vu dans notre cour, par la porte ouverte, une grange remplie de maïs. Là se trouvait le salut de nos estomacs. Me rappelant la terrible main droite de mon père, je n'osais rien lui demander. Mais maman, elle, pouvait me comprendre :

— Mère, dans notre cour il y a une grange pleine d'épis de maïs ; ils dépassent sous la porte et ils vont pourrir dans la boue.

— Va, David, et s'il plaît à Dieu, fais-toi prêter quelques épis...

J'ai couru. Il y avait vraiment beaucoup de maïs dans cette grange, on marchait sur les grains. Je trouvais que ces gros épis avaient l'air

d'être en or, et sans rien oser demander à personne j'en ai rapporté autant que j'ai pu.

Même bien cuit, ce n'était pas très bon. C'était du vieux mais très dur, mais comme pour pouvoir l'avaler il exigeait d'être mâché longtemps, il était très avantageux pour nos estomacs, car on n'avait pas besoin d'en manger beaucoup pour être rassasiés.

Le lendemain, notre propriétaire est venu nous visiter. Il avait un gros ventre traînant comme celui d'une oie et je l'imaginais rempli de maïs ! Il portait un chapeau rond hongrois, une grosse veste de paysan, son nez était rouge et son œil noir très vif. Il parlait lentement, avec beaucoup d'« importance », et dans toutes ses phrases il glissait deux ou trois fois, onctueusement : « Monsieur le rabbin. » On ne pouvait ignorer qu'il était très vaniteux de pouvoir offrir à la petite communauté juive un homme de l'importance de mon père.

En le voyant, le remords m'a obstrué la gorge. L'idée que j'avais volé son maïs m'étouffait. J'ai rejoint ma mère dans la cuisine.

— Maman, tu ne voudrais pas aller voir ce monsieur et lui parler pour moi ?

— Que faut-il lui dire, David ?

— Que je suis un voleur. On ne m'a pas prêté le maïs, je l'ai pris.

J'avouais mon péché et les yeux tendres de ma mère avaient l'air de sourire.

— C'est bien, David. Tu as eu raison de me le dire. Mais tu n'as pas volé. Tu as seulement fait un emprunt et moi je le rembourserai en travaillant pour lui. »

Pour les actes de ses enfants, ma mère trouvait toujours la bonne explication, celle qui les justifiait et apaisait leur âme.

Ce soir-là, j'ai entendu papa lui expliquer avec douceur :

— Voici, *Charmé Fagélé*, je vais recevoir trois couronnes d'argent par semaine, un peu de farine et des pommes de terre. Et tu auras le droit de prendre autant de maïs que tu voudras. Ainsi tu vas pouvoir élever des poules. Si Dieu le veut, les poules pondront des œufs ; puis elles les couvriront et tu auras des poulettes qui deviendront des poules ; à leur tour, elles pondront et... tu vas voir, dans très peu de temps nous serons millionnaires. Tu es contente, n'est-ce pas ?

Pour la première fois j'ai senti que la voix de mon père n'était pas aussi assurée que d'habitude. Il y avait en elle quelque chose qui implorait.

Ma mère a ri doucement.

— Oui, oui... Ça va être très bien.

Elle acceptait tout ce qui venait de lui avec la simplicité tendre d'un grand amour.

Nous n'avons jamais eu les poules, mais tous les jours, de bon appétit, le matin, à midi et le soir, nous avons mangé leur maïs.

Je n'aimais pas du tout Sajó-Kesznyéten. Nous étions trop peu nombreux pour qu'il y ait une école juive, et sous la férule paternelle je pensais que je n'apprendrais rien d'autre que le Talmud. Je serais toute la journée sous l'œil, l'oreille, et surtout la main de mon père. Cela m'inquiétait. C'était une idée fort débilitante. J'en étais là de mes réflexions quand papa m'a pris par la main et m'a dit :

— Viens.

Nous avons traversé la plus grande partie du village ; du côté chrétien il était plus important que je ne l'avais pensé et nous nous sommes arrêtés devant une maison près de l'église.

— Regarde.

Sur le fronton il y avait inscrit : *Classe élémentaire*. Nous sommes entrés et mon père m'a présenté au curé, qui était également l'instituteur.

De la nuit je n'ai pu dormir, car c'était la première fois que j'allais étudier avec les enfants chrétiens ; ce rapprochement m'inquiétait.

Nos deux communautés vivaient côte à côte sans grands heurts, surtout dans les campagnes. Les paysans étaient pauvres et les Juifs qui habitaient les villages l'étaient tout autant. Une certaine solidarité naissait de leurs difficultés communes et de leur impuissance devant les riches propriétaires terriens, nobles pour la plupart.

Ma mère ne concevait pas que je puisse aller à l'école pieds nus et avec mon pantalon de tous les jours ; aussi elle me mettait mes meilleurs effets, et mon costume avait de quoi étonner ces fils de paysans. Imaginez cela : un petit garçon habillé de noir, comme un rabbin, avec une lévite, un pantalon long, des chaussures basses, des chaussettes blanches, épaisses comme de la toile à sac à force d'être reprises, et coiffé d'un chapeau rond en castor noir, plus grand que lui, d'où sortaient des payès blonds qui tire-bouchonnaient le long de ses joues.

Au bout d'une semaine, mes camarades avaient renoncé à tirer sur mes mèches que je défendais aussi farouchement qu'une vierge sa vertu. À cette époque, je ne comprenais pas qu'il puisse exister une antinomie entre les religions. Pour moi il était tout à fait naturel que je sois un enfant juif et qu'eux soient des enfants chrétiens ; je ne voyais pas là une cause de dissentiment. Les uns naissent blonds, les autres bruns, doivent-ils pour cela se faire la guerre ? Mes camarades catholiques n'étaient pas méchants, mais ils me disaient des choses qui m'inquiétaient :

— Le maître nous a dit que tes parents étaient des criminels, qu'ils avaient cloué Notre-Seigneur Jésus sur la croix ; alors toi aussi...

C'était toujours cette vieille histoire du Crucifié qui me poursuivait. Comme je me défendais, les assurant de la bonté, de l'honnêteté de mon père et de ma mère, ils insistaient :

— Alors pourquoi ne viens-tu pas au catéchisme avec nous ? Et le dimanche, pourquoi on ne te voit pas à la messe ?

Leur église restait pour moi un mystère. Je ne comprenais pas ce qui s'y passait. Le dimanche, les cloches sonnaient et, lorsque la porte s'ouvrait, j'entendais des bouffées d'orgue – peut-être n'était-ce qu'un harmonium ; je trouvais cette musique magnifique. Pour moi elle avait quelque chose de céleste...

Je voyais les chrétiens pénétrer dans leur sanctuaire. Ils avaient l'air de se rendre à une fête. Les jupes des femmes étaient pleines de couleurs, les gilets des hommes couverts de broderies, et les enfants joliment vêtus. Une chose m'étonnait : quand ils y entraient, ils étaient recueillis et leurs mains serraient respectueusement leurs livres de prières. Quand ils en sortaient, toutes traces de piété avaient disparu. Les hommes allaient dans le bistrot et se conduisaient d'une façon bizarre. Sur la place, les garçons tournaient autour des filles aux jupes raides, aux jupons blancs, leurs mains s'avançaient vers elles et leurs faces rougissaient. Ils parlaient fort, les filles riaient haut ; j'avais honte que ces mains d'homme osent s'approcher jusqu'à les toucher et qu'elles se laissent faire. Pour moi, c'étaient des gestes d'une grande impiété, déjà ceux du péché.

Ce qui m'inquiétait le plus dans nos rapports avec les chrétiens, c'était l'incertitude dans laquelle nous étions de leurs sentiments à notre égard ; tantôt bienveillants, tantôt mauvais, ils passaient sur leurs visages comme les nuages devant le soleil, d'abord légers, puis l'épaississaient ; parfois si menaçants que l'orage dévastateur me paraissait sur le point d'éclater. C'étaient des gens incompréhensibles pour moi.

C'étaient aussi des gens très impurs dont le contact m'inquiétait. Comment oublier qu'ils se nourrissaient, s'engraissaient avec du porc ? que leurs viandes contenaient le sang défendu ? que faire cuire l'agneau dans le lait de sa mère ne leur semblait pas être un péché ? Sans parler de toutes, ces affreuses graisses animales dont ils se repaissaient largement... Et je m'interrogeais longuement : ma main pouvait-elle toucher les leurs, alors qu'elles s'étaient salies à tant de contacts défendus ?

Quand mon père était dans ses livres, il ne voyait rien, n'entendait rien. La Bible et le Talmud étaient bien loin de me produire le même effet. J'étais plus souvent préoccupé par ce qui se passait autour de moi que par le texte du Deutéronome relatif à la loi et au rituel du sacrifice de culpabilité. Pourtant il contenait un passage dont la lecture me faisait saliver, car il ordonnait : « Tout mâle parmi les sacrificateurs en mangera. » J'imaginai les viandes des holocaustes bien grillées et mon estomac était prêt à louer Adonai ; mon œil devenait vague, pas assez cependant pour ne pas avoir remarqué les

absences prolongées et fréquentes de ma mère.

Un jour, ô honte, j'ai abandonné sur la table la loi et les prophètes ; j'ai suivi maman de loin, comme un espion. La tête recouverte d'un fichu, elle marchait vite et régulièrement ; ses pieds nus soulevaient la poussière qui se déposait sur le bas de sa jupe noire et la blanchissait, car dans notre petit hameau il n'y avait ni trottoir ni chaussée pavée. Avec étonnement, je l'ai vue entrer chez des chrétiens. Alors, je me suis mis à trembler. Je ne savais pas encore que celui qui espionne est bien souvent le premier puni. Furtivement, je suis entré à sa suite et je l'ai surprise trempant ses mains dans les eaux sales du linge de ces gentils⁹. Quand ma mère m'a aperçu, elle m'a dit :

— Que fais-tu là, David ?

Sous mon chapeau noir, mon œil était sévère.

— Et toi, maman ?

— Maintenant nous avons deux secrets à partager : celui des pièces d'or et celui-ci. Je travaille pour que nous recevions quelques pommes de terre, un peu de farine et qui sait, avec la grâce de Dieu, des œufs. Et alors nous aurons un splendide shabbat... Est-ce un péché ?

— Mais est-il convenable que tu touches le linge de ces idolâtres ?

— As-tu lu quelque chose sur ce sujet ?

— Non, pas encore, maman. »

À la voir servir ainsi les chrétiens, j'avais tellement de peine que je n'ai pu l'abandonner et je suis resté là jusqu'au soir. Quand je suis rentré avec elle à la maison, j'ai touché le salaire de ma désobéissance : mon père était sur le seuil, sa canne à la main. Et pour la première fois j'ai fait connaissance avec elle. Ses coups étaient encore plus terribles que ceux de sa « droite ».

— Tu abandonnes sur la table le livre saint tout ouvert et tu t'en vas vagabonder dans le village, comme un voyou. Quelle honte ! Que vas-tu devenir ? Aujourd'hui, les pas de ta course soulèvent la poussière du péché. Demain, que vas-tu faire ? Ce ne seront plus tes pieds qui se saliront, c'est tout ton corps qui roulera dans l'impureté.

J'avais très mal et, malgré moi, des larmes coulaient de mes yeux ; j'étais furieux contre elles, et je serrais les dents pour ne pas lui crier : « Tu es injuste. J'ai laissé mes livres pour veiller sur ta femme. »

Ma mère, qui ne s'opposait jamais aux actes de son mari, a retenu son bras :

— As-tu perdu l'esprit ? Tu vas le tuer. Voilà pourquoi tu fais des enfants, Elias Tulman : pour les tuer...

Alors mon père m'a ordonné :

— Assieds-toi et reprends le livre là où tu l'as laissé ouvert.

Reniflant mes larmes, je me suis mis à lire à haute voix, en faisant attention de bien psalmodier. Jamais les malheurs du peuple juif ne

m'ont paru plus tristes ; c'était de bon cœur que je pleurais sur eux. Avec une grande sincérité je disais avec Jérémie ; « Vois ma misère, ô Éternel ! »

Un matin, j'ai entendu de grands bruits de charrettes. Devant notre maison, il y avait deux voitures pleines à déborder de Juifs. Ce n'était que chapeaux et lévites noirs, payèss bouclés, belles barbes. Leurs yeux riaient et leurs lèvres criaient « *Chalom Alechem !* » sur un si joli ton qu'ils avaient l'air de le chanter. Alors vivement j'ai couru vers mon père :

— Papa, Jacob et ses douze fils sont ressuscités, et ils sont devant notre porte...

Ce n'était pas Jacob mais un grand rabbin, celui de Szerencs, connu dans toute la Hongrie pour ses miracles. Même les chrétiens le respectaient ; aussi à peine était-il entré chez nous que déjà tous apportaient à ma mère de quoi honorer ce saint homme : œufs, poules, poulets, pommes de terre. Jamais je n'avais vu autant de choses sur notre table ; ce jour-là, elle n'a manqué de rien.

Et ce fut un grand remue-ménage. Des maisons voisines, les femmes sont arrivées portant des paillasses ou simplement de la paille. Bientôt la chambre et la cuisine en ont été jonchées. Cette nuit-là, dans une grande fraternité de ronflements, tous ont dormi par terre.

Et nous avons eu pour le shabbat un service religieux exceptionnel. Sous mes yeux émerveillés est apparu le grand rouleau de parchemin de la Thora¹⁰. Il me semblait qu'il ne pouvait pas y avoir de meilleure vie que celle-là, toute consacrée à la louange de Dieu dans l'allégresse et à l'étude de sa parole dans le recueillement. Mais le dimanche est arrivé et « Jacob et ses douze fils » sont repartis comme ils étaient venus, en charrette. En chantant, nous les avons accompagnés jusqu'à la sortie du village. Puis nous les avons vus rapetisser à l'horizon de la route et disparaître au loin dans un grand nuage de poussière.

C'était fini. J'ai repris une vie, bien monotone pour mes sept ans, allant du banc de l'école à la table où j'étudiais interminablement les prophètes. Isaïe faisait couler mes larmes. J'étais submergé par une grande houle de sympathie pour ces Juifs voués, à cause de leurs péchés, à tant de maux et de chagrin. Mon cœur était brûlant de compassion et j'appréhendais, en refermant mon livre, les malheurs que j'aurais à connaître le lendemain...

Pessach est arrivé. Les femmes des trois familles juives sont entrées chez nous ; elles et ma mère ont nettoyé nos deux pièces avec une très grande dépense d'énergie, d'eau et de savon. Ses murs chaulés de frais, notre maison m'apparaissait comme un palais. Un vrai miracle ! Toutes les casseroles et la vaisselle rituelles se sont mises à briller. Le four a été gratté, puis mon père l'a fait purifier par le feu. Enfin, il a dirigé et surveillé toutes les opérations de la fabrication du pain

azyme qui devait être fait avec une très grande orthodoxie. Le regardant, je rêvais qu'un jour je serais, moi aussi, un beau barbu sévère, sous les ordres duquel les femmes prépareraient le repas rituel de la pâque.

Et la soirée du Seder¹ a commencé. C'est une soirée de joie, sans mystère, aux usages et au symbolisme très simples. Mon père, revêtu de son kittel^{7 8 9 10} blanc, devenait à mes yeux Moïse ; j'étais un petit Hébreu qu'il allait faire sortir du noir pays de servitude.

Étant le fils du rabbin, il me revenait l'honneur de poser les questions rituelles, car il est écrit au livre de l'Exode : « Et lorsque vos enfants vous diront : Que signifie pour vous cet usage ? Vous répondrez : C'est le sacrifice de la pâque⁸ en l'honneur d'Adonaï, qui a passé par-dessus les maisons des enfants d'Israël en Égypte, lorsqu'il frappa l'Égypte et qu'il sauva nos maisons. »

Et je demandais :

— Pourquoi mangeons-nous du pain azyme ?

— Parce qu'il est écrit : "En route ils firent cuire le pain qu'ils avaient emporté en pâte, ils firent du pain sans levain, car les Égyptiens les avaient expulsés de force et ils n'eurent pas le temps de préparer leurs provisions."

— Pourquoi mangeons-nous des herbes amères ?

— Parce qu'il est écrit : "Les persécutions redoublèrent, les violences ne connurent pas de bornes : on leur imposa les travaux les plus pénibles dans les briqueteries, dans les mines d'argile, dans les champs, enfin on leur rendit la vie aussi amère que possible."

Alors mon père a fait le récit de la sortie d'Égypte à sa manière simple et pleine de force. Il a dit :

— Dieu a étendu sa main et les eaux de la mer Rouge se sont séparées. La main de Dieu est très grande.

Je voyais cette main prendre tout son peuple dans sa large paume, tour à tour pour le sauver, le punir et l'aimer.

— Dieu a vaincu, par sa seule volonté, les armées de pharaon. Oui, Dieu est un grand général.

Dans ma tête roulait le bruit des chars du pharaon ; j'entendais le cliquetis des armes et les cris des Égyptiens que la mer engloutissait ; j'entendais aussi, sur l'autre berge, respirer le peuple d'Israël. Comme un énorme soufflet de forge, la poitrine d'Israël exhalait sa peur et son espérance. Je ne savais pas encore que cette respiration serait celle des Juifs au cours des siècles.

Enfin ma mère a servi le repas pascal, nous avons bu les quatre verres de vin prescrits par la loi ; notre table est devenue très joyeuse et chacun s'est mis à raconter des histoires.

C'est au cours de la pâque de Sajó-Kesznyéten que mon père, pour la première fois devant moi, a évoqué ses origines. Et j'ai eu la grande

surprise d'apprendre qu'il n'était pas hongrois, comme moi, mais russe.

Dieu me pardonne ! J'avais tant de plaisir à faire craquer le pain azyme sous mes dents que le bruit en avait envahi la pièce.

— Eh bien, mon garçon, me dit mon père, tu aimes bien notre pain à ce que j'entends. C'est le signe d'une bonne conscience. Ne l'oublie pas si un jour les chrétiens t'accusent.

— Mais de quoi papa ?

— Ils disent que pour faire notre matzoth¹¹ nous avons besoin du sang d'un enfant chrétien. »

Ma gorge s'est contractée autour de ma bouchée, c'était la première fois que j'entendais une chose aussi affreuse.

— À cause de cette croyance, ton arrière-grand-père a failli être tué. Cela se passait en Russie en 1810. Sa maison dans le ghetto donnait sur la cour de sa synagogue. Cette cour était entourée d'un grand mur. Souvent au matin on y découvrait des ordures, des bêtes crevées, qui avaient été jetées là par les chrétiens en signe de malédiction. Ce jour-là, comme nous le faisons aujourd'hui, mon grand-père fêtait la pâque. Sa maison était remplie de Juifs. Il y avait beaucoup de chaleur, de lumière, de joie ; nous allions nous asseoir à table quand grand-mère est entrée avec la figure grise de la peur.

— Un malheur, un très grand malheur est sur nous. "Ils" ont jeté dans notre cour un enfant mort."

« Personne ne se tournait plus aimablement vers son voisin. Tous avaient des visages figés. Déjà ils portaient le masque de la mort.

— Va chercher cet enfant !", a ordonné mon grand-père.

« Et grand-mère est revenue portant le petit cadavre. C'était celui d'un bel enfant, un garçon de douze ans environ. Il était vêtu pauvrement. Comme la tête d'une bête que l'on vient de sacrifier, la sienne devenue trop lourde pendait au bout de son cou blanc hors du col de sa blouse.

« Imaginez, devant cette table de fête, grand-mère, dans son costume du shabbat, tenant ce petit mort dans ses bras. Elle le regardait ; les larmes coulaient de son visage et tombaient sur celui de l'enfant. D'une voix un peu tremblante, elle a remarqué :

— On dirait qu'il a été vidé de son sang.

« Alors la frayeur a fait frissonner l'assemblée et les têtes se sont inclinées comme celle des épis quand passe le vent.

« Le sang de cet enfant allait-il retomber sur nous ?

« Mon grand-père, après avoir fait une courte prière, a parlé :

— Que la crainte n'obscurcisse pas vos pensées. Nous sommes tous dans la main de Dieu et ce jour est celui où il a fait sortir son peuple de l'esclavage. Voici ce que vous allez faire. Prenez des habits juifs, revêtez-en l'enfant, coiffez ses cheveux de sorte qu'il ait des payèss et

asseyez-le à cette place, incliné en avant, comme un Juif pieux qui fait ses prières. Et en sa présence nous allons célébrer le Seder comme il convient.”

« Tous ont prié avec ferveur, mais l'oreille aux aguets. Nous avons entendu le galop des chevaux, les cris rauques des Cosaques. Ils ont frappé violemment à la porte de la cour. Mon grand-père a encore commandé : “Restez assis. C'est à moi d'aller ouvrir la porte de ma maison. Surtout ne bougez pas, soyez aussi immobiles que notre invité.”

« Les Cosaques sont entrés. Dans l'air chaud de la pièce, ils étaient fumants comme leurs chevaux qui hennissaient dehors dans le froid. Ils sentaient fort le cuir, l'écurie et l'alcool ; un seul anneau brillait à leur oreille ; de grosses moustaches noires cachaient leurs bouches. Ils portaient des bonnets enfoncés jusqu'aux yeux qui leur donnaient l'air sauvage.

« Leur chef a dit :

“— Où est l'enfant que vous avez tué, que vous avez saigné pour le pain de votre fête ? Votre pain azyme.

“— Cherchez-le, fouillez la maison”, a dit mon grand-père.

« Tranquillement, il est retourné à table parmi l'assemblée qui était bien de cent à cent vingt personnes) et a continué les prières comme si les Cosaques n'étaient pas là. Ils ont fouillé partout, ouvrant les portes à coups de bottes, balayant d'un seul geste tout ce qui se trouvait dans les armoires, les placards, écrasant sous leurs semelles le linge, la vaisselle, frappant par plaisir les meubles de leurs fouets. Ils ont tout ravagé, mais n'ont pas pensé à chercher l'enfant parmi les convives.

« Durant une demi-heure environ, le bruit de leur dévastation a rempli la maison, les murs s'en sont renvoyé les échos. Puis ils sont partis ; les voix de la prière ont repris possession de la pièce.

« Jamais les herbes amères n'avaient été plus âpres à notre bouche ; et les quatre verres de vin rituels n'ont pas réussi à réjouir notre palais, à réchauffer notre cœur.

« Une fois encore les Cosaques sont revenus et ont crié :

“— Nous ne l'avons pas trouvé. Il est ici. Rendez-nous cet enfant !”

« Mais ils ont dû se retirer sans l'avoir découvert.

« L'assemblée était toute tremblante, car on en était arrivé au moment où l'on doit ouvrir les portes de la maison comme preuve de notre confiance en Dieu. Cette nuit est, pour nous, celle de la sécurité et c'est pourquoi elle s'appelle Pelschimounm ¹¹. C'est aussi celle où Élias se promène et va de porte en porte en quête d'une maison digne de recevoir sa visite et sa bénédiction.

« L'angoisse marquait tous les visages. Lorsque les verrous de la cour seraient tirés, la foule frémissante de violence, qui attendait dans la rue, n'allait-elle pas se ruer pour venger le petit mort ?

« Mon grand-père, enveloppé dans son kittel, s'est levé. Il est allé vers la porte et tous les Juifs ont prié : "*Chalom Alechem : Éliahou anavi*"¹². »

« Dehors, les Cosaques étaient toujours là, ils avaient fait un grand feu. Derrière eux se tenait la foule armée de bâtons, impatiente de taper sur ces Juifs maudits, de piller, de brûler leurs maisons. Les choses dans la Russie des tsars se passaient toujours ainsi, sans jugement. Le feu dansait en flammes rouges sur le visage des hommes massés dans le froid et allumait des désirs de violence dans leur sang.

« Laissant largement ouverte la porte, ainsi que le veut la coutume, mon grand-père est revenu à table à sa place et a continué à prier, tandis que nos femmes juives se sont mises à distribuer le pain azyne aux chrétiens qui entraient, poussés par la curiosité. Puis tous ont chanté. C'était un moment suspendu au fil de la hache. Que ces gens malveillants aperçoivent l'enfant, et il y aurait autant de morts que la pièce contenait de Juifs. Les Russes, debout contre les murs, ont écouté les chants avec respect, car ils étaient vraiment très beaux. Redevenus joyeux et insouciant, ils ont tapé dans leurs mains en cadence, prêts à danser.

« Appuyé à la table, l'enfant mort priait toujours.

« La fête, devenue fraternelle, s'est poursuivie ; au matin, les Cosaques ont chassé les chrétiens de la maison et ont ordonné que les portes de la cour soient de nouveau closes. Dans l'air froid les feux étaient devenus cendres.

« Alors mon grand-père a regardé l'enfant oublié là dans sa posture de prière et il a été rempli de pitié. Qu'allait-on en faire ?

« Il a décidé de déposer le petit corps par terre dans une chambre de le couvrir d'un drap, d'allumer les bougies et de le veiller, comme il est d'usage chez nous.

« Cette année-là, la pâque russe coïncidait avec la nôtre. En sortant de l'église, les chrétiens sont allés au cabaret boire de la vodka ; celle-ci a délié la langue du père de l'enfant qui dépensait des roubles comme un boyard, offrant largement à boire à tous. À côté de lui, sa femme se lamentait sur la disparition du corps de son fils.

« — Où est l'enfant que tu m'as donné ? disait-elle. Où est mon petit pigeon aux cheveux blonds... Comment est-il possible qu'il ait disparu ? »

« Et voilà que l'alcool a fait sortir la vérité de la bouche de son mari, commente mon père. Il a avoué qu' "on" lui avait remis une forte somme pour qu'il jette le corps de son fils, mort de maladie, dans la cour du rabbin afin que les Juifs soient accusés de sa mort. La mère s'est mise à crier, à taper sur son mari. Cette scène a fait grand bruit. Du cabaret, l'histoire s'est répandue dans toute la ville et elle est parvenue jusqu'à la maison de mon grand-père. Une nouvelle fois il

est allé ouvrir la porte de la cour. Et lorsque la mère s'est présentée, il l'a fait entrer chez lui ainsi que ceux qui l'avaient accompagnée ; ils ont pu voir que l'enfant reposait dans la paix de Dieu, qu'il était veillé et pleuré avec piété. Leur haine est alors devenue bénédictions douces comme du miel. »

Mon père avait un réel don de conteur, et à l'écouter j'avais le cœur crispé de crainte et de pitié. Cet enfant, à l'attitude si pieuse dans la mort, me bouleversait.

Rassurante, une voix s'est élevée :

— C'est une histoire affreuse, mais elle ne serait pas possible en Hongrie en 1908.

Les derniers mots s'échappaient à peine de sa bouche qu'on a frappé à notre porte.

— C'est peut-être le prophète Élias, dit mon père. À toi l'honneur d'ouvrir, David.

Trois hommes du village entrèrent. Ils ne souriaient pas. Sans avoir pris la peine de nous saluer, le plus âgé a dit :

— Monsieur Tulman, nous avons une question à vous poser.

— Je suis là pour vous répondre.

Alors d'un seul jet, presque violemment, l'homme s'est libéré des mots qu'il portait en lui :

— Vous, les Juifs, est-il vrai que pour faire votre pain azyme il vous faut le sang d'un enfant chrétien ?

Il y a eu un silence, et un frisson d'inquiétude a parcouru l'assemblée. Comment ne pas faire le rapprochement avec l'histoire que mon père venait de raconter ?

— Asseyez-vous, leur dit mon père, et je vais vous expliquer pourquoi on ose vous dire que nous commettons un tel crime.

« C'est une très vieille histoire. Vous savez qu'il y a plusieurs milliers d'années nous, les Hébreux, étions des esclaves en Égypte. Les Égyptiens étaient des maîtres très durs. Toujours le fouet, jamais de repos. Nous étions traités comme des bêtes. Imaginez si vous deviez faire tous les travaux de votre vie, cultiver vos champs, bâtir vos maisons... sous les coups. Les enfants d'Israël criaient si fort leur douleur que Dieu les entendit et il chargea Moïse, cet homme pieux, de les faire sortir de la terre d'Égypte. Mais, dites-moi, mes amis, connaissez-vous un propriétaire qui est prêt à se séparer de ceux qui lui réparent sa maison, lui sèment et moissonnent sa récolte sans qu'il lui en coûte une couronne ? »

Les paysans hochèrent la tête. C'était là une situation qu'ils pouvaient comprendre.

— Les Juifs travaillaient bien et coûtaient à peine une poignée de farine. Naturellement, le pharaon refusa de les laisser partir, de se priver de si bons ouvriers.

« C'est alors que la colère divine frappa l'Égypte et lui envoya dix terribles plaies. Cependant, le pharaon, au cœur endurci, continuait à dire "Non". Après tout, les malheurs qui s'étaient abattus sur son peuple ne le touchaient pas directement. Il était bien à l'abri dans son palais, ses greniers étaient pleins, ses coffres débordant de richesses.

« Mais le pharaon avait un fils et Dieu dit : "Vers le milieu de la nuit je frapperai tous les premiers-nés d'Égypte depuis le premier-né du pharaon jusqu'au premier-né de la servante qui est derrière la meule."

« Cette nuit-là, le peuple d'Israël devait quitter la terre de servitude. Et Dieu donna ses instructions. Il dit entre autres : "Vous tuerez un agneau et vous le mangerez en collectivité." C'est ce que nous faisons ce soir. "Et avec son sang vous marquerez les deux poteaux sur le linteau de la porte. Ce sera le signe qui marquera les maisons de mon peuple et ses premiers-nés seront épargnés par l'ange de la mort."

« C'est le sang d'un agneau qui est à l'origine de cette accusation. Comprenez-vous ? »

Les trois hommes hochaient la tête. La pensée du sang de l'agneau et de celui de l'enfant confondu venait lentement à eux.

— Regardez notre pain, continuait mon père le leur montrant. Il est sans sel et sans levain, c'est de la pure fleur de farine. Il est semblable à celui avec lequel votre prêtre, dans votre église, vous donne la communion. Cette petite hostie entre les mains de votre curé est aussi un souvenir de la pâque.

« Seulement, on dirait que votre curé est un monsieur très avare ajouta-t-il avec un clin d'œil : il ne vous en donne qu'un tout petit morceau. »

Les paysans ont ri, car leur curé-maître d'école était réputé pour son avarice. Poliment ils ont mangé du pain azyme et bu du vin. Mais en eux il demeurait comme une gêne.

Mon père les regardait pensivement en passant sa main sur sa barbe.

— À mon tour de vous poser une question. »

Ils ont relevé la tête avec inquiétude.

— Jusqu'à ce jour nous avons vécu en bonne amitié. Alors pourquoi êtes-vous venus ici, le visage fermé, avec dans votre tête une mauvaise pensée prête à engendrer la haine ? Qui vous a soufflé ces choses ?

Ils se sont regardés. C'était bien cette question qu'ils craignaient et ils savaient devoir y répondre.

— C'est le maître d'école, notre curé, qui nous a dit qu'à Pâques vous répandiez le sang d'un innocent.

Ils ont ouvert leurs larges mains aux paumes épaisses dans un geste

d'excuse. "Comment douter de sa parole ? Il sait tant de choses que nous ignorons..."

Quelques jours se sont écoulés et un matin ma mère nous a annoncé :

— Mes enfants, demain nous partons.

Il était inutile que je demande pourquoi. J'avais entendu mon père dire à ma mère : « Nous allons partir d'ici, car il n'est pas bon que mon fils soit instruit par un homme qui nous traite de criminels. »

Nous avons recommencé à faire des paquets, une voiture est revenue, les chevaux ont tapé du sabot devant notre porte et nous nous sommes retrouvés sur le sommet de notre chargement, en haut de la charrette. Seulement, cette fois, les gens du village étaient là les bras chargés de présents pour maman.

Et mon père a constaté :

— Si tous les goyim¹³ sont comme les gens d'ici, alors la venue du Messie est proche. Il a étendu ses bras et béni ceux qui étaient là, et derrière eux le village. »

Puis la charrette nous a emmenés, et comme toujours les chiens ont aboyé... Déjà nous quitions les dernières maisons quand les cloches de l'église se sont mises à carillonner... Nous savions que c'était la main du maître d'école qui les faisait sonner. Des larmes me sont venues aux yeux. Mon père m'a regardé :

— Tu vois, David, un homme qui prie Dieu ne peut pas être totalement mauvais. Que Dieu lui pardonne !

2. La Zadekeste¹⁴

Notre charrette nous a abandonnés à la gare, et pour la première fois j'ai pris le train. C'était très étonnant de voyager dans ces boîtes bruyantes, attachées les unes aux autres. Je n'étais pas très rassuré et je cherchais quelle prière avait été prévue pour se protéger durant un voyage aussi dangereux.

Cependant mon père semblait très calme. Ma mère avait enfermé ma main dans la sienne. Sa bonne chaleur me réconfortait. Je regardais les gens autour de nous ; ils avaient l'air indifférent ; secoués durement sur les banquettes de bois, projetés les uns sur les autres par les coups de freins brutaux des arrêts, ils gardaient un visage paisible et paraissaient très insouciant.

Devant moi une grosse fille, aux cheveux serrés dans un foulard de couleur, riait et criait à chaque cahot. Je n'étais tout de même plus assez jeune pour ne pas comprendre qu'ainsi elle désirait attirer les regards, et même les gestes, d'un gars solide assis non loin d'elle. Noir comme un tzigane, il étouffait dans le faux col de sa chemise de « Monsieur » et ne bougeait pas, de crainte d'en faire sauter les boutons. Assis à côté d'une matrone juive portant sa perruque rituelle, bien encadré entre ma mère et elle, je me sentais préservé de tous contacts impurs. En face de moi, se tenaient mon père et mes sœurs. C'était une présence suffisamment rassurante pour me permettre de reprendre mon souffle.

En effet, les sujets d'inquiétude ne me manquaient pas. Les filets étaient débordants de bagages, les paniers qui n'y avaient pas trouvé de place reposaient entre les jambes des femmes et dépassaient de leurs jupes, leur donnant ainsi l'air de grosses poules ébouriffées abritant leurs couvées. Au milieu de tout ce désordre, il me fallait beaucoup de vigilance pour parvenir à surveiller nos affaires : à peine étions-nous partis, que chacun s'est mis à déplacer, avec une grande activité, un panier, une boîte, ou même une valise, à la recherche de ses victuailles. J'ignorais encore que, dès qu'ils s'asseyaient dans un train, les gens se mettaient à manger et à boire.

Je regardais avec une certaine horreur tous ces chrétiens déballer leur nourriture : du lard, de grosses saucisses bien grasses, dont la vue inquiétante me soulevait le cœur. La forte fille généreuse en a offert à tout le monde, sauf à mon père tellement isolé dans sa lecture que personne n'osait le déranger. Ma mère a poliment refusé :

— Non, merci, nous sommes bientôt arrivés.

— Bah ! on a toujours le temps de manger un morceau. C'est ma mère qui les a faites avec un beau cochon bien gras. Il faut manger avant d'être mangé, pas vrai ? » a-t-elle dit en clignant de l'œil vers le garçon dont les gros doigts courts serraient un bout de saucisse.

Il se congestionnait de plus en plus et tous ont ri. Seule la femme qui était à côté de la jeune paysanne a pincé la bouche pour dire :

— Vous voyez bien que ce sont des Juifs. Notre manger n'est pas assez bon pour eux...

— Eh ben, il l'est rudement pour moi !...

À nouveau ils ont ri grassement, la bouche luisante du lard de leurs porcs. Mon Dieu, que j'étais inquiet ! Ce voyage m'apparaissait plein de périls. L'air était chaud et les odeurs fortes des nourritures, du vin et des corps en sueur avaient épaissi l'atmosphère. Ils menaient tous grand tapage et s'agitaient avec des gestes désordonnés. Les uns baissaient les vitres, et le vent qui nous balayait alors était chargé de suie ; les autres les relevaient avec fracas en disant que c'était dangereux. Enfin, le vacarme s'est un peu apaisé, la plupart se sont mis à dormir et même à ronfler la bouche ouverte.

Derrière les fenêtres, le paysage et son ciel allaient si vite que je ne pouvais pas les saisir en entier. À peine avais-je eu le temps d'apercevoir une vache ou le haut balancier d'un puits, que déjà ils étaient partis ailleurs. Mais où ? Il y avait aussi ces fils attachés, comme des chevelures à des poteaux, qui montaient et descendaient derrière les vitres, et ce bruit : tap, tap, tap... qui ne ressemblait à aucun autre et se répercutait dans tout mon corps...

Aux arrêts, les gens descendaient ou montaient, se faisaient passer leurs paquets avec beaucoup de paroles et de gestes. C'était très gai et très fatigant.

Le voyage m'a paru si long que je me suis endormi.

— Réveille-toi, mon garçon, nous sommes arrivés.

— Arrivés, papa ? Mais où ?

— À Petrozsény. C'est une grande ville tout près de la frontière de la Roumanie. »

Que de choses étonnantes : une frontière, un pays étranger, une ville ! Je n'en avais jamais vue, nous avions toujours habité des villages.

En descendant du marchepied du wagon, j'ai aperçu une grande animation. Il y avait beaucoup de gens habillés comme des hommes importants, des Juifs en costume de shabbat, des paysans avec leurs culottes blanches et larges comme des jupes de femmes, au bas alourdis par des broderies de couleurs, aux bottes brillantes. Il y avait aussi des drapeaux et une fanfare en uniforme qui jouait un air hongrois très gai. Puis j'ai vu des messieurs graves, dont le maire de la

ville, s'avancer vers mon père et le saluer avec beaucoup d'égards et de politesse.

— Vois, David, m'a dit ma mère, comme on honore ton père.

J'ignorais qu'en Hongrie un rabbin, régulièrement nommé par l'État, avait droit à une réception officielle quand il prenait son nouveau poste. Et j'ai pensé que les gens des villes avaient des manières meilleures, bien plus aimables, que ceux des campagnes. Cette idée est devenue une certitude quand je suis entré dans notre appartement : plusieurs pièces joliment meublées. Nous avions tous notre chambre et, en plus, une beth-hamidrasch pour mon père ainsi qu'une salle pour recevoir. Dans la cuisine, des pots de confitures et toutes sortes de provisions kascher⁷⁵ nous attendaient. Devant cette abondance, digne de la terre de Canaan, je me suis mis à envisager l'avenir avec la tranquille et béate sérénité d'un gros propriétaire qui contemple ses récoltes.

C'était également la première fois que nous avions une si belle et si grande synagogue. Les rideaux de soie du tabernacle, avec ses lions brodés, me paraissaient être la plus riche et la plus magnifique chose du monde. Les lutrins étaient en bois sculpté et les chandeliers d'argent brillaient avec magnificence. Qu'il faisait bon louer le Seigneur dans ce temple digne du roi Salomon ! Il y avait même un bain rituel. Jamais je n'avais rien vu de tel. Quelle belle vie nous allions avoir !

Je ne me trompais pas, c'était la prospérité. Ma mère n'était plus obligée de travailler chez les autres. Quant à mon père, on l'honorait et réclamait sa présence de tous côtés ; j'en étais fort vaniteux.

Pour moi les choses se déroulaient un peu moins bien. Une grande partie de ma journée se passait à l'école où j'allais avec ma sœur Caroline. Frieda était encore trop jeune. Mes malheurs commençaient quand je rentrais le soir. Ma sœur était libre, mais moi je devais encore étudier le Talmud jusqu'à minuit, parfois jusqu'à deux, trois heures du matin. Au réveil, mes yeux me semblaient devenus très gros et remplis de sable. Aussi je trouvais que le fait d'être un « homme » avait bien des inconvénients...

Un matin où je m'étais couché très tard, j'ai marché si lentement aux côtés de ma sœur que nous avons trouvé la porte de l'école fermée.

— Caroline, crois-tu que nous pouvons demander qu'on nous ouvre ?

— Non, a répondu ma sœur.

— Alors, on rentre à la maison ?

— Si papa sait que nous ne sommes pas allés à l'école, tu seras giflé.

— Pourquoi moi ?

— C'est toi le garçon.

Cette logique était rigoureuse.

— Et si nous rentrions à l'heure habituelle sans rien dire ?

— Alors tu recevras des coups de canne. De toute façon, nous ne pouvons pas rester ici. Viens ! »

Elle m'a pris la main et nous avons commencé à marcher dans ce Petrozsény que je trouvais soudain bien grand, bien sévère avec ses hautes maisons de pierre.

— Écoute, m'a dit ma sœur, puisqu'on ne peut pas rentrer à la maison on va s'enfuir, on va aller jusqu'à la fin de la terre et là on s'assiéra et on balancera nos pieds dans le vide.

C'était ainsi que nous nous imaginions le bout du monde.

Main dans la main, nous avons quitté la ville. Je ne me souviens pas combien de temps a exactement duré notre équipée, mais au moins deux jours et deux nuits. Sans nous en apercevoir, nous étions entrés en Roumanie. Les paysans étaient très gentils avec nous. Comme nous leur parlions en hongrois, ils nous comprenaient mal, mais nous donnaient quand même à manger. Nous n'acceptons que du pain et du lait, de crainte de commettre un péché. En marchant, je demandais de plus en plus fréquemment à Caroline :

— C'est encore loin ?

Elle me répondait avec une assurance tranquille :

— Il faut dépasser les arbres que tu vois là-bas et puis après le champ qui est derrière, et je crois que nous y serons...

Je commençais à réaliser que Dieu ayant fait la terre à ses dimensions, elle était bien trop vaste pour moi. Marcher m'était pénible, mes jambes me faisaient mal et je ne voyais plus du tout quel plaisir je pourrais bien éprouver à les balancer dans le vide du bout du monde... Quand nous avons croisé sur la route deux grands hommes en uniforme qui étaient des gendarmes roumains. Je pense que les paysans avaient dû signaler la présence de ces deux petits Hongrois qui semblaient s'en aller à l'aventure, car l'un d'eux, dans un mauvais hongrois, nous a dit :

— Où allez-vous comme ça ?

— Au bout de la terre.

Il était si grand et il s'est mis à rire si fort que j'ai pensé entendre Goliath ; seulement moi, le petit David, j'étais désarmé, je n'avais même pas de fronde !

— Eh bien, mon garçon, nous allons t'y conduire.

— Vous savez où c'est ?

— Mon collègue et moi nous y allons tous les jours...

Il m'a pris la main et nous sommes retournés en Hongrie plus vite que nous ne l'avions quittée.

Dire que notre arrivée fut triomphale serait altérer gravement la

vérité, mais j'ai tout de même été le bénéficiaire d'un miracle : ce n'est pas moi qui ai reçu les gifles, mais ma sœur... Et mon père lui a dit :

— Tu es l'aînée, tu dois veiller sur ton frère et l'empêcher de faire des bêtises.

C'est bien la seule fois de ma vie où j'ai déploré de ne pas avoir eu l'honneur de recevoir une bonne correction, tant j'étais humilié de devoir obéir à ma sœur, moi qui avais de si longs payèss... et qui étais un si grand talmudiste !

Cela faisait déjà plus d'une bonne année que j'étudiais la Thora avec les commentaires du Rachi¹⁵ et des passages des sédarims de la Michna¹⁶. Je me sentais très savant, car tous les samedis après-midi les enfants de notre communauté venaient chez nous et mon père m'avait chargé de leur enseigner la Bible. Souvent, il venait m'écouter et la fierté qui faisait alors briller ses yeux me faisait rougir de plaisir.

J'étais d'autant plus renforcé dans l'idée de ma pieuse supériorité que mon père avait reçu récemment une visite inattendue, celle d'un important banquier : M. Ungar. C'était un homme grand, un peu voûté ; son visage sec m'avait paru sévère et je m'étais demandé ce qu'il convenait de penser de sa barbe grise si peu rituelle : en pointe arrondie, soigneusement taillée comme une haie de jardin riche, il était indéniable qu'elle connaissait le fer du ciseau et ses joues celui du rasoir. Certains Juifs pouvaient-ils se permettre de transgresser nos pieuses lois ? Cet homme important était habillé magnifiquement avec une pelisse à col d'astrakan garnie de brandebourgs de soie. Sur la tête, il portait un chapeau haut de forme et aux pieds des bottines fines, lustrées et pointues. Dans ses mains gantées il tenait un jonc à pommeau d'or. Jamais encore je n'avais vu un homme semblable à lui.

C'était un monde inconnu qui rendait visite au nôtre. Nous étions un samedi et il nous a accompagnés à la synagogue. Il a recouvert ses épaules d'un très beau châle de prières en soie, avec des franges fournies comme une chevelure de jeune fille. Même sa calotte de velours noir m'a paru pleine de splendeur. Pour moi, cet homme brillait comme un soleil. Que Dieu me pardonne, mais j'ai dit mes prières machinalement, sans penser chaque mot comme il se doit. De retour à la maison, je me suis mis à étudier mes livres avec une grande application. Ce beau zèle avait des raisons louables, mais pas très pieuses ; je voulais que ce grand monsieur pense du bien du fils du rabbin. Et j'en ai eu ma récompense quand mon père s'est arrêté devant moi et a dit :

— Mon fils est très jeune, mais il a déjà une connaissance du Talmud bien au-dessus de celle des garçons de son âge.

Une ou deux semaines plus tard, le facteur est entré chez nous :

— Vous avez ici un monsieur Victor David Tulman ?

Victor c'était bien moi. Mon père m'avait donné ce prénom en

espérant qu'ainsi mon identité paraîtrait plus hongroise. Il l'avait choisi parce qu'il lui trouvait une analogie avec victoire.

Ma mère a répondu :

— Oui, mais ce n'est pas un monsieur, c'est mon fils.

Seul mon père recevait des lettres. Il entretenait de longues et savantes correspondances avec des rabbins du monde entier. Ses connaissances, la clarté inspirée de ses commentaires étaient très appréciées. Mais jamais encore on ne nous avait apporté de paquet.

Le facteur parti, maman et moi regardions sans oser y toucher cette grande boîte bien emballée, tout entourée de ficelle, pleine de cachets,

— Va chercher ton père, David, lui saura ce qu'il faut faire. Et mon père a déballé un costume marin à ma taille et une petite Sefer-Thora¹⁷. Le costume était une chose très étonnante, mais les rouleaux sacrés, eux, étaient vraiment un don de Dieu.

Depuis ce jour, je me suis senti plein de respect pour moi. Même pour mes sœurs j'étais devenu un sujet d'admiration. Un soir où elles ont voulu m'embrasser, sévèrement mon père leur a dit :

— Allons, mes filles, un peu de tenue, assez d'enfantillages... David n'est plus un petit garçon, il possède sa propre Thora... C'est un homme pieux.

C'était une très belle, très agréable vie que la nôtre. Quand je regardais le visage reposé et heureux de ma mère, le soleil brillait pour moi, même les jours de pluie.

Un après-midi tout a craqué. J'étais en train de faire nos devoirs avec ma sœur, quand mon père est entré. Il semblait très nerveux. Il a posé sa canne sur la table si violemment qu'elle a claqué avec un bruit sec de branche qui se casse. Puis il a contemplé toute cette paix et dans un soupir a dit :

— Il faut emballer nos affaires, nous partons.

Je ne pouvais m'empêcher de frissonner et, contre mon coude, je sentais celui de Caroline qui tressaillait de même.

Soixante ans après, je vois encore le visage de ma mère, figé comme celui d'une statue. Ses yeux ont interrogé son mari et pour la première fois elle a eu l'air très las, très désespéré. Elle, qui posait si peu de questions, a demandé :

— Mais que se passe-t-il ?

Il a simplement secoué la tête :

— Tel est le désir de Dieu, nous partons.

Ce n'est que beaucoup plus tard que le « grand secret » de ce départ m'a été révélé par ma mère.

— Eh oui, mon garçon, Petrozsény fut pour nous une halte bénie de Dieu. Quel dommage que ton père soit russe. Sans cela, nous aurions pu y demeurer longtemps...

Elle m'a expliqué que pour que l'État hongrois assume la charge de ses ministres officiels du culte, il fallait qu'ils soient de nationalité hongroise. Le consistoire juif de la ville n'ignorait pas que mon père ne l'était pas, et surtout qu'il parlait assez mal le hongrois. Mais cela lui importait peu, car dans le rite orthodoxe le culte se fait en hébreu rituel. Il l'avait choisi à cause de son savoir talmudique, sa parfaite interprétation des commentaires, sa connaissance éclairée de la cabale et sa grande sagesse. Et tous avaient espéré que les autorités ne s'intéresseraient pas au rabbin Tulman.

— Malheureusement, David, un homme a osé dénoncer ton père. Dieu me garde de parler mal d'un de ses serviteurs, mais c'est le rabbin des libéraux qui a commis cet acte. »

Dans les rites des « libéraux » les prescriptions religieuses n'étaient pas appliquées dans toute leur rigueur. Les Juifs ne sont pas à l'abri d'un sectarisme borné et le rabbin libéral de la ville avait conçu une grande jalousie quand il avait vu les membres de sa communauté assister aux services de mon père, écouter ses commentaires et lui demander son avis.

Et nous sommes repartis. Dans mon enfance, j'ai parcouru un grand nombre de kilomètres, de chemins, de routes, de rails. J'ai traversé beaucoup de rivières et de fleuves. Mais que je dise que cela s'est passé ici ou là a peu d'importance, ce n'est pas le nom du village qui compte mais les événements qui s'y sont déroulés.

Ainsi, nous sommes restés si peu de temps à Héjo-Csaba que j'aurais pu l'oublier si ma main ne portait encore la cicatrice de mon passage dans ce faubourg lointain de la ville de Miskolc.

À l'école, au milieu des autres garçons, je n'avais plus du tout l'attitude d'un pieux commentateur des Écritures saintes. J'acceptais, avec une grande simplicité, de devenir un valeureux capitaine.

La jolie Noémia, d'un an plus âgée que moi, était notre infirmière-docteur et, tout en frissonnant à l'idée du péché, je rêvais de me confier à ses soins. Je crains que Dieu ne m'ait trop bien deviné, car un après-midi où je courais vigoureusement après l'ennemi, je suis tombé et ma main droite s'est empalée sur un clou. J'ai regardé ma paume : elle était percée d'un joli petit trou, d'un bleu violet, qui saignait à peine. Je ne me suis pas plaint, car notre « infirmière » a déclaré :

— Pour un garçon comme toi, ce n'est rien.

Le soir j'ai jugé inutile, et même plutôt dangereux, d'en parler chez moi. J'imaginai très bien le dialogue que j'aurais eu avec mon père :

— Comment as-tu fait cela ?

— En jouant.

— À quoi ?

— À la guerre. »

— Non seulement tu joues avec des vauriens au lieu d'être assis à ta table d'études devant nos livres, mais tu doubles ton péché en faisant de la guerre un jeu. Ne sais-tu pas qu'il n'y a pas de plus grand fléau, qu'elle est une punition de Dieu ?... »

Dissimuler à mon père le résultat du péché ne l'empêchait pas d'avoir eu lieu. Et le lendemain je promenais un front doublement soucieux : ma main me gênait tant qu'elle m'empêchait d'oublier ma faute. Le soir elle était si rouge, chaude et enflée, que je me suis décidé à la montrer à ma mère.

— Ce n'est pas grave, je vais te mettre dessus des oignons crus râpés, et demain, avec l'aide de Dieu, ce sera fini.

Dieu n'était certainement pas mieux disposé à mon égard que ne l'aurait été mon père, car ma douleur a augmenté. Je consultai Noémia et tout en sachant que je persévérais dans le péché, que j'ajoutais une nouvelle faute aux autres, je lui ai abandonné ma main.

— Ce n'est rien. Regarde, je vais presser ta blessure, le mal va sortir et tu seras guéri. »

L'efficacité de ce traitement ne s'est pas fait attendre : l'abcès est devenu énorme. Mon père a fini par apercevoir mon pansement.

— Montre ta main, David. Pourquoi es-tu bandé ? Que me caches-tu ?

Que faire ? J'ai tout avoué, même le traitement de « Mademoiselle Docteur ». Et j'ai eu très exactement le sermon que j'attendais. Ce qui prouve que j'étais un pécheur lucide ! J'ai reçu trois gifles, une par faute, et la conclusion de mon père a été : « Dieu t'a puni. » J'étais bien de son avis. Seulement, je commençais à trouver la punition un peu forte, aussi disproportionnée que ma main l'était devenue. Je ne pouvais plus fermer mes doigts. C'était comme si j'avais tenu perpétuellement une pomme. Alors les paysannes et les matrones juives sont venues la regarder. Tout ce monde a hoché la tête, chacun a raconté son histoire personnelle, recommandé son traitement, le meilleur de tous. Un vieux paysan a même dit :

— Moi je pisserais dessus. Y'a rien de mieux.

Ma mère a décidé assez sèchement :

— Je continuerai l'oignon cru.

Le jour du shabbat, je souffrais beaucoup ; j'étais tout rouge, ma main emmaillotée était si lourde que je ne pouvais plus la lever. Le sang battait à grands coups dans mon bras et dans ma tête. Moi qui d'habitude chantais avec beaucoup de piété et de sentiment, je ne reconnaissais pas ma voix, tantôt trop aiguë, tantôt trop faible. Elle me semblait venir d'ailleurs. À la fin des prières, les fidèles ont demandé à mon père ce que j'avais ? Ils ont écouté le récit de mes péchés et je voyais leur barbe approuver : « Oïe, oïe, disaient-ils en se balançant, Adonaï l'a puni... » Ma fièvre faisait bouillir ma honte et je ruisselais

de sueur.

Parmi eux il y avait notre chamess – le sacristain de la synagogue – un homme pieux et très respecté. J'aimais bien ses yeux, un peu passés, à l'iris bleuâtre, qui étaient toujours pleins de larmes. Je pensais que cet homme vénérable n'avait pu se résigner aux malheurs d'Israël, et je ne l'en estimais que davantage. Il m'a regardé attentivement :

— Montre ta main.

Il défit les linges qui l'entouraient. Quand il a eu écarté mon emplâtre d'oignons, son visage est devenu blanc. Et devant tout le monde, d'une voix forte, au timbre cassé, il a dit à mon père :

— Rabbīn, avez-vous décidé de tuer votre fils ? Votre fanatisme est en train de l'assassiner. Ne voyez-vous pas que votre garçon fait un empoisonnement du sang ? S'il y a une possibilité de le sauver, ce que je ne sais pas, il faut tout de suite le conduire à l'hôpital.

Nous étions dans l'après-midi du samedi, il fallait encore attendre plusieurs heures avant la fin du shabbat. Transgresser ce jour, monter dans un tramway – l'hôpital se trouvait à plusieurs kilomètres – toucher des pièces de monnaie étaient autant de péchés et je les voyais envahir le front de mon père...

Le sacristain a repris :

— Le Talmud dit que pour sauver un enfant vous avez le droit de ne pas respecter les règles.

Les yeux de mon père se sont posés sur ma plaie. Il ne l'avait jamais, vraiment, regardée, il appartenait aux femmes de s'occuper de ces choses. J'ai commencé à avoir peur : si mon père décidait de mon départ, c'est que je devais être très malade.

— C'est bien, a-t-il dit, allons-y.

Ma mère m'a refait mon pansement et nous sommes partis. D'une voix indécise mon père a proposé :

— Nous allons prendre le tram...

— Non, papa, nous irons à pied et nous ne ferons pas un péché.

Il n'osait pas accepter ; alors j'ai continué :

— Je t'en prie, papa, toute ta vie tu seras malheureux d'avoir transgressé le shabbat ; je me sens très bien, je peux même courir.

Je dois avouer que ce n'était pas uniquement pour empêcher mon père d'avoir des remords que je refusais de monter dans un tram ; j'étais très vaniteux de ma piété et satisfait de me conduire héroïquement vis-à-vis de la douleur. J'étais surtout très inconscient de mon état. Mais que ce chemin a été long ! Parfois mon père posait son regard bleu tendre sur moi. Pour le rassurer, je lui souriais et nous continuions, mais j'étais trempé de sueur, et le paysage perdait de plus en plus de sa consistance.

Nous sommes arrivés à l'hôpital tellement tard qu'il n'y avait plus

de consultation. Je n'aimais pas cet endroit, son odeur fade m'écœurerait. Les murs peints de la salle d'attente brillaient, le parquet aussi luisait d'une propreté monacale qui m'impressionnait. C'était trop uni, trop net. J'étais habitué aux murs irréguliers de nos maisons paysannes, au sol rustique souvent en terre battue. Je me sentais comme enfermé dans une grande boîte ; sur ses parois, pas la moindre mouche, pas la plus petite trace de vie. Pour ajouter à mon angoisse, sur le mur lisse comme un plat de faïence il y avait un crucifix avec une petite branche sèche derrière lui. Peut-être que, pour les chrétiens, son regard martyrisé était rassurant ? Mais pour moi il était inquiétant.

Notre attente n'a pas été très longue. J'ai été conduit dans la salle de pansements. Là tout était blanc, les murs, les costumes des internes ; seules les sœurs portaient du noir.

Quand la sœur a pris ma main pour défaire mon pansement, j'ai regardé mon père : il n'allait pas laisser faire cela. Mais il n'avait plus l'air d'être le rabbin redoutable que je connaissais. Il m'a semblé moins grand et beaucoup moins sûr de lui. Alors j'ai abandonné ma main à tous ces chrétiens. Je me sentais très fatigué et j'avais froid, si froid...

La sœur a enlevé les oignons que ma mère avait mis sur ma plaie avec tant d'amour, et les médecins ont regardé ma blessure. J'ai dit d'une voix que je pensais très forte :

— Il faut me laisser mes oignons, c'est maman qui a fait cela et tout ce qu'elle fait est bien.

Je commençais à les apercevoir tous dans une sorte de brouillard déformant et c'est avec indifférence que j'ai écouté l'un d'entre eux dire :

— Ma sœur, préparez-le pour l'opération. Monsieur, nous allons lui couper la main. Peut-être le bras... si c'est nécessaire.

J'ai encore entendu la voix désespérée de mon père protester :

— La main droite ! Mais alors, docteur, avec quelle main va-t-il mettre le tephilin¹² ? Comment fera-t-il pour prier ?...

— Voyons, monsieur, soyez sérieux.

— Vous ne pouvez pas comprendre, docteur ; mon fils sera rabbin. S'il ne peut adorer Dieu selon la loi, un Juif n'a plus de raisons de vivre. »

Toutes ces paroles me parvenaient d'un peu loin, mais je les entendais encore très bien.

— Mais, cher monsieur, il ne s'agit pas de prières mais de la vie de votre fils. Ici, nous ne sauvons pas les âmes mais les corps.

— Je ne sais pas quelle religion vous avez, docteur. Pour nous, Juifs, un homme qui dépasse ses treize ans doit tous les jours, pour la prière, mettre avec sa main droite son téphillim sur son bras gauche.

Alors comment va-t-il prier ?

Près de moi, il y avait une religieuse qui venait d'entrer. Elle avait un visage pâle, ridé, des yeux sombres, doux et vifs. C'était la mère supérieure. Elle a dit à mon père :

— Calmez-vous, monsieur, nous vous comprenons. C'est aussi très triste pour nous, mais nous ne pouvons pas faire autrement.

Mon père a regardé ces hommes et ces femmes. Tout le monde était silencieux. Je comprenais qu'on allait me débarrasser de ma douleur et de ma main. Et je pensais : Qu'on me l'enlève ! » Au milieu de ma confusion a surgi, aiguë comme une nouvelle souffrance, la notion que je venais d'avoir une pensée sacrilège par rapport aux téphillim – et mes yeux se sont mis à chercher ceux de mon père. Il avait le regard d'un enfant qui ne comprend pas pourquoi on le punit. Il a murmuré :

— Mon Dieu, ce n'est pas possible, pas possible...

Il s'est mis à pleurer et toute sa magnifique barbe a été mouillée de larmes...

Du fond de ma fatigue et du brouillard qui obscurcissait ma tête, j'étais prêt à donner ma vie pour cet homme si pur. Je me sentais comme Isaac auprès d'Abraham sur le rocher du sacrifice.

À cause des larmes silencieuses de cet homme qu'était mon père, dans cette pièce froide, inhumaine, tout est devenu différent... La mère supérieure s'est approchée d'un téléphone. C'était la première fois que j'en voyais un. Quand je l'ai entendu parler dans cette machine à quelqu'un qui n'était pas là et qu'elle était seule à entendre, j'ai pensé que pour assister à un si grand miracle je ne devais déjà plus être sur terre. J'étais trop à la limite de ma lucidité pour bien suivre ce qui se passait, mais je captais des phrases :

— Monsieur le professeur, faites une exception... Venez !... Il faut sauver cet enfant... Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au nom de Dieu le Père qui est le Nôtre comme il est Celui de ces Juifs... Venez.

Il n'y avait plus de bruit, plus de voix ; la fatigue de mes yeux était si grande que j'avais de la peine à lever mes paupières. Pourtant j'ai vu une chose étonnante ; papa regardait la mère supérieure en face ! À cette vision incroyable se substituait celle de mon père recevant une femme juive, sans jamais poser les yeux sur elle, car, comme il se doit, il ne regardait que ma mère ! Et, maintenant, ses yeux avouaient à cette femme chrétienne toute son angoisse, ils la suppliaient... Autour de moi, le monde est devenu flou.

J'ai senti sur mes cheveux une main légère et douce et contre ma joue quelque chose de dur et de froid. J'ai tourné la tête : j'étais sur les genoux de la mère supérieure, la chose dure et froide était sa croix. J'ai été rempli d'horreur. Qu'allait-il m'arriver ? J'étais juif et une

croix touchait ma tête ? Du regard, j'ai appelé mon père à l'aide. Sa voix m'a répondu :

— Elle est l'envoyée de Dieu, embrasse-lui les mains, David...

Alors, je me suis abandonné ; cette religieuse m'a dit d'une voix calmante, très rassurante :

— Nous allons tout faire pour que, selon votre usage, ta main droite serve ta main gauche dans la prière.

Ensuite, tout a été très vite. J'ai perdu connaissance. Quand j'ai repris conscience, j'étais sur la table d'opération. Mon père priait dans un coin. J'entendais la psalmodie familière des mots. Le professeur tenait ma main. La mère supérieure m'a recommandé :

— Respire bien... doucement... bien à fond... calmement... bien...

Et tout a été fini pour moi.

Quand j'ai rouvert les yeux, je me trouvais dans une longue salle blanche pleine de lits alignés comme pour une parade. Dedans, il y avait des hommes, et autour de moi beaucoup de monde : les internes, le professeur, mon père au bout du lit et la mère supérieure penchée sur moi :

— Alors tu t'appelles David ? Quel joli nom ! C'était un grand roi et un grand musicien.

J'écoutais avec ravissement cette voix. Dix ans plus tard, dans la même maison, une sœur me dira presque les mêmes mots. J'en éprouverai un grand contentement et pourtant ce sera un péché...

La mère supérieure continuait, rassurante :

— Remercie le Seigneur, et ensuite monsieur le professeur : tu as gardé ta main. Tu pourras continuer à servir le Bon Dieu comme ton père le désire.

J'ai vu sur la couverture ma main entourée d'un gros bandage. Je ne la sentais plus. Elle ne me faisait plus mal, le tambour du sang s'était arrêté dans mes veines, il ne tapait plus dans ma tête. J'ai seulement pu dire : « Merci... » Que j'étais bien...

Abandonné au creux de l'oreiller, je fermai les yeux. Quand je les ai rouverts, j'ai vu ma mère qui venait si silencieusement vers moi qu'elle avait l'air de glisser comme dans un rêve. Quand elle m'a embrassé, je me suis endormi, heureux et apaisé.

J'étais à peine rétabli et rentré chez nous que nous quitions Héjocsaba. Cette fois-là, pas de chiens, pas de cloches, pas de paysans agitant mouchoirs et chapeaux. Seuls des Juifs de la communauté nous ont accompagnés et ont fait quelques pas avec nous sur le chemin.

Notre nouveau village, Bakony-Tamási, se cachait dans un des creux de la forêt de Bakony qui est, avec ses dizaines de kilomètres carrés de superficie, la plus grande de la Hongrie. Habitué à des paysages de plaine, aux grandes étendues de puszta, cette plaine avec

ses ciels immenses tendus au-dessus d'elle à l'infini... J'ai été angoissé par cet amoncellement obscur d'arbres serrés les uns contre les autres, que les routes et les chemins traversaient comme des coupures.

En marchant, il me fallait lever la tête pour apercevoir les nuages couler très haut. Et de loin je regardais avec inquiétude ces sous-bois où il régnait une demi-pénombre verte, bruissante de toutes sortes de dangers. Ses épais taillis frémissaient du souffle puissant de bêtes cruelles. Ma connaissance des Écritures entretenait ma peur, car leurs paysages sont fréquentés par des bêtes sauvages qui sortent des lisières des forêts, se jettent sur leur proie, la déchirent de leurs griffes et de leurs crocs sanglants. Même le roi David, que je chérissais tout particulièrement, n'avait pas été épargné. Ne dit-il pas : « L'Éternel m'a délivré des griffes du lion et de la patte de l'ours. » Et j'étais loin d'être sûr que l'Éternel aurait pour moi les mêmes bontés. Mon père m'avait prévenu :

— Ici, ne t'avise pas de t'enfuir avec ta sœur, comme tu l'as déjà fait, car la forêt est pleine de loups, de sangliers et d'ours.

Si bien que la nuit quand j'entendais la grande plainte du vent autour de la maison, sa voix lugubre me semblait être le gémissement sans fin de ces bêtes féroces, et je m'enfonçais au plus profond de ma paillasse.

Dans ce village, tout était différent des précédents. Notre habitation ne donnait pas sur une cour.

Nous étions logés dans un bâtiment de ferme long et bas, couvert d'un chaume épais. Notre pièce de séjour s'ouvrait sur l'étable du fermier. L'odeur puissante et chaude des bêtes tapissait nos narines et restait collée à nos vêtements. Les bruits de leurs vies se mêlaient à la nôtre. Parfois le mugissement triste d'une vache me réveillait la nuit.

Le travail de mon père n'était pas, non plus, le même. À Bakony-Tamási, ne vivaient qu'une vingtaine de familles juives, cependant notre communauté était très étendue. Les villages qui en faisaient partie étaient distants les uns des autres de dix à douze kilomètres et essaimés dans la redoutable forêt, ce qui obligeait le rabbin à faire à pied, deux fois par semaine, de longues tournées sacerdotales. C'était d'autant plus nécessaire que son poste était rétribué en nature par chacune de ces familles.

Le soir, ma mère me disait :

— Dors vite, mon garçon, demain matin tu pars en tournée avec ton père.

Au petit jour, les yeux gros de sommeil, je prenais la canne du rabbin sur mon épaule ; et ma mère y accrochait un sac avec notre repas : du pain et des oignons crus. Dans chaque maison visitée, une main pieuse déposait, qui un peu de farine, de pommes de terre, qui des oignons et parfois du riz ou des œufs. Mes épaules, sur le chemin

du retour, étaient bien douloureuses. Mais je le voulais ainsi. Je trouvais que le port d'une besace ne convenait pas à la merveilleuse et noble allure de patriarche de mon père. Et je touchais le salaire de ma peine quand il me disait : « Dieu te récompensera, mon fils, d'avoir honoré ton père. »

Quand nous marchions sur la route, les bornes kilométriques marquaient nos haltes. Papa s'asseyait dessus et je devais lui réciter les versets du Talmud appris la veille.

Je trouvais ces délasséments austères ; je n'avais que sept ans et demi, j'aurais mieux apprécié ces randonnées si elles avaient été plus rares.

Non, Bakony-Tamási n'était pas un endroit selon mon cœur ; arrivé en cours d'année scolaire, il m'a fallu passer un examen pour être admis à l'école. C'est la gorge serrée que je me suis présenté devant la commission d'admission. Elle était formée du maître d'école, qui était en réalité le curé, du pasteur – les protestants étaient assez nombreux dans ce village – et de trois gros propriétaires terriens engoncés dans leurs vêtements de gros drap. Ils fumaient avec importance, crachaient et raclaient leurs lourdes bottes sur le plancher de sapin. Ces dix paires d'yeux, sombres ou clairs, me dévisageaient sans douceur.

— Quel est le produit de 10×4 ? » m'a demandé le maître d'école.

C'était si facile que j'ai eu peur d'un piège et j'ai répondu en tremblant :

— 10 fois 4 font 40. Et pour montrer mon savoir j'ai ajouté 200 fois 40 font 8 000...

— Quelle est la capitale de la Hongrie ? interrogea un des propriétaires.

— Budapest.

Je marquai un temps d'arrêt et pour me faire valoir j'ajoutai :

— Saint-Pétersbourg celle de la Russie.

Les propriétaires froncèrent leurs sourcils et leurs joues se congestionnèrent. J'attendais la troisième question avec confiance. L'un de ces gros paysans, après avoir consulté les autres, demanda au maître d'école :

— Ce qu'il a dit pour la Russie c'est juste ?

— Mais oui.

— Alors prenez-le dans votre école.

J'étais reçu. Pour me récompenser de mon savoir, le curé-maître d'école m'a donné une image pieuse, le pasteur des pommes, et mon père une gifle.

— Car tu as oublié qu'il est dit dans les Écritures saintes : "Tu ne donneras de réponses qu'aux questions posées." En faisant montre de ton savoir, tu as agi en vaniteux et en sot !

L'époque des vacances et de la moisson arriva. C'était un grand

moment très joyeux, tous étaient mobilisés : hommes, femmes, enfants, chevaux, bœufs. Ne demeuraient à la maison que les grand-mères et les vieillards impotents. Les femmes et les filles riaient plus fort dans la chaleur de midi. Le soir, en cortèges, elles revenaient en chantant. Certaines avaient des brins de paille qui brillaient dans leurs cheveux. Les hommes buvaient de grands coups d'un vin lourd qui leur épaississait le sang, leurs voix se mêlaient à celles des filles, et leurs mains se tendaient vers leurs tailles. Parfois, tard dans la nuit, on entendait encore l'éclat d'un rire.

Cela sentait la fête païenne et, Dieu me pardonne, tout en les jugeant du haut de mon pieux savoir, je les enviais un peu... Chez nous, rien n'était changé ; aussi à l'aise près de l'étable que s'il avait été dans une maison d'étude et de prières mon père étudiait le Talmud et m'obligeait à rester à ses côtés. Mes jambes frémissaient d'impatience comme celles d'un poulain maintenu dans l'écurie alors que le soleil est déjà haut sur le champ où s'ébattaient ses frères.

De nouveau, maman louait ses services aux fermières des environs. À longueur de temps, elle lavait, repassait, raccommodeait le linge des paysans chrétiens. Pour nous, son travail représentait une si grande nécessité que j'avais été contraint de m'y habituer et de cesser de me poser des questions religieuses à son sujet.

C'était grâce à ses tâches journalières que, maintenant, nous avions souvent du lait, que la soupe aux haricots alternait fréquemment avec le régime habituel de pain et d'oignons crus. Et, par un miracle dont je ne cessais de remercier le Créateur, environ une fois par mois nous mangions de la viande. Sa rareté était due au fait que dans les petites communautés on tuait très peu de bêtes de boucherie et à l'intégrité scrupuleuse de mon père : il sacrifiait rituellement pour le compte du boucher « kascher » les vaches grasses des Écritures qui, en temps de sécheresse, étaient maigres. Cet office lui donnait droit, en principe, à un petit morceau de foie ou de poumon. L'usage voulait, également, que le boucher lui « ristourne » un morceau de viande ; seulement, comme il ne s'agissait pas d'un dû mais d'une simple complaisance, mon père la refusait systématiquement. Son office de sacrificateur faisait partie des fonctions pour lesquelles il touchait un salaire, et il entendait payer sa viande comme tout le monde. Ce qui était fort dommage pour la satisfaction de nos estomacs et le plaisir de notre bouche...

Mais quelle joie était la nôtre lorsque certains soirs de shabbat, à côté des bougies allumées dans le vieux chandelier d'argent sauvé de tous les désastres, ma mère posait une marmite bien close, et que mon père disait :

— Eh bien, voilà que tu me privas d'oignons aujourd'hui.

Elle répondait gravement, avec de la malice plein ses yeux clairs :

— Peut-être avais-tu besoin d'être puni, Éliahou ?

— Je me contenterai donc d'une soupe aux haricots, soupirait mon père.

— Non, disait ma mère, aujourd'hui tu as mérité autre chose.

— Ce n'est tout de même pas de la viande ? Ce serait une trop grande punition... »

Le jeu voulait que ma mère ne réponde rien et soulève lentement le couvercle de la marmite. Alors mon cœur battait, car un grand désir était en moi : celui d'y découvrir un poulet !

Je m'attardais souvent dans les cours de fermes à regarder vivre les grosses mères poules qui promenaient avec un sérieux de matrones leurs poussins. Par respect pour la vérité, je dois dire que mes observations n'étaient pas celles du zoologiste devant un spectacle scientifique ; dans le poussin, je voyais la poulette ou le poulet et imaginais l'aventure parvenue à son terme : une belle poule bien dodue, baignant dans son bouillon...

Que toutes ces fermières étaient négligeantes ! Laisse-t-on ainsi des poussins sans surveillance, alors que l'aile de l'épervier peut les couvrir de son ombre ? À moins que ce ne soit la main rapide d'un petit garçon qui plonge au milieu de la volaille et abrite ensuite, bien au chaud dans sa poche, un poussin piaillant. C'est ce que j'ai fait un soir. Puis j'ai couru le porter à maman, refuge de toutes mes fautes.

— David, d'où vient-il ?

— Il était seul et cherchait sa mère...

— Et depuis quand te prends-tu pour une mère poule ?

— Oh ! maman, laisse-moi le garder ! Il deviendra une belle poule, qui aura des œufs, et nous aurons d'autres poussins. Enfin, le samedi, nous ne serons plus les seuls Juifs du voisinage à ne pas manger de viande.

Pour s'être faite une fois ma complice, à cause du maïs, maman a dû continuer à fermer les yeux sur mes « emprunts » dans les cours de fermes. Au bout de très peu de temps j'avais une quinzaine de poussins. Ils dormaient avec moi et je les nourrissais de miettes de pain.

Quelques jours plus tard, mon père qui ne s'était encore aperçu de rien, a interrogé maman :

— Que se passe-t-il ici ? La maison est maintenant pleine de piailllements qui m'empêchent d'étudier.

— Ce sont des petits poussins recueillis par David.

— Ce n'est pas de lui dont ils ont besoin, mais de leur mère. C'est elle qu'ils réclament...

— Mais, papa, ce sont des orphelins et je veux bien être leur maman.

Mon père a pris le Ciel à témoin de son infortune : avoir un fils,

futur rabbin, qui rêvait d'être mère poule ! Vraiment les temps étaient bien étranges...

— Écoute-moi attentivement, David : garde-les, prends-en soin, mais si, à cause de cela, tu négliges tes études, gare à toi... et prépare ton dos...

Sur mes deux « pattes » j'étais bien haut pour mes poussins, alors je suis descendu jusqu'à eux ; dorénavant on a pu me voir, assis par terre, ma Thora entre les mains, m'efforçant de psalmodier rituellement, en me balançant entouré d'un cercle de petites boules de duvets jaunes à l'œil vif.

Le soir, quand je me couchais, le matin, quand je me levais, ils accouraient et me suivaient partout, serrés les uns contre les autres, trébuchants et piaillants... En les voyant, même mon père souriait. Les paysans, en rentrant des champs, s'arrêtaient un instant et me regardaient étonnés. Il arrivait que l'un ou l'autre demande :

— Mais où est donc la mère poule ?

Et ma mère, baissant les yeux, faisait à tous la même réponse, bien jésuitique pour la femme d'un saint rabbin :

— Ce sont des orphelins que mon fils a recueillis.

Pour eux, j'avais toutes les audaces. Lorsque j'accompagnais mon père dans ses tournées, j'osais réclamer "un peu de grain pour mes poussins"... Cela plaisait fort aux fermiers qui éclataient en gros rires prédisant à mon père :

— Il ne sera pas rabbin, mais paysan comme nous... Voilà déjà le début de son établissement...

Il arrivait qu'ils me taquinaient :

— Tu auras du grain si tu nous laisses tirer sur tes mèches.

Stoïque, je me laissais faire et en tremblant je voyais se pencher sur moi leurs faces rouges aux grosses moustaches, se tendre vers mon visage leurs mains épaisses aux ongles courts... Ils riaient comme l'avaient fait les officiers dans la taverne le soir où j'avais gagné tant d'argent. Je repartais les poches pleines, non pas d'or mais de blé.

Quelle belle époque et comme j'étais heureux !

Mes poussins devenus poulettes, l'une d'entre elles, Judith, tombe malade. Je ne connaissais rien ni de la maladie ni de la mort, et devant elles je me suis senti impuissant. Entre mes mains, je tenais cette grosse boule de plumes qui se ternissait ; l'œil perdait de son brillant et s'affolait, la tête était trop lourde pour la fragilité du cou.

Il me semblait qu'au fur et à mesure que Judith perdait de sa chaleur, mes mains se refroidissaient ; j'ai appelé ses frères, ses sœurs, et je leur ai montré celle qui était en train de mourir : ils sont restés indifférents.

J'ignorais s'il était permis de demander à Dieu son soutien pour une bête. J'ai senti une grosse boule de sanglots se former dans ma

gorge quand ma poulette est morte.

J'ai pleuré et ai procédé aux préparatifs de l'ensevelissement ; je l'ai mise dans son cercueil, une boîte de carton, mais n'ayant pas de linceul, j'ai demandé à ma mère un morceau de toile.

— Je voudrais l'enterrer suivant nos coutumes et il me faut un bout de drap.

— Mais elle n'est pas juive, elle est née chrétienne.

Pourtant, maman ne m'a pas refusé le drap funéraire et a assisté à l'« enterrement ». Avec un soin très pieux, j'ai enfoui la petite boîte dans la terre sous un acacia du jardin. J'ai alors appelé les membres de la famille de Judith ; leur indifférence m'a révolté et je leur ai fait un sermon d'une si belle venue que maman, à laquelle mes paroles devaient rappeler des souvenirs pénibles, en a eu les larmes aux yeux. Puis, avec deux morceaux de bois, j'ai confectionné une petite croix que j'ai planté au-dessus de la tête de la disparue.

— Mais que fais-tu là ? s'est inquiété maman.

— Cette poulette était chez des Juifs je l'ai ensevelie suivant nos coutumes ; mais elle était chrétienne, alors j'ai mis une croix sur sa tombe.

— Et si ton père voit cela, que dira-t-il ?

— Mon père ne s'élèvera pas contre un acte juste.

Il y avait peu de chance que mon affirmation se vérifie, car le regard de mon père ne se promenait pas au ras du sol.

Je ne sais pas si mes poulets ont grandi en sagesse, mais indiscutablement en force et beauté ; seulement il n'était plus possible d'avoir tout ce monde à la maison. Et ma mère, aidée par le fermier voisin, leur a construit un poulailler dans le jardin.

— Tiens, a dit cet homme, vous avez un poulet de la même race que les nôtres...

Et j'ai rougi de honte.

En Hongrie, il ne peut se concevoir de poulailler sans une place pour les oies ; aussi le nôtre en comportait une, dont le vide me désolait l'estomac, car après un poulet que peut-on désirer posséder de mieux qu'une oie ?

J'avais l'habitude d'entendre autour de moi les femmes juives ou chrétiennes dire :

— Les oies, ce sont des provisions de graisse pour l'hiver...¹⁸

D'ailleurs c'était un sujet d'importance, et même pendant le service religieux du shabbat on en parlait. Un samedi, pendant que mon père lisait d'une voix recueillie la Thora, je me suis glissé auprès de ma mère, dans la partie du temple réservée aux femmes, et je suis resté auprès d'elle malgré son avertissement :

— Retourne à ta place, David. Si ton père te voit, tu seras sévèrement puni.

Heureusement il ne m'a pas vu, mais j'ai été très choqué par les conversations des matrones qui contrastaient avec leur apparence recueillie.

— Hélas ! hélas ! se lamentait la sèche Myriam, nous n'avons pas de chance cette année. Nous venons de perdre une oie, la plus belle ! Et cela si près des fêtes de Pessach, à un moment où on a tellement besoin de graisse... Une bête que nous avons élevée, engraisée dans cette intention...

— Je vous comprends, lui répondait sa voisine. Elle va bien vous manquer. Nous aussi nous choisirons, parmi les nôtres, la plus grasse... »

Elles ont continué un moment sur ce ton et la salive m'en montait à la bouche. Avec amertume, je pensais à notre soupe de haricots et à nos pommes de terre cuites à l'eau.

L'enchaînement des événements d'une vie m'a toujours rempli d'un grand respect pour Dieu. Il a fallu que mon père joue du violon, que je chante, pour que nous ayons des oies dans notre poulailler.

Un soir de shabbat, nous avons été invités, avec mon père, à un dîner de fête donné par Reb Salomon à l'occasion de la Bar-Mitzvah¹ de son fils aîné, Moïse-Moric.

Reb Salomon était un coreligionnaire pour lequel mon père avait une bonne amitié. Il taillait, cousait, ajustait avec adresse les costumes de tous les environs. C'était un homme de caractère doux. J'allais souvent le voir coudre ; assis en tailleur sur sa table, ses lunettes d'acier inclinées sur le bout du nez, il travaillait près de sa fenêtre, de l'aube au crépuscule, entouré de ses cinq garçons qui jacassaient comme le faisaient mes poulettes. Rebecca, sa femme, une tendre blonde lymphatique, avec une grande économie de gestes, glissait de l'un à l'autre d'un pas traînant. Comme beaucoup d'entre nous, les Salomon étaient venus de Pologne et louaient chaque jour le ciel d'avoir trouvé dans la Hongrie une bonne terre d'accueil.

Moïse-Moric, le héros de la cérémonie, allait et venait, un peu raide dans le beau costume de drap solide que lui avait taillé son père. Son maintien était plein d'importance, ainsi qu'il convenait ; c'était celui d'un garçon qui venait d'accomplir, dans la synagogue, ses premiers gestes d'homme : il avait posé ses tephilim, l'un sur son front, l'autre sur son bras gauche, mis sur ses épaules le taleth¹⁹, et avait eu le droit de se servir de la Thora du temple pour en lire un verset à haute voix. À cet instant, il avait atteint sa majorité religieuse ; ce n'était plus son père, mais lui qui était responsable de ses actes devant Dieu. Depuis longtemps je connaissais tous ces gestes et, c'est avec un cœur plein d'impatience et d'envie que j'avais assisté à cette cérémonie en comptant, avec inquiétude, les années qui me séparaient de ma Bar-Mitzvah²⁰ : six ans ! Que c'était loin et que ça

allait être long. Avec une grande ferveur, j'ai prié l'Éternel qu'il me garde en vie jusqu'à cette date bénie.

Toute notre petite communauté avait été invitée au dîner chez Reb Salomon. De nombreux chrétiens, et parmi eux notre maire, un riche fermier du pays, y assistaient également. L'ambiance était très joyeuse.

Au dessert, Rebecca, plus diaphane que jamais, aidée par d'autres matrones, a déposé les pâtisseries sur notre table. Les hommes, sauf mon père, ont mis de l'eau-de-vie dans leur thé et une grande gaieté a régné.

Salomon, le petit tailleur, a remonté ses lunettes qui glissaient sur son long nez, et a commandé :

— Moïse, va chercher ton violon et montre-nous ton savoir.

Moïse, tout rouge d'émotion, a appuyé sa joue sur l'instrument et nous a annoncé :

— Le Kol-Nidré... ¹³.

Avec beaucoup d'application, mais aucun savoir, il a raclé ses cordes avec son archet et de longs miaulements sont sortis du ventre du violon. J'étais étonné et choqué qu'un garçon, qui était déjà un homme, ait annoncé une chose qu'il était incapable de réaliser. Cependant, les conseils, les encouragements sortaient de toutes les bouches :

— Ça va venir... Pince bien les cordes... N'appuie pas... Fais glisser l'archet...

— Donne-le-moi, a ordonné mon père.

Ce n'était pas possible, il ne pouvait pas savoir aussi jouer du violon, il devait se vanter comme je croyais qu'il l'avait fait le soir où nous avions perdu nos casseroles. Nous allions être honteux... J'ai été seul à l'être, et ce fut d'avoir eu cette pensée. Sans bouger de sa place, mon père a joué le Kol-Nidré d'une manière très émouvante, avec des virtuosités qui me rappelaient un peu le jeu des tziganes, que j'avais souvent eu l'occasion d'écouter.

L'assistance était émue et moi j'étais tout rouge de remords et de fierté. Ensuite il a joué le *Szôl a Kakas mâr*²¹ que tous les hommes ont accompagné en chantant, et j'ai osé mêler mon soprano à leur chœur, à cet âge on a la voix pure, et ils m'ont laissé terminer le morceau en solo.

Applaudi, complimenté, j'étais très fier et j'aurais volontiers chanté autre chose, mais mon père a posé le violon sur la table et il m'a fait signe de me taire.

— David, il n'est pas bien de se donner ainsi en spectacle dans la maison de son hôte. Et d'humilier, vaniteusement, un garçon plus âgé que soi...

Mon père aurait, sans doute, continué à me sermonner si le maire n'était pas venu s'asseoir à côté de lui :

— Monsieur Tulman, vous nous aviez caché votre talent et celui de votre fils. Tous les deux, vous nous avez donné bien du plaisir à vous entendre... Êtes-vous content de votre logement ? Avez-vous un bon toit ? Si vous avez des ennuis, dites-le-moi et je vous enverrai quelqu'un... Vous manque-t-il quelque chose ?

Avec une audace qui m'étonne encore, j'ai dit :

— Non, nous avons même un poulailler.

— Et vous avez des poulets ?

— J'en ai dix-huit. Ils sont à moi et leur maison est assez grande pour contenir des oies...

— Vraiment, m'a dit le maire, et vous n'en avez pas !

Le lendemain matin, j'étais à côté de mon père, pieusement penché sur les livres d'études, quand j'ai entendu une voiture s'arrêter devant la maison. Malgré mon sérieux, toutes les occasions de lever le nez m'étaient bonnes. J'ai sauté d'un bond en entendant d'affreux piailllements, des gloussements suraigus, affolés, qui semblaient provenir du poulailler.

Ma mère est entrée en courant :

— Éliahou, tu as la visite du maire.

Celui-là a serré la main de mon père, puis l'a tendue à maman qui a rapidement caché la sienne dans un pli de son tablier.

— Excusez-moi, monsieur le Maire, mais je n'ai jamais touché la main d'un autre homme que celle de mon mari...

— Que voilà une bonne coutume, madame Tulman. Si elle avait cours chez nous, il n'y aurait pas tant de jeunes demoiselles pressées de se marier pour s'être laissées serrer la taille derrière les meules de paille par des garçons trop entreprenants.

— En passant, j'ai mis deux oies dans votre poulailler. C'est pour votre fils qui a si bien chanté hier soir... »

De la poche de son gilet noir, il a sorti un petit sac en peau, l'a ouvert, a pris un morceau de tabac à chiquer qu'il a placé d'un pouce adroit dans sa bouche et a conclu :

— Eh bien, me voilà prêt pour aller m'endormir au sermon du curé !

Et il nous a quittés en riant.

Le cadeau du maire n'a, malheureusement, pas empêché mes chers poulets d'être sacrifiés, un à un, sur l'autel de notre table. C'est à cause de ma sœur Caroline que le premier holocauste eut lieu. Comme elle était malade, ma mère a décidé :

— Il lui faudrait un bouillon de poulet.

Chez nous, c'était une véritable panacée. Elle a poussé un grand soupir :

— Il va falloir sacrifier une de tes bêtes, David.

— Maman, on ne pourrait pas en acheter un poulet ?

— Nous n'avons pas d'argent... Il y en a certainement un que tu aimes moins que les autres, choisis celui-là...

Au moment de désigner la victime, je me suis aperçu que je les aimais tous avec la même tendresse. Pour que je cède, il a fallu la patience et la diplomatie de ma mère. Elle m'a expliqué que ces animaux avaient été créés par le Seigneur pour le bien des hommes.

C'est Sara, la plus vieille, que j'ai offerte au chalef de mon père.

Je dois avouer que ma peine a été adoucie par la bonté, la tendresse de la chair de Sara, dont les restes ont été répartis suivant un rite immuable. Mon père a reçu une cuisse, ma mère une aile, Caroline, en plus de son bouillon, a eu un peu de blanc, et Frieda et moi le cou et le gésier qui, depuis, ont toujours gardé mes préférences. L'autre moitié a été mise de côté pour le repas du shabbat.

Et c'est ainsi qu'en grandes cérémonies successives, mes poulets ont été sacrifiés les uns après les autres à l'appétit de la famille. Il y a un proverbe français qui affirme qu'« il n'y a que le premier pas qui coûte ». Je ne dis pas que pour moi il ne fut pas difficile à franchir, mais c'est le sacrifice de Rachel, la dernière de mes poules et la mieux aimée, qui m'a été le plus pénible.

Rachel était devenue une personne de la famille. Quand elle a pondu son premier œuf, toute la maison est venue l'admirer et elle en avait gloussé de plaisir ! Jamais poule ne fut davantage félicitée pour un acte après tout très naturel. Mon père lui accordait le respect reconnaissant que l'on doit à une sorte de mère nourricière. Rachel n'habitait plus le poulailler, d'ailleurs vide, mais la maison où elle allait et venait avec, dans la démarche, le contentement, la suffisance de la matrone « arrivée ». Elle se permettait de sauter sur les genoux de mon père qui la caressait même lorsqu'il était plongé dans ses études. Avec moi, elle avait de plus grandes familiarités : elle passait de longs moments perchée sur mon épaule, mangeait dans ma bouche, m'accompagnait dans la rue quand je faisais des courses et nous dormions ensemble.

Un jour que mon père, priant silencieusement, allait à pas lents dans la pièce, il a marché sur l'une des pattes de Rachel qui a poussé un cri aigu. J'ai eu peur de la réaction violente qu'il allait avoir... Il a baissé la tête vers la poule et a murmuré :

— *Zadekeste...*²².

Puis il a repris sa marche et Rachel l'a suivi en boitillant. Quand il s'est assis, elle s'est couchée à ses pieds, toute ronde dans ses plumes gonflées, et elle s'est mise à glousser de bonheur...

Nourrie comme une reine, gâtée sans mesure par nous tous, Rachel était devenue si grosse et si grasse qu'elle peinait à se déplacer. Un soir, un peu tristement, papa a dit à ma mère :

— *Charmé Fagélé*, si nous ne voulons pas, un matin à notre réveil,

la trouver morte, nous allons être obligés de sacrifier la *Zadekeste*...

— Qu'elle devienne alors l'honneur de notre shabbat...

Mais comme les Écritures interdisent de sacrifier un animal pour lequel on éprouve de la pitié, ce fut un rabbin du voisinage venu nous visiter – qui s'en est chargé. Ce jour-là j'étais souffrant... Et quand ma mère m'a apporté le bouillon de poule traditionnel, j'ai compris que la dernière victime avait été « la juste » et j'ai pleuré.

Ce bouillon-là, je n'y ai pas touché.

3. La cabale

Le temps des vacances passé, je me préparais à la rentrée scolaire, mais elle se fit sans moi.

— David, a dit mon père, un Juif pieux, un futur rabbin, n'a que faire de la science des gentils. Il suffit que tu écrives, lises et parles correctement le hongrois. N'oublie jamais que la connaissance de la science fait oublier Dieu à l'homme, car à cause d'elle il se pose des questions auxquelles il ne peut répondre, il fait des raisonnements qui ne le mènent qu'à des impasses. La séduction du savoir profane est celle de Satan¹⁴.

« Pour assurer le service de Dieu, tu trouveras dans le Talmud tous les renseignements qu'il convient que tu reçoives. Et pense que les Écritures saintes sont à l'image de l'Éternel, infinies. La science profane n'est qu'une invention de l'homme, comme lui elle est fugace ; seule la connaissance donnée par Adonai est éternelle. »

Je ne mettais pas en doute la parole de mon père, mais j'avais déjà d'autres curiosités ; j'étais attiré par d'autres savoirs. J'avais tort, car il était très savant et versé en des connaissances que peu d'hommes possédaient. Et j'en ai eu la preuve : en une seule journée, j'ai été le témoin de faits étranges, inexplicables, appartenant pour moi, au surnaturel. Quand ils se sont déroulés, notre deuxième été à Bakony-Tamási était très avancé. Sous la sécheresse, la terre se craquelait, se fendillait comme une vieille peau. À chaque lever du soleil, l'inquiétude des gens augmentait. Dans leurs mains calleuses, les paysans comptaient et recomptaient les grains de blé des plus beaux épis ; leur pauvre nombre annonçait le temps des vaches maigres. Le soir, assis devant les portes, les anciens évoquaient les grandes famines ; ils hochaient la tête et, entre deux jets du jus de leur chique, disaient des choses qui me faisaient peur :

— La forêt reprend ce qu'on lui a pris. Ses insectes s'abattent sur nos récoltes et les dévorent ; ils entrent dans nos maisons et souillent nos aliments. Les racines des arbres pompent l'eau de nos puits ; elle devient boue, elle nous donne de mauvaises fièvres...

Je ne pouvais m'empêcher de penser aux dix plaies d'Égypte. Et, comme j'étais très présomptueux, je me disais : « Pourquoi les péchés des chrétiens doivent-ils retomber sur nos têtes ? »

Le curé, le pasteur priaient chaque jour leur Jésus de nous envoyer la pluie, mais le ciel restait sans nuage.

J'avais vu se dérouler la longue procession des catholiques : hommes, femmes, enfants, pieds nus dans la poussière torride et blanche des chemins, étaient allés de calvaire en calvaire. De loin, j'avais aperçu la croix avancer en ondulant au-dessus des champs desséchés, puis revenir vers le village, se rapprocher de nous : sur son passage, un instant, l'ombre noire du crucifix s'était projetée sur le mur brûlant de notre maison comme une malédiction ! J'en avais conçu une grande frayeur.

Redoutant la disette, les gens devenaient avares, et avec mon père nous étions forcés d'augmenter le nombre de nos tournées.

Ce jour-là, midi était déjà bien passé, plusieurs familles avaient été visitées par nous ; cependant notre sac demeurait léger. Malgré mes craintes, j'étais heureux, tant le soleil était accablant, de marcher dans la forêt. Ma lévite noire me collait au corps et j'admirais mon père dont le visage était sec sous son chapeau de castor, alors que je sentais la sueur s'égoutter le long de mes payèss, qui pendaient de chaque côté de mes joues comme ceux d'un noyé. Ma langue collait à mon palais et je ne parvenais plus à chanter les psaumes qui servaient à entraîner notre marche et à la faciliter.

— Papa, j'ai soif.

— Moi aussi, mon garçon... Si Dieu le veut, nous allons trouver un puits. Sinon, il nous faudra attendre d'être à la maison.

Nous en étions à douze kilomètres. Soudain, à travers les arbres, j'ai aperçu au loin le bras levé d'un puits.

— Papa, Dieu nous a entendus !

— Allons-y, mon fils.

En sortant de l'ombre, pourtant chaude des arbres, pour traverser le chemin, j'ai eu l'impression d'entrer dans un four ; à travers la semelle de mes chaussures, le sol me brûlait les pieds, mes poumons étaient embrasés, mille cercles rouges dansaient devant mes yeux, mais l'eau était là, toute proche...

Les puits hongrois sont à contrepoids ; ainsi il est facile, malgré leur dix à douze mètres de profondeur, de haler le seau. C'était un exercice dont j'avais l'habitude. Cramponné à la corde je tirais dessus de toutes mes forces. Ce seau était extraordinairement lourd, et l'effort tendait douloureusement tous les muscles de mes bras.

Enfin, il est sorti, ruisselant, et je l'ai posé sur la margelle. Je me suis précipité pour boire et j'ai reculé en poussant un cri. Au fond, me fixant de ses yeux d'or, il y avait un énorme crapaud – je n'en ai vu depuis d'aussi gros qu'au jardin zoologique de Budapest. Rien n'avait échappé à mon père, sa voix se fit douce pour me dire :

— N'aie crainte, David, tu n'as aucun péché à te reprocher. Ce crapaud ne te fera point de mal. Bénis cette eau qui te vient du Père et bois-la.

J'ai béni l'eau et j'ai dit ma prière, sans quitter le monstrueux crapaud des yeux. Son regard semblait s'être attaché au mien et quand je me suis penché pour boire, il ne m'a pas abandonné. En lui il n'y avait aucune méchanceté, il semblait me dire : « Bois, mon fils... bois. »

Je ne sais pourquoi, mon père ne s'est pas désaltéré, il a seulement prié avec une grande ferveur. Et nous avons repris notre route sous le soleil implacable. L'air que je respirais me semblait sortir du brasier de la géhenne. Nous n'avions pas fait cinquante pas que mon père m'a ordonné :

« Arrête-toi, David, retourne au puits et vois ce qu'est devenu le crapaud. »

Le crapaud flottait sur le dos, son ventre était énorme et ses yeux mordorés n'avaient plus de regard. Il était mort.

Comment mon père avait-il pu le deviner ? Il m'attendait sur le chemin, sa grande silhouette noire se dressait dans le soleil, la chaleur en faisait danser les contours dans la lumière. Moïse sur le Sinaï devait vibrer de la sorte.

— David, tu viens d'assister à un miracle. Ce crapaud abritait une âme condamnée à vivre en lui jusqu'à l'heure de la délivrance. Et celle-ci vient de se produire. Il était écrit que nous devons passer ici, qu'une soif ardente te dévorerait et que toi, l'enfant, le pur, tu découvrirais ce puits. C'est ta bénédiction et la sincérité de nos prières qui ont libéré cette âme du corps qui la retenait prisonnière. Et voilà qu'elle est retournée à son Créateur. Loué soit le saint nom de l'Éternel !...

Jamais il ne m'avait parlé de la sorte. J'étais encore un trop petit garçon pour comprendre parfaitement ces choses, mais je réalisais obscurément, que ses connaissances se situaient dans un domaine où les savants perdaient pied.

Mon père restait immobile, il paraissait absent.

— L'Esprit-Saint habite ces lieux ; demeurons ici, dépose ton fardeau et prions.

Avec sa canne, il traça autour de nous un cercle d'environ quatre à cinq mètres de diamètre. Enfermé avec lui en son centre, je priai à ses côtés. Fait extraordinaire, nous étions dans le chemin, en plein soleil, et je ne sentais plus la chaleur. Je connaissais toutes les prières de la journée ; parvenu à celle que l'on appelle la Michna et qui contient le Schemoné-Essré¹⁵, pendant lequel on doit rester parfaitement immobile, mes idées ont commencé à s'éparpiller et je l'ai rapidement terminé.

Les bras levés vers le ciel, mon père invoquait toujours Dieu.

Pour moi, l'instant de grâce était passé ; la chaleur recommençait à me tourmenter. J'ai entendu au loin, derrière nous, le bruit des roues

d'une voiture et les pas d'un cheval. J'ai tourné la tête ; un gros serpent, très long, rampait vers nous. Il était à peine à trois mètres de mon père. C'était la première fois que je voyais d'aussi près un reptile de cette taille.

Ma tête était envahie par toutes sortes de pensées. Parlant des serpents, le Lévitique dit : « Vous les aurez en abomination. » J'entendais la malédiction de Dieu les concernant : « Tu es maudit entre tous les animaux : tu te traîneras sur le ventre et te nourriras de poussière tous les jours de ta vie¹. » J'avais beau l'avoir en abomination et le maudire de tout mon cœur, le serpent avançait toujours. Nous étions très près l'un de l'autre. Le corps immobile, à demi dressé, il balançait légèrement sa tête triangulaire, sa langue bifide tâtait l'air, et ses yeux froids comme deux agates taillées me fixaient.

Fasciné, je frissonnais. Je n'osais pas appeler mon père, sachant qu'il était interdit d'interrompre la prière silencieuse, de crainte que ne se produisent les pires catastrophes. À cet instant je n'en imaginai pas de plus redoutable, pour moi, que ce serpent...

C'est alors qu'arriva sur nous une voiture attelée à deux chevaux ; à la vue du reptile, ils s'emballèrent et la roue de la voiture, en nous frôlant, a écrasé la bête...

« Ho !... Ho !... » a crié le cocher tirant sur les rênes pour arrêter son attelage. Les chevaux, l'œil fou, la bouche écumante, s'immobilisèrent en tremblant ; de grandes ondes de peur moiraient leurs robes couvertes de sueur.

Je contemplais toujours le serpent ; à moitié écrasé, il dressait encore la tête et son corps se tortillait sur le sol.

Le cocher l'a achevé à coups de manche de fouet, tandis que son maître, le maire de notre village, est descendu et m'a interrogé :

— Petit, il ne t'a pas mordu ?

J'ai répondu négativement. J'ai entendu la voix de mon père me prévenir :

— David, ne le regarde pas, car il est aussi écrit : "... et vous aurez en abomination leurs corps morts..."

Le maire était un homme bienveillant.

— Votre fils et vous avez eu beaucoup de chance : ce serpent est d'une espèce très venimeuse.

Mon père lui a répondu :

— Nous devons en être préservés car l'Esprit-Saint hante ces lieux, et là où il est le diable perd ses droits. C'est ainsi que les choses de ce jour étaient écrites...

— Montez donc ; par cette chaleur il fait bon être en voiture. Nous bavarderons. J'aimerais savoir pourquoi vous affirmez que l'Esprit-Saint hante cet endroit ?

Le cocher attacha le serpent comme un trophée glorieux derrière le char à bancs, puis il s'assit sur la banquette arrière avec moi, tandis que son maître sur son siège, mon père à ses côtés, faisait joyeusement claquer son fouet.

— Rabbïn, j'avais dans l'idée de venir vous voir. Ce manque d'eau est une véritable calamité pour nos terres.

— Les péchés en sont une bien plus grande.

— Nous prenez-vous tous pour des pécheurs ?

— Oui.

— Catholiques et protestants ?

— Tous.

Les yeux du maire, aussi actifs que ceux des souris, fixaient mon père ironiquement.

— Même les Juifs ?

— Et pourquoi serions-nous préservés du péché ?

— Ne prétendez-vous pas être les préférés de Dieu ?

— Alors, il nous sera davantage demandé.

— Nos prêtres ont multiplié les prières et vous, les Juifs, qu'avez-vous fait ?

— Nous avons prié aussi.

Le maire relâcha ses rênes et ses épaules eurent l'air de se résigner.

— La malédiction du Bon Dieu est sur nous. Les récoltes sèchent sur pied. Cet hiver sera celui de la famine.

Les chevaux allaient au pas, les roues grinçaient lourdement sur la route ; nous avions l'air de suivre un cortège funèbre.

— Puisque vous affirmez que l'Esprit-Saint hante cet endroit, pourquoi ne nous aideriez-vous pas pour obtenir de Dieu qu'il fasse tomber la pluie sur nos champs ?

Mon père s'est ménagé un long silence, puis il a répondu :

— Nous sommes de bien faibles, de bien infimes créatures. Acceptons la punition divine avec humilité, courbons-nous sous sa volonté. Vouloir lutter contre l'Éternel c'est l'offenser.

Le maire a tiré violemment sur les rênes. La voiture s'est immobilisée, sa voix est devenue dure :

— C'est une mauvaise raison. Vous refusez de vous joindre à nous parce que vous, les Juifs, vous êtes incapables d'être à nos côtés. Vous vivez entre vous, pour vous, et nos malheurs réjouissent vos cœurs hypocrites. Vous n'aimez pas la terre, vos bras ignorent la peine qu'elle nous donne. Pendant que nos paysans vivent le dos courbé vers le sol, vous vous enrichissez dans le commerce. Vous, les Juifs, vous nous détestez, voilà la vérité !

Il a fait claquer son fouet et la voiture a démarré brutalement. Le visage serein de mon père s'était obscurci, je sentais qu'il hésitait à répondre. En accusant les Juifs, on l'avait atteint dans son âme, dans

sa chair. Que lui dire ? Que les Juifs avaient été un peuple de pasteurs, que leur rêve était de faire lever les moissons du Seigneur sur une terre bien à eux ? Chaque matin, dans leur prière, ne disent-ils pas : « Donne ta bénédiction à la terre et la rosée et la pluie en temps utile. » Que pourchassés sans trêve, on ne leur accordait pas le droit d'enfouir la plus petite semence et qu'il leur fallait choisir des métiers dont les outils s'emportent facilement : ciseaux, fil, aiguilles... Qu'on les avait condamnés à une Éternelle errance !

Ses yeux clairs inventoriaient le visage rougeaud, porcine, du maire. Que pourrait-il comprendre ? Et l'expression de mon père s'est faite austère pour lui céder :

— C'est bien, j'implorerai Dieu, et votre désir sera exaucé. Samedi, il pleuvra. Mais craignez la colère divine et redoutez-en les effets.

Le maire avait retrouvé son air jovial et son sourire s'était fait incrédule ;

— Vous voulez dire que nous aurons la pluie sans la bénédiction de Dieu ?

— Qui suis-je pour parler au nom de Dieu ?

Le reste du chemin s'est effectué silencieusement. Quand la voiture s'est arrêtée devant notre porte, des enfants l'ont entourée en appelant leurs parents pour leur montrer le corps du serpent qui se balançait mollement. Les villageois se sont mis à interpréter cette bête morte comme le signe annonciateur d'événements dévastateurs.

— Vous voyez, disaient-ils, c'est le présage des malheurs qui vont s'abattre sur nous !

Alors, d'une voix forte, mon père a prédit :

— Il est écrit : "... Ne vous livrez pas à la divination ni aux présages." Et rappelez-vous que la volonté de Dieu, même si elle nous paraît aller contre nous, contre nos désirs, doit toujours être respectée...

— Mais aurons-nous la pluie ?

Le regard de mon père était rempli de pitié ;

— Dieu vous l'enverra.

— Le nôtre ou le vôtre ?

— Dieu est un. »

Le maire a hoché la tête avec lassitude :

— Dieu seul sait quel Dieu a raison !

Nous étions un jeudi. Le vendredi a été semblable aux jours précédents, brûlant. Puis est venu le samedi. Assis à notre table, nous célébrions le shabbat. Comme d'habitude je chantais, bien fort, les louanges du Seigneur avec toute la famille, quand j'ai vu notre pièce s'obscurcir rapidement ; pourtant, nous étions encore loin de la nuit. J'ai regardé par la fenêtre, les nuages étaient de plomb.

Intrigué, je suis sorti. Sur le ciel les maisons avaient l'air de gros

morceaux de sucre blanc posés sur une flaque d'encre. Un vent brutal, violent, s'était levé, des feuilles tourbillonnaient dans l'air, les nuages épais se précipitaient les uns contre les autres. Déjà, puissamment, l'orage grondait au loin.

— David ! Depuis quand quitte-t-on la table du shabbat ?

Et nous avons recommencé à chanter dans une pénombre presque totale. Au-dehors, j'entendais les mères appeler leurs enfants. Les oies criaient, les portes claquaient, les hommes donnaient des ordres brefs : « Rentrez les bêtes », « Enfermez les cochons », « Fermez les portes ».

Comme un glaive de feu, le premier éclair a traversé la pièce à l'instant même où le tonnerre éclatait si fort que j'en suis devenu presque sourd. Mon père priait toujours. Du côté de l'étable j'entendais des cris, des galopades, les bêtes mugissaient, et brutalement notre fenêtre s'est ouverte, poussée par une paysanne qui nous criait :

— Sortez... ! vite... vite... Le feu...

J'ai regardé mon père. Il ne bougeait pas. Enfin il s'est levé, il a ouvert l'armoire, a retiré le rouleau de la Thora, l'a enveloppé dans le châle de prière, puis nous a dit :

— Laissez toutes vos affaires. J'emporte la seule chose que l'on ait le droit de sauver le jour du shabbat. Venez.

Dehors, j'ai levé la tête pour voir notre toit qui brûlait. Dans leur joie dévastatrice, les flammes avaient quelque chose de démoniaque. Le chaume crépitait, des brins de paille enflammés s'élevaient dans l'air comme autant de traits de feu.

Autour de nous, il y avait un grand désordre, les hommes tentaient de faire sortir les bêtes des étables ; dans leurs yeux, la peur dansait en flammes rouges. Ce n'était que galopades désordonnées et grotesques. Des femmes, jupe au vent, couraient en tous sens. Leurs enfants dans les bras, elles hurlaient, sanglotaient, mêlant leurs cris désaccordés aux ordres des hommes, aux plaintes folles du bétail. Le vent en grandes rafales ronflantes, partout où il passait, portait le feu. Aux quatre coins de l'horizon, les éclairs déchiraient les nues et sans interruption le tonnerre roulait au-dessus de nos têtes, couvrant le crépitement des incendies.

L'orage avait atteint une force et une violence destructives de fin du monde. Mais il ne pleuvait pas. Mon père, au milieu de la rue, avec une profonde tristesse, regardait ce déchaînement. Je savais qu'il était en train de prier, de prononcer l'action de grâce réservée à la tempête et au tonnerre. J'étais à ses côtés ; un peu plus loin maman et mes sœurs formaient un autre îlot. Dans ses bras, ma mère serrait le bébé qu'une voisine lui avait confié. Autour de nous j'entendais de grandes plaintes : « Notre maison brûle », « La nôtre aussi », « Et celle de Jean... », « Encore une qui prend feu », « Pitié, mon Dieu, pitié... »,

« Au secours ! Mes cochons, ma vache... mes oies... »

Les chevaux qui auraient dû tirer la pompe à incendie se trouvaient aux champs. Alors les hommes se sont attelés à ses brancards ; mais quand elle a été en place, il était déjà trop tard, la moitié du village brûlait

Le ciel était rouge et noir, la fumée se tordait en spirales, puis retombait en nuages de suie. Un peu partout les toitures s'effondraient et on entendait craquer les poutres. Dans la rue, la chaleur était suffocante, c'était l'enfer.

Au milieu de tout ce bruit et de cette confusion, j'ai aperçu le maire qui courait vers mon père ; ses gros bras s'agitaient d'une manière comique, mais je n'avais nulle envie de rire. D'où j'étais, je sentais le souffle de sa colère plus brûlant, plus destructeur encore que celui des brasiers.

En même temps que lui, je vis accourir vers nous le chien de la ferme, un molosse toujours enchaîné, dont la férocité était redoutée de tous. De ces deux dangers, lequel était le plus grand ?...

Le chien s'est arrêté contre la jambe de mon père et s'est mis à lui lécher la main. Mon père, très droit, ne voyait rien, il regardait le ciel. Je savais qu'il priait, qu'avec une grande force il appelait la pluie. Elle seule pouvait sauver maisons et récoltes. Et soudain je vis de grosses larmes sur son visage, tandis que le grondement du tonnerre s'éloignait. Ce n'était pas des pleurs, mais les premières gouttes d'eau qui roulaient dans sa barbe. Enfin, il pleuvait ! Contre la jambe de papa, le chien grognait sourdement vers le maire qui s'était immobilisé. Il a crié :

— Retenez votre chien ! Je veux vous parler.

— Ce n'est pas mon chien, mais il ne vous fera rien.

La pluie tombait maintenant en déluge.

— Rabbïn, je n'offenserai plus jamais Dieu. Et surtout je ne veux plus rien avoir à faire avec le Dieu des Juifs.

Comme il achevait de prononcer ces mots, le ciel est redevenu bleu. Cette pluie torrentielle qui avait sauvé le village d'une destruction complète s'était arrêtée rapidement. L'air sentait le bois brûlé. Dans les décombres fumants, les hommes et les femmes essayaient déjà de retirer ce qui pouvait encore être sauvé.

De notre maison il ne restait que les murs que les flammes avaient marqués d'étranges dessins noirs. Nous n'avions plus de toit ; mais la trombe d'eau providentielle avait sauvé notre mobilier. Sur la table, nos assiettes débordaient d'un mélange d'eau, de soupe et de brins de chaume roussis. Nous pataugions dans près de cinquante centimètres d'un liquide fangeux sur lequel nos paillasses flottaient comme de petites arches.

Mon père, après avoir essuyé sa chaise, s'est assis. Et avec lui nous

avons repris notre psaume à l'endroit où il avait été interrompu :

Comme nous devions sembler étranges à ceux qui nous voyaient ! Alors que tous se lamentaient et essayaient de mettre de l'ordre dans leurs maisons dévastées, nous, les Juifs, assis devant une table ravagée, les pieds dans l'eau, sans toit, au milieu de nos décombres, nous chantions en mangeant notre pain.

Ma mère avait beau être, elle aussi, très pieuse, son regard découragé disait sa peine devant une telle catastrophe et elle se mit à pleurer.

— Allons, *Charmé Fagélé*, que peut-on faire contre la volonté divine ? Nous devons montrer que le jour du shabbat, rien ne peut entamer notre confiance en Dieu. À la nuit venue nous nous occuperons des choses de la maison, car, comme le dit l'Ecclésiaste : "Il y a un temps pour tout, un temps pour démolir et un temps pour bâtir, un temps pour pleurer, un temps pour rire et chaque chose a son heure sous le ciel..."

— Et puis nous n'avons pas à avoir d'inquiétude, Dieu pourvoira à notre installation.

Mon père ne se trompait pas. Le soir même, le maire est venu nous voir :

— Rabbin, vous ne pouvez pas rester ici.

Il nous a proposé une maison lui appartenant. Un véritable palais : trois pièces, une cuisine et même un four où nous pourrions cuire notre pain azyne. Voilà que, pour nous, cette catastrophe était devenue une bénédiction. Vraiment les voies d'Adonaï étaient étonnantes. Je me disais que le Dieu des Juifs était puissant ! Ces derniers événements me donnaient fort à réfléchir. La part de merveilleux qu'ils contenaient m'éblouissait et la sorte de divination dont mon père avait fait preuve me troublait.

Ce jour-là, il m'avait semblé être en relation directe avec les signes de la terre et du ciel ; je le sentais capable de les interpréter et de les dominer. Comment la chose était-elle possible de la part d'un homme si pieux, si respectueux de la loi mosaïque ?

Beaucoup plus tard, j'ai pensé que mon père, qui avait dans les milieux éclairés du judaïsme une réputation de sage et même de cabaliste, était en effet un des héritiers de cette tradition orale transmise par Moïse aux soixante-dix sophérim¹⁶ qui, de bouche à oreille, de maîtres à disciples, auraient continué à se transmettre les principes qui donnent la clé de toutes les « gnoses » théosophiques, cela jusqu'au Moyen Âge et vraisemblablement même jusqu'à nos jours.

À la lumière de ces connaissances, le personnage de mon père a fini par prendre tout son relief et j'ai pu comprendre les raisons pour lesquelles il m'a souvent semblé tellement éloigné de notre vie

quotidienne.

Les événements qui ont suivi ne m'ont pas laissé le loisir d'y réfléchir et de résoudre ce problème.

Au fur et à mesure, que les jours s'écoulaient, les traces de l'incendie devenaient de moins en moins visibles et notre village commençait à reprendre son visage habituel. Cependant, il y avait quelque chose de changé. Cela se respirait dans l'air, se lisait dans les yeux inquiets, méfiants, des gens. Dans les cabarets, des disputes violentes éclataient ; on avait alloué des indemnités aux sinistrés et bon nombre, au lieu de les employer à reconstruire leur maison, les buvaient. Ceux-là criaient comme des putois à l'injustice et accusaient le maire d'avoir ses préférés : « La maison qu'il a donnée à ces pouilleux de Juifs aurait mieux convenu à une famille chrétienne. » La conversation que mon père avait eue dans la voiture du maire avait été écoutée par le cocher qui l'avait racontée à sa façon : « J'ai entendu le Juif dire à mon maître : "Si je fais pleuvoir, ça vous coûtera cher !" »

La moisson s'annonçait mal ; sauvée in *extremis* par la pluie, elle était maigre. Toutes les granges n'avaient pu être réparées ou rebâties et la conservation de leurs récoltes inquiétait les paysans. La chaleur restait orageuse et cette pluie, que tous avaient appelée à grandes lamentations, était devenue un sujet de crainte. Dans les champs, les paysans travaillaient vite, dans la fièvre. Le vin ne les faisait plus rire, il les faisait se quereller. Les femmes n'avaient pas goût à se laisser prendre la taille. Elles redoutaient l'enfant des moissons qu'elles porteraient pendant un hiver de privations.

Je ne reconnaissais pas notre village et commençais à m'y sentir étranger. Mes anciens camarades d'école se montraient maintenant agressifs. Quand je passais près d'eux, ils me tournaient le dos et je les entendais crier en hongrois : « *Budös Zsidâ*¹ ! » Cela me faisait beaucoup de peine, je n'avais aucun mauvais sentiment contre eux, et leur haine me salissait comme un crachat.

Le plus acharné était Péter, le fils de notre voisine. Il avait dix ans et vingt bons centimètres de plus que moi. C'était un garçon solide, au front bas, mangé par des cheveux noirs et bouclés qui lui donnaient l'air buté d'un taurillon. Si la valeur de ses poings carrés était connue de tout Bakony-Tamási, son savoir n'était pas à la hauteur de sa force : il était très faible, alors que le mien passait pour être très grand !

Cet après-midi-là, tous étaient aux champs. Le village semblait désert. Moi, très digne dans mon costume noir, je traversais la rue pour rentrer chez nous quand j'ai entendu Péter crier dans mon dos ;

— *Budös Zsidâ ! Budös Zsidâ !...*

Je me suis arrêté.

— Si tu n'es pas un cochon de Juif, si tu es un homme, retourne-toi !

Je me suis retourné et j'ai reçu, en plein front, une pierre. À côté de lui maintenant il y avait d'autres garçons et tous riaient. Pour moi, le soleil était devenu rouge, le sang coulait sur mes yeux et le long de mon nez... C'était la première fois que j'avais son goût sur mes lèvres. Je n'osais pas toucher ma blessure avec ma main, de crainte de les entendre ricaner davantage, et je restais là, un peu stupide, à quelques mètres du groupe insultant de ceux qui avaient été mes camarades... J'ignorais comment il convenait de se comporter dans un tel moment. Jamais je n'avais été atteint par de si méchantes violences. Brusquement, j'ai été pris d'une envie folle de rentrer chez moi, en courant, et de pleurer, non parce que j'avais mal, mais parce que j'avais honte. J'ai eu le courage de partir d'un pas égal, sans m'essuyer le visage.

— Mon Dieu ! s'est écrié ma mère en me voyant, tu t'es battu, David ? Que va dire ton père ?

— Non, Péter m'a jeté une pierre parce que j'étais juif.

Dans les yeux de maman passait la même stupeur que celle qui était passée dans les miens.

— Mon petit... » Elle ne m'a rien dit de plus, mais ces deux mots ont suffi pour que je me sente réchauffé par sa tendresse.

Restait à affronter papa...

— Qu'est-ce que tu as au front, David ?

— Je suis tombé sur une pierre.

Il a examiné ma coupure.

— Ce n'est pas grave. Elle ne sera plus qu'une petite cicatrice à l'époque où il te sera permis de prier avec les téphillim...

Que Dieu les aime dans son paradis ! Chacun d'eux avait trouvé les mots qui pouvaient m'apaiser, me consoler.

Ce geste de haine a eu une très grande importance, car il en a engendré d'autres. Pourtant, le lendemain matin, la visite de notre voisine, la mère de Péter, aurait dû tout effacer.

— Bonjour, *Pap ném*¹⁸. Je vous ai apporté de la farine et des œufs.

— Merci », lui a dit poliment ma mère en la regardant de ses yeux tristes et sévères.

La voisine était tout miel et douceur pour moi :

— Je suis bien aise de voir David en aussi belle santé. Je t'ai bien vengé hier, mon garçon : j'ai flanqué une paire de gifles à Péter. »

Elle s'est retournée vers maman :

— Il ne faudrait pas croire qu'il a fait ça par méchanceté contre votre garçon. C'est à cause de notre curé, le maître d'école. Hier, au catéchisme, il leur a expliqué que les Juifs avaient crucifié Notre-Seigneur Jésus-Christ ; alors, n'est-ce pas, ce lourdaud a voulu le

venger...

Le silence était tel que j'entendais le vol bourdonnant et orageux des mouches dans la cuisine. Devant le mutisme de maman, la fermière était mal à l'aise.

— Je voulais vous dire, *Pap ném*, cela ne change rien entre nous. Il faut que vous veniez m'aider comme par le passé – ma mère lui lavait son linge. Et ce n'est pas la peine non plus d'aller raconter cette histoire aux gendarmes... Cela ne serait bon pour personne !

Elle avait raison ; pour nous autres, Juifs, il était préférable de nous taire...

La semaine s'écoula paisiblement, du moins en apparence, car on sentait l'air bouillonner de toutes sortes de ferments. À mon approche, les visages se fermaient, les dos se tournaient, et l'hostilité de tous ces gens m'irritait la peau comme une poignée d'orties.

Cet après-midi-là, je me souviens qu'il faisait fort beau ; l'automne commençait à faire pleuvoir ses paillettes d'or roux sur la forêt. Nous avions projeté, mes sœurs et moi, d'aller au cimetière. En passant près de la carrière de sable. Caroline m'a dit :

— David, regarde le curé, notre maître d'école, il porte un fusil. C'était vrai ! Avec lui, il y avait quelques gros et gras propriétaires.

— Tu crois qu'ils vont à la chasse ?

— Mais non, ils vont faire un concours de tir.

Les hommes avaient installé une cible dans le creux de la carrière et ils tiraient à tour de rôle.

« Allons-y... » commanda Caroline, dont l'audace était grande.

J'aurais dû me méfier, car ses idées nous valaient souvent une paire de gifles.

Et nous voici dévalant la pente sablonneuse. Le jour déclinait, le ciel se cuivrait. Il faisait doux et je trouvais merveilleux de courir dans le sable. C'était très joyeux, les hommes tiraient à tour de rôle et commentaient savamment leurs coups. J'étais en admiration devant leur adresse. Tout à coup la cible est tombée.

— David ! m'a crié le maître d'école, va la relever.

Fier de mon importance, j'y suis allé ; j'ai redressé la cible : une détonation sèche a retenti, et un sifflement rageur a effleuré mon oreille... Le maître d'école venait de me tirer dessus. Je restais là, sans comprendre, comme paralysé. Mes sœurs accouraient vers moi, suivies des hommes qui marchaient posément, discutant entre eux. Je les regardais venir. Que me voulaient-ils ? Que leur avais-je fait ? Frieda et Caroline se précipitèrent sur moi :

— Tu n'es pas blessé ?

— Non, je ne crois pas, regardez.

Le maître d'école s'est penché ; son visage ricanant luisait de sueur et son odeur forte m'écoeurait.

— Tes mères doivent sentir le roussi ?

Il s'est retourné vers les autres :

— Eh bien, qu'en dites-vous : il n'a pas une égratignure... Cela s'appelle de la précision... J'ai visé à un centimètre de sa tempe...

Soupçonneux, l'un des propriétaires m'a demandé ;

— Tu as senti la balle près de tes mères ?

— J'ai senti comme un courant d'air.

— Vous voyez ce que je vous disais, triompha le maître d'école, plus fort que Guillaume Tell !

Ils riaient et se complimentaient les uns les autres en se racontant leurs performances, tandis que mes sœurs m'entraînaient. J'étais hébété. Près de chez nous, j'ai enfin réalisé ce qui m'était arrivé.

J'ai crié d'une voix forte :

— Il a tiré sur moi ! Que Dieu qui a lancé la foudre sur notre maison la fasse tomber sur son toit. Amen !

J'ignore si c'était la rage ou la peur qui me faisait bouillir le sang en suivant mes sœurs qui se précipitaient vers mon père pour lui rapporter mon aventure. Il a levé les yeux de son livre et les a écoutées calmement, comme à son habitude, puis il s'est redressé, a pris sa canne et m'a administré une véritable volée. Il tonnait :

— Ainsi tu vas te promener ! M'as-tu déjà vu aller flâner pour regarder n'importe quoi, me complaire à des spectacles d'où la grandeur de Dieu est absente ? Si tu n'avais pas quitté ta place, rien ne serait arrivé.

Je ne savais plus où j'en étais. Je ne pouvais pas réaliser que la colère de mon père était d'autant plus grande qu'il était bouleversé.

Le lendemain à la table de notre dîner il a dit :

— Après le shabbat, nous quitterons ce village où par jeu on tire sur mon fils.

Le samedi, après le service, mon père a annoncé son départ à notre petite communauté. L'histoire s'était répandue et de tous les villages voisins les Juifs étaient accourus. Mon père a terminé son allocution d'une voix sourde qui m'a paru aussi terrible et aussi annonciatrice de catastrophe que le grondement du tonnerre au loin.

— Qu'ils viennent ces barbares ! Qu'ils aient le courage de nous menacer de leurs fusils, alors nous écarterons notre chemise, à l'endroit de notre cœur, et nous leur dirons : Tirez, faites couler ce sang. Tuez-nous, devenez des assassins... et nous aurons une raison de plus pour être fiers d'être juifs.

Ce coup de feu avait libéré la violence. Sans doute, en les répétant, avait-on déformé les paroles de mon père, car dans son sermon du dimanche le curé a prêché la guerre sainte :

— Laisserons-nous ces Juifs impies, ces assassins de Notre-Seigneur, nous menacer ? Que le sang de Notre-Sauveur retombe sur

eux...

Et à la sortie de la messe, entraînés par leur prêtre, tous se sont mis à courir vers le cimetière. Dans la section juive, les hommes ont renversé les stèles funéraires de nos morts. Les femmes juives, qui se trouvaient là, se sont enfuies, poursuivies par les pierres et les cris de haine. Elles se sont réfugiées dans la synagogue, tandis que leurs maris, leurs pères, leurs frères fermaient leurs maisons et en barricadaient les portes. La peur planait au-dessus de nous.

Mon père a écouté les matrones qui se lamentaient : « Ils profanent nos tombes !... » « Ils les renversent !... » « Ils nous maudissent !... » Après avoir fait une courte prière, il m'a dit :

— Viens, David !...

De loin, nos femmes nous ont suivis en pleurant et en gémissant. Aussi droit que le rabbin, je marchais à son côté sur les chemins du dimanche. Elles devaient paraître bien étranges, cette grande et cette petite silhouette noires qui allaient du même pas, liées par le même silence.

À proximité du cimetière, nous avons commencé à entendre la coléreuse rumeur de la foule excitée. Ses cris éclataient comme les ponctuations de la colère : « Salauds, Juifs, cochons, pouilleux, assassins... » Je tremblais au contact, encore lointain, de cette haine.

Nous approchions et déjà je pouvais voir les pierres funéraires renversées, certaines étaient cassées. Sur les tombes, les piétinant, des garçons et des filles, rouges, suants, riaient méchamment. À d'autres endroits, une foule hilare regardait des jeunes gens qui avaient baissé leurs culottes et salissaient nos morts de leurs ordures. Mais ce qui me scandalisait plus encore, c'était de voir ces filles, les yeux luisants d'impudicité, admirer l'acte répugnant de ces hommes.

Alors la voix puissante de mon père s'est élevée :

— Lâches qui osez vous attaquer aux morts... Lâches qui offensez Dieu !...

Debout, sa canne levée, les jambes écartées, la barbe comme une flamme noire dans le vent, mon père tonnait :

— Puisque vous voulez nous blesser, nous faire du mal, ayez le courage de venir jusqu'à moi ! Je suis ici le représentant de tous les Juifs. En me battant, vous les battrez tous ; alors, qu'attendez-vous ?

Les garçons accroupis n'osaient plus se relever. Les autres s'étaient immobilisés. Jamais je n'avais vu mon père aussi majestueux. Il parlait assez mal le hongrois, mais sa diction était extraordinaire, chaque mot se détachait et, comme une balle, allait frapper ce peuple. Ses paroles étaient des gifles qui claquaient sèchement sur leurs joues.

— Lâches qui ne reculez devant aucun sacrilège et vous, pères et mères indignes, qui protégez ce spectacle dégoûtant, qui riez de voir vos filles, ces filles que vous dites si pures, contempler effrontément la

nudité de ces garçons sans morale et s'en amuser ! Sont-ce là les actes que votre Église vous enseigne ? Est-ce avec ces gestes que votre prêtre vous recommande de servir Dieu ? Honte à vous, hommes et femmes de ce pays, qui vous salissez avec vos propres déjections ! Honte à vous qui vous présenterez devant Dieu, souillés par vos excréments. Car, je vous le dis, vous porterez le poids de votre ignominie et vous en rendrez compte au Père !

Tous se taisaient. Personne n'avait plus envie de rire. Les garçons se reculottaient et certaines filles avaient détourné la tête. Alors, sans un mot, mon père est allé chercher, dans la cabane des fossoyeurs, deux pelles. Il m'en a donné une, s'est dirigé vers la tombe d'un Juif connu de tous pour sa grande piété, et il a commencé à la nettoyer. Je l'ai aidé de mon mieux.

Les vieilles gens hochaient la tête et j'entendais circuler la phrase : « C'est la faute du curé... » Mais les brandons de la violence étaient encore brûlants. Furieux d'avoir été traités en garnements par le rabbin, quelques garçons s'excitaient au combat :

— Une bonne pierre sur la gueule le fera taire...

Et j'ai vu voler dans l'air la première pierre de la lapidation. Elle est tombée sur la dalle renversée que mon père était en train de redresser. Il s'est relevé, la colère enflammait son regard et il les a maudits :

— Ce village est semblable à Sodome et Gomorrhe, les villes du mal ! Comme elles, il sera frappé par la malédiction divine et la foudre l'anéantira totalement. Pas une maison ne demeurera debout, la terre deviendra stérile et la famine vous décimera. Adonaï restera sourd à vos plaintes et à la prière de votre prêtre. Il n'écouterà pas un homme, assez mécréant pour vous avoir conduits sur le chemin du péché. Vous ne pourrez même plus implorer mon aide, comme vous l'avez fait, car je quitte ce village maudit. »

Mon père a repris les deux pelles, les a reportées à la cabane et il a fait face à ces gens :

— Laissez-moi passer...

Et la foule, lentement, s'est écartée. Alors du milieu d'elle s'est détaché un vieil homme :

— Monsieur le rabbin, nous ne sommes pas tous coupables. Ne nous maudissez pas...

Mon père avançait toujours.

Au loin, d'un pas tranquille, deux gendarmes venaient vers nous.

— Papa, voici "les anges de la mort"...

C'était le nom que nous donnions à ces hommes vêtus de noir.

— Voyez-les, dit mon père à la foule. Qui les a appelés, ces noirs corbeaux ? Ce ne sont pas les amis des Juifs, mais ils ne sont pas davantage les vôtres. Je vais être obligé de vous dénoncer, de leur

dire : « Voilà ceux qui ont troublé l'ordre public... » Relevez ces tombes, nettoyez-les. Ne mêlons pas à nos histoires ces hommes qui portent des plumes de coq à leurs chapeaux.

L'accord a été immédiat et quand les « anges de la mort » ont été près de nous, ils ont trouvé le cimetière en pleine activité.

Les gendarmes ont demandé avec une nonchalance supérieure :

— Que se passe-t-il ici ?

— Nous nettoyons le cimetière, a répondu un des paysans,

— Qui a renversé ces tombes ?

— Demandez plutôt qui peut s'en plaindre ? leur répondit mon père. — une onde d'inquiétude a passé sur le visage des paysans — personne ici, n'est-ce pas, mes amis ?

Soulagés, les hommes ont hoché la tête. Et les gendarmes sont repartis. Une heure plus tard, tout, ou à peu près, était rentré dans l'ordre. Les chrétiens se sont signés et mon père a récité le *El mole Rahamin* *. Quand nous sommes partis, tous se sont écartés sur notre passage.

Une grande chaleur était en moi. Comme j'admirais mon père ! Je ne pouvais pas comprendre de quel poids cette épreuve venait d'écraser son cœur. Je l'imaginais éprouvant la joie triomphante du plus fort, mais je l'ai vu entrer dans la synagogue et se laisser aller à sa douleur. Elle remontait du fond des âges de la persécution et le secouait de sa violence désespérée. Il a éclaté en sanglots, il pleurait sur tous les enfants d'Israël, sur ceux que l'Inquisition espagnole avait décimés, ceux des pogromes, ceux des ghettos, de toutes les oppressions, de tous les crachats...

Peu à peu il s'est apaisé et s'est remis à prier paisiblement en psalmodiant rituellement... Le calme était revenu en lui.

Dans le village, chacun était rentré chez soi. Même les hommes, ce dimanche-là, n'ont pas traîné dans les bistrots. Une grande honte recouvrait Bakony-Tamási de son voile gris. Et maintenant ceux qui avaient voulu nous chasser imploraient mon père de ne pas les laisser. Peut-être serions-nous restés si on ne lui avait pas proposé un poste officiel à Oroszvár, près de Pozsony.

Pour notre départ, le maire avait mis à notre disposition sa voiture. Nous y avons entassé toutes nos affaires. Autour de nous, venant de tous les coins du village, hommes, femmes, enfants s'amassaient. Il n'y avait pas que les Juifs, il y avait aussi beaucoup de chrétiens, et leurs visages étaient pleins d'embarras. Ils ne se réjouissaient pas de notre départ. Bon nombre, parmi eux, nous avaient apporté des présents. Tous semblaient attendre quelque chose. Quand mon père est sorti de notre maison, le maire a pris la parole.

Il a commencé par annoncer que le curé avait été déplacé et blâmé par son évêque, puis il a terminé en disant :

— Je crois que vous serez tous d'accord avec moi pour demander à monsieur Tulman de nous pardonner et de ne conserver dans son cœur aucune parcelle de colère contre nous. ^{19 20}

J'ai alors assisté de la part de mon père à un acte surprenant : il s'est approché du maire et l'a embrassé. C'est la seule fois où je l'ai vu se laisser aller, en public, à un tel témoignage.

Puis papa est monté dans la voiture ; debout, il a béni le village et aussi tous ceux qui étaient là, et, derrière eux, ceux qui étaient restés dans les maisons, les petits enfants, les vieillards, les malades, les impotents ; encore plus loin, ceux qui étaient aux champs ou que le travail avait appelés au-dehors... Et tout ce peuple aux vêtements gais est devenu joyeux. Ils ont ri et acclamé mon père.

Des mains se sont tendues vers nous et ont déposé parmi nos affaires des cadeaux : sacs de blé, haricots, œufs, farine, maïs...

Le maire a passé la main sur sa moustache et a déploré notre départ à haute voix :

— Quand connaîtrons-nous à nouveau la chance d'avoir dans notre village un saint homme comme celui-là ? »

Mon cœur était plein de fierté. Déjà la charrette allait s'ébranler dans un coup de fouet quand la mère de Péter est arrivée en courant, portant dans ses bras une grosse poule qu'elle m'a tendue :

— Tiens, David, elle est pour toi ! C'est ma plus belle et ma meilleure pondeuse ; ainsi tu auras des petits poussins, tu les aimais tant...

La générosité, la bonté de ces gens a été pour moi un nouveau sujet d'étonnement, car, parmi eux, il y avait des hommes qui avaient trouvé normal, amusant même, que l'on me tire dessus. Il y avait des garçons et des filles qui avaient souillé et renversé nos tombes. Et toutes ces choses abominables étaient oubliées. Mon père, assis à côté du cocher, a donné le signal du départ. Il regardait tous ces gens avec une bonté un peu triste, semblable à celle que l'on accorde aux amis dont on se sépare.

Je n'osais pas lui poser de questions, mais tout au long du voyage j'ai médité sur son attitude et je m'interrogeais : Comment pouvait-on oublier des choses aussi affreuses ? Était-ce cela le pardon ? Ce n'est que beaucoup plus tard, quand j'ai souffert dans mon cœur et ma chair, dans mon esprit et mon âme, de toutes sortes d'injures, de méchancetés, de violences, que j'ai compris la grandeur de mon père et sa sainteté.

4. Avec l'aide de Dieu

Nous étions tellement habitués à déménager que cela ne me causait aucune peine. Ces changements m'amusaient plutôt et j'aimais prendre des airs de grand philosophe pour faire part à mes sœurs de mes profondes observations. Ainsi le soir de notre arrivée à Oroszvár, je pérorais d'importance, tandis que ma mère procédait à notre installation :

— Voyez comme ce village est curieusement bâti, tout en longueur. Notre cour a l'air d'un couloir. Ah ! mes pauvres filles ! Je crains que nous ne soyons bien à l'étroit ici...

J'imitais le style de mon père, j'étais facilement patriarcal. Mon père m'a repris aussitôt :

« David, cesse de dire des âneries et viens avec moi au temple.

— Oh ! papa, regarde notre synagogue, elle s'enfonce dans la terre...

— C'est le poids des ans qui en est responsable.

Avec une tendresse respectueuse, mon père contemplait le vieil édifice :

— C'est une des plus anciennes de Hongrie. C'est une vieille et respectable personne ; n'oublie pas qu'il est écrit ; “Tu honoreras la personne du vieillard²³”

Je m'entêtais :

— Mais pour y entrer, il va falloir descendre trois marches.

— Et tu as quelque chose à dire contre cela ?

— Eh bien, papa, je pense que pour monter vers Dieu on ne doit pas descendre !

Je trouvais ma réponse si bonne que j'en ai conçu de la fierté.

— Ce ne sont pas tes jambes qui risquent de t'abaisser, David, mais ta sottise. Quant à tes prières, tu peux les faire sans crainte à cent pieds sous terre ; si ton cœur est pur, elles monteront vers l'Éternel et seront agréables à Son oreille.

Il était écrit que, ce soir-là, je ne dirais que des bêtises. Quand mon père m'a demandé :

— Comment trouves-tu Oroszvár ?

Avec superbe, je lui ai répondu :

— Peu intéressant.

— David, à tant te fier aux apparences, il t'arrivera beaucoup d'ennuis. N'as-tu pas déjà appris que les pommes ridées, couvertes de

taches, sont souvent plus savoureuses que les autres ?

— Écoute bien, et n'oublie jamais ce que je vais te dire. Quand nous avons été chassés d'Espagne par l'Inquisition, il y a eu sur cette terre hongroise sept communes pour nous accueillir. Parmi ces lieux charitables, la ville de Pozsony au bord du Danube a brillé d'une lumière plus grande que les autres, d'une lumière de paix... Dans tous les cœurs juifs, il doit y avoir une place pour elle... Et je loue le Seigneur de m'avoir fait la grâce d'en être aussi près et d'habiter Oroszvár qui est un de ces villages sacrés dont je viens de te parler.

Bien souvent, mon père m'apparaissait comme Dieu lui-même ; il avait ses raisons que je ne parvenais pas à comprendre. Ainsi la grâce dont il remerciait l'Éternel me semblait plutôt une disgrâce : il avait quitté Bakony-Tamási si rapidement qu'il avait dû accepter ici un poste de chantre sacrificateur. Je trouvais très choquant qu'un homme de son savoir et de son importance ait au-dessus de lui un jeune rabbin dont les connaissances talmudiques me sont apparues, très vite, comme étant même inférieures aux miennes.

Ce petit rabbin avait l'air d'un adolescent : maigre, le nez osseux, les pommettes pointues, il était tout en angles. Ses mèches, d'un blond roux, pendaient comme des fils raides le long de ses joues creuses, et sa barbe clairsemée n'avait aucune majesté. Malgré sa grande jeunesse – vingt-huit ans – ce rabbin avait déjà sept enfants. Il était certainement dans les vues du Seigneur de lui accorder la postérité de Jacob aussi nombreuse que les étoiles dans le ciel. Et cette postérité n'était pas silencieuse ! Notre logement dépendant de celui du rabbin, cette bénédiction de Dieu était, pour nous, une malédiction. Comment trouver le sommeil, travailler ou se recueillir dans le tapage que tout ce monde menait ? À longueur de journée, le rabbin psalmodiait d'une voix si aiguë qu'elle parvenait à couvrir les cris de ses enfants et les lamentations de sa femme qui, à travers les murs, nous prenait à témoin de ses difficultés.

Malgré la bonne réputation d'Oroszvár, une vingtaine de familles à peine formait notre communauté. D'après moi, ce nombre était bien insuffisant pour faire vivre un rabbin pourvu d'une telle descendance, un chantre sacrificateur et un chamez. Je raisonnais ainsi : Quand dans un endroit renommé pour avoir recueilli généreusement tant de Juifs il en reste si peu, c'est qu'on doit y être bien mal...

Ma manière de philosopher ne valait peut-être pas grand-chose, mais mon intuition ne me trompait pas et, pour moi, Oroszvár est demeuré le village de la faim. Pourtant tout avait commencé ici par une fête.

Chaque année, en souvenir du jour où elle avait trouvé asile à Oroszvár, la communauté juive offrait une oie vivante aux seigneurs de la région. Cela durait, disait-on, depuis plus de quatre cents ans.

À peine notre installation était-elle achevée, le dernier livre de mon père rangé, que le petit rabbin roux, plein d'importance lui dit :

— Monsieur Tulman, je loue notre Dieu de vous avoir donné une belle voix. C'est vous qui chanterez devant le comte et la comtesse de Lónyay.

Le chamess a renchéri :

— Sachez que le dernier des comtes descendant des seigneurs d'Oroszvár a épousé Stéphanie, la veuve de l'archiduc Rodolphe de Habsbourg... une personne royale !

— Je ferai de mon mieux, leur a répondu mon père. Si ma voix est assez bonne pour chanter les louanges de Dieu, elle le sera bien davantage pour eux.

Et, tranquillement, il est retourné à ses livres.

Durant plusieurs shabbats, les détails de la fête furent discutés avec les personnalités chrétiennes et juives du pays. À les écouter, je trouvais que les préparatifs de cette cérémonie dépassaient déjà, en splendeurs, ceux du roi Salomon recevant la reine de Saba.

Avant tout, il convenait de choisir l'oie qui aurait l'honneur d'être offerte, en signe d'allégeance, à la comtesse.

Un jury, composé du rabbin, des notables et de mon père, fut chargé de cette sélection. Quelle affaire ! Chaque matrone de notre communauté religieuse a présenté sa candidate en la déposant sur une table. Les membres du jury ont palpé, soupesé la bête. On lui a enfoncé les doigts dans le jabot en estimant gravement son volume.

— Il contient trop de maïs et pas assez de pâtée...

— Celle-ci a la plume un peu terne, a dit le jeune rabbin.

Pour une autre, mon père a estimé :

— Elle est bien légère.

— Monsieur le sacrificateur me déçoit, a ironisé la matrone. Je souhaite à son chalef de saigner tous les jours des oies comme elle.

Ces dames se sont échauffées, leurs voix sont devenues aiguës et leurs perruques se sont mises à danser sur leur tête. Mais les juges ont été inflexibles. Il y allait de l'honneur des Juifs. L'oie de la comtesse devait être exceptionnelle ! D'année en année, on en citait de si fameuses qu'elles en étaient devenues fabuleuses. Certains allaient jusqu'à prédire : « Une oie royale fait une année de même. » C'est la présidente de notre communauté qui l'a emporté : sa bête était superbe ! Elle pesait au moins dix-sept livres, elle marchait avec peine tant son ventre traînait sur la table. Le cou raide, l'œil vaniteux, elle m'a paru digne de devenir un cadeau princier. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'avec elle tous les estomacs de notre famille auraient vécu au moins huit jours dans l'opulence.

La cérémonie avait été fixée au dimanche après la sortie de la messe. Dès le jeudi, maman a examiné, centimètre par centimètre, nos

vêtements et surtout nos chaussures. Elles étaient si usées, si crevassées que pour en camoufler les fentes, elle a dû employer une demie-boîte de cirage. Mais quel résultat ! Jamais elles ne m'avaient paru aussi noires et reluisantes. Les trous des semelles avaient été bouchés avec une petite feuille de carton glissée à l'intérieur. Le résultat était parfait.

Le dimanche matin, j'étais prêt bien avant tout le monde, mais je n'osais pas marcher de crainte d'abîmer un tel chef-d'œuvre. Mon chapeau de castor sur la tête, sagement je restais perché sur une chaise, alors qu'à l'intérieur de moi je frémissais d'impatience.

L'oie de madame la Présidente, parée de cocardes, de rubans aux couleurs nationales hongroises, fut déposée sur un grand plateau d'argent. Celui-ci brillait tellement que la bête s'y reflétait comme dans les eaux d'un lac...

Le chamess de notre synagogue, portant le drapeau hongrois, est sorti le premier du temple, suivi du rabbin, de mon père et de la délégation des notables. Je fermais la marche. Il faisait beau, un temps sec et froid. Une foule gaie et bruyante, en costumes magyars et slovaques, nous entourait.

Deux laquais nous attendaient devant la grille du domaine pour nous en ouvrir les portes. Ils portaient des perruques blanches et des livrées à la française. Jamais je n'avais vu des hommes vêtus de la sorte et j'ai pensé : « Si les serviteurs sont habillés d'une manière aussi riche et étonnante, alors comment vont être les maîtres ? »

Jamais, non plus, je n'avais vu un aussi beau parc. Les arbres eux-mêmes avaient de la noblesse. Le sable des allées était fin sous la semelle de nos souliers et l'herbe paraissait avoir été peignée !

J'essayais de rester digne et de ne pas montrer ma curiosité, mais semblable à l'oie sur son plateau, je me tordais le cou en tous sens pour apercevoir le château. Là tout était différent : plus d'arbres, un immense espace avec des pièces d'eau, des statues. L'eau jaillissait de partout, elle montait dans le ciel et retombait dans des bassins. Les parterres de fleurs s'épalaient comme des tapis aux dessins compliqués. Le château aurait pu contenir à l'aise toutes les communautés juives dont mon père avait successivement été le rabbin. C'était déjà très étonnant, mais cela l'était beaucoup moins que ne le fut notre entrée.

D'abord, nous avons marqué un temps d'arrêt devant la porte monumentale à deux battants, en attendant que quatre nouveaux laquais l'ouvrent. Puis notre cortège est entré dans le hall et a gravi le grand escalier de marbre gardé par des statues.

Les tapis étaient si doux, si moelleux, que je croyais marcher sur un parterre de fleurs. Soudain j'ai pensé au cirage noir de mes chaussures et une grande angoisse m'a saisi : pourvu que je ne salisse pas ces marches d'apothéose ! Aux murs étaient accrochés d'autres

tapis avec des personnages. J'étais stupéfait et j'ai songé : « Voilà ce que c'est que la richesse : quand on ne sait plus où mettre ses tapis, on les accroche aux murs ! »

Tout ce que j'ai pu voir, par la suite, n'a jamais effacé cette impression d'irréel. J'étais dans le temple dont Dieu avait ordonné la construction à Moïse²⁴ : « Tu feras deux chérubins d'or », et ils figuraient sur la porte sculptée. « Tu feras une table de bois d'acacia et tu la couvriras d'or pur », et il y en avait plusieurs autour de moi. « Tu feras ces plats, ces coupes, ces calices et ces tasses d'or », et je les voyais posés sur les meubles. « Tu feras un chandelier d'or pur », et les murs en étaient ornés. « Tu feras des tapis », et tout en était recouvert... Mais tout cet or, tout ce luxe n'étaient-ils pas réservés à la maison de Dieu ? Comment de simples hommes avaient-ils le droit de vivre là-dedans, de posséder tant de richesses ? N'était-ce pas là un très grand sacrilège ? J'ai regardé mon père et j'ai été rassuré : son œil ne lançait pas d'éclairs ; au contraire je lui ai trouvé l'air si modeste, presque timide, que mon cœur s'est gonflé d'amour pour lui.

Devant nous, les portes d'or se sont ouvertes et mes doutes se sont envolés. Au fond d'une longue salle, aux colonnes de marbre, aux chapiteaux dorés, se tenaient le comte et la comtesse de Lónyay. Ils étaient assis sur des sièges comparables au trône du roi David. Je serais bien incapable de dire s'ils étaient jeunes ou vieux, beaux ou laids : ils étaient magnifiques ! Lui portait le costume national hongrois, une veste à brandebourgs sur l'épaule et à sa toque tremblait, je crois, une aigrette. Ces êtres étonnants se sont levés et sont venus à notre rencontre comme les maîtres de n'importe quelle maison pour nous saluer.

Le petit rabbin était plus rouge que ses payes. Il n'avait pas prévu que de si grands personnages se dérangeraient pour lui et en est resté muet. Enfin, il s'est mis à balbutier quelques mots qui n'avaient plus du hongrois que la consonance. La comtesse lui a demandé :

— Monsieur le rabbin, peut-être parlez-vous allemand ? Mon mari et moi le comprenons fort bien.

Cette bienveillante sollicitude l'a achevé et il a bredouillé des compliments en yiddish, qui ressemble à l'allemand. La comtesse l'a remercié d'un signe de tête, la conversation était terminée. Dans son émoi, notre petit rabbin avait oublié qu'il devait donner sa bénédiction à ses hôtes. Il restait les bras ballants, les mains molles, regardant autour de lui d'un œil effaré, ne sachant plus ce qu'il convenait de faire.

Un laquais s'est avancé pour prendre le plateau sur lequel l'oie tendait le cou. Alors, dans le silence de l'attente, on a entendu un bruit mat et mou. L'oie venait de satisfaire à un besoin de la nature en déposant sa carte de visite sur le beau plateau d'argent...

Comme la délégation continuait à rester sans voix devant l'énormité de ce scandale, j'ai entonné : *Isten áld meg a Magyar* (« Que Dieu bénisse le Hongrois »). L'effet a été foudroyant. En entendant l'hymne national, tous, du comte jusqu'au dernier des laquais, claquant des talons, se sont mis au garde-à-vous. J'avais espéré entraîner, ainsi, toutes les « voix » de la délégation. Mais l'émotion m'avait fait attaquer si haut que personne n'a pu me suivre. J'ai donc terminé en « solo » avec une certaine fierté. Et mon orgueil a été comblé par le sourire de la comtesse qui me fit un plus grand effet que les dix couronnes qu'elle m'a données.

À mon retour, tous les anges de Dieu me portaient sur leurs ailes. Le soir, j'ai eu grand-peine à m'endormir. Dans le noir, je voyais briller les colonnes dorées de la salle du trône, celle où j'avais connu mon premier succès artistique.

Quand mon père faisait office de rabbin, son traitement était déjà insuffisant pour nous faire vivre. Aussi, celui de chantre sacrificateur nous empêchait-il tout juste de mourir de faim. Et quel supplice de le voir presque chaque jour, sous nos fenêtres, dans la cours, avec son chalef, égorger de belles et grasses volailles ! Notre situation était devenue si misérable qu'un soir mon père a dit à maman :

— *Charmé Fagélé*, il nous est bien difficile de vivre ici. Je vais partir à la recherche d'un autre poste. Dès que je l'aurai trouvé, je t'enverrai une lettre pour que tu puisses me rejoindre avec les enfants.

C'était la première fois que mon père nous laissait seuls et je m'inquiétais de son absence. Sans lui, comment allions-nous subsister ? Après son départ, je me suis senti à la fois misérable et gonflé d'importance. J'étais devenu l'homme de la maison. C'était moi qui devais dire les prières et célébrer le shabbat.

Les semaines passaient et le facteur ne nous apportait aucune nouvelle. Pour faire face à nos dépenses, ma mère n'avait que quelques économies et l'« aide de Dieu » ! C'était la formule d'espérance et de consolation de mon père ; seulement, cette fois-ci l'aide de Dieu se faisait bien attendre.

Dès le début de notre séparation, avec une grande prudence, maman avait limité ses achats à un peu de margarine et de pain. Mais c'était encore trop. Chaque jour, nos rations étaient diminuées et notre faim augmentait. Pour ménager nos dernières chandelles, ma mère avait décidé de ne les allumer que pour le shabbat. Aussi, après avoir dit nos prières, nous passions nos soirées assis dans le noir.

C'était très pénible, car nos yeux n'étant pas distraits, nos oreilles devenaient très attentives aux jérémiades de nos estomacs. Et comme si notre faim ne suffisait pas pour nous tourmenter, l'administrateur de la communauté nous avait avertis assez sèchement :

— Comme nous ne pouvons pas rester sans chantre sacrificateur,

nous en avons demandé un. Quand il va venir, il faudra que vous lui laissiez votre logement.

— C'est bien, avait répondu ma mère ; si nous ne pouvons plus dormir à l'intérieur de cette maison, nous irons dormir à l'extérieur.

Et je nous voyais déjà, semblables à ce pauvre Job, grelottant de froid et de faim sur nos paillasses. À défaut de son aide, je suppliais Dieu qu'il nous envoie la résignation...

Malgré ces sinistres perspectives, ce vendredi-là nous étions fort gais. J'ai célébré la cérémonie familiale de la veille du shabbat avec beaucoup de chaleur et de conviction. Les flammes des chandelles dansaient joyeusement sur les murs blancs et allumaient mille petits éclats sur les vieux candélabres d'argent épargnés par les pogroms russes. J'ai chanté les cantiques du jour haut et fort, ce qui ne m'était pas permis quand mon père était là. Il était le principal exécutant et nous, les enfants, devions l'accompagner en sourdine ; le premier qui faisait une faute musicale ou se permettait d'improviser recevait une gifle ; c'était toujours moi le mieux servi. Tout à mon inspiration, je me suis laissé aller à des variations très osées sur les airs traditionnels, ce qui a permis à mes sœurs de compter le nombre de gifles que j'aurais dû recevoir. Nous avons mené un si joyeux tapage qu'à travers nos vitres des voisins nous ont regardés avec envie. Ils ne pouvaient pas savoir que nous venions de manger notre dernière lamelle de pain frotté de margarine et de boire notre dernière tasse de thé à la saccharine.

Le lendemain, notre entrain n'a pas diminué ; pourtant, nos assiettes sont restées vides et nous n'avons pas osé demander à notre mère si le soir nous aurions quelque chose à manger.

Après avoir allumé les chandelles, maman s'est assise devant la table et nous nous sommes regardés ; j'ai compris qu'elle n'avait plus rien à nous donner. Et j'ai entonné, avec sentiment, le *Éliahou Hanaoi*²⁵ que mon père interprétait magnifiquement d'une voix tour à tour si implorante et vibrante d'espérance qu'elle me faisait frissonner. Ce soir-là, en imitant papa, j'ai vécu un moment d'une intensité, d'une pureté exceptionnelles. Il me semblait que tout mon être était devenu offrande à Dieu. Ardemment, je lui demandais de me conserver à son service et j'ai terminé, comme le faisait mon père, en disant dans l'élan de ma foi : « Dieu nous aidera ! »

La voix désenchantée de ma mère m'a fait redescendre sur terre :

« Voyez, mes enfants, comme il nous aide... Ce soir nous allons tous nous coucher sans avoir mangé une seule bouchée de pain... »

J'ai regardé mes sœurs. Leurs traits étaient tirés et j'étais bien affamé. Mais, comme l'aurait fait mon père, j'ai dit :

« Sois rassurée, maman, nous n'avons pas faim. »

Elle a soufflé les chandelles ; la chaude lumière s'est éteinte et

l'odeur du suif est restée collée à nos narines. Mes sœurs se sont endormies, mais moi, malgré la bonne chaleur dont le corps de ma mère me baignait, je ne m'endormais pas, car je trouvais qu'elle respirait fort. Rassurée par mon immobilité, elle s'est levée, a craqué une allumette, et à sa lueur vacillante et fragile elle a contemplé mes sœurs en murmurant :

— Mes pauvres filles... Elles ont pleuré avant de s'endormir, leurs joues sont mouillées. Pour leur dîner, elles n'ont eu qu'une soupe de larmes !...

Doucement, elle s'est recouchée à mes côtés et ses doigts, durcis par les travaux du ménage, m'ont caressé le visage. C'étaient ceux d'une sainte et je les ai embrassés.

— Tu ne dors pas, mon petit David ?

— Non.

— Je n'ai plus un seul fillér²⁶ pour acheter du pain demain. Qui nous prêtera de l'argent ? À moins que je ne réussisse à vendre au cordonnier les belles chaussures que tu m'as achetées ?

— Maman, comment peux-tu penser à une chose pareille !

— Alors, que dois-je faire ? Dis-le-moi.

— Dieu nous aidera !

Elle soupira profondément :

— Dieu, toujours Dieu.

Malgré tout l'amour que je lui portais, la confiance que j'avais en elle, je m'interrogeais : « A-t-elle oublié qu'elle repose la tête appuyée sur un trésor, celui des pièces d'or ? À quoi servira de doter des mortes ? » Car je ne doutais pas que notre mort était proche. Devrais-je lui dire d'employer cet argent à nous secourir ? Mais peut-être que sa foi était plus grande que la mienne, plus forte, et qu'elle faisait confiance à la grâce de Dieu malgré le moment de découragement qu'elle venait d'avoir ? En raisonnant de la sorte, le sommeil m'a saisi.

Le lendemain matin, un dimanche, deux voisines chrétiennes sont venues frapper à notre porte. Elles étaient en habits de fêtes et avaient étalé tous leurs bijoux.

— Madame Tulman, nous partons pour la journée, nous allons à la première communion d'une petite nièce. Pouvez-vous garder nos cochons ? Les mangeoires sont bien garnies, il faut juste les surveiller.

« Bien garnies. » Ces mots me faisaient saliver. Ils en avaient de la chance ces animaux impurs ! J'ai voulu accompagner maman pour l'aider, mais elle a refusé :

— Ta place n'est pas auprès de ces cochons, David. Retourne à ton Talmud.

Ma tête était traversée de douleurs, mon estomac se tordait et les lettres hébraïques s'évanouissaient sous mes yeux. Nous en étions à notre deuxième jour de jeûne. Mes larmes roulaient de mes joues sur

mes mains cramponnées à mon livre. J'étais à faible que je n'avais pas la force de les ravalier. Ce n'était pas la faim qui me faisait pleurer, mais l'injustice de notre sort. J'étais révolté : ma mère, cette sainte femme, allait passer toute sa journée à s'occuper de ces porcs immondes avec lesquels le moindre contact nous était interdit...

Mon impuissance à lui venir en aide me rendait malade.

La nuit grisait le ciel et, dans un coin de la pièce, serrées l'une contre l'autre, mes sœurs grelotaient : on a très froid quand on a faim. Ma mère nous avait demandé de ne pas sortir ; elle avait décidé que personne ne devait connaître notre détresse, ni le rabbin ni le chamez et encore moins les chrétiens. Moi j'estimais que le rabbin se souciait fort peu de nous et je jugeais cette indifférence sévèrement. De l'autre côté du mur, je l'entendais vivre avec sa famille. Il m'était difficile d'ignorer qu'ils mangeaient deux fois par jour ; sa femme appelait gaiement tout son monde à table et mon exaspération grandissait.

La nuit était tombée quand j'ai vu passer nos deux voisines dans la cour. Elles étaient très gaies ; le visage rouge, la parole haute, elles riaient fort. Leur fête avait certainement été réussie et elles avaient dû boire généreusement à la santé de leurs nombreux parents.

Libérée de son travail, ma mère est revenue. Quand je fermis les yeux, de grandes lueurs rouges passaient derrière mes paupières ; elles descendaient dans mon estomac et me brûlaient comme les flammes de la géhenne. Nous n'avions plus le courage de parler. Combien de temps allions-nous pouvoir tenir ? Dans l'obscurité, assis tous les quatre autour de notre table, nous attendions. Quoi ? Je n'en savais plus rien.

Cela ne pouvait pas durer, il fallait que je fasse quelque chose. J'étais l'homme après tout ! La pensée de l'or continuait à me troubler. Mon père avait fait le serment de ne jamais en profiter. Dans quelle mesure avais-je le droit d'inciter ma mère à s'en servir ? Puisque j'occupais la place de mon père, il fallait que je fasse miennes ses idées. Il est évident que mon épuisement ne me permettait pas de réfléchir aussi clairement, mais c'était bien là l'essentiel de ma pensée... Quand on a frappé à notre porte :

— Madame Tulman, dormez-vous déjà ? Ouvrez-nous...

C'étaient les deux voisines.

— Mais vous n'avez pas de lumière !

— Nous ne l'avions pas encore allumée.

— Faites-le vite...

C'est dans les yeux de ces femmes que j'ai réalisé la vision que nous leur offrions avec nos joues creuses, nos yeux noircis par la faim, notre allure traquée de bêtes frileuses. Que faisons-nous dans l'obscurité devant notre table vide ? Elles ont déposé dessus, sans un

mot, des œufs, de la farine et un pot de lait. Puis elles sont restées à nous regarder. Notre résignation dans la misère les suffoquait. Enfin, elles se sont agitées, se sont mises à fureter partout.

— Mais vous n’avez pas de bois... dit l’une.

— Même pas de pommes de terre...

— Dieu Tout-Puissant, vous allez mourir de faim !

Ma mère avait abandonné son orgueilleuse dignité, elle ne réagissait plus. J’avais perdu toute pudeur, je fixais la table où s’étalait, comme dans un rêve, de quoi manger. Frieda et Caroline se sont approchées et, timidement, du doigt, elles ont touché les œufs et la farine. L’émotion a été trop forte elles ont éclaté en sanglots.

Les voisines sont parties et ma mère en préparant hâtivement le dîner répétait : « Dieu nous a aidés ! Dieu nous a aidés ! »

La demi-heure d’attente qui a précédé le repas m’a paru plus longue et plus dure à supporter que nos deux jours de jeûne ».

Une heure plus tard, notre estomac était bien au chaud et notre maison remplie de toutes sortes de denrées que ces braves femmes – Dieu ait leur âme – avaient continué à nous apporter, en disant :

— Tenez, madame Tulman, vous pouvez les prendre, elles sont kascher...

Peu de jours après, nous avons reçu une lettre de mon père. Il avait trouvé un engagement et nous envoyait de l’argent... En emballant nos affaires, ma mère a fait tomber une pièce d’or de son trésor. Il y avait du reproche dans mes yeux, elle l’a vu et s’est excusée :

— Tu sais bien, David, que cet or ne nous appartient pas. Il est pour les filles quand elles seront grandes.

Avec une certaine malice, elle a ajouté :

— Et puis il fallait bien laisser à Dieu la possibilité de nous aider !

Et nous avons quitté Oroszvár.

Nemesapáti, où nous attendait mon père, n’était pas très éloigné. Mais pour y parvenir il fallait prendre plusieurs correspondances. Nous avons déjà changé deux fois de train et, à chaque fois, maman avait compté avec inquiétude son argent. Dans le compartiment, avant le troisième et dernier changement, elle s’est mise une nouvelle fois à compter ses pièces :

— David, ce n’est pas possible, je n’ai pas assez d’argent pour prendre le train à Jánosháza !

Ses lèvres tremblaient :

— Il me manque quatre fillérs.

Elle a passé ses mains sur ses yeux pour les essuyer ; de ses doigts humides de larmes, elle s’est mise à revérifier le nombre de ses pièces...

Autour de nous, il y avait plusieurs Juifs. Comment leur demander ces quatre fillérs ?

J'ai murmuré : « Avec l'aide de Dieu », et je me suis mis à chanter le *Szól a Kakas mâr*. Ma voix n'avait pas encore mué, elle était très pure. Les Juifs et les Hongrois sont très sensibles au chant. Je n'ai pas eu à tendre la main ; spontanément, ils m'ont donné quelques pièces.

J'étais si fier d'avoir pu aider maman que je me sentais nanti de la puissante autorité d'un homme. Seulement, quand j'ai vu la haute silhouette de mon père sur le quai de la gare où il nous attendait, je me suis senti fondre. Je n'étais plus qu'un enfant. Pour moi, il était ma lumière, ma force, mon arbre de vie... Je me suis jeté sur lui, je l'ai entouré de mes bras et il m'a semblé aussi grand et solide qu'un chêne.

— Allons, allons, m'a-t-il dit, un homme comme toi doit avoir plus de dignité en public...

Mais je voyais bien que ses yeux étaient remplis d'une malice heureuse.

Les trois hameaux : Felsó, Közép, Alsó, qui formaient le village de Nemesapáti, étaient à onze kilomètres de là. Nous les avons faits à pied dans l'allégresse. Je trouvais à notre marche quelque chose de triomphal !... Mon père l'ouvrait, sa canne à la main, ma mère suivait – portant sur son dos un énorme ballot contenant du linge et des ustensiles de ménage. Mes sœurs, encombrées de paquets, marchaient à ses côtés et, dernier du cortège, je portais, respectueusement, quelques livres saints. Le reste de nos affaires devait arriver plus tard par le chemin de fer.

C'est dans cet ordre que nous avons traversé la rue principale du hameau de Felsó où nous allions habiter. Les femmes sont sorties sur le pas de leur porte pour voir l'arrivée de la famille du rabbin, et leurs enfants, criant et riant, nous ont escortés. Il faut dire que je devais être, pour eux, une apparition assez étonnante avec mon pantalon long, une lévite noire, mon chapeau de castor, et mes mèches tire-bouchonnantes le long de mes joues rondes. Les gamins venaient m'examiner sous le nez, et comme j'avais les bras chargés j'étais obligé de me laisser tirer mes payèss stoïquement. La honte et l'indignation me rougissaient les oreilles...

Mon père ne voyait rien ; ma mère, sans se retourner, me disait :

— Nous arrivons, David, encore un peu de courage.

Je trouvais qu'il m'en fallait beaucoup, d'autant plus que mes sœurs sournoisement se moquaient de moi et que le chemin montait assez rudement.

— Nous y sommes, a dit mon père.

Plantée au pied d'une haute colline, c'était une très jolie maison isolée, gaie, avec des fleurs devant la porte et un jardin. Pour la première fois, elle ne donnait pas sur une cour et de nos fenêtres de derrière nous apercevions, à droite et à gauche, les deux autres

hameaux qui dépendaient du ministère de mon père : Közép et Alsö. Ils étaient posés joliment au milieu d'une immense prairie d'au moins deux kilomètres.

Notre logement n'était pas très grand : trois pièces, une cuisine et une petite étable. Aussi notre installation a-t-elle été rapide ; papa a converti la plus belle de nos pièces en synagogue et il a été décidé qu'étant donné mon âge je ne coucherais plus avec maman, mais sur une paillasse dans la cuisine. Puis il m'a installé devant le Talmud. Les maisons et les paysages pouvaient être différents, mon existence était la même. Et je crois bien qu'en m'asseyant devant le livre, j'ai poussé un gros soupir... J'ai pensé : « Notre maison est à l'écart du village ; je n'aurai pas la possibilité d'avoir pour voisins des enfants de mon âge. »

— Éloigné des autres garnements, tu ne seras pas tenté de courir avec eux et de gaspiller le temps que tu dois à l'étude, m'avait dit mon père.

La loi de Dieu, telle qu'il l'appliquait, me paraissait bien inflexible.

Notre vie ne changeait pas ; elle était seulement un peu plus dure pour ma mère qui avait, tout de suite, trouvé du travail auprès des fermières ; il ne s'agissait plus de travaux ménagers, mais de cultiver la terre ou d'aider aux récoltes. Ces tâches étaient pénibles, mais d'un rapport satisfaisant, car en plus d'un peu d'argent, elle touchait sa part de pommes de terre, de maïs ou de blé.

Comme toutes les autres femmes du village, maintenant elle passait sa journée aux champs. C'étaient mes sœurs qui s'occupaient de notre ménage. Et quand je les entendais dire : « Nous ne pouvons pas laisser notre mère monter la côte : elle est vraiment trop raide pour elle ; descendons l'aider... », j'étais malheureux. J'aurais bien préféré porter un sac sur mon dos que d'étudier les textes saints. Mais je n'avais le droit de quitter ma chaise qu'au soir et je savais qu'à ce moment-là ma mère avait déjà fait plus de la moitié du chemin. Malgré la présence des paysannes qui l'accompagnaient souvent pour bavarder avec elle, car elles appréciaient sa sagesse, ma mère ne ralentissait pas son allure diligente de fourmi besogneuse. En dépit de tous ses efforts, de tout son courage, nous étions toujours affamés et nos vêtements étaient bien misérables. Ce qui lui faisait dire en les raccommoquant :

— Mais comment faites-vous pour laisser si peu d'étoffe autour des trous ?

Et l'on riait sans amertume, car nous n'étions pas malheureux ; nous étions même très gais. Si je n'ai jamais entendu rire mon père, je l'ai vu souvent sourire, et nous chantions chaque fois que nous avions besoin de nous donner du courage – ce qui fait que nous chantions souvent...

La confiance, la dévotion, l'admiration que maman avait pour mon père l'enveloppaient d'une grande vague d'amour ; elle veillait sur lui avec la vigilance tendre d'une femme amoureuse.

— Ton père ne peut pas rester des jours et des nuits assis sur cette mauvaise chaise, son dos se voûte.

Et à grands frais, elle a fait venir ce fauteuil indispensable au confort de son mari.

— Vois-tu, me disait-elle, c'est un bon achat. Quand le corps ne se rappelle pas à vous avec douleur, l'esprit s'envole mieux vers le Très-Haut...

Ou bien elle me demandait :

— David, ce livre dont ton père parle si souvent avec tant d'envie lui est nécessaire, n'est-ce pas, pour ses études ?

Je savais quels efforts son achat allait coûter à ma mère et j'hésitais à lui répondre ; elle reprenait alors :

— Ne t'inquiète pas pour moi. Ne crois-tu pas que j'ai plus de plaisir à travailler pour un livre saint que pour vous procurer un pantalon ?

Et pour satisfaire des besoins aussi évidents que fauteuil et livre, elle acceptait de nouveaux travaux.

Chez le libraire de la ville voisine, Jánosháza, on s'étonnait du nombre et de la qualité des savants traités que le modeste rabbin d'Apád achetait. Un jour que j'accompagnais mon père, le libraire lui a demandé, intrigué :

— Mais pour qui, à Nemesapáti, achetez-vous *La Seconde Loi*²¹ ?

Il a répondu malicieusement :

— Pour mon fils, David...

Mon père s'est beaucoup amusé de l'attitude admirative du marchand et il me l'a commentée :

— Tu vois, David, comme le savoir fait, d'un petit garçon de huit ans, un grand homme.

Et j'ai porté le livre, avec respect, jusqu'à la maison où je l'ai déposé sur la table. Quand j'ai vu ma mère le regarder et que tout son visage s'est mis à sourire, j'ai compris qu'elle était récompensée au centuple de sa peine et que Dieu lui avait accordé un cœur fait pour la joie des autres...

Ainsi continuait ma vie ; elle coulait comme une rivière paisible et claire. Rien ne pouvait me faire prévoir le rôle décisif que Felső allait avoir dans mon existence, surtout pas cette ligne de chemin de fer qui reliait Budapest à Vienne et passait à proximité.

Cet après-midi-là, j'étais seul ; mon père était parti visiter les communautés des autres villages. Il m'avait laissé en me disant :

— Étudie bien, David. Les autres fois tu viendras avec moi.

J'essayais de m'intéresser à ces turbulents enfants d'Israël qui ne

cessaient de faire ce qui déplaisait à l'Éternel, sans parvenir à fixer mon intérêt. Trois fois j'avais relu le verset 7 du chapitre III des Juges, où il est dit : « Les enfants d'Israël firent alors ce qui déplait à l'Éternel et ils adorèrent les baaliens... » La fin de la journée était douce, le soleil dansait avec gaieté sur les herbes de la prairie. Tout m'appelait au-dehors. Aussi quand j'ai entendu des enfants qui se hélaient l'un l'autre et criaient : « Vite... dépêche-toi... on va le rater », ai-je abandonné le peuple juif à ses malheurs et à ses punitions, et je suis sorti. Toute une bande de garçons et de filles courait sur la route et je me suis mêlé à eux.

— Où allez-vous ?

— Voir passer le train...

— Ce n'est que ça ? J'en ai déjà vu plus d'un !

— Pas celui-là : c'est le plus rapide de toute la Hongrie...

Le vent de la course avait fait s'envoler toute ma sagesse, et suant, soufflant comme les autres, j'arrivai avec eux au moment où le garde fermait les barrières. Déjà une charrette attendait sur la route. Grimpé avec les enfants sur la clôture, j'ai vu le garde se coiffer avec solennité de sa casquette d'uniforme et, drapeau rouge à la main, surveiller la voie. Nous n'étions pas seuls, des paysans, des commères se démanchaient le cou comme un troupeau d'oies pour apercevoir le train.

Avant de le voir, j'ai entendu un grondement puissant dont le halètement faisait trembler la terre.

Le garde-barrière a crié :

— Attention ! reculez-vous. Attention ! mesdames, messieurs.

Et il l'a annoncé comme un seigneur :

— Voici le rapide Budapest-Vienne...

Un monstre énorme, gigantesque, est passé devant moi dans un bruit d'enfer. Tout vibrait : l'air, la barrière, le sol... Un fracas immense a couvert la campagne, s'est répercuté contre la colline ; j'ai cru en devenir sourd. Au passage, la locomotive m'a soufflé une haleine de feu au visage. J'ai été enveloppé par une fumée épaisse qui avait l'odeur puissante, capiteuse, de l'aventure...

Pendant une ou deux secondes, j'ai cru que la terre s'ouvrait, que le monde s'écroulait et que je m'éparpillais avec lui. Aussi vite qu'il était venu, le bruit a disparu... Autour de moi les enfants se dispersaient, les barrières s'ouvraient, les charrettes passaient. C'était fini...

À dire vrai, je ne sais pas encore très bien pourquoi ce spectacle banal m'avait aussi fortement secoué. Peut-être était-ce l'intuition du rôle déterminant que les trains, les voies ferrées, les gares allaient avoir dans ma vie ? Je ne sais. Mais je suis resté longtemps devant le passage à niveau, le nez en l'air, humant comme un chien, pour

retrouver l'odeur de cette fumée qui venait de Budapest et allait à Vienne...

Avant de quitter ce lieu magique, je suis allé demander au garde-barrière l'heure du prochain passage de l'express :

— Aujourd'hui à minuit. Il passe deux fois par jour.

Je suis rentré à pas lents, l'âme toute chavirée. Un monde de puissance et de gloire – celui des grandes villes – existait ; ce train y conduisait, y déposait les hommes assez fortunés pour voyager dedans... À partir de ce moment-là, tous les jours devant ma table d'étude je voyais passer des trains qui n'en finissaient pas..., entre les lignes du Talmud se baissaient des barrières en forme de caractères hébraïques.

Ma vie était transformée, et comme un amoureux attend l'heure du rendez-vous je guettais celle du passage du rapide. Chaque fois que cela m'était possible, je galopais vers la maison du garde-barrière. Parfois, j'entrais dans l'herbe haute de la prairie qui descendait doucement vers la voie et je cherchais un endroit bien solitaire pour ne pas avoir à partager mon plaisir.

Comme à Bakony-Tamási, j'accompagnais souvent mon père dans ses tournées ; un jour, nous sommes arrivés au passage à niveau au moment où le garde-barrière disait : « Attention, le train sera bientôt là, dépêchez-vous de passer. »

— David, nous allons l'attendre. Je veux que tu le voies. C'est le plus rapide des trains circulant en Hongrie.

J'ai rougi, j'étais très malheureux. J'ai pensé : « Je dois tout lui dire. » Mais les mots qui se formaient dans ma tête ne franchissaient pas mes lèvres. Et le train est arrivé. La puissante locomotive est passée devant nous comme un bolide, crachant vapeur et fumée, son souffle a fait voler dans l'air les deux pointes de la barbe de mon père.

— Ah ! David, ce train c'est le miracle divin, la force de Dieu dans la main de l'homme !

Nous sommes repartis, il m'a pris la main :

— Je suis content que, pour la première fois, ce soit avec moi que tu l'aies vu...

Des larmes de honte sont venues à mes yeux. Mais je ne pouvais plus lui dire la vérité.

Cette nuit-là, dans la cuisine, sur ma paillasse, je me suis retourné sans pouvoir m'endormir. J'avais menti à mon père, oui, mais pour lui aussi ce train était une force surnaturelle, divine, qui sanctifiait le travail de l'homme. Et j'essayais d'imaginer le rapide traversant la nuit... Alors je me suis levé, ma mère et mes sœurs dormaient, j'ai écouté leur respiration paisible. Sans doute mon père étudiait encore, mais d'où il se trouvait, il ne pouvait m'entendre et je me suis glissé dehors. Il faisait une belle nuit claire, un peu froide. Je me suis mis à

courir. Le vent de ma course sifflait à mes oreilles et emplissait ma tête d'une rumeur de folie...

Mon attente n'a pas été déçue. Dans la nuit, « il » était plus fantastique encore. Sa cheminée crachait une fumée rougeoyante où tourbillonnaient des paillettes d'or. Du foyer de sa chaudière ouverte, que le chauffeur rechargeait, s'échappaient des langues de feu. Son halètement prenait possession de la nuit, l'absorbait. Ses poumons d'acier respiraient avec une violence infernale. Derrière les vitres de ses wagons, des lumières scintillaient ; j'ai même aperçu des hommes. Puis je n'ai plus vu que l'œil rouge de la lanterne arrière. Il y avait tant de mystère, tant de fantasmagorie dans cette vision bouleversante, que je me suis mis à trembler d'un désir fou, impérieux : partir !

C'était terminé, il était passé. Seule restait suspendue dans le ciel une écharpe de fumée qui s'étirait, s'effiloçait, se dissolvait... Seule demeurait l'odeur merveilleuse de charbon, de suie... Une odeur incomparable dont j'ai conservé toute ma vie la nostalgie... Chaque fois que je la respirais, mes narines se mettaient à frémir comme les naseaux d'un cheval à l'odeur de sa prairie. Maintenant elle a disparu avec les vieilles locomotives bruyantes de ma jeunesse.

L'esprit comme anesthésié par la violence même de mon émotion, je suis revenu lentement vers la maison. Arrivé à proximité, les vapeurs de mon ivresse se sont dissipées et j'ai eu envie de marcher à reculons. J'ai imploré Dieu en lui demandant que les yeux et les oreilles de mon père soient bouchés juste le temps que je rentre dans la cuisine. Mais Dieu n'a pas d'oreilles pour les mauvaises causes : j'ai vu la silhouette de papa se détacher sur la porte ouverte, et j'ai été foudroyé sur place par sa voix de baryton :

— David... David, qu'as-tu fait ?

Elle m'accablait comme celle d'Adonaï interrogeant Caïn. J'ai courbé le dos dans l'attente du châtement, mais, au lieu de recevoir des coups, je n'ai eu que des paroles :

— Ainsi, David, tu cours la nuit. Et d'où viens-tu ?

— Je suis allé voir passer l'express.

— Je le savais. Tu veux voir le monde ? Tu veux partir ? Alors, que ce soit demain. Tu vas entrer dans une yeshivah²⁷. Je vais écrire une lettre pour te recommander à ton maître. Va te coucher. Demain ta mère préparera tes affaires. »

J'allais partir... Je n'avais, cependant, que huit ans et demi, mais ainsi venait d'en décider mon père.

Partir. J'avais reçu ce mot en pleine poitrine. Je l'ai écouté rouler dans ma tête avec un grand bruit de tonnerre comparable à celui du train. Couché sur ma paillasse, je gardais les yeux ouverts dans la nuit. Je savais que mon père était en train d'écrire la lettre. Par la porte

restée entrouverte, j'apercevais son dos penché vers la table ; la flamme vivante et mystique de la chandelle faisait bouger sa grande ombre sur le mur. C'était irréel et pourtant c'était une vision familière. Sa plume faisait sur le papier un bruit d'insecte besogneux. Je savais que chacun de ses mots me concernait ; en les formant, il formait mon avenir.

Je me souvenais de la visite de « Jacob et de ses douze fils », ce grand rabbin que mon père avait reçu à Sajó-Kesznyéten. J'étais resté avec eux dans une pièce semblable à celle-là, dans le même éclairage, la même ambiance sereine et studieuse. On m'avait posé des questions auxquelles j'avais répondu de mon mieux, avec une si grande ferveur que notre invité avait prédit : « S'il le veut, il peut devenir un grand rabbin. » Mon père, en posant sa large main sur mon épaule, avait renchéri :

— C'est dans cette espérance que je l'instruis et si Dieu l'aide, il le deviendra.

Ce temps était donc venu ! Un sentiment de solitude m'a envahi. Confusément, j'ai compris qu'être un homme c'était être seul. Et, je me suis mis à pleurer. Ce n'était pas des larmes amères, c'étaient des larmes de crainte et d'inquiétude. Je sentais que le chemin allait être long et périlleux à parcourir, et, que mon âme y serait souvent en danger...

Sans doute mon père avait-il averti ma mère de sa décision. J'allais sombrer dans le sommeil, le visage encore humide de larmes, quand j'ai senti qu'elle se penchait vers moi :

— Tu as du chagrin, mon petit David. Il ne faut pas. Tu m'éciras, je te répondrai. Là-bas tu apprendras beaucoup de choses et tu deviendras un grand, très grand talmudiste. Ton père sera content, toi aussi... Et puis, dans mon cœur, tu seras toujours mon petit garçon...

Ce soir-là, dans ses bras, je l'étais toujours et je m'y suis endormi. Cette douceur du nid, je ne devais plus jamais la retrouver.

La dernière nuit au foyer de mon enfance était passée... En me levant, à la manière dont ma mère m'a dit : « Dépêche-toi, mon garçon, ton père t'attend », j'ai su que je n'avais pas rêvé la scène de la nuit : j'allais partir...

Assis à sa table d'étude, portant ses téphillim, son châle de prières sur la tête, mon père m'attendait. Et moi, debout devant lui, bien droit dans mes habits soigneusement nettoyés et brossés, je me sentais rempli du respect craintif du berger Moïse devant le buisson ardent.

Près de la fenêtre, tournant un peu la tête pour me cacher ses larmes, maman enduisait de margarine les grosses tranches de pain que j'allais emporter.

— Il me faut te parler comme à un homme, m'a dit mon père, car tu vas en avoir les responsabilités et tu devras diriger toi-même ta vie.

« N'oublie jamais que tu ne pars pas à la conquête des honneurs et de la richesse. Tu n'ignores pas que mon traitement est si modeste qu'il nous permet tout juste d'acheter notre pain. C'est pourquoi il ne m'est pas possible de t'aider avec de l'argent. Mais je ne pouvais plus te garder à mes côtés. Je ne suis qu'un petit rabbin de village et je n'ai pas les connaissances talmudiques suffisantes pour continuer à être ton melamed²⁸. Tu vas devenir un véritable baschur²⁹. Tu vas avoir de meilleurs maîtres que moi, plus savants et sans doute plus pieux. Leur savoir passera en toi et alors, David, quand tu reviendras, c'est toi qui m'instruiras. »

Moi, enseigner à mon père ? J'aurais pu me laisser griser par des paroles aussi étonnantes, mais je sentais qu'il y avait plus que de la malice dans sa voix : de l'ironie.

— Voici une couronne, David. Je ne puis te donner davantage, mais j'espère qu'elle t'aidera à atteindre le but de ton voyage : la yeshivah de Kolta.

« Mon fils, suis le droit chemin, ne t'égaré ni à droite ni à gauche. Tu ne dois pas emprunter d'autre route que celle de l'honnêteté. Prends bien garde de n'accepter que de la nourriture rituelle. Observe scrupuleusement nos lois, ce sont celles de Dieu. N'oublie pas que partout où tu iras, tu trouveras des Juifs prêts à t'aider. C'est à eux que tu demanderas ton chemin et à nul autre.

« À douze kilomètres d'ici tu trouveras la ligne de chemin de fer qui nous a amenés. Suis-la, elle te conduira à la yeshivah de Kolta dans le comité²² de Komárom où ton maître t'attend. Voici la lettre que tu lui donneras pour qu'il t'accepte comme élève. En marchant bien, sans te laisser distraire, tu y seras dans quatre à cinq semaines.

Sa candeur était immense. Quel est le père qui oserait, aujourd'hui, envoyer son fils de huit ans sur les routes de cette façon : avec juste une couronne, pas d'itinéraire, une lettre portant une adresse – dont j'ai découvert par la suite l'imprécision – et pour seul viatique la recommandation de s'adresser aux Juifs, qui semblaient n'avoir été mis au monde que pour venir en aide à des petits garçons de mon genre. Merveilleuse innocence : son cœur pieux redoutait bien davantage pour moi le péché que la méchanceté des hommes.

Ma mère m'a tendu un petit balluchon renfermant tout mon trousseau : trois chemises, des mouchoirs, des chaussettes avec reprises de toutes les couleurs, mon livre de prières et mes tartines de pain. Ses yeux lavés par les larmes étaient brillants de tendresse et elle trouvait la force de me sourire :

— Que Dieu veille sur toi, mon petit David.

— Viens, m'a dit mon père en se levant, il est temps.

J'ai baissé la tête, j'ai embrassé sa main, et il m'a béni, tandis que sur le seuil de la porte ma mère et mes sœurs priaient.

Et, je suis parti sans oser me retourner, car j'avais trop peur de me mettre à courir pour revenir me jeter dans leurs bras. Je savais que je ne pouvais plus me conduire comme un enfant, mon père me l'avait dit : je n'en étais plus un.

Devant moi il y avait la route et elle me semblait infinie...

5. Le petit Juif errant...

Souvent, l'homme pense aux voyages de l'enfant, à ce petit Juif errant qui a commencé sa longue marche à huit ans et demi en août 1909 et qui est arrivé à destination, avec l'aide de Dieu, quelque soixante ans plus tard.

Ce matin-là, en quittant notre maison, je n'avais pas envie de philosopher et mon cœur était bien plus lourd à porter que mon balluchon. Ce qui ne m'empêchait pas d'être joyeux. Je ne vivais rien d'exceptionnel, mon départ était naturel ; dans mon livre de prières il y avait cette lettre précieuse, écrite à la lumière mystique du candélabre d'argent, qui me rassurait. Elle était mon talisman. En m'envoyant sur les routes, mon père avait fait de moi un homme ; avec fierté, je me répétais : « Je vais dans une grande yeshivah. Je deviendrai un rabbin... »

Ma croyance était profonde. Mon père m'avait appris à vivre dans l'attente de la venue du Messie. Je savais qu'il pouvait venir à cette minute même et je me sentais prêt à l'accueillir. Sur ce chemin, je marchais dans la lumière. Aujourd'hui encore j'envie la simplicité de cet enfant dont la foi était pure et rayonnante. J'ai grimpé le sentier de la montagne, je suis redescendu vers la forêt et après douze kilomètres j'ai rejoint la ligne de chemin de fer d'intérêt local que je devais suivre. J'ai pensé : « Elle me mènera à une gare, et là je trouverai des Juifs pieux qui m'indiqueront mon chemin. »

En marchant le long de la voie, je regardais le serpent d'acier du rail : il était satiné par le passage des roues et le soleil le faisait briller ; c'était joli et fascinant. Il s'allongeait sur le sol, mais dès que mon regard le quittait il s'enfuyait à l'horizon. Pendant combien de temps allais-je l'accompagner ? Quatre ou cinq semaines, avait dit mon père.

Je n'avais pas une notion très précise du temps. Chez nous, on vivait comme les paysans au rythme des saisons : un mois, c'était long l'hiver et court l'été.

À la nuit, j'ai rencontré la première station, une modeste maisonnette devant laquelle couraient ces rails que je suivais depuis le matin. La seule pièce éclairée était le bureau du chef de gare. Derrière la vitre poussiéreuse je l'ai regardé, sa casquette posée à côté de lui, il écrivait avec application en suçant le bout de son crayon à encre. J'ai frappé au carreau. Il a levé la tête et m'a fait signe d'entrer :

— Que veux-tu, petit ? Il n'y a plus de train avant demain...

— Monsieur le chef de gare, est-ce que je peux rester dans la salle d'attente ?

C'était un homme d'un certain âge ; il avait de gros sourcils gris et des lunettes cerclées d'acier.

— Mais non, rentre chez toi. D'où viens-tu ?

— De Nemesapáti.

— À pied ! Et où vas-tu ?

— Étudier notre religion dans une école.

Je lui ai montré la lettre de mon père.

— Je ne sais pas où est Kolta, mais je connais très bien le comitat de Komárom. Pour s'y rendre, il n'existe pas de train direct.

Avec indifférence je lui ai répondu :

— Oh ! cela n'a pas d'importance ! Je n'ai pas d'argent pour le prendre...

Il a relevé ses lunettes sur son front et m'a regardé :

— Vous êtes des gens bien singuliers, vous, les Juifs...

Nous étions surtout très pauvres.

Sa bienveillance n'a pas été plus loin. Il m'a ouvert la porte de la salle d'attente et m'a laissé.

Je me suis allongé sur une des banquettes de bois avec un sentiment de satisfaction très agréable. Personne ne m'avait dit que l'on pouvait dormir dans une salle d'attente. J'avais fait cette découverte tout seul, et ce soir j'y étais à l'abri. Donc, mon voyage s'annonçait bien. Content de moi, mais recru de fatigue, je me suis endormi sans manger. Mon sommeil a été si profond qu'au matin, en me réveillant, je ne savais plus où j'étais. Dans la lumière du jour, mon asile de nuit m'a paru bien poussiéreux et bien sale. Dehors il faisait beau. J'ai ouvert la porte et j'ai repris ma marche.

Le soleil était fort, il faisait chaud et je transpirais beaucoup. En plus, j'avais quelques soucis : les raccommodages de mes chaussettes étaient si épais qu'ils me blessaient les pieds. Quant à mes chaussures, si bien rafistolées avec de la ficelle et du carton, tiendraient-elles plusieurs semaines ? Pour les économiser, je n'avais qu'à voyager en train ! Cette résolution m'a mis de bonne humeur et j'ai sauté, joyeusement, de traverse en traverse en faisant, avec moi-même, des paris très compliqués concernant les chiffres impairs et mon pied gauche qui ne devait jamais se poser sur une traverse paire...

Le temps de midi était largement passé quand je me suis assis sur le talus pour manger. J'avais très faim. J'ai pris une de mes tartines ; alors, j'ai revu le geste de maman, étalant tendrement la margarine sur mon pain. Une détresse si totale m'a submergé que je me suis mis à pleurer sans retenue.

« Maman, ma bonne maman, où es-tu ? Je veux revenir... Je suis

trop petit, trop malheureux... »

Cela jaillissait du fond de mon cœur et me déchirait l'âme au passage. Comparées à ma peine, les lamentations de Jérémie étaient des cris de joie. J'ai remis ma tartine avec les autres et j'ai fait le serment de ne jamais manger ce pain sacré. Puis je suis reparti et, pour me donner du courage, je me suis mis à chanter à pleine voix tous les psaumes et cantiques que je connaissais.

Face à moi, venant droit sur moi, une locomotive arrivait à toute vitesse. J'ai eu un réflexe absurde : je lui ai tourné le dos et me suis mis à courir en bondissant de droite à gauche comme un lièvre traqué. Derrière moi, j'entendais le halètement de la machine qui devenait de plus en plus fort. Ayant perdu la raison, je me suis engagé sur un pont tellement étroit qu'en me plaquant contre le parapet je risquais d'être accroché par un marchepied. Tout cela, mon cerveau l'enregistrait, seulement mes jambes n'obéissaient plus qu'à ma peur.

Le sifflet de la locomotive m'a percé le tympan. Le chuintement de la vapeur renversée, le grondement des roues m'ont empli la tête d'un vacarme infernal. Ce pont n'avait guère plus d'une trentaine de mètres, mais il était interminable. Un affreux point me perçait le côté ; je suffoquais. Déjà, je sentais le souffle brûlant de la locomotive : C'était la fin ! Il m'a semblé que mes membres s'agitaient sur place, dans le vide, je n'avançais plus.

J'ai crié désespérément : « Maman ! maman ! » Le bruit monstrueux du train a éclaté en moi, m'a démantelé ; j'allais être broyé, écrasé contre le parapet comme un insecte entre deux pierres. J'ai roulé à terre, j'ai déboulé tout le talus. Heureusement, j'avais enfin atteint la sortie du pont... Mon cœur battait si fort qu'il m'assourdissait ; cela ne m'a pas empêché d'entendre les jurons du mécanicien qui me vouaient à tous les feux de l'enfer...

La peur m'avait assommé. Je gisais dans l'herbe, couché sur le côté comme une bête que l'on vient d'abattre. Écrasé par la fatigue et l'émotion, je me suis endormi. Ce sont des aboiements de chiens se répondant d'une ferme à l'autre qui m'ont réveillé.

Il faisait nuit, j'avais froid, l'herbe était humide. Les ululements des chouettes et des hiboux ont fait naître en moi une nouvelle terreur. Incapable de bouger, j'ai continué à grelotter sur place. Si grande était ma frayeur que mon estomac en avait oublié la faim qui le tirait.

Vers le matin, le ciel est devenu plus pâle ; dans une splendeur rose, qui a déchiré la nuit, l'aube s'est levée. J'ai repris mon chemin, il a duré un jour encore ; cela en faisait maintenant trois que je marchais sans manger en buvant l'eau des ruisseaux.

Enfin je suis arrivé, sale et poussiéreux, dans une gare, une vraie... Il y avait un grand mouvement. Beaucoup de monde allait et venait, personne ne s'intéressait à moi. Pourtant il n'était pas possible que

dans une si grande foule il n'y ait pas un seul Juif qui prenne conscience de ma présence. Mon attente n'a pas été longue.

« Où vas-tu, jeune baschur ? » m'a demandé un homme à peine plus grand que moi, mais porteur d'une belle barbe blonde très rassurante.

— À la yeshivah du Kolta.

— C'est bien, mon garçon, que Dieu te vienne en aide. »

Je n'ai pas osé lui répondre :

« Qu'il fasse vite !... »

Spontanément, il a sorti une couronne de sa poche et me l'a mise dans la main. Déjà il avait un pied sur le marchepied du train qui s'ébranlait, quand je lui ai crié :

— Monsieur ! monsieur !... Y a-t-il des Juifs dans la ville ?

— Oui, ma femme... M^{me} Grünfeld...

J'ai immédiatement décidé d'aller la voir. À l'entrée de la ville, j'ai trouvé sa maison. Elle tenait une épicerie juive, si semblable à celle de notre village que ma gorge s'est serrée. Sur la façade, en guise d'enseigne, il y avait une planche où s'étalait en lettres malhabiles le nom du propriétaire, « David Grünfeld », suivi de la liste de ses marchandises : savon, sucre, pétrole, chandelle, café, thé, farine... À la fin de ce « catalogue », M. Grünfeld informait sa clientèle qu'il faisait aussi crédit.

Par la porte ouverte, j'ai aperçu une femme petite et mode qui servait des commères chrétiennes et j'ai bien vu que celles-ci se moquaient de moi. L'une d'entre elles a dit :

— Regardez, madame Rachel, ce drôle de petit Juif devant votre magasin ! C'est certainement un client capable de vous acheter toute votre boutique ! »

Sur son seuil, du haut de sa marche, l'épicière grasse et brune m'a demandé :

— D'où viens-tu ?

— De Nemesapáti.

— Voyez-vous ça, ont dit les autres femmes, c'est un homme, il voyage !

Et elles ont ri.

— Qui es-tu ?

— Le fils du rabbin Éliahou Tulman, et je vais dans une grande école d'enseignement du Talmud. »

Cette femme avait des yeux gentils, d'un bleu lavé ; alors je lui ai dit que j'avais rencontré son mari, et pour lui donner confiance je lui ai montré mon livre de prières avec la lettre de mon père.

Elle m'a ouvert la porte de son logement, m'a donné du pain et du lait. Je n'ai rien accepté d'autre, de crainte que ses aliments ne soient pas assez rituels. Puis elle m'a couché dans le lit de son mari.

Le lendemain matin, elle a voulu me beurrer des tartines pour la route. Je les ai refusées, car seule la margarine me paraissait suffisamment kascher ! Pour ne pas la vexer, je lui ai montré celles que ma mère m'avait préparées en lui expliquant :

— Je crois qu'il ne serait pas bien qu'un autre pain touche celui que ma mère m'a donné !

Elle a approuvé ma piété filiale et m'a conseillé :

— Nous ne sommes pas loin de Jánosháza, tu devrais y aller ; la communauté juive y est très importante, et tu y trouveras certainement l'aide dont tu as besoin pour poursuivre ton voyage.

Le soir même j'entrais dans la ville. L'épicière ne m'avait pas trompé : je croisais un grand nombre de Juifs. Tous me faisaient un petit signe amical et je répondais avec ferveur :

— *Chalom Alechem...*

Sans doute certains devaient-ils s'étonner de ma solitude, car ils s'arrêtaient et me demandaient : « Qui es-tu ? » « Que fais-tu ? » « Où vas-tu ? », mais aucun ne pensait à m'inviter chez lui... Je commençais à regretter mon épicière, quand j'ai rencontré le rabbin de la ville. Il n'avait pas la merveilleuse stature de mon père, sa barbe n'était en rien comparable à la sienne, sa voix était moins puissante et ses yeux moins bleus, mais il lui ressemblait un peu. En le voyant, j'avais l'impression que mon père avait rapetissé et que son image s'était décolorée. Quand je lui ai dit être le fils du rabbin de Nemesapáti, il s'est réjoui de notre rencontre :

— Je connais ton père ; sa réputation est grande ; c'est un honnête homme. Je ne laisserai pas son fils dans la rue livré à l'inconnu. Viens chez moi.

Et il m'a pris la main. Je l'ai suivi avec la confiance d'un jeune chien. Que c'était bon de n'avoir plus de responsabilités !

Depuis mon départ, c'était la première fois que je me retrouvais le soir du shabbat à une table familiale. Le rabbin avait huit enfants, dont sept filles. Je me suis épanoui d'aise et j'ai été envahi par un bien-être qui m'a progressivement engourdi. Malgré ma fatigue, dans l'idée d'honorer mon père j'ai répondu à toutes les questions que le rabbin m'a posées et j'ai chanté comme il convenait les cantiques du shabbat. À la fin de la soirée – que j'avais trouvée bien longue – le rabbin m'a examiné, a jaugé mon âge, ma taille, et a dit à sa femme :

— Il est trop grand, nous ne pouvons pas le coucher avec nos filles ni avec notre fils qui fait encore pipi au lit... Je vais le prendre avec moi...

Habitué à dormir seul, le rabbin occupait la totalité de son lit ; de plus, son sommeil était très agité et toute la nuit il m'a écrasé alternativement les pieds ou la tête... Il m'a fallu me cramponner solidement au matelas pour ne pas tomber et risquer de finir ma nuit

sur le sol. J'ai pensé : « Comment avoir le sommeil paisible du juste quand on a sept filles à doter ! »

Mais quel brave homme ! Le dimanche, auprès des membres de sa communauté, il a collecté un peu d'argent pour moi, ce qui lui a permis de me remettre un billet de chemin de fer pour Pipa.

En me rendant à la gare, je pensais à mon voyage et étais assez vaniteux de ma valeur. Non seulement, j'avais surmonté les épreuves du jeûne et de la marche, mais mon habileté m'avait permis de voyager dans un train comme un homme de bien. En vérité, quel garçon supérieur j'étais : en cinq jours, j'avais déjà accompli près de la moitié du chemin. C'est on ne peut plus satisfait de moi que je suis entré dans la gare.

Il y avait une heure d'attente pour mon train et je me suis promené gravement dans le hall, regardant tout avec curiosité ; devant moi se dressait une grosse poule de fonte peinte en blanc avec une belle crête rouge. Elle était posée majestueusement sur un socle aussi haut que moi qui portait le nom d'une marque de chocolat que je connaissais : Shtolwerk. J'étais en extase, elle me rappelait notre *Zadekeste*, et j'en ai eu la gorge serrée.

Mon admiration s'est transformée en enthousiasme quand j'ai vu un garçon à peine plus âgé que moi introduire une pièce d'une couronne dans la poule qui s'est mise à pondre un gros œuf de fer blanc peint. L'enfant l'a pris, l'a ouvert : il était rempli de chocolat... Jamais je n'avais assisté à un tel miracle. Sans réfléchir, j'ai sorti ma couronne de ma poche et l'ai glissée dans l'appareil. J'avais eu faim, froid, sans même penser à entamer mon capital, et je l'ai d'un seul coup englouti dans les entrailles mécaniques d'une poule de fonte. Jamais chocolats ne m'ont paru meilleurs ni plus amers, car j'avais conscience de la folie de mon geste. Maintenant je ne possédais plus qu'une couronne. Durant le trajet vers Pápa, j'ai eu le temps de me faire de la morale.

Au soir en débarquant sur le quai de la gare, mon plan d'action était simple : aller voir le rabbin de la ville et recommencer auprès de lui ce qui m'avait fort bien réussi à Jánosháza. Cette conception très optimiste de mon avenir s'est rapidement révélée fausse. J'ai réalisé la vanité et la sottise de mon projet en sortant de la gare. En pénétrant dans cette foule, je suis devenu aussi anonyme qu'une goutte d'eau tombant dans un lac... Allant et venant, il y avait tant de Juifs et surtout d'enfants juifs semblables à moi que j'ai compris que jamais personne ne me remarquerait.

J'allais, assourdi par le bruit des voitures de toutes sortes : charrettes, calèches, voitures de place, de livraison, les cris des cochers, le passage des tramways... Étourdi par le mouvement de ce peuple dans lequel les lévites coudoyaient les cafetans, les redingotes,

les pardessus à brandebourgs et les vestes à la mode magyare ; où les bonnets côtoyaient les hauts-de-forme ; où les femmes en cheveux et en chapeaux frôlaient les perruques des matrones juives...

Cette foule grise et noire était bien différente de celles que j'avais connues, où les couleurs des costumes régionaux éclataient joyeusement. Aujourd'hui, j'en apercevais un par-ci par-là, et leur présence me rassurait, mais ces gens avaient l'air aussi dépaysés que moi. Personne ne me saluait d'un rassurant : « *Chalom Alechem.* »

Je n'ai eu aucune difficulté à trouver le quartier juif. Émerveillé par le nombre de synagogues, j'ai conclu : « Cette ville est certainement une ville de Dieu, et les Juifs doivent y être d'une grande piété. »

Abruti, affamé, je suis entré dans le premier temple venu. C'était l'heure de l'office du soir. Après l'avoir pieusement écouté et chanté avec David dans son psaume LXXXVI : « C'est toi, Éternel, qui me prodigues secours et consolations », j'ai assisté à la séance d'étude du Talmud qui a suivi et me suis endormi la tête sur la table à côté de mon balluchon. Une voix m'a éveillé :

— Allons, petit baschur, va te coucher chez toi... Tu l'as bien mérité...

Dehors la ville m'a semblé différente, car il faisait nuit et il n'y avait presque plus personne dans les rues. Les tramways passaient en bringuebalant, les chevaux trottaient rapidement. C'était la première fois que je voyais des rues éclairées au gaz ; cette lumière blanche les faisait paraître plus vides encore. Les portes et les fenêtres de ces grandes et froides maisons de la ville étaient fermées tellement hermétiquement que je n'ai osé taper à aucune d'entre elles ; traînant mes pieds et ma fatigue, je suis revenu à la gare.

Quand j'ai ouvert la porte de la salle d'attente, une bouffée de chaleur lourde chargée d'odeurs de victuailles, de boissons, de tabac, de sueurs, m'a assailli. Les banquettes étaient occupées par tout un peuple qui dormait ou mangeait.

Je me préparais à me coucher par terre dans la poussière au milieu des détritrus, quand j'ai aperçu un petit bout de place sur une banquette. La faim me brûlait l'estomac ; j'ai ouvert mon paquet, j'en ai sorti une des tartines de ma bonne maman, je l'ai embrassée les larmes aux yeux, mais je n'ai pas mordu dedans et me suis endormi. Vers quatre heures du matin, une main sans bienveillance m'a secoué :

— Eh, petit Juif, réveille-toi. Quand on n'a pas de billet pour prendre le train, on va dormir à l'hôtel. Allez, déguerpis, et en vitesse...

Abruti, ivre de sommeil, tanguant de fatigue, je me suis arrêté devant une synagogue et me suis écroulé contre sa porte. Comment aurais-je pu savoir que les six jours qui venaient de s'écouler étaient

une préfiguration de la vie que j'allais mener pendant des années ! Avec une grande ignorance, une naïve confiance dans les hommes, je pensais : « Si mon voyage est un peu difficile, c'est parce que je n'ai pas d'argent. Mais dès que je serai parvenu à Kolta, tout ira bien, tout sera facile ». J'imaginai mon école comme un endroit merveilleux où tout mon temps serait consacré à la prière et à l'étude, où je n'aurais à me préoccuper ni de ma nourriture ni de mon logement. Cette certitude et le sentiment d'exécuter convenablement l'ordre de mon père m'assurait une conscience paisible et un grand courage. S'il m'arrivait de verser quelques larmes, elles étaient passagères et ne m'empêchaient pas d'être heureux.

C'est le chamess de la synagogue qui m'a éveillé :

— Eh bien, mon garçon, venir ici de si bon matin est très courageux, mais ne sais-tu pas qu'il peut être dangereux pour la santé d'avoir tant de piété ? Allons, lève-toi et rentre dans la maison de Dieu.

J'ai choisi un coin tranquille et là, bien à l'abri, j'ai terminé ma nuit. Quand je me suis *réveillé*, les portes étaient à nouveau fermées, ce qui m'a obligé à attendre le service du soir. Quand le chamess m'a reconnu, il est devenu fort soupçonneux. D'où venais-je ? Qu'est-ce que je faisais ici ? Où allais-je ?

En quelques jours j'avais bien compris la psychologie des grandes personnes ; pour elles, mon père était ma garantie morale ; aussi en parlant de lui je m'efforçais de lui donner une grande importance. Je ne disais pas : le rabbin de Nemesapáti seulement ; j'y ajoutais les trois hameaux : Felső, Közép, Alsó. En parlant de mon voyage, j'insistais sur la noblesse de son but.

Ce chamess était un fort brave homme que mon récit a convaincu. Nous sommes devenus si bons amis qu'il m'a emmené chez lui j'en y entrant, il a dit plaisamment à sa femme :

— Vite, un couvert de plus pour notre invité : le fiancé de notre fille Rachel...

C'était une « blague » bien en cours chez tous les Juifs qui avaient une fille. Le lendemain matin, il m'a accompagné à la gare et m'a remis un billet de chemin de fer pour Győr.

J'étais aux anges. Finie la marche, je ne voyageais plus qu'en train. Il s'en fallait de peu que je ne me voie déjà prenant le Budapest-Vienne, comme un grand monsieur...

Parvenu le soir à Győr, j'ai dormi – tranquillement – dans la salle d'attente. Il y avait une telle affluence, au tel va-et-vient, que personne n'a fait attention à moi. Je n'étais qu'un grain de sable dans un sablier.

Au matin, j'inspectais attentivement les Juifs qui se trouvaient là. Auquel allais-je faire l'honneur de demander un billet pour continuer ma route ? J'ai eu la mauvaise inspiration de prier un voyageur de

m'indiquer le chemin de Kolta.

— Je ne le connais pas, mais viens avec moi au bureau des renseignements. Ils te le diront...

Personne ne savait où se trouvait cette localité et j'ai commencé à penser que mon père connaissait certainement mieux les chemins de l'Exode suivis par les Hébreux pour parvenir en Terre promise que ceux de Hongrie. Enfin, après de patientes recherches, un employé m'a renseigné :

« Il faut que tu ailles jusqu'à Komárom. Là, tu changeras pour Ersekujvár. À cette gare, tu pourras demander le meilleur chemin pour Kolta. Pour quelle classe veux-tu ton billet ?

— Je n'ai pas d'argent.

— Très bien, alors attends-moi ici.

Persuadé que cet homme complaisant allait m'aider, je l'ai attendu avec une grande confiance. Il est revenu accompagné d'un gendarme. Celui-ci, sans un mot, m'a conduit devant ses chefs. J'étais très inquiet ; ceux que mon père appelait les « noirs corbeaux » me faisaient très peur.

Le sous-officier m'a regardé d'un œil froid :

— Ouvre ton paquet.

J'étais rouge de honte ; avais-je l'air d'un voleur ? Devant la pauvreté de mon avoir, il a pris un air dégoûté :

— C'est bien, referme-le. Conduisez-le chez les Juifs, ils s'occuperont de lui. Et toi, qu'on ne te voie plus traîner par ici...

En marchant dans les rues de Győr à côté du gendarme, j'étais rassuré et à nouveau insouciant : venant des Juifs, il ne pouvait rien m'arriver de mauvais. Mon père, ses amis, les communautés pour lesquelles il avait officié étaient tous des Juifs orthodoxes.

J'ignorais que dans notre religion il existait deux courants : orthodoxe et libéral. Ce qui était bien pour les uns ne l'était pas forcément pour les autres, et je l'ai appris très vite.

Tandis que le gendarme rédigeait son procès-verbal dans la maison de cette communauté juive de Győr, des hommes et des femmes me regardaient. Ils parlaient hongrois et pour moi ils n'avaient pas l'air d'être juifs, car ils ne ressemblaient pas à mon père. Les hommes ne portaient pas de calotte rituelle ; leurs barbes étaient taillées, leurs joues rasées ; il y en avait même dont le menton était nu²³. Ils n'avaient pas tous de taleth. Les matrones sans perruque, montraient leurs cheveux. Tous me dévisageaient avec des yeux pleins d'une moquerie méchante. Les femmes étaient les plus acharnées ; elles m'ont fait pirouetter en tous sens, ont tirillé mes mèches en disant :

— Ce sont des pièges à poux, il faut les couper.

Mes oreilles étaient brûlantes et je sentais des larmes d'indignation et de honte me picoter les yeux. Ce n'était pas possible, ces gens

n'étaient pas des Juifs !

Après avoir claqué des talons et salué, le gendarme m'a abandonné. J'étais tellement désespéré que j'avais envie de lui crier : « Emmenez-moi ! »

— Qu'allons-nous faire de lui ? a demandé un des hommes, gros, chauve, à la face rasée.

— Le renvoyer dans son village.

— Je ne donnerai pas d'argent pour ça.

— Moi non plus.

J'ai crié :

— Laissez-moi partir ! Je veux aller à l'école du Talmud.

— Comment cela ? Que dit-il ? Il existe une école pareille ? a ironisé lourdement un petit personnage tout en os.

— Donne-nous l'adresse de ton père, et on va lui écrire qu'il vienne tout de suite te chercher.

— En voilà encore un qui est plus rabbin que père ! Envoyer son fils sur les routes sans argent et pour quoi ? Pour en faire un fanatique, incapable de gagner sa vie, tout juste bon à vivre sur le dos des autres...

Jamais je n'avais entendu de telles choses. J'étais brûlant de colère et de rage impuissante ; je leur criais :

— Vous n'êtes pas des Juifs !

— On l'est plus que toi, petit imbécile. Nous avons su balayer les superstitions, les rites qui n'ont plus leur place dans notre société moderne, qui ne correspondent plus à rien.

Comme le prophète Élie, devant tant de péchés, j'avais envie de me couvrir la tête de cendres et de déchirer mes vêtements. Sans doute auraient-ils continué à discuter de mon sort interminablement, si un homme de taille moyenne, à la petite barbe noire, n'était entré. L'un d'entre eux l'a interpellé :

« Dites-moi, vous n'auriez pas besoin d'un apprenti dans votre commerce de draperie ? »

Le marchand m'a considéré posément, de la tête aux pieds :

— Oui, j'en veux bien, mais il faudra lui couper ses mèches qui font sale, et lui enlever son déguisement. »

Mes habits, semblables à ceux de mon père, sanctifiés par les mains de ma mère, traités de déguisement ! C'était vraiment la goutte qui a fait déborder la coupe d'amertume ! Je ne pouvais plus empêcher mes larmes de couler.

De nouveau, ils ont discuté sur la rédaction du message à envoyer à mon père, puis le drapier m'a pris par la main et m'a emmené avec lui. J'avais l'impression d'être Joseph vendu par ses frères.

Au bout de quelques minutes, j'entrai à sa suite dans son magasin.

Il y avait là sa femme et quelques employés.

— Je vous amène un apprenti.

Sans se soucier de mes larmes, elle m'a donné un balai.

— Tiens, va balayer les saletés devant la boutique. Ce sera plus utile que de pleurer. On va voir si tu es bon à quelque chose. Si tu ne sais rien faire, alors tant pis pour toi : tu ne mangeras pas.

Dans la rue, l'air a rafraîchi ma tête en feu et séché mes larmes. J'avais un très mauvais moral et j'étais péniblement choqué : moi, le savant étudiant talmudiste, être obligé de balayer les ordures pour le compte de ces Juifs païens ! Il était évident que je ne pouvais pas supporter plus longtemps cette indignité. J'ai décidé de fuir.

Une voiture de livraison s'est arrêtée devant la porte, et j'ai profité de l'instant de distraction que le livreur a créé : j'ai attrapé mon balluchon, déposé mon balai, puis je me suis mis à courir follement vers la gare. Elle avait beau être devenue, pour moi, un endroit dangereux, c'était le seul que je connaissais, le seul où je pouvais me réfugier.

La salle d'attente grouillait de voyageurs ; leur nombre m'a paru être une garantie de sécurité. À chaque instant, des gens entraient et sortaient ; il était peu vraisemblable que l'on me remarquât dans cette affluence, ce mouvement...

Je me suis assis à côté d'une paysanne et j'ai tenté de réfléchir à ma situation ; mais tout se brouillait dans mon esprit. Mon visage rouge qui portait la trace de mes larmes a attiré la compassion de ma voisine

— Allons, petit, mange et tranquillise-toi...

Et elle m'a tendu un sandwich dont l'odeur de lard ne m'a pas du tout tranquilisé...

— Je vous remercie bien, madame, mais j'ai plutôt trop mangé...

La tête dans mes bras pour qu'on ne me reconnaisse pas, j'ai essayé de tirer la leçon des heures que je venais de vivre. J'ai cherché une signification aux ricanements, à la méchanceté, à l'impiété de ces Juifs de Győr. Je me suis endormi sans l'avoir trouvée.

Une cloche s'est mise à tinter dans ma tête. C'était celle d'un employé. Il l'agitait en criant :

— Les voyageurs pour Komárom, en voiture... en voiture...

Je n'ai pas hésité une seconde : j'ai suivi les voyageurs et suis monté dans un wagon. Je me suis assis, j'ai entendu les portières se fermer, le chef de gare siffler. Le train s'est mis à rouler. J'étais parti. Les émotions, la fatigue, la faim m'avaient anéanti et à nouveau je me suis endormi.

— Les billets, messieurs, mesdames, s'il vous plaît...

Quel mauvais réveil ! Je n'avais pas d'argent. En plus, j'avais faim ; alors je me suis laissé aller à pleurer. Un gros Juif tout rond, avec une belle moustache pointue, s'est penché vers moi :

— Petit, pourquoi pleures-tu ?

— Mon père m'a envoyé à Kolta pour étudier le Talmud et je n'y arriverai jamais. Je n'ai pas d'argent.

Le Juif a sorti son portefeuille et a payé mon transport jusqu'à Komárom. Il n'avait pas de barbe, mais c'était tout de même un homme de bien et je lui ai raconté mon aventure de Győr.

Il a hoché la tête :

— Tu n'as pas eu de chance d'être conduit chez les libéraux... Ce sont des Juifs qui ne croient pas à grand-chose, qui n'obéissent qu'à certaines de nos lois, et surtout qui sont tout à fait opposés à l'étude du Talmud.

Sa réponse ne m'avait pas apporté de grands éclaircissements, mais je n'ai pas osé lui poser de questions. L'idée que le monde des Juifs était religieusement divisé, comme celui des chrétiens, me paraissait inquiétante et sacrilège.

Peu de temps avant d'arriver à Komárom, le train est passé sur un pont qui traversait le Danube. J'ai regardé ses eaux rapides qui charriaient toutes sortes de bois arrachés aux rives et j'ai pensé que dans ce courant j'étais comme une petite branche d'arbre, ballotté, entraîné par des événements que je comprenais mal. Je n'osais rien demander à ce Juif qui avait déjà été si bon pour moi. Mais à Komárom qu'est-ce que j'allais devenir ? Mon voyage avait cessé d'être heureux, des hommes l'avaient gâché, et ces hommes étaient des Juifs. Pourtant mon père m'avait bien recommandé de ne m'adresser qu'à eux.

Mon père pouvait-il se tromper ?

Sur le quai, mon ami m'a pris la main :

— Je vais te conduire auprès du rabbin de la ville qui dirige également une école d'enseignement du Talmud ; je crois qu'il pourra t'aider à poursuivre ta route.

Mais ma confiance avait beaucoup perdu de sa force.

Le rabbin, qui était un homme curieux et fort savant, m'a posé un grand nombre de questions. Satisfait par mes réponses, il m'a conduit chez le président de la communauté qui m'a fait remettre un billet de train pour Perbete, la station la plus proche de Kolta. Et une heure plus tard, j'étais de nouveau dans un train. Mon voyage approchait de sa fin ; je trouvais qu'il en était grand temps, car je commençais à me sentir bien faible.

Parvenu à Perbete, il me restait onze kilomètres à faire à pied pour arriver à Kolta, ma Terre promise. Je n'en pouvais plus de fatigue, mais je marchais en chantant des psaumes d'allégresse. J'étais David triomphant, vainqueur de Goliath et des Âmalécites. J'avais mené à bien ma tâche. J'avais mis dix jours, alors que mon père avait prévu quatre à cinq semaines.

C'est dans ces dispositions d'esprit satisfaisantes, mais épuisé, sale, poussiéreux, que je suis entré à Kolta en fin de journée à l'heure du service religieux. J'ai eu plaisir à traverser cette agréable petite cité d'apparence fort gaie, entourée de grandes prairies, coupée par une rivière, la Kolta, qui serpentait joyeusement entre les collines boisées.

Jamais encore je n'avais vu une station de villégiature ; ses villas élégantes étaient comme de jolies femmes bien mises, parfumées, coquettement fardées, paresseusement étendues sur leur canapé de verdure et de fleurs.

Et puis je me sentais mal à l'aise ; cette ville était trop riche pour moi. Rapidement j'ai gagné mon refuge habituel, la synagogue, et j'ai demandé où se trouvait le melamed de la yeshivah dont le nom était écrit en hébreu sur la lettre de mon père. L'école était située encore assez loin, parmi les dernières maisons de la ville. Porté par l'aile des anges, j'ai fourni mon dernier effort.

Cette maison blanche que j'apercevais était mon école... Je me suis arrêté pour la regarder, en remplir mes yeux et mon cœur, pour louer Dieu – que j'avais un peu oublié – de m'avoir mené jusqu'à elle. J'étais tellement convaincu que c'était la fin de mes difficultés que joyeusement j'ai poussé la porte. En entrant dans la salle, où le maître présidait le service religieux, mon cœur battait d'allégresse. Il y avait là quelques grandes personnes et une trentaine de baschurs qui avaient entre dix et quatorze ans. Tous priaient. Je me suis glissé parmi eux et me suis abandonné au bonheur d'être confondu avec eux ; mon cœur chantait l'allégresse, ma nouvelle vie commençait dans la prière.

Celui qui allait être mon maître était un petit Juif barbu, maigre, qui marchait tout courbé. Plus tard, j'ai pu m'apercevoir que ce rabbin était fort pauvre et qu'il jeûnait peut-être plus encore que moi. Ses yeux clairs étaient pleins de bonté. Sa peau avait la couleur ivoirine de celle des hommes qui passent leur vie dans les livres.

Avec confiance, je lui ai tendu la lettre de mon père. Durant mon voyage il ne m'était jamais venu à l'esprit que le maître pourrait ne pas m'accepter dans son école ; soudain cette pensée m'a bouleversé. Inquiet, j'ai regardé autour de moi. Les garçons me dévisageaient avec curiosité, leurs yeux allaient tantôt vers le rabbin qui lisait posément les pages aimables de mon père, tantôt vers moi dont l'inquiétude commençait à troubler la cervelle.

— C'est bien, a dit le maître.

Et il a regardé ses élèves :

— Je vous présente David, fils du rabbin Élias Tulman. Il va rester parmi nous. Que Dieu le bénisse.

— Amen, ont répondu les baschurs.

Et il est sorti.

Alors, les uns après les autres, joyeusement, les garçons sont venus me serrer la main :

— *Chalom Alechem*, David !

J'étais heureux, c'était bien ainsi que j'avais imaginé mon entrée dans ce paradis du Talmud. Ces garçons avaient l'air satisfaits de leur vie et leur bonheur allait être le mien. Ma joie était si grande que j'en oubliai ma fatigue et ma faim. J'ai toujours été un incurable optimiste. Mais en quelques secondes, les propos de mes camarades allaient m'accabler.

— D'où viens-tu ?

— Où en es-tu dans tes études ?

— Es-tu riche ?

J'ai mis beaucoup de conviction dans ma réponse :

— Oh non... je crains même que nous soyons très pauvres...

— Oïe... ! oïe... ! s'est exclamé l'un d'eux. Mais alors où penses-tu dormir ?

— Avec vous.

Le silence des élèves était de ceux qui précèdent les catastrophes. Inquiet je me suis écrié :

— Ce n'est pas possible ?

— Le dortoir est payant et il est complet ; même pour la plupart nous sommes déjà deux par lit... »

Tout comme les murs de Jéricho après le passage des trompettes de Josué, mon rêve s'écroulait. Angoissé, j'ai questionné :

— Et pour les repas ?

— C'est plus facile. La coutume veut que même la plus pauvre des quarante-cinq familles de la communauté nourrisse son baschur.

Ma figure a dû être expressive et Salomon, l'aîné des élèves, m'a rassuré :

— Tu es notre benjamin et tu ne sais rien, alors on va t'aider. Surtout ne te fais pas de fausses idées. Personne ne te prendra en pension complète. On ne t'offrira qu'un seul repas. Saisis bien le système en vigueur. Si tu déjeunes chez l'un, tu dîners chez l'autre. Et si tu es habile, tu pourras obtenir un petit déjeuner en plus d'un des principaux repas.

Pour ce genre de chose je calculais très vite : une année passée ici représentait trois cent soixante-cinq petits déjeuners et sept cent trente repas à trouver. Cela en faisait beaucoup !...

La vie à Kolta commençait à ressembler, un peu trop à mon goût, à celle qui avait été la mienne durant l'« épreuve » de mon voyage. L'idée de continuer à mendier mon pain et un lit me serrait la gorge ; j'avais grand-peine à retenir mes larmes. Découragé, j'ai balbutié :

— Comment vais-je faire ?

Alors Salomon m'a fait asseoir à côté de lui sur son banc.

— Nous allons te marquer les noms et les adresses des Juifs qui pourraient te recevoir. Ce sont tous des gens très pieux. Tu peux être assuré que, chez eux, la nourriture sera rituelle.

En me fournissant leurs adresses, chacun m'a fait son commentaire sur la qualité de la table et l'accueil que je recevrai.

Un petit rouquin frisé m'a affirmé :

— Chez Lévy, je mange du rôti de veau tous les mercredis et il est fameux. Seulement, on n'a jamais le temps d'en reprendre, car ils exigent de très longues histoires.

— Moi, je vais chez Kohn ; on y sert des pâtes au jus, une vraie merveille, m'a dit un grand maigre tout noir.

— Chez les Kovacs, qui sont des Juifs hongrois depuis des générations, l'oie rôtie du dimanche ne peut pas s'oublier », m'a précisé Jacob.

Sa corpulence était une référence : il était rondelet et blond comme un ange du Seigneur.

Il a continué :

— C'est normal, on mange mieux chez les Hongrois qui sont plus riches que les Juifs venus de Pologne ou de Russie.

Je savais combien cet argument était vrai. Les Juifs hongrois depuis des générations se différenciaient difficilement des autres Magyars ; socialement ils connaissaient les mêmes promotions et leur mode de vie était semblable. D'ailleurs beaucoup ne comprenaient même pas le yiddish ; seuls ceux qui étaient très pieux savaient lire l'hébreu, sans pouvoir le parler. Leur intégration était tellement parfaite que la plupart d'entre eux considéraient notre pauvre troupeau comme une invasion étrangère. Seule notre religion nous rapprochait d'eux, bien souvent ils nous aidaient à la manière de grands seigneurs, faisant l'aumône pour l'amour de Dieu.

— Pour la boisson, c'est chez les Izsâk qu'il faut aller. Ils ont un vin rituel excellent.

Un grand garçon pâle s'est mis à rire :

— Ce n'est pas comme chez les Rosenberg : la table n'y est pas mauvaise, mais aux baschurs³⁰ pas de vin ; ils ne servent que de l'eau de Seltz et pour notre édification, en nous la versant, ils n'omettent jamais d'évoquer l'ivresse de Noé. Mais si on en croit la générosité avec laquelle ils se servent à boire... cet exemple serait fort néfaste pour nous, mais pas pour eux.

Tout en mettant mon estomac affamé fort mal à l'aise, ces évocations savoureuses contentaient mon esprit ; pour commencer tout de suite mes visites, je me sentais rempli d'un grand zèle, mais l'heure n'était pas propice. Ils sont tous partis déjeuner et j'ai dû attendre leur retour.

Le maître est aussi revenu. Penché sur la longue table d'étude, à

côté de Salomon, j'ai suivi la leçon dans son livre, car, bien entendu, je n'en possédais pas. J'avais à cœur de donner une impression favorable de moi et de mon savoir. Je ne pense pas y être parvenu, car j'étais tellement fatigué que j'avais grand-peine à garder les yeux ouverts.

Après le dernier office, tout a recommencé comme à l'heure du déjeuner. Vers huit heures, l'étude du soir a débuté.

Quelle interminable soirée ! Ce n'est qu'à dix heures que le maître nous a quittés pour retourner chez lui. Le sommeil m'embrumait la cervelle et alourdissait mes membres. Mon supplice a encore duré une heure pendant laquelle les élèves ont répété leurs leçons, soit entre eux, soit – pour les plus fortunés – avec un répétiteur.

Peu à peu la classe s'est vidée. Épuisé, je n'aspirais plus qu'à une seule chose : m'allonger sur un banc de la salle d'étude. L'esprit vide comme une bête de trait harassée, j'attendais ce moment, passivement.

Par petits groupes, les élèves se sont dispersés ; les uns ont rejoint le dortoir, les autres la chambre qu'ils avaient louée chez des chrétiens. Les familles juives avaient généralement trop d'enfants pour pouvoir encore héberger un baschur.

Au moment de sortir, Salomon m'a regardé, compréhensif :

— David, je suis assez vieux – il avait quatorze ans – pour prendre la responsabilité de te laisser ici. Tu éteindras les lumières, tu donneras un tour de clé à la porte. Seulement réveille-toi vers six heures, avant l'arrivée du rabbin. Il ne faut pas qu'il sache que nous t'avons laissé dormir dans la classe.

J'ai pris des livres pour me servir d'oreiller, j'ai soufflé la dernière chandelle, embrassé, les larmes aux yeux, les tartines de maman et, Dieu me pardonne, je me suis endormi sans avoir dit mes prières. J'étais bien seul, mais satisfait. J'étais parvenu au but : je m'endormais dans mon école...

6. Kolta, terre promise

Au matin, je me suis éveillé courbatu. J'ai remis tout en ordre. J'ai pris un livre de cours, mais le sommeil m'a dominé. Le rabbin en ouvrant la porte m'a réveillé. Il m'a fait compliment pour mon zèle, puis s'est penché sur mon livre et s'est étonné :

— Les commentaires de Rabbi Akiba¹ ? Nous n'en sommes pas encore là, David. Pourquoi ne t'es-tu pas contenté de repasser la leçon d'hier ?

— Je l'ai déjà étudiée chez mon père.

— Vraiment ? Eh bien, nous allons voir ça.

Et les questions se sont mises à tomber sur moi comme grêle sur blé tendre. Heureusement, je n'avais pas menti.

« C'est bien, mon garçon. Et tu en sais suffisamment pour que je te conseille et t'autorise à servir de chazer-baschur * à ceux qui en auront besoin. L'argent qu'ils te donneront paiera tes petites dépenses.

J'ai pensé : « Que Dieu entende ce saint homme et que mes "élèves" soient nombreux. »

La journée a commencé par la prière du matin, suivie par tous avec une piété sincère. Puis le maître a dit :

— Vous pouvez aller prendre votre repas du matin. Je rappelle^{24 25} à ceux qui déjeunent chez des particuliers de ne point traîner à table. Quant à toi, David Tulman, je te donne ce jour de congé pour chercher les maisons qui pourront t'accueillir. »

La pauvreté de notre peuple d'émigrés était si grande que l'on trouvait naturel qu'un enfant de huit ans et demi aille, dans la plus totale des solitudes, mendier son pain. Dieu ne nous laissait pas oublier sa punition : « C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain³¹. » Si ma foi avait dû se laisser entamer par les privations, elle n'aurait jamais pu survivre. Le lait de ma mère était déjà celui de la pauvreté.

Sous un ciel maussade, je trouvais Kolta de moins joyeuse apparence que la veille. En marchant, je réfléchissais. Telle qu'elle m'apparaissait, la vie d'un baschur n'était pas tout à fait celle que j'avais imaginée ; mais après tout, si j'en croyais l'exemple que me donnait mon père, quand je serais rabbin, comme lui, je me heurterai à ces mêmes difficultés. Ce n'était qu'une habitude à prendre et je l'avais déjà prise.

Ma liste de bienfaiteurs était suffisamment longue pour me donner

confiance.

J'avais une bonne vingtaine de maisons à visiter. Mon cœur était déjà rempli de gratitude pour ces Juifs pieux et généreux qui allaient me nourrir. Avec un peu de chance, peut-être me donnerait-on à manger tout de suite ? À l'avance, mes yeux s'en mouillaient de reconnaissance... Mais j'étais si petit qu'il me fallait me hausser sur la pointe des pieds pour atteindre les sonnettes ou les heurtoirs. Dès la première porte, ma confiance a été entamée ; une sévère matrone m'a répondu :

— Tu arrives trop tard, baschur, nous nourrissons déjà plusieurs de tes camarades.

Le jour avançait, et partout je recevais une réponse semblable. Les portes peintes, vernies ou cirées, grandes ou petites, se succédaient. Devant chacune d'elles ma crainte renaissait. Comme il était difficile de dire : « J'ai besoin d'étudier, donnez-moi à manger. » Mais, déjà, j'avais compris que pour survivre il fallait courage et audace. Alors vers deux heures de l'après-midi, j'ai supplié la femme qui allait refermer sa porte :

— Madame, s'il vous plaît, donnez-moi un morceau de pain avec un oignon cru, cela me suffira !

— Tu as vraiment aussi faim que cela ?

— Oh oui ! madame.

Elle m'a servi du café au lait et du pain grillé. Je l'ai dévoré de si bel appétit qu'elle m'a dit :

— Tu pourras venir tous les mardis déjeuner chez nous. Saül, mon mari, est tailleur et j'espère que tu es bavard à table, car il a grand besoin de se distraire de son travail. Connais-tu des histoires ? Tu es si jeune...

Avec une grande assurance, je l'ai tranquillisée. Elle pouvait me faire confiance, je distrairai son mari tout en l'instruisant ; n'étais-je pas chazer-baschur ?

— À ton âge ? Voilà qui est bien.

L'usage voulait qu'un baschur paie son écot en racontant à la table de son hôte des histoires drôles, moralisatrices ou édifiantes, tirées du Talmud. Mais j'avais conscience que ceux qui acceptaient à leur table un garçon aussi jeune que moi le faisaient plus par charité que dans l'espoir que mes connaissances allaient enrichir les leurs.

Le soir, à la fin de ma tournée, je n'avais obtenu que six repas par semaine : trois déjeuners et trois dîners. L'ennui c'est qu'il y avait un jour où je mangeais deux fois et un autre où je jeûnais totalement... mais j'avais connu pire !

À mon retour, j'ai fait part de mes résultats à Salomon.

« Tu n'as pas eu beaucoup de chance. Le boucher t'a invité pour le déjeuner du vendredi et il ne sert de la viande que le soir... Mais alors,

là, il n'est pas avare : il en donne tellement qu'on ne peut jamais la finir.

Puis il a haussé les épaules :

— Et, naturellement, ce sont les familles pauvres qui-t-ont accepté. Tu vois, David, les riches seront toujours des adorateurs du veau d'or. Et où vas-tu dormir ?

— On peut dormir partout, Salomon ; je ne suis pas mal sur un banc...

Grâce à la complicité de mes camarades, j'ai pu continuer à dormir secrètement dans la classe. Tous les matins, en entrant, le rabbin me trouvait à ma place en train de travailler. Et il respectait ma pieuse ardeur à l'étude.

Cependant, elle n'était pas totalement feinte. Dès les premiers jours de l'enseignement de Kolta, je compris pourquoi mon père m'y avait envoyé. Certes, grâce à lui, je possédais des connaissances très supérieures à celles des garçons de mon âge, mais je découvrais qu'il existait plusieurs méthodes pour aborder l'exégèse du Talmud. Mon père avait ses voies préférées. Ainsi il ne m'avait jamais donné cet exemple :

Un rabbin cherche ses lunettes, puis il raisonne : « Mais si je vois c'est que je les ai. » Pour vérifier il les touche ; elles sont bien sur son nez. Alors, il s'épanouit et conclut : « Donc, j'avais raison. »

C'était pour moi une nouvelle démarche de la pensée. Par la suite, j'en découvris bien d'autres.

Mon rôle de répétiteur me rapportait tout juste de quoi faire ressemeler mes chaussures, couper mes cheveux et acheter du pain les jours sans repas. J'avais abandonné mes rêves puérils d'une yeshivah sans soucis et j'étais assez satisfait d'avoir si bien su m'organiser.

Mes bienfaiteurs étaient de petites gens. En dehors de Samuel, le boucher, gros et gras personnage, il y avait Saul, le tailleur, au visage aigu comme ses ciseaux. Il était père de trois enfants ; l'aîné avait mon âge et à ses côtés je me sentais un grand savant.

Jonas, lui, était cordonnier. À sa table on comptait, en plus de sa femme et ses cinq enfants, son père, sa mère et une vieille tante impotente et sentencieuse. Chez lui, même le pain avait goût de cuir, et la croûte en était aussi élastique qu'une semelle.

À sa table, les histoires que je racontais devaient servir à l'édification de ses enfants. Dès mon arrivée, il me prenait à part et me mettait au courant de leurs méfaits :

— David, aujourd'hui il faut que tu parles contre le mensonge : mon Jacob a menti à sa mère...

Un jour c'était Jacob qui avait désobéi, un autre Sarah avait manqué de respect à sa tante, et je devais en tenir compte dans mon récit.

La haggadah³² que Jonas me réclamait le plus fréquemment était celle de la mort de Sara. Je la commençais ainsi :

— Il faut savoir préserver ses oreilles des paroles tentatrices de Satan, il vous souffle de mauvaises pensées. Tandis que nous sommes tous réunis ici par la grâce de Dieu, le diable peut nous chuchoter des idées tellement abominables qu’elles risquent de causer notre mort.

« Tandis que la voix de Dieu ordonnait à Abraham : “Or ça, prends ton fils, ton fils unique, celui que tu aimes, Isaac ; achemine-toi vers la terre de Moria et là offre-le en holocauste sur une montagne que je te désignerai.”

« La voix du diable susurrait à M^{me} Sara :

“Pleure, pauvre mère, car voici que M. Abraham, ton mari, a pris par la main ton fils bien-aimé, le petit Isaac et qu’il l’emmène loin de toi.”

« Et M^{me} Sara a pensé avec confiance :

“Aucun mal ne peut me venir de mon mari.”

« Alors Satan a soufflé du feu dans son oreille et les pensées de Sara en ont été tout enflammées.

“On tue ton fils bien-aimé, l’unique ! Moi je le sais, et je vois la main de son père levée sur lui et le couteau va lui trancher la gorge. Révolte-toi, Sara, crie contre le Dieu d’Abraham qui a ordonné le sacrifice... et il n’aura pas lieu.³³” »

Parvenu à cet endroit de mon récit, je m’arrêtais pour juger de son effet. Les enfants, la bouche ouverte, les yeux pleins de larmes me regardaient : plus personne ne mangeait.

« Sara a dit à haute voix ; “Que la volonté de l’Éternel, notre Dieu, s’accomplisse.

— Tu l’auras voulu ! a hurlé le diable, le chalef égorge ton fils et le tue !

« M^{me} Sara était une femme droite et pieuse ; elle a fermé les yeux de douleur, mais elle n’a pas crié contre Adonaï. Seulement son cœur, plein d’amour pour son fils, n’a pas résisté et quand M. Abraham est revenu chez lui, sa femme Sara était morte... »

Comme je ne voulais pas rester sur une fin aussi triste, j’ajoutais : « Elle est au Ganeden²⁶ et au jour de la résurrection elle sera de nouveau dans les bras de son mari et de son fils. »

Il se trouvait toujours quelqu’un pour me demander :

— Et si elle avait écouté Satan ?

— Eh bien, elle serait en enfer. Car celui qui se retourne contre Dieu est puni éternellement. »

Mon hôte préféré était Ruben, qui débitait du drap sur les marchés. Il avait une femme jolie et gentille ; dans mon cœur je la comparais à Myriam, sœur de Moïse, elle avait de beaux yeux ovales, des dents blanches, brillantes, et un nez joliment courbé. Quand je me rendais

chez eux, je brossais ma lévite soigneusement avec le plat de la main, je lissais mes cheveux et passais savamment mon coude replié sur la calotte de mon chapeau de castor, comme je l'avais vu faire à mon père. Ruben n'avait pas encore d'enfant et dans les yeux d'Esther, sa femme, je découvrais beaucoup de tendresse pour moi qu'inconsciemment, déjà, j'aurais voulu prendre pour de l'amour.

Les jours se suivaient, les shabbats se succédaient, deux mois s'étaient écoulés et rien ne troublait le rythme monotone de ma vie pieuse et studieuse. Ce sont les poux qui la transformèrent.

Un matin, au beau milieu du cours, un de mes voisins m'a désigné au rabbin en criant :

— Sur le col de la chemise de David il y a un pou !

— Viens ici, m'a ordonné le maître, tu n'as pas honte...

Oh si ! j'avais honte ! C'est en rougissant que j'ai subi son sermon sur mon manque de propreté. Vraiment je ne pouvais pas lui expliquer de quelle manière je faisais ma toilette. Devant la porte de notre classe il y avait un grand baquet d'eau rituelle, où chaque élève devait se laver les mains avant d'entrer. Tous les matins, quand j'étais seul, je trempais mon mouchoir dedans et me le passais sur le visage. J'avais espéré que ce serait suffisant. Je m'étais trompé.

Alors le soir même, je me suis déshabillé et je me suis lavé dans le baquet de la tête aux pieds. La chemise que j'avais ôtée était couverte de parasites. Je l'ai trempée dans l'eau rituelle, persuadé qu'elle serait funeste à mes poux et qu'ils mourraient noyés. Quelle erreur ! L'eau a dû seulement les rafraîchir. Ils étaient tous dans une excellente condition physique, une forme parfaite !

J'ai brûlé ma chemise dans le poêle et fermé ma lévite aussi haut que possible. Qui pourrait s'apercevoir que je n'avais plus de chemise ? Personne. Je me suis résigné à vivre avec mes locataires, et les ai simplement suppliés de faire montre d'une plus grande discrétion dans leur promenade sur mon col de vêtement.

Où était-il le temps où à Kurtakeszi ces mêmes poux m'avaient rapporté de l'or ?

Quelques jours plus tard, un inspecteur de l'enseignement national laïque est venu demander s'il se trouvait parmi nous des élèves qui désiraient suivre des cours spéciaux de culture générale. Je savais qu'en Hongrie pour obtenir un poste officiel de rabbin, rétribué par l'État, il fallait passer en fin d'études un examen du niveau du baccalauréat français. Je n'ai donc pas hésité à me présenter aux cours. Comme je ne pouvais pas acheter les livres nécessaires, des camarades m'ont prêté les leurs. En échange, je leur ai servi bénévolement de répétiteur.

Suivre l'école talmudique, les cours de l'école d'État, être chazer-baschur, représentait un surmenage difficilement supportable pour

mes huit ans et demi ! Un matin, le rabbin, en pénétrant dans la classe, me découvrit allongé sur un banc, misérable et grelottant de fièvre. Mon épuisement était si total que je n'avais même plus la force de lever les yeux vers lui. Sans doute a-t-il dû me contempler un moment, en silence, car je ne percevais que la porte grincer interminablement, poussée par les élèves qui entraient. Alors j'ai senti sa main se poser sur mon front ; elle m'a semblé étonnamment froide et j'ai entendu sa voix :

— Il a de la fièvre. Aidez-le à se lever, conduisez-le chez moi et dites à ma femme qu'elle le couche dans mon lit.

Il me restait assez de lucidité pour ne pas accepter de me mettre dans le lit du rabbin ! Devant sa femme, grande, forte, vive, dont la perruque de matrone un peu de travers avait toujours l'air de partir en guerre, j'ai serré mon vêtement contre moi et, en claquant des dents, j'ai crié : « Non ! je ne peux pas ! » Sans m'écouter, elle m'a entraîné dans la chambre. Là, ses deux mains ont solidement agrippé mon vêtement :

— Mais, voyons, soyez raisonnable, vous êtes malade, déshabillez-vous, je vais vous aider. Il faut vous coucher.

Plus rouge de honte encore que de fièvre, j'ai fini par lui avouer :

— Je ne peux pas, j'ai des poux...

Elle a levé les bras au ciel :

— C'est une plaie d'Égypte !

Ses mains actives ont dégrafé mon col :

— Quelle misère ! Tu n'as même pas de chemise !

Elle a fait chauffer de l'eau. Et j'ai pris un bain dans lequel j'ai abandonné les vestiges de mes chaussettes. Revêtu d'une chemise de son mari, je me suis glissé entre les draps. Quelle merveilleuse sensation ! Il y avait des mois que je n'avais plus dormi dans un lit. J'ai eu un sourire de béatitude, puis la fièvre a pris possession de tout mon être et j'ai sombré dans l'inconscience...

Je ne sais pas combien de temps j'ai été dans cet état... Quand je suis revenu à moi, maman, son livre de prières sur les genoux, était assise auprès de mon lit. Elle me souriait. Je ne savais plus très bien où j'étais, mais je lui ai dit joyeusement :

— *Chalom Alechem*, Mamé !

— Dieu soit loué, tu parles... »

J'avais eu la diphtérie ; pendant tous ces jours je n'avais pas prononcé un seul mot et l'on s'en était inquiété. Avec sa simplicité habituelle, elle m'a expliqué :

— Tu comprends, mon petit David, j'ai eu beaucoup de difficultés pour venir te voir. Quand le télégramme que ton maître a envoyé est arrivé, nous n'avions pas l'argent nécessaire pour prendre le train, fit il m'a fallu repasser, laver le linge de mes goyim pendant cinq jours,

obtenir une avance sur le traitement de ton père pour que j'aie de quoi faire ce voyage... C'est fini, mon petit garçon, tu ne dormiras plus sur un banc : j'ai assez d'argent pour régler d'avance un mois de dortoir et ensuite j'enverrai les mensualités par la poste. Tu pourras ainsi continuer tes études sans préoccupation...

« Petit garçon... » J'avais bien oublié que j'en étais un. Cette douceur, cet amour de ma mère m'ont tout amolli et le lendemain, après son départ, pour la première fois depuis que j'étais à Kolta, j'ai pleuré. Je crois que ce fut aussi la dernière fois où je me sois laissé aller à des larmes d'enfant...

Durant trois mois j'ai couché au dortoir dans le même lit qu'un camarade. Ce confort m'a permis de reprendre des forces. Puis ma mère n'a pu continuer à m'offrir ce luxe, les mandats ont cessé de parvenir. Bénéficiant de la complicité générale, j'ai retrouvé mon banc.

Cette vie monastique ne me pesait pas. Depuis que je la menais, je n'avais plus envie de jouer avec les autres garçons, d'aller voir passer le train. Je ne levais plus le nez de mes livres j'en étudiais d'un air important, je tortillais mes payes en attendant de réaliser mon rêve ; être le possesseur d'une belle barbe pieuse.

Nous approchions tranquillement des vacances quand j'ai attrapé la gale. J'ai considéré cette maladie comme une grâce de Dieu. Je n'étais pas le seul à l'avoir contractée et nous avons été conduits à la clinique juive de Pozsony (Presbourg). Quelle vie merveilleuse ! Je couchais dans un lit et buvais du lait à volonté. L'après-midi, dans le parc, à l'écart des autres malades, avec mes camarades j'étudiais le Talmud dans la paix et le repos.

J'étais tellement heureux que je priais chaque jour, avec une ferveur de plus en plus grande, pour le maintien illimité de cet état de choses. Malheureusement les bontés de Dieu à mon égard étaient limitées. Ma guérison ayant été reconnue, je suis rentré à Kolta où j'ai retrouvé mon banc pour y dormir, et mes six repas par semaine.

Avec acharnement j'ai repris mes études, car la période des examens approchait. J'ai d'abord passé, avec succès, celui de culture générale et ensuite celui de fin d'année de notre yeshivah. Pour celui-ci, on avait convié comme examinateurs plusieurs rabbins des communautés voisines, des talmudistes et un grand nombre de parents d'élèves.

Nous étions au milieu du mois d'août, la chaleur était suffocante et tandis que nous transpirions d'abondance sur nos problèmes de scolastique, nous entendions les chants des paysans qui rentraient les moissons. Leurs voix étaient souvent couvertes par le roulement des équipages tirés à quatre chevaux. Kolta était une ville de villégiature et l'été y amenait un grand mouvement. Toutes ces belles maisons, ces

riches villas, qui m'avaient tellement impressionné le jour de mon arrivée, se remplissaient de gens élégants, riches, qui avaient des enfants habillés comme des seigneurs ! Malgré moi, je ne pouvais pas m'empêcher de lever la tête sur leur passage...

Près de nous, dans la même salle, les rabbins, les talmudistes et les parents d'élèves corrigeaient en commun nos compositions. Chacune était examinée, commentée, contestée inlassablement ; notre sort faisait l'objet de longues et méticuleuses discussions. Lorsque enfin une décision allait être prise, une nouvelle controverse surgissait à propos d'un mot, d'une citation, dont l'emploi semblait contestable. Alors les débats passionnés reprenaient de plus belle. Je ne savais ce qu'il convenait d'admirer le plus : l'étendue de leur savoir ou l'endurance de leurs cordes vocales ?

Assez tard nous avons eu, enfin, connaissance des résultats. J'étais classé parmi les premiers, ce qui m'a valu, comme récompense, la promesse que pour l'année suivante les livres d'étude me seraient offerts et que mes parents seraient avisés par l'école de mon succès.

Pour remercier nos examinateurs, un banquet avait été prévu. Depuis la veille, sous la surveillance de notre rabbin, les femmes de la communauté le préparaient. Pendant les prières qui sanctifiaient notre repas, mes yeux ne quittaient pas les plats. Et je marmonnais hâtivement la bénédiction de circonstance²⁷, tandis ²⁸ que mon estomac s'ouvrait comme la bouche de la baleine quand elle a avalé Jonas... Il y avait en abondance des carpes à la juive, des harengs, des œufs durs, et, dans de gros pichets de grès, de la bière bien fraîche.

On a beaucoup chanté et les rabbins ont dansé en l'honneur de la Thora. En fin de soirée, les Juifs du voisinage sont venus nous rejoindre les bras chargés de pains aux graines de pavots et de cumin, de fruits et de gâteaux. Ce qui nous a obligés à dire trois nouvelles bénédictions et au moins autant d'actions de grâces.

Comme un feu ranimé par le vent, les discussions talmudiques ont repris et j'écoutais avec respect les paroles de l'Éternel sortir de ces belles barbes juives où restaient accrochés, un instant, les petits flocons blancs de la mousse des pots de bière.

Quelle merveilleuse nuit ! L'estomac contenté et l'esprit rassasié, je me disais avec émotion : « Voilà Kolta, c'est bien cela, un lieu où l'esprit de Dieu est présent à toute heure dans toutes les occasions ! »

Au petit matin, nous avons assisté au service religieux, puis tous se sont dispersés. L'année scolaire était terminée. Notre yeshivah s'est vidée joyeusement dans un tumulte de rires et d'appels. Les rabbins, les talmudistes, les Juifs du voisinage ont regagné leurs maisons. Les élèves sont rentrés chez eux, les uns avec leurs parents qui étaient venus les chercher, les autres seuls. Et moi je restais là. Mais je n'étais pas triste. Kolta était ma vie et j'y étais heureux.

Comment allais-je organiser mon existence, occuper tout ce temps qui s'étalait devant moi comme un voile tissé d'espérances sur une trame d'inconnus ?

Pour la nourriture, je n'avais plus de souci à me faire ; en partant, Salomon m'avait dit :

— David, pendant notre absence, comme tu vas être le seul baschur de la ville, tu seras certainement sollicité par nos hôtes. Nous t'autorisons à en profiter. Mais n'oublie pas, à notre retour de nous rendre nos places. On te souhaite bel et bon appétit !

Je n'en manquais pas ; j'avais un tel arriéré de faim que si cela avait été possible j'aurais, sans peine, dévoré deux déjeuners et deux dîners par jour. ²⁷

Mais où allais-je dormir ? Assis sur mon banc dans la salle vide, où l'air de l'été entraît par les fenêtres ouvertes et chassait les lourdes odeurs de l'hiver, j'ai entendu le pas un peu traînant de notre rabbin qui m'a fait lever la tête.

— Eh bien, David, sur quoi médites-tu ? Ce n'est plus le moment d'étudier, mon garçon. Penses-tu rentrer chez toi ?

— Non, Rabbi³⁴, je n'en ai pas les moyens.

— Et que comptes-tu faire ?

— Si vous m'y autorisez, je resterai ici.

— Le bois de ce banc est donc si doux que tu ne veuilles pas le quitter ?

Un instant il m'a regardé. Ses yeux gris interrogeaient avec une curiosité tendre ce petit bonhomme très digne, dont le maintien était celui d'un homme, mais qui avait le regard d'un enfant.

— Je te l'accorde, David, mais je veux améliorer ton confort.

Et il est allé me chercher un vieux manteau qu'il m'a donné.

Peut-être est-il difficile aujourd'hui de comprendre pourquoi il ne m'a pas ouvert le dortoir ou sa maison ? Mais les choses étaient ainsi. Nous, les baschurs pauvres, dormant sur le sol, n'importe où, mangeant quand cela se trouvait, sillonnant les routes à pied, nous étions de la race du Juif errant, un petit peuple famélique de mendiants qui ne tendaient la main que pour ne pas mourir de faim, plus avides de savoir que d'argent. Pour le rabbin il était normal que je désire rester dans ma classe, ayant à portée de main tous les livres de la bibliothèque.

Te voilà presque aussi bien que dans un lit ! Maintenant que tous les livres sont à ta disposition, ne les apprends pas tous par cœur, garde-toi un peu de travail pour la rentrée... Et si jamais l'ange de la Thora venait te visiter, n'oublie surtout pas de m'appeler ! »

J'ai eu de belles et bonnes vacances. Tout le monde me voulait à sa table ; enfin, je pouvais choisir et faire le difficile. Le corps bien lesté, mon esprit était libre de s'élever et j'allais dans les champs étudier un

livre sacré sous un arbre. Les paysans, habitués à voir les élèves talmudistes circuler dans les rues de Kolta, acceptaient ma présence sur leurs terres. Et quand, à leur tour, ils venaient chercher un peu de fraîcheur sous les ombrages ils bavardaient avec moi et me posaient de nombreuses questions sur nous et notre religion. Celles qui revenaient le plus fréquemment étaient :

— Pourquoi priez-vous dans une langue que nous ne comprenons pas ?

Je répondais :

— Et vous, vos prêtres se servent du latin. Le comprenez-vous davantage ? Alors, où est la différence ?

— Pourquoi ne mangez-vous pas de porc ?

— Parce que le Seigneur nous l'a interdit.

— Pourquoi avez-vous crucifié le Fils de Dieu ?

— Dites-moi plutôt quelle est la femme que Dieu a épousée pour avoir un fils ?

Cette repartie les faisait toujours rire. L'idée de Dieu le Père marié à une femme qu'ils imaginaient semblable à la leur les amusait. Les paysans s'enchantaient également que j'aie réponse à tout. Ils buvaient à longs traits de leur vin, puis en suçaient les gouttes demeurées dans leurs grosses moustaches, s'essuyaient la bouche d'un revers de bras et, à pas lents, repartaient dans le soleil qui faisait trembler leurs silhouettes dans la chaleur.

Ils m'appelaient le « petit rabbin », et je crois qu'ils m'aimaient bien. Souvent ils m'invitaient à venir chercher des fruits à leurs fermes ; alors je m'asseyais à côté d'eux et avec des gestes mesurés, identiques aux leurs, je coupais mon pain et le mangeais en mastiquant paisiblement comme ils le faisaient. Je leur posais des questions sur la germination, les saisons, les lunes. Je voulais savoir comment on cultive l'orge, le maïs, les pommes de terre... J'aimais leur façon lente et imagée de me répondre. Avec eux, l'histoire d'un grain de blé prenait des allures bibliques : elle avait sa place dans la Genèse. C'était celle de la création du monde...

Quand les grandes fêtes juives arrivèrent, j'étais toujours le seul baschur de la ville. Aussi, le premier jour, à la sortie de la synagogue, les riches m'ont invité avec ostentation. Une curiosité gourmande m'a poussé à accepter, mais j'ai très vite compris que leur charité ne naissait pas toujours de la bonté de leur cœur mais plutôt de leur vanité. Chez eux, la nappe était belle, fine et brodée, les assiettes décorées de filets d'or ; leur argenterie brillait comme les chandeliers de la synagogue ; sur la table ils alignaient leurs couverts comme un chasseur son gibier, toutes les pièces y figuraient. Leurs oies rôties étaient savoureuses, fondantes, les boulettes bien rondes gisaient dans des bouillons somptueux brillants des yeux d'or de la graisse. Les mets

étaient présentés avec soin, mais dans mon assiette la portion était maigre, tandis que dans la leur elle était abondante.

J'aimais la justice ; aussi quelques jours plus tard, à la sortie de la synagogue, j'ai abandonné les riches et accepté l'invitation des familles modestes. Chez eux on ne mangeait pas toujours de la viande, mais j'avais la même part que celle du maître de maison. Et puis, à leur table, montrer que l'on avait faim n'était pas une tare...

Les vacances scolaires étaient terminées ; déjà c'était l'hiver. En rentrant, mes camarades ont repris leurs places aux tables de leurs hôtes et je suis retourné à celles de l'année précédente. Après l'abondance de l'été, c'était dur ! Par la suite, seul mon coucher s'est amélioré.

La communauté avait engagé un chochet¹ qui devait aussi remplir l'office de chantre et assurer le service de la mikve *. Dans le coin de la salle réservée à cet usage, il y avait un gros chaudron sur un gros poêle. On y chauffait l'eau que l'on versait ensuite dans un grand bassin déjà aux trois quarts rempli qui se trouvait au centre de la pièce. Les hommes et les femmes s'y baignaient séparément. Le vendredi était réservé aux hommes, les élèves y avaient droit, mais comme c'était payant je n'y allais pas souvent.

Le chantre n'appréciait pas de se lever, alors qu'il faisait encore nuit, pour allumer le poêle. Aussi un soir du shabbat, m'a-t-il invité chez lui et m'a-t-il dit : 29 30

— Pour dormir, tu serais mieux dans la mikve, car la pièce est chauffée toute la journée ; la nuit, je te donnerai deux couvertures ; le matin, tu allumeras le feu et tu veilleras à ce que le chaudron soit bien rempli.

C'était une proposition agréable et inespérée : je l'acceptai dans l'enthousiasme. Ainsi le temps passait. Pendant un peu plus d'une année j'ai dormi là et pris mes six repas par semaine aux tables habituelles. J'avais dix ans et beaucoup grandi ; aussi mes vêtements me causaient-ils de graves soucis. Comment en acheter ? Mes camarades m'aidaient, ils me faisaient cadeau d'une culotte encore bonne, de chaussures pas trop usées, d'une chemise à peine déchirée...

C'était une manière de vivre assez dure, seulement, je n'en avais pas conscience. Elle représentait plutôt une victoire. Il m'avait fallu lutter pour obtenir tous ces avantages et les efforts dont je les avais payés me faisaient croire que ma vie était enviable.

Le temps où ma mère prenait soin de moi était devenu bien lointain. C'était celui de ma petite enfance. Pas encore assez vieux pour qu'elle m'attendrisse, je n'étais déjà plus assez jeune pour la regretter. Il ne me serait pas venu à l'idée de me plaindre de mes difficultés auprès de mes parents. Ils avaient les leurs, j'avais les miennes et je pensais avec une certaine philosophie : « C'est ça la

vie. »

D'ailleurs, il y avait bien longtemps que nous ne nous écrivions plus. Cela ne signifiait pas que je les avais oubliés ou que je les aimais moins. Quand je pensais à maman, mon cœur fondait dans ma poitrine. Le rayonnement de mon père n'avait jamais été plus puissant sur moi. Comme les propriétaires marquent leurs moutons, mon père avait imprimé son sceau sur mon âme. Tous les jugements que je portais sur les choses, les événements, les gens, l'étaient par rapport à sa personnalité. N'obtenaient grâce à mes yeux que les hommes auxquels je trouvais quelque ressemblance avec lui. Il m'avait aussi enseigné à être intransigeant envers moi-même.

Cela faisait un peu plus de deux ans que j'étudiais à Kolta et les cours que je suivais ne m'apprenaient plus grand-chose de nouveau. Il était grand temps que j'entre dans une autre école. Mais laquelle ? J'étais inquiet.

Depuis quelques mois j'essayais de m'informer auprès de ceux qui venaient d'ailleurs et, qui pour un instant, s'asseyaient aux tables de mes bienfaiteurs. Certains de ces hommes, très pieux, aux barbes rassurantes, parlaient de yeshivas de grande renommée dont, disaient-ils, on sortait tellement savant que toutes les synagogues vous ouvraient leurs portes. Les uns ne juraient que par Duna Szerdahely, les autres par Galanta, les troisièmes par Nyitra. Ces noms me ravissaient, d'autant plus qu'ils m'étaient jusque-là inconnus. À les écouter, je trouvais mon univers bien petit et mon désir de partir en était fortifié. Cependant, je n'ignorais pas que dans d'autres villes je rencontrerais pour subsister les mêmes difficultés que celles que j'avais connues et partiellement surmontées ici. C'est un événement imprévu qui a précipité mon départ : mon ami le chantre ayant trouvé dans une plus grande ville un poste mieux rétribué. Et son départ me faisant perdre « ma chambre » chauffée, j'ai décidé de m'en aller. J'ai fait un ballot de toutes mes affaires, je n'ai pas oublié ma Thora ni les tranches de pain de ma mère, devenues reliques. J'ai dit au revoir à ceux qui m'avaient assisté, à mes camarades et à mon maître.

Avec une bienveillante bonté, il m'a demandé :

— Où vas-tu ? Vers quelle aventure te précipites-tu ?

— Adonai sera ma lumière et il éclairera ma route.

— Amen, David. Mais ici tu es aimé, estimé. Pourquoi ne pas attendre d'y faire ta Bar-Mitzvah ? Tu es encore bien jeune. Kolta est une ville paisible où nous sommes aimés. Qui sait ce que tu vas rencontrer ?

C'étaient des paroles d'une grande sagesse, mais j'étais assoiffé de nouvelles connaissances et j'ai dit :

— Rabbi, bénissez-moi...

Il a étendu la main comme mon père l'avait fait plus de deux ans

auparavant et je suis parti. Ma longue marche commençait...

Kolta n'était pas une grande yeshivah, mais sa renommée était bonne, et grâce à cette référence je ne trouvais aucune difficulté à me faire ouvrir les portes des écoles auxquelles je frappais. Mais il m'était difficile d'y vivre : jamais normalement couché, toujours insuffisamment nourri, au bout d'un mois ou deux j'en repartais, persuadé de trouver mieux ailleurs.

Il y avait si longtemps que les gares me servaient d'asile de nuit que je m'y sentais chez moi... Leurs bruits, leurs mouvements, leurs odeurs me plaisaient. On y rencontrait tout un petit peuple besogneux et joyeux ; beaucoup de paysans, de paysannes en costumes de leurs provinces, souvent riches en broderies, sonores en bijoux d'argent, qui portaient au marché des poulets, des oies, des œufs. Tout cela faisait grand bruit, caquettait, gloussait, riait. Deux par deux passaient des tziganes, la fleur à la bouche, un anneau d'or à l'oreille. Ils avaient des cheveux frisés comme des pampres de vignes, des sourires et des yeux luisants de loupes. Des soldats, revenant ou partant en permission, bombaient du dolman devant les filles, qui d'un joli mouvement de taille faisaient tourner leurs jupes aux plis lourds. Un grand nombre de Juifs allaient et venaient, la besace sur l'épaule, le sac à la main. Trop souvent ils me paraissaient aussi pauvres que moi et je n'osais rien leur demander.

Il arrivait qu'une paysanne ou un Juif m'interrogeât : Où allais-je ? Pourquoi étais-je là ? Je lui répondais de mon mieux, disant que je me rendais dans une yeshivah. Il hochait la tête, surtout le Juif, et passait... Parfois l'un d'eux remarquait sévèrement :

— Et ton père te laisse comme cela, tout seul, à ton âge ?...

Il y avait tant de réprobation dans cette voix que je m'enflammais de honte, de colère et d'impuissance. Personne ne pouvait le juger, mais comment leur faire comprendre qui était mon père ? Je m'en voulais d'être toujours le prétexte qui autorisait ces inconnus à l'offenser. Alors, je me glissais souplement au milieu de la foule en prenant soin de ne point me faire remarquer.

Souvent immobile sur un quai, je regardais s'arrêter ou passer des trains ; ils portaient sur leurs flancs des noms de villes : Vienne, Budapest, Prague... qui m'éblouissaient et me faisaient rêver.

Aujourd'hui, quand j'y pense, que j'essaie de revivre ces jours-là, je me sens certainement beaucoup plus malheureux que je ne devais l'être en réalité. J'étais toujours sûr que là où je me trouvais j'étais à ma place, c'était Dieu qui m'y avait mis. Mon père m'ayant appris que rien ne pouvait se faire en dehors de la volonté divine, l'acceptation était la base même de ma vie. J'admettais que les desseins de l'Éternel me soient obscurs, et pieusement je disais avec Job : « Dieu fait retentir merveilleusement la voix de son tonnerre ; il accomplit de

grandes choses qui dépassent notre connaissance¹. » Et avec le Psaume CIII, je criais avec force : « Bénis mon âme, Éternel ! Que tout mon être bénisse son saint nom^{31 32}. » Il me serait malaisé de dire combien de mois j'ai vécu de la sorte ; je n'en garde que des souvenirs fragmentés et ternes. Cette période demeure pour moi une longue suite de jours monotones, d'où rien n'émerge. Les yeshivas, les rabbins, les élèves, les gares me paraissent maintenant avoir tous été semblables, et sans doute l'étaient-ils. Je pense que j'avais trop faim et que cette torture a effacé tout souvenir précis en moi.

Ce vagabondage était également la manière que j'avais trouvée d'user le temps. J'avais grand-hâte de vieillir. Il m'en venait de folles impatiences ; j'étais persuadé que tout changerait quand je serais « grand ». D'abord, je pourrais retourner chez mes parents. Vis-à-vis d'eux et surtout de maman, j'avais honte de ma misère qui était extrême. Je savais que mon père me reprocherait d'avoir quitté Kolta sans son autorisation. Et de quoi aurais-je eu l'air si je m'étais présenté ainsi à la maison ? D'un mendiant ! Cela aurait eu peu d'importance pour lui si j'avais pu répondre : « Je suis devenu l'élève de tel ou tel melamed, » dont le nom aurait été à lui seul la référence de mon pieux savoir. Ce n'était pas le cas. De cette absurde course en zigzag, il me semblait que je n'avais rien de louable, rien d'honorable à rapporter. En réalité, je n'étais qu'un petit garçon qui avait peur de rentrer chez lui.

Avec indifférence, je traversais une partie de la Hongrie. Pour moi, les gens que je côtoyais se ressemblaient tous. Pourtant maintenant quand j'y pense, elle était étonnamment colorée cette Hongrie de 1912. Les rues de ses villes n'étaient certainement en rien comparables à celles de Paris, Londres ou Rome. Les uniformes austro-hongrois faisaient de chaque officier un prince, les costumes paysans, riches en broderies et couleurs, côtoyaient ceux de la noblesse et de la grande bourgeoisie qui s'habillaient à Londres.

On y chantait, on y dansait beaucoup. Les cavaliers et les équipages, attelés à plusieurs chevaux, cavalcadaient joyeusement dans les rues. C'était un extraordinaire pays très vivant, à la fois raffiné et sauvage, un pays de passion et d'amour. C'était tout cela. Mais si mes yeux enregistraient des images, si mes oreilles retenaient des sons, je ne m'en étonnais plus et surtout je ne m'en amusais plus. À onze ans et demi, j'étais déjà trop vieux ! Il me fallait vivre et ce n'était pas facile.

Un matin, je suis arrivé dans un petit village où l'on ne comptait qu'un nombre infime de Juifs. C'était l'hiver. J'étais en guenilles ; ma chemise en lambeaux, ma lévite trouée, effrangée, couverte de taches, mes pieds emmaillotés de chiffons qui tenaient avec des ficelles me donnaient le misérable aspect d'un mendiant. C'est en cet état que j'ai

frappé à la porte d'un coreligionnaire.

— *Chalom Alechem...* N'auriez-vous pas une vieille paire de chaussures ?

— Va chez le sacrificateur, il quitte le village. Certainement il aura quelques vieux vêtements pour toi.

Le chochet était gros et pâle, la lèvre molle et la parole traînante ; il m'a reçu sans entrain, comme un homme que toute surprise inquiète et tout effort fatigue.

— Eh bien, entre ; j'ai une vieille paire de chaussures ; peut-être pourrais-je y ajouter une pèlerine.

Il promenait en parlant sa petite main boudinée sur son ventre où les taches de graisse proclamaient qu'on en servait à sa table.

Oui, je crois que je te donnerai cette pèlerine en échange d'un travail. Je vais prendre le train avec ma femme et mes enfants ; nos affaires vont partir dans des charrettes, tu les accompagneras et les surveilleras ; à l'arrivée, mais seulement si rien n'a été perdu, je pourrais te donner un repas et trois florins³⁵.

C'était inespéré ! Le lendemain de bon matin, il faisait encore nuit, devant la porte, se tenaient trois charrettes, chacune attelée à deux chevaux. Celle qui devait prendre la tête du convoi était chargée de meubles et de literie ; la seconde, de vaisselle et d'ustensiles de toutes sortes ; la troisième emportait du charbon et des cages débordantes de paille, contenant des oies et des poules dont l'œil rond reflétait l'inquiétude.

Les trois cochers : Péter, Jénos et Gyuri, chargés de mener ce convoi, étaient de solides paysans aux joues rouges. La buée de leur respiration en se givrant les ornait de sourcils et de moustaches grises. J'enviais les grosses pelisses et les bonnets de peau de mouton de ces hommes.

— Ce garçon va vous accompagner, dit le gras sacrificateur, il montera sur le haut de la dernière charrette. De là il pourra voir si quelque chose tombe, en route, et descendra le ramasser.

Puis, se tournant vers moi, il m'a donné ses dernières instructions :

— Pour résister au froid, il faut que mes volailles soient bien nourries ; tu leur donneras du grain et de l'eau. Il faut aussi qu'elles aient bien chaud. Tu veilleras à ce que le vent n'écarte pas la paille de leurs cages ; au besoin, tu la remplaceras. N'oublie pas qu'à l'arrivée, si une bête est morte ou égarée, je t'en rendrai responsable. Mérite tes trois florins, car, vois-tu, c'est une somme pour un pauvre chochet comme moi... Voici du pain et de la saucisse de bœuf, économise-les ; il se pourrait que votre voyage dure plus de trois jours et trois nuits, car avec le verglas vous aurez un passage difficile en montagne. Que Dieu te garde, mon garçon.

Trois jours et trois nuits en équilibre sur cette charrette, dans la

neige et la glace, j'allais avoir grand besoin de la protection divine...

La première journée, notre cortège a traversé paisiblement de petits villages chapeautés de gros bonnets de neige et des plaines balayées par un vent glacial. Bien serrés entre les cages, les poules, les oies et moi, nous nous tenions chaud. Les charretiers s'arrêtaient à chaque auberge pour se réconforter ; à chaque fois ils me disaient : « Eh ! gamin ! eh ! petit Juif ! Viens avec nous, un verre ne te fera pas de mal. » J'avais trop peur qu'on me vole mes bêtes et je ne les ai quittées que pour aller casser la glace d'une fontaine et leur apporter de l'eau.

Au cours de la soirée, le froid devint très vif, tranchant comme une lame de couteau. Nous avons traversé une immense forêt. Nous étions dans la période de la pleine lune ; elle faisait briller les cristaux de neige et les plaques de gel. Les bras immobiles des sapins étaient chargés de franges d'argent. C'était très beau et très irréel. Il me semblait que j'entrais dans un monde mort pris dans les glaces... On n'entendait que les roues qui grinçaient, les clochettes des chevaux et le bruit de leurs sabots ferrés à glace.

D'abord, insensiblement, puis plus fortement, le chemin s'est mis à monter. Parfois un cheval dérapait et son charretier jurait, puis l'encourageait d'une grosse voix enrouée. Les cochers étaient descendus et marchaient à côté de leurs bêtes qui avaient de plus en plus de difficultés à progresser. Parvenus à une sorte de petit plateau, ils ont arrêté leurs chevaux et calé les roues des voitures. Puis ils ont discuté des chances qu'ils avaient de franchir le col en pleine nuit.

— On n'y arrivera pas, dit le plus jeune. Les charrettes sont trop chargées.

— Si, dit le chef, on va faire trois voyages en attelant les six chevaux à la même voiture.

— On va y passer la nuit, a grogné le troisième. Et le gamin, qu'est-ce qu'on en fait ?

— Il restera à surveiller les deux charrettes restantes puisqu'il est là pour ça...

— Et puis, dit Péter, le plus âgé des trois, il fera peur aux loups !

Je n'ai pas eu à leur demander si c'était vrai !

Péter m'a renseigné :

— Il y a des loups ; ils ne sont pas encore descendus dans les villages, mais on en a aperçu en bordure des forêts. Si tu les entends, petit Juif, ne bouge pas et s'il y en a un qui s'approche, lance-lui un poulet en pâture.

— Fais-bien attention, m'a dit Gyuri le plus jeune, pas plus d'un à la fois, pour que tu aies le temps de tenir jusqu'à notre retour. Nous allons laisser cette première voiture au col et nous reviendrons chercher la suivante. Ce ne sera pas long.

Ils ont attelé les six chevaux à la voiture transportant les meubles.

Grelottant misérablement de peur et de froid, je les ai vus s'éloigner... J'avais promis de garder les charrettes restantes, c'était mon travail ; pas un instant, je n'ai pensé que j'aurais pu partir avec eux. Il ne me restait qu'à prier l'Éternel de me donner le courage de David, la force de Samson et de mettre à la portée de ma main la mâchoire d'âne qui lui avait si bien servi contre les Philistins.

Dans le lointain, j'entendais s'affaiblir les voix sonores des charretiers, les claquements secs des fouets... puis ce fut le silence, un silence glacial.

Je pense que l'absence des hommes a duré environ une heure. Quel soulagement de les revoir avec leurs chevaux !

— Eh bien, me dit Péter, tu es toujours là ? Un conseil, mon garçon : ne t'endors pas si tu ne veux pas te réveiller dans la gueule des loups !

Et comme la première, la seconde charrette a disparu. Le froid me déchirait de ses tenailles aiguës, aucune bête ne bougeait. Quelques-unes étaient peut-être déjà mortes de froid ? Alors, moi le soumis, moi le passif, j'ai été pris d'une grande colère contre ce sacrificateur, ce Juif qui, bien au chaud dans sa graisse, m'avait envoyé là où j'étais.

La violence même de ce sentiment m'a tenu éveillé un moment, puis j'ai sombré, à nouveau, dans une sorte d'apathie, d'engourdissement. La neige tombait à gros flocons épais et silencieux qui me donnaient envie de dormir. Je somnolais, quand la nuit a été déchirée par le hurlement prolongé d'un loup : le chef de la horde appelait les siens. D'autres hurlements lui ont répondu, puis à nouveau le silence, un silence frémissant ; j'ai entendu des branches craquer ; légers, des pas ont foulé la neige. Alors, perdant tout sang-froid, claquant des dents, mes mains crispées, paralysées, étaient incapables d'ouvrir les portes des cages pour jeter une volaille ; j'ai recouvert ma tête de ma pèlerine.

Les loups ne prenaient plus aucune précaution. En force ils cassaient violemment les branches. Leurs halètements étaient devenus un grand souffle puissant. Un fauve plus hardi a bondi à l'arrière de la voiture et les chaînes se sont mises à cliqueter.

Les poules, les oies ont poussé des cris rauques si déchirants qu'ils augmentaient ma peur. Et j'ai fait ma dernière prière :

— Adonai, ô Dieu de nos pères, j'accepte d'être tué à la place des poulets. Je suis malheureux, je manque de tout et ma famille est au loin. Que ta main ne me retienne pas dans la vie ! Fais-moi mourir si tu le juges nécessaire, mais je t'en supplie, arrange-toi pour que je ne sois pas mangé par les loups.

Mes lèvres tremblantes et glacées remuaient difficilement ; cependant j'essayais de réciter les psaumes. Un peu de sang-froid

m'était revenu. Que la volonté de Dieu s'accomplisse... Mais ce n'était pas à moi de jeter ces pauvres volailles aux loups ! La horde allait donner l'assaut à la charrette, je sentais déjà sa masse houleuse me cerner, quand j'ai entendu le pas des chevaux et le bruit si gai des clochettes qu'ils portaient sous leur poitrail, les claquements des fouets et les cris des cochers qui accouraient. Quand ils ont été là, Péter m'a regardé :

— Tu as dû avoir peur. À quelques kilomètres en revenant, nous avons vu les traces de leurs pattes dans la direction de cette charrette ; alors nous sommes arrivés aussi vite que nous avons pu en faisant le plus de bruit possible.

— Sais-tu qu'ils t'auraient préféré aux poulets et il ne serait resté de toi que ces mèches bouclées qui te pendent le long du visage...

Autour de moi, je voyais les grands rires rassurants des charretiers fumer dans l'air glacé. Nous sommes repartis. Il était sept heures du matin. Le ciel commençait à se décrasser de la nuit. Quand nous avons atteint le sommet du col, les hommes et les bêtes avaient besoin de repos. Nous nous sommes arrêtés à deux kilomètres de là sur la descente, en bordure de route, à quelques mètres de fours à plâtre. Jamais encore je n'en avais vu. Les bâtiments, les fours étaient blancs, recouverts de poudre de gypse ; on les aurait crus taillés dans un morceau de lune. La chaleur qu'ils dégageaient était tellement intense qu'autour d'eux la neige ne tenait pas, elle fondait dans l'air chaud. Le ciel rougeoyait au-dessus des fours. Après le paysage de pureté glacée et scintillante dans lequel j'avais passé ces dernières heures, le contraste était brutal, mais réconfortant.

C'était un endroit que mes cochers connaissaient bien, car ils sont allés s'asseoir tranquillement près des fours où des ouvriers sont venus les rejoindre. Tous, de compagnie, se sont mis à fumer et à boire. La bouteille d'eau-de-vie circulait régulièrement de l'un à l'autre. Ils ne devaient pas avoir froid eux, et je les enviais. Si des fours me parvenait un air plus tiède, de la route un vent glacé me traversait le dos.

J'avais tellement froid que mes os en étaient douloureux. Personne ne semblait se souvenir de mon existence. Et comme on ne m'y avait pas invité, je n'osais aller me réchauffer auprès de ces hommes que j'entendais parler. Dans l'air pur leurs paroles m'arrivaient très clairement. Ils étalaient calmement leurs soucis en même temps que leurs morceaux de fromage tendre sur leur pain.

— On ne peut pas dire que les récoltes ont été très bonnes cette année.

— Surtout pour les pommes de terre ; je n'en ai pas ramassé suffisamment pour engraisser mes porcs...

Puis les ouvriers se sont plaints, avec une véhémence nouvelle

pour moi, des patrons qui payaient vraiment trop peu...

Péter a haussé les épaules :

— Ils sont tous pareils : toi, c'est ton patron, nous c'est les gros propriétaires. Ils ont le droit de tout faire... Tiens, le comte, chez nous, il vient d'acheter un nouvel alezan pour sa femme ; si j'avais été son mari, je me serais plutôt offert une bonne cravache pour la dresser. Figure-toi, que pendant son absence la belle comtesse a pris du bon temps avec Jani, un garçon d'écurie qui lui enseignait la monte à l'anglaise...

Ils ont ri lourdement à grands hoquets rentrés.

— Vous pouvez toujours rire, c'est un gars très capable ce Jani, un coq ardent à la besogne. Ainsi quelques mois après avoir reçu également ses leçons, la fille du comte s'est mise à souffrir de maux de ventre...

De loin, je le voyais qui se tenait le ventre à deux mains, puis d'un large geste il l'arrondissait en avant.

— Il l'avait fait grossir ; alors elle a dû entrer en clinique pour qu'on la fasse dégonfler !...

— Heureusement pour la famille, l'opération a tout arrangé.

De nouveau leurs rires me sont parvenus ; je ne comprenais pas ce que cette histoire pouvait avoir de drôle. Leurs bavardages continuaient :

— Eh bien ! malgré tout ça, le comte n'a pas eu de chance auprès de la dame de pique : elle lui a tellement fait perdre d'argent qu'il a dû refuser de payer ses dettes. Pour un homme, c'est embêtant. Enfin, nous, ses paysans, on voit ça comme ça, mais lui c'est différent : de ne pas rembourser ses dettes lui a permis d'acheter trente mille hectares de bonnes terres sur lesquelles on va aller suer notre peine. Ainsi va notre vie... Eux, ils trouvent toujours de l'argent et nous de la misère.

Je les entendais moins bien ; la fatigue, l'émotion m'avaient vaincu et je sommeillais à moitié quand le mot « Juif » m'est parvenu aux oreilles :

— Ils empruntent aux Juifs, l'argent c'est l'affaire de ces gens-là... Chez eux il y en a...

Je pensais à mon père, à notre misère, à la yeshivah de Kolta, au tailleur, au pauvre cordonnier, à la petite épicerie des Grinfeld...

— Leur système c'est de faire crédit ; moi, j'ai défendu à ma femme d'acheter chez eux. Ça paraît moins cher sur le moment, mais si tu ne paies pas tout de suite tu paies le double ensuite. Il n'y a pas de service à attendre de ces gens-là.

— Tiens, le comte, je suis sûr qu'il croit avoir roulé le Moïse qui lui a prêté de l'argent... Eh bien, peut-être qu'un jour il sera dépossédé de ses terres ; elles appartiendront à ce Juif. Il se retrouvera sans rien. Ce sont tous des usuriers.

Usuriers... un instant, le mot a plané comme une menace. C'était la première fois que je l'entendais, mais il m'a semblé sinistre. Je ne savais pas pourquoi, c'était un mot qui engendrait la peur. Et peut-être est-ce à cause de lui que ces hommes paisibles sont devenus violents :

— Oui, des usuriers qui vivent de nous, qui nous égorgent !

— Et puis, a dit un des cochers, en se signant, qu'est-ce que tu peux attendre de ceux qui ont crucifié le Christ !

Alors ils ont égrené un long chapelet d'histoires pleines de malédictions et toutes barbouillées de la noirceur de nos crimes. La bouteille d'alcool s'était remise à circuler, elle chauffait dangereusement leurs opinions :

— Les tuer, c'est venger Notre-Seigneur Jésus-Christ...

Gyuri a proposé :

— Si on commençait par jeter dans un des fours le petit Juif aux poulets ?

Parlait-il sérieusement ? Un silence a suivi, les ouvriers n'avaient pas d'opinion ; un à un, ils se sont levés, ce n'était pas leur affaire.

De là où j'étais, à travers les barreaux de la charrette, le nez enfoui dans l'odeur chaude des volailles, je voyais ces trois hommes dont l'alcool faisait briller les yeux, dont les lueurs des fours faisaient rougeoyer les faces et je ne reconnaissais pas ceux qui tout à l'heure étaient revenus me chercher, alors qu'ils auraient pu facilement m'abandonner et dire que la charrette avait glissé dans un ravin... Ils avaient chassé les loups et m'avaient offert à boire. Ils ne m'avaient pas maltraité. Maintenant, ils discutaient de ma mort, car je ne doutais plus de leur sincérité. Non, je ne pouvais pas comprendre.

— C'est une idée, dit János, on s'est donné assez de mal pour amener tout ça jusqu'ici ; on pourrait se partager toutes ses affaires. On ne vole pas un Juif, on lui reprend ce qu'il vous a pris. Tu es d'accord ?

— Oui, dit Gyuri.

— Et toi ?

Péter a allumé sa pipe.

— Ne nous mêlons pas de ça. Laissez faire le destin. Le gosse a bien failli y passer cette nuit et peut-être qu'il est déjà mort de froid...

Je n'étais pas mort de froid mais de peur. Mourir deux fois en quelques heures, c'était trop !

Lourdement, ils se sont levés et j'ai vu leurs faces luisantes, leurs grosses moustaches, s'approcher des barreaux ; leurs yeux cherchaient à me voir.

— Eh ! le gamin juif ! a crié Péter, tu vis toujours ? Alors, bois ça, ça te réchauffera.

Et il m'a tendu la gourde d'alcool.

Paralysé par la peur, n'osant surtout pas les contrarier, j'ai bu.

Brûlant comme le feu, le liquide est descendu dans mon estomac vide.

— On va finir de manger et on repartira.

S'ils disaient cela, c'est qu'ils ne voulaient pas me tuer. J'avais beau connaître la galopante imagination hongroise, comment comprendre qu'elle leur avait suffi pour apaiser leur rancœur contre les Juifs ?

Ils ont sorti leurs provisions et Gyuri, un peu titubant, m'a tendu un morceau de pain :

— Tiens, ce pain a été fait avec le sang de Jésus-Christ ; mange-le ou on te jette dans le four.

Je m'étais rassuré trop tôt, leur idée ne les avait pas quittés. J'ai pris le pain... Les trois cochers me regardaient curieusement, mais je ne l'ai pas mangé.

Quel monstre était-il ce Crucifié qui exigeait qu'on mange du pain fait avec son sang ? Et que lui avais-je fait pour que depuis mon enfance ? Il me persécute ? Si c'était ça le Messie des chrétiens, j'étais heureux d'être juif et de mourir pour avoir refusé de manger son pain. J'étais trop jeune pour comprendre cette absurde taquinerie qui venait de germer dans le cerveau alourdi par l'alcool de Gyuri. Pour moi, c'était sérieux.

Les fours à plâtre fumaient, ronflaient et incendiaient le ciel. Je n'en pouvais plus. De grosses larmes se sont mises à couler sur mes joues et j'ai imploré Dieu de renouveler pour moi le miracle qu'il avait accompli pour Daniel et ses compagnons ; j'ai murmuré avec eux : « Notre Dieu que nous servons peut me délivrer de la fournaise ardente ! »

— Allons, que racontes-tu, petit Juif ? m'a demandé Péter. N'aie pas peur, il ne t'arrivera rien.

Et nous sommes repartis. Je remerciai Adonai pour la grâce qu'il m'avait accordée et je donnai aux oies le pain de Jésus-Christ. Je n'avais plus peur ; cependant je m'interrogeais : « Ces cochers auraient-ils été capables de me jeter dans le four ? » Je ne voulais plus croire que ma peur avait été justifiée, mais je sentais qu'il était possible qu'elle n'ait pas été sans fondement.

Depuis, j'ai souvent repensé à cette histoire. Je ne crois pas que ces hommes auraient pu accomplir ce geste : jeter un enfant dans le feu ; mais ils avaient pu y penser, en parler, en discuter ! Pour que ces paysans tolèrent une idée aussi monstrueuse, il avait suffi que dès leur enfance on ait rendu le Juif coupable de la mort du Christ. Sans doute ne m'auraient-ils pas tué mais, sûrs du bien-fondé de ce qu'on leur avait fait croire, ils m'auraient volontiers volé et abandonné là...

Une journée et une nuit de neige et de froid se sont encore écoulées. Après avoir longé les terres de gros propriétaires, traversé plusieurs ponts sur des rivières glacées, nous sommes arrivés le soir à

Nagy-Sallo où nous attendait le sacrificateur.

L'œil soupçonneux, il nous a accueillis froidement :

— Vous avez été bien longs...

Péter lui a raconté la peine que nous avons eue dans la montagne, il lui a dit la chance qu'il avait de retrouver ses volailles vivantes et moi avec. Pendant ce récit, le chochet ne disait rien. Ses mains enfouies dans de gros gants comptaient, recomptaient les oies et les poulets, dont il a tripoté les gaves³³.

— Elles ont des jabots plats, tu ne les as pas bien nourries. Qu'as-tu fait des graines ?

Je lui ai remis ce qu'il en restait.

Enfin, après en avoir terminé avec sa rigoureuse inspection, il m'a donné mes six couronnes d'argent.

— Avec ça tu pourras louer une chambre en ville et dîner.

Je restai stupéfait : il ne m'offrait même pas le dîner promis.

Rapidement, les cochers avaient déchargé les voitures.

— Eh bien, petit Juif, m'a proposé Péter, rentre avec nous. Le voyage sera plus rapide et plus facile dans nos voitures vides...

J'acceptai et je me souviens très bien avoir eu cette pensée : « Après tout, s'ils me jettent dans le four à plâtre, je serai bien débarrassé de mes souffrances. »

À la première auberge nous nous sommes arrêtés. Les hommes ont dételé leurs chevaux et nous avons tous dormi au chaud dans l'écurie. Quelle bonne nuit ! Le lendemain, assis à côté du cocher de tête, mon petit balluchon sur les genoux, j'ai écouté cet homme me parler de ses bêtes, de la terre. Pour moi, c'était une conversation simple, habituelle. J'étais maintenant tout à fait à l'aise avec lui et les autres.

Le deuxième jour du voyage, nous nous sommes arrêtés dans un gros bourg où se tenait un marché important. Mes compagnons avaient pensé qu'ils pourraient peut-être trouver là un chargement pour leur retour. Si j'avais suivi mes nouveaux amis chrétiens c'était uniquement pour ne pas rester auprès du sacrificateur ; mais je n'avais aucun intérêt particulier à retourner à l'endroit d'où j'étais parti. Aussi pendant qu'ils étaient occupés à négocier un transport avec des paysans, j'ai demandé si la gare de l'endroit était importante et si les trains qui y passaient venaient de loin. Et comme on m'a assuré que même les rapides s'y arrêtaient, j'ai dit au revoir à mes amis.

En entrant dans la gare, j'ai eu l'impression de revenir chez moi. Là, il n'y avait pas de loups et on ne vous menaçait pas de vous jeter dans des fours brûlants.

J'ai examiné le plan des lignes ferroviaires. Après tant d'années, j'en vois encore le tracé ; j'ai suivi du doigt la ligne de chemin de fer qui se trouvait sur la droite et, au hasard, me suis arrêté sur une ville, la troisième. Je me souviens fort bien de son emplacement mais pas de

son nom. J'ai pris un billet et je suis parti. Ainsi se continuait ce voyage commencé il y avait maintenant quatre ans. Combien de temps allait-il encore durer ? Où allait-il me mener ?

Dans le compartiment de mon train, se trouvait un vieux Juif à barbe blanche, très orthodoxe ; ses yeux noirs, fort vifs pour son âge qui me paraissait être avancé, ne me quittaient pas et il m'a demandé :

— Où va le jeune baschur ?

Je lui ai répondu par le nom de la ville.

— Et que va-t-il faire là-bas ?

— Assister au service du shabbat et chercher une yeshivah.

J'estimais que ma réponse devait susciter son approbation ; il n'en fut rien, son regard s'assombrit et d'une voix soudain hostile il m'a dit :

— Que va faire chez les libéraux le baschur aux payes ?

C'est avec sincérité que j'ai réagi, j'avais gardé un bien mauvais souvenir de l'expérience que j'avais faite auprès d'eux à Győr.

Sa voix s'adoucit et, en termes courtois, il m'a invité chez lui pour le shabbat :

— Et que le jeune baschur ne s'inquiète en rien du supplément qu'occasionnera ce voyage ; j'aurai l'honneur et le plaisir de le régler pour lui...

Je l'en ai remercié dans mon style le plus fleuri, ne manquant pas d'invoquer la sainte pauvreté de Job et de louer la munificence du roi Salomon.

— Je ne suis qu'un sacrificateur... Tel est mon office dans notre petite communauté dont le président est l'administrateur d'un immense domaine qui appartient à un chrétien. On le voit rarement, car il ne vient sur ses terres qu'à l'époque de la chasse.

Poliment, j'ai approuvé :

— Loué soit le Seigneur qui vous a permis de vivre dans une belle propriété.

— Plus belle et plus grande que tu ne peux l'imaginer. Elle contient un château, des fermes, une maison de campagne et des terres nombreuses, tellement étendues que son intendant, pour les visiter, chevauche pendant des jours. Et sais-tu bien que nous exportons des oies et des poules dans le monde entier ?

Quelle merveille ! J'imaginai des cageots remplis de volailles semblables à celles avec lesquelles je venais de voyager, partant en cahotant vers des pays exotiques.

Avant de parvenir chez le sacrificateur, il nous a fallu faire plusieurs kilomètres à pied. Sur la route, le vent par rafales nous stoppait sur place et j'avais l'impression d'être plaqué contre un mur invisible ; la neige tourbillonnait follement dans l'air mordant qui me coupait la respiration ; et je m'étonnais que le vénérable sacrificateur

trouve encore la force de me raconter sa vie :

— Le poste que j'occupe a de bien grands avantages. Non seulement j'ai à volonté du blé, des pommes de terre et du bois, mais je peux engraisser autant de volailles qu'il me plaît. Et pour m'éclairer, le pétrole m'est fourni sans compter. Surtout ne va pas croire que tout cela me dispense de toucher un traitement ; je reçois de belles et bonnes couronnes d'argent. Et en échange, tu penses sans doute que je dois fournir un travail exténuant ?

Il a voulu rire et sa bouche s'est emplie de vent, tandis que des larmes provoquées par le froid luisaient sur son visage.

— Pas du tout, puisque notre communauté se compose seulement de deux familles : celle de l'intendant du domaine et la mienne. Et encore j'ai eu le grand malheur de perdre ma femme.

Le vieil homme s'est arrêté ; il a essuyé des larmes dont je ne discernais plus l'origine et s'est mis à soupirer :

— Adonaï en soit béni, il me reste Rébecca, ma fille. Elle a toutes les vertus des femmes de la Bible : belle, bonne et pieuse. Avec l'aide de Dieu, sans doute me sera-t-il permis de lui trouver un fiancé. Car n'est-ce point là la destinée des filles ?

Plus pesant, plus grand que moi et parfaitement protégé par un bon manteau bien épais, doublé de fourrure, le sacrificateur avançait vigoureusement dans la tourmente. J'avais du mal à le suivre, il me fallait faire de pénibles efforts et malgré le froid je transpirais. Ma misère était grande et en butant dans la neige durcie, j'ai senti que je venais de perdre mon dernier morceau de semelle ; j'ai crié :

— Ma semelle m'abandonne et je n'ai pas d'autres souliers...

— Dieu y pourvoira !

Il était grand temps que pour moi il pourvoie à beaucoup de choses et elles étaient toutes urgentes. Démoralisé, j'ai avoué :

— Je dois vous dire que j'ai aussi le corps couvert de poux et qu'il ne faut pas me faire entrer dans votre maison, mais seulement m'ouvrir la porte de votre grange.

— Ne t'inquiète pas. C'est le mal des pauvres étudiants juifs ; moi aussi dans mon temps je suis passé par là...

Et nous avons continué notre chemin. Sur le seuil de sa maison, qui m'a paru de belles dimensions, se tenait sa fille qui devait nous avoir guettés.

En souriant, elle a dit :

— Papa, est-ce un fiancé que tu m'amènes ?

C'était une phrase d'une grande amabilité pour mes douze ans d'âge. Avec beaucoup de tact, le sacrificateur lui a expliqué que je n'étais pas seul... que j'hébergeais quelques hôtes parasites.

Rébecca était une femme forte, au sens des Écritures. En quelques instants, elle a mis à ma disposition une bassine d'eau chaude, une

chemise propre et a décidé :

— Je ferai porter tes chaussures chez le cordonnier. D'ici dimanche elles seront prêtes ; en attendant je te donnerai des souliers de mon père.

Ainsi remis en état, je me suis senti tout baigné d'optimisme. La lumière des lampes à pétrole était douce et dorée. Il faisait chaud, les meubles étaient confortables et il y avait même des tapis par terre... Quel luxe ! Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'un poste de ce genre aurait bien convenu à mon père. Que maman en aurait été heureuse ! Et dans un grand élan du cœur, je me suis promis de leur donner un jour un confort semblable à celui-là.

Au mur de la pièce, il y avait une photographie ; je l'ai regardée et Rébecca m'a dit :

— C'est un portrait de ma mère ; elle est maintenant au Ganeden où elle prie pour nous, pour que papa conserve ses forces longtemps.

— Amen.

Cette réponse a fait soupirer Rébecca :

— Mon père me cause du souci, il n'a qu'un désir en tête : me marier. Je n'ai que vingt ans et je ne veux pas le laisser seul.

Dans la simplicité de ces gens, je retrouvais celle des miens et je voyais ma mère caressant le petit sac au trésor en pensant au mariage de ses filles. Ces temps-là n'étaient pas ceux d'aujourd'hui et une fille juive qui ne se mariait pas, c'était un grand malheur pour elle et pour les siens.

Ce shabbat fut pour moi une halte merveilleuse.

Assis comme un hôte de marque à côté du sacrificateur, on m'a servi en abondance du bouillon de poule, le gésier, le cou et une cuisse entière. Le lendemain, j'ai reçu une chemise, une culotte, une paire de chaussures, des chaussettes. Enveloppé par cette chaude amitié, je me suis mis à chanter en signe d'allégresse et de reconnaissance tous les *Zêrmrots*³⁶ de mon père.

Le lendemain, Rébecca m'a dit :

— David, pourquoi ne restes-tu pas ici ? Tu étudieras le Talmud avec papa. Il en sera très heureux et tu reprendras des forces.

— Je ne peux pas. Je n'ai pas quitté mon père pour me reposer dans la tranquillité, mais pour faire des études qui me permettent de devenir rabbin comme lui.

— Je te comprends, David. Alors, dis-moi quels sont tes plats préférés ? Je les servirai au déjeuner d'adieu.

— Une soupe aux haricots et des nouilles aux graines de pavots...

Le lendemain, après le repas, j'ai demandé à Rébecca de me donner un peu de ses nouilles, et devant elle je les ai posées sur les tartines de maman. Ce geste nous a fait à tous deux monter les larmes aux yeux... Alors, dans un grand élan, je lui ai demandé :

— Rébecca, ne veux-tu pas m'attendre dix ans et je t'épouserai ?

À cet instant je crois l'avoir beaucoup aimée.

Elle a éclaté de rire et m'a embrassé.

— Dans dix ans, David, je serai une vieille femme.

Et je suis reparti. Mais il n'y avait pas que mon corps qui était tout baigné de chaleur, mon cœur l'était aussi.

Aujourd'hui encore je prie l'Éternel pour eux. J'espère qu'il a longtemps conservé son père à Rébecca, qu'elle a trouvé le mari qu'elle méritait. Et surtout qu'ils ont survécu au massacre... Car pour ceux de notre génération, que demander d'autre ? Si telle a été la volonté de Dieu, que leurs cendres se trouvent mêlées à celles des autres victimes des camps de concentration. Alors que leur âme et celle de tous ces martyrs reposent en paix jusqu'au jour de la résurrection.

7. L'homme juif

Dans les mois qui ont suivi, je crois avoir sillonné à peu près la moitié de la Hongrie. Ma quête désordonnée était vaine, et comment en aurait-il été autrement ? Mes préoccupations spirituelles et matérielles dépassaient mon âge et mes forces. Je voulais me conduire en homme de Dieu, sage et fort, mais j'avais une faim d'enfant qui me tenaillait perpétuellement l'estomac et m'embrumait, fâcheusement, l'esprit.

Quatre années après avoir quitté Nemesapáti, mes pas m'y ont ramené un matin. La gorge serrée, la tête en feu, j'ai regardé de loin Felső... Parmi les fumées paisibles qui montaient légères dans l'air, il y en avait une qui était la nôtre, une qui était née de la main laborieuse de ma mère... Je la voyais cassant le bois, bourrant le foyer, l'allumant, soufflant dessus comme elle soufflait la vie sur toutes choses à la maison. Alors de grosses larmes ont coulé sur mes joues.

Plusieurs fois j'ai fait le tour du village en approchant du but, mon pas s'est ralenti. Je n'osais affronter mon père. Toutes les raisons qui m'avaient fait retarder mon retour se présentaient à moi avec une force accrue par l'imminence de notre rencontre. Quel prétexte pouvais-je lui donner ? J'ai regardé ma tenue misérable. Mon père ne s'attardait pas à ce genre de chose, mais de quelle réussite allais-je faire état ? À part Kolta, de quelles yeshivas lui parler ? Que lui dire de mes connaissances ?... Je ne pouvais pas non plus repartir sans les avoir vus, surtout ma mère.

Le cœur battant, je suis entré dans notre petit jardin et j'y ai vu des cochons. Ce n'était pas possible ! Je me suis approché de la porte : sur son chambranle il n'y avait plus de mézouza. Machinalement, comme elle l'avait fait si souvent, ma main a poussé la porte. Dans la cuisine, assis à la table, un paysan mangeait avec sa femme et ses enfants...

J'avais la gorge tellement serrée que je restais à les regarder.

— Je te reconnais, tu es le petit David et tu cherches tes parents. Eh bien ! ils sont partis dans un autre village il y a à peu près un an.

— À peine, dit la femme. C'était à la moisson dernière. Tu ne le savais pas ?

— Non.

— D'où viens-tu, mon garçon ?

Leurs yeux m'interrogeaient avec étonnement. J'étais anéanti, incapable de répondre.

— Ainsi, ils ne t'ont pas prévenu... Veux-tu manger avec nous ?

Je les remerciai : je ne pouvais accepter une nourriture aussi peu rituelle que la leur. Je les ai questionnés, mais ils ne savaient pas où mes parents étaient allés.

— Peut-être pas très loin...

Et, je suis reparti. Il fallait que je retrouve ma famille. Jamais je ne m'étais senti plus seul, plus misérablement abandonné. Leur existence, dans un endroit précis du pays, était le fanal de ma sécurité, il éclairait ma nuit, rassurait mon âme, apaisait mon cœur. Je me sentais comme une petite bête de la forêt qui a perdu sa mère. Le monde était noir et immense, tout me devenait piège...

Ce que je dirai à mon père ne m'inquiétait plus, j'étais prêt à recevoir tous les coups de canne qu'il lui plairait de m'administrer. J'en étais même arrivé à les désirer, à prier Dieu de me les accorder très vite. Et je criais avec le psalmiste : « Éternel, écoute de grâce ma prière ; que ma supplication vienne jusqu'à toi³⁷ ! »

Pendant des semaines j'ai erré, de village en village, sans obtenir un seul renseignement qui puisse me permettre de diriger mes pas avec certitude.

Puis un jour du mois de mai, où le printemps éclatait dans tous les buissons, j'ai remercié le Seigneur, « Roi de l'Univers qui a créé l'Univers avec perfection, qui l'a peuplé de créatures bien organisées et de végétaux utiles³⁸ ». Comme si Dieu m'avait écouté j'ai enfin entendu cette phrase :

— Ton père, le rabbin Tulman ? Mais il habite à Némès-Szalók.

J'y suis allé. La maison qui était devant moi m'était inconnue.

Seulement quand j'en ai poussé la porte, j'ai cru retrouver toutes les maisons de mon enfance. Je suis resté sans voix à contempler ce spectacle rassurant et familier : mon père étudiait, ma mère assise près de la table remplissait des édredons de duvet d'oie...

La belle barbe de mon père était devenue presque complètement blanche. Il avait maintenant l'air d'un grand patriarche. Il a levé les yeux vers moi sans étonnement, sans émotion apparente, comme si je l'avais quitté une heure auparavant. Ses yeux étaient sévères.

— Eh bien ! David, comment se fait-il que tu viennes ici en cours d'année, avant la date des examens de fin d'études ?

Je n'avais rien à lui répondre. J'avais toujours su que je me sentirais coupable et j'ai baissé la tête. Ses yeux bleus étaient devenus pour moi un miroir. J'y lisais toutes mes fautes, mon inconscience, ma légèreté, mon entêtement, mon impatience, ma sottise.

Son regard m'a abandonné. Il a repris sa lecture. Cela faisait quatre ans que nous ne nous étions vus. Cette attitude était incompréhensible pour un garçon de mon âge. Il a fallu que les années passent pour que je réalise l'affection profonde que cet homme avait pour moi.

Seulement, son amour se plaçait très haut, un peu comme celui du Créateur pour ses créatures. Et, qui peut se vanter de comprendre les raisons de Dieu ?

Mon entrevue, avec mon père, était terminée. Alors, j'ai couru me jeter dans les bras de maman. Le bonheur que ses yeux exprimaient, en me regardant, m'a bouleversé et m'a réchauffé. Instantanément, réunis par notre ancienne complicité, nous nous sommes mis à bavarder à voix basse comme nous l'avions toujours fait, à la fois pour ne pas déranger mon père et pour nous sentir plus près l'un de l'autre. Puis elle a défait mon balluchon et devant la grande misère de son contenu, ne put retenir ses larmes.

J'ai pris les tranches de pain et je les lui ai tendues, très fier de les lui rapporter intactes.

— Tu vois, maman, elles ne m'ont pas quitté et Dieu a si bien veillé sur moi que je n'ai pas eu à les manger.

— Mon pauvre petit, mais pourquoi as-tu fait cela ? Tu ne t'es pas souvenu que c'est un péché de conserver du pain sur soi pendant les fêtes de Pessach, et il en est passé quatre ? Si ton père savait ça...

Sa voix s'est faite plus tendre encore :

— Il ne te comprendrait pas... mais moi je te comprends, mon David...

L'accueil de mes sœurs a été plus froid, surtout celui de Caroline qui a dit à Frieda : « Tu vas voir, nous allons être obligées de donner notre lit à l'apprenti talmudiste ! »

Elle se trompait. Après le repas de pain et d'oignons familial, mon père a décidé que je coucherais dans la cuisine, par terre. J'y étais tellement habitué que cette mesure disciplinaire ne me gênait pas.

Le lendemain matin, il m'a appelé :

— Assieds-toi, David. Tu peux reprendre ta place.

J'ai ouvert mon livre et j'ai su que, semblable à celle de l'Éternel, la loi de mon père était bonne et juste.

Ainsi, apparemment, rien n'avait changé ; je reprenais ma vie d'autrefois. Devant moi, le soir, je voyais la grande silhouette, un peu voûtée, de mon père se découper sur le mur et son ombre trembler aux chandelles. Chez nous, on ignorait toujours le pétrole. De nouveau, j'étais entouré de bruits familiers ; j'aurais pu croire que rien de tout ce que j'avais vécu hors de chez moi n'avait existé. Seulement, je n'étais plus un enfant. Et, en l'absence de mon père, lorsque fatigué d'étudier j'allais faire un tour dans le village, bavarder avec les paysans ou aider ma mère, je ne parvenais plus à me sentir en faute. Aussi j'acceptais fort mal les mouchardages ricanants de Caroline qui me valaient de recevoir des gifles que j'estimais fort injustes.

Il m'était difficile de supporter et de comprendre l'hostilité de ma sœur Caroline qui avait été, pendant des années, ma compagne de

jeux. Il est possible qu'elle ne m'ait pas pardonné mon absence de quatre ans, à la manière de ces chats trop exclusifs qui vous punissent lorsque vous les avez laissés trop longtemps seuls.

Ses « rapports » continuels déplaçaient fort à ma mère, mais lorsqu'elle en faisait remontrance à ma sœur, celle-ci répondait hypocritement :

— Mais, maman, il n'y a pas de ma part mauvaise intention. Mon souci le plus cher est de voir David progresser dans ses études et c'est lui rendre service que de l'empêcher d'aller flâner au village.

Avec tristesse, je m'apercevais que ma famille n'était plus pour moi un refuge, une consolation... Aussi, après quelques mois de patience, ai-je demandé à maman de me donner une couronne d'argent.

— J'en ai besoin pour aller dans une yeshivah.

Elle savait que je ne pouvais plus rester et m'a remis cet argent.

— Que va dire ton père ?

Contrairement à ce qu'elle redoutait, il m'a donné raison.

Et pour la seconde fois, j'ai quitté la maison paternelle...

Malgré l'expérience assez désastreuse que je venais de faire, je ne voulais plus m'éloigner trop de mes parents. Les savoir proches de moi me rassurait. J'ai décidé d'aller à la ville la plus voisine, Jánosháza, dont je ne conservais que d'agréables souvenirs.

Dans cette petite ville cossue qui possédait une communauté juive très importante, mon père était connu et apprécié, ce qui allait être pour moi une excellente référence.

La vie très dure que je venais de subir avait eu l'avantage de me donner une certaine expérience des êtres et des choses. Je savais que Jánosháza avait une école talmudique d'une bonne orthodoxie qui ne m'ouvrirait pas les portes du rabbinat d'État, mais où je pourrais consolider mes connaissances en attendant ma Bar-Mitzvah. Six mois à peine me séparaient de cet acte qui est le plus important de la vie d'un homme juif.

J'étais guéri, pour un temps, de courir le pays à la recherche de la yeshivah de mes rêves et je n'aspirais plus qu'à la tranquillité.

C'est dans cet esprit que j'ai rendu visite au rabbin de l'école talmudique de Jánosháza. C'était un homme au visage doux auquel des payès et une barbe blonde conservaient un air de jeunesse qui le faisait paraître plus accessible, surtout à un garçon de mon âge. Il parlait lentement, avec précaution, comme s'il avait la crainte que chacun de ses mots ne soit porteur d'un message, trop grave, trop lourd pour son interlocuteur.

— Ainsi, tu es Victor David ben Éliahou Tulman. Que la paix inonde le cœur sage de ton père.

— Amen.

— Et d'où viens-tu, Victor David ?

— Après avoir vécu deux ans et demi à la yeshivah de Kolta, dont j'ai passé les examens de fin d'année, je me suis assis aux bancs de nombreuses écoles...

Et je lui ai cité celles dont les noms étaient encore proches à ma mémoire : Duna-Szerdahely, Galanta, Nyitra. À l'exposer de la sorte, mon passé de vagabond ne me paraissait pas être ni très satisfaisant ni très recommandable. Et j'ai mieux réalisé combien j'avais été sot.

Le rabbin me regardait avec une bonté douce, nuancée d'ironie :

— Je vois, je vois... tu avais besoin de t'abreuver à de nombreuses sources ; je ne saurais que t'en louer, surtout si elles ont étanché ta soif de savoir. Pourtant, il est parfois plus sage de boire longuement à la même source...

Il a soupiré :

— Mais je suppose qu'un grand garçon comme toi, qui a tant voyagé, doit savoir ces choses et bien d'autres. Et qu'attends-tu de moi, jeune baschur ?

— D'entrer dans votre école, car ma Bar-Mitzvah approche et j'aimerais ne plus être éloigné de mon père.

— Le sage est celui qui sait s'arrêter à temps. Loué soit l'Éternel, notre Dieu, de t'avoir conduit ici. J'ai grand besoin d'un chazer-baschur et je pense que tu pourras trouver dans notre école un nombre suffisant d'élèves pour te permettre de vivre comme il convient.

Seigneur ! Que j'étais allé chercher loin ce qui se trouvait bien près de la maison de mon père.

Très rapidement j'ai pu me nourrir sans faire appel à la charité et, bien-être étonnant, louer une petite chambre chez un particulier. Dormir toutes les nuits dans un lit, pouvoir ranger mes affaires dans un meuble, le soir étudier à la lueur de « ma » bougie sur « ma » table m'est apparu comme un luxe tel que j'ai été persuadé d'être, enfin, parvenu à une belle situation. Et je me suis enivré de l'encens de la vanité, en me répétant complaisamment : « C'est à toi que tu dois tout cela !... »

Enfiévré par cette brillante réussite, j'ai décidé d'aller plus loin. J'avais une voix agréable, pourquoi n'en pas profiter ?

Pour cela j'ai saisi toutes les occasions qui pouvaient m'être offertes de chanter en public. Je l'ai fait avec suffisamment de bonheur pour que rapidement le bruit coure dans notre communauté qu'un jeune garçon, le fils du rabbin Tulman, chantait toutes sortes de chants avec une jolie voix et beaucoup de sentiments, et qu'il était possible de l'avoir aux noces, aux anniversaires, aux fêtes... J'ai acquis de la sorte une certaine notoriété. Grâce aux petites sommes qu'elle m'a permis de gagner j'ai pu m'acheter des chaussures, des vêtements, des livres et même faire des économies...

Cette réussite m'avait grisé et, avec un grand sérieux, je me suis

mis à imaginer mon avenir différemment. Certes, je désirais toujours devenir rabbin, mais j'envisageais avec enthousiasme que je pourrais mêler harmonieusement le chant sacré au profane pour en tirer gloire et profit... Loin de me réjouir de ces perspectives, j'aurais dû m'en inquiéter ; sous cette forme séduisante, Dieu me préparait des épreuves qui devaient faire basculer dangereusement ma vie vers le péché.

Si ma vanité était satisfaite, mes succès ne me troublaient quand même pas l'esprit au point de me faire oublier ma Bar-Mitzvah. J'avais grand-hâte d'atteindre ma majorité religieuse et d'être enfin considéré comme un adulte responsable. Persuadé que ma vie allait en être transformée, j'étais très énervé, très impressionné à l'idée de cette consécration.

Je me souvenais de celle de Moïse Moric, le fils du tailleur. Comme j'avais envié et désiré sa place ! Et maintenant mon tour approchait. Autour de moi mes élèves s'agitaient fort, ils me posaient des questions qui m'embarrassaient, me gênaient :

— David, penses-tu que ton père va t'offrir une montre ?

C'était le cadeau traditionnel que l'on faisait à cette occasion.

Quel supplice d'être obligé de répondre :

— Non, je ne le crois pas.

— Peut-être as-tu un oncle qui va t'en offrir une en or ? Moi j'en aurai une, mon père vend des pommes, c'est un bon commerce...

Réservé, je répondais :

— Je ne sais pas. Notre famille est très dispersée ; mon père a fui la Russie, et ensuite la Pologne à cause des pogroms.

Compréhensifs, ils se taisaient. C'était notre grande douleur à nous, les enfants d'immigrés, de ne connaître que peu de choses de nos familles – et parfois rien. Souvent cela était préférable, car elles reposaient plus fréquemment dans des cimetières ou dans des fosses communes que dans des lits moelleux...

— Tu auras au moins des chaussures et un complet neuf ? »

Je hochais la tête et faisais diversion, disant sentencieusement :

— Revoyons plutôt au livre du Lévitique le chapitre XV qui traite de la loi sur les impuretés de l'homme et de la femme.

J'aurais aimé, comme la plupart de ces garçons, imaginer les cadeaux que j'allais recevoir à cette occasion. Mais ce genre de rêves ne pouvait occuper ni mes nuits ni mes jours. Je n'avais aucun parent capable de les réaliser. Cependant pour cette cérémonie deux choses m'étaient indispensables : des téphillim et un taleth. Il ne m'était pas possible de m'offrir les deux. Délibérément, j'ai remis entre les mains d'Adonai ma chance de recevoir mes téphillim et je me suis acheté le taleth. Ce qui était un grand manque de sagesse. Le raisonnement qui m'avait conduit à ce choix était des plus spécieux : « Puisqu'un Juif

pieux ne peut approcher une femme en dehors du mariage, qu'un taleth est indispensable pour la cérémonie du mariage, il est nécessaire que je le possède dès maintenant. » Il faut croire qu'à treize ans j'étais impatient de me marier.

Tout au début de la première semaine d'avril, le grand rabbin de Jánosháza m'a fait appeler. C'était un homme sévère qui m'impressionnait fort.

— Mon garçon, ta Bar-Mitzvah aura lieu ce prochain shabbat. Tu seras appelé à lire le rouleau de la Thora dans notre synagogue. C'est un geste d'une grande importance, car il te donnera le droit de prier devant le tabernacle.

Comme il se fait que tu es destiné à être rabbin, tu devras improviser un sermon sur le sujet qui te sera donné. Prépare-toi pieusement à ce jour et médite sur la bonté de Dieu qui va te permettre de l'atteindre et de le vivre.

Je savais que, selon l'usage, les rabbins, les talmudistes présents interrompraient mon homélie par des critiques et de nombreuses questions pièges.

Aussi ai-je vécu toute la semaine dans la crainte et c'est avec une ferveur accrue que j'ai prié l'Éternel de m'accorder pour le glorifier : la sagesse de Salomon, la piété de Job, la poésie de David et la foi d'Isaac... Si mon trac m'empêchait de dormir, il ne m'empêchait pas de déborder d'ambitions.

Le vendredi matin, veille de ma consécration, j'étais en classe tellement absorbé par une lecture que je me suis levé machinalement avec mes camarades, sans lever la tête pour voir quel personnage important venait d'entrer. C'était mon père.

— David, je suis venu pour te rappeler que le jour du shabbat qui vient tu auras treize ans.

Mon père avait quitté ses livres, abandonné ses études pour moi : il allait assister à ma Bar-Mitzvah. J'en avais les jambes molles. Je n'avais pas de téphillim ; qu'allait-il se passer ? Que Dieu me vienne en aide.

Quant à l'idée d'avoir à m'exprimer devant mon père, elle me paralysait. Le lendemain matin au réveil, j'avais la gorge tellement serrée, tellement douloureuse, que j'étais sûr d'avoir une angine. Quel bonheur : je ne pourrais pas parler !

Vêtu de mon vieux costume soigneusement détaché et brossé, d'une chemise propre, de chaussettes neuves et de chaussures bien cirées, je n'avais pas trop mauvaise allure, mais l'inquiétude ridait mon front et éteignait mon regard.

Quelques instants avant d'entrer à la synagogue, mon père m'a tendu mes téphillim.

— J'espère, mon garçon, que tu n'as pas fait la dépense d'en

acheter ?

Dans ses yeux bleus, il y avait une tendresse que je ne lui connaissais pas.

— Tu le savais, n'est-ce pas, qu'au moment choisi par Dieu je te les remettrais ?

C'est bien la seule fois où j'ai loué l'Éternel de ne pas avoir eu assez d'argent !

La cérémonie s'est déroulée suivant un rituel immuable depuis des siècles. Dans ce temple où, jusqu'à ce jour, je n'avais été qu'un petit garçon, j'ai été reçu comme un homme. Dans cette intronisation, il y a eu pour moi deux moments émouvants : celui où mon père avec ferveur a remercié Dieu de lui enlever la responsabilité et le poids de mes péchés, et lorsque j'ai attaché avec ma main droite ma téphila sur mon bras gauche... En disant pour la première fois la prière d'usage... j'ai revu la salle d'opération de l'hôpital de Miskolc, le visage en pleurs de mon père, j'ai entendu sa voix supplier le chirurgien de me conserver ma main droite... J'ai su qu'en cet instant avec moi, il revivait ce moment. Jamais je n'avais communiqué avec lui de la sorte dans le même amour de Dieu.

L'après-midi, dans la salle de cours, l'épreuve de mon sermon a eu lieu. À la vue de l'affluence qui m'entourait, mon trac a empiré. C'est d'une voix plutôt mal assurée que j'ai attaqué mon exposé. Heureusement, je l'ai terminé honorablement malgré les nombreuses interruptions de mon maître, de mon père et de mes camarades, qui m'ont posé les questions les plus diverses et les plus perfides.

Le peuple d'Israël est un peuple gai qui aime la parole, les chants et les danses. Et la journée s'est terminée dans l'allégresse autour de la table du Chaloch-Chidès³⁹ fort bien garnie de harengs, de pain et de bière apportés par ceux qui avaient assisté à ma Bar-Mitzvah.

Afin d'honorer mon père, j'ai chanté des *Jedid Nefesche*⁴⁰ qu'il avait composés, et l'accueil qu'ils ont reçu m'a comblé d'orgueil pour lui. Que nos joies étaient simples !

Le dimanche matin, le grand rabbin, mon maître et un grand nombre de Juifs pieux ont accompagné mon père à la gare. En bavardant, nous avons attendu le train sur le quai et j'ai vu des chrétiens se pousser du coude, se désigner l'un à l'autre mon père, en disant :

— Voyez ce Juif à la longue barbe blanche : c'est un célèbre rabbin, faiseur de miracles.

Et d'autres reprenaient :

— C'est un homme sage, un patriarche. Approchons-le, touchons-le...

Autour de nous, la foule se pressait ; elle était surtout composée de paysans, de petites gens, dont les visages tannés, les mains solides,

hâlées, et les vêtements disaient le métier : cultivateurs, forestiers, cochers, cordonniers, boulangers... Quelques femmes hardies se mêlaient à eux. Les jeunes filles se tenaient à l'écart, par petits groupes, pépientes, caquetantes de curiosité comme de jeunes poulettes dans une cour de ferme. Un paysan s'est approché de mon père :

— Rabbïn, bénissez nos récoltes, priez pour qu'elles soient abondantes. Priez pour que la paix conserve nos greniers pleins.

Nous étions le 5 avril 1914. Je me souviens avec précision de cette date. Le mécontentement dans les Balkans était général, surtout en Serbie qui acceptait mal la prédominance austro-hongroise dans la région. Trois mois plus tard devait se produire l'étincelle qui allait déclencher la Première Guerre mondiale.

Sur ce quai, comme sur les places publiques, les parvis, dans les auberges, les hommes parlaient avec animation et crainte de la possibilité d'un conflit européen. Je ne comprenais pas bien leurs paroles. À l'époque, je n'avais jamais ouvert un journal juif ou chrétien. La vie du monde moderne ne m'intéressait pas, je ne connaissais que les guerres bibliques. Chez nous, mon père n'abordait jamais ce genre de sujets et j'ignorais qu'ils puissent l'intéresser ; aussi c'est avec un profond étonnement que j'écoutais ces hommes le supplier :

— Rabbïn, priez pour la paix...

— Pourquoi me demandez-vous cela ? Vos prêtres, vos pasteurs sont aussi des hommes de Dieu ; c'est à eux qu'il appartient de prier pour vous.

Les rabbins qui nous accompagnaient ont hoché la tête. La réponse d'Élias Tulman était bonne.

Vêtu en citadin, un homme a répondu avec une agressivité ironique :

— Pourquoi vous dérobez-vous, rabbïn ? Ne dites-vous pas que nous avons le même Dieu ?

Tout de suite inquiets, redoutant une altercation, les rabbins pressèrent mon père de satisfaire au désir de la foule :

— Nous ne devons refuser notre bénédiction à aucun homme qui la demande. De la part de ces chrétiens, c'est une preuve de confiance ; elle ne peut que rapprocher nos deux communautés.

Alors mon père a fait signe qu'il allait parler.

La curiosité était grande, tous les gens qui se trouvaient sur le quai se sont avancés, même le chef de gare avec sa casquette couverte d'or et son drapeau rouge.

Pressé par tous, mon père a redressé sa haute taille, étendu les bras et, les yeux levés vers les nues dans son mauvais hongrois, cependant très compréhensible il a dit :

— Repentez-vous, hommes de toutes confessions, car vous avez offensé Dieu. Avez-vous oublié qu'il punit les nations dont les péchés sont devenus aussi innombrables que les étoiles au firmament et les grains de sable dans le désert ? Abraham n'a pas trouvé un seul juste dans Sodome et Gomorrhe, et Dieu les a détruites. Lorsque les péchés des hommes envahissent la terre, pour les châtier, Dieu, dans son courroux, leur envoie un fléau. Et la guerre est le plus grand d'entre eux.

« Nous autres Juifs et vous, hommes de confessions chrétiennes, nous devons reconnaître nos fautes, faire pénitence, déchirer nos vêtements, répandre la cendre sur nos têtes, prier Dieu de nous pardonner d'avoir mérité son châtiment. Mais il est écrit : "L'Éternel Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté... pardonne l'iniquité, la rébellion et le péché, mais ne tient point le coupable pour innocent et punit l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération !" Aussi, je vous le dis, obéissez à la volonté divine et ne retombez pas dans le péché, car le pardon, comme la punition, est dans la main de Dieu. »

Dans un grand souffle unanime, la foule a répondu « Amen ».

Alors les Juifs ont crié en hébreu « *Jechi !* » et les *chrétiens* en hongrois « *Eljen !* »⁴¹. Dans deux langues différentes, le même vivat les unissait.

Le train était à quai. Mon père est monté dans son wagon, je l'ai suivi. Et la foule véhémement a réclamé :

— Rabbin, bénis-nous...

Tandis que sa main droite, largement étendue, bénissait ce peuple, sa gauche reposait sur mon épaule. Son poids, sa chaleur m'ont rempli d'une joie si profonde, si pure, que j'aurais voulu mourir sur place. Quel moment dans l'avenir pourrait me combler autant que celui-là ? À la fenêtre du compartiment, me sentant l' élu de mon père, je me croyais celui de Dieu...

Comme Moïse redescendant du Sinaï je suis descendu du tram. Il a démarré, la foule s'est dispersée, la vie continuait.

J'ai poursuivi mes études.

L'existence que je menais à Jánosháza était de loin la meilleure de toutes celles que j'avais connues, mais elle n'était pas exempte de soucis. La santé de ma mère m'inquiétait. Le jour de ma Bar-Mitzvah, mon père m'avait parlé d'elle :

— David, ta mère est un ange. Elle est souvent malade et continue à travailler chez les goyim. Elle fait cela pour nous, pour nous aider à vivre.

Un instant, il était resté songeur ; puis une malice légère avait fait briller ses yeux :

— En supposant qu'avec l'aide de Dieu nous puissions atteindre la

vieillesse, quand tu auras fini tes études, que tu seras un homme, un grand rabbin, grâce à toi nous aurons une existence plus facile, n'est-ce pas ?

Je n'avais pas osé interroger mon père sur cette maladie qu'il venait de mentionner avec pudeur, mais j'étais sûr qu'elle était réelle et je souffrais en imaginant maman, la femme du rabbin, lavant sans repos le linge des autres pour faire manger les siens et permettre à mon père de poursuivre ses études.

Depuis ce jour, jusqu'à la mort de ma mère, chaque matin, à l'heure de la prière, j'ai murmuré le chant favori de mon père : *Ana ei na refa na lãh* ³⁴ ! C'était ainsi que Moïse avait prié l'Éternel pour sa sœur Myriam. Plus tard, avec la même ferveur, je l'ai murmuré pour ma femme et ma fille.

J'ai toujours su que pour désembourber la charrette, il faut l'épaule de l'homme et la main de Dieu, et j'ai décidé de tout faire pour apporter un peu d'aide à ma mère. C'est dans cet esprit que j'ai accepté, peu avant les fêtes de Pessach, de devenir masgiach⁴² dans la fabrique de matzoth de Jánosháza. À cette époque de l'année, on embauchait des Juifs pieux pour surveiller le rituel de la fabrication du pain et du personnel divers pour assurer les commandes exceptionnelles de la pâque.

Le matin où j'ai pris mon travail, j'ai vu un petit groupe de gamines chrétiennes, de douze à quatorze ans, les yeux rougis par les larmes, qui se serraient nerveusement les unes contre les autres. Mon allure de jeune rabbin, mes longs payès blonds, loin de les calmer, ont semblé les inquiéter. Elles se sont mises à chuchoter peureusement entre elles et avec des ouvriers chrétiens. Ceux-ci riaient, ou haussaient les épaules, mais tous avaient arrêté leur travail. Je me suis approché des fillettes et leur ai demandé :

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

Comme une couvée de poussins que l'ombre de l'épervier couvre de son aile, elles se sont affolées et ont balbutié en rougissant :

— Non, non... mais...

— Alors venez avec moi, je vais vous conduire près du chochet, il va vont donner votre travail.

— Non, non.

— Vous ne voulez pas travailler ?

— Oh ! que si ! enfin...

Un vieil ouvrier chrétien est intervenu :

— Baschur, il faut que vous sachiez qu'on leur a affirmé que votre chochet allait les saigner comme des volailles pour incorporer leur sang innocent à votre pain de pâque. Ce sont de vraies oies, ces petites, et elles mériteraient qu'on leur coupe le cou !

Et il s'est mis à rire.

J'étais irrité, indigné qu'une si grande bêtise, une si grande méchanceté continue à nous poursuivre et j'ai crié :

— C'est idiot ! Ces gamines sont des sottes !

Quelques ouvriers s'étaient rassemblés autour de moi.

— Elles ne sont pas si bêtes que ça, dit l'un d'entre eux. Rappelez-vous le fameux procès de Tisza-Etزلár. Il n'y a pas tant d'années, on a accusé des Juifs d'avoir assassiné une gosse de douze ans pour lui prendre son sang. Le juge a inculpé plusieurs personnes et arrêté le fils du sacrificateur. Il a été interrogé brutalement ; on a passé au crible chacun de ses actes, même ceux de son enfance. Il a été battu ; des hommes de la police ont osé lui promettre une récompense et la liberté s'il dénonçait ton père comme étant l'assassin.

L'ouvrier, ménageant ses effets, s'était tu. Et avec inquiétude je me demandais si ces Juifs avaient été condamnés, quand il a repris :

— Heureusement que dans notre pays il y a des hommes droits et instruits. Des avocats, des écrivains, des artistes, tous hommes de savoir, sont intervenus, ont alerté l'opinion publique et les Juifs ont été acquittés.

J'ai respiré, mais j'étais profondément révolté que cette affaire ne se soit pas immédiatement terminée par une mise en liberté, qu'il ait pu se trouver une police et des juges pour l'instruire, une cour pour la juger. J'ai pensé que si les Juifs avaient osé prétendre que les chrétiens fabriquaient leurs hosties avec du sang juif on aurait crié au scandale. On nous aurait accusé d'avoir des pensées monstrueuses, d'être de mauvais Hongrois.

— Et alors ? a demandé une ouvrière, qui était le coupable ?

— Personne. On a retrouvé la fille morte, elle s'était noyée accidentellement. Ça n'a pas empêché que les Juifs qui avaient été arrêtés ont quitté le pays, et je crois que ça valait mieux pour eux...

Quelques heures plus tard, les fillettes avaient tout oublié. Pas moi. Au contraire, je me souvenais désagréablement de la pâque de mon enfance à Sajó-Kesznyéten où mon père avait évoqué celle, sanglante, de Russie, et je voyais encore l'irruption des paysans chez nous, venus nous demander avec quoi nous fabriquions le pain de Pessach.

Devions-nous à tout jamais être les boucs émissaires des superstitions les plus grossières ? Ces pensées me remplissaient d'une fureur impuissante qui me faisait mal et m'a empêché pendant plusieurs jours de me sentir bien dans ma peau.

Passé les fêtes, je suis resté jusqu'au mois de mai à Jánosháza que j'ai quittée pour aller chez mes parents. J'étais heureux ; j'avais acheté pour mon père une canne à bec de corne et pour maman un joli fichu de tête qui cacherait la misère de sa perruque. Celle-ci datait de son mariage. La pluie et le soleil lui avaient donné de curieuses couleurs verdâtres et rousses ; son usure très apparente laissait apercevoir de

petits morceaux de la coiffe.

Ce jour-là j'ai été bien reçu, non à cause de mes cadeaux, mais de ma conduite que mon père avait appréciée. Il n'empêche que pour rester à la maison, j'ai dû promettre de continuer mes études talmudiques et d'enseigner l'alphabet hébreu aux petits enfants de la communauté.

Pendant quelques semaines j'ai mené une vie paisible, reposante. Je ne quittais mes livres que pour aider ma mère en lui tirant son eau du puits et en lui coupant son bois. J'espérais qu'un peu de repos retarderait les progrès de cette maladie qui l'oppressait. La nuit, elle avait des crises d'étouffements qui l'obligeaient à se lever. Et, bien souvent, entendant son pas furtif, j'allais la rejoindre dans le jardin où, disait-elle, elle respirait mieux.

J'ignorais le nom de son mal. Notre maigre budget ne prévoyait pas de médecin. Ce qui n'aurait rien changé, or ma mère ne l'aurait pas davantage consulté. Elle m'avait défendu d'en parler à mon père :

— Il est inutile d'inquiéter ton père pour cela, ce ne sont que les suites d'un rhume. Ça passera avec l'été...

Cet été semblait s'annoncer fort mal. De vilains nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon.

Le 28 juin 1914, entendant la trompette du crieur public, les gens du village sont sortis en courant de leurs maisons.

Un voisin m'a appelé :

— Venez vite ! L'archiduchesse et l'archiduc François-Ferdinand ont été assassinés !

J'avais si peu d'idées politiques que je ne réalisais pas la signification de cette nouvelle, sa gravité...

— C'est la guerre, disaient les hommes.

Et déjà j'entendais :

— Ces sales Serbes, ils l'ont fait exprès...

— Mais non, c'est un étudiant bosniaque.

— Tout ça, ce sont des prétextes...

Je ne comprenais rien à ces échanges de vues, mais ils m'angoissaient.

Le soir, à l'heure de la prière, toute la communauté juive se pressait dans la synagogue. Le visage inquiet, les hommes s'interrogeaient entre eux :

— Qu'en pensez-vous ?

— Est-ce que c'est mauvais pour nous ?

— C'est toujours le Juif qui paie les pots que les goyim cassent entre eux...

— Pourvu que leur colère ne se retourne pas contre nous ! Qu'on ne nous rende pas responsables de ces calamités !

Dans leur crainte, ceux qui étaient d'origine polonaise ou russe ont

prononcé le mot de pogrom. Et le silence nous a paralysés. Le mot était suspendu au-dessus de notre tête ; il semblait qu'une parole malheureuse pouvait le faire tomber sur nous et qu'il nous écraserait impitoyablement. Avec toute ma tendresse, je regardais ces Juifs si semblables à moi ; je ressentais leur peur sans très bien la comprendre. Étions-nous donc tellement différents des autres pour trembler au moindre souffle des événements ?

Ce soir-là, c'est avec une ferveur passionnée que nous avons prié pour le maintien de l'ordre et de la paix dans le monde.

À la fin du service, mon père a été harcelé de questions. Pour nous il était celui qui savait, qui pouvait expliquer, rassurer...

Mais sa voix était triste :

— Mes amis, je ne peux rien vous dire, simplement une chose est sûre : ce double assassinat va avoir des suites très graves...

— Mais pour nous ?

Il a eu un geste apaisant :

— Nous ne sommes pas mal vus dans ce pays ; les paysans nous connaissent, nous apprécient, beaucoup de gens nous aiment...

En écoutant ses affirmations, je pensais aux scènes du cimetière de Bakony-Tamási, aux fours à plâtre, aux gamines de la fabrique de matzot à Jánosháza, à ce procès de Tisza-Eszlár. J'entendais les cris des gamins : « *Büdös Zsidó !* » (« Sale Juif ! »). Se pouvait-il que mon père soit dans l'erreur ?

Pour les risques de guerre, il avait vu juste. Le 28 juillet 1914, toutes les cloches de Hongrie, ont longuement sonné. De village en village, le tocsin répandait la peur. L'Autriche-Hongrie venait de déclarer la guerre à la Serbie.

La guerre ! Je continuais à ne pas comprendre ce mot. Je savais qu'il signifiait la mort et la destruction, mais pour moi le choc des années s'affrontant demeurerait une image biblique nimbée de poussière d'or et de sang ! C'était avant tout des luttes saintes où David triomphait de Goliath. Avec simplicité, je croyais que la cause du juste devait toujours être la meilleure. Une seule chose m'inquiétait : le nombre des péchés d'Israël était grand. Et si Dieu avait décidé de nous en punir ? Les précédents catastrophiques ne manquaient pas dans la Bible...

Après avoir prié avec ferveur, en présence d'une délégation de la municipalité, pour que ce fléau soit repoussé hors de nos frontières, mon père a présidé un service religieux exceptionnel au cours duquel nous avons tous, d'un même cœur confiant, imploré la victoire du peuple hongrois.

Jamais notre village n'avait connu une animation aussi grande et désordonnée que celle causée par la mobilisation. Les moissons de cet été de 1914 s'annonçaient miraculeuses et les hommes souffraient

d'être obligés d'abandonner leurs champs. De nombreux rappelés avaient commencé par boire gaiement. Dans l'allégresse, ils avaient porté des toasts à leur bon droit et à la valeur guerrière de leurs bras. À cet instant d'exaltation patriotique, a succédé une sorte d'apathie. Quand leurs femmes sont venues leur dire : « Il est temps de rentrer... tu dois partir. J'ai préparé tes affaires », pour la plupart dégrisés, ils sont allés, par petits groupes trouver leur curé, leur pasteur ou leur rabbin, afin que chacun d'eux les bénisse. Nombreux étaient ceux qui prenaient avec le ciel la triple garantie de trois bénédictions. Mon père accordait libéralement la sienne à tous. Je l'ai même vu faire une chose étonnante, imprévisible : il a autorisé ma mère, qui n'avait jamais touché la main d'un autre homme que celle de son mari, à embrasser ceux qui le demandaient.

— Madame Tulman, je ne veux pas partir sans recevoir le baiser d'une mère et la mienne est morte...

Dans l'ensemble, les paysans étaient inquiets. Ils ne comprenaient pas les raisons de cette guerre peu populaire. Ils se désespéraient de quitter leur famille. Regardant leurs champs, ils murmuraient : « Qui les moissonnera ? » Et je pensais avec le prophète : « Ils planteront des vignes dont ils ne boiront pas le vin⁴³. » Les péroraisons des notables ne parvenaient pas à les rassurer. Le maître d'école, les gros messieurs de la municipalité avaient beau leur taper sur l'épaule en disant : « Ne vous en faites pas pour les blés et le maïs. Il y a bien longtemps que vous serez revenus quand ils seront mûrs... » leur angoisse demeurait. Passivement, ils écoutaient ces hommes instruits leur lire les journaux où dans un grand mouvement d'optimisme patriotique on annonçait que la guerre durerait à peine quatre semaines.

Cependant, par vagues, l'optimisme et la gaieté hongroise reprenaient le dessus. Une bonne plaisanterie courait les cabarets : « Les Magyars ont un solide appétit ; ils avaleront six Serbes par jour ; ils n'en feront qu'une bouchée de ces brigands-là ! » Et les garçons disaient à leur promise :

— Surtout attends-moi... Je serai si vite revenu que ce n'est pas la peine que tu te maries avec un des pauvres éclopés qui restent ici !

Il était vrai que déjà il ne restait plus beaucoup d'hommes valides à Némès-Szalók, et il en était ainsi dans tout le pays. Sur les quais des gares, comme l'on escorte des héros dans un même élan fraternel, juifs et chrétiens accompagnaient les mobilisés. Des cocardes aux couleurs nationales, des fleurs ornaient les vestes. Ils partaient dans une atmosphère de comices agricoles, enrubannés comme du bétail primé. Ces départs se donnaient des airs de fêtes populaires ; mais les mères – dont la mienne – les épouses et les sœurs pleuraient déjà sur ces soldats qui étaient encore leurs fils, leurs maris ou leurs frères.

Depuis, j'ai pensé que les jours de mobilisations les femmes sont

plus réalistes que les hommes ; elles se laissent moins aveugler par la gloire du fracas des armées.

Peut-être n'étais-je pas assez guerrier ? Peut-être mon père m'avait-il trop inculqué le respect de la vie humaine et la haine de la violence ? Sur ce quai de gare où j'étais venu voir les autres partir, malgré les chants populaires patriotiques je me suis senti très triste. Je connaissais bon nombre de ces hommes, de ces garçons de Némès-Szalók, de Jánosháza, et j'avais le sentiment que leur retour n'était pas proche ; mon instinct ne me trompait pas.

Très vite le conflit s'est étendu. La Russie, notre vieille ennemie, s'est alliée à la Serbie ; l'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie, puis à la France. La guerre rongait l'Europe comme un cancer foudroyant, les mobilisations se succédaient : en onze jours, sept pays étaient atteints par ce mal absurde. Déjà, nous comprenions tous qu'il ne s'agissait plus de faire une simple promenade punitive de quatre semaines chez les Serbes...

Mon père, qui avait beaucoup souffert du régime tsariste, désirait sa chute ; sans pour autant aimer le Kaiser qui dans cette guerre était l'allié de l'Autriche-Hongrie. Dans sa sagesse, il souhaitait que ces deux géants – Russie et Allemagne – se neutralisent. À chaque service, il terminait sa prière ainsi ;

— Que notre Dieu, le Dieu des armées, frappe son principal ennemi par le bras de l'autre adversaire.

Les journaux publiaient des communiqués triomphants, nous assurant que nos troupes étaient victorieuses sur tous les fronts.

Cependant, dans notre village, la réalité apparaissait bien différente ; les premières lettres de prisonniers commençaient à arriver. La majorité de la population étant illettrée, les femmes se les montraient l'une à l'autre avec inquiétude :

— Il m'a écrit. Qu'est-ce qu'il peut bien me raconter ?

— Le mien, il ne sait pas écrire ; un camarade a dû le faire pour lui.

Alors elles sont allées chez le curé, le pasteur, le rabbin, qui leur ont dit : « Votre mari, votre père, votre fils est prisonnier. » Et leurs yeux se sont emplis de stupeur. À la guerre, on pouvait aussi être prisonnier. Les femmes ne savaient pas s'il fallait s'en réjouir ou en pleurer ? Elles posaient d'une voix blanche des questions simples : « On ne fait pas de mal aux prisonniers ? » « Reviendront-ils après les autres ? » « Sont-ils loin ? »

Et quand on leur a dit que leurs prisonniers réclamaient des lettres, des nouvelles du pays, elles ont secoué la tête avec impuissance. Comment allaient-elles faire ?

Presque chaque jour, mes sœurs écrivaient aux absents pour toutes celles qui les en priaient. Et les femmes les en remerciaient avec des

pommes de terre, du grain ou quelques fillés. J'aurais volontiers suivi leur exemple, mais mon père me l'avait interdit. Sous sa surveillance, j'étudiais inlassablement les mêmes textes, m'efforçant d'y découvrir un sens caché, une précision qui renforce la loi ou lui donne un sens nouveau. Ou simplement j'apprenais par cœur les textes que je devrais pouvoir, à toute occasion, citer sans erreur. Impuissant, je voyais ma mère, les mains gonflées et rouges, laver le linge des autres. Dès le petit jour jusqu'à très avant dans la soirée, elle trottait sans cesse de notre maison au village ; elle ne lâchait une besogne que pour en attaquer une autre ; sa tâche semblait n'être jamais achevée. Et moi qui me sentais un garçon solide et fort, je ne pouvais rien pour l'aider. Cela me révoltait. Il ne m'était plus possible de continuer à accepter passivement d'être nourri par elle. Une bouche en moins à table, une chemise, des chaussettes en moins à raccommoder seraient un soulagement pour elle.

Mon père avait placé la vie spirituelle au-dessus de tout ; moi, je ne le pouvais pas. Le seul soulagement que je pouvais apporter à ma mère était de quitter son foyer. J'avais gardé un souvenir douloureux de l'absurde vagabondage qui m'avait ballotté à travers tout le pays ; l'idée de repartir m'était pénible. Je ne pouvais pas non plus retourner à Jánosháza, car ce n'était pas là que j'obtiendrais un diplôme qui ferait de moi un rabbin, et il me semblait urgent d'atteindre enfin ce but.

Mon choix s'est arrêté sur la célèbre yeshivah de Waitzen⁴⁴. Elle était dirigée par un rabbin dont la renommée avait largement dépassé nos petites frontières. Ce Rabbi est resté l'un des plus savants talmudistes de notre siècle. Entrer dans son école et surtout en sortir avec le diplôme de « Morenou » serait pour moi une référence de qualité. Mon père ne pouvait qu'approuver et faciliter ce projet, car depuis longtemps il échangeait avec le Gaon⁴⁵ de Vác une longue et importante correspondance sur les subtiles controverses que soulevait, indéfiniment, l'interprétation des textes talmudiques. Je n'ignorais rien des difficultés matérielles qui m'y attendaient et qui seraient semblables à celles que j'avais connues à Kolta, mais je devais partir et je l'ai fait.

Et mon père a béni mes treize ans, ma mère m'a embrassé et j'ai quitté notre maison. Mais ce départ ne ressemblait pas aux précédents. Je savais que je n'habiterais plus avec eux. Que dorénavant quand je reviendrais dans la maison de mon père je serais un visiteur... Je quittais définitivement toute une portion de ma vie : celle de mon enfance.

8. L'éveil d'une conscience politique

Si l'enseignement de la yeshivah de Waitzen était très supérieur à celui de Kolta, la vie y était pourtant identique : Mes antécédents m'avaient permis d'y être chazer-baschur, mais je n'en tirais qu'un mince profit. Ici il n'y avait ni cancre ni petits esprits, et le nombre de ceux qui désiraient un répétiteur était infime. Je continuais à dormir sur un banc de la classe et à mendier mes repas. La guerre aggravait cette situation.

Cet hiver de 1914 est demeuré mémorable pour sa rigueur ; il faisait très froid, le bois était rationné, le charbon inexistant. La nuit, la classe n'était pas chauffée ; et comme on appliquait strictement quelques règles d'hygiène, dès que les élèves venaient de quitter la salle on ouvrait largement les fenêtres. J'avais eu beau objecter avec humour qu'en agissant de la sorte les courants d'air chasseraient de leur souffle glacé l'Esprit-Saint qui planait au-dessus de nos têtes pieuses et qu'ainsi ils nous privaient de son secours, nos maîtres, insensibles à cet argument théologique, étaient restés intraitables et toute la nuit je grelottais.

Seulement il s'opérait maintenant en moi une transformation importante : ce que j'avais supporté humblement, il n'y avait pas si longtemps encore, me paraissait intolérable, odieux. Je prenais conscience de l'injustice sociale et elle me révoltait. J'estimais immérité de souffrir du froid, de la faim, alors que près de moi des camarades, bons ou mauvais élèves, mais nés de parents riches, étaient comblés de toutes sortes de gâteries.

Les privations que la guerre imposait aux gens les durcissaient, les rendaient plus égoïstes. Même parmi nous, les baschurs, qui aurions dû être une sorte d'élite, il se produisait d'importants changements. La notion, simple, pure, du bien et du mal, se modifiait, se nuancait ; on acceptait l'idée de n'être pas tout à fait bon ni tout à fait mauvais. Surtout apparaissait une nouvelle qualité : la débrouillardise. Grâce à elle, je voyais des camarades peu fortunés vivre aussi bien, ou presque, que les plus riches. Comment faisaient-ils ?

Quand je les interrogeais, ils me répondaient :

— Oh ! on ne fait rien de mal, on se débrouille ! Il faut fréquenter ceux qui savent bien exploiter la situation et en profiter. Dans leur sillage, on trouve toujours quelque chose à glaner.

Ce langage, nouveau pour moi, m'inquiétait un peu ; je trouvais à

ces garçons comme une odeur de soufre... mais comme j'avais perpétuellement faim, j'ai prêté une oreille complaisante à ces voix tentatrices :

— Les miettes des riches sont plus nourrissantes que les plats des pauvres. Va chez Loewy, le fournisseur en farine aux armées impériales et royales ; il n'y a pas longtemps il n'était qu'un bon petit commerçant et un pieux talmudiste, maintenant il est millionnaire. Débrouille-toi pour te faire inviter à sa table et tu nous diras merci.

Pour devenir l'heureux possesseur de leur mine satisfaite et de leurs joues bien nourries, je suis allé chez ce Loewy.

Il n'était pas loin de midi quand je m'y suis présenté, et avec l'audace désespérée des timides je lui ai dit :

— Je suis chazer-baschur à l'école de la ville et serais heureux si vous vouliez bien m'inviter.

Assis devant une assiette débordante, un gros homme à l'œil fuyant, méfiant, me regardait :

— Eh bien ! puisque cela a l'air de te faire plaisir, j'accepte que tu viennes manger ici une fois par semaine, mais il faudra que tu me remettes suffisamment de tickets de pain.

Des tickets de pain ? J'en ignorais l'existence. Mes conseillers avaient omis de m'en parler. Ne possédant pas mon acte de naissance, il m'a fallu le faire venir. Ces démarches étaient bien nouvelles pour moi. C'était la première fois que je me trouvais en présence de fonctionnaires de l'État ; leur attitude arrogante, leur suspicion m'ont étonné et leurs réflexions déplu :

— Ces Juifs ! Toujours les mêmes. Ils ne savent même pas où ils sont nés...

Révolté, j'ai répondu :

— Comme vous, monsieur, en Hongrie.

— C'est vrai que vous n'avez pas de pays... Alors vous naissez chez les autres, n'importe où. Tu aurais aussi bien pu être polonais ou russe...

J'ai baissé la tête ; c'était vrai, j'étais né ici par hasard. Pour la première fois je réalisais que je n'étais peut-être pas un Hongrois comme les autres.

Trois semaines plus tard j'avais mes tickets de pain. Je n'étais pas assez sot pour ne pas avoir compris l'intérêt qu'ils représentaient pour ce Loewy. Contre un seul repas par semaine il obtenait cinq tickets. Étant donné le nombre de baschurs reçus à sa table, ce « débrouillard » ne devait pas manquer de pain... Mais comme je ne voulais pas en manger, de ce pain-là, le vendredi soir je suis allé attendre à la porte de la synagogue qu'un Juif pieux ait la bonne idée de m'offrir un repas. Ce n'était pas humiliant, cela faisait partie de nos coutumes, de nos habitudes ; inviter un baschur représentait la

contribution des membres de la communauté aux études des futurs rabbins. J'étais là depuis un moment quand j'ai aperçu Loewy qui parlait au rabbin ; me reconnaissant, d'une voix forte mais pleine d'onction, il m'a dit :

— Baschur, veux-tu venir souper chez moi ce soir ?

Sur un ton pleurard, j'ai geint :

— Monsieur Loewy, je ne peux pas, je n'ai plus de tickets de pain.

— Tu plaisantes, je te les avancerai ; décide-toi, il y aura du barchess³⁵ sur la table.

De ma plus belle voix de baryton naissant, je lui ai répliqué :

— Je ne viendrai pas. Je ne veux rien devoir à des gens de votre espèce, même pas un ticket de pain.

Et je lui ai tourné le dos.

Ce fut ma première révolte. Immédiatement, j'ai su de quel prix cette sorte d'acte se payait. Le soir, sur mon banc dans la classe vide, en grelottant j'ai pleuré de faim et de froid.

La guerre se nourrissait d'elle-même ; elle vidait les hommes de leur sang, prospérait, s'engraissait de notre misère. Elle poussait les gens à utiliser toutes sortes d'expédients déshonorants. Pour la servir, elle appelait à elle tous les prêtres du veau d'or. Jamais on ne s'était plus facilement et plus malhonnêtement enrichi ; mais jamais les malheureux n'avaient été aussi misérables. L'injustice sociale creusait des fossés profonds entre les différents milieux et devant elle, pour la première fois, j'étais secoué par des poussées de colère généreuse. Cette guerre faisait lever en moi toutes sortes de ferments de révolte.

Mes études ne m'isolaient plus, elles ne parvenaient plus à me couper du monde. Et j'avais partagé ma vie en deux : le jour, je retournais quelque trois mille ans en arrière, mes pieds se brûlaient aux sables du désert, mon cœur pleurait au mur de Jérusalem, je vivais des conflits nobles aux causes justes. La nuit, j'allais traîner sur les quais de la gare et je découvrais le visage pitoyable de la guerre.

Vác était située à un important nœud ferroviaire. Trois lignes s'y rejoignaient et convergeaient ensuite en direction de Vienne.

C'était l'hiver de 1915 ; les convois militaires défilaient presque sans interruption, ils montaient vers le front ou en descendaient. Les mouvements des troupes m'étaient incompréhensibles, mais ce qui ne me l'était pas c'étaient les plaintes, les souffrances, les désespérances de ces soldats... Je n'y rencontrais pas que des Hongrois ; fréquemment des trains de militaires allemands y stationnaient. Les soldats bavardaient facilement avec moi. Je parlais mal l'allemand, mais nombreux étaient ceux qui comprenaient mon yiddish, riche en mots germaniques ; cela me permettait de leur servir d'interprète auprès des Hongrois avec lesquels ils faisaient des échanges : pour obtenir des légumes frais, des pommes, ils offraient du pain, du

chocolat, du café, des cigarettes.

Ils me remerciaient en me donnant aussi du pain et du chocolat.

Rapidement, les réflexions de ces hommes sont devenues pour moi le baromètre de la guerre. La première année n'était même pas terminée que déjà ils disaient : « C'est trop long ! » À eux aussi on avait promis une promenade en armes à travers les champs de blé de l'ennemi. Elle s'éternisait ; cependant leur moral demeurait bon et ils plaisantaient :

— Avec un peu de chance, mon garçon, nous te laisserons le temps et la possibilité de mourir en héros sur le front !

Quelques-uns croyaient encore à une issue victorieuse très proche. Pourtant, dans l'ensemble ils ne me semblaient pas très convaincus de la nécessité de ce conflit. J'estimais qu'ils manquaient d'enthousiasme, peut-être parce que je ne les entendais que rarement chanter. Ils n'étaient pas tristes, mais passifs.

Une nuit de février, d'un train de marchandises en souffrance sur une voie de garage, des chants se sont pourtant élevés. C'était tellement inattendu que j'ai couru vers ces wagons. Qui étaient ces hommes ? C'étaient des soldats russes qui faisaient partie des cent mille prisonniers ramenés de la bataille des lacs de Mazurie, et que l'on évacuait un peu partout.

Pour eux, la guerre était finie... Peut-être était-ce pour cela qu'ils chantaient, alors que les Allemands se taisaient ? Leurs chants étaient d'une grande beauté, nostalgique et sauvage. Je le leur ai dit, ce qui m'a été facile, car parmi eux deux ou trois comprenaient le yiddish.

J'avais treize ans et demi, j'étais un gamin et ils m'ont souri. Leurs uniformes étaient pauvres, sales, disparates ; ils appartenaient à des régiments différents. L'infanterie, la cavalerie, l'artillerie étaient fraternellement mêlées dans une infortune commune. La plupart de ces hommes avaient les yeux clairs, les cheveux blonds et ils riaient.

Je m'inquiétais. Est-ce si pénible d'être au front, que d'être prisonnier vous fasse rire et chanter ?

L'un d'entre eux m'a demandé en mauvais allemand :

— Tu es pour la guerre, petit ?

— Non.

— Tu as raison, nous n'avons plus confiance ni dans le tsar ni dans nos officiers... Vainqueurs ou non, on s'en fout ; ce que nous voulons c'est la paix.

C'était la première fois que j'entendais des opinions aussi étonnantes. Comment pouvait-on désavouer le chef de son pays ? Je comprenais que mon père déteste le tsar, mais eux, pourquoi ? Qu'avaient donc leurs officiers de si particulier ? Les grands généraux ne sont-ils pas tous comme Gédéon, le bras de Dieu ? Vraiment, je ne les comprenais pas... Je ne pouvais pas savoir que ces hommes,

moujiks pour la plupart, portaient déjà en eux les germes de la révolution ; qu'en 1914, les grèves de Bakou, à la veille de la guerre, et celles de Saint-Pétersbourg, au cours desquelles des barricades avaient été dressées, étaient les prémices de la révolution russe.

La gare était devenue mon véritable domicile. Elle exerçait sur moi une telle fascination que la nuit, quand le sifflet d'une locomotive me réveillait, je me levais et je répondais à l'appel de cette sirène. Les employés avaient pris l'habitude de me voir, ils me disaient bonsoir et me laissaient passer sur les quais.

J'aimais le visage de ces soldats, modelé par la nuit et la fatigue, meurtri par la guerre. Ceux qui revenaient du front n'avaient pas les mêmes yeux que les autres. Je trouvais leurs gestes plus lents, des gestes de paysans. Je sentais qu'ils savaient des choses que l'on ne peut apprendre dans aucun livre et je me demandais si je les connaîtrais un jour, si plus tard j'aurais, moi aussi, ce regard un peu perdu dans un visage que la barbe n'ennoblit plus, mais salit. Il m'arrivait de m'endormir sur les banquettes de la salle d'attente ; leur bois n'était pas plus dur que celui de l'école et j'y avais plutôt moins froid.

Cette année-là je n'ai pas fait d'études très sérieuses, mon esprit n'était pas libre ; j'avais une plus grande curiosité des hommes et des événements que des textes.

C'est un incident imprévisible qui a décidé de mon départ de Vác. Le fils du chamess de la synagogue ne possédait pas une intelligence très éveillée. Charitablement je lui servais de moniteur. Pour m'en remercier, son père, qui avait également la responsabilité de la mikve, m'autorisait à m'y baigner gratuitement. Tous les vendredis au coucher du soleil, je me trempais dans l'eau où tous les Juifs pieux venaient de prendre leur bain rituel. Je n'ai jamais cherché à savoir s'ils se lavaient avant cette cérémonie. Moi pas.

Un soir, au moment de remettre ma chemise, je me suis aperçu qu'elle était vraiment trop sale. Rapidement, je l'ai lavée dans l'eau rituelle ; comme je n'en possédais pas de rechange et n'avais pas le temps de la faire sécher, je l'ai remise sur moi en espérant que la chaleur de mon corps s'en chargerait. Puis j'ai couru vers la synagogue où mon absence aurait pu être fâcheusement remarquée et commentée. En y arrivant, j'ai constaté avec satisfaction que ma chemise commençait à être raide. « C'est bon signe, me suis-je dit, elle sèche ! »

À la fin du kaddish Tithkabal tandis que je disais : « Mon secours vient de l'Éternel », j'ai eu la sensation agréable que ma chemise s'amollissait et m'en suis réjoui.

Seulement, pendant que l'officiant chantait : « Plus de tourments ! plus d'angoisses ! » j'ai senti couler le long de mes cuisses un liquide

tiède, et j'ai réalisé la situation : ma chemise était en train de se dégeler.

Au kaddish des Orphelins² ma peine était extrême : mes deux pieds baignaient dans une flaque d'eau. Si je voulais manger ce soir-là, je n'avais pas un instant à perdre, il me fallait me précipiter vers la sortie. Si j'étais invité, pouvais-je me rendre chez mon hôte avec une chemise dégoulinante ?

C'était le genre de situation dont j'ai appris plus tard qu'elle était cornélienne.

Dans le courant d'air de la porte, le vent était glacial et ma chemise s'est recongelée. Je ne m'en souciais plus : j'avais faim. Un Juif aimable m'a invité. L'endroit où habitait mon bal-habaït (hôte) était assez éloigné, ce qui me rassurait ; je comptais sur un long parcours pour donner à ma chemise le temps de sécher... Elle était devenue dure et cassante comme du carton. Les jambes écartées, ³⁶ marchant en canard, je peinais à suivre mon hôte qui allait allègrement, bien abrité du froid par sa grosse pelisse.

Après m'être lavé les mains et en avoir loué Dieu, le maître de maison a rompu le pain et l'a béni. J'en ai mangé un morceau, comme il se doit, puis je me suis assis à table à côté de ce brave homme et de sa famille.

Avec délices, je me suis senti envahi par la bonne chaleur de la pièce ; je souriais à tous avec bonheur quand, horreur ! j'ai senti que ma chemise commençait à fondre de nouveau. Rapidement ma chaise s'est transformée en bain de siège et j'entendais maintenant avec angoisse des gouttes d'eau tomber régulièrement sur le parquet ciré.

C'était la première fois que je venais dans cette maison ; jamais je ne m'étais assis à la table de gens plus aimables, plus prévenants. Ils me posaient toutes sortes de questions amicales auxquelles je répondais avec plus ou moins de cohérence. À la fin du repas, la femme m'a remercié d'avoir accepté l'invitation de son mari en me disant : « C'est un plaisir d'avoir à sa table un baschur aussi bien élevé que vous ; trop souvent ils bavardent à tort et à travers. Nous ne pouvons que vous louer d'une si grande réserve. »

Je n'avais plus qu'un désir : fuir. À l'action de grâces de la fin du repas, j'ai à peine pris le temps de répondre par la prière des Étrangers : « Que le Dieu de miséricorde bénisse le maître de cette maison, sa femme, ses enfants et tous les siens... » et je les ai quittés hâtivement prétextant des révisions de textes.

Le lendemain – la faim oblige –, je me trouvais à nouveau à la sortie de la synagogue, tendant moralement la main. Quand j'ai vu mon hôte de la veille s'avancer vers moi, le sourcil froncé, la bouche coléreuse. Il a pris les autres Juifs à témoin :

— Le voilà ce gamin malpropre, la honte de sa yeshivah... Tu as

une singulière manière de remercier un bal-habaït de son hospitalité !

Il a enflé sa voix et m'a doué au pilori de la honte :

— Regardez-le, ne vous fiez pas à son visage d'ange. Sachez qu'après avoir pissé sur sa chaise, ce dégoûtant a osé revenir à la porte sainte de notre synagogue pour abuser de nous tous et, persuadé de son impunité, se faire inviter. Mais qui voudrait de "ça" dans sa maison ?

Quel moment affreux ! La honte me chauffait le front. Je n'osais même pas m'enfuir et je voyais ces gens vertueux, bien nourris, chaudement habillés, passer devant moi la tête haute et le regard méprisant. Pour me disculper de cette accusation, il m'aurait fallu avouer ma misère. Ce n'était pas possible ; le faisant, n'aurais-je pas offensé mon père ?

Cette fois Dieu ne vint pas à mon secours. Je n'ai reçu aucune aide. Le temple s'est vidé et j'ai jeûné. Ce n'était pas la première fois...

Ce pénible incident m'a décidé à quitter Vác, car on ne peut pas vivre sans manger et je savais que ce scandale ne s'oublierait pas facilement.

Comme les fêtes de la pâque approchaient, j'ai pensé retourner chez mes parents à Némès-Szalók où je pourrais me faire engager à la fabrique de matzoth pour la durée des fêtes. C'était mon pain assuré pour quelque temps.

Quand mon père m'a vu entrer, sa réaction n'a pas été des plus heureuses :

— Peut-on savoir pourquoi tu as encore abandonné ton école ?

Pouvais-je répondre : « Parce qu'on a cru que j'avais pissé dans ma culotte ! » Je n'ai trouvé que de mauvaises raisons qui lui ont fait fâcheusement hocher la tête.

Chez nous, la misère m'a semblé plus évidente encore que par le passé. Il était grand temps que je rapporte quelques couronnes à ma mère. Dès le lendemain de mon arrivée, je suis allé à la fabrique me proposer, cette fois, comme ouvrier boulanger. C'était un travail assez dur, mais mieux payé que celui de surveillant que j'avais eu auparavant, et il m'a permis d'aider maman.

Les fêtes passées, je n'avais aucune raison de prolonger mon séjour. J'avais eu avec mon père une conversation brève, mais précise :

— David, ta présence pour ta mère représente un surcroît de fatigue. Elle n'est pas, non plus, salubre pour tes études et ne prépare pas ton avenir. Que comptes-tu faire ?

— Père, nous ne sommes pas très éloignés de la ville de Pápa.

J'aimerais être admis à suivre les cours de son centre d'études supérieures du Talmud.

— C'est une sage décision. Plaise à Dieu que l'on t'y autorise.

Grâce à mon titre d'ancien élève de la yeshivah de Waitzen, je fus

bien accueilli à Pápa. Là, pour la première fois, ma vie quotidienne ne m'a posé aucun problème. Dieu y a pourvu. Dès le premier jour, j'ai été hébergé gracieusement par le propriétaire d'une auberge qui, apprenant que j'étais le fils du rabbin Tulman, m'a offert l'hospitalité.

Tous les soirs dans la beth-hamidrasch, se donnaient des conférences, fort renommées dans les milieux rabbiniques. Elles groupaient des industriels, des hommes d'affaires, des avocats, des médecins et des Juifs de différentes professions. Tous étaient des talmudistes zélés, souvent très érudits, et un même amour des Écritures les unissait. Quelques baschurs – dont j'étais – y étaient admis. Ces réunions d'exégètes sont une des particularités du judaïsme. On leur accorde une grande importance pour la connaissance de notre religion.

Jamais je n'avais assisté à une séance de ce genre. J'entrais dans cette salle avec un sentiment de curiosité et de respect pour les hommes qui, durant des heures, discutent pieusement, savamment, sur des sujets importants et graves.

Des groupes, la tête couverte et le menton barbu, bavardaient autour du pupitre vide du rabbin. Timidement, je me suis approché, prêt à m'instruire, persuadé d'entendre parler des lois mosaïques avec compétence :

— Croyez-moi, Elias, dit un des hommes, la situation est fort claire. Les Français se font des illusions : ils sont sûrs d'avoir stoppé l'offensive en s'enterrant dans les tranchées de Champagne. Quand elles le voudront, les armées allemandes les feront sauter de là comme... un bouchon de champagne.

Il s'est mis à rire et a eu un geste définitif de la main :

— Elles balaieront tout ce qui leur résistera...

— Qu'est-ce qu'ils attendent ?

— Leur heure.

— Sans doute, mais il va leur falloir faire front à l'Italie.

— Cette déclaration de guerre qu'elle nous a faite est une plaisanterie.

J'étais très étonné : où était la plaisanterie ? Comment la guerre pouvait-elle être ainsi considérée ?

— Et les Russes ne vous inquiètent pas ?

— Leur fameux "rouleau compresseur" a fait les preuves de son impuissance, il n'a rien écrasé du tout. Et puis ils ont à s'occuper chez eux...

— Vous croyez à ces histoires de séditions. Le tsar est très aimé...

— Alors pour vous la victoire est proche ?

— Bien sûr. Nous allons vers une triomphale promenade militaire.

— Que l'Éternel vous entende.

— Amen...

Ces hommes, convenablement vêtus, bien installés dans leur vie, leurs professions, informés des événements, semblaient dire des choses raisonnables. Pourtant elles m'étonnaient : ces commentateurs de la guerre ne ressemblaient guère à ceux qui la faisaient, à mes prisonniers, mes soldats qui voyageaient dans des wagons à bestiaux fraternellement mêlés à leurs chevaux. Et leurs opinions étaient grandement différentes de celles que j'avais entendues dans la gare de Vác. Où donc était la vérité ?

Puis leurs propos ont changé ; ils se sont mis à parler des difficultés quotidiennes, des restrictions, du pain et du charbon qui commençaient à se faire rare.

Quand le Rabbi est entré, comme des écoliers pris en faute, tous ces hommes graves se sont tus. Le Rabbi s'est installé à sa chaire et a commencé sa conférence en mettant en lumière les contradictions existant entre les commentaires d'un des pères de la Michna, Rabbi Akiba, et ceux de Schelomon ben Isaac.

À peine avait-il terminé son exposé que déjà de tous côtés on lui opposait d'autres textes, de nouveaux arguments ; on l'accablait sous les questions perfides, on lui tendait des pièges savants. Le véritable débat commençait. Chacun tentait de crier plus fort que son voisin dans l'espoir d'être entendu, sinon écouté. Le maître s'égosillait en tendant le cou pour répondre aux questions ou essayer de réfuter un argument. Le brouhaha était immense. Les interlocuteurs contestataires qui, en début de séance, étaient dignement assis s'étaient levés ; dans l'espoir de se faire voir du Rabbi, certains étaient montés sur les chaises. Parfois lassés, renonçant à se faire écouter, ils se rasaient, tandis que d'autres se relevaient.

Cet effarant tohu-bohu a duré jusqu'à minuit. Jamais je n'avais assisté à une séance semblable. Moi qui avais l'habitude de respecter la parole du maître, ce vacarme me paraissait inconvenant ; il me remplissait la tête de bruit et de fureur et me vidait le cerveau. Il fallait avoir l'esprit vif, l'oreille prompte, pour saisir quelques arguments intéressants et constructifs au milieu de la violence de ce désordre oral.

Je suis sorti de cette séance de Pilpoul³⁷ plus abruti qu'édifié, et surtout qu'instruit.

J'étais trop jeune pour apprécier et comprendre la leçon que ces hommes me donnaient. Nous, les Juifs, accusés de ne choisir que des métiers d'argent, banquier, commerçant, prêteur, sommes capables d'abandonner, d'oublier ce que les chrétiens appellent le « bedit gommerce » pour discuter après notre travail, très avant dans la nuit, un infime point litigieux du Talmud ; et le faire avec toute l'âpreté, toute la passion, que seuls les grands problèmes soulèvent. Les siècles pourront passer, ces hommes barbus, coiffés de leur petite calotte,

continueront inlassablement leurs interminables réunions, car ce sont eux les gardiens de la parole de Moïse et les garants de la foi judaïque.

Comme il n'y avait pas de mikvé à Némès-Szalók, mon père chaque vendredi prenait son bain rituel à Pápa. Le jeudi, bien avant l'heure, j'étais au fond de la salle quand il est entré et s'est assis à côté de moi. Immédiatement sa présence a éveillé la curiosité de ceux qui étaient également en avance. On nous regardait, on chuchotait. Fidèle à son habitude, perdu dans ses pensées, mon père ne voyait rien. Le Rabbi s'est installé devant son pupitre, puis, dans un silence momentané, à voix lente et précise il a exposé le problème qui devait être repris ce soir-là :

— Nous nous étions arrêtés la dernière fois au fameux verset 8 du chapitre III du livre de Job où le prophète maudit le jour de sa naissance et où pour la première fois, après Isaïe, chapitre XXVII, verset 1, il prononce le nom exécration de Léviathan. Inépuisable controverse : qui était ce Léviathan ? On ne peut plus guère en douter de nos jours : un des symboles du mal.

À l'évocation du monstre, un frémissement a parcouru l'assemblée. Ma curiosité était, elle aussi, très excitée. Je savais peu de choses sur le sujet, mais je n'ignorais pas que depuis des siècles il soulevait de multiples et passionnées polémiques.

Plus nombreuses, plus bruyantes encore que d'habitude, les interpellations ont commencé. C'est un véritable déferlement de questions qui s'est abattu sur le Rabbi. Satisfait, il lissait complaisamment sa barbe sans chercher à répondre ; son regard noir, vif, bien abrité sous ses gros sourcils, allait malicieusement de l'un à l'autre. Soudain, il a frappé sèchement, impérativement, sur son pupitre en criant :

— Silence ! Silence !...

Ramener au calme une cinquantaine de talmudistes gesticulants, qui défendaient avec passion leurs opinions très divergentes n'était pas une entreprise aisée. Enfin, il a obtenu un silence relatif :

— Chers coreligionnaires, ce soir mon distingué collègue et ami, le rabbin de Némès-Szalók, est parmi nous. J'aimerais, avant toutes discussions, qu'il nous fasse le très grand honneur de nous dire quelles sont ses pensées sur ce sujet.

Jamais je n'avais « écouté » un silence aussi parfait. Toutes les têtes étaient tournées vers mon père. Je transpirais d'inquiétude. Notre Rabbi était-il un méchant homme ? Entendait-il se moquer de mon père ? Que pourrait dire un petit rabbin de village en présence de ce monstre de savoir, de ce savant spécialiste de l'exégèse ?

Il m'a semblé que mon père se levait à regret pour monter à la tribune. Cette hésitation a augmenté mon inquiétude.

Ses deux mains appuyées au pupitre, sa majestueuse barbe étalée

sur sa poitrine, d'une voix tranquille il a commencé par récapituler chacun des points traités, citant de mémoire, sans défaillance, tous les textes se rapportant au sujet. Puis il a repris les questions posées par l'assemblée, les a disséquées ; ce qui lui a permis de démontrer combien les interprétations qui avaient été données étaient divergentes. Ensuite, il s'est tourné vers notre Rabbi :

— En fait, je crois que le problème a été mal posé. Car c'est un faux problème. Ce n'en est même, peut-être, pas un. Ce n'est qu'un épisode de l'Éternelle lutte entre le bien et le mal, le mal sous toutes ses formes que l'on retrouve sous divers vocables tout au long des Écritures. L'issue de cette lutte ne vous sera révélée qu'à la fin des temps quand les trompettes de la Résurrection éclateront et qu'au banquet des justes Dieu, lui-même, partagera le Léviathan. Alors seulement Adonaï daignera vous éclairer sur la finalité des mondes.

Tous étaient silencieux et attentifs ; le maître allait-il contre-attaquer et comment ? Le Rabbi de Pápa a tiré sur ses payèss avec désespoir, s'est avancé vers mon père, l'a pris dans ses bras, a caressé sa barbe avec vénération et l'a embrassé respectueusement sur le front.

Le tumulte a repris, tous les talmudistes debout ont poussé des « *Jechi !* » enthousiastes. La séance s'est achevée vers minuit et le Rabbi a invité mon père à venir prendre une tasse de thé chez lui. Les deux talmudistes ont « joué » au Pilpoul jusqu'à six heures du matin. Bien loin d'avoir leur endurance, il y avait longtemps que je m'étais endormi sur la table.

La distance qui me séparait de Némès-Szalók n'étant que de dix-huit kilomètres, j'allais souvent à pied rendre visite à maman. J'étais heureux de l'aider. Par les plus grands froids, en manches de chemise, la hache à la main, je m'appliquais à fendre de gros rondins d'un seul coup bien appliqué. J'éprouvais un réel plaisir à sentir mes muscles se durcir sous ma peau pour se détendre avec efficacité. Les privations ne m'avaient pas empêché de grandir et de me développer en force. D'ailleurs je paraissais facilement quatre ans de plus que mon âge. À quinze ans, on m'en donnait dix-neuf.

Un matin, tandis que je coupais du bois, mon père est sorti de la maison :

— Garde ta hache, mon garçon, mets ton manteau et viens avec moi sans faire de bruit.

Il tenait une serviette de toilette et portait une grosse pelisse toute pelée, mais chaude encore, qu'il avait jadis rapportée de Russie.

Le sol était gelé, la glace craquait sous nos pas. Il faisait beau, le soleil était sans chaleur et sous sa lumière dorée le paysage prenait l'air d'une eau-forte sur papier jauni. À grands pas, nous avons descendu le chemin qui traversait les bois et menait au moulin dont la

grande roue à aubes était immobilisée par les glaces.

— David, je ne peux pas aller chaque semaine à Pápa, cela est trop coûteux et me prend trop de temps. Je vais me baigner dans la rivière. Existe-t-il une eau plus pure, plus rituelle que celle que Dieu fait couler ?

Pour faire un trou d'eau libre, il m'a fallu casser la glace à grands coups de hache. Puis tandis que je surveillais les abords, mon père s'est déshabillé et s'est trempé entièrement dans l'eau. Comme Sem et Japhet devant la nudité de leur père Noé, je me suis détourné, car il est écrit : « Tu ne découvriras point la nudité de ton père¹. »

Pour éviter qu'en sortant de l'eau ses pieds gèlent sur la terre, je suis allé chercher de la paille au moulin et l'ai répandue sur le sol.

Quel homme étonnant ! La force de son âme était si puissante qu'elle commandait à son corps. Sur le chemin du retour, il avait le visage rose, détendu, de l'homme qui vient de prendre un agréable bain bien chaud dans le bassin de la mikve.

L'année passée à Pápa ne m'avait pas apporté grand-chose de positif. Mon esprit avait été ouvert, délié par les séances de Pilpoul, mais elles ne m'avaient été d'aucune autre utilité concrète. Si je continuais ainsi, je ne parviendrais jamais au rabbinat. J'ai décidé de retourner à Waitzen, dont je continuais à ambitionner le diplôme. Il était raisonnable d'espérer que le déplorable incident qui m'avait obligé à quitter Vác serait oublié. J'avais également l'impression d'être resté trop longtemps en dehors des événements. D'ici, ils se présentaient sous un jour assez irréel qui me paraissait faux.

En revenant à Vác, dès le premier soir je suis retourné à la gare. Je comptais bien y passer la nuit. Nous étions en 1916 et pas mal de choses avaient changé. Des sentinelles montaient la garde autour des wagons de prisonniers dont l'accès était maintenant interdit. Impossible d'approcher ces convois de Russes que l'on déplaçait sans cesse. Leurs chants continuaient à donner à la nuit un charme d'une nostalgie désespérée qui me bouleversait. Je l'aurais été bien davantage si j'avais compris les paroles de certaines de ces chansons qui ne me furent traduites que plus tard :

*De rage et de chagrin,
Malheureux comme un chien,
Je m'en irai dans la forêt sombre.
Dans la forêt sombre, de mon gré.
Avec mon fusil, je m'en irai.
Et là, trois malheurs je ferai.
D'abord mon commandant j'égarerai.
Puis mon fusil j'épaulerai.
Et comme troisième malheur,
Je frapperai au cœur.*

Sacré nom de bandit —

Mon chef, sois maudit !

Mais si je ne pouvais plus parler facilement avec les Russes, j'avais de longues conversations avec des soldats hongrois qui les approchaient et leurs propos m'étonnaient :

— Pour ces gars-là, la guerre est finie. Ils ont plutôt de la chance. Pour nous, elle va durer combien de temps encore ? On s'en souviendra de la fameuse promenade de quinze jours chez les Serbes...

Le ton était amer et ils ne se gênaient pas pour ajouter :

— On se bat pour quoi ? Pour qui ? L'empereur d'Allemagne ? d'Autriche ? le roi ?

— Penses-tu, reprenait un autre, on se bat pour les marchands de canons, les trafiquants qui fournissent les armées. Grâce à leur camelote, ils gagnent des millions pendant que nous on crève ! Ils n'ont pas envie d'arrêter ça...

Ils ne se cachaient pas pour tenir ce genre de conversations devant les wagons bourrés de prisonniers russes, et ceux-ci lorsqu'ils pouvaient se faire comprendre en profitaient :

— Camarades, qu'est-ce que vous attendez pour jeter vos fusils et rentrer chez vous ?

C'est peut-être lorsqu'ils s'exprimaient par gestes qu'ils étaient les plus éloquents. Leurs rires, leur joie démoralisaient les gardiens qui s'étaient fait une idée très différente du moral que des prisonniers auraient dû avoir. Et j'ai entendu un de nos soldats murmurer :

— C'est nous qui les gardons et c'est eux qui ont l'air d'hommes libres...

Parmi nos sentinelles, il y avait quelques Allemands. À un Russe qui se vantait d'avoir refusé d'obéir à son officier, j'entendis un artilleur bavarois répondre :

— Ce qui est possible chez vous ne l'est pas chez nous à cause de la discipline...

Dans un allemand approximatif, le Russe a rétorqué :

— Chez nous ce n'est pas plus facile : elle est remplacée par les Cosaques !

Et soudain unis, les deux soldats ont ri.

Ce spectacle, ces paroles me troublaient grandement. Je me demandais, un peu puérilement, pourquoi tous ces hommes ne jetaient pas leurs fusils ? Quelle belle façon de mettre fin à la guerre ! Comment se battre sans combattants ? C'est ainsi que de cette manière assez naïve j'approchais les problèmes sociaux et politiques qui allaient bouleverser ma vie.

9. Le voleur volé

Tout en rêvant utopiquement de paix, de liberté et d'égalité, j'avais repris mes études dans les mêmes conditions que les années précédentes. Les saisons passaient rapidement ; l'été était déjà fort avancé quand le directeur de l'école a confié le soin de la collecte annuelle aux élèves qui avaient été classés parmi les premiers. Il s'agissait, avant la rentrée scolaire, de ramasser à travers le pays les cotisations des membres de l'association philanthropique qui aidaient financièrement notre yeshivah.

C'était une faveur que l'on m'accordait et j'en ai été flatté. Le système était simple : nous devions visiter tous les adhérents de l'association qui avaient cotisé l'année précédente. Le secteur de prospection qui m'était attribué englobait une partie du cours du Danube. Il représentait environ une centaine de villages à prospecter. Ma recette, compte tenu des versements de l'année précédente, avait été évaluée à soixante-quinze couronnes-or, et comme à titre de défraiement on nous abandonnait cinquante pour cent de notre collecte, je pouvais espérer raisonnablement que ma part serait de trente-cinq couronnes. Peut-être même la dépasserait-elle si je faisais de nouvelles adhésions. C'étaient des chiffres importants et avec de telles sommes j'imaginais tout le bien-être que j'allais pouvoir donner à ma mère.

Mes illusions ont fondu encore plus vite que flocons de neige au soleil. À ma première visite, l'œil pur, la voix suave, j'ai dit à la matrone sévère qui m'avait ouvert la porte :

— Madame, je suis chargé, par la direction de l'école talmudique de Vâc, de collecter les cotisations des divers membres de l'association philanthropique dont vous faites partie.

J'ai repris mon souffle pour demander :

— Votre mari est-il là ?

Ses lèvres minces se sont à peine entrouvertes :

— J'ignore ce que vous voulez. Mon mari est en voyage. Repassez dans trois semaines, un mois...

— J'ai une tournée à faire et je ne pourrai pas revenir avant l'année prochaine...

— La belle affaire, nous ne sommes pas pressés. En l'absence de mon mari vous ne recevrez pas un fillér de moi. Et si vous ne voulez pas que j'appelle les voisins, je vous conseille de ne pas insister...

Les formes de refus se diversifiaient, mais elles restaient fermes. Parfois j'avais droit à des regrets de ce genre :

— Ah ! si seulement ça pouvait faire revenir mon mari du front... je donnerais volontiers le double de la cotisation !

Mais la personne ne versait rien, et la porte se refermait à quelques centimètres de mon nez. Bien content si on m'avait donné, comme à un mendiant, quelques fillérs pour moi.

Mes affaires s'annonçaient mal. N'ayant pas les moyens de prendre le train, couchant dehors la plupart du temps, mon aspect n'était pas des plus engageants. Mes chaussures bâillaient, mon pantalon était troué et ma chemise sale m'obligeaient à boutonner hermétiquement mon vêtement élimé.

Le temps passait et je recueillais si peu d'argent qu'avec une grande inquiétude je voyais approcher la date de mon retour. Le partage aurait risqué d'être fort maigre si je n'avais réussi un coup, dont à l'époque j'ai ressenti une grande satisfaction...

Je venais d'avoir la chance de faire quelques petits encaissements et mon moral était meilleur quand je suis entré dans l'épicerie de... appelons-la Sarah. En y pénétrant je me suis senti tout heureux. Elle regorgeait de poissons fumés, mâtinés, d'œufs, de fromages, de plats cuisinés. Mes narines s'ouvraient largement et je rêvais qu'avec un peu de chance je pourrais être invité à dîner. Déjà, du fond du cœur, je disais intérieurement toutes les actions de grâces concernant chacune de ces nourritures savoureuses, quand la voix aiguë de l'épicière a résonné désagréablement à mon oreille. Prenant à témoin ses clientes, elle s'est plainte :

— Je n'ai vraiment pas de chance. Regardez ce qui vient d'entrer chez moi, un de ces baschurs pleins de poux qui infestent le pays. [C'était vrai, j'avais des poux, mais cela n'était pas une raison pour le crier sur les toits.] Hier, j'en ai chassé un qui venait de je ne sais où... Et toi, d'où viens-tu ?

Les femmes qui l'entouraient étaient pour la plupart des goym. En m'offensant ainsi devant elles, cette épicière insultait le peuple juif tout entier. Cela m'a mis fort en colère. Sèchement, je lui ai tendu sa feuille de cotisation. Elle l'a regardée et un peu gênée, m'a dit :

— Mon mari sera là jeudi ; reviens ce jour-là...

La nuit tombait, j'ai longé le Danube ; et je suis arrivé près du cimetière. Fréquemment il m'arrivait de me réfugier dans ce lieu de repos pour y passer la nuit. La pleine lune donnait un relief extraordinaire aux tombes. Ainsi découpé en grandes ombres allongées sur le sol, le village des morts avait un air étrange. Avant de m'endormir, ma dernière vision a été l'image d'une croix ; elle se dessinait sur le sol avec une netteté d'épure et ses bras me recouvraient. Malgré ma faim, j'ai souri à l'idée de dormir sous la

protection du symbole chrétien... Mais la terre de Dieu appartient à tous ceux qui croient en lui, et partout je me sentais sous sa protection.

L'horloge de l'église sonnant minuit m'a tiré de mon sommeil. Je me suis levé. Sur le fleuve, un homme dans une embarcation luttait avec peine contre le courant. Quand il m'a vu, il m'a jeté un filin et j'ai halé la barque jusqu'à la berge. Il a sauté pour atterrir à mes côtés. Puis il m'a regardé et s'est mis à rire :

— Eh bien, collègue, que fais-tu ici ?

— Mais qui êtes-vous ?

— Tu ne te souviens pas de moi ? Il y a un an, j'étais baschur à l'école de Waitzen. Seulement moi j'ai tout abandonné et j'ai eu raison. À dix-huit ans, je surveille le domaine d'un gros propriétaire foncier dont le garde est prisonnier, quelque part en Russie. Vois-tu, je crois que tous les métiers sont meilleurs que celui de rabbin.

— Si j'en juge par la façon dont je viens d'être mis à la porte, je suis obligé de dire que tu n'as peut-être pas tout à fait tort...

Et je lui ai raconté de quelle manière fort déplaisante l'épicière m'avait chassé.

— Elle ne t'a pas menti, son mari est vraiment absent. C'est pour cette raison que je traverse le Danube.

Je l'ai regardé avec étonnement. Que voulait-il dire ? Il a poursuivi :

— Que veux-tu, cet homme est presque un vieillard et sa femme a un tempérament très exigeant. Chaque fois qu'il s'en va, c'est moi qui le remplace. Et, crois-moi, les nuits sont courtes auprès d'elle.

Je n'osais pas comprendre ce qu'il me disait. Je ne me souvenais pas avoir entendu chez mes parents parler d'une femme ou d'un homme qui commette l'adultère. C'était pour moi un mot d'une grande abomination et je considérais ce péché comme épouvantable. Naïvement je lui ai demandé :

— Et il le sait ?

— Bien sûr que non ! Mais d'où sors-tu ?

— C'est abominable. Comment peux-tu faire une chose pareille ?

— Ce n'est pas possible, tu n'as encore jamais eu d'histoire d'amour avec une femme ?

— Non.

J'ai voulu lui montrer que j'avais, tout de même, conscience de ces choses et orgueilleusement je lui ai dit :

— ... mais j'ai mon taleth !

Il riait tellement qu'il a dû s'asseoir dans l'herbe.

Pour continuer ma collecte je devais passer sur la rive dont il venait. Quand il l'a su il m'a proposé :

— Attends-moi ici. Je te ferai traverser le fleuve dans ma barque à

mon retour.

Il n'est revenu qu'au petit matin en répétant :

— Quelle femme... quelle femme !

Je cherchais en vain sur lui la trace accablante du péché ; il ³⁸ n'en paraissait pas marqué. Que fallait-il en penser ? Au contraire, il m'a semblé que sa présence m'ait porté chance. Nous avons traversé le fleuve et après avoir passé deux excellents jours chez lui, collecté avec succès dans son village, reçu de sa part une chemise et un pantalon, j'ai repassé le fleuve sur le bac et me suis retrouvé devant l'épicerie de la femme adultère.

Derrière la porte vitrée, j'ai aperçu un petit homme grisonnant qui devait être le mari. Alors je suis entré ; il a tourné la tête et m'a souri :

— *Chalom Alechem*, mon garçon. Quel est le but de ta visite ?

Sa femme, qui m'avait reconnu, m'a regardé sans plaisir. Je lui ai dit que j'étais le collecteur de la yeshivah de Waitzen.

— À cause de la mobilisation, j'avais craint que cette année personne de l'école ne puisse venir. J'ai grand plaisir à voir qu'il n'en est rien. Veux-tu déjeuner avec nous ? Sarah, dépêche-toi de préparer un repas qui honore le jeune baschur.

Manger à sa table, servi par sa femme était déjà une très agréable réparation de l'affront que j'avais subi, mais elle ne me suffisait pas. Avoir été si honteusement chassé par cette pécheresse me faisait encore rougir de colère.

Nous étions un soir de shabbat ; après la bénédiction, en regardant le bon mari tendre et prévenant que j'avais devant moi dire en souriant amoureusement à sa femme le *Echet Hail* ³⁹ :

« *Une femme vertueuse est un trésor*

Heureux celui qui l'a trouvée !

Son époux a confiance en elle.

Et sa félicité est sans bornes.

Elle lui fait du bien toujours,

Du mal jamais. »

j'ai été renforcé dans mon désir de la punir du mal qu'elle faisait. Dès que nous avons été assis, l'épicier, suivant la coutume, m'a demandé de me raconter une histoire extraite du Talmud⁴⁶. Rompu aux exégèses bibliques, aux subtilités du Pilpoul, j'ai tout de suite réalisé que je tenais ma vengeance. Et j'ai débuté mon récit en rappelant les circonstances dans lesquelles Agar donna à Abraham un fils qui fut appelé Ismaël. Parvenu au moment où Ismaël et sa mère vont mourir de faim dans le désert, j'élevai la voix :

— Et Dieu, ému par la sincérité de sa prière, envoya son ange sur la terre pour leur apporter la nourriture et l'eau providentielle.

— Il n'y a pas si longtemps qu'étant affamé j'ai prié Dieu de me venir en aide ; mais celle qui n'aurait eu que la main à étendre pour

me secourir m'a mis à la porte.

La mauvaise épouse m'a regardé avec inquiétude. Le peu de vin que j'avais bu me rendant hardi, j'ai continué en transformant le récit biblique et j'ai imaginé qu'Abraham vieillissant s'était préoccupé du sort de son fils Ismaël et était parti pour le visiter.

— Donc, après un voyage long et harassant, le patriarche est arrivé devant une somptueuse demeure édifiée au centre d'une grande forêt, et sur le chemin il a interrogé un ânier :

“Qui donc possède ce palais ?

“— Un homme venu de l'étranger qui se nomme Ismaël et se dit le fils d'Abraham.”

« Le patriarche, après avoir traversé de merveilleux jardins aux fleurs éclatantes et parfumées, s'est arrêté devant la porte du palais comme pour l'admirer. C'est alors qu'une femme, vêtue de soie et couverte de bijoux, l'a apostrophé durement :

— Que fais-tu là, misérable étranger ? Garde-toi bien de faire un pas de plus. Mon mari est à la chasse, mais je puis te faire mettre en pièces par les chiens.

“— Sois sans crainte, je m'en vais. Dis à ton mari qu'un architecte est venu pour le visiter, admirer sa maison, mais qu'il a eu beaucoup de regret et de peine à voir combien son seuil en était fragile.”

« Et Abraham est reparti.

« Le soir, la femme a dit à Ismaël :

“Un vieux fou, se disant architecte, est venu pour te rencontrer ; il a prétendu que le seuil de notre maison était peu solide. Comment pouvait-il le savoir il ne l'a pas franchi ?”

« Quelques années passèrent et Abraham, pressentant sa fin prochaine, a voulu revoir Ismaël. Une dernière fois, il a traversé le désert pour se retrouver devant la somptueuse demeure de son fils. Comme il en contemplait la porte, une jeune femme belle et souriante, vêtue simplement, s'est avancée à sa rencontre :

“Que voulez-vous, seigneur ? Entrez reposer ici votre grand âge. Vous êtes tout couvert de poussière, je vais vous baigner les pieds. Vous devez avoir faim et soif, je vais vous faire servir d'abondance. Ismaël, mon mari, est à la chasse ; à son retour il se réjouira sûrement de votre présence.

“— Grand merci, mais il me finit repartir. Dis seulement à ton mari que l'architecte est venu le voir et qu'il le complimente pour la beauté, la solidité de son nouveau seuil. Qu'il bénît son épouse et son foyer et prie l'Éternel de lui accorder tout le bonheur qu'il mérite.”

« Le soir, quand son mari est revenu, elle lui a confié cette étonnante visite. Ismaël, avec une très grande joie, s'est levé et a serré tendrement sa femme dans ses bras. Certaine de n'avoir jamais vu d'autres seuils à la maison, la jeune femme a interrogé son mari qui

lui a répondu :

“À toi, je peux dire la vérité : le vieillard que tu as vu est mon père. Le seuil symbolise l'épouse du maître de maison. La première fois il m'a fait dire qu'il n'était pas solide. J'ai compris qu'il n'avait pas trouvé mon épouse bonne et je l'ai répudiée. Aujourd'hui, en te bénissant, il approuve mon choix. Grâce en soit rendue à Dieu.”

L'épicier, que mon récit avait fort amusé, a glissé dans ma poche le double du montant de sa cotisation. Comme il se devait, je l'ai remercié longuement de sa générosité et de la gentillesse de son accueil. Parvenu sur le seuil de sa porte, j'ai fait semblant de trébucher et l'ai averti :

— Le seuil de cette maison ne vaut rien. Débarrassez-vous-en...

Quelques années plus tard, par mon camarade j'ai su que l'épicier, à la suite d'une enquête qu'il avait menée auprès de ses voisins, avait chassé sa femme. J'en ai eu des remords, car mon père m'avait appris que la justice était l'œuvre de Dieu et non des hommes. Et mon ami avait conclu :

— J'ai réalisé que l'adultère était un péché que Dieu punissait, quand un matin l'épicière a débarqué chez moi avec ses valises et m'a dit :

“Me voilà, je suis libre, épouse-moi.”

« Quelques jours plus tard, mon départ aux armées m'en a heureusement débarrassé. J'ai pu lui dire :

“Je ne veux pas que tu risques de devenir veuve ; nous nous marierons à mon retour...”

« Et je ne l'ai jamais revue. »

De nombreux sociétaires de l'association ayant été mobilisés, le montant de mes recouvrements était nettement inférieur à ce que j'avais espéré. Peu de gens restaient sur ma liste. Il m'a paru évident que même s'ils me versaient tous leur cotisation, je ne parviendrais pas à réunir les soixante-dix couronnes imposées. Il n'était plus question que je retire de cette tournée le gain le plus minime. Les privations, la fatigue, les poux et une éruption de gale anéantissaient mon courage. Cette course à travers la région, dont j'avais espéré un petit profit, ne me rapportait que des ennuis. Qu'il était donc difficile et long de devenir un homme ! Je me demandais si mon père avait connu les mêmes difficultés et les mêmes découragements ?

Pendant deux semaines, démoralisé, fourbu, épuisé, me grattant jour et nuit, je continuais machinalement ma prospection. J'avais recueilli trente-cinq couronnes – exactement la moitié de la somme que j'aurais dû rapporter. Je regardais cet argent dont je n'avais pas osé utiliser le plus petit fillér. Il représentait tant de peine que j'admettais difficilement la pensée qu'une partie au moins ne m'en revienne pas. N'ayant plus ni la force ni le courage d'aller frapper à de

nouvelles portes, il m'est venu l'idée d'une tromperie ; sur chacune des quittances qui restaient en ma possession, j'ai indiqué des motifs imaginaires de refus : mobilisé, départ en voyage, refusé pour l'année en cours, à représenter, etc. Je les ai expédiées à l'école, accompagnées d'une lettre dans laquelle j'expliquais que je gardais le produit de la collecte pour régler les dépenses de mon voyage de retour.

Je trouvais cette solution équitable et j'ai rassuré ma conscience en raisonnant ainsi : si j'avais recouvré les soixante-dix couronnes, ma part aurait précisément été les trente-cinq en ma possession ; et elles ne représentaient même pas le dédommagement de ma peine, l'usure de mes habits, de mes chaussures. J'en ai conclu légèrement que je les avais bien gagnées !

Malgré le soleil, qu'elles étaient tristes ces campagnes d'août 1916 dans lesquelles il n'y avait plus que des enfants, des vieillards, et où les femmes faisaient les travaux des champs. Comme un cheval épuisé se dirige obstinément vers l'écurie, ayant perdu tout jugement de mes actes, j'allais vers Némès-Szalók.

Il a fallu que les années passent pour que je comprenne l'attitude de mon père à mon retour. Depuis ma petite enfance, j'acceptais ses actes sans les juger. Pour moi, ils étaient l'émanation même des volontés divines ; pieusement je la subissais. Mais, cette fois-là, j'ai été révolté par son intransigeance, sa dureté inhumaine.

Je suis arrivé chez lui, misérable, affamé, harassé, dévoré par les poux, et les mains gonflées par la gale. En me voyant entrer, la réaction de maman a été très inattendue pour moi :

— Mon pauvre garçon, tu arrives trop tôt ou trop tard. Il fallait venir avant ou après les fêtes du shabbat, mais pas au début. Il ne faut pas que ton père te voie. Je vais demander à nos voisins de t'héberger dans leur grenier. Il se trouve à côté de notre logement...

Ma mère devait ressentir ma peine, car elle a ajouté :

— ... comme cela tu ne seras pas tout à fait séparé de nous. Je te soignerai après le shabbat.

Elle m'a appris également que Frieda n'était plus avec eux, qu'elle était placée en ville.

J'avais toujours accepté aveuglément, respectueusement les réactions de mon père à mon égard, mais cette fois-ci je ne comprenais pas pourquoi on devait me cacher. Mon état me semblait, au contraire, bien fait pour attendrir un cœur paternel.

— Mamé, je suis misérable d'aspect, mais je ne suis pas pauvre.

Et je lui ai remis mes trente-cinq couronnes. Elle a eu l'air très étonné par cette somme, mais n'a rien dit ; on ne parle pas d'argent ce jour-là. Il était bien suffisant qu'elle pêche en le touchant. Malgré mes atroces démangeaisons et mon état d'épuisement total, j'ai accepté

avec résignation l'attente que ma mère m'imposait. Nous étions une famille très pieuse de Juifs orthodoxes. Depuis mon enfance, je ne connaissais pas d'autres lois que les nôtres et les subissais passivement. J'étais si fortement conditionné par elles que toutes les autres me paraissaient impies.

J'étais prêt à attendre passivement la fin du shabbat, persuadé que l'accueil de mon père me serait alors favorable. N'étais-je pas parmi les meilleurs élèves de Waitzen ?

De mon grenier, à travers le plancher mal joint, j'ai entendu la voix de mon père, qui montait clairement jusqu'à moi. En rentrant il a dit d'une voix paisible et joyeuse : « Bon shabbat. »

Je connaissais si parfaitement et dans ses moindres gestes les rites de cette soirée du vendredi qu'il m'a semblé y assister.

Je voyais les doigts courts et rugueux de maman allumer les chandelles.

Et quand j'ai entendu mon père dire à Caroline : « Puisses-tu être comme Sara, Rébecca, Rachel et Léa... » – je savais que ses mains longues et blanches reposaient sur sa tête pour la bénir.

Si j'avais été là, me bénissant il aurait dit :

« Puisses-tu devenir comme Éphraïm et Manassé. »

Dans un long cantique il a remercié, comme il se devait, l'ange du shabbat. Ensuite je savais qu'il allait prendre le vieux calice d'argent rescapé de ses exodes et verser dedans un petit fond de vin. Ce geste était symbolique, car rarement je l'avais vu plein et bien souvent vide. Après avoir loué le Seigneur, il poserait l'une sur l'autre deux grosses miches de pain intactes et les bénirait : « Sois loué, Éternel, notre Dieu, Roi de l'Univers, qui fais sortir le pain de la terre. »

Il romprait celle du dessous, en mangerait un petit morceau et en tendrait deux autres à ma mère et à ma sœur Caroline.

J'aimais tellement ce geste de mon père qu'il me semblait en cet instant sentir cette bouchée de pain béni dans ma bouche. Peut-être ce soir-là ai-je davantage salivé de faim que d'émotion. J'aurais voulu être avec eux entièrement de cœur et d'esprit, mais cela m'était impossible ; mon corps me torturait, mes démangeaisons me rendaient fou.

La chaleur de la paille avait intensifié l'irritation provoquée par la gale et je me grattais avec fureur jusqu'au sang. Malgré cela, le shabbat aurait pu être pour moi un instant de repos si ma sœur Caroline n'avait décelé ma présence dans le grenier ; voyant maman disparaître discrètement une assiette à la main, elle avait pensé que je devais être là et avait profité de son absence pour faire part de ses soupçons à mon père.

Maman était à peine redescendue que j'ai entendu tonner la voix trop connue :

— Ton fils est un voyou, un misérable, un voleur ! Pour ne pas gâcher ton shabbat, je ne t'ai pas dit que j'avais reçu ce matin une lettre de Waitzen. Sais-tu ce que ce vaurien a osé faire ? Il a volé l'argent de la collecte : trente-cinq couronnes. Comment a-t-il pu accomplir un geste aussi abominable ? A-t-il oublié le commandement de Dieu, « Tu ne déroberas point », et notre loi qui exige : « Le voleur fera une restitution du double. » Qu'a-t-il fait de cet argent ?

— Il me l'a donné.

— Et tu l'as pris !

Alors il a commencé à se lamenter violemment sur ceux qui déshonoraient sa maison. Il a exigé que la totalité de l'argent soit renvoyée à Vác et a interdit à ma mère de m'apporter la moindre nourriture.

— Quand le shabbat sera passé, je t'ordonne de chasser définitivement de cette maison celui dont la seule présence la déshonore... Et que jamais plus sa main impure ne frappe à ma porte...

Ainsi s'abattait sur moi la justice de mon père. Déjà physiquement diminué j'ai été fortement déprimé par cette procédure expéditive dont l'iniquité me bouleversait. Certes, j'avais eu tort de falsifier les écritures et de garder la totalité de cet argent, mais d'après les conditions qui nous avaient été faites j'avais droit à la moitié de ma collecte si péniblement gagnée et j'estimais que mon père aurait dû me défendre auprès de l'école en ne leur envoyant que dix-sept couronnes. Je voulais bien admettre que l'on ne devait pas se faire justice soi-même, mais je ne supportais pas d'être traité comme un voleur. C'est ce que j'expliquai à ma mère le dimanche matin.

— David, pourquoi t'inquiètes-tu pour cet argent ? S'ils sont honnêtes, ils te renverront la somme qui te revient...

Je n'ai jamais rien reçu. Peut-être m'ont-ils appliqué à la lettre les Écritures : « Tu rembourseras le double... »

Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris la faute que l'on me reprochait ; mais au fond de moi-même je suis encore persuadé aujourd'hui d'avoir agi dans l'innocence de ma jeunesse.

Malgré la peine que ma mère avait de me voir dans cet état et son désir de me soigner, j'ai dû quitter la maison. Elle n'a pu que m'accompagner jusqu'au bout du village. Là, elle m'a glissé une couronne dans la main.

— Pour tes frais de voyage, mon petit, et que Dieu te garde...

10. La religieuse

Réfugié dans un coin du compartiment, le dos appuyé contre le bois de la banquette, je n'osais pas me gratter devant les gens, j'étais au supplice.

Derrière la vitre se déroulait un paysage sans joie pour moi. Chez nous, j'avais été traité comme un paria. De mon père, je n'avais perçu qu'une voix justicière : « Ton fils est un voleur... » J'étais profondément malheureux et découragé. Vivre m'était si pénible que je me demandais si cela en valait la peine.

J'avais décidé d'aller à Miskolc. Ma sœur Frieda y était employée comme bonne dans une maison juive de la ville ; et je savais y trouver un hôpital susceptible de m'ouvrir ses portes. On y accueillait les errants de mon genre incapables de régler les frais d'une hospitalisation.

J'y suis arrivé la nuit. Je ne pouvais pas m'empêcher de me souvenir que j'y étais venu avec mon père et que, grâce à l'intervention de la mère supérieure, j'avais pu conserver l'usage de ma main droite.

Aujourd'hui, j'étais seul devant la lourde porte percée dans la façade austère de ce couvent, dont une partie avait été aménagée en hôpital. La première fois, j'étais trop petit pour atteindre la poignée de la cloche, mais à présent je la tirais avec facilité. Le son s'est propagé le long des couloirs que j'imaginais vides. Depuis longtemps l'heure des visites était passée. Derrière la porte j'ai entendu un bruit furtif de pas glissés et de robe frôlant le sol. Doucement le judas s'est entrouvert. Dans l'ombre, à peine perceptible, un œil brillait et me dévisageait, une voix douce au timbre neutre m'a demandé :

— Que veux-tu à cette heure, mon frère ?

— Ma sœur, je n'ai pas oublié la bonté des saintes femmes de Miskolc qui m'ont soigné enfant. Aujourd'hui je suis atteint d'un mal qui m'interdit de franchir le seuil de toute demeure, sauf celle de Dieu. J'ai la gale et mon état est sérieux.

— Il n'y a plus de médecin. Il te faut revenir demain matin.

— Mais...

— Il ne nous est pas permis de recevoir quelqu'un à cette heure de la nuit. Il me semble m'apercevoir que tu es juif ? Adresse-toi aux responsables de ta communauté. Ce soir ils te nourriront et te diront où dormir. Demain matin nous t'ouvrirons notre maison.

Je savais qu'il était inutile d'insister ; le petit judas grillagé s'est refermé. J'ai entendu s'éloigner le pas glissant et feutré de la religieuse. J'étais seul dans la rue. Dieu n'avait pas voulu que l'on m'ouvrît un de ses asiles.

Pour cette nuit, ma sœur était ma seule ressource. Ses patrons habitant assez loin, j'ai dû marcher longtemps. Arrivé devant leur demeure, je n'ai pas osé me présenter à la porte principale de crainte de faire du tort à Frieda. Comme un voleur, je me suis glissé le plus silencieusement possible le long de la maison. La cuisine donnant heureusement sur la rue, j'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu ma sœur ; elle était devant l'évier et essuyait des assiettes à coups de torchon rapides. J'ai frappé au carreau, elle est venue et m'a ouvert :

— C'est toi, David... Que fais-tu là ?

— Ne m'approche pas et surtout ne me touche pas, j'ai la gale...

Sa voix douce et compatissante ressemblait à celle de ma mère :

— Mon pauvre frère, je ne peux pas te faire entrer, mes patrons n'aimeraient pas ça. Mais je vais te donner à manger...

Je la regardais aller et venir... Elle était à l'abri dans une maison et je l'enviais ; je n'en pouvais plus de ma vie d'errant... Elle m'a tendu un petit paquet :

— Voilà. Mais où vas-tu dormir ?

— À l'hôtel de la gare :

— À l'hôtel ? Mais c'est très cher.

— Ne t'inquiète pas : c'est la salle d'attente que j'appelle comme cela.

J'ai passé une nuit très pénible, supportant difficilement les démangeaisons de mon mal, n'osant me gratter devant ceux qui étaient là.

Au matin, à sept heures, la porte de l'hôpital s'est ouverte. Derrière une sœur, j'ai marché sous les voûtes du cloître, je suis entré dans la salle d'attente : celle de mon enfance. Rien n'avait changé, mais tout me paraissait plus petit ; le monde de l'enfance n'a pas les dimensions de celui des adultes : tout lui paraît plus grand. Je n'étais pas impatient ; il me semblait que j'étais enfin parvenu au bout de cette course qui avait duré deux mois.

Je n'ai vu le médecin qu'à dix heures.

Dès le seuil de la porte, il a regardé mes mains :

— Allons entre, toi, le baschur galeux !

Dans la pièce de consultation, il y avait une jeune religieuse vêtue de blanc, comme une infirmière, qui préparait les instruments du médecin.

— Voyez ce qui nous arrive, ma sœur : un futur rabbin avec des poux, la gale et de belles mèches sur les tempes.

J'étais choqué, irrité, qu'il puisse se moquer de mes vénérables

payèss. Avec agressivité je lui ai rétorqué :

— Comme tous les Juifs qui respectent la loi mosaïque.

Il a souri :

— Non, pas moi.

— C'est que vous êtes un Juif sans religion !

C'était un homme jeune, petit, portant des lunettes cerclées d'or aux verres épais ; il était très soigneusement rasé. Tout en examinant mes mains, il m'a répondu :

— Sur ce point je suis d'accord avec toi. Mais vois dans quel état tu m'arrives : insuffisamment nourri, ne respectant aucune règle d'hygiène...

— J'observe toutes celles qui sont rituelles.

— Le fanatisme est le meilleur pourvoyeur de la misère et des hôpitaux.

Derrière l'épaisseur de ses verres, qui rendait son regard lointain, il me fixait, me semblait-il, avec douceur.

— Il est vrai que je ne suis pas pratiquant. Il est bien difficile de croire à un Dieu qui exige tant d'actes absurdes de ses fidèles... En quoi Dieu, s'il existe, peut-il se sentir honoré que l'on attache sur son front, sur son bras, des morceaux de papier sur lesquels le *Shéma*⁴⁷ est écrit ? Quelle belle preuve de vertu que de conserver des mèches de cheveux et une barbe ! Il doit être encore plus myope que moi cet Éternel qui sans ces ornements serait incapable de reconnaître les siens !

« Vos pieuses œillères vous empêchent de voir les chemins nouveaux et enfoncez chaque jour, un peu plus, notre peuple dans son ignorance, l'empêchant de s'intégrer aux pays qui l'accueillent. On dirait que vous faites tout pour proclamer que vous êtes différents des autres : vêtements, coutumes, jours de repos, langue. Chacun de vos gestes proclame : Parce que je suis juif, je ne suis pas comme vous. »

De deux doigts, il m'a pincé l'épaule et m'a traîné devant une glace :

— Regarde-toi... dans ta lévite crasseuse, avec ton chapeau trop grand, de quoi as-tu l'air ? D'un mendiant ! Te crois-tu une réclame vivante pour le judaïsme ? Mais non un épouvantail...

Il m'avait lâché et marchait nerveusement à travers la pièce. Il est revenu à moi et a continué, comme pour lui :

— Tant d'esprit, d'intelligence, de foi, de patience, de travail sont perdus pour notre cause, celle du peuple juif. Ne crois-tu pas qu'on ferait mieux de vous apprendre un métier, à vous les jeunes baschurs plutôt que de provoquer, d'entretenir, votre état misérable en vous contraignant à étudier le Talmud ; à faire des études stériles alors que vous avez besoin d'air, de lumière, de soleil ? Tout cela c'est du temps perdu... et de la santé.

Il s'était assis de nouveau et continuait à me dévisager. Je me taisais. C'était la première fois que j'entendais parler de la sorte. Je ne savais ce qu'il convenait d'en penser. Pour moi la loi mosaïque avait toujours été respectable et bonne.

— Eh bien ! dépêche-toi, tu n'es pas seul, d'autres attendent. Déshabille-toi.

Avec épouvante, j'ai regardé la religieuse. Montrer ma nudité d'homme à une femme... La sœur l'a compris et m'a souri :

— Enlève tes vêtements, mon garçon. Ici il n'y a que des malades...

Rouge de colère et d'indignation, je me suis retourné vers le médecin ; il était juif, il savait que je préférerais être rongé à vif par la vermine que de faire un tel geste.

— Vous connaissez ma maladie, alors pourquoi m'obliger à me déshabiller ?

Il a ri et s'est assis à son bureau :

— Le baschur confond l'acte avec l'intention ; mais je n'ai pas de temps à perdre pour lui expliquer la différence.

En rédigeant son ordonnance il a donné ses directives :

— Ma sœur, vous vous conformerez à ces instructions : lui faire prendre un bain dès ce matin, lui couper les cheveux, y compris ses mèches... lui...

Je l'ai interrompu violemment :

— Ah non ! Jamais ! J'aime mieux partir.

— Les mèches de cheveux resteront à leur place... Les vêtements doivent être désinfectés. Un deuxième bain ce soir. Vous lui enduirez entièrement, je dis bien *entièrement*, le corps avec la pommade soufrée.

— Ce traitement doit être suivi pendant une semaine. Nous verrons ensuite où il en est. Rien de spécial pour l'alimentation, il peut manger de tout.

— À condition que tout soit kascher !

Les mains appuyées sur ses cuisses grasses, il me regardait avec irritation :

— Mais pour qui te prends-tu ? Tu t'imagines que je n'ai rien d'autre à faire que de m'occuper de tes âneries ? Kascher ou pas kascher, tu mangeras ce qu'on te donnera. Et si tu veux te laisser mourir de faim, eh bien, après tout c'est ton affaire ! Tu n'es déjà pas en si bon état !

La sœur m'a fait signe de la suivre :

— Soyez sans crainte, docteur, j'assurerai moi-même l'exécution de vos prescriptions.

Je l'ai regardée. Elle était très jeune, vingt-cinq ans peut-être, un visage lisse, bien encadré par sa coiffe empesée, des yeux noisette sur lesquels les cils faisaient une ombre douce. Ses lèvres pâles étaient rondes et son sourire d'une étonnante douceur. Cela me rassurait ; elle

ne me forcerait certainement pas à pécher.

Baigné, revêtu de la tenue de l'hôpital, je suis entré dans ma chambre. Étant contagieux, j'y étais seul. Au-dessus de mon lit, il y avait un grand crucifix noir avec un Jésus torturé. Je n'ai pas eu le temps de m'inquiéter de ce tête-à-tête que déjà la sœur revenait. Elle portait un plateau sur lequel il y avait un pot de pommade, un bol, un blaireau et un rasoir.

Ces instruments me faisaient horreur. Qui allait oser s'en servir contre moi ?

— Explique-moi quelles sont les mèches que je dois te laisser.

— Qui va me... me... » Le mot ne passait pas ma bouche.

— Te raser ? Moi. Sois sans inquiétude, j'ai l'habitude. Montre-moi seulement quelles sont les mèches que tu veux conserver.

D'un doigt incertain je les ai désignées.

Avec l'habileté d'un barbier, je l'ai vu repasser la lame brillante de son rasoir sur le cuir ; j'ai fermé les yeux, et après qu'elle m'eut coupé les cheveux à grands coups de ciseaux j'ai senti le froid de la lame se promener sur mon crâne. Quelle affreuse sensation !

— Je comprends ta peine. Pour un garçon, tu as de jolis cheveux blonds bouclés comme ceux d'une fille...

Elle s'est penchée vers moi :

— Je sais ce que tu éprouves. Moi aussi, le jour de mes vœux, quand les ciseaux de la vieille sœur ont sacrifié mes cheveux j'ai eu un petit sentiment de regret...

J'ai protesté :

— C'est différent ; moi ma religion m'interdit de les raser.

— Le docteur a raison, c'est l'intention qui compte et Dieu connaît la pureté de ton cœur.

Peut-être, mais pour moi c'était très difficile à admettre.

— C'est bien. Maintenant déshabille-toi.

Je la regardais. Ce n'était pas possible, elle n'osait pas me demander une chose pareille !

— C'est indispensable, je dois t'enduire de pommade.

— Non, ma sœur, pas cela, vous ne pouvez pas toucher mon corps.

— Mais voyons, David, il le faut.

De l'entendre m'appeler par mon prénom m'a fait rougir. Alors elle s'est approchée de moi :

— J'ai lu sur ta fiche que tu t'appelles également Victor. Je préfère David. C'est le nom d'un poète et d'un grand musicien. Le roi David a composé de très beaux psaumes. Toi qui étudies l'histoire sainte, connais-tu l'ascendance de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Sais-tu que saint Matthieu, dans son Évangile, donne sa généalogie et qu'il descend du roi David⁴⁰ ?

C'était un comble ! Non seulement j'avais la tête rasée, j'étais

sacrilège malgré moi, mais encore il allait falloir que j'entende de telles âneries ! Leur Jésus descendant de David ! Ces chrétiens étaient d'abominables menteurs.

— Je suis envahie par une grande peine quand je pense que vous, les Juifs, vous ne voulez pas le reconnaître comme le Sauveur ! C'est pour vous que le Rédempteur est venu, que le Bon Dieu a envoyé son fils sur la terre et l'a laissé mourir sur la croix, pour que nous soyons sauvés !

Ces paroles étranges me semblaient autant de blasphèmes ; j'étais tellement épouvanté que je n'ai pas pris garde qu'en me parlant elle avait commencé à me déshabiller. Rouge de honte, de la tête aux pieds, j'essayais de me défendre contre cette entreprise, mais elle avait une grande habitude et beaucoup de fermeté. Ma résistance ne faisait que prolonger ce combat inégal ; et à cause de lui ses mains s'attardaient plus longuement sur moi. Quel affront de me trouver nu devant une femme, moi un homme pieux qui avait accompli sa Bar-Mitzvah... J'en tremblais de rage impuissante.

Mon épreuve n'était pas terminée ; il a encore fallu que je me laisse enduire de pommade. Ce supplice, au fur et à mesure que ses mains se promenaient sur mon corps, se transformait en un sentiment indéfinissable, inconnu de moi... Si bien que j'ai été à la fois déçu et soulagé quand elle m'a dit :

— Voilà, David, tu as été bien raisonnable. À ce soir après ton second bain.

Elle allait recommencer ! Adonaï ne permettrait pas une telle chose ! Que l'impureté de ces chrétiens était grande. Ces mains m'ayant abandonné, j'ai repris mes esprits. J'étais fermement résolu à ne pas me laisser faire de nouveau.

Le soir, avec le même courage désespéré, j'ai prolongé la lutte en vain ; ma défaite a été aussi totale que le matin et j'ai été enduit de pommade de la tête aux pieds.

J'ai résisté plus longtemps et avec davantage de succès à sa nourriture. Il est vrai que j'avais l'habitude. Et n'accepter que du pain et du lait ne me gênait pas. Au bout de deux jours, la petite sœur s'est inquiétée :

— C'est donc un si grand péché que de manger nos aliments ? m'a-t-elle demandé.

— Oui, ma sœur. Mangeriez-vous de la viande le vendredi ?

— Tu as raison, David, nous n'avons pas le droit de te contraindre.

Et, elle a commandé pour moi de la nourriture rituelle chez un commerçant juif.

Je dois dire que j'avais fini par me laisser déshabiller et enduire de pommade avec une grande docilité.

Mais je ne m'étais pas résolu à me dévêtir moi-même. Par un

détour subtil de pensée, j'avais estimé qu'il m'était impossible d'accomplir des gestes aussi intimes devant une femme. Enlever mes vêtements aurait signifié que j'étais consentant ; à mes yeux cette complaisance aurait pu me conduire sur le chemin du péché. Me laisser dévêtir pour recevoir des soins médicaux justifiait tous les gestes de cette femme sur mon corps.

Si cela n'avait été interdit, être nu ne m'aurait pas semblé un péché car je possédais la réelle pureté, celle qui ignore le mal. Je ne me posais aucune question au sujet de cette interdiction et ses raisons ne m'intéressaient pas. Je n'avais jamais éprouvé de désir pour une femme, je croyais la chose impossible en dehors du mariage. Mon père était mon unique modèle et il ne regardait que ma mère. Il me paraissait normal de me garder pur pour celle qui serait ma femme. Sur ce sujet, mes connaissances se limitaient au verset 16 du chapitre xxii de l'Exode : « Si un homme séduit une vierge non encore fiancée et cohabite avec elle, il devra l'acquérir pour épouse. Si son père refuse de la lui accorder, il paiera la somme fixée pour la dot des vierges. »

Et puis, de quoi me serais-je inquiété ? La petite sœur aux mains si douces ne m'avait-elle pas dit :

— David, pour moi tu n'es pas un homme, mais un malade. Et depuis c'était avec un réel plaisir et une belle sérénité d'esprit que j'attendais ses visites biquotidiennes...

Bien plus tard, j'ai compris que mon corps avait été éveillé par ces mains qui chaque jour glissaient sur lui comme une caresse.

Chacune des visites de « ma sœur » était un peu plus longue. Elle s'asseyait au bout de mon lit ; ses yeux dorés se posaient avec tendresse sur moi, ils me souriaient, mais nos conversations étaient graves. Elles concernaient toujours la Bible qu'elle appelait l'histoire sainte ; elle me parlait du Messie et moi des prophètes. J'étais beaucoup plus instruit qu'elle. Elle ne savait rien, ou si peu... Elle me paraissait d'une naïveté incroyable. De confiance, elle récitait des passages de la vie des saints, persuadée que je ne pouvais qu'en être touché. Et si je lui disais :

— Ce M. Augustin dont vous me parlez, qui était-ce ? elle s'indignait :

— Il n'est pas possible que tu ne le saches pas, David ! Se peut-il que vous ignoriez un si grand saint, un des pères de notre Église ?

— C'est qu'il est trop jeune pour moi. Nos sages, nos prophètes, sont beaucoup plus vieux... Ils s'appellent Isaïe, Jérémie, Ézéchiël, Daniel...

Alors elle se fâchait :

— Me prends-tu pour une ignorante ? Je connais mon histoire sainte. Mais pourquoi êtes-vous restés en arrière ? Pour vous, tout

s'arrête à Jésus. Pour nous, tout commence avec lui. Comment oublier qu'il est un Dieu *d'amour* ? N'est-ce pas Notre-Seigneur qui a dit pour la première fois : "... C'est le premier et le plus grand des commandements. Et voici le second, qui lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même.⁴⁸".

Je bondissais d'indignation :

— C'est l'Éternel qui l'a dit au Lévitique, chapitre XIX, verset 18 : "Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Je suis l'Éternel." Et nous n'avions pas besoin de votre Jésus pour nous le rappeler !

Elle hochait la tête avec peine :

— Ne te fâche pas, David. Il est possible que tu aies raison, car nous avons le même Dieu ; mais pourquoi ne pas accueillir son Fils dans ton cœur ?

Ce qui me touchait profondément en elle, c'était la façon dont elle essayait de me convertir. Elle y mettait beaucoup de tact et une grande douceur :

— David, je crois que tu es très savant ; mais on n'a pas besoin de l'aide de la connaissance pour s'abandonner à Dieu, seulement d'amour. Pourquoi te prives-tu de celui de Jésus, de son pardon ? Si tu savais comme il est bon de se donner à lui...

C'est ainsi que le mot *amour* était sans cesse présent. Il tissait entre nous un lien secret d'une qualité rare. Il nous pénétrait d'une étrange douceur à laquelle nous ne prenions pas garde.

Quand ma religieuse parlait de son époux mystique, ses yeux ne restaient pas modestement baissés, ils me regardaient, brillaient d'une foi intense, qui pour elle comme pour moi était celle de l'amour de Dieu. Il faisait battre mon cœur et je regrettais de ne pas pouvoir communier plus étroitement avec elle dans la même foi.

Nos discussions étaient si passionnées que nous les poursuivions même lorsque je livrais mon corps à ses mains. C'était merveilleux de l'entendre parler avec une si grande ferveur de son divin époux, pendant que la caresse de ses doigts m'enveloppait d'une douce chaleur.

Pourtant, un soir où j'avais encore fait quelques difficultés pour m'abandonner à ses soins, lui disant que ma religion estimait qu'en dehors du mariage une femme ne devait pas toucher le corps d'un homme, elle avait souri et m'avait dit :

— Marie-Madeleine a oint les pieds de Notre-Seigneur Jésus d'huile et de parfums rares, puis les a essuyés avec ses cheveux ; et il l'a remerciée et donnée en exemple pour cet acte de pieux amour. Le péché est avant tout dans l'intention. En te soignant, j'accomplis mon devoir. La charité chrétienne sanctifie tous les actes qui sont faits au nom de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le soir, en m'endormant, je me disais qu'il avait bien de la chance ce Jésus d'être

aimé de la sorte...

Mon amie (c'est ainsi que je l'appelais dans mon cœur) m'a si bien soigné que le septième jour j'étais débarrassé de la gale.

— Te voici guéri, mon garçon, m'a dit le médecin, et je devrais te renvoyer. Mais quarante-huit heures de plus ici ne te feront pas de mal.

Il m'a considéré avec bienveillance :

— Si seulement je pouvais te débarrasser de tes erreurs aussi facilement que de ta gale...

J'ai regardé « mon amie » ; elle ne semblait pas avoir entendu. Avec indifférence, elle rangeait des flacons dans l'armoire. J'en ai eu le cœur serré. J'étais guéri, je ne l'intéressais plus. L'amour de Dieu, ça ne laisse pas de place à d'autre sentiment que celui de la charité...

Après le bain du soir, comme d'habitude, j'ai regagné ma chambre. Je ne sais pourquoi, allongé sur mon lit, je suis tombé dans une somnolence vague qui rendait tout irréel. Depuis la visite chez le médecin, je n'avais pas vu ma petite sœur, et j'étais plein d'amertume. C'était fini, je ne la reverrai plus. J'étais malheureux qu'elle m'ait abandonné ainsi. Il était vrai que pour ces femmes-là les hommes ne pouvaient être que des malades ; je n'en avais été qu'un parmi les autres. Et si elle était restée tellement longtemps auprès de moi c'est qu'elle espérait me convertir.

C'était l'heure où elle me donnait mes soins. À demi assoupi, je ne pouvais empêcher mon corps de s'en souvenir. Ainsi, je rêvais à elle quand la porte s'est ouverte doucement. J'ai tourné la tête ; se détachant sur le couloir faiblement éclairé, j'ai reconnu sa silhouette. Elle ne m'avait pas abandonné... Elle a fermé la porte sans bruit, puis de son pas glissant elle s'est avancée vers moi.

La pièce était dans la pénombre ; je la regardais venir, incapable de bouger ou de parler. Je ne savais pourquoi mon cœur battait à grands coups sonores dans ma poitrine. Elle s'est approchée très près de moi, s'est penchée, et j'ai senti, léger et tiède, le souffle de sa bouche sur mon visage. Mon corps était frémissant, comme celui des bêtes en attente de l'orage salutaire qui va les délivrer de leur oppression.

— Tu dors ?

— Oui.

Elle n'a pas prêté attention à cette curieuse réponse. Son trouble était aussi profond que le mien.

— Te voici guéri, David. Tu vas partir.

Elle a allumé la veilleuse ; autour de la flamme, ses mains en conques rosissaient. Elles étaient transparentes comme deux grands coquillages exotiques, deux fleurs étranges. À travers ce geste, elles me sont apparues bouleversantes de douceur, de tendresse, et mon corps les appelait... En se penchant sur moi, sa blouse d'infirmière

s'était entrouverte et j'ai aperçu ses seins : « Que tes seins soient pour moi comme des grappes de la vigne. Et l'odeur de tes narines comme celle des pommes^{77 78}. » J'ai fermé les yeux. Quand je les ai rouverts, ses seins étaient proches de mon visage ; ils étaient petits et ronds, les bouts ressemblaient à deux boutons de rose de Saron posés sur un pétale.

Une chaleur étonnante m'envahit, je tremblais. Que c'était beau ! Mes mains avaient envie de caresser ou de repousser, je ne savais !... Elle s'est penchée davantage pour régler la veilleuse. En a-t-elle eu conscience ? Ses seins ont frôlé mon visage. Je suis devenu fou, un désir inconnu s'est emparé de moi et j'ai posé mes lèvres sur eux, tandis que mes mains l'enlaçaient et que je l'attrais avec force. Je voulais la sentir contre moi.

Elle a poussé un cri léger qui devint prière : « Ô mon Dieu ! » Et nos lèvres s'aimèrent... Je ne sais combien de temps a duré ce baiser ; le premier que j'aie donné. Ma bouche ne pouvait plus quitter la sienne, nos mains s'étaient étreintes, la flamme de la veilleuse tremblotait et renvoyait sur le mur nos ombres vibrantes et confondues.

Doucement elle s'est dégagée :

— Je suis de garde cette nuit. Je vais voir si mes autres malades ont besoin de quelque chose et je reviens, David.

Je suis resté seul, frissonnant d'amour et de désir. Reviendrait-elle ? Tout mon être attendait ce retour, j'étais incapable de penser. Je ne savais plus où était le mal ou le bien. Je la voulais, elle, avec une violence passionnée et bouleversante. Je la guettais et plus rien d'autre n'existait dans la pièce que cette porte.

Quand elle est revenue, je lui ai tendu les bras. Je ne sais si ce geste était celui d'un homme ou d'un enfant ? Mais nos corps se sont soudés. Et ensemble, cette nuit-là, nous avons découvert l'amour pour la première fois...

Un élan naturel, irraisonné, nous projetait l'un vers l'autre ; nous étions emportés dans un tourbillon si violent qu'il nous faisait perdre jusqu'à la conscience du péché. La maladresse même de nos caresses nous transportait ; la révélation de nos corps nous bouleversait. Entre deux étreintes, elle avait des élans de tendresse un peu désespérés :

— Mon David, mon grand roi des Juifs, Jésus est bon : il me pardonnera ma faiblesse, il a aimé Marie-Madeleine la Repentie. Je me jetterai au pied de sa croix...

Et ses cris de plaisir se mêlaient à ses cris d'angoisse. Pour se laver du péché, elle en appelait la punition :

— Lorsque tu seras parti, mon bien-aimé, je supplierai la mère supérieure de m'appliquer les plus dures pénitences. Les mortifications qu'elle m'infligera me seront douces. C'est pour toi que je les subirai,

c'est toi qui me les auras causées.

Rassasiés, nous avons eu de grands moments de douceur et nos corps apaisés demeuraient liés.

J'étais heureux, je me sentais fort et je pensais, avec un sentiment d'orgueil : « Je suis un homme. »

Transporté par la puissance de cet amour, je lui ai dit :

— Pourquoi parler de péché, sois ma femme.

— C'est impossible, David. Pour moi le Messie est venu et il nous sépare... Après toi, je me donnerai au divin époux, je n'appartiendrai plus qu'à lui pour toujours. J'ai voulu et accepté ton amour, en cela j'ai péché ; il me faut donc expier. Quand tu seras parti je servirai fidèlement Notre-Seigneur. Je lui offrirai toutes mes souffrances.

Emporté dans ce tourbillon romantique de passion et de remords violents, je comprenais de plus en plus mal les exigences de ce Jésus vis-à-vis de celle qui l'appelait le divin maître. Et sa présence sur le mur de la chambre m'inquiétait fort. Pourquoi fallait-il que l'amour soit un péché tellement grand et abominable alors qu'il était une chose si merveilleuse et qui m'apparaissait bien naturelle ?

Si elle était tourmentée par l'idée du péché, moi je ne l'étais pas et je m'abandonnais à cette passion. Ce n'est que plus tard que j'ai réalisé que nous avions commis une faute.

J'aimais ma jolie petite religieuse avec laquelle j'avais appris l'amour, et l'idée d'être obligé de la quitter m'affolait. Je ne sais comment elle s'y est prise, mais elle est parvenue à faire prolonger de huit jours mon hospitalisation ainsi que sa garde de nuit, sans laquelle il nous aurait été impossible de nous aimer.

La dernière nuit est arrivée, et lorsque l'aube a fait pâlir la lueur de la veilleuse nous avons été la proie d'un désarroi profond et d'une grande détresse. Avec une sorte de tendresse désespérée dans un élan de gratitude infinie, j'ai embrassé son corps avec dévotion. Aucune femme ne pourrait plus jamais faire ce qu'elle avait fait pour moi, elle demeurerait mon premier amour.

L'aube nous révélait l'un à l'autre un visage désemparé et meurtri par le plaisir. Longuement nous nous sommes étreints, nos mains sont restées accordées, tandis qu'elle me disait :

— Sois heureux tout au long de ta vie, mon cher David. Reste fidèle à ta croyance. Et lorsque les trompettes annonceront la venue de ton Messie qui pour moi est Notre-Seigneur Jésus, alors déliée de mon serment, je pourrai devenir ta femme et t'appartenir entièrement et à jamais.

Nos mains se dénouèrent.

Elle s'agenouilla devant le crucifix, se signa et sortit furtivement, silencieusement, de ma chambre comme elle y était entrée. Je ne devais jamais la revoir.

J'allais sur mes seize ans et nous étions en 1916.

11. « Monsieur le premier chantre... »

J'avais à peine découvert l'amour que je découvrais la souffrance. C'était ma première douleur d'homme. Je la ressentais profondément. Assommé par elle, j'ai erré dans la ville quelques jours, revenant instinctivement près de l'hôpital. Je n'aurais pas su dire ce que j'attendais, j'espérais... Le soir, je regardais les fenêtres s'éclairer, et quand passait l'ombre d'une religieuse, mon cœur me faisait mal. Pas une fois je n'ai reconnu la sienne. S'était-elle jetée aux pieds de la supérieure comme elle me l'avait dit ou gardait-elle le secret de sa faute ?... Que ce fut l'un ou l'autre, sa longue pénitence était commencée. Et cette certitude ajoutait à ma peine.

En moi, il n'y avait aucun sentiment de révolte. Devant cet amour impossible, je me résignais comme je l'avais toujours fait devant tout. Je n'avais rien à attendre de cette ville. J'ai demandé à ma sœur Frieda de m'avancer l'argent du voyage, et une fois de plus je suis parti.

Sans raison spéciale, j'ai pris mon billet pour Tapolca-Keszthely au bord du lac Balaton. J'avais entendu dire qu'il était grand comme une petite mer... et je savais être de bon ton d'y aller en voyage de nocces, ce qui n'était pas mon cas, mais cette idée plaisait à ma mélancolie.

Dans mon compartiment, se trouvaient rassemblés de nombreux Juifs. Je les regardais d'un œil morne ; pour la première fois, je n'avais pas envie de bavarder avec eux. Afin d'éviter leurs questions, j'ai fermé les yeux et je me suis senti affreusement seul.

Ma tête, au lieu de s'appuyer confiante sur la douce épaule de ma petite religieuse, tapait contre le dossier en bois de la banquette. Où allais-je reposer ma peine ? À qui me plaindre de l'abandon dans lequel je me trouvais ? Venant du fond de ma nuit, j'ai vu s'avancer mon père ; il grandissait, devenait immense, et j'entendais sa voix : « David, qu'as-tu fait ? Tu as péché avec ton corps. Tu t'es souillé... Tu as sali une femme. Et laquelle as-tu choisie pour être la complice de ton crime ? Une sainte femme, semblable à celle qui t'avait secouru petit garçon, qui avait sauvé ta main droite afin que tu puisses poser le téphilin de la prière sur ton bras gauche... Et maintenant tu oses te plaindre... »

La monotone mélodie du train avait remplacé la voix de mon père et son rythme scandait en moi la même phrase : « Dieu t'a puni... Dieu t'a puni... » C'était intenable ; mieux valait encore bavarder.

Me voyant ouvrir les yeux, un des Juifs m'a demandé :

— Où allez-vous, jeune baschur ?

— À Tapolca-Keszthely.

— Pourquoi ne descendez-vous pas plutôt à Csabrendek ? C'est une charmante petite ville, riche et agréable, où la communauté juive est importante. Sa synagogue très ancienne est fort belle ; c'est certainement une des plus vieilles de Hongrie...

Bienveillant, un autre a repris :

— ... Son chantre a été mobilisé à la veille des fêtes ; le rabbin est surchargé de travail ; un jeune étudiant comme vous pourrait peut-être l'en décharger d'une partie.

Morose, j'écoutais ces hommes dont les avis me désignaient une nouvelle voie, et au lieu de m'en réjouir j'avais envie de leur dire : « Encore un essai, une halte qui ne me mènera à rien ! Depuis huit ans je cours le pays, et j'ai dépensé plus d'énergie à tenter de ne pas mourir de faim, de froid, qu'à m'instruire. »

Il n'était pas droit le chemin que j'avais suivi, mais tortueux, rocailleux ; j'en avais le corps et l'âme blessés. Qu'allait me réserver cette nouvelle halte ? Peut-être me donnerait-on un poste au-dessus de mon âge pour quelques jours, quelques semaines, et je repartirai... Ce n'était pas ainsi que je deviendrais rabbin et je voyais clairement combien j'avais mal dirigé ma vie. J'étais bien décidé à ne plus me laisser balloter par le hasard, séduire par l'instant aimable qui pouvait se proposer à moi. Mais je n'avais que seize ans et quand le chef de gare a crié : « Csabrendek ! » j'ai à peine pris le temps de remercier les Juifs qui m'avaient conseillé. J'ai sauté sur le quai et me suis dirigé d'un pas vif vers la synagogue.

Le rabbin m'a très bien accueilli. C'était un homme plutôt petit, mince et souriant, vêtu d'une lévite plus courte et d'un drap plus fin que celles que j'avais connues ; je l'ai trouvé bien élégant. Il portait une petite barbiche grise taillée artistiquement en pointe. Ce détail m'a assez choqué pour que j'ose m'en inquiéter. Il m'a répondu :

— Pour une communauté de Juifs libéraux, ma barbe est bien suffisante ! Et je vais vous poser une question : croyez-vous que c'est à la longueur de la barbe que se mesurent les qualités d'un homme ? Ne peut-on pas être un homme de bien avec une petite barbe ?

La simplicité de son raisonnement m'a étonné par sa logique. Cependant, en apprenant que j'étais tombé dans une communauté de Juifs libéraux, j'hésitais à y demeurer, car j'en avais gardé de très mauvais souvenirs. Mais je n'étais plus un enfant et m'estimais capable de leur faire face si cela était nécessaire.

— Quel est donc le but de votre visite ? Et qui êtes-vous ?

— Je suis le fils et le disciple du rabbin Élias Tulman de Némès-Szalók.

Puis, avec un peu de suffisance, j'ai cité les yeshivas que j'avais fréquentées.

Perplexe, il me considérait. Sa décision tardait. Alors, vaniteusement, j'ai précisé :

— J'ai aussi une voix très agréable qui a déjà été appréciée et je connais tous nos chants...

Soulagé, le rabbin m'a dit aussitôt :

— La guerre ne nous a pas épargnés, nos jeunes hommes ont été mobilisés. Notre premier chanter est au front et notre deuxième a eu sa voix très altérée par une diphtérie. Je pourrais peut-être, pour la durée des fêtes, vous faire obtenir le poste de premier chanter. Mais il va falloir que vous passiez une audition.

Quelques heures plus tard, les administrateurs de la communauté étaient réunis dans la synagogue. C'étaient des hommes à l'allure importante, aux vêtements soignés, élégants, de vrais notables... L'un d'eux, après m'avoir observé, a remarqué d'une voix assez méprisante :

— Mais, monsieur le rabbin, votre candidat est beaucoup trop jeune pour avoir des connaissances suffisantes de la liturgie.

J'avoue que lorsqu'il s'agissait de chanter je ne doutais pas de mes talents, je ne me laissais donc pas troubler. L'audition terminée, j'étais engagé. Les conditions étaient inespérées : deux cent cinquante couronnes. C'était une somme importante, elle me paraissait énorme.

Mon optimisme naturel reprenait le dessus et les raisonnements amers que je m'étais tenus dans le train s'effaçaient pour faire place à un certain contentement. Le lendemain, j'étais même fier de moi : j'avais un poste agréable et honorifique, une rétribution confortable, une bonne chambre, des repas assurés, et de beaux souvenirs d'amour... Cette disposition d'esprit à me réjouir très vite – parfois trop vite – des agréments du présent a toujours été la mienne. Et je ne sais pas encore aujourd'hui si je dois m'en féliciter ou m'en affliger ?

Csabrendeck me plaisait beaucoup. Jusqu'à ce jour les communautés juives, que j'avais connues, étaient formées d'un ensemble de petites gens besogneux et de pieux personnages dont les connaissances étaient, avant tout, religieuses. Ici le niveau social et culturel était très élevé. L'ensemble des Juifs de ce comité formait une sorte d'aristocratie. Nés depuis plusieurs générations en Hongrie, ils portaient tous des noms à consonances plus magyares qu'israélites.

Certaines de ces familles possédaient même des arbres généalogiques remontant à plusieurs siècles. Elles en étaient fort vaniteuses, et leur sens patriotique était tellement développé qu'il leur faisait, parfois, un peu oublier leur religion en faveur de leur pays. Ils avaient poussé cette vanité si loin que j'avais beau être né sur le même sol et avoir une bonne connaissance de la langue, j'ai tout de suite été

considéré par ces « seigneurs » comme un étranger. Il y avait à peine deux jours que j'étais entré en fonctions quand j'ai entendu un des « messieurs » dire à un autre : « Il chante bien, ce petit "Polak"... » Personne, pas même les chrétiens, n'avait jusqu'à ce jour osé m'appeler ainsi. Plus tard j'ai constaté que quel que soit l'endroit où l'on émigre on est toujours un « Polak ». C'est le nom que les Allemands et les Français donnent aux Juifs venant de l'Est, et les Anglais à tous les Juifs qui ne sont pas nés sur leur île...

Ce qu'il y avait de péjoratif dans ce surnom m'agaçait ; aussi sachant que les Juifs russes fournissaient les meilleurs chantres, j'ai pris l'habitude de proclamer que j'étais russe. Le mensonge est haïssable aux yeux d'Adonai et j'en ai été bien vite puni.

Un matin, un gendarme est venu me chercher :

— J'ai ordre de vous emmener. Prenez vos affaires !

J'étais en état d'arrestation.

Pourquoi ? Je n'ai pas osé le demander au gendarme dont le silence sévère m'intimidait.

À la mairie, un fonctionnaire a aboyé :

— Vos papiers ?

Je ne savais pas très bien quels étaient ceux que j'aurais dû posséder. Alors j'ai donné le seul que j'avais sur moi : mon acte de naissance.

Le secrétaire en a vérifié l'authenticité avec le plus grand soin, et très étonné m'a dit :

— Mais vous êtes né à Nagy-Simonyi ! Vous êtes hongrois. Pourquoi êtes-vous ici ?

— Je n'en sais rien et j'aimerais le savoir.

Il m'a appris alors que j'avais été dénoncé comme prisonnier russe évadé.

Nous étions en 1917, la guerre pesait lourdement sur chacun. La révolution rouge était en marche et elle rendait les Russes deux fois suspects.

Ma nationalité hongroise ayant été définitivement reconnue, la vie à Csabrendek prit une allure fort plaisante. Mon amabilité, mon comportement pieux, ma jeunesse par rapport au poste que j'occupais, et surtout ma voix m'avaient rendu sympathique. Le journal local parlait même de ma nomination, en louant le rabbin d'avoir choisi un premier chantre possédant une si belle voix.

Devenu une petite personnalité, mon orgueil agréablement caressé s'épanouissait. D'autant plus que les familles se disputaient l'honneur de me recevoir, et la bonne opinion que j'avais de moi s'en trouvait renforcée. Je manquais trop de l'expérience du monde pour me rendre compte que la curiosité suscitée par ma venue n'était aussi grande que parce que nous étions en guerre et que toute distraction, si minime

fût-elle, ne pouvait qu'être bien accueillie.

Tout occupé de mes nouvelles vanités, les événements politiques avaient beaucoup perdu de leur intérêt et je ne me tenais plus qu'assez vaguement au courant de la situation.

Parmi les familles qui me recevaient à leur table, une dominait les autres : celle des Kálmán. Réputée comme l'une des plus anciennes (près de deux cents ans), elle m'impressionnait fort. L'un de leurs ancêtres avait même acquis un château seigneurial qui dominait le pays ; cependant cela ne les mettait pas complètement à l'abri des réflexions malveillantes.

Un jour où je dînais chez eux, j'avais trouvé M. Kálmán très amer :

— Depuis combien de siècles faut-il être né sur ce sol pour faire oublier que l'on est juif ? Aujourd'hui encore j'ai été traité dans la rue de « *Büdös Zsidó* ». Je sais bien que les imbéciles et les gens sans éducation sont nombreux, mais je ne peux pas m'empêcher d'en être irrité.

Il s'énervait et remâchait son amertume :

— Je pourrais leur dire que mon arrière-grand-père a fait construire la moitié de cette ville... que je suis, au moins, aussi hongrois qu'eux...

Impuissant, il a haussé les épaules :

— Mais ce serait m'abaisser à leur niveau. On ne répond pas à ces gens-là. Que voulez-vous, ils appartiennent à la race de ces soûlards du dimanche que nous connaissons tous. Ils distribuent leur argent et leurs sourires au cabaretier chrétien puis, en le quittant, vont boire à l'auberge juive. Là, pas de sourires ; des sarcasmes, de la violence. Et pour tout paiement, en partant ils insultent le patron : "Cochon de Juif, tu as de la chance que je vienne chez toi, ça te fera une bouteille à mettre sur mon ardoise !" » Comptes qu'ils ne règlent jamais.

Dans nos villages, j'avais souvent assisté à des scènes de ce genre et je le comprenais. Seulement moi j'étais tellement habitué à les considérer comme normales qu'il ne me serait pas venu à l'esprit de m'en indigner, et je n'osais lui dire que dans nos campagnes nous avions l'épiderme moins sensible.

Il a passé la main dans sa barbe qu'il avait assez fournie et fort soignée.

— Je vois que vous n'êtes ni étonné ni scandalisé.

— Je peux mal juger les intentions des gens des villes mais parmi les paysans chrétiens beaucoup nous aiment, nous estiment.

Retenu par ma fierté, je ne lui ai pas dit que bien souvent sans eux je n'aurais pas mangé, mais j'ai conclu : « Il y a de braves gens partout ! »

— Sans doute avez-vous raison, David, mais parfois cette malveillance foncière, cette agressivité latente m'inquiètent.

Il a soupiré :

— Elles vont même jusqu'à me faire peur...

Je me souviens avoir jugé ce pessimisme sans fondement, alors qu'il était prophétique. Vingt-cinq ans plus tard, Kálmán, âgé de quatre-vingt-quinze ans, fut déporté à Auschwitz avec toute sa famille ; lorsqu'on a ouvert le wagon à bestiaux dans lequel il voyageait, il était mort.

La confiance que Kálmán me témoignait en me parlant de la sorte me touchait beaucoup. Auprès de lui, je n'avais pas l'impression d'être à peine un adolescent mais un homme. Sa façon amicale de me prendre par le bras ou l'épaule en me disant : « Cher garçon, dites-moi ce que vous pensez de ceci ou de cela... » me réchauffait le cœur ; bien qu'il fût plus petit que mon père, je me berçais souvent de l'illusion que c'était ce dernier qui me traitait ainsi.

La pauvre table de mes parents ne ressemblait en rien à celle des Kálmán sur laquelle s'étaient cristaux de Bohême, porcelaine de Rosenthal et une argenterie si nombreuse que son utilisation me rendait souvent perplexe. Pourtant chez eux j'avais le sentiment d'être en famille. Cette sensation tenait à la chaleur de leur accueil. Aussi est-ce avec une grande hâte que je me dirigeais vers leur maison.

Leur fille âgée de quatorze ans, Mancî, le diminutif hongrois de Marguerite, m'avait plu dès le premier regard. Comment ne pas aimer son visage, encore enfantin, encadré de tresses brunes sévèrement roulées sur les oreilles ? Son attitude réservée mais amicale était exactement celle qui convenait à une jeune fille juive.

Sa voix douce était si bienveillante pour me dire : « Asseyez-vous, je vous prie. Mon père ne va pas tarder », qu'oubliant la banalité des paroles pour n'en retenir que le ton chaleureux, je lui avais répondu :

— Soyez louée pour accueillir avec tant de sollicitude l'étranger et respecter la prescription d'Adonaï : "Tu ne vexeras point l'étranger. Vous connaissez le cœur de l'étranger, vous qui avez été étrangers dans le pays d'Égypte"⁴⁹.

À table, après le repas, j'ai senti que ce n'était pas du bout des lèvres, mais du fond du cœur qu'elle disait :

— Que le Dieu de miséricorde bénisse mon père et ma mère, eux, leur maison, leurs enfants et toute notre famille, et je n'en ai été que plus ardent à répondre par la bénédiction des étrangers : Que le Dieu de miséricorde bénisse le maître de cette maison, sa femme, ses enfants, et tous les siens.

Très vite, je m'étais aperçu qu'elle passait devant chez moi pour aller à ses cours. Aussi, après avoir soigneusement brossé mes vêtements fort pauvres, bien peigné mes cheveux, je descendais en hâte pour sortir juste à l'instant où elle arrivait en lui criant joyeusement : « *Chalom Alechem*, Mancî !... »

Et, après lui en avoir demandé la permission, je l'accompagnais un moment.

À marcher ainsi à côté d'elle je retrouvais ma pureté, oubliant mon récent péché de chair. Je ne conservais de mon aventure qu'une douce mélancolie du cœur.

Dans la lumière du matin, comme je la trouvais charmante avec sa petite toque posée bien sagement sur sa couronne de cheveux bruns ! Quand je la regardais, que je voyais l'ombre chaude de ses cils palpiter comme une petite aile tremblante sur sa joue, mon cœur s'emplissait d'un bonheur très tendre, sans désirs charnels, et j'étais très fier d'être rencontré dans cette ville auprès de Mancî, citée comme étant la jeune fille la plus pieuse de la communauté. Je pensais qu'un jour c'était une jeune fille semblable à elle que mon père serait heureux d'accueillir dans sa maison.

Ainsi déjà je songeais au mariage, car je n'étais tout de même plus assez candide pour ne pas m'être rendu compte que mes sens étaient ardents, que leurs désirs impérieux risquaient de me conduire trop souvent sur le chemin du péché... ce qui était fort grave pour un futur rabbin. Convaincu qu'une *fois* marié un homme pieux ne pouvait plus se laisser entraîner, j'estimais qu'il serait sage que je me serve très tôt de mon taleth pour réunir mon épouse à moi. Satisfait par mon raisonnement, j'ai pu m'abandonner sans réserve à la douceur que m'apportait la présence de Mancî.

Notre intimité progressait. Elle commençait à se confier à moi. Parmi ses soucis quotidiens, celui qui dominait était sa grand-mère paralysée dont elle s'occupait entièrement ; elle prenait également grand soin de son frère Jenö, et j'enviais celui-là d'avoir une sœur comme elle.

Ses scrupules de conscience souvent un peu puérils m'attendrissaient :

— J'ai peur, me disait-elle, que Jenö ait menti à papa. Dites-moi, cher David, que dois-je faire : devenir la complice d'un mensonge en me taisant ou commettre le péché de le dénoncer ?

— Ni l'un ni l'autre, bonne Mancî ; il faut expliquer à votre frère qu'il doit lui-même en parler à son père, car le mensonge est haïssable à Adonaï : "N'accueille point un rapport mensonger.

Ne sois pas complice d'un méchant en servant de témoin à l'iniquité..."

Sa vie était composée de toutes sortes de petites choses sans grande importance, mais qui pour elle en prenaient énormément.

En l'écoutant, je pensais que notre différence d'âge – j'avais à peine deux ans de plus qu'elle – était beaucoup plus grande, car mes responsabilités étaient déjà celles d'un homme ; aussi mon cœur se gonflait-il d'une tendresse protectrice lorsque je songeais à elle.

Un matin, elle m'a dit :

— David, nous sommes un petit groupe de jeunes qui aimerions former une chorale pour chanter durant les fêtes. Voudriez-vous nous aider ?

Je n'ai pas osé lui avouer que j'avais fort peu de connaissances et que je chantais surtout d'instinct. Le soir même, je me suis trouvé devant une trentaine de filles et de garçons, très impressionnés, qui ont écouté respectueusement ma leçon...

Chez mes amis les Kálmán, à la première étoile, la veille de Roch-Haschana ⁴¹, les femmes ont allumé les lampes en prononçant la bénédiction d'usage : « Sois loué, Éternel, notre Dieu, Roi de l'Univers, qui nous as sanctifiées par tes commandements et nous as ordonné d'allumer une lampe en l'honneur de Roch-Haschana. »

Quelles étaient jolies les mains de Manci éclairées par la flamme...

Je me souvenais que le rabbin Éliahou Tulman, pieux talmudiste, appelait ces deux jours de Roch-Haschana « le long jour », car il est écrit que ces quarante-huit heures doivent être unies les unes aux autres par la prière et semblables à un seul jour.

Une demi-heure avant la tombée de la nuit, l'office a commencé. Pour moi il revêtait une double importance, car je prenais mon poste de premier chantre. Dans la robe de mon prédécesseur, du haut de mon estrade, très digne d'apparence mais le cœur ému d'inquiétude, je regardais ce peuple d'Israël devant lequel j'allais chanter. Jamais je n'avais contemplé assis côte à côte tant de gens différents.

Notre vieille synagogue débordait de fidèles. En plus des Juifs de notre communauté que, pour la plupart, je connaissais, des invités étaient venus de partout ainsi que des notabilités de Budapest ; de nombreux uniformes rappelaient la guerre, officiers et soldats en permission fraternisaient coude à coude ; il y avait des enfants en vacances, aux joues rondes, qui avaient l'air de petits anges du Seigneur ; mais je remarquais que bien peu d'entre eux portaient des payès.

La « finance » avec ses banquiers sévères côtoyait les « trafiquants de la guerre », reconnaissables à leurs vêtements insolemment neufs, leurs bagues voyantes, leurs cheveux et leurs barbes coupés trop court ; certains osaient même se présenter devant Adonaï le menton nu ! Croyaient-ils que l'argent excuse tout ? Et je les jugeais sans faiblesse ; c'était une chance pour eux que ce ne fût pas moi le « Grand Comptable ». Les chapeaux haut de forme, ceux de castor voisinaient avec les petites calottes noires des anciens, dont certaines étaient si vieilles que leur noir verdi devenait émouvant.

Tandis que beaucoup allaient et venaient dans le temple, se saluant les uns les autres en quête de leur place, discrètement je cherchais Manci, n'osant lever trop ostensiblement la tête vers les galeries de

bois ajourées où se tenaient les femmes. J'ai réussi à apercevoir sa petite toque et me suis senti tout heureux.

Le cœur rempli d'amour, j'ai attaqué le premier psaume. L'acoustique de cette vénérable synagogue était si bonne que je n'ai pas douté que ma prière ne montât directement jusqu'à Dieu.

C'est dans cette atmosphère de profonde piété que le rabbin, d'un ton grave, solennel, a dit :

— Sois loué, Éternel, notre Dieu, Roi de l'Univers, qui nous as sanctifiés par tes commandements et nous as ordonné d'écouter le son du shofar.

Le shofar c'est le cor rituel fait dans une corne de bélier, en souvenir du bélier que Dieu présenta à Abraham pour remplacer ; son fils Isaac sur l'autel du sacrifice.

C'est ainsi que la corne de bélier est devenue pour nous le symbole de la délivrance et de l'espérance. C'est le shofar qui a servi à guider les Hébreux dans leur fuite du pays d'Égypte. Chaque tribu ayant son signal, la corne de bélier a été utilisée pendant des siècles pour annoncer, de montagne en montagne, les changements de lune, les jours de fêtes, ou l'approche de l'ennemi.

Pour nous, la sonnerie du shofar est restée un rite sacré. Aujourd'hui les sons qui en sortent sont semblables à ceux qui ont retenti il y a plus de deux mille ans à l'intérieur du temple de Salomon et nous relie étroitement à notre passé. Il est également dit dans les Écritures saintes et enseigné par la cabale que nous serons prévenus de l'arrivée du Messie par le son tiré de la corne du bélier qui a été sacrifié par Abraham. C'est le prophète Élie qui en sonnera pour annoncer la résurrection des morts à l'heure du jugement dernier.

Le shofar est un instrument très primitif. La pointe de la corne de bélier est simplement percée et l'air soufflé passant par ses circonvolutions produit un son rauque difficilement modulable. Mon père, qui en sonnait très habilement, prétendait que l'officiant à cet instant devant être dans un état de grande pureté, s'y préparait en prenant un bain et en priant longuement.

Dans la synagogue de Csabrendek, c'était au plus âgé des chantres que revenait l'honneur de perpétuer la tradition. Ce moment émouvant est toujours très attendu par l'assistance, car à cette coutume s'attache souvent un peu de superstition et certains croient qu'une belle et pure sonnerie annonce une bonne année. Après les paroles rituelles : « Sonnez du shofar à la néoménie », le chantre a pris une profonde respiration et a porté la corne à ses lèvres, tandis que les fidèles ont murmuré : «... au jour solennel de notre fête... ».

Aucun son n'en est sorti.

L'assemblée continuait à dire dans l'inquiétude : « C'est une loi pour Israël, une prescription du Dieu de Jacob. »

Trois fois il a renouvelé sa tentative. Ses yeux qui sortaient de sa tête, les veines de son cou qui se tendaient prouvaient quels efforts désespérés il faisait... Pourtant la corne restait muette. L'effort et la confusion ont fait monter les larmes aux yeux du deuxième chantre. Un tel échec dans une si vieille synagogue, devant une si pieuse assistance, nous remplissait de honte. De l'assemblée des croyants, un murmure d'inquiétude s'est élevé. Et si la corne ne sonnait pas, qu'arriverait-il en cette année de guerre ? De quels malheurs n'allions-nous pas être accablés ?

Drapé dans son taleth, le rabbin s'est avancé, plus pâle que d'habitude ; il a tendu la main et saisi l'instrument sacré. Tous ont respiré. Il l'a porté à sa bouche, son front s'est empourpré : aucun son n'est sorti...

À cet instant, un rire nerveux a fusé de la galerie des femmes. Une houle de murmures a fait onduler les têtes des hommes ; certains ricanaient, d'autres se lamentaient et parlaient de sacrilège. Nous étions au bord de la catastrophe : l'office de Roch-Haschana allait être raté. Qui sait si Adonai jetterait un œil favorable sur une assemblée où l'on n'avait pas été capable de faire sonner la corne sacrée ?

Le rabbin, redevenu très pâle, a été pris d'une quinte de toux qui l'a obligé à poser le shofar sur le pupitre devant lequel on lit les rouleaux de la Thora. Rapidement, sans réfléchir, j'ai saisi l'instrument et l'ai porté à ma bouche en regardant l'assistance. La sueur a perlé à mon front. Visiblement on se moquait de moi : un administrateur en chapeau de soie s'est mis à sourire avec mépris, un vieil homme à barbe blanche a haussé les épaules. Implorant Dieu de toute mon âme, j'ai embouché le shofar et le son rituel, rauque, sauvage et profond, venu du fond des âges, a éclaté triomphal sous les voûtes de l'ancienne synagogue.

Un soupir de soulagement est sorti de toutes les poitrines... J'ai senti que l'assemblée était prête à m'applaudir, seule la sainteté du lieu l'en empêchait. J'avais sauvé la situation, mais n'y avais pas très grand mérite. Mon père m'avait entraîné dès mon plus jeune âge à sonner dans la corne du bélier...

À la sortie de l'office, j'ai été grandement félicité et nous avons échangé nos vœux pour l'année nouvelle.

C'est avec une belle dignité que j'ai salué les fidèles qui me souhaitaient rituellement : « Que vos prières soient exaucées, monsieur le premier chantre !... »

Je hochais la tête avec componction, mes mains bien serrées sur mon livre de prières, pour répondre suivant l'usage : « Puissiez-vous être inscrit pour une bonne année ! »

Manci est restée un moment près de moi, et dans ses yeux je voyais combien tous ces compliments la touchaient. Malgré moi, mon esprit

divaguait. Je m'imaginai vénérable et admiré par toute une pieuse communauté, tandis que ma femme, après m'avoir fait un discret signe de tête, rentrait préparer mon repas et sans doute déjà celui des enfants. Une voix grave m'a éveillé de ce songe :

— Vous vous en êtes très bien tiré, monsieur le premier chantre...

L'homme qui me complimentait était une personnalité, un banquier de Budapest.

— Et je veux faire en sorte de vous être agréable. Aimerez-vous recevoir pour ces fêtes un beau complet digne d'un premier chantre ?

Si grand était mon orgueil que j'ai osé lui demander d'y joindre une canne, emblème que j'estimais indispensable à la belle tenue d'un personnage de mon importance.

Et le surlendemain il m'a emmené à Keszthely, une petite ville commerciale possédant de nombreux magasins. Mon costume y fut acheté avec tous ses accessoires : gants, chaussures, cravate, chaussettes, chemise blanche et une canne. Comme je n'avais qu'une petite glace dans ma chambre, je me suis admiré par morceau et j'en ai ressenti une joie d'enfant.

Dix jours plus tard avaient lieu les fêtes de Yom-Kippour.

Dès la tombée de la nuit, la veille de ce grand jour de pénitence où il est interdit d'accomplir le moindre travail, on demeure en prières à la synagogue et il est même défendu de procéder à la plus petite des toilettes, telle que de se rincer la bouche avec un peu d'eau claire. Les hommes revêtent pour cette fête leurs sarguiness, long vêtement de lin blanc dans lequel ils seront ensevelis le jour de leur mort. Pendant vingt-quatre heures, le jeûne doit être absolu et rigoureux. Les familles pieuses doivent en tout lieu où elles se trouvent pleurer sur le destin du peuple juif.

Tous redoutent cette veillée où les rabbins prononcent les plus sévères de leurs sermons et où les chantres s'appliquent à exprimer l'affliction, la douleur du peuple juif opprimé, provoquant ainsi les larmes des fidèles, pleurant sur les souffrances passées et celles qu'ils devront encore subir avant l'avènement du Messie.

Si dans des pays comme la France, l'Angleterre, les États-Unis, cette douleur est plus symbolique que réelle, dans les synagogues des régions de l'Est, où les Juifs sont persécutés depuis des siècles, elle atteint une vérité, une puissance mystique impressionnantes.

Quand j'étais petit garçon, mon père, durant la prière du premier soir, me surveillait du coin de l'œil et de l'oreille ; il ne fallait pas que j'oublie un seul des péchés de la longue liste et j'implorais le pardon de Dieu pour « les péchés pour lesquels j'ai mérité de mourir par la lapidation, par le feu, le glaive ou la strangulation... » avoir connu la prostituée », moi qui ignorais jusqu'à la signification de ce mot... Cette année, en confessant le péché de chair je ne me chargerais pas d'un

acte que je n'avais pas accompli. Dieu aurait vraiment à me le pardonner... et c'est sincèrement que j'ai dit :

«... celui que j'ai commis dans l'entraînement de la passion et celui que j'ai commis en formant des liaisons coupables⁵⁰. »

Ce soir du Kol-Nidré, plus suffisant que jamais, un peu raide dans mes vêtements neufs, en apercevant mon reflet dans les vitres des magasins j'avais la tentation de me saluer ! Une seule chose me chagrinait, mais elle était importante : malgré les preuves que j'avais données de ma virilité, je n'avais pas de barbe, juste quelques poils blonds par-ci par-là que personne ne voyait...

Après l'office, alors que je repliais mon taleth, notre chorale s'est avancée en groupe serré ; Mancî la conduisait, portant un gros bouquet de fleurs enrubannées à la mode hongroise. Elle s'est arrêtée devant moi, et comme une petite fille qui récite un compliment elle m'a dit :

— Monsieur le premier chantre, en notre nom à tous, je vous remercie de votre concours et de vos conseils qui nous ont été si utiles.

Imaginez ce garçon, qui n'avait pas encore seize ans, objet d'un tel hommage ! Mon cœur sautait dans ma poitrine et la voix vibrante, émue, j'ai répondu :

— Mes amis, c'est la première fois que je reçois un pareil honneur. Grâce à vous, il me semble que désormais j'aurai confiance en moi et que je serai capable de mener à bien toutes mes entreprises. C'est avec tout mon cœur, toute ma foi, que je prierai pour que vos vœux et ceux de tous les membres de la communauté soient exaucés. » Puis j'ai baissé la voix : « Ensuite je prierai pour la réalisation des miens, et surtout pour le plus cher d'entre eux. » Là, j'ai ménagé un silence et presque à l'oreille de la jeune fille j'ai murmuré : « Vous avoir pour femme, chère Mancî. Sur le seuil de ce temple, en ce soir sacré du Kol-Nidré, je fais le serment de vous épouser si vous voulez de moi et si vous acceptez de m'attendre quelques années. »

Elle a baissé les yeux, rougissante et douce :

— Je vous attendrai, David.

Avant de les prononcer, je n'avais pensé aucune de ces paroles, elles m'étaient venues spontanément ; j'étais étonné de mon impulsivité, mais heureux. Ce serment me rassurait, il me semblait qu'ainsi je mettais les années à venir sous sa protection. Le sentiment que j'éprouvais pour Mancî n'était en rien comparable à cet amour qui venait de me secouer si profondément, mais j'étais sûr qu'il était exactement celui qu'un homme pieux doit ressentir pour celle qui deviendra sa femme.

Les fêtes terminées, la petite ville avait retrouvé sa quiétude et je n'avais plus rien à y faire. Le rabbin m'avait remercié en m'assurant qu'il aurait plaisir à me voir reprendre cette place l'année prochaine,

si son premier chantre n'était pas encore de retour.

Passant un doigt songeur dans sa barbe, M. Kálmán m'avait demandé :

— Et maintenant, mon garçon, que penses-tu faire ? Quelles sont les dispositions que tu comptes prendre pour assurer ton avenir ?

— Entrer dans une grande yeshivah pour devenir rabbin,

— C'est ça le plus sûr, mais ce n'est pas le plus enviable.

C'était une très belle réponse dont, par la suite, j'ai pu, en ce qui me concernait, mesurer la fausseté.

Toutefois j'ai conclu :

— Je vais aller consulter mon père.

— Tu auras raison, car il est dit dans les proverbes : « Écoute, mon fils, les remontrances de ton père, ne délaisse pas les instructions de ta mère, car elles forment un gracieux diadème pour ta tête, et un collier pour ton cou¹. » « Un fils sage fait la joie de son père, et un fils sot le tourment de sa mère ! »

J'ai fait mes adieux à Manci, nos yeux ont renouvelé notre serment. Rassuré, j'ai quitté cette famille qui m'avait donné chaleureusement l'illusion d'être comme un prolongement de la mienne ; et j'ai pris le chemin de Némès-Szalók.

En dépit de l'assurance que j'en avais donnée à M. Kálmán, je n'ai pas osé affronter mon père. Je ne pouvais oublier dans quels termes il m'avait chassé de chez lui. Le cœur gros, malgré mes beaux habits et ma canne, je me suis réfugié chez une voisine en la priant d'avertir ma mère de ma présence. Comme ma gorge, toujours, s'est serrée quand j'ai vu sa silhouette effacée, frêle, accourir vers moi de son petit pas rapide de fourmi active.

— Mon David, mon petit, mais que tu es beau ! Tu as même une canne. Quelle réussite, mon enfant ! Quel dommage que ton père ne te voie pas ainsi.

— Justement, Mamé, je venais te demander si je pouvais me présenter devant lui.

Elle a secoué la tête avec beaucoup de tristesse :

— Non, sa colère contre toi est encore fraîche dans son cœur. Si tu entres dans une bonne yeshivah, dis-le-lui dans une lettre ; il te répondra certainement et ainsi les relations seront renouées entre vous...

Elle a eu un moment d'hésitation. J'étais un homme et elle une femme ; pouvait-elle se permettre de me conseiller sur ce sujet ? ^{42 43}

Cependant son amour maternel l'a emporté et elle m'a recommandé :

— Choisis bien ton école et surtout restes-y...

J'avais suffisamment pensé à mon avenir et j'avais choisi la yeshivah de Hunfalva qui était réputée pour son enseignement.

Seulement sa parfaite orthodoxie était tellement intransigeante qu'elle en devenait du fanatisme. C'était certainement l'école du Talmud la plus rigoureuse de tout le pays. Ce choix ne pouvait qu'être agréable à mon père. Je l'ai dit à maman qui m'a répondu :

— Que Dieu veuille que l'on t'y accepte, et ainsi ton retour à la maison se fera dans la joie.

Je lui ai remis la plus grosse partie de l'argent que j'avais gagné à Csabrendek et je suis reparti.

Hunfalva était un petit village ; cependant, par la grâce de sa yeshivah, son rayonnement spirituel éclairait le judaïsme bien au-delà des frontières de la Hongrie.

Après avoir subi des examens difficiles, j'ai été accepté et il m'a fallu jurer sur l'honneur que je renonçais définitivement à fréquenter une autre école, que je n'essaierais de tirer aucun profit matériel des études que j'entreprenais, que je les faisais uniquement « pour le seul amour de Dieu ». Les principes orthodoxes de mon père continuaient à s'imposer à moi, et je voulais les satisfaire.

Je n'avais encore jamais vécu dans un village comme celui-là. Hunfalva était peut-être le seul où il y avait davantage de juifs que de chrétiens, et tous vivaient sous la loi, sans souplesse, du rabbin de la yeshivah. Pas une maison, pas une ferme qui n'eût son étudiant. J'ai obtenu un lit dans une salle de ferme où plusieurs camarades d'études étaient déjà logés. Les chrétiens qui avaient accepté de nous héberger devaient enlever leur crucifix de la pièce où nous habitions. Même les vaches n'échappaient pas aux diktats du rabbin. Et dès l'aube, pour être sûrs que leur lait soit rituel, elles étaient traites sous notre surveillance.

Ici, il n'était pas de mise de prendre ses repas chez des hôtes de la communauté. Cette manière de vivre considérée comme une mendicité déguisée n'aurait pas été tolérée. Pour assumer mes besoins, je suis devenu le maître d'école de quelques enfants juifs du village.

Notre Rabbi était surnommé le Gaon. Cet homme sévère était un grand mystique, un homme impressionnant, il avait une belle barbe et au front lumineux ; sous son visage ascétique, ses os tendaient sa peau fine, presque parcheminée. Ses paupières rougies par l'étude, ses yeux d'un bleu très pâle, lui faisaient un regard étrange. Il semblait toujours apercevoir quelque chose que vous ne pouviez voir, qui se trouvait au-delà de vous-même.

Comme pour entrer dans son école il fallait faire preuve d'une maturité d'esprit et de qualités assez exceptionnelles, les élèves qui en sortaient jouissaient de l'estime générale. Aussi j'ai été tellement fier d'y être reçu que j'ai écrit à mon père en espérant qu'il me répondrait. Il n'en fut rien, mais il envoya une longue lettre au Rabbi, ce qui me valut d'être convoqué dans son bureau.

Ses yeux pâles se sont attachés aux miens, et de sa voix posée et sèche il m'a dit :

— Le rabbin Tulman, que j'ai en haute estime, a pris la peine de me parler de vous. Il m'a dit ce que vous étiez. Je vous préviens que je serai impitoyable et ne tolérera aucun manquement au règlement. C'est par égard pour votre père et votre bien spirituel que j'agirai ainsi. Que l'Éternel vous accorde sa bénédiction.

J'ai baissé la tête et j'ai compris que mon père ne m'avait pas pardonné.

Le programme de l'école, très chargé, se révéla différent de tous ceux que j'avais connus. Au matin nous prenions un bain rituel, mangions rapidement un peu de pain trempé dans du lait, puis les cours se succédaient sans interruption. Tous les premiers du mois nous disposions de quelques moments de liberté, jamais d'un jour entier. Mais aucun de nous n'en profitait pour prendre des distractions ; nous préférons utiliser ces heures à prendre connaissance à l'avance des sujets très ardues de nos cours. Il était vraiment difficile pour nous de nous maintenir dans le sillage du Gaon, ce qui nous obligeait à poursuivre nos études une partie de la nuit à la lueur des bougies. Et après quelques heures de sommeil, la journée recommençait, invariablement semblable à la précédente. Les seules pauses dont nous profitions étaient celles, très brèves, des repas ; le peu de temps dont nous disposions rendait nos rapports de camaraderie très superficiels ; comment aurait-il pu en être autrement ?

J'étais tellement absorbé par mon travail que je ne savais même plus si j'étais heureux ou malheureux. Qu'elles étaient loin mes ambitions profanes de chanteur et mes vanités de joli garçon !... Il n'était pas question, ici, de se pavaner avec élégance, une canne à la main ! Et encore moins de séduire de jolies jeunes filles !

Pendant de nombreux mois j'ai vécu comme une souris de bibliothèque, grignotant chaque jour de grandes quantités de pages savantes.

Un soir où j'étais trop fatigué pour trouver le sommeil, j'ai aperçu Saül, l'un des meilleurs élèves de notre classe, qui lisait dans son lit, une bougie à la main. Je le regardais attentivement : la flamme sculptait son visage et en faisait danser l'ombre sur le mur. Il avait des cheveux bruns et son menton était déjà assombri par une barbe naissante. Doucement, je me suis levé ; vite il a éteint sa lumière. Nous avons chuchoté dans l'obscurité :

— Tu ne dormais pas, David ?

— Non. Et toi, tu cherchais une solution à quoi ?

— À un problème.

— Je ne peux pas t'aider ?

Il a soupiré :

— Non.

— Alors demande à notre Rabbi.

D'une curieuse voix dubitative, il a répété :

— Au Rabbi... oui, peut-être.

Le lendemain, comme je ne l'ai pas vu consulter le Gaon, je lui ai demandé le soir :

— Alors tu as découvert tout seul la solution de ton problème ?

Ma candeur l'a laissé rêveur.

— Peut-être qu'un jour je te ferai partager mes soucis.

J'étais sérieusement intrigué, mais pendant des mois nous n'avons plus parlé de rien. Et puis un soir où le printemps rendait l'air plus doux, j'ai fermé mon recueil de textes talmudiques et je lui ai dit à voix basse :

— Je vais faire un tour dans la campagne. Tu viens avec moi ?

— Oui, mais j'emporte mon sefer⁴⁴.

Et il a pris un livre sous son oreiller.

D'abord nous avons marché sans parler. Le clair de lune était d'argent. Tout était silencieux ; les chiens des alentours, qui nous connaissaient, n'ont pas aboyé sur notre passage ; la paix était grande et je me sentais baigné par elle. Au bout d'un moment, Saul a ouvert son livre et me l'a montré. Ce n'était pas de l'hébreu, c'était du latin. La pleine lune éclairait si fortement que j'ai pu lire le titre : *Ethica ordone geometrico demonstrata* *, de Spinoza. Vraiment, cela ne me disait rien.

— Tu ne connais pas ce philosophe ? C'était un Juif, un grand talmudiste.

Nous nous sommes arrêtés ; autour de nous, l'air était léger et la nuit, pleine de frémissements, faisait monter en nous une sève riche qui enfiévrerait nos cerveaux.

— Que tu es ignorant, David ! Tu ne connais pas davantage Uriel Acosta Gabriel da Costa, dit Uriel, ce philosophe né à Oporto en 1590 et mort à Amsterdam en 1674. Aucun de nous ne devrait ignorer ce descendant de Juifs convertis, qui a retrouvé la foi de ses ancêtres en Hollande. Malheureusement son zèle a été faussement interprété par ses coreligionnaires, il a été pris pour de la provocation. Ses idées très modernes ont déplu fortement. Apôtre de la réconciliation et du pardon, son sens de l'autocritique a exaspéré tout le monde. Considéré comme un hérétique, il fut jugé et condamné. Ligoté, jeté sur le sol devant la synagogue, il fut piétiné et couvert de crachats par les fidèles.

Il a pardonné ce supplice à ses tortionnaires en disant « qu'on ne pouvait pas leur en vouloir, car ils n'étaient que de pauvres fanatiques, des ignorants incapables de comprendre et d'admettre les bienfaits de la critique ». Mais, vois-tu, David, si grandes, si hautes que

soient les idées d'un homme, elles ne l'empêchent pas de souffrir et Uriel n'a pas supporté d'être exclu de la société juive.

Il s'est suicidé. *Exempta humana vitae.*

— Je t'ai parlé de lui parce que sans le connaître on ne peut comprendre Spinoza qui a repris les idées philosophiques d'Uriel, mais il est allé plus loin encore. Ainsi il a été le premier à prêcher, à prôner l'entente judéo-chrétienne sans que celle-ci se fasse au détriment des Juifs, sans les obliger à renier leur foi. Il était trop profondément croyant pour s'être converti comme certains l'ont affirmé, et je partage l'opinion de ceux qui pensent qu'il a été enterré par ses adversaires au cimetière protestant pour accréditer la thèse de son abjuration.

— Il est vrai que ses théories sont bien peu orthodoxes, et aujourd'hui encore les Juifs crachent lorsqu'ils prononcent son nom. Il est évident que ce n'est pas une fréquentation pour les élèves de notre Rabbi.

Je me demandais quel homme pouvait bien être ce Spinoza pour que Saül continue à le lire.

— Écoute ce qu'il dit :

“J'entends par *cause de soi* ce dont l'essence enveloppe l'existence ; c'est-à-dire ce dont la nature ne peut être conçue autrement qu'existante.

“Par *substance*, j'entends ce qui est en soi et se conçoit par soi, c'est-à-dire ce dont le concept ne requiert pas, pour être formé, le concept d'une autre chose.

“Par *attribut*, j'entends ce que l'intelligence perçoit de la substance comme constituant son essence. Par *modes*, j'entends les affections de la substance, c'est-à-dire des choses qui sont d'autres choses par lesquelles elles sont aussi conçues.”

De là, la définition de Dieu : “Un être absolument infini d'attributs, dont chacun exprime une essence Éternelle et infinie.”

“De ces attributs, nous ne connaissons que deux : la pensée et l'étendue. Le monde est l'ensemble des modes de ces deux attributs. La nature naturante, c'est Dieu ; la nature naturée, c'est le monde. Il n'y a, entre Dieu et le monde, qu'une différence de points de vue⁵¹.”

Comprends-tu ?

Je ne comprenais rien du tout.

Je n'avais retenu qu'une chose : c'est que le nom d'Adonaï était prononcé d'une manière inhabituelle. C'était la première fois que j'entendais un homme oser définir Dieu autrement que par le portrait qu'il a donné de lui-même dans les Écritures. Quel choc !... Et j'entrevois pourquoi les Juifs d'une grande orthodoxie devaient le rejeter violemment.

— Spinoza a fini par mettre en cause la vérité même des textes qu'on nous fait étudier ici comme étant d'essence divine. Voilà

pourquoi la lecture de ses œuvres nous est formellement interdite. Que demain notre Rabbi voie ce livre entre mes mains, et je serai chassé.

Après un moment de silence, il a passé son bras sous le mien et nous avons marché à travers la campagne.

— Vois-tu, David, depuis que je connais Spinoza je me pose beaucoup de questions. Et j'ai compris que la simplicité de la philosophie qu'on nous enseigne ne reflète pas forcément la vérité, mais plutôt l'ignorance.

— Peux-tu concevoir que toute la connaissance de ce monde en évolution soit contenue dans un seul livre ?

— Oui, s'il est l'œuvre de Dieu.

— Enfantin, David. Imagines-tu Dieu comme les Anciens : Un Zeus assis sur un trône au milieu des nuées et réglant le monde ? Puis, à ses heures de loisir, dictant ses lois à Moïse et traitant avec les prophètes comme un général avec des plénipotentiaires ?

— Certainement pas. Mais je pense que seule l'étude des livres saints peut nous apporter la lumière. Nierais-tu celle des grands cabalistes ?

— Et, qui te dit que Spinoza n'en a pas été un ?

— Arrête, Saül, tu blasphèmes !

— Ne sois pas borné, David, laisse ton esprit s'ouvrir : le monde est plein d'hommes qui ont pensé pour toi, pour te permettre de devenir plus intelligent. Ne sois pas sectaire, ouvre les yeux, tes oreilles, apprends à faire le tri toi-même, ne laisse pas ce soin aux autres... Ne te contente plus d'une nourriture prédigérée.

Il avait raison. Depuis mon enfance, aveuglément j'acceptais l'enseignement que l'on me donnait, sans penser que l'on pouvait en discuter. Fugitive, l'image de mon père est passée dans mon esprit ; confusément j'ai senti que, pour la première fois de ma vie, j'allais le trahir et j'ai demandé à Saül :

— Explique-moi tes idées.

Avec passion, il m'a développé ses pensées ; nous ne marchions plus, nous volions sur l'aile de la métaphysique...

À dire vrai, ce ne sont pas ses idées qui m'ont séduit, que je saisissais fort mal, mais son éloquence.

Je n'étais pas sûr d'épouser les théories de Spinoza, mais la découverte d'un monde ignoré où la pensée était maîtresse absolue me fascinait. Jusqu'à présent je n'avais connu que la pensée de Dieu, elle était reposante puisqu'il était impossible de la critiquer. Celle des hommes était très différente et m'envoûtait bien davantage.

Lorsque tous étaient endormis, nous allions nous réfugier dans l'étable et nous étudions *l'Éthique*. J'ai souvent pensé, depuis, que nos deux têtes penchées sur ce livre dans le clair-obscur de la bougie nous faisaient ressembler à un tableau de Rembrandt. Une nuit, de notre

refuge, nous avons entendu frapper à la porte du dortoir et une voix a annoncé :

— Le Rabbi...

D'où nous étions, nous percevions ses pas légers suivis de ceux, plus lourds, des élèves qui l'accompagnaient toujours dans les rondes de surveillance qu'il effectuait irrégulièrement. Nous nous sommes regardés, la sueur au front. Ne nous voyant pas dans nos lits, il allait nous chercher et certainement nous trouver. Enfin, les pas se sont éloignés. Alors vite, comme des coupables, nous avons regagné notre « dortoir ». Quand nous sommes entrés, nos camarades ont détourné la tête avec gêne.

L'un d'eux nous a avertis :

— Le Rabbi n'était pas content de ne pas vous trouver ici.

— Nous lui avons dit que vous sortiez souvent le soir, en emportant un livre...

Nous ne pouvions pas être mieux et plus complètement trahis !

Le lendemain, le Gaon, dès son entrée dans la classe, nous a appelés :

— Quel livre lisez-vous en cachette la nuit ? Répondez.

Le front baissé, très pâles, nous nous taisions.

— Répondez. Le cours ne commencera que lorsque vous aurez avoué la vérité. Voulez-vous commettre un péché supplémentaire en retardant l'étude du Talmud ?

C'était à Saül de parler et il l'a fait :

— Rabbi, notre péché est grand. Nous étudions Spinoza.

En entendant le nom abominable, un grand murmure s'est élevé dans la salle. Caressant sa barbe majestueuse, le Rabbi a réfléchi un temps qui nous a paru très long.

— Vous n'êtes plus mes élèves. Je vous délivre de votre serment. Vous pouvez aller dans une autre école étudier le Talmud dans un but lucratif et lire tous les Spinoza qui vous tomberont sous la main. Le monde ne manque pas de renégats. Allez, je communiquerai à vos parents la raison de votre renvoi.

Et nous sommes sortis. Saül ne paraissait pas très touché par cette décision. Il prenait la chose assez légèrement :

— Je vais aller rendre les Spinoza à celui qui me les a prêtés, ils pourront encore être utiles à d'autres. C'est dommage, cette yeshivah était agréable et puis je n'avais pas encore étudié suffisamment *L'Éthique*. N'est-ce pas ?

Je n'appréciais pas complètement cette forme d'humour ; mon départ de l'école ne m'apportait aucune satisfaction.

— Attends-moi, nous ferons nos bagages et peut-être un bout de chemin ensemble.

Nous en avons fait fort peu. Saül partait chez ses parents qui

habitaient à l'opposé des miens. Après avoir dit au revoir à mon ami, j'ai pris le chemin de Némès-Szalók. J'hésitais à me présenter chez mon père. J'en étais parti chassé comme un voleur et j'allais y rentrer en faisant figure d'apostat... Je pouvais préparer mon dos à recevoir les coups mérités. Mais que pouvais-je faire d'autre ? Ah, je ne badinais plus élégamment avec ma canne : je m'appuyais lourdement dessus, à l'image d'un vieillard que la vie n'a pas épargné...

Quand je suis arrivé sur le seuil et que j'en ai eu poussé la porte, en voyant notre maison si paisible j'ai regretté mon audace impudente. Ma mère recommandait de vieilles chemises, mon père étudiait près de la fenêtre. Il s'est tourné lentement vers moi, m'a regardé songeur, puis s'est levé avec un grand calme, a ouvert l'armoire, en a sorti sa canne et, sans prononcer un seul mot, il s'est mis à me battre. Les coups pleuvaient, sonores et secs, sur mes épaules et mon dos, mais je me taisais. J'ai entendu sa canne se casser, alors il est retourné en chercher une autre ; c'était celle que je lui avais offerte en revenant de Jánosháza. Ce souvenir ne l'a pas disposé à la clémence, il a continué à me battre vigoureusement. Sa voix tonnante accompagnait chaque coup :

— Ah ! Monsieur veut être le Spinoza de son époque ! Monsieur est devenu un incroyant, un philosophe, un renégat...

Et il me frappait avec une telle vigueur que ma mère s'est jetée sur lui :

— Assez, tu vas le tuer... Dieu ne t'a pas accordé des enfants pour ça !

Négligeant l'intervention de maman, il a poursuivi sa besogne, sans colère, en justicier, si bien que la seconde canne se cassa. Alors c'est moi qui suis allé vers l'armoire. J'ai pris un vieux parapluie qui avait vu tous les exodes et je le lui ai tendu. Il l'a saisi, s'est appuyé dessus en souriant :

— *Barouch Achem*⁵², tu as le dos et les épaules aussi solides qu'un goy. Et en plus tu lis Spinoza...

Dans ses yeux il avait de la malice :

— ... Te voici devenu tout à fait un homme !

La foudre avait frappé, l'orage était passé, mais durant plus d'une semaine mes épaules et mon dos en sont demeurés fort douloureux.

Satisfait, mon père m'a proposé de rester à la maison, à la condition que d'ici les fêtes de Pessach j'aie appris par cœur un énorme recueil de commentaires sur le Talmud. Sans doute estimait-il qu'ainsi je laverais mon esprit sali par Spinoza et retrouverais la foi candide de mon enfance, celle dont le parfum de pureté monte comme un encens vers Adonaï.

Évidemment j'ai accepté sa proposition. Comment faire autrement ? Je n'avais pas d'argent pour repartir et j'avais aussi une

grande envie de ne pas, tout de suite, quitter ma mère.

Apparemment, mon existence a repris son cours ancien comme si rien ne l'en avait détourné : j'étudiais aux côtés de mon père, et le reste du temps je travaillais à la fabrique de pain azyne dont la production était très réduite par suite du rationnement de la farine. Mais ce n'était plus la vie facile que j'avais connue. Le village, lui-même, avait changé.

Dans de nombreuses maisons, il y avait le portrait d'un mort en uniforme : père, mari, frère ou fiancé. À Csabrendeck, j'avais perdu de vue le visage de la guerre ; ici je le retrouvais sur celui des femmes qui s'était durci. Elles avaient des mains calleuses d'hommes et, entre elles, maudissaient ces combats qui tuaient les uns et enrichissaient les autres. Sans distinction d'origines, de religion, tous s'y mettaient. Les ferrailleurs et les chiffonniers juifs que j'avais autrefois vus traverser lentement Némès-Szalók avec une voiture et un cheval en criant : « Chiffons, ferraille à vendre ! » étaient devenus de gros commerçants qui faisaient expédier leur marchandise par wagons... D'autres profiteurs, plus audacieux, s'étaient improvisés « fournisseurs de l'armée ». Ils raflaient la viande dans les campagnes et passaient d'importants marchés avec l'État. Quant aux fermiers, chaque semaine ils vendaient plus cher leurs produits. Cette surenchère faisait monter le coût de la vie. On aurait dit que tous voulaient s'emplier les poches pendant qu'il en était encore temps.

Tout ce beau monde se plaignait à haute voix de l'injustice et de l'inutilité de la guerre, déplorait de ne recevoir aucune nouvelle du front, critiquait le gouvernement, tandis que leurs mains se tendaient avec avidité vers tous les profits illicites. J'écoutais, je regardais ; je n'en avais pas conscience, mais cette corruption me gagnait. Peut-être que la brèche par laquelle elle pénétrait en moi avait été ouverte par mon premier péché d'homme : quand j'avais osé aimer une religieuse. Ou bien était-ce Spinoza le responsable, lui qui m'avait initié à la critique ? Ou fallait-il remonter plus avant, aux conversations que j'avais eues avec les soldats, aux idées subversives des prisonniers russes qui renversaient les valeurs établies ? Je ne sais pas. Probablement que chacun de ces éléments avait eu son importance. La misère également qui m'avait donné le sens de la révolte ; je ne pouvais pas me résigner, comme mon père, et m'abstraire comme lui dans la pensée de Dieu quand je voyais le visage défait de maman.

Un matin, le crieur public a sonné de la trompe :

— *Aranyat vasért !* [« De l'or contre du fer ! »] Notre roi vous demande de souscrire à l'emprunt qui doit aider nos soldats à gagner la guerre. C'est un devoir national. Que chacun donne ce qu'il peut, une bague, une montre, un bracelet. Ce n'est qu'un emprunt, et après la victoire le titre que vous allez recevoir en échange de votre or vous

sera remboursé avec de gros intérêts. Vous aiderez votre pays et vous ferez une bonne affaire...

Le crieur avait une belle voix et il savait parler aux paysans. À l'entendre, nous tenions la victoire à la portée de nos mains. Et si nous voulions voir nos soldats revenir bien vite il fallait donner largement. Mon père, appuyé sur sa canne, l'a écouté, puis il est rentré à la maison.

— *Charmé Fagélé*, qu'as-tu fait des pièces d'or que ton vaurien de fils t'avait fait donner à Kurtakeszi ?

— Je les ai toujours.

— Eh bien, le moment est venu de les rendre.

Ma mère et moi l'avons regardé avec consternation.

— Je suis russe et juif, je dois être encore plus hongrois que les autres et soutenir mon pays d'accueil Dieu soit loué, je peux aujourd'hui lui rendre un peu du bien qu'il m'a fait. L'essentiel est que le tsar perde la guerre, et puis l'or des soldats ne doit-il pas retourner aux soldats ?

Ma mère lui a donné les pièces. Je savais qu'elle avait le cœur gros. Nous avions souvent eu faim devant ce trésor. Elle n'a même pas osé dire : « Mes pauvres filles, elles n'auront pas de dot ! » Et pourtant elle le pensait. Elle s'est résignée tout de suite. Ce que faisait son mari était toujours bien.

Le geste du rabbin a été commenté et critiqué par bon nombre de Juifs qui l'ont considéré comme un naïf et un fou... Donner de l'or contre du papier dont on disait qu'il n'offrait que peu de garanties était jugé par certains comme une grande imprudence.

Je ne le condamnais pas, mais j'étais bien décidé à gagner de l'argent par n'importe quel moyen.

Les fêtes de la pâque terminées, comme j'avais achevé la tâche imposée, mon père m'a demandé :

— Et maintenant que vas-tu faire ?

Je ne m'étais pas préparé à cette question.

— Après la yeshivah de Hunfalva, je ne sais pas très bien où je pourrais aller...

Dans ses yeux je lisais clairement : « Enfin, tu mesures les conséquences de ta faute... »

— C'est aussi mon avis. Mais ta présence ici rend notre vie encore plus difficile. Nous n'avons pas de sucre et le chalet⁴⁵ est absent de notre table du shabbat depuis bien longtemps. Voudrais-tu que ta mère, malade, retourne se louer chez les goym pour te faire manger, pour que tu prospères dans ta paresse ? C'est impossible, n'est-ce pas ? Alors tu dois partir.

Sans réfléchir, je lui ai répondu :

— Ici les gens vivent bien, ils engraisseront, ils s'enrichissent en

vendant de tout. Je peux faire comme eux. Nous nous sommes assez privés pour avoir un peu de bien-être...

Avec suffisance j'ai ajouté :

— Je crois que je deviendrai un très bon homme d'affaires.

Ses yeux bleus, un peu froids, me fixaient avec une curiosité étonnée, légèrement ironique, qui aurait dû me mettre en garde, et j'ai continué :

— Il me faudrait un très petit capital. J'y ai pensé. Supposons que j'achète seulement cinquante kilos de haricots secs aux paysans que je les revende à la ville avec un bon bénéfice. La fois suivante j'en achèterai cent kilos. À ce moment il me faudra un âne et une voiture. Quand j'en serai à deux cents kilos je...

Mon père m'a tourné le dos, il est allé vers la porte et l'a ouverte :

— Tu peux sortir... Pour des affaires honteuses, pour un peu d'argent, te voilà prêt à abandonner l'étude de la Thora. J'ai juré et fait jurer à ta mère que chez nous il n'entrerait jamais rien qui provienne d'un commerce malhonnête. Si certains de mes Baie Batim⁷⁹ font, comme les autres, des bénéfices scandaleux, vendent des vaches maigres, et même malades à l'armée, cela les concerne, ils auront à en répondre devant Dieu. L'argent gagné de cette manière me salirait les mains. Je n'ai que quarante-trois couronnes par mois, mais elles me suffisent. Si tu veux traiter de ces sortes de marchés, libre à toi. Béni soit Adonai, je ne suis plus responsable de tes actes. Mais alors va-t'en. Tu n'es plus mon fils et je ne te connais plus !...

Sa voix s'était élevée avec une force si grande que toute la maison en avait retenti ; ma mère pleurait et Caroline qui pourtant ne m'aimait pas beaucoup, tremblait en me regardant.

Par la porte ouverte, un paysan nous dévisageait :

— Je voudrais voir le rabbin.

Cet homme devait être un envoyé de Baal, car au bout d'une corde il tirait un goret à l'œil rouge, qui criait comme un possédé.

Le désignant du bout de sa canne, mon père, le sourcil froncé, lui a demandé :

— Que venez-vous faire chez moi avec cet animal ?

— Vous le donner. On sait bien que vous avez du mal à vivre... Alors vous pourriez ou le manger tout de suite ou l'engraisser.

Ce porc était un aliment de choix pour la colère de mon père :

— Il est interdit aux Juifs d'approcher un cochon...

— Ben, nous on en mange tous !

Perplexe, il a considéré sa bête qui s'était enfin tue :

— Après tout, c'est le Bon Dieu qui l'a créé avec tout le reste... Si vous ne voulez pas le manger, vendez-le. Ça vaut de l'argent...

Je trouvais que cet homme n'avait pas tort, et mon père l'a deviné :

— David, n'ajoute pas un nouveau péché à tous ceux que tu as

commis...

Deux fois le paysan a craché à nos pieds des morceaux de sa chique. Puis il est parti en tirant son cochon qui couinait de plus belle !...

Mon père s'est tourné vers moi :

— David, je n'ignore aucune de tes pensées et j'aimerais que tu te souviennes que s'il nous est défendu de consommer de la viande de porc, il nous l'est bien davantage de trafiquer de ces bêtes. Je ne veux pas être mêlé à tes affaires louches et offensantes. Et puisque tu choisis le chemin tortueux du profit facile, quitte cette maison.

La seule idée de repartir à l'aventure m'épuisait et je ne voulais pas m'éloigner de ma mère dont la santé ne me paraissait pas bonne. Je savais que ma présence à proximité lui serait agréable ; aussi, je décidai de rester dans le village.

Pour la première fois, j'allais en faire à ma tête. Je voulais démontrer à mon père que j'étais capable de réussir dans quelque chose. J'avais mon idée. J'ai commencé par demander à des Juifs de notre communauté de me prêter une grande pièce avec une entrée indépendante donnant sur la rue. L'épicier, qui s'était agrandi, a mis à ma disposition son ancienne boutique.

— Que veux-tu en faire ? Y loger ?

— Non, y enseigner.

— Mais nous avons un maître d'école.

— Je veux apprendre l'hébreu à nos enfants...

L'épicier a hoché la tête :

— Cela ne leur sera pas inutile...

Puis j'ai été voir les deux maîtres d'école, l'un catholique, l'autre protestant, et je leur ai exposé mes projets :

— N'avez-vous pas des vieux bancs, des pupitres que vous n'utiliserez plus ?

Mendiant ainsi de droite à gauche, j'ai obtenu de quoi m'installer. J'ai lavé les murs, nettoyé, frotté, réparé mon matériel, et j'ai trouvé que mon école n'avait pas mauvaise allure. Il y régnait une odeur d'épices qui m'était agréable.

Ensuite, je suis allé visiter les familles juives et je leur ai fait mes offres de service ; pour le prix de mes leçons, je leur proposais de me payer en nature suivant leurs moyens, avec quelques pommes de terre, des oignons ou un peu de bois. Presque tous ont accepté. En devenant « professeur d'hébreu », j'avais assuré mon logement et ma nourriture. Ce n'était pas si mal.

Ma classe était joyeuse, on y chantait autant qu'on y étudiait. À chaque pause, j'apprenais à mes élèves les *Zemirott* de mon père et les chants populaires hongrois de Petöfi⁵³. C'est pourquoi les Juifs m'appelaient le Rabbi chantant. Les villageois étaient persuadés que

chez le fils Tulman on enseignait en chansons, ce qui leur plaisait fort, car, disaient-ils, voilà une bonne manière de les instruire. Cela doit rentrer tout seul dans la tête...

Je savais par maman que mon père approuvait mon initiative, et si j'avais été sage j'aurais dû me contenter, tout au moins temporairement, de ce résultat. Seulement, je n'avais rien abandonné de mes projets. En rêve, je me voyais gros marchand de haricots faisant rouler mes wagons par toute la Hongrie. J'achetais une jolie maison pour ma mère ; et à elle qui avait toujours servi les autres, je payais une servante. Je dotais mes sœurs, même Caroline ; puis la guerre finie, je devenais rabbin et épousais Mancini... Je délirais.

Étant à l'abri du besoin immédiat, il ne me restait plus qu'à trouver l'argent nécessaire à l'achat de mes premiers cinquante kilos de haricots. Je n'ai pas hésité : j'ai négocié cet emprunt auprès de parents d'élèves, les priant d'y ajouter une voiture avec un âne.

Quelques jours plus tard, tenant mon âne par la bride, j'ai parcouru les rues des villages d'alentour en criant :

« *Babot veszek ! babot veszek !...* ⁵⁴ »

Avec une certaine malice, je m'imaginai la tête que mon père ferait s'il me voyait mais avec prudence j'avais préféré m'écarter de Némès-Szalók.

L'habile homme d'affaires que je croyais être était d'une bien grande candeur ! J'ignorais tout du cours des haricots et en grand seigneur je payais sans discuter le prix que les vendeurs me demandaient. Aussi, à peine quelques heures plus tard, je possédais cinquante kilos de haricots et plus un fillér. Mais j'étais si heureux que je chantais des psaumes tout le long du chemin. Ainsi, pieusement conduits vers leur destination, mes haricots ne pouvaient que plaire au Seigneur et je ne doutais pas qu'il ne jetât un œil favorable sur eux !

J'ai perdu mes illusions en entrant dans Némès-Szalók. Les épiciers vendaient leurs haricots au détail moins cher que je ne les avais achetés en gros ! C'était un désastre ! Bien plus grand encore que je ne le pensais. À qui les céder ? Un grand commerçant comme moi ne pouvait pas perdre. Pourquoi ne pas les garder ? Les prix montaient si rapidement que je n'aurais certainement pas à attendre longtemps pour les vendre au double de leur prix d'achat. Je n'avais qu'à les conserver et laisser faire la guerre. Après tout, il me suffisait d'avoir un peu de patience. Si moi j'en avais, les parents de mes élèves en manquaient et, très vite, leurs récriminations sont devenues désagréables. Comme première sanction leurs enfants ne m'ont plus rien apporté, et comme seconde ils ne sont plus venus suivre mes cours. Je restais seul dans ma classe vide en compagnie de mes sacs de légumes secs que je n'avais même plus la possibilité de faire cuire !

Mon père a été mis immédiatement au courant par des parents

d'élèves de ma brillante opération ; et le soir même, maman est venue m'avertir de sa colère.

— Mon pauvre enfant. Ton père m'a défendu de t'aider. Je crois qu'il serait plus sage que tu partes.

— Mais non, Mamé, c'est un mauvais passage. Tu verras, je serai riche...

En attendant, pour me permettre de vivre jusque-là, ma mère a accepté de cuire mes haricots dont elle m'apporterait une portion chaque soir. À minuit, elle frappait à mon carreau, un bol à la main. Il ne m'en fallait pas davantage pour vivre. J'avais connu pire et j'ai abandonné mes ambitions commerciales pour me jeter dans une nouvelle passion : la lecture.

Les maîtres d'école des différentes confessions, le curé, et surtout le pasteur qui avait une fort belle bibliothèque, m'ont prêté des livres, un peu de tout : la littérature et la poésie hongroises, l'histoire, les philosophes et aussi Spinoza que je n'avais pas oublié, car j'avais la tête encore plus dure que le dos.

Ces mondes inconnus que je découvrais m'envoûtaient. La nuit je lisais à la lumière de bougies que j'avais troquées contre des haricots, et le jour je m'allongeais dans l'herbe des prairies. Mon inconscience était si grande que j'étais parfaitement heureux.

Un après-midi, des ouvriers agricoles sont venus faucher près de moi. Il faisait chaud. Vieux et jeunes, ruisselaient de sueur. Ils m'ont regardé, goguenards :

— Viens donc nous aider !

Je savais très bien ce qu'ils pensaient : « Le fils du rabbin a les mains trop blanches et trop fragiles pour travailler comme nous. »

Je n'avais encore jamais envisagé cette sorte d'emploi, mais cette idée me semblait meilleure que celle des haricots.

Je suis allé trouver le paysan au goret :

— Je sais que les hommes sont rares ; je voudrais être ouvrier agricole chez vous.

Un gros rire l'a secoué :

— Ce n'est pas avec des prières que l'on engrange les récoltes, mais avec des bras.

— Essayez-moi.

Comme un maquignon, l'œil mi-clos, il m'a évalué ; j'avais l'air solide, et puis on n'était pas à une époque où on pouvait faire le difficile !

— Voilà ce que je te propose. Tu ne seras payé qu'à la fin des travaux, et suivant ton ouvrage. À midi, tu mangeras dans les champs avec les autres, et le soir à la ferme.

— J'accepte, mais je ne mangerai que du pain, des pommes de

terre et du lait.

— C'est ton affaire ! J'espère pour toi que ça te suffira pour travailler.

Les premiers temps il m'a fallu du courage. J'avais les mains à vif, couvertes d'ampoules qui saignaient, le soleil me brûlait le visage et les bras, ma chemise était trempée de sueur. J'étais tellement courbatu que la nuit je gémissais en me retournant sur ma paillasse. Mais j'aimais ce travail et mes camarades me plaisaient. À cause de la guerre, c'étaient des adolescents et des vieillards, tous avaient une expérience qui me manquait et une connaissance profonde de la vie qui m'étonnait.

Le premier jour, quand les femmes nous ont apporté notre repas, ils m'ont épié. Aussi naturellement que les autres j'ai puisé dans la bassine commune le pain trempé de lait, mais je n'ai pas mangé de lard.

Un vieux a remarqué :

— T'as tort, mon garçon. C'est ça qui tient au ventre et donne des forces.

Ils étaient partagés en deux groupes : protestants et catholiques. Le plus âgé de chaque confession récitait sa prière rituelle. Alors l'un d'eux m'a proposé :

— Garçon, tu peux réciter la tienne.

Je l'ai prononcée d'abord en hébreu et ensuite en hongrois afin qu'ils sachent que nous, les Juifs, nous remercions aussi Dieu.

— Pourquoi gardes-tu ton chapeau sur la tête ? Ce n'est pas très poli.

— Parce que chez nous il est inconvenant d'être tête nue devant le Seigneur, car il est écrit : « Tu ne découvriras point ta tête. ».

Le lendemain, pendant la prière juive, ils se couvraient tous... J'étais adopté et heureux de l'être. L'amitié de ces hommes me tenait chaud au cœur. À l'époque du battage et de l'ensachage du blé, j'étais devenu aussi fort que mes camarades et j'ai coltiné sur mon dos, avec facilité, les sacs de grain si bien que l'un des ouvriers m'a dit :

— Ce n'est pas possible ! Tu es le fils de Samson ! Et peut-être bien que, comme lui, toute ta force est dans tes mèches de cheveux !

Avec eux, j'avais appris à traire les vaches, à étriller les chevaux et même à les monter, ce dont j'étais très fier. Traverser le village en galopant était devenu un de mes grands plaisirs. Physiquement cette vie m'avait fait beaucoup de bien, et moralement aussi. Je m'endormais comme une brute et ne me réveillais qu'au petit jour.

Je n'avais plus le temps de me poser des questions métaphysiques. Pour moi, le monde était redevenu simple. Il suivait le cycle merveilleux de la germination : un grain est mis en terre, il lève, devient herbe, puis épi de blé, on le récolte, il nourrit l'homme qui le

sème de nouveau, et le cycle recommence, Éternel comme Dieu. C'était là le sens de la vie ; pourquoi en chercher d'autres ?

Mes cavalcades à cheval dans le village avaient déplu à mon père qui me fit dire, par ma mère, qu'il voulait me voir.

Je le trouvai, comme toujours, penché sur ses gros recueils :

— Es-tu devenu un si mauvais fils que tu aies décidé de me tuer ? Pourquoi restes-tu ici ? Pour que je sois le témoin de ta paresse, de ton inconduite, de tes pitreries sur le dos d'un cheval ? As-tu renoncé définitivement à respecter nos lois ?

Longtemps il a continué sur ce ton. Que pouvais-je lui répondre ? Qu'à seize ans, le bien et le mal ne se découvraient pas uniquement dans les Écritures ? Et que mon ignorance de la vie était bien dangereuse pour moi ? Comment lui expliquer que l'histoire des haricots m'avait enseigné que la vanité et la suffisance risquaient de vous conduire à la malhonnêteté ? Que vivre parmi les paysans m'avait éloigné de Spinoza et rapproché de Dieu ?

Ce n'était pas possible. Peut-être avais-je tort de penser qu'il ne l'aurait pas compris, mais j'étais un trop petit garçon devant lui ; alors je me suis tu.

C'est à ce moment-là qu'une charrette chargée de sacs de blé, de pommes de terre et sur le dessus de laquelle caquetaient des couples de poulets liés par les pattes, s'est arrêtée devant chez nous. Mon patron en est descendu et s'est adressé à mon père :

— Monsieur le rabbin, voilà le salaire de votre fils ; il est proportionné à son travail : une pleine charrette ! C'est un bon ouvrier, un garçon pieux et solide. Rien qu'avec du pain, du lait et des pommes de terre, il a fait la besogne d'un homme fort et courageux. Devant vous, je lui dis : « Si tu veux travailler chez moi l'année prochaine, je te donnerai le double de salaire. Et j'ai aussi une fille bonne à marier. Prends-la, car tu es un homme que je serais heureux d'avoir comme fils. ».

La dernière proposition aurait dû paraître inconvenante à mon père, mais comme il souriait mon cœur s'est gonflé de joie.

Quelques jours plus tard, ensemble nous avons porté au moulin nos sacs de blé. Je les avais entassés sur la charrette tirée par l'âne prêt pour les haricots. Il y avait bien longtemps que je n'avais pas marché aux côtés de mon père et je me sentais heureux et grave. Maintenant, je ne trottais plus derrière lui, mais mon pas s'accordait au sien. J'aimais cet homme et je l'admirais. Pourquoi ne pouvions-nous pas nous entendre ?

Alors j'ai joué une carte un peu hasardeuse, celle de l'humour. Je lui ai désigné l'âne :

— Peut-être est-il bon pour le blé, mais c'est un animal qui ne connaît rien au commerce des haricots !

— Sois prudent, David ! Qui te dit qu'il ne descend pas de l'ânesse de Balaam⁴⁶ ? S'il avait pu parler, peut-être n'aurais-tu pas fait faillite !

— Possible, Papé, mais s'il n'est pas impossible d'être un âne et un parfait trafiquant, en revanche il faut avoir un très bon cerveau pour étudier le Talmud !

Mon père a souri. Je savais qu'entre nous la paix était conclue. Le soir, pour la première fois depuis longtemps, je me suis assis à la table familiale et maman, dont l'œil brillait de malice, nous a annoncé :

— J'ai une surprise pour vous.

Et elle a déposé un plat fumant de haricots.

J'ai remarqué :

— Je crois bien que grâce à eux nous aurons de quoi nous nourrir jusqu'à la venue du Messie !

Mon père m'a répondu :

— Alors, comme nous l'attendons un jour très prochain, nous serons certainement rapidement débarrassés de tes haricots !

J'ai tendu mon assiette :

— S'il te plaît, Mamé, donne-m'en encore, car le Messie lui-même serait heureux de pouvoir les manger ! Je ne savais pas, à ce moment-là, que quelques jours plus tard j'allais repartir vers un nouveau destin, leur abandonnant mon stock de haricots.

12. Rabbin en uniforme

Une nouvelle année scolaire allait commencer et je me retrouvais dans une situation pire que les précédentes. Pour moi, le choix d'une école était devenu bien délicat. Chassé de Hunfalva, j'ai pensé à l'école « impériale et royale » de Pozsony dont mon ami Saül m'avait parlé. C'était le seul établissement gouvernemental où l'on enseignait le Talmud. Il avait un caractère officiel qui assurait, à ceux qui en sortaient diplômés, une place de rabbin reconnu et rétribué par l'État. Pour cette raison, dans toute la Hongrie on l'appelait « la Fabrique de Rabbins ».

Cette école offrait également un autre avantage en temps de paix : ses élèves étaient dispensés du service militaire.

Depuis la déclaration de guerre, les diplômés rejoignaient leur corps en tant qu'aumôniers. Cette idée n'était pas faite pour me déplaire ; je n'étais pas le seul, car cette yeshivah qui ne comptait jadis qu'une centaine d'élèves en dénombrait plus de cinq cents. C'est pourquoi en cet automne 1917 je ne me dissimulais pas que j'avais peu de chance d'y entrer.

Cela ne m'a pas empêché de partir pour Pozsony.

Quand le secrétaire m'a demandé mon *curriculum vitae* je suis resté muet, un mot si savant pour une si triste chose : un petit baschur pouilleux, un étudiant deux fois chassé...

Piteusement j'ai répondu :

— Je viens de la yeshivah de Hunfalva.

Le secrétaire m'a regardé par-dessus ses lunettes :

— Mais comment se fait-il alors que vous ayez le droit de vous présenter ici ?

Je n'avais plus rien à perdre, j'ai avoué :

— J'ai été renvoyé.

Ce fait a joué d'une façon inattendue en ma faveur. Ma qualité d'ex-élève indiquait un niveau d'études et de connaissances tellement supérieures qu'elle a été pour moi la meilleure des recommandations auprès du rabbin Sofer qui dirigeait l'école.

C'était un véritable seigneur ! Je n'avais jamais approché un semblable personnage.

Les Sofer étaient une famille de la haute société juive, très estimée des empereurs François-Joseph et Charles I^{er} d'Autriche. Depuis plusieurs centaines d'années, la communauté israélite de la ville était

« gouvernée » par eux.

La « cour » de mon nouveau maître se composait d'une dizaine de garçons qui suivaient respectueusement le Rabbi partout où il lui plaisait de les entraîner. J'en fis rapidement partie et je me suis aperçu combien ses déplacements étaient nombreux et variés...

Homme affable, plutôt souriant, il portait malgré sa jeunesse (trente ans environ) une barbe toute blanche. Cette particularité était héréditaire, et à ceux qui s'en étonnaient il répondait :

— Comment pouvais-je représenter la caste Sofer avec une barbe noire ?

Les cours qu'il donnait avaient lieu dans un grand amphithéâtre. Il n'y pénétrait jamais sans avoir été annoncé par un élève de sa « suite » ; tous alors se levaient et observaient un silence total. Cette entrée assez solennelle se prolongeait par des paroles qui ne l'étaient pas moins, car il débutait toujours ses cours ainsi :

— Je prie les très saintes âmes de mes ancêtres, Chesam Sofer mon bisaïeul, Ksav Sofer mon grand-père, et Schewet Sofer mon père, de m'assister dans ma tâche afin d'empêcher ma langue de commettre quelque erreur.

Alors seulement commençait son exposé. Il ne lui était pas nécessaire de parler longuement pour que les débats s'ouvrent. D'avance nous avions étudié le sujet de sa conférence et chacun de nous attendait impatiemment que lui soit fournie l'occasion de briller auprès du maître. Le cours durait presque sans interruption du matin jusqu'à la fin de la journée. Cet homme noble, aux apparences d'esthète, avait une résistance d'acier. Il ne prenait aucun repos et se contentait de boire de temps en temps un peu de l'eau d'une carafe de cristal posée sur sa chaire ; aucun élève ne se serait permis de quitter sa place avant lui.

La seule détente qu'il nous accordait était la prière. Comme nous la prononcions à voix haute, quand nous avions besoin de communiquer avec notre voisin nous étions obligés de parler assez fort, ce qui limitait nos échanges.

La communauté juive dépendant de son ministère était très attentive à ses déplacements. Quand on apprenait que le rabbin Sofer projetait une visite aux « lieux saints », tous se regardaient avec inquiétude. Chacun faisait l'inventaire de ses fautes, car on savait qu'il n'allait se recueillir sur la tombe de ses ancêtres que pour puiser dans leur mémoire la sagesse qui devait rendre son jugement ou ses décisions incontestables. Ces pèlerinages présageaient donc qu'il était sur le point de prendre de nouvelles responsabilités ou des sanctions plus ou moins graves envers ceux qui n'avaient pas la conscience tranquille.

Le rituel impressionnant de ces sorties satisfaisait mon sens du

théâtre. J'appréciais le décorum dont notre Rabbi s'entourait et qu'il justifiait ainsi :

— Ce n'est pas par gloriole que j'agis ainsi, c'est pour honorer mes ancêtres.

Accompagné de sa suite, il se rendait au cimetière à pas lents, le front penché, méditatif. Le silence était de rigueur et nous modelions notre attitude sur la sienne. Il priait longuement devant chacune des tombes de ses trois ancêtres. Pendant sa prière, ma charge auprès de lui était très flatteuse. Elle consistait à porter sa canne à pommeau d'or. Je goûtais fort l'ironie de cette situation : gardien de la canne d'un rabbin alors qu'un autre rabbin, mon père, m'en avait tant cassées sur l'échine !

Ma vie à Pozsony était fort différente de celle que j'avais menée dans d'autres yeshivas. Ce qui ne l'avait pas empêché de débiter de la même façon que les fois précédentes. J'avais dû me faire accepter comme chazer-baschur pour assurer mon logement et ma nourriture.

Mais fort heureusement pour moi, la chose se présentait maintenant différemment. Je n'avais pas à courir après les élèves, c'étaient eux qui me recherchaient. Beaucoup avaient déjà vingt-cinq ans et leur niveau d'instruction générale assez bas les obligeait à combler leurs lacunes. Certains, avant d'entrer dans cette école, avaient tenté d'aborder des études au-dessus de leurs capacités : droit, économie politique, doctorats divers. Aussi ce n'était pas la foi qui les poussait, et nombreux étaient ceux qui n'ambitionnaient que très modérément de devenir rabbin ; mais désespérant d'en faire autre chose, leurs familles, très pieuses, avaient réussi à les faire admettre dans cette yeshivah.

J'avais résolu le problème du logement en partageant la chambre de camarades plus fortunés que moi, et je payais ma part du loyer en donnant des leçons. Cet arrangement me prenait beaucoup de temps et c'est sur mon sommeil que je prélevais les heures nécessaires à la poursuite de mes études. Nous nous aidions beaucoup, les uns les autres ; ainsi, certains de mes camarades étaient faibles en latin et en grec ; ayant de grandes facilités pour les langues mortes ou vivantes, je leur servais de répétiteur. En revanche, ils m'aidaient pour les mathématiques, ce qui n'empêchait pas mon professeur de dire :

— Un Juif formé aux chiffres, cela ne s'est jamais vu ! Tu ne deviendras jamais riche...

Il voyait juste ! Après ma faillite dans le commerce des haricots, j'allais faire mes preuves dans la contrebande de la forme.

Pozsony n'était pas uniquement le centre de la sagesse talmudique. Située entre Vienne et Budapest sur la ligne des grands express internationaux, elle était, à cette époque de sévères restrictions, le centre de trafics très divers.

Un soir où j'étais allé traîner dans la gare, j'ai été accosté par un de ces margoulin's qui m'a proposé de porter de la farine à Vienne. Pour vingt kilos passés en fraude, en guise de commission il m'en offrait deux. Mon inconscience était aussi parfaite que ma naïveté. Heureux à l'idée de toucher quatre kilos de farine, j'ai accepté de faire deux voyages. Au deuxième, un de mes « confrères » me croyant « affranchi », s'est inquiété de savoir si mes « patrons » me payaient bien.

Plutôt satisfait, je l'ai renseigné :

— Deux kilos de farine blanche par voyage !

Son œil est devenu aussi rond que celui d'une poule, puis il a éclaté de rire.

— Tu es un malin, toi. Et dans ta farine, qu'est-ce que tu découvres ? Des marks, des dollars ou des florins ?

Cette phrase éclaira ma candeur et j'ai compris que je transportais, sans le savoir, des monnaies étrangères ! Cela m'a définitivement dégoûté des profits illicites et faciles.

Seulement, j'ai succombé à des tentations autrement plus dangereuses pour mon avenir de rabbin. Pour la première fois de ma vie je suis allé au théâtre. Devant l'affiche d'*Hamlet* j'ai hésité longtemps. Quelle devait être l'attitude d'un Juif pieux ? Mon père ne m'avait jamais parlé de ces spectacles et je ne savais pas ce qu'il convenait d'en penser. Pourtant, je sentais qu'ils ne devaient pas avoir beaucoup de rapports avec l'étude du Talmud !

Y assister était peut-être plus grave encore que de lire Spinoza ?

Mes camarades étaient trop libéraux pour m'être d'aucun secours. Quant au rabbin Sofer, l'idée de le consulter ne pouvait même pas me venir. En prenant mon billet, j'ai pressenti le péril ; mais tant pis, j'en avais trop envie et puis je n'en étais déjà plus à un péché près.

Le choc que ce spectacle m'a causé a été plus grand que je ne l'imaginais. Cette révélation m'a bouleversé ! Quel monde merveilleux ! Que les acteurs devaient avoir une vie enviable ! Que les auteurs devaient être des hommes admirables !

Mes quelques lectures de l'été dernier ne m'avaient fait qu'entrevoir ce domaine de la pensée. Aussi mes camarades, devant mon enthousiasme ingénu, m'ont-ils prêté pêle-mêle : *L'Iliade* et *l'Odyssée* intégrales, *Wilhelm Meister*, *Werther*, *Le Songe d'une nuit d'été*. *Le Roi Lear*, des œuvres de Balzac, de Voltaire et de Jean-Jacques Rousseau. J'ai fait également connaissance avec Tolstoï, Dostoïevski, Pouchkine...

Je dévorai tout avec la même avidité, remettant à plus tard le soin de trier mes acquisitions. Et puis, un soir, je ne sais quel démon a glissé sous mon oreiller *Le Capital* de Karl Marx. Je n'étais en rien préparé à cette lecture. Mes notions d'économie politique étaient

celles d'un bachelier, c'est-à-dire presque nulles. Mais il se dégageait de ce livre un esprit de révolte sociale qui m'a profondément touché. J'ignorais encore tout de Lénine, de Trotski : mais la révolution d'Octobre venait d'avoir lieu et son souffle puissant me faisait vibrer.

Nous étions au XX^e siècle, le monde se convulsait, se fissurait de tous côtés, la guerre en démantelait les structures ; les idées nouvelles, souvent subversives, éclataient comme des shrapnels et leurs éclats se fichaient dangereusement dans nos esprits.

Ayant reçu une éducation en dehors de la vie, je ne possédais encore aucun élément de comparaison, aucune référence, et j'étais avide de tout ce qui se présentait. Ici nous ne nous trouvions pas protégés, isolés des événements comme dans la yeshivah de Hunfalva. Nous les sentions proches et en parlions librement, ouvertement. La guerre s'accélérait, les troupes russes étaient démoralisées par leurs pertes considérables, et leurs offensives échouaient comme des vagues sans puissance. Nous étions en décembre 1917, les États-Unis venaient de déclarer la guerre à l'Autriche-Hongrie⁴⁷. Charles I^{er}, le successeur de l'empereur François-Joseph, éprouvait de grandes difficultés à gouverner. Maintenant notre victoire nous paraissait moins certaine et plus la guerre se développait, plus je me sentais concerné par elle. Je supportais mal de rester paisiblement à l'école. Quitte à me faire dévorer, je voulais voir ce Léviathan de près. Je repensais aussi à la phrase de mon père : « Je dois être plus patriote encore que les Hongrois. »

Né en Hongrie, j'étais magyar certes, mais également juif, donc en dette avec mon pays d'accueil. Dans cette guerre, il était évident que mon rôle n'était pas de porter le glaive, mais je voulais être présent auprès de mes frères juifs, prier avec eux, les aider à vivre, à supporter la mort. Attendre d'avoir terminé mes études pour parvenir à l'aumônerie militaire me paraissait trop long. Aussi, en ce mois de décembre 1917, ai-je décidé de devancer l'appel en m'engageant. Quand j'ai touché mon uniforme, j'ai été heureux comme un gamin auquel on offre une panoplie de général ! J'avais un pantalon noir à bande rouge, une veste à la François-Joseph, noire passepoilée de rouge, et sur ma manche les galons dorés d'aspirant. Seule la casquette d'officier était remplacée par un chapeau de castor. Quel plaisir de devenir rabbin aux armées !

À l'occasion des vacances scolaires du Nouvel An, nous avons eu droit à quelques jours de permission. Il était bien naturel que dans mon bel uniforme j'eusse envie d'aller parader dans ces rues de Némès-Szalók qui m'avaient vu passer en pauvre équipage derrière l'ânesse de Balaam.

En entrant dans la maison de mon père, j'ai reçu tout le succès escompté :

— *Chalom Alechem*, mon garçon. Te voilà devenu officier ! Mais explique-moi pourquoi tu ne portes pas de casquette ?

La fierté que le rabbin Élias Tulman ressentait de voir son fils en uniforme lui a fait accepter plus aisément l'annonce de ma nouvelle orientation.

Pendant mon absence, une douzaine de familles juives fraîchement émigrées de Pologne, en particulier de Galicie, à la suite des différentes offensives russes, s'étaient installées dans notre village. Tous les hommes portaient des cafetans, des payèss et de longues barbes. Étonné, j'ai demandé à mon père :

— Tous les rabbins de Pologne se sont donc réfugiés ici ?

— David, tu seras toujours le même, les apparences te suffisent. Que veut dire le costume ? Rien ! Ils portent le leur. C'est tout. Pour le reste, ce sont tous de véritables *Am Harazim*¹ bons à exercer tous les métiers, sauf à être talmudistes !

Et le vendredi soir, mon père m'a accordé l'honneur de l'assister dans la célébration du service religieux. Les membres les plus importants de notre communauté m'entouraient, tous voulaient parler avec le futur rabbin-officier et moi, sous les compliments, je faisais la roue, m'appliquant à imiter les attitudes, les gestes seigneuriaux du rabbin Sofer.

Le soir à la table du shabbat, devant maman, dont le bonheur illuminait la pièce, j'étais profondément heureux et tellement satisfait⁴⁸ de moi-même qu'en chantant je me balançais ostensiblement sur ma chaise, tortillant mes mèches de cheveux, persuadé d'offrir ainsi à tous l'image d'une grande piété. Ma récompense a été rapide : j'ai reçu une magistrale paire de claques !

— C'est à moi que tu veux en imposer avec ces singeries ? As-tu oublié dans ton école de pitres que le regard de Dieu transperce l'homme jusqu'au plus secret de lui-même ? Demain dans la synagogue, en te balançant de la sorte, peut-être impressionneras-tu les *Am Harazim* et les trafiquants, ces adorateurs du veau d'or, mais pas les Juifs convenables. Prie comme ton père, avec calme et dignité, car tu pries devant la face de l'Éternel, et n'oublie jamais que ce n'est pas à toi d'avoir une haute opinion de ta prière, mais à celui à qui elle s'adresse.

La communauté en ayant émis le vœu, mon père avait accepté que je prononce le sermon du samedi, ce qui avait attiré dans notre temple un grand nombre de curieux venus juger des qualités du fils par rapport au père. J'étais très ému, car ma mère avait sorti ses habits de fêtes. Ils dataient de sa jeunesse (ce sont ceux qu'elle a sur cette photo d'elle qui ne m'a jamais quitté) et la serraient bien un peu, mais elle les portait avec la joie rougissante d'une jeune fille, et cela m'attendrissait.

La leçon de mon père m'avait été profitable et c'est avec simplicité et foi que je prononçai mon sermon. Si bien qu'il m'en a fait compliment, et que l'un des membres les plus importants de notre communauté est venu m'inviter à déjeuner. Pour me séduire, il a commencé à me détailler le menu : cholent⁵⁵, bœuf bien gras, etc.

En l'écoutant, je cherchais maman des yeux ; du haut de la galerie, elle me regardait et secouait négativement la tête. Pensant que ses raisons devaient être bonnes, en remerciant j'ai refusé l'invitation. Seulement, en sortant de la synagogue je me suis aperçu que ma mère continuait à secouer la tête ; c'était un tic nerveux dû à sa maladie.

Pauvre maman ! Si cela ne m'avait tant attristé, j'en aurais bien ri.

De nouveau j'étais assis à notre table. Quelle chaleur de cœur je ressentais pour cette famille qui était la mienne.

Et rayonnant de plaisir, j'ai posé la question habituelle :

— Mamé, qu'avons-nous pour notre repas ?

— De la soupe aux haricots.

— Encore ! Eh bien, je crois que mes haricots ressemblent à l'huile du prophète Élie : plus on en tire, plus il y en a.

Longues et nombreuses ont été les années au cours desquelles j'ai regretté ces heures qui ont marqué la fin de toute une période de ma vie. Plus jamais je ne devais retrouver cette insouciance, cette légèreté du cœur et de l'esprit et, tout pécheur que j'étais, cette bonne conscience...

À mon retour à Pozsony, le nombre des camarades auxquels je servais de répétiteur s'est fortement augmenté. Parmi mes nouveaux élèves, j'avais d'ex-étudiants en droit et des musiciens. C'est eux qui m'ont appris à avoir honte de mes payèss. En allant aux concerts symphoniques, pour ne pas nous faire remarquer nous dissimulions nos mèches derrière nos oreilles, ce qui nous donnait, d'après nous, un genre « artiste » dont nous étions plutôt vains. Après la littérature et la philosophie, je découvrais la musique. Wagner fut pour moi une révélation, son maniement du leitmotiv me stupéfiait. Mais le jour où j'ai entendu *l'Alléluia* de Handel, enthousiasmé, j'ai proclamé :

— Voilà un compositeur qui avec sa musique aura plus et mieux servi Dieu que ne l'auront fait des milliers de rabbins.

J'aurais dû prêter une grande attention à cette boutade, car elle indiquait déjà la place prépondérante que la musique allait prendre dans ma vie. Qu'aurait dit mon père de tout cela ? Certainement le plus grand mal. Cette école, malgré ou à cause de la prestigieuse présence du rabbin Sofer, m'avait considérablement transformé.

Elle ne ressemblait en rien aux misérables yeshivas que j'avais fréquentées jusque-là, où la pauvreté, les privations n'étaient supportables que par amour de l'Éternel. Nous n'y étions que de la graine de rabbins pouilleux, mais Dieu ! que nos âmes étaient pures !

Ici, à Pozsony, les mœurs étaient tellement libérales que dans cette ambiance je ne pouvais que me montrer de plus en plus tolérant, surtout envers moi-même.

Peu à peu j'ai raccourci légèrement la longueur de mes payès, sans toutefois oser les supprimer, puis porté des soins à mes cheveux et à mes ongles qui m'auraient, il y a encore peu de temps, paru indignes d'un futur saint homme.

Il y avait à peine un mois que j'étais de retour et je lisais, quand une voix joyeuse m'a fait sursauter :

— David, dis-moi comment se porte ce vieux Spinoza ?

C'était mon ami Saül.

— Je viens seulement de revenir d'un long séjour dans ma famille et j'apprends ta présence ici. Déloge et viens habiter avec moi.

— Oui, mais à une condition : c'est que tu m'appelles Victor. Il m'a regardé avec un peu d'ironie :

— On raccourcit ses payès, on se fait appeler Victor ! À quand l'abjuration ?

— Je te défends de dire une telle horreur ! Qu'Adonaï te pardonne et moi aussi...

— Eh bien, Victor, viens avec moi.

Comment lui résister ? C'était un merveilleux garçon, intelligent, humain, prêt à s'enflammer pour la cause des autres. On l'avait surnommé le « philosophe », car son ambition était d'en devenir un.

Malheureusement pour moi, qui demeurais très influençable, son esprit était plus large que le mien et son prosélytisme ardent. Aussi, après m'avoir traîné des nuits entières dans les milieux artistiques « avancés » de la ville, il m'a fait pénétrer dans ceux de l'avant-garde sociale et politique. Il y régnait une grande fraternité qui m'a immédiatement touché. Ces garçons rêvaient d'un monde lumineux, débarrassé de toute injustice sociale. Devant moi ils le construisaient en maudissant la guerre. Comment aurais-je pu faire autrement que de m'enthousiasmer pour leurs idées égalitaires, moi qui avais souffert de la pauvreté, de l'indifférence ou de l'aumône protectrice des riches ?

Dieu n'avait-il pas ordonné d'abattre le veau d'or ? Ceux qui voulaient le faire dans ce monde ravagé par la guerre n'étaient-ils pas ses fils ? C'est ainsi que ma pensée évoluait.

Un jour, le rabbin Sofer nous a annoncé la visite de l'empereur d'Autriche Charles I^{er}, mais qui pour nous était roi de Hongrie. Alors, malgré les restrictions et les deuils, la population tout entière a connu des heures de fièvre vibrantes de patriotisme. Le roi devait être accueilli à la gare par les représentants des autorités civiles, religieuses, militaires. Étant donné la place que les Juifs occupaient dans la ville, notre délégation était importante ; à sa tête il y avait le rabbin Sofer, portant le rouleau de sa Thora, magnifiquement décorée,

escorté de sa suite dont je faisais partie, tenant sa précieuse canne.

Quand le train est entré en gare, des vivats frénétiques ont éclaté. Le roi, après être descendu, s'est avancé vers nous sur le quai ; il a salué le rabbin Sofer militairement :

— Monsieur le Grand Rabbin, dans cette ville vous représentez la religion la plus ancienne ; aussi, c'est à vous que revient l'honneur de me bénir en premier au nom de Dieu.

J'avais, je l'avoue, la gorge un peu serrée. Qui après cela oserait nous traiter de sales Juifs ? Ayant reçu également la bénédiction de Monseigneur l'Évêque et du Pasteur, le roi a assisté au défilé militaire des régiments qui partaient pour le front. Les ministres de Dieu ont béni les drapeaux dont les plis lourds se balançaient au pas des soldats. Je ne réalisais pas la portée de ce geste, je le trouvais naturel et même exaltant.

Le soir, le « philosophe » m'a dit :

— Alors, tu es satisfait ? Tu as assisté à une belle cérémonie ?

— Oui, je t'ai bien regretté. C'était très beau et même émouvant.

— Je n'en doute pas. Mais dis-moi, comment se fait-il que tous ces hommes de Dieu : rabbin, pasteur, évêque, aient accepté de bénir les drapeaux de ces soldats, de ces hommes qui allaient en tuer d'autres ? N'est-il pas dit au sixième commandement : « Tu ne tueras point ? »

— Mais nous sommes en guerre et ils nous défendent contre nos ennemis.

— Qui t'a dit que Dieu était en guerre avec les hommes ? Pourquoi mêler son saint nom à cette tuerie ? Dans quelles Écritures avez-vous puisé le droit de bénir des assassins en puissance ? Peux-tu appeler autrement celui qui tue son prochain ?

J'étais stupéfait. Jamais on ne m'avait ouvert les yeux sur ces actes que j'avais appris à considérer comme légitimes. Pourtant je me souvenais que mon père avait, le jour des grandes manœuvres à Kurtakeszi, stigmatisé devant moi violemment l'armée en la personne de ses officiers, de ses « porteurs de sabres »... J'étais content que mon ami Saül exprime en termes différents les mêmes idées que mon père.

Très avant dans la nuit, il m'a parlé du droit des peuples et des gens à disposer d'eux-mêmes, de la conception fausse de la nationalité qui vous autorise à tuer votre voisin, des minorités ethniques, des théories révolutionnaires de Lénine. Tout cela était pour moi autant de révélations, car je ne lisais pas, comme lui, quotidiennement la presse ni des ouvrages de sociologie et d'économie politique.

Pendant des semaines, il s'est chargé de m'initier à la politique, de m'informer des événements. Il m'a apporté des journaux clandestins dont je ne pouvais même pas supposer l'existence. Peu à peu, j'ai réalisé la portée de son enseignement, j'ai compris que la guerre n'avait pas éclaté, simplement comme je l'avais pensé naïvement,

parce que le 28 juin 1914 l'étudiant Princip avait assassiné l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo. Je découvrais que j'avais fait partie de ces masses ignorantes et moutonnières qui croyaient aveuglément que leurs dirigeants étaient les seuls à être dans leur bon droit.

Tout cela était encore un peu confus dans mon esprit, mais je trouvais les idées du socialisme généreuses et je m'enflammais pour elles. J'étais convaincu qu'il ne pouvait y avoir d'autres routes à suivre. D'ailleurs, c'étaient celles que j'avais entrevues dans la Bible sans toujours en avoir discerné le cheminement. À la lueur de mes connaissances toutes neuves, je commençais à considérer Moïse bien plus comme un libérateur que comme le prêtre sacré des Juifs. Son épopée prenait, à mes yeux, une grande importance politique et sociale ; je comprenais que la guerre qu'il avait menée contre le pharaon n'était pas une guerre semblable aux autres, que c'était avant tout une guerre destinée à nous libérer de notre esclavage, et j'ai saisi la différence qui existait entre une guerre de conquête et une guerre de libération.

C'est de cette façon que je voyais les choses, car il ne m'était pas possible de suivre ou d'admettre un raisonnement si je ne pouvais retrouver son équivalence, sa justification, dans la Bible ou le Talmud. C'est peut-être, aux yeux de certains, une vue un peu simpliste, mais elle m'a conservé, malgré tout, un cœur pur.

C'est la tête et le cœur remplis de ces idées généreuses que j'attendais avec impatience mes examens de fin d'études. Après avoir reçu mon diplôme, je partirai aux armées, et cette perspective me plaisait beaucoup. Je verrai enfin cette guerre et ses injustices, j'en jugerai par moi-même ; je n'y porterai pas l'épée, je serai ce représentant de Dieu dont tout homme a besoin au moment du doute ou de la mort. Car, bien entendu, de belles et nobles images défilaient dans ma tête, et le rôle que j'allais jouer me passionnait à l'avance.

Un matin où j'étais plongé dans mes livres, j'ai entendu la voix de Saül qui m'appelait au bas de l'escalier. J'ai ouvert ma porte ; il criait :

— Victor ! Victor ! La guerre est finie !...

Il a monté quatre à quatre les marches et m'a brandi sous le nez un des journaux clandestins :

— Lis... "Des soldats russes ont manifesté contre la guerre à Saint-Petersbourg." "La dynastie des tsars ébranlée." "Kerenski forme le nouveau gouvernement."

J'ai lu avec une si grande avidité que j'ai sauté la moitié des mots et les nouvelles, devenues ainsi « télégraphiques », m'ont frappé encore plus violemment.

— Oui, Victor, on peut considérer la guerre comme terminée. Grâce aux Russes, le monde entier va déposer les armes. Ce cauchemar sanglant est fini. Nous n'irons pas au front, nous ne participerons pas à

cette monstruosité. Sur les ruines de l'ancien monde, nous allons en construire un nouveau !

Il a fallu attendre 1918 pour que ces prédictions délirantes se réalisent.

Pour le moment, dans cette atmosphère exaltante, j'avais beaucoup de peine à continuer à préparer mon examen. Sans cesse, le « philosophe » entraînait dans ma chambre :

— Victor, lis ça. Fais-moi ce plaisir. Tu en as pour une minute, après je te ficherais la paix.

Mais chaque entrefilet provoquait des discussions, des explications, et la nuit y passait.

Un soir où le Talmud et la révolution se bousculaient dans mon esprit, où ma tête était si échauffée que je ne savais plus ce que je faisais, j'ai décidé de sortir prendre l'air. Depuis longtemps je n'étais pas allé à la gare et je n'avais pas respiré la fumée de *l'Orient-Express*.

Aux environs de minuit, ce train s'arrêtait quelques instants dans la gare de Pozsony. Peu de voyageurs en descendaient. Seuls des officiers de haut grade, des diplomates reconnaissables à leurs pelisses, leurs guêtres et leurs serviettes de maroquin, traversaient le quai. En les voyant, j'avais l'impression de surprendre des événements historiques de grande importance, et je rêvais que dans ces serviettes noires reposaient les traités de la paix.

Cette nuit-là, il faisait beau. Arrêté sur le pont qui enjambait les voies et dominait la gare, je me suis penché. *L'Orient-Express* était à quai. Il a démarré majestueusement, puis a pris de la vitesse ; en haletant il est passé sous le pont. J'ai respiré profondément cette fumée comme une bouffée de tous les parfums de l'Orient... Puis, en flânant, je me suis dirigé vers la gare. Devant l'entrée principale, dont les lumières étaient camouflées, il y avait une jeune fille ; à ses pieds une grosse malle était posée. Elle regardait de tous côtés.

— Hello ! tzigane... hello ! s'il vous plaît, voulez-vous m'aider ? Dans la nuit, ma veste d'uniforme, mon grand chapeau noir, mes payes rejetés derrière les oreilles qui donnaient l'impression que j'avais des cheveux longs, m'avaient fait prendre pour un tzigane.

La jeune fille m'a expliqué :

— Je dois aller à l'autre gare. Je ne vois pas de voiture ni de porteur. Pouvez-vous m'aider à porter cette malle ? Je vous paierai bien.

J'ai hissé sans peine la malle sur mon épaule : cela m'avait servi d'être garçon de ferme ! La seconde gare se trouvait à l'autre bout de la ville. En cours de route, j'examinais la jeune fille : elle était très jolie, avec son air à la fois timide et sûre d'elle. À son cou pendait une petite croix d'or qui brillait dans la nuit. J'ai pensé qu'en l'aidant, je lui éviterais de mauvaises rencontres.

Le chemin était assez long, d'autant plus que j'ai fait passer ma « cliente » par des petites rues ; un futur « capitaine-rabbin-aux-armées » ne pouvait pas être vu jouant les portefaix, surtout pour les beaux yeux d'une demoiselle en détresse. Au bout d'un moment, elle a poussé un soupir :

— Je suis heureuse de vous avoir rencontré, monsieur le tzigane. Pensez à ce qui aurait pu m'arriver si j'avais dû demander de l'aide à l'un de ces Juifs qui rôdent toujours autour des gares ! Peut-être qu'il aurait pris la fuite avec ma malle. Je n'ai aucune confiance dans ces gens-là, je ne les aime pas beaucoup.

Et pendant que mon dos, râpé par le poids de la malle, commençait à me cuire, elle m'a exposé dans quel mépris elle tenait les Juifs. Si bien qu'il m'est venu à l'idée de l'abandonner, elle et son bagage, dans le quartier désert et plutôt mal famé que nous traversions.

J'ai déposé sa malle par terre.

— Asseyez-vous dessus, mademoiselle, et écoutez-moi. Savez-vous que nous, les tziganes, nous ne valons pas mieux que les Juifs ? Qui vous dit que je ne vais pas d'une poussée vous envoyer vous fracasser la tête sur le pavé et emporter votre malle ? Mais comme vous avez de la chance, et que je suis un bon tzigane, je ne le ferai pas. Seulement, une autre fois, faites attention à qui vous vous confiez...

Avec véhémence elle a réagi :

— Comment pouvez-vous vous comparer aux Juifs ? Oubliez-vous qu'ils ont crucifié celui qui venait justement leur apporter la paix et l'amour de Dieu ?

Nous avions beaucoup de temps devant nous, son train n'arrivait qu'à six heures, et cent mètres plus loin j'ai fait une nouvelle pause.

Elle en a profité pour me dire à quel point elle trouvait les Juifs haïssables. Elle paraissait avoir lu une bonne partie de la littérature antisémite, et surtout tous les pamphlets calomnieux qui couraient la Hongrie à cette époque. Des organisations, des groupements anti-juifs diffusaient largement des brochures où l'on nous accusait d'être responsables des malheurs du pays et surtout d'être des défaitistes qui, en réclamant la paix, prenaient le parti de nos ennemis. À tous ces arguments, j'ai opposé les miens. À la fin, excédée, elle m'a dit :

— Je ne comprends pas pourquoi vous défendez les Juifs avec tant d'acharnement.

— Parce que ce sont des errants comme nous...

Quand nous sommes arrivés à la gare, elle était fermée. Grâce à un bon pourboire, j'ai obtenu d'un employé qu'il ouvre la salle d'attente pour la jeune fille.

— Voilà, vous êtes arrivée, vous êtes en sécurité. Bonsoir, mademoiselle.

— Ce n'est pas possible ! Vous n'allez pas m'abandonner ?

— Pourquoi ? Ici, vous ne risquez rien. Les Juifs abominables et les dangereux tziganes ne pourront vous faire aucun mal !

— Oh ! je vous en prie ! Ne partez pas. Dans cette gare si sombre, j'ai peur de rester seule.

Tout de suite je me trouvais de bonnes raisons pour lui céder. Les salles d'attente avaient été pendant si longtemps mon domicile attitré que je pouvais bien y « recevoir » cette jeune fille. Et puis, en rentrant si tard, j'allais certainement troubler le repos de mes camarades de chambre. Enfin, en demeurant auprès d'elle, je pourrais combattre les idées fausses qu'elle se faisait sur les Juifs.

Très pénétré de ma mission, j'ai choisi la Bible comme sujet de conversation. Au bout d'un moment, ses yeux cherchant les miens dans l'ombre, elle m'a dit assez naïvement :

— Je n'aurais jamais cru qu'un tzigane pouvait être aussi savant.

Dans cette pièce très vaguement éclairée par une lampe dont le camouflage ne laissait passer que fort peu de lumière, je devinais son profil et parfois l'éclat de ses yeux. Cette complicité de la pénombre m'était favorable, elle me permettait de parler plus librement. Pour répondre à mes questions, elle avait une très jolie voix, un peu chantante sur les finales. J'avais ainsi dans sa connaissance, alors qu'elle ne savait toujours rien de moi.

Elle m'a appris qu'elle s'appelait Maria, que ses parents étaient nobles, mais peu fortunés. Sans dot, elle pensait qu'elle n'avait pas grande chance de se marier ; alors elle serait obligée de travailler. Cela la contrariait et elle n'avait pas encore choisi le métier qu'elle exercerait.

Les difficultés de la vie actuelle nous ont amenés à parler de la guerre. Ses idées me sont apparues aussi sectaires, aussi puérilement fausses et marquées d'un chauvinisme aveugle que ses opinions sur les Juifs. Tandis que j'étais persuadé que nous avançons vers la défaite, elle parlait de victoire. Le bon droit de notre pays lui paraissait d'une évidence telle qu'il était impossible que Dieu n'accorde pas le triomphe au peuple hongrois.

Heureusement que grâce à Saül je possédais sur ce sujet une solide argumentation. Débordant du zèle des néophytes, je me suis mis à discourir avec passion et à lui démontrer ses erreurs. J'ai été fort étonné qu'elle m'écoute avec calme, car j'étais certainement en train de heurter ses convictions les plus chères et les plus profondément enracinées.

Le jour commençait à poindre et je distinguais mieux ses traits. Au lieu de me combattre, elle a eu une réaction désarmante, a tourné son visage vers moi et m'a dit très doucement :

— Comme il est regrettable que vous soyez un tzigane. Avec votre instruction, vous pourriez être un bourgeois capable d'évoluer à son

aise dans notre société...

Poussant un soupir elle a conclu :

— Enfin, si le Bon Dieu l'a voulu ainsi, c'est qu'il avait ses raisons...

Que lui répondre ? Tant de fois, déjà, les raisons de Dieu m'avaient semblé obscures et surtout très éloignées de nos préoccupations !

Maintenant nous nous taisions. J'aurais aimé lui prendre sa petite main gantée soigneusement de fil. Ce geste amical me paraissait, après une longue nuit passée ensemble, tout naturel. Je la distinguais de mieux en mieux : ses yeux étaient mordorés, parsemés de petits points verts et bordés de longs cils ; ses cheveux châtain clair aux reflets roux, ramassés sagement dans un chignon qui pesait sur sa nuque très blanche ; sa bouche légèrement pâle dessinait une agréable courbe ronde ; son chapeau de paille était un peu passé et son petit tailleur marron, soutaché de noir, n'était pas neuf, mais lui prenait bien la taille et soulignait son buste souple. Sous sa jupe longue s'agitait, un peu nerveusement, un pied chaussé finement d'une bottine noire. C'était vraiment une très jolie jeune fille.

Je ne sais combien de temps nous sommes restés silencieux ; le bruit de son train entrant en gare nous a surpris.

— Voici votre train, mademoiselle.

Spontanément, elle m'a serré la main :

— Merci pour cette nuit. Elle a été pour moi pleine de révélations. Je n'oublierai rien de tout ce que vous m'avez dit et j'y repenserai souvent.

Que pouvais-je demander de plus ?

J'ai posé sa malle à l'entrée du couloir, puis je l'ai aidée à monter et suis redescendu sur le quai. Nos regards ne se quittaient plus. Le chef de gare a sifflé. Le train a respiré bruyamment, son halètement a fait vibrer le sol. Je ne pouvais plus lui mentir.

— Mademoiselle, pardonnez-moi, je ne suis pas un tzigane, je suis un futur rabbin juif !

Le train démarrait avec force, elle a poussé sa malle qui est tombée sur le quai, et a sauté du marchepied. Je n'ai eu que le temps de lui ouvrir les bras. Elle souriait :

— Je suis pire que les Juifs, j'allais partir sans vous avoir payé !

Alors elle a posé ses lèvres sur les miennes. Je crois que même un saint l'aurait embrassée longuement, et je n'en étais pas un !

La première émotion passée, j'ai été très embarrassé. Que m'arrivait-il ?

Le chef de gare nous regardait sévèrement et il lui a dit :

— Mademoiselle, je dois vous signaler qu'il n'y a pas d'autre train pour vous avant demain à la même heure.

Nous ne pouvions pas demeurer là, plantés l'un devant l'autre,

gênés et rougissants comme deux enfants qui viennent de faire une bêtise.

J'ai repris la malle et nous sommes allés nous réfugier tout naturellement dans l'asile de notre nuit : la salle d'attente.

Je pensais la raisonner, lui conseiller de ne pas manquer son train du lendemain. Elle a posé sa tête sur mon épaule et j'ai passé mon bras autour de sa taille. Ma leçon de morale était fort mal partie. Elle pleurait doucement. Ses yeux noyés de larmes m'apparaissaient brillants d'amour.

— Je veux rester avec toi. Toutes les offenses que je t'ai faites, je les réparerai. Maintenant je suis bien contente que tu ne sois pas tzigane. Je t'aime.

C'était inconcevable, c'était fou, c'était merveilleux... Pas un instant, j'en demande pardon à Dieu, je n'ai pensé à Mancî. Cependant, malgré la joie qu'elle venait de me causer, il me restait suffisamment de sens des réalités pour être contrarié par cet aveu.

Que pouvais-je faire de cette jeune fille ? C'était une responsabilité que j'étais bien incapable d'assumer.

— *Drágám**, je te dois la vérité. Je suis très pauvre. Je partage une chambre avec trois camarades. Ma logeuse est très gentille avec moi, mais c'est une juive pieuse et austère. Jamais elle n'acceptera la présence d'une jeune fille parmi nous.

— Pour un Juif, aimer une chrétienne est donc un si grand péché ? Et pourquoi ? Qu'avons-nous de différent ? Nous sommes des êtres humains semblables à vous !

J'étais trop bouleversé par la rapidité de ces événements pour apprécier son brusque revirement à l'égard des Juifs. Pour rester auprès de moi, elle n'hésitait pas à me retourner mes arguments. Je n'ignorais pas que la sagesse aurait été de la mettre dans son train le lendemain matin, mais je n'avais pas en moi les forces nécessaires pour lui résister.

— Eh bien, allons voir M^{me} Rebecca, ma logeuse.

J'aimais beaucoup cette vieille dame dont la sévérité était celle d'une mère. Pendant que Maria lui parlait, elle regardait sa croix et cela m'inquiétait beaucoup :

— Madame, je n'ai pas d'argent, mais en échange d'un lit dans un coin je ferai volontiers tout le ménage de la maison.

— Oui, oui, disait M^{me} Rebecca, cela serait très utile. Je suis bien vieille pour tout le travail que ces jeunes rabbins me donnent, mais...

Alors je lui ai raconté notre rencontre avec tant de sincérité, et déjà de passion, qu'elle s'est laissé toucher : ⁴⁹

— *Riboinoi schel oilom*¹ ! Que dois-je faire ? Victor, tu me mets dans un grand embarras. Enfin, je veux bien accepter cet arrangement, je lui installerai un lit dans la cuisine, mais à une condition : pas un

seul de tes camarades ne doit savoir que cette demoiselle habite ici à cause de toi. *Chas vecholile*² ! Si cette histoire était connue, le scandale qu'elle causerait ferait grand tort à l'école. C'est une grave responsabilité que tu prends là, mon garçon, vis-à-vis de nous tous et aussi de cette jeune fille !

Je le savais, mais je n'avais déjà plus le courage de revenir en arrière.

Très rapidement, notre brave logeuse s'est prise d'amitié pour Maria.

— Tu l'as bien choisie, Victor ! Dommage que ce soit une chrétienne, car si j'avais eu une fille j'aurais aimé qu'elle lui ressemble.

Ma vie maintenant se partageait entre mes études et Maria. Tous les soirs je passais de longues heures avec elle. Je lui apprenais l'hébreu et la rapidité de ses progrès m'étonnait. Je l'avais même taquinée :

— Penses-tu te convertir au judaïsme ?

Elle a répondu très sérieusement :

— Je ne sais pas encore, Victor ; mais en connaissant ta religion, en la comprenant, je me rapproche de toi, puisque c'est la seule chose qui nous sépare.

Nous vivions une amitié amoureuse exaltante, nous bavardions ! en nous tenant la main comme de tendres et vertueux fiancés. Nos baisers étaient presque chastes, mais je dois avouer que bien souvent ces longs tête-à-tête, cette intimité trop douce rendaient mes nuits difficiles. Dans son innocence, le corps de Maria provoquait le mien, et il me fallait une grande force pour résister.

Un soir, j'ai remarqué à son cou l'absence de la croix.

— Qu'en as-tu fait ?

— Je l'ai vendue. ^{50 51}

Je n'ai pas osé lui en demander la raison : l'avait-elle fait pour se procurer un peu d'argent pour vivre ou pour se détacher ostensiblement d'un symbole ?

Mes séjours nocturnes dans la cuisine n'avaient pas échappé à l'attention de mes camarades qui trouvaient Maria fort jolie. Cela m'inquiétait, car nous étions à la merci d'une indiscretion. Je n'avais pas non plus résisté à l'envie de me confier à Saul qui tout de suite a dit :

— C'est merveilleux, Victor, tu te libères de tes vieilles chaînes. La religion n'est que trop souvent une forme de racisme et des plus dangereuses. Le fanatisme qu'elle entraîne est la cause de violences sanglantes et aveugles. Le sectarisme, sous toutes ses formes, est un ennemi que nous devons combattre avec vigueur. Et puis, connais-tu quelque chose de plus puissant et de plus beau que l'amour ?

Non, et ce sentiment était justement en train de me faire perdre jusqu'à ma conscience. Je n'écrivais même plus à Mancini. Pourtant, entre nous, il existait un serment sacré qui avait été scellé, à la face même de Dieu, sur les marches du temple... Je n'osais pas y penser.

Maria, de jour en jour, m'aimait davantage et son amour me brûlait dangereusement. Sa bonne volonté, son désir de s'identifier à moi me bouleversaient. Elle avait demandé à M^{me} Rebecca de lui enseigner tout ce qu'une femme juive doit savoir, et elle se comportait avec moi exactement comme l'aurait fait une jeune fille de ma religion. Devant elle, devant cet amour, j'étais lâche. J'en arrivais à me persuader que si elle se convertissait au judaïsme, je pourrais l'épouser, alors que j'étais intimement persuadé que cela ne serait pas possible.

Quand nous n'étions pas dans notre chère cuisine, nous sortions avec le « philosophe ». Nous allions au théâtre, au concert, nous flâmons le long du Danube, nous écoutions les violons tziganes des auberges des bords de l'eau. Le premier soir où nous les avons entendus, Maria s'est serrée contre moi :

— Quand je pense que j'ai pu te confondre avec ces tziganes, toi si sage, si savant...

Je la voyais se transformer de jour en jour. Nos théories ne la choquaient ni ne l'étonnaient plus. Elle en discutait librement avec nous, lisait les livres que Saül lui prêtait. Mon ami l'aimait beaucoup, et il me disait :

— Tu as de la chance de l'avoir rencontrée. Ce sont des femmes comme elle qui rendront la révolution encore plus belle. Elles lui donneront son véritable visage en enfantant la nouvelle race, celle des hommes libres ! C'est cela que nous allons devenir ! Nos chaînes vont être brisées, Victor !...

Il ne rêvait qu'au bonheur du peuple ; en parlant, il s'exaltait, ses boucles brunes dansaient sur son front :

— C'est de Russie que la vérité nous arrive. Nous le bâtissons ce monde nouveau, toi et moi...

Il pratiquait une dialectique sans faille, et son enthousiasme me gagnait à sa cause d'autant plus aisément qu'il était très intelligent.

Le « philosophe » était considéré dans notre école comme un des meilleurs talmudistes. Cependant il n'avait pas la vocation de rabbin, et il avait le courage d'avouer :

— C'est pour ne pas faire mon service militaire que je suis entré à l'école « impériale et royale ».

Il n'était pourtant pas lâche, car en distribuant des numéros du journal clandestin et des tracts révolutionnaires il courait un danger réel : nous étions en pleine guerre et la plupart de ces articles réclamaient la paix. Pour des actes de défaitisme, d'appels à la révolte

aussi graves, on était fusillé.

Mais ce n'est que vingt-sept ans plus tard, en 1944, sous le régime de l'amiral Horthy, pour avoir défendu la même cause, que mon « philosophe » est mort sous les balles d'un peloton d'exécution.

S'il estimait que toutes les formes de nationalisme étaient haïssables, s'il rêvait d'un monde sans frontières, il n'oubliait ni ne reniait son appartenance au peuple juif, et l'antisémitisme le rendait fou. Pour Saül, il constituait une des preuves la plus éclatante de la bêtise et de l'intolérance. Sa vigilance était grande et il avait attiré mon attention sur les foyers de haine anti-juive qui commençaient à s'allumer un peu partout dans notre pays. Il avait pour le tsar la même abomination que mon père :

— Victor, partout où les valets du tsar sont passés les Juifs ont succombé. Depuis le début de la guerre, le gouvernement essaie de détourner la rancœur, de plus en plus croissante, des soldats vers notre peuple en le rendant responsable de tout. Nous sommes le ver dans le fruit, mais tout va changer. Le communisme va balayer tous ces préjugés de race. La Russie, pays de pogroms, va devenir pour nous celui de la liberté.

À sa suite, j'embrassais sans le savoir une nouvelle religion : celle du peuple.

Dans ce climat passionné, notre amour, à Maria et à moi, ne pouvait que grandir. La générosité des théories de notre ami exacerbait notre idéalisme, notre désir de pureté, notre besoin de sentiments nobles, de don de soi-même, et un soir dans notre cuisine, alors que je lui tenais la main elle m'a dit :

— Victor, je ne suis plus celle que tu as rencontrée. La petite bourgeoise bornée est morte. Ce soir je veux t'appartenir. Notre chambre nuptiale sera la forêt ; c'est dans la nature, devant Dieu, que je veux être à toi.

Je l'ai serrée dans mes bras, son corps frémissait contre le mien. À travers l'étoffe de ma veste d'uniforme, je sentais la douceur ferme de ses seins. Je l'embrassais passionnément ; j'avais perdu tout scrupule, je l'aimais comme un fou.

Et ce soir-là, au lieu de longer le Danube, nous nous sommes dirigés à pas lents, la main dans la main, vers la forêt. Il faisait doux, c'était l'été. Autour des frontières de notre pays la guerre embrasait le ciel ; ici on entendait le seul bruissement des feuillages, le ululement désespéré des nocturnes. La mousse était sèche, douce, et nous nous aimions. Ces nuits-là ne s'oublient pas. Son don d'elle-même a été si fervent que j'osais à peine la toucher... Il y avait tant de pureté et d'amour dans cet acte qu'il en était sanctifié. Nous sommes rentrés, graves et recueillis, au petit jour. »

Alors je me suis abandonné à ma passion. J'avais lutté contre elle,

contre mes sens, contre ma jeunesse. Tout cela était fini, je ne le pouvais plus. J'aimais Maria et je ne voyais pas clairement les raisons qui pouvaient m'empêcher d'en faire ma femme. Je la sentais maintenant davantage juive que chrétienne. J'étais sûr qu'elle se convertirait. Mancini restait bien une petite épine douloureuse dans ma conscience, mais n'était-il pas préférable de rompre avant le mariage qu'après ?

À quelque temps de là, un soir, Maria m'a demandé :

— Victor, emmène-moi dans la forêt.

La lune était claire. Sa lumière adoucissait encore le visage de mon amie, mais il m'a semblé y apercevoir des larmes. Je les attribuais à un excès d'amour. Et jusqu'au jour, nous n'avons pas desserré notre étreinte. Sur le chemin de notre retour, elle est restée silencieuse, m'a semblé très mélancolique, presque triste. Aux abords de la maison, elle m'a dit :

— Victor, je te remercie de tout mon cœur, de toute mon âme. Tu m'as donné les heures les plus belles de ma vie. Grâce à toi, j'ai su quels sommets l'amour pouvait atteindre.

Le lendemain soir, en revenant de l'école, je suis allé dans notre cuisine où elle m'attendait d'habitude. Elle n'était pas là. M^{me} Rebecca ne l'avait pas vue. Où pouvait-elle être ? J'ai guetté son retour jusqu'à minuit. Ce n'était pas possible, quelque chose lui était arrivé ! J'ai été frapper à la porte de notre logeuse :

— Où est-elle ? Vous le savez ?

Elle m'a menti :

— Non, Victor, je ne sais rien.

Mais devant mon angoisse, elle m'a remis une lettre.

— Je ne devais vous la donner que demain.

« Mon très cher, mon très bel amour,

« Je souhaite que ces mots sortis de mon cœur adoucissent ta peine. Ma pensée ne te quittera jamais. Mais j'ai dû obéir à ma famille. Mon père et mes frères ont exigé mon retour. Je t'avais caché leur volonté, et j'avais résisté jusqu'à ce jour. Mais je ne le peux plus. Ton avenir est en jeu. Ils m'ont menacé de te dénoncer publiquement et, en se servant de toi comme exemple, d'accuser tous les Juifs de séduire les jeunes filles chrétiennes pour les salir et satisfaire leurs vices. Si j'avais été seule en cause, je ne leur aurais jamais cédé, mais je ne peux pas supporter l'idée qu'à travers moi on te fasse du mal à toi et aux tiens.

« Tu dois terminer tes études, nous ne pouvions nous marier, c'était à moi de sacrifier mon bonheur.

« C'est moi qui suis venue à toi. J'ai pris et je prends la responsabilité entière de mes actes et de leurs conséquences. Si Dieu veut que notre enfant vienne au monde et demeure en vie, je m'engage à l'élever selon tes idées qui sont devenues les miennes.

« Ton ami et toi m'avez montré le vrai chemin : celui de la fraternité. J'espère que bientôt une paix juste et durable naîtra entre tous les peuples et toutes les religions. Sans doute, les Juifs seront-ils encore calomniés, mais je vous défendrai, car en le faisant j'aurai conscience de protéger l'avenir de notre enfant.

« Surtout ne regrette rien. Ma situation me rend heureuse. Je ne t'oublierai jamais. Adieu, toi qui resteras mon seul amour et qui as su être mon meilleur ami. »

Entre mes mains, qui l'avaient aimée, il n'y avait plus que cette lettre et une enveloppe au dos de laquelle ne figurait pas d'adresse...

Je me suis abattu en larmes sur son petit lit et n'ai pu en bouger jusqu'au jour. Que j'avais mal !...

Au petit matin, fraternels, les doigts de Saül se sont posés sur mon épaule :

— Viens, David, l'aube se lève. Allons la voir...

Je l'ai suivi. Au bord du Danube, au moment où le soleil a fait danser l'eau, nous avons pris un café.

Les jours ont passé, mais difficilement. Je me suis remis à mes études. Je la cherchais partout, elle, son courage, son sourire, ses jolies mains dont je lui disais : « Avec tes mains d'aristocrate, tu ne seras jamais prise au sérieux par les révolutionnaires ! »

Une pensée me torturait : je ne connaîtrais pas mon enfant. Et je n'osais même pas élever ma plainte vers le ciel, car, une deuxième fois, j'avais péché et Dieu m'avait puni...

13. Sous l'étoile rouge

Maria était apparue dans ma vie avec le printemps de 1918 ; l'été commençait seulement à se tacher de roux que déjà elle n'y était plus...

Pas un seul de mes camarades ne m'a demandé de ses nouvelles. Tous ont respecté ma peine. Mais c'est Saül qui est demeuré le plus près de mon cœur. Chaque soir, il découvrait pour moi un concert, une pièce de théâtre que nous devons absolument aller voir. Il m'emmenait chez des amis, des camarades, m'obligeait à discuter avec eux les événements politiques.

C'est en les écoutant que j'ai pris conscience que l'on ne pouvait pas pleurer égoïstement sur soi quand tant de gens pleuraient des centaines de milliers de morts. Comme les pans des murs d'une maison bombardée, autour de nous le monde ancien s'écroulait. Les idées que ces garçons, tous plus âgés que moi, remuaient avec passion étaient généreuses. Dans la société qu'ils bâtissaient avec les beaux mots de : progrès, justice, liberté, travail, égalité, l'homme n'était plus un esclave, un ignorant dont le destin obscur aurait été tracé par des maîtres despotiques, mais un être fort, conscient de ses devoirs vis-à-vis de la collectivité

J'imaginai que cet homme nouveau serait semblable à Adam sortant des mains de l'Éternel. Seulement, ce n'était pas Dieu qui allait lui donner le Paradis terrestre : c'était lui qui allait le créer. Les fruits de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ne lui étaient plus défendus, bien au contraire, cet arbre de science devrait lui permettre de changer le monde. Oui, c'était ainsi que m'apparaissait le nouvel Eden. Et comme je croyais toujours que tout était contenu dans la Bible, j'objectais :

— Le nouvel homme dont tu me parles est si semblable à Adam que je ne peux pas oublier qu'Adonaï lui a dit : "C'est avec effort que tu [en⁵⁶] tireras la nourriture⁵⁷". Même Lénine ne pourra rien changer à cela.

— Dans lequel de nos livres as-tu lu que Dieu approuvait l'exploitation de l'homme par l'homme ? Au contraire, n'est-il pas écrit au chapitre XXIV, verset 19, du Deutéronome : "Quand tu feras la moisson de ton champ, si tu as oublié dans ce champ une javelle, ne retourne pas la prendre, mais qu'elle reste pour l'étranger, l'orphelin ou la veuve, afin que l'Éternel, ton Dieu, te bénisse dans toutes les

œuvres de tes mains. " Regarde autour de toi, Victor, et dis-moi quel est le propriétaire terrien, le patron, qui abandonne une part de sa récolte à la veuve et à l'orphelin ?

Pour beaucoup de choses, j'étais de son avis. Quand il citait Proudhon : « La propriété c'est le vol », quand il disait qu'un pays appartient à tous et non à quelques-uns, que le capital-travail est le seul qui ait une valeur réelle, je trouvais cela juste. Je comprenais l'utilité de la lutte des classes, l'esclave s'opposant au maître, le serf au seigneur, le prolétaire au bourgeois.

Mais si j'adhérais de tout mon cœur et de tout mon esprit aux théories que Saül développait pour moi avec patience, dès qu'il s'agissait des rapports de l'homme et de Dieu, nous nous heurtions. Si, avec une partialité pardonnable à mon âge, j'admettais que les autres religions soient traitées d'« opium du peuple », pour le judaïsme je m'insurgeais contre ce terme. Je ne pouvais pas accepter la pensée de Marx où l'homme apparaissait comme étant d'essence humaine, alors que pour moi il était d'essence divine. Je ne démordais pas de mon idée : l'homme ne peut rien en dehors de Dieu, même s'il est persuadé du contraire. Quand l'Esprit était au sommet de la pyramide, tout pour moi était clair, mais tout devenait confus et propre à engendrer le chaos lorsque je voyais lui substituer les lois de l'univers matérialiste.

Le « philosophe » avait beau m'expliquer que je ne pouvais pas être un bon communiste sans être matérialiste, m'injurier et me dire que je n'étais qu'un incorrigible sentimental, que les hommes n'avaient que faire de mon amour pour eux, il ne m'ébranlait pas.

Plus tard, je me suis loué d'avoir été ce communiste sentimental, car j'ai pu continuer à considérer le marxisme comme une philosophie et non comme la source de toute vérité, ce rôle revenant de plein droit à Dieu.

Pour notre pays, les choses allaient mal. L'argent ne valait plus rien, on manquait de tout ; les usines, faute de matières premières, fermaient et du chômage naissait la misère. Beaucoup d'hommes étaient revenus chez eux infirmes ou diminués pour la vie. Le peuple osait maudire ouvertement cette guerre qui endeuillait les familles et appauvrisait dangereusement la Hongrie. C'est dans cette atmosphère lourde des prémices de la colère populaire que, le 17 octobre 1918, le comte Tisza⁵², conseiller et représentant de Charles I^{er}, se leva à la Chambre des magnats, et laissa tomber avec une certaine morgue :

— Messieurs, nous avons perdu la guerre.

Cette annonce, sèche et brutale, a été dans toute la Hongrie, et plus particulièrement à Budapest, le signal de la rupture des barrières qui protégeaient du peuple les seigneurs et le beau monde des bourgeois. Le désordre était général, et à Pozsony nous vivions en plus petit ce qui se passait dans la capitale.

Venant des fronts rompus et disloqués, les soldats boueux, loqueteux, couverts de vermine, ont envahi les rues et leur haine revendicative s'est répandue comme une tache d'huile dans la ville. Ils détestaient ceux de l'arrière qu'ils accusaient de s'être planqués et d'avoir fait la « bombe » pendant qu'eux crevaient. Les ouvriers en chômage se mêlaient aux militaires et dans les quartiers élégants, quand ils côtoyaient les beaux messieurs et les belles dames, ils ne se gênaient plus pour les bousculer au passage.

En Hongrie, on vivait beaucoup dans la rue, dans les cafés, et partout on discutait, on critiquait ouvertement le gouvernement et surtout le comte Tisza que l'on appelait « le valet des Habsbourg ». On lui reprochait son admiration pour les méthodes prussiennes qu'il avait, pendant longtemps, imposées au pays.

Des groupes de jeunes, pour la plupart étudiants, manifestaient contre les généraux allemands et chantaient sur l'air du *Ça ira* français :

Ah ! ça ira ! ça ira !

Le comte Tisza à la lanterne...

tandis que montait au firmament politique l'étoile de son ennemi juré, le comte Károlyi, gros propriétaire foncier (vingt-trois mille hectares) qui, dans un grand élan de réforme progressiste, allait même jusqu'à distribuer quelques-unes de ses terres aux paysans. Mais les mauvaises langues prétendaient que celles-là n'étaient pas de toute première qualité ! La confusion était si grande que le peuple, non éduqué politiquement, acclamait pêle-mêle ce représentant des aristocrates catholiques et le bolchevisme russe.

Avec Saül, nous vivions intensément ces événements dont je ne saisisais pas entièrement la portée. Le 25 octobre, à Budapest, la foule qui réclamait le comte Károlyi à la tête du gouvernement fut chargée à la baïonnette par la garde royale. Le 28 octobre, cette même foule reconnaissait le comte Károlyi comme le chef de la révolution et des dizaines de milliers de personnes chantaient *La Marseillaise* en son honneur. Le 31, l'armistice demandé à nos ennemis n'ayant pas encore été signé, les soldats ont refusé de retourner au front, et pour marquer leur révolte ils ont fleuri les canons de leurs fusils avec les asters blancs qui avaient été préparés pour la Toussaint.

Toutes les nouvelles nous parvenaient en vrac, souvent déformées, tronquées ou grossies démesurément.

Le geste des soldats a donné le signal de la rébellion. Partout, sur les maisons de Pozsony, dans les vitrines, j'ai vu éclater les couleurs nationales ; des fenêtres, les femmes jetaient des asters à tous ceux qui passaient. J'ai même rencontré des jeunes filles qui se promenaient avec des ciseaux à la main pour couper les galons des officiers. Ceux-ci, en échange d'une fleur ou d'un baiser, se laissaient faire. Et Saül

me répétait : « C'est bien la seule fois où j'aurai regretté de ne pas porter un uniforme ; mais toi, tu devrais en profiter. »

Cette révolution, qui ressemblait à une fête des fleurs, m'a enthousiasmé. Le soir, nous avons appris que le comte Tisza avait été assassiné dans la capitale par des soldats. Michel Károlyi est devenu le président de la République hongroise. Le corso fleuri s'était terminé dans le sang. Et je commençais à penser que, même au service d'une bonne cause, la violence était haïssable.

Le lendemain de cette journée délirante, le « philosophe » m'a annoncé son départ :

— Victor, je n'ai plus rien à faire ici. Je pars pour Budapest. Károlyi, pour moi, ce n'est qu'une étape vers la révolution, la vraie, la nôtre, celle des prolétaires. Viens vite me rejoindre, et ensemble nous ferons de grandes choses...

Je suis resté seul. Notre école a été fermée et j'ai rendu mon uniforme devenu inutile. La guerre était finie pour nous. Il était écrit que je ne serais pas rabbin aux armées. Au milieu de la confusion générale, je m'inquiétais de Maria, car je connaissais les idées politiques de son père et de ses frères qui étaient très à droite ; on pouvait redouter pour eux le pire. J'envisageais de me rendre sur place pour me renseigner sur le sort de Maria, mais les événements ne l'ont pas permis.

Je n'avais plus aucune raison de demeurer à Pozsony et j'ai décidé d'aller voir mes parents. J'ai pris le train jusqu'à Pápa où je suis arrivé assez tard le soir. Comme je n'avais guère envie de faire à pied, dans la nuit, les douze kilomètres qui me séparaient de Némès-Szalók, je suis descendu à l'auberge où j'avais logé quand j'étais baschur à Pápa. Le patron, qui était juif, m'a tout de suite reconnu :

— *Chalom Alechem*, David. Ne me dis pas que tu veux une chambre, mon auberge est pleine...

— Les affaires vont bien ?

— Hélas non ! Tous les jours les prix des denrées montent et je dois acheter plus cher le lendemain ce que j'ai vendu la veille.

Il m'a expliqué qu'il hébergeait une importante troupe théâtrale ainsi que son orchestre, environ cinquante personnes en tout, mais que si ces messieurs l'acceptaient je pourrais avoir un lit dans la chambre du directeur où ils dormaient déjà à trois. C'est ainsi que je me suis retrouvé, vers minuit, assis sur le bord de mon lit, en grande conversation avec le directeur de la troupe et deux de ses acteurs.

C'était un très bel homme de cinquante ans, il était juif et s'appelait Heltai. Naturellement, je lui ai dit combien j'admirais son métier et comme il devait avoir une vie merveilleuse. Mon enthousiasme naïf l'a beaucoup amusé :

— Si vous aimez tellement le théâtre, il faut en faire.

— Mais est-ce que j'en serais capable ?

— Vous m'avez dit que vous aviez été chantre, et vous êtes baryton. Je vous écouterai demain, et si vous avez une bonne voix je vous engagerai. En ce moment on peut tout tenter, tout réussir...

— Ce n'est pas possible. Je suis diplômé de l'école talmudique de Pozsony. Je dois devenir rabbin. Si je faisais du théâtre, ce serait un scandale. Mon père ne me le pardonnerait pas !

— Vous avez un poste de rabbin ou de chantre en vue ?

— Non.

— Alors, il va bien falloir que vous trouviez un travail pour vivre.

Je tortillais nerveusement mes payès. Que m'arrivait-il ? Devenir artiste, chanteur, monter sur une scène... J'en avais la tête toute bourdonnante. Et le démon de la tentation me chuchotait à l'oreille : « C'est une troupe ambulante, ils changent de ville fréquemment. Au milieu de tout le désordre créé par les événements, tu passeras inaperçu... Il est même possible que ton père n'en sache rien. »

Le lendemain, après mon audition, M. Heltai a hoché la tête :

— Évidemment tu ne sais pas grand-chose, Victor, mais tu as une très belle voix, une diction convenable, et un bon physique de théâtre. Tu apprendras notre métier en l'exerçant.

Je n'avais aucun travail. Comment allais-je vivre ? J'ai dit oui.

Autour de moi, mes futurs camarades m'approuvaient, surtout les femmes qui me prodiguaient leurs compliments que je prenais pour autant de vérités flatteuses. J'ignorais que dans le monde du théâtre on a le superlatif facile. J'avais la grisante impression d'être engagé au Théâtre national de Budapest, alors que j'allais jouer les « utilités » dans une bonne troupe lyrique qui se produisait surtout en province. Elle comprenait une duègne, M^{me} Lubova, qui promenait avec noblesse un châle orné de pampilles de jais et un chapeau où tremblait un plumet d'aigrettes mitées. Protectrice, elle me tapotait l'épaule de ses doigts qu'une mitaine faisait paraître plus nus.

— Te voilà le pied à l'étrier, mon garçon. Bientôt tu seras en selle pour la voltige.

La *prima donna* s'appelait Lily. Elle était blonde, joliment en chair, plutôt du genre bonne fille.

— Ne t'inquiète pas, mon petit, on t'aidera.

Il y avait l'inévitable père noble, le ténor à la belle moustache, la « rondeur » comique qui souffrait de crampes d'estomac et la soubrette, une petite rousse assez pimbêche. Plus quelques autres, chargés de toutes sortes d'emplois.

Tous me faisaient si bonne mine que je ne m'apercevais pas qu'une fois encore je venais de prendre, sans réfléchir, une décision capable d'orienter toute ma vie uniquement parce que l'idée de paraître dans un théâtre me séduisait et que les gens m'étaient sympathiques.

— Nous sommes très contents de t'avoir parmi nous, m'a dit le directeur assez pompeusement. Comme tu le sais, nous jouons un peu de tout : de l'opérette, du folklore, du vaudeville, des comédies et même des tragédies. Il va falloir que tu apprennes à marcher, à parler, à te tenir en scène. Tes camarades t'aideront et moi je te donnerai des leçons. Rendez-vous dans une heure, pour la répétition, dans la salle municipale de Pápa où nous allons donner quelques représentations avant de partir en tournée.

Mon premier holocauste à la cause du théâtre a été mes payèss. Ce sacrifice a eu lieu le jour même sur la scène :

— Victor, m'a annoncé le directeur, tu ne peux pas garder tes mèches.

J'ai murmuré :

— Ce n'est pas possible !

— Voyons, mon garçon, tes payèss t'empêcheront de te grimer. Et puis veux-tu proclamer à tous qu'un Juif pieux se produit en public ? Tu deviendrais un objet de scandale, pour toi et pour le judaïsme, c'est inacceptable !

J'étais si ému de poser mes pieds sur les planches que je n'ai pas protesté. Cependant, quand j'ai vu s'approcher les mains de la *donna* armées des ciseaux sacrilèges, j'ai eu un mouvement de recul.

Elle m'a souri, a frôlé dangereusement mon visage avec ses ciseaux, puis m'a dit, enjôleuse : « Pour me faire plaisir, mon petit Victor », et crac ! j'ai senti ma mèche sacrée crisser sous l'acier. Quelle horreur ! J'ai fermé les yeux, tandis que les trois femmes se partageaient mes payèss comme de véritables trophées. Elles riaient en disant : « Ça nous portera bonheur ! »

Ensuite, l'acteur qui servait de barbier à la troupe s'est avancé avec le bol, le blaireau, la serviette et le rasoir en chantant le grand air de Figaro. J'étais anéanti.

Tandis que le fil du rasoir raclait cette barbe naissante que j'avais regardée pousser avec amour, je me sentais rougir de honte et de remords. Que dirait mon père ? Je préférerais ne pas l'imaginer.

Le lendemain, dans le journal de Pápa, on annonçait un peu ironiquement aux lecteurs que M. Heltai, le directeur de théâtre bien connu, venait d'engager dans sa troupe, sous le pseudonyme de Victor Tolnay, un ex-officier de l'armée austro-hongroise, le fils du rabbin de Némès-Szalók !

J'étais indigné, et je me suis plaint à M. Heltai :

— C'est une honte d'avoir laissé écrire cela ! Mon père est connu ici, estimé ; dans cette ville j'ai fréquenté l'école du Talmud. Que va-t-on penser de moi ?

Il aurait pu me répondre qu'il était bien temps que je m'en préoccupe, mais s'est contenté de rire :

— Les articles font partie de ton nouveau métier, Victor, c'est une très bonne publicité pour nous. Tous les Juifs vont se précipiter au théâtre pour te voir...

Quelques jours plus tard, ils ont pu me voir, mais ils n'ont pu me reconnaître.

Je jouais, ce qu'on appelle au théâtre les « utilités », dans une œuvre du folklore hongrois : *l'Homme d'or*. Comme j'étais censé avoir cinquante ans, on m'avait grisé. Cette épaisse couche de fard m'inquiétait. Je la sentais comme un masque posé sur mon visage et elle me causait un sentiment d'inconfort très désagréable. Ce n'était certainement pas convenable de cacher ses traits, de dénaturer l'œuvre de Dieu !

Naturellement, au moment d'entrer en scène j'avais un trac épouvantable. J'étais sûr qu'aucun son ne sortirait de ma gorge, que je serais incapable de parler et de chanter. J'avais surtout très peur du regard de tous ces gens et je croyais déjà les entendre chuchoter : « C'est lui... » Je transpirais à grosses gouttes et imaginais leurs yeux pleins de mépris. Encore une illusion. Quand je suis entré sur le plateau, j'ai compris que sous mon maquillage personne ne pouvait me reconnaître. Quant à moi, aveuglé par les lumières de la rampe, la salle n'était plus qu'un trou noir dans lequel je distinguais vaguement la tache plus claire des visages des premiers rangs.

J'aimais bien mes camarades. Ils étaient très gentils et, je crois, très indulgents. Mais je n'étais pas préparé à la vie que je menais ; une seule chose m'y était familière : son aspect bohème. On vivait beaucoup la nuit ; après la représentation, nous allions manger tous ensemble et parlions jusqu'à l'aube. C'était un rythme qui ne me changeait guère de celui de Pozsony. Mais les conversations étaient bien différentes. Ici les vues de mes camarades sur la politique me semblaient étroites et très égoïstes.

Le père noble se plaignait :

— On n'était pas si mal que ça, avant. Les Rouges manquent de classe. S'ils se mêlent de théâtre, ça va être joli !... Je les connais leurs pièces modernes !

Notre jeune premier était formel :

— Ils ne seront jamais au pouvoir et je ne suis pas si sûr que nous devions nous en réjouir. Après tout, nous aurions peut-être un meilleur salaire ?

— Si je fais du théâtre, c'est pour mener une vie d'artiste, pas de fonctionnaire, protestait la charmante Lily.

J'avais essayé de me mêler à leurs bavardages pour leur expliquer que la révolution prolétarienne ne pouvait être accomplie que par des intellectuels, donc que l'art y aurait une place de choix, que les objectifs visés par les révolutionnaires étaient élevés, qu'il s'agissait

avant tout du bonheur du peuple. Ils m'avaient poliment écouté, puis s'étaient moqués de moi en m'appelant « l'Étoile rouge ». Ma connaissance de la Bible les étonnait, mais ne les intéressait pas ; quand je citais Moïse, ils me répondaient Goethe ou Racine.

Le seul sujet qui les passionnait vraiment, et sur lequel ils pouvaient parler pendant des heures, concernait les pièces qu'ils avaient jouées. Là, ils étaient intarissables :

— Je me souviens, disait M^{me} Loubova, en 1880 quand j'ai chanté à Budapest...

Ils s'échangeaient des anecdotes comme des joueurs se renvoient la balle. Je n'avais rien à dire, mais comme je les écoutais attentivement, riant quand il le fallait, ils m'aimaient bien. Ils étaient cependant incapables de comprendre mes scrupules et si je leur avouais :

— Je continue à être inquiet, n'ai-je pas eu tort d'accepter de faire ce métier ?

Ils me taquinaient :

— Que dit Moïse à ce sujet ?

— Rien, mais il est recommandé de se présenter à Dieu le visage découvert.

Tous me répondaient par une boutade :

— D'accord, David, le public est notre dieu, mais il n'est pas Dieu... Seulement, n'oublie pas de te démaquiller le jour de ta mort, sinon tu raterais ton entrée là-haut et ça, ça ne pardonne pas !...

Mais ils jugeaient assez sévèrement mon refus de répéter et de jouer le vendredi soir et le samedi.

Le ténor, se faisant le porte-parole de tous, m'avait fait remarquer :

— Victor, on veut bien comprendre tes scrupules religieux, mais quand on entre dans une troupe on accepte la loi commune, on ne fait pas bande à part. Nous ne sommes pas de plus mauvais croyants que toi, mais nous n'en parlons pas et surtout nous ne gênons pas les camarades avec ces histoires. On t'accorde volontiers ce que tu as demandé, mais comprends qu'on te *fait* une faveur.

Je le comprenais ; toutefois je refusais de pécher, et le soir du shabbat qui a suivi ma montée sur les planches je suis allé à la synagogue. C'est avec un sentiment de paix et de confiance que j'y suis entré et me suis mis à prier. Au bout d'un moment, j'ai ressenti derrière et, autour de moi, une sourde hostilité ; elle semblait émaner de tous les Juifs qui étaient présents. Je me suis retourné et mon regard s'est heurté à des visages hostiles, méprisants.

Que leur avais-je fait ? Je ne comprenais pas. Je suis sorti lentement et me suis même attardé devant la porte. Peut-être l'un d'entre eux allait-il éprouver le besoin de me parler ? Ostensiblement, ils se sont tous écartés de moi avec un dédain silencieux.

Le lundi, dans la rue, un groupe d'élèves de mon ancienne

yeshivah m'a lancé des pierres et a craché dans ma direction en m'injuriant et en m'appelant « Spinoza ». Parmi eux, un petit garçon était plus frénétique que les autres. Il avait un chapeau noir, des yeux très bleus, très purs, des payèss blonds ; il était certainement très pauvre et ressemblait à l'enfant que j'avais été. Cette confrontation m'a bouleversé. Être comédien était donc pour tous ces Juifs un grand crime ?

Pourtant, j'observais, je respectais nos lois et il me semblait que j'étais aussi pieux qu'avant. Machinalement, j'ai caressé mes tempes où je ne trouvais plus mes payèss, et passé ma main sur mon menton où j'ai senti crisser sous mes doigts ma barbe rasée. Là était le péché. Et j'ai regretté le petit fiancé de Mancì que j'avais été sur les marches du temple. Je n'avais jamais osé lui raconter, dans mes lettres, la vie que je menais. Elle était trop pure.

Le soir, une nouvelle épreuve m'attendait. Nous donnions *Les Cloches de Corneville* ; et j'y tenais le rôle d'un curé. Cela ne me déplaisait pas, car le texte que j'avais à dire était celui d'un homme de Dieu et je ne trouvais pas choquant de l'interpréter.

Au moment même où j'attaquais mon monologue ; de plusieurs côtés de la salle, comme répondant à un signal, des voix ont scandé : « Rabbin... Juif... Rabbin... Juif. » C'était l'article du journal qui avait provoqué cet incident. Décidément, mon nouveau métier m'attirait l'animosité de tous. Cette fois-ci ce n'étaient plus des étudiants en Talmud comme moi qui me le reprochaient, mais des jeunes hommes de la *gentry*. Cette petite noblesse généralement désargentée, imprégnée d'un antisémitisme nationaliste, considérait les Juifs comme un « corps étranger » dans le pays. Ce soir-là, il m'a été impossible de tenir mon rôle.

Le lendemain, les choses se sont déroulées de la même manière, mais les Juifs qui étaient dans la salle, faisant partie d'une bourgeoisie parfaitement intégrée, sont intervenus en ma faveur. La bagarre étant devenue générale, la police a dû agir. La soudaine solidarité des miens m'a réchauffé le cœur, mais ne m'a pas empêché de penser que j'étais devenu un objet de scandale. Ni Heltai, le directeur, ni mes camarades ne m'ont fait d'observation. Je n'en avais pas besoin pour comprendre où était mon devoir. Je devais faire quelque chose. Le lendemain quand mes ennemis s'apprêtaient à me huer, je me suis avancé au bord du trou du souffleur :

— Messieurs les antisémites, c'est à votre tour : parlez ! Pourquoi attendre le signal de votre chef ? Aujourd'hui c'est moi qui vous le donne.

Et j'ai tapé dans mes mains en leur ordonnant : « Criez ! » Le silence a été total. Les musiciens dans la fosse ont levé la tête sur les côtés de la scène ; en coulisses, j'ai vu le directeur, les machinistes, et

près de moi les comédiens, qui me regardaient avec étonnement.

— Puisque votre mutisme m'y autorise, je vais vous rappeler quelque chose : quand on joue la comédie, on abandonne sa personnalité pour incarner le rôle que l'on interprète. Quand vous voyez la pure jeune fille rougir sur la scène devant son fiancé, lui criez-vous : "Menteuse, tu es mariée et tu as déjà deux enfants" ?

Quelques rires m'ont encouragé :

— Non ? Alors, si vous m'interrompez ce soir ce ne sera pas moi que vous refuserez d'entendre, mais celui que j'incarne : un prêtre catholique...

J'ai pu dire mon texte et ils m'ont même applaudi. Mais j'étais profondément découragé. Ni les juifs ni les chrétiens ne voulaient de moi. Pourquoi insister ? Ma présence sur une scène était scandaleuse et risquait d'empêcher mes camarades d'exercer leur métier. J'ai décidé de quitter la troupe et j'en ai fait part à Heltai.

— Mais où vas-tu aller ?

— Chez mes parents, à douze kilomètres d'ici.

— Je n'approuve pas ta décision. Prends le temps de réfléchir et reviens. Nous te garderons ta place.

Sur le chemin, me rendant chez mon père, je pensais à sa colère quand il verrait que j'avais coupé mes mèches et que l'acier sacrilège s'était promené sur mes joues et mon menton. Tant pis pour moi ; j'étais conscient d'avoir mérité les coups de canne que j'allais sûrement recevoir.

Nous étions fin décembre, il faisait froid. La terre, les arbres, les maisons, tout était recouvert d'une neige épaisse, le ciel était bas et sombre ; je marchais perdu dans mes pensées, quand, en levant la tête, j'ai vu dans la rue du village, devant moi, une femme, courbée sous un gros fagot de branchages, qui traînait sur le sol glacé ses pieds presque nus, violacés, enveloppés dans des chiffons. Je lui ai crié :

— Arrêtez-vous, je vais vous porter votre bois !

Elle s'est retournée : c'était ma mère.

— Mamé... mais ce n'est pas un travail pour toi... Et tes chaussures ? Où sont-elles ?

— Tu ne voudrais pas que pour une corvée de bois je déränge ton père dans ses études ? Mes chaussures, je les garde pour le shabbat. Et puis mes orteils sont tellement gonflés que je préfère marcher pieds nus. Un peu de neige ne peut pas me faire de mal !

— Mais enfin, maman, dans votre communauté il y a des Juifs très riches qui ont gagné beaucoup d'argent, qui ont bien profité de la guerre. Ils pourraient vous aider.

— Ton père ne demandera jamais rien à des gens qui ont acquis leur argent malhonnêtement.

J'étais tellement outré qu'en entrant dans la maison j'ai dit à mon

père qui étudiait à sa place habituelle :

— *Chalom Alechem*, Papé. Il y a de bien mauvais Juifs dans ce village.

Il s'est retourné. Il m'a paru très beau avec sa barbe blanche et ses yeux clairs, mais considérablement vieilli.

— Ne blasphème pas les Juifs, mon fils, c'est un peuple saint.

— Et Rosenberg ? [C'était un des profiteurs.]

— C'est un pécheur.

— Et Golfarb ? [C'en était un autre.]

— C'est aussi un pécheur ; mais deux petites taches sur un fruit n'indiquent pas que celui-ci est entièrement pourri et bon à jeter.

Avec diplomatie, maman nous interrompit :

— Élias, que veux-tu manger ? Des oignons et du pain ? ou du pain avec des oignons ?

— Choisis toi-même, lui répondit mon père. Le plat le meilleur pour notre invité. Je crois qu'il nous reste un peu de saccharine. Ne pourrais-tu pas jeter dans l'eau les feuilles de thé de la dernière fois ?...

Que leur misère était grande !...

Mes parents n'étaient plus jeunes et ils manquaient de tout, tandis que le ventre de ces richards s'arrondissait et tendait l'étoffe de leurs gilets à les faire craquer... Mon sens de la justice sociale se révoltait. Venu pour ouvrir mon cœur à mon père, je n'ai pas osé, il était si pur... ses préoccupations étaient si loin des miennes, ses sentiments tellement élevés qu'il m'a paru impossible de faire entrer ici le monde où je vivais. Comme le rabbin Élias Tulman ne semblait pas s'être aperçu de ma transformation physique, j'ai discrètement partagé avec ma mère le peu d'argent que j'avais gagné et je suis reparti rejoindre la troupe de Heltai à Pápa.

La fatalité me poussait vers le théâtre. Cependant, malgré le plaisir que j'avais à chanter sur cette scène, je ne m'y sentais pas à ma place. Les événements politiques ne me laissaient plus indifférent ; maintenant ils prenaient pour moi une portée plus grande, une nouvelle signification, et je les suivais avec passion. Mais la présence de Saul me manquait ; il savait si bien répondre à mes questions, bien souvent avant même que je les aie posées.

Les mouvements sporadiques d'antisémitisme s'étaient calmés devant la poussée beaucoup plus impérieuse du socialisme. Notre pays craquait de l'intérieur, le gouvernement de Károlyi ne donnait pas satisfaction aux masses ouvrières et paysannes qui découvraient leur force et leur importance, j'avais noué des relations avec des groupes d'étudiants dont les idées politiques étaient celles de mon ami le « philosophe ». J'étais de plus en plus persuadé qu'en dehors d'un communisme semblable à celui de la Russie, il ne pouvait pas y avoir

de justice sociale.

Nous étions mieux informés que sous le régime précédent des nouvelles qui nous parvenaient. On ne nous taisait plus la révolution soviétique. Un nom revenait très souvent : Béla Kun, chef du parti communiste hongrois, revenu de Russie. Il était auréolé du prestige d'avoir connu Lénine et participé à la révolution à ses côtés.

Très rapidement, la situation politique a évolué en sa faveur, et le 21 mars 1919, il devenait chef du gouvernement. Pour moi, comme pour beaucoup, c'était l'annonce de grands changements. Je sais aujourd'hui que les cent trente-trois jours pendant lesquels Béla Kun a dirigé la Hongrie n'ont pas été aussi merveilleux que je l'ai cru à l'époque. Seulement, l'ambiance dans laquelle je les ai vécus, loin de me permettre de réformer mes idées, les a exaltées.

Dans notre ville de Pápa, l'air était tout vibrant de fraternité ; on riait, on s'embrassait à tous les carrefours. Paysans, soldats, ouvriers parcouraient les rues en chantant ; partout des comités communistes se formaient ; leur tâche était vaste : elle allait de l'instruction politique des masses prolétariennes à l'entraide matérielle.

C'est dans cette atmosphère enthousiaste que notre troupe a été débaptisée pour s'appeler « Théâtre rouge ». Dans la fièvre, nous avons préparé notre tournée. Notre mission d'éducateurs du peuple me paraissait d'une grande importance. J'étais persuadé qu'en ouvrant l'esprit de tous ces gens aux beautés du théâtre, je les rapprocherais de Dieu. Ce qui était vrai.

Désireux de commencer rapidement notre « apostolat » artistique, nous répétions jour et nuit, quand nous avons reçu la visite d'un jeune envoyé du parti.

— Camarades, je n'ai pas voulu que vous partiez sans vous apporter le salut des camarades du Comité central et vous instruire des événements :

« Les théâtres appartiennent au peuple et nous les transformerons en temples de la culture humaine ! Nous ne sommes pas sectaires comme les nobles ou les bourgeois qui condamnent Marx, Engels et Lénine. Les pièces de théâtre, dont le sujet et les tendances sont chrétiennes, si leur valeur est réelle, seront jouées comme les autres ! Et nous espérons que vous représenterez *l'Annonce faite à Marie* et *Tête d'or* de l'auteur français Paul Claudel. Le peuple doit tout savoir, tout connaître. » Aujourd'hui, je peux mesurer combien ce discours était superficiel et creux, mais à l'époque, dans le climat de la révolution, je trouvais cela grandiose et parfaitement conforme à mes sentiments de fraternité judéo-chrétienne. Conquis, j'ai applaudi frénétiquement.

Ensuite, il nous a exposé la situation militaire, assez confuse : les troupes roumaines occupaient la Transylvanie et avaient largement dépassé le fleuve Maros. Les Français tenaient les villes d'Arad et de

Szeged. Mais ces faits, plutôt inquiétants, il les a balayés d'un grand geste de la main :

— Béla Kun arrachera à nos ennemis ce que Károlyi a été incapable d'obtenir ; seulement en attendant il faut être vigilant. La Hongrie, flambeau avancé du socialisme, compte beaucoup d'ennemis, notre pays est en danger. Il a besoin d'une armée populaire, d'une armée prolétarienne forte, semblable à celle qui en Russie tient tête à la coalition des Alliés. Voyez, camarades, comme la raison d'une guerre a de l'importance ; hier, l'armée, dégoûtée de se battre pour l'opresseur, réclamait l'armistice, jetait ses fusils, crachait sur ses officiers. Aujourd'hui, les mêmes hommes sont prêts à se battre comme des lions pour défendre leur idéal, leur liberté et celle de leur patrie. Le peuple est contre les guerres impérialistes qui ne profitent qu'aux richards, aux marchands de canons, mais il est prêt à verser son sang pour le juste combat qui assurera le pain et l'avenir de ses fils.

Sa voix s'était enflée, elle entraînait dans nos cœurs comme un coup de clairon et faisait vibrer nos sentiments patriotiques :

— Camarades, pour que notre jeune armée soit forte, il faut vous engager dès maintenant. C'est le devoir d'un bon communiste et d'un bon patriote.

Alors, je ne sais ce qui m'a pris : j'ai levé la main et tous m'ont applaudi. Quelques camarades, parmi les machinistes et les musiciens, m'ont suivi ; nous nous sommes engagés dans un grand mouvement de passion. Le lendemain on nous donnait un uniforme. Cette fois-ci je n'avais pas de galons et pas de chapeau ; j'étais un soldat comme les autres, je portais une casquette avec une étoile rouge.

Mon enrôlement dans l'armée a fait grand bruit ; ce qui était plutôt regrettable ! Je faisais partie de la jeunesse intellectuelle, j'étais ce fils de rabbin qui avait réagi contre les vieilles idées pour adopter les nouvelles, qui avait osé faire du théâtre et qui maintenant venait d'entrer dans l'armée. Cela constituait pour certains un scandale et pour d'autres un exemple.

Je n'avais pas de carte du parti dans ma poche, personne n'avait pensé à me demander de m'y inscrire. Et aujourd'hui encore je me demande si j'aurais signé ce bulletin d'adhésion. Ce geste m'aurait donné l'impression d'être pris dans un engrenage dont je ne pourrais plus m'échapper ; cependant, paradoxalement, j'acceptais de porter l'uniforme du communisme.

Pour bien comprendre mon élan vers le socialisme venu de Russie, il ne faut pas oublier qu'en Hongrie, avant et pendant la guerre de 1914-1918, les conditions de vie des ouvriers et des paysans n'avaient pas beaucoup évolué ; elles étaient restées très proches du régime féodal, et au début du XX^e siècle les nobles et les grands bourgeois

formaient encore une « élite » toute-puissante qui imposait durement sa loi aux masses laborieuses. Aussi les revendications de ces hommes, auprès desquels j'avais passé toute mon enfance et ma jeunesse, m'apparaissaient totalement justifiées.

Leurs théories comblaient mon besoin de fraternité. Et quand la propagande du parti proclamait : « Juifs, protestants, catholiques, tous unis », j'étais persuadé que l'antisémitisme allait totalement disparaître de chez nous. Parmi les membres du gouvernement il y avait des Juifs ; cela me rassurait sur la place que le parti conserverait à Dieu, car, malgré la séparation des Églises et de l'État, il diffusait des slogans de ce genre : « Le prolétaire ne laisse pas accaparer Dieu par les différentes Églises. Dieu est à tous ! » « Le prolétaire bâtit un monde où l'on s'aime comme des frères et où l'amour se manifeste dans l'égalité fraternelle. » « Le prolétaire lutte pour la coopération fraternelle de l'humanité entière ; il sait que cela est aussi le but de la religion. Gare à ceux qui, en abusant de la religion, veulent empêcher le prolétaire de réaliser cette tâche⁵⁸. »

Ces affirmations me mettaient en confiance, me permettaient de rester tout à fait en accord avec moi-même. Seule mon appartenance à l'armée me créait un cas de conscience. Passé le premier moment d'exaltation, j'ai été pris d'une grande inquiétude. Je voulais bien servir mon pays, le défendre, seulement mes mains n'étaient pas faites pour tenir un fusil. Si l'on m'en donnait un, que se passerait-il ? Jamais je ne pourrais tuer.

Le bataillon auquel j'avais été affecté, sur place, était commandé par un Juif, un officier de réserve qui s'était engagé dès les premiers jours dans la nouvelle armée, non par conviction politique, mais par patriotisme. Très peu de temps après mon incorporation, je l'ai rencontré. Il m'a dévisagé attentivement :

— Mais je te connais, tu es le fils d'Élias Tulman.

Il a relevé ses lunettes et s'est approché de moi comme pour me voir mieux :

— Je crois que tu feras un meilleur travail au théâtre qu'au front.

S'il n'avait été mon commandant, je l'aurais embrassé !

— Reprends tes répétitions avec tes camarades et partez vite ; le peuple vous attend.

Ce n'était pas une formule, c'était la vérité. Je garde un profond souvenir de ces représentations devant un public dont une bonne partie venait au théâtre pour la première fois. C'était passionnant et émouvant de jouer devant cet auditoire neuf qui nous écoutait religieusement, qui riait, pleurait, s'indignait avec un enthousiasme d'enfants au guignol. Jamais nous n'avions connu une si grande foule ; on rajoutait des chaises et ceux qui ne pouvaient pas s'asseoir restaient debout. Ces tournées m'ont permis de mieux réaliser les difficultés de

vie des ouvriers.

Un soir, nous avons donné une représentation à Salgotarjan *. Après le spectacle, une délégation des mineurs est venue nous inviter à descendre dans les puits. Les conditions de travail de ces hommes m'ont bouleversé. Je les trouvais comparables à celles des Hébreux dans les carrières du pharaon, le fouet en moins, et j'en avais les larmes aux yeux.

Puis ils nous ont emmenés dans leurs petites maisons. Les femmes m'ont raconté leurs misères et j'ai deviné celles dont elles ne parlaient même pas, tant elles leur semblaient normales.

Alors, j'ai remercié Dieu de les en avoir fait sortir comme il nous avait fait sortir du pays d'Égypte. Ces femmes m'ont assuré que déjà elles s'apercevaient de grands changements, qu'elles vivaient mieux, que le travail était partagé plus équitablement.

— Regarde, m'a dit l'une d'elles, j'ai pu acheter un lit et un buffet ; avant, nous dormions sur des planches, nous rangions nos affaires par terre. Et j'ai pu habiller mes enfants avec des vêtements à leur taille.

— Il y a autre chose, a ajouté son mari, maintenant nous sommes gais. Notre tâche n'est plus un esclavage, nous travaillons pour notre pays, c'est-à-dire pour nous ; nous n'avons plus un patron qui peut nous chasser du jour au lendemain. Les horaires sont convenables, ils nous permettent de dormir et de manger tranquilles. Auparavant notre pauvreté était si grande que l'achat d'un peu de laine à reprendre représentait le salaire de plusieurs heures. Nous commençons le matin avant le lever du soleil et nous sortions à la nuit. Il arrivait que pendant des mois entiers nous ne voyions jamais le ciel. On avait les paupières rouges et brûlantes, et quand on revenait à la lumière nos yeux ne pouvaient pas la supporter. On vivait sous terre comme des taupes...

En les écoutant, je revivais la peine de ma mère. J'ai réalisé que le dénuement des femmes non juives pouvait être semblable à celui de la femme d'un rabbin. Pour moi c'était très nouveau, car les paysannes chrétiennes, qui dans les villages nous entouraient, avaient toujours au moins de quoi se nourrir et s'habiller.

Je découvrais que la misère n'avait ni race ni religion, et j'ai décidé de continuer à lutter pour que les hommes connaissent une justice plus équitable. C'étaient des élans naïfs mais sincères ; je suis heureux de les avoir eus et d'être encore capable de les ressentir.

Avant de quitter cette ville, je me suis rendu à la synagogue à l'heure de la prière du soir. Je me trouvais dans une communauté très pieuse, très attachée au judaïsme, et comme je portais mon uniforme de l'armée rouge j'étais un peu inquiet. Allait-on me traiter de renégat ? À la fin du service, tous se sont approchés de moi et m'ont dit :

— Mon père, mon frère, mon fils sont aussi dans l'armée, prêts à combattre pour notre patrie et le triomphe du socialisme, car ici, dans ce pays minier, nous savons quel espoir il représente.

Mais ce sont, je crois, les paysans qui m'ont le plus ému. Au nombre des réformes du gouvernement Béla Kun, figurait une loi agraire qui allait plus loin que celle de Károlyi, qui avait été plus spectaculaire que réelle. Elle constituait un véritable acte révolutionnaire. Posséder un peu de terre bien à lui était depuis des siècles le rêve du paysan magyar. Seulement il l'avait toujours cru inaccessible, car la propriété allait de droit et de fait aux seigneurs.

Le nombre des petites exploitations était minime, les paysans continuaient à n'être que des serfs bien traités, et leur sueur et leur peine ne pouvaient en aucun cas les enrichir. Depuis mon enfance je les entendais répéter : « Les comtes ne s'occupent pas personnellement de la direction de leurs domaines. Ils ne savent pas les exploiter, ils n'y comprennent rien. C'est notre savoir, notre travail qui leur permettent de rouler calèche à quatre chevaux dans les corsos de Budapest. »

Aussi ont-ils été bouleversés par l'article premier du décret du 4 avril :

« Toutes les propriétés terriennes, grandes ou moyennes, avec toutes leurs installations et avec toutes leurs usines, passent aux mains des prolétaires, sans aucun dédommagement. »

Je séjournais à Némès-Szalók, quand des paysans m'ont demandé de leur lire l'affiche qui proclamait leurs nouveaux droits. Leur joie a été bouleversante ; des vieux sont tombés à genoux et ont baisé le sol, remerciant Dieu d'avoir vécu assez longtemps pour assister à ce miracle. Ils me connaissaient tous, ils m'aimaient bien et me respectaient car j'étais instruit ; je n'avais pas craint de travailler aussi durement qu'eux, et aujourd'hui je portais l'uniforme du régime qui venait de les libérer. Aussi, ils se pressaient autour de moi et me posaient des questions :

— C'est juste, n'est-ce pas, David, que nous ayons un peu de terre à nous ?

— Dieu le veut. C'est lui qui a ordonné le partage des terres. C'est lui le plus grand des communistes. Après la sortie du pays d'oppression, nous, les Juifs, étions comme vous, nous ne possédions rien, et Dieu a dit : "Vous lotirez ce pays, par la voie du sort, entre vos familles, donnant toutefois aux plus nombreux un plus grand patrimoine et aux moins nombreux un patrimoine moindre, chacun recevant ce que lui aura attribué le sort ; c'est dans vos tribus paternelles que vous aurez vos lots respectifs⁵⁹."

Parmi ceux qui m'écoutaient, se trouvait Hud, l'instituteur catholique. Ici, comme dans la plupart des villages hongrois, les trois confessions étaient représentées. Mais à Némès-Szalók, ce si petit

hameau, il n'y avait pas d'église, seulement une cloche au milieu du village. Elle servait à tous, sauf aux Juifs, pour appeler les enfants à l'école, annoncer les morts, les naissances, les incendies et les messes que l'on allait entendre au village voisin. Hud servait de sonneur. Ce personnage influent (car tous les enfants fréquentaient son école) profitait de son autorité pour leur imposer l'enseignement du catéchisme.

Hud, que je connaissais seulement de vue, s'est avancé vers moi en souriant :

— C'est un grand jour, n'est-ce pas, David ? Ne crois-tu pas que je devrais faire sonner la cloche ?

— Oui, et à toute volée !

— Toi qui es soldat, tu pourrais peut-être nous parler de la guerre, nous dire ce que tu en penses.

Il est vrai que la situation était difficile ; nous avions envahi la Slovaquie, mais les troupes françaises et roumaines nous en avaient rapidement refoulés et les accords que l'on nous imposait étaient inacceptables. Autour de moi les paysans écoutaient. L'un d'entre eux m'a demandé :

— Comment ça va à Pápa ? Qu'est-ce qui se passe là-bas ? Ces étrangers qui sont chez nous, on va les chasser ?

— Mais oui, on les repoussera. Nous sommes forts, nous sommes tous unis. Et c'est pour nous que nous combattons. Avez-vous oublié votre proverbe : "Si Dieu le veut, même le manche de la houe se changera en fusil.

Ils ont tous ri, Hud aussi. Je ne savais pas qu'il était contre-révolutionnaire, qu'il était lié avec les grands propriétaires et profondément antisémite. Je le voyais rire, plaisanter... Il avait l'air si heureux de notre bonheur que je ne pouvais pas le soupçonner. Hud continuait à me provoquer sans que j'en aie conscience :

— Vous avez fait du bon travail, vous, les bolcheviques. Bientôt ce sera la fin de la classe bourgeoise. Ne le crois-tu pas, David ?

— Oui, toute cette domination sera terminée, on pourra vivre fraternellement.

— Et tu es prêt à tout pour cela ?

— C'est certain. Mais il y a encore de nombreux salauds, de gros propriétaires qui nous combattent, et beaucoup de misère. Tiens, j'ai une idée : un de ces jours je viendrai avec quelques camarades et nous organiserons une collecte pour les femmes des soldats et les orphelins du parti. Tous ces richards, en voyant nos uniformes, seront bien obligés de nous donner.

— Voilà une bonne idée, ne l'oublie surtout pas. Je compte sur toi, tu viendras ?

J'ai répondu oui. Et puis j'ai oublié cette promesse que j'avais faite

dans un élan de solidarité, sans même être sûr de pouvoir la réaliser.

Notre troupe a continué ses tournées. Notre foi était la même, mais notre optimisme diminuait. Les nouvelles devenaient de plus en plus inquiétantes. Le traité de Trianon amputait l'étendue de notre territoire de 67,8 % et nous faisait perdre 59 % de notre population. Les armées roumaines envahissaient le pays, l'antisémitisme était devenu l'arme des contre-révolutionnaires, et de Budapest, Saül m'avait écrit que les murs de la ville se couvraient d'affiches provocatrices proclamant :

« Camarades ! Il y a cinq cent mille Juifs à Budapest. Aucun d'entre eux ne veut aller au front. Exterminez-les s'ils ne veulent pas donner leur vie à la cause sacrée de la dictature du prolétariat ! À bas les Juifs ! »

Malgré la fâcheuse tournure des événements, on nous réservait encore, dans les villes où nous passions, un excellent accueil. Et puis un soir, à Pápa, nous sommes descendus du train dans l'obscurité ; il n'y avait plus d'électricité ! Dans la rue, des militants communistes, le revolver au poing, paraissaient vouloir encore défendre quelque chose. Mais quoi ? Ils étaient aussi à la porte du théâtre, en casquette civile, pas rasés, sales, les yeux rouges d'insomnies. L'un d'eux nous a barré l'entrée avec son fusil :

— Qui êtes-vous ?

— La troupe du « Théâtre rouge ».

— Vous êtes revenus ! On vous croyait en fuite.

— Pourquoi ?

— Vous ne savez pas ?

Nous ne savions rien.

— Nous avons été vendus. Nos soldats, trahis par leurs officiers réactionnaires, ont fui devant les Roumains. Béla Kun a quitté la Hongrie et ce matin les troupes roumaines sont entrées dans Budapest où, depuis l'aube, les pogroms se succèdent. C'est la fin, camarades ! Et toi, enlève ton uniforme si tu ne veux pas être tué. Un nouveau gouvernement s'est formé à Debrecen avec un certain amiral Horthy... Si vous êtes juifs, fuyez...

Je suis tout de même allé jusqu'à mon auberge et j'ai frappé longuement avant que la porte ne s'ouvre. Mon vieil ami, le patron, tenait une bougie ; il m'a regardé :

— Ah ! c'est toi, David ! Entre vite. Tu ne peux pas rester ici. Il faut que tu partes demain très tôt. Vois où nous en sommes. Et il m'a montré un pamphlet : « Tous unis contre les Juifs bolcheviques, les responsables des malheurs de la Hongrie. Vengeons nos morts ! » Sa vieille main tremblait.

— Mon pauvre garçon, nous allons connaître de biens mauvais jours...

Il ne se trompait pas. Les Juifs et les communistes étaient devenus les criminels à abattre, et cela allait durer longtemps. J'ai enlevé mon uniforme. Ce geste m'a fait de la peine. J'avais le sentiment d'abdiquer. À pied, en civil, j'ai regagné Némès-Szalók. Peut-être mon père et ma mère auraient-ils besoin de moi ? Je marchais dans la rue principale, tranquillement, comme je l'avais toujours fait, quand je suis passé devant notre gendarmerie. Un gendarme a ouvert une fenêtre et m'a crié :

— Eh ! toi, là-bas ! Moïse ! Viens ici.

Pour les antisémites, tous les Juifs étaient des Moïse. Je ne me suis même pas retourné.

— Moïse ! Ici, chien !

J'ai continué mon chemin, tremblant de rage intérieure et me raisonnant : ne sommes-nous pas le peuple de Moïse le libérateur ? C'est le plus beau nom que l'on puisse nous donner.

— Juif, ici !

Je n'ai pas bronché.

— David !

Je me suis retourné :

— Oui, c'est moi. Que me voulez-vous ?

— As-tu ton passeport ou tes papiers ?

— Je n'en ai pas besoin, vous m'avez appelé par mon prénom, vous me connaissez bien. Ici, je suis fils du peuple.

— Ce n'est pas suffisant, on a besoin de tes papiers.

J'ai dit :

— Je viens.

Et je suis allé vers lui.

— Entre, on va t'établir un état civil.

Je suis entré. Dans la pièce, se tenaient deux officiers de Horthy, un lieutenant et un sous-lieutenant ; vêtus de noir et bottés ; le lieutenant tapotait sa botte avec sa cravache.

— C'est toi le renégat qui te faisait appeler Tolnay au théâtre ? Qu'est-ce que tu as fait de ton uniforme ? Tu as déserté ? C'est toi aussi qui voulais ramasser ici des sous pour l'armée rouge ?

— Oui, c'est moi. Je voulais collecter de l'argent pour aider les femmes, les enfants des mobilisés et pour nos orphelins, parce que dans l'armée rouge de nombreux héros sont morts pour la Hongrie.

— La Hongrie ! Dans ta bouche elle se salit ; quelle Hongrie ? la nôtre n'est pas celle de Béla Kun. Déshabille-toi.

Ils me regardaient. Leurs yeux reflétaient toute la tendresse d'un fauve pour sa proie.

Je me suis déshabillé.

— Couche-toi sur la banquette.

Je me suis couché.

Cet officier avait les cheveux roux, et chez nous on disait toujours qu' « homme et cheval roux sont méchants comme l'enfer ».

C'était la première fois que j'avais affaire à des hommes comme eux. Je leur ai obéi docilement. Peut-être iraient-ils jusqu'à me donner une volée ? Mais j'en avais tellement reçu qu'une de plus ou de moins ne me faisait pas peur. J'ignorais la cruauté monstrueuse dont ces hommes pouvaient être capables. J'ai commencé à comprendre quand le lieutenant a dit :

— Donnez-moi quelque chose pour taper dessus ; ma cravache a l'habitude d'un cheval et ne peut pas se salir sur un dos de Juif.

Un gendarme lui a tendu une sorte de matraque fabriquée avec des sexes de taureau tressés. Chez nous, tous les paysans en possédaient pour se défendre en cas d'attaque. Bien maniée, elle pouvait briser un poignet ou une nuque. Alors j'ai demandé :

— Permettez-moi de prendre mon mouchoir.

Et je l'ai serré entre mes dents pour m'empêcher de crier. L'officier roux a commencé à me battre. Il accompagnait ses coups de commentaires :

— Ça c'est pour l'argent que tu voulais voler. Ça c'est pour celui qui a vendu sa patrie. Ça c'est pour le sale Juif ! Ça c'est pour le soldat de l'armée rouge !

Les coups pleuvaient sur tout mon corps. Et maintenant le lieutenant et le sous-lieutenant se repassaient la matraque. J'ai compté jusqu'à vingt-deux, puis je me suis évanoui.

J'ai su plus tard que les gendarmes m'avaient jeté dehors. Des paysans m'ont ramassé et porté à la maison.

Quand j'ai repris connaissance, devant moi j'ai vu ma mère et mes sœurs. J'étais rouge de sang. Maman a dit :

— Dieu soit béni, il a ouvert les yeux.

Alors mon père est venu et m'a regardé. Sa longue barbe blanche coulait majestueusement sur sa lévite noire ; ses yeux bleus, impénétrables, me scrutaient. Ils me traversaient, ils me fouillaient pour déceler mon péché, celui qui avait peut-être donné à ces hommes le droit de me battre. Sa voix m'a couvert de son grondement :

— On t'a battu, pourquoi ?

— Un homme, l'instituteur Hud, m'a dénoncé : il a dit que je voulais quêter pour les communistes.

— Combien de coups as-tu reçus ?

— J'ai compté jusqu'à vingt-deux et ensuite je ne me souviens plus.

— Et de quel droit t'a-t-on battu ?

— Mais papa, tu sais très bien que j'étais dans l'armée rouge. Je voulais défendre ma patrie, combattre pour notre pays et aussi contre l'antisémitisme. J'ai lutté pour toi, pour les Juifs. Est-ce un péché ?

— Non. Le communisme n'est pas interdit par la Bible. Aucun

mouvement en faveur du bien du peuple, qui veut le bonheur de tout le monde n'est interdit. Et si tu as péché, c'est moi qui dois te battre. Faisais-tu, tous les jours, tes prières quand tu étais dans l'armée rouge ? As-tu respecté strictement nos lois ? As-tu accompli un travail le jour du shabbat ? Parce qu'alors ce serait à moi de te donner des coups. Mais pas à eux ; ils n'ont aucun droit sur toi.

Les paroles de papa se répandaient comme un baume apaisant sur tout mon corps, quand nous avons entendu le pas lourd d'hommes bottés et j'ai dit :

— Ce sont eux qui reviennent...

Mon père m'a rassuré :

— Ici, tu es à l'abri, tu es dans ma maison.

Il s'est avancé vers la porte, il l'a ouverte. Et je l'ai vu se dresser très grand dans l'encadrement. D'où j'étais, j'apercevais la mézouza fixée au chambranle et en face de mon père les gendarmes et les officiers de Horthy.

— Que voulez-vous ? leur a-t-il dit.

— Laissez-nous entrer. Nous cherchons des livres de Marx, de Lénine, de Béla Kun... Ils sont sur cette table.

Ils désignaient celle de mon père encombrée de livres.

— Votre fils les cache. C'est un dangereux bandit ! Un communiste ! Un assassin !

Je ne pouvais pas bouger, je savais qu'ils venaient pour m'achever. Je n'avais pas vraiment peur, je souffrais trop pour cela. Ma conscience était comme amoindrie. Je voyais, j'entendais, mais la douleur me rendait presque indifférent.

— Ici, il n'y a que des livres saints. Je suis chez moi, et celui qui est là est mon fils. Vous n'entrerez pas.

Ma mère avait posé sa main sur ma tête toute poisseuse de sang, et je la sentais trembler.

— Nous n'entrerons pas ? Vraiment ! a ricané un des officiers, et il a sorti son revolver. Eh bien, nous allons voir si on n'entrera pas. Aucun Juif n'est chez lui dans ce pays. Vous êtes chez nous !

Avec son arme, il a menacé mon père qui est devenu terrible. Sa voix s'est enflée et il a tonné contre l'officier :

— Tue-moi d'abord ! Passe sur mon cadavre ! Ensuite tu pourras tuer mon fils, mes filles et ma femme ! Alors seulement tu pourras toucher de tes mains sales mes livres saints.

Je ne voulais pas que mon père meure pour moi. Je me suis soulevé de la paillasse où l'on m'avait déposé, je me suis traîné jusqu'à la fenêtre et de là j'ai aperçu, à travers un voile rouge, ce qui se passait dans le dos des deux officiers et des gendarmes, ce qu'ils n'avaient pas encore vu. Silencieusement, des paysans glissaient sans bruit, pieds nus pour la plupart, dans la poussière. Ils portaient des

faux, des bûches, des haches, des fourches, et ils avançaient.

J'ai pensé : « C'est la fin ! Eux aussi viennent contre nous. » À leur tête il y avait le paysan au goret, celui qui m'avait employé et qui voulait me donner sa fille en mariage. Même lui désirait ma mort ! Soudain, j'ai senti qu'être juif c'était avoir un goût de sang dans la bouche.

Maintenant les gendarmes les avaient vus et les officiers bombaient le torse, paradant devant ces spectateurs. Alors le paysan au goret s'est mis à crier :

— Foutez le camp de cette cour ! Ne touchez pas à cette maison. Ni à cet homme ! Pour avoir battu son fils, vous méritez le double des coups que vous lui avez donnés, parce que ce garçon est notre ami. Je ne suis pas communiste, les Rouges ont pris ma terre et je l'ai reprise. J'ai réglé mes comptes avec eux sans vous. Mais le fils du rabbin Tulman est des nôtres. Si nous avions su qu'il était dans votre gendarmerie, sur laquelle il y a deux jours encore flottait le drapeau rouge, nous l'aurions arraché de vos mains.

L'officier a murmuré des menaces, puis, devant la centaine d'hommes qui continuaient d'avancer, il est parti suivi de son escorte.

Le paysan et quelques hommes sont entrés ; moi, je m'étais écroulé à nouveau sur la paille.

— Lui ont-ils cassé quelque chose ? a demandé mon ancien patron. Mon père était très ému :

— Non, il survivra à cela, rassurez-vous. Il survivra à bien d'autres choses !...

Paroles prophétiques !

Au bout de quelques semaines, j'étais tout à fût rétabli et mon père m'a parlé :

— Je sais que tu t'es éloigné de l'étude du Talmud, que tu t'es donné en spectacle dans un théâtre, que sur ton passage des baschurs ont prononcé des injures, qu'ils ont crié : « Spinoza ! » Quand je te regarde, tu ne me présentes plus le visage d'un homme pieux, respectueux de la loi mosaïque. Je connais tes péchés, et je te dis : Quitte cette maison, ce sera mieux pour toi, mais reste fidèle au judaïsme, à nos traditions ; fais tout ce que tu veux, David, mais ne deviens jamais un renégat, reste juif.

— Tu ne pourras plus être rabbin. Moi je le suis. Et regarde : crois-tu que ce soit toujours un grand bonheur de servir les Juifs ? C'est un peuple rétif et indiscipliné. Mais c'est le mien et je resterai à son service toute ma vie. Pour toi, il est encore temps de changer, d'apprendre un métier : tailleur, cordonnier... Dieu préfère un bon Juif à un mauvais rabbin, objet du scandale.

Une fois encore j'ai quitté la maison paternelle. Il n'était plus question pour moi de travailler à Pâpa où pour tous mon front était

marqué d'une étoile rouge.

Ailleurs, personne ne me connaissait.

14. La tentation

Je ne reniais pas mon adhésion de cœur et d'esprit au socialisme, mais je comprenais qu'il était devenu essentiel pour moi de me faire oublier.

J'ai pris le train pour Budapest. C'était une grande ville, une capitale, j'y étais inconnu. J'espérais aussi y retrouver Saül. Il ne m'était pas venu à l'esprit que, compromis comme il l'était, il devait se cacher, ni que dans mon cas ce ne serait certainement pas une référence d'être rencontré en sa compagnie. C'était mon maître à penser politique, et j'avais hâte de le voir pour discuter avec lui des causes de la faillite de Béla Kun. À laquelle j'accordais de l'importance, car dans une certaine mesure elle mettait en cause non pas les théories communistes, mais leur application. J'étais aussi très désireux de savoir ce qui se passait en Russie qui, à ce moment-là, était encore à mes yeux le pays guide.

Profondément absorbé dans mes pensées, je regardais, sans les voir, défiler les paysages derrière la vitre. Comme ce voyage était loin de ressembler à ceux de mon enfance ! Je n'y ai pas rencontré de Juifs aimables. Les gens s'épiaient, l'air sournois, le regard fuyant ; ils essayaient de jauger leur voisin. Espion ou non ? L'atmosphère du compartiment était tendue, méfiante. Tous avaient des visages gris, indifférents, presque hostiles, qui me mettaient mal à l'aise.

J'avais le loisir nécessaire pour penser à mon avenir. Le conseil de mon père : « Apprends un métier », avait provoqué dans mon esprit un véritable bouleversement. Jusqu'à ce jour, il me semblait que j'étais né « rabbin ». Je n'envisageais pas cela comme un métier mais comme une vocation, et j'étais persuadé de l'avoir toujours eue. Cette certitude me donnait une grande force. Mon passage au théâtre n'avait été qu'une « fantaisie » que je m'étais accordée. Au milieu des dangereux remous de mes péchés, je m'étais accroché à cette conviction comme un naufragé à une épave et elle m'avait empêché de sombrer. Je sentais très bien que si je l'abandonnais, si elle m'était retirée, je m'en irais à vau-l'eau.

Une vérité s'imposait : il était certainement difficile de devenir un rabbin comme mon père, mais il l'était peut-être encore plus de demeurer un Juif pieux et vénérable au milieu de toutes les tentations de la vie. Je ne connaissais pas encore celles que j'aurais à combattre, mais je les pressentais. Et dans ce train, j'ai été saisi d'une grande

angoisse, bien proche de la peur.

Apprendre un métier ? Mais lequel ? Je ne me sentais doué que pour le chant et celui-ci, malgré ma grande inconscience, m'apparaissait des plus dangereux. L'essai que j'avais fait m'avait démontré que je subissais, un peu trop, sa séduction, et qu'elle pourrait m'entraîner vers des voies qui risquaient de m'écarter définitivement du ministère religieux.

Le nom de Budapest était à mon sens aussi prestigieux que ceux de Vienne ou Berlin, et je brûlais du désir de connaître notre capitale. Seulement j'étais inquiet. Je m'apprêtais à rencontrer la belle Sulamite et, au lieu d'être paré comme le roi Salomon, j'étais pauvre et mes vêtements misérables. Au fur et à mesure que je m'en rapprochais, mon insouciance naturelle a repris le dessus et à quelques kilomètres de l'arrivée je n'ai plus pensé qu'à la chance que j'avais de voir cette ville. Et je me suis établi tout un programme de « plaisirs », dont le premier était de m'y promener.

J'ai mentalement remercié mon père d'avoir fait de moi un bon marcheur, et les événements un vagabond. Ainsi je pourrais visiter tranquillement Buda, perchée sur sa colline, et en empruntant le pont Élisabeth voir Pest étalée au bord du Danube. Autant de beautés qui, à travers les récits que j'en avais entendus, m'apparaissaient merveilleuses.

Il ne m'a fallu que très peu de temps pour réaliser que mon séjour à Budapest risquait de ne pas correspondre à celui de mes rêveries.

L'amiral Horthy n'avait pas encore le titre officiel de régent que déjà ses troupes et ses partisans faisaient sonner leurs bottes sur les vieux pavés et les corsos de la ville. Sa police était partout présente. Quand vous passiez devant eux, ces hommes vous dévisageaient de leurs yeux fixes d'oiseaux de proie. J'ai compris qu'il suffirait que j'en croise un auquel ma figure ne plairait pas pour qu'il me demande mes papiers. Et je ne possédais plus mon acte de naissance, demeuré à la gendarmerie de Némès-Szalók. Je suis revenu rapidement vers la gare où le grouillement de gens de toutes apparences était tellement important que je passerais inaperçu et pourrais dormir, à peu près tranquille, dans les salles d'attente. De nouveau je retrouvais le mode de vie de mon enfance. Seulement, maintenant, j'approchais de mes dix-huit ans...

En sortant de la gare, j'avais remarqué des baraquements au milieu desquels allaient et venaient des soldats dont les uniformes étaient sales et fatigués. Tout naturellement, comme je l'avais fait à Vác, je me suis approché d'eux. Ils me paraissaient sympathiques, et je les sentais déracinés comme moi. La plupart étaient des prisonniers hongrois que l'on rapatriait peu à peu de Russie et qui transitaient par Budapest. Devenus des hommes durs, farouches, ils vous examinaient

fiévreux, désabusés, la bouche amère. On les devinait impatients de rentrer chez eux. Le pays dans lequel ils revenaient les inquiétait. Un grand nombre d'entre eux rapportaient de Russie des idées qui, maintenant, étaient combattues ici. Que leur importait ? Ils en avaient tant vu que la police de Horthy ne leur faisait pas peur, et ils s'indignaient ouvertement de la situation politique et sociale.

Je professais les mêmes idées que les leurs et nous avons fraternisé immédiatement. Je les ai questionnés sur la Russie et ils m'ont répondu longuement. La plupart s'élevaient contre les coalitions qui avaient mis tout en œuvre pour faire échouer le gouvernement soviétique. Ce sont eux qui m'ont parlé, les premiers, de l'armée blanche du général Wrangel aidé par les Alliés, des attaques des Polonais dont la guerre contre les soviets était soutenue par la France. Ils louaient le courage des populations russes qui manquaient de tout, et de l'armée rouge qui tenait en échec les troupes blanches aussi bien que celles de l'Entente qui encerclaient le pays. Ils disaient : « Pour que tout le monde soit contre eux, il faut que leurs idées socialistes soient bien dangereuses pour les « gros »

Ils me parlaient aussi, en confiance, de leurs soucis, de leurs inquiétudes :

— Puisque tu es à moitié rabbin, tu es comme un curé ou un pasteur, on peut tout te dire.

Et cela leur faisait du bien de se raconter. Beaucoup étaient partis de chez eux depuis près de quatre ans. Certains savaient qu'ils avaient été remplacés dans le lit de leur femme. Bien avant d'accuser leurs épouses, ils en rendaient responsables la guerre et ceux qui les avaient envoyés se battre. Cette sorte de philosophie, assez fataliste, n'excluait cependant ni la colère ni la rage...

Tout naturellement, ils partageaient avec moi leurs provisions et, au contact de leur chaleur amicale, je m'engourdissais. Je ne tentais plus d'aller en ville. Je ne cherchais pas d'issue à mon état misérable. J'avais été trop secoué par les derniers événements. Finie l'époque où, petit garçon, jeune baschur, en arrivant dans une ville je m'adressais à la communauté juive. Mon aspect me rendait honteux et l'idée d'aller demander un secours quelconque en disant : « Voyez, je suis le fils du rabbin Élias Tulman », faisait rougir mon front. J'avais conservé un peu d'amour-propre et un grand orgueil du nom de mon père.

Je ne peux pas savoir combien de temps cette vie aurait duré, si un matin de novembre tout n'avait changé : la place de la gare a été décorée de guirlandes, de drapeaux, on a dressé une estrade et, comme de noires fourmis, des policiers en civil et en uniforme se sont répandus partout. L'amiral Nicolas Horthy, escorté de son état-major, a accueilli officiellement ces milliers de soldats hongrois qui rentraient chez eux.

Serré, parmi une foule silencieuse et prudente, j'ai écouté le discours, hautement patriotique, du régent qui s'est nommé lui-même le « libérateur de la Hongrie ». Il est vrai que, avant de pouvoir se parer de ce titre, il avait attendu le départ de Budapest du dernier soldat de l'occupation roumaine. Il avait alors fait son entrée dans la capitale en uniforme de la marine austro-hongroise, monté sur un cheval blanc. Cela a beaucoup amusé les Hongrois qui, depuis toujours, avaient l'habitude de prédire ironiquement aux enfants qui travaillaient mal à l'école : « Tu seras un marin à cheval ! »

Malgré ce déploiement d'oriflammes, ces phrases de bienvenue de la mère patrie, les ex-prisonniers de guerre ont témoigné si peu de reconnaissance et sont restés si tièdes devant le nouveau régime que, dès le lendemain, un cordon de police gardait les baraquements et empêchait tout contact entre la population et ces hommes que la gangrène bolchevique avait contaminés.

Dès ce jour, les interpellations, les contrôles policiers se sont succédé dans toutes les gares, du crépuscule à l'aube. Mon asile de prédilection m'offrant encore moins de sécurité que les rues, je me suis mis à errer dans Budapest. Quelle ville animée, gaie ! Le quai François-Joseph, malgré le régime policier de Horthy, conservait son mouvement habituel. Il est vrai que ceux qui le fréquentaient avaient peu à redouter de la tyrannie du régime : c'était la *gentry* de la ville.

Les terrasses des cafés regorgeaient de monde, et j'aurais bien aimé pouvoir m'asseoir un moment devant une tasse de thé. Cette ambition modeste fut certainement une des plus inaccessibles de ma vie. Je croisais de jolies femmes qui faisaient venir leurs chapeaux et leurs robes de Paris, et des hommes qui s'habillaient à Londres. La vie semblait heureuse et dépourvue de laideur.

En apercevant mon reflet dans une vitrine, j'ai réalisé que mon aspect physique faisait tache parmi ce beau monde et qu'il serait dangereux pour moi de continuer à flâner sur ces trottoirs. J'ai quitté ces beaux quartiers et marché au hasard.

Malgré mon sentiment d'insécurité, Budapest m'a plu. C'est une cité belle, vivante et chaude comme une femme, et, peut-être au monde, une de celles qui contient le plus de statues et de monuments commémoratifs. J'ai rencontré au passage les personnages de pierre ou de bronze que j'avais connus dans mes livres de littérature ou d'histoire magyare : Alexandre Petőfi,

János Arany, Mor Jokai *, l'impératrice Élisabeth *, le comte Jules Andrassy, le roi Mathias Corvin, etc. Dans cette ville, je ne me sentais pas seul. Pourtant, Dieu sait si je l'étais ! Ma première nuit, loin de la gare, je l'ai passée sur un banc de la place Calvin. J'avais un peu perdu l'habitude des « lits » de bois et les nuits de novembre sont assez froides. Le matin m'a trouvé courbatu et maussade. À ces signes j'ai

pensé que je vieillissais.

Transi, l'âme misérable, je suis allé à la place Teleki proche et qui servait de marché à toutes sortes de petits négoce : marchandes à la toilette, brocanteurs, etc. Riches et pauvres fréquentaient cette place ; les uns proposaient, les autres achetaient, on y discutait avec animation. Des vendeurs de soupe ambulants passaient au milieu de la foule.

Jamais je n'avais senti meilleures odeurs. Comme un chien suit un fumet à la trace, les narines frémissantes, j'ai suivi une marchande de soupe. C'était une petite femme de quarante ans, toute rondelette, aux joues rouges rebondies sous son foulard bien serré sous le menton. Quel beau métier elle exerçait : elle pouvait manger son fonds !

— On dirait que ma soupe vous plaît bien !...

Elle m'a regardé d'un œil expérimenté :

— Oui, mais vous n'avez pas un fillér en poche. La soupe ça se gagne – Revenez à midi, vous irez prendre de l'eau à la fontaine, qui est de l'autre côté de la place, et puis vous me ferez la vaisselle.

J'ai mieux regardé cette femme : elle était solidement bâtie et n'avait certainement besoin de personne pour aller chercher l'eau à la fontaine, faire sa vaisselle. Mais elle pratiquait la véritable charité : afin que je ne perde pas la considération de moi-même en acceptant l'aumône, elle m'avait trouvé un travail à faire. J'avais envie de baiser pieusement ses mains durcies, gercées par le travail et qui connaissaient si bien la manière de donner.

— Je vous remercie, madame, mais je n'accepterai que du pain. Je ne peux toucher qu'à de la nourriture rituelle.

Ses yeux sont devenus malicieux :

— N'avez-vous pas vu que j'étais juive ? Je m'appelle Lövinger. Elle a soulevé son fichu et j'ai aperçu sa perruque de matrone.

— Elle est kascher, ma soupe ! Je ne saurais pas la préparer autrement.

J'ai mangé ma soupe avec tant de belle humeur et un si grand appétit qu'elle m'en a donné une nouvelle portion.

— Vous ne l'avez pas encore gagnée, mais votre estomac en a bien besoin !

J'étais un peu gêné : cette femme en vivait de ces assiettées ! J'ai dit :

— Mais cela va vous en faire une de moins à vendre.

— Bah ! j'y ajouterai un peu d'eau en plus et le compte y sera !

Et elle s'est mise à rire.

En 1945, j'ai cherché partout cette femme de Dieu et j'ai appris sa disparition parmi nos six millions de morts. De tous ceux qui ont croisé ma vie, qui m'ont aimé, aidé ou même détesté, il demeure bien peu de vivants. Tous les autres ne sont plus que pâture des fours

crématoires et cendres dispersées aux vents... Et je pleure avec Ézéchiél : « Le feu les a dévorés... » et avec Amos, je crie ; « Seigneur Éternel, arrête donc ! » Car il est vrai que tout a été dit dans la Bible.

Pendant quelques jours j'ai mangé sur la place Teleki et dormi sur la place Calvin. J'avais ramassé des journaux et m'en étais garni la poitrine, le dos ; pour ceux qui n'ont rien d'autre pour se protéger, c'est une bonne couverture. Je priais Dieu que la police du nouvel État continue à m'ignorer, qu'il ne lui vienne pas l'envie de prendre soin de mon logement et de ma nourriture. Moi, si bavard, je n'osai plus parler à personne dans la crainte de rencontrer un inspecteur en civil. Ainsi, la nuit où un petit homme tout habillé de noir est venu s'asseoir sur le banc alors que je m'apprêtais à m'assoupir, j'ai failli me lever. Il a dû sentir le mouvement que j'avais réprimé, car il m'a dit :

— Mon frère, pourquoi sembles-tu fuir les hommes ?

— Parce que je me suis aperçu qu'ils étaient méchants.

— Que leur reproches-tu ?

— J'ai parlé trop vite, ce ne sont pas les hommes qui sont mauvais, mais la société. Elle est dominée par l'injustice ; la misère est trop grande. Nous sommes entre les mains d'une poignée de maîtres durs, cruels et égoïstes. Je suis d'accord avec ce qui est écrit dans l'Ecclésiaste : "Puis je me suis mis à observer tous les actes d'oppression qui se commettent sous le soleil : partout des opprimés en larmes et personne pour les consoler ! Violentés par la main de leurs tyrans, il n'est personne pour les consoler. Et j'estime plus heureux les morts qui ont fini leur carrière que les vivants qui ont prolongé leur existence jusqu'à présent ; mais plus heureux que les uns et les autres, celui qui n'a pas encore vécu, qui n'a pas vu l'œuvre mauvaise qui s'accomplit sous le soleil⁶⁰."

L'éclairage de la place faisait briller les yeux sombres du petit homme noir :

— Mon frère, vous citez l'Ecclésiaste et vous semblez y trouver raisons de vous désespérer. Cela est juste, car en ce temps-là Jésus n'était pas venu. Et si Dieu avait séparé les ténèbres de la lumière, il n'aurait pas encore donné au monde son Fils pour prêcher l'amour. Jésus n'a-t-il pas ordonné : "... Et voici mon second commandement qui lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même⁶¹."

Je m'indignai :

— Il nous a été donné par Dieu bien avant que votre Christ en parle. Voyez-le dans le Lévitique chapitre XIX, verset 18. Il a prêché l'amour. Regardez autour de vous. Et pouvez-vous prétendre que nous sommes sous son règne ?

— Il a chassé les marchands du temple, il a aussi condamné les riches : "Car il est plus facile à un chameau de passer par le chas d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu s." Et encore :

“Mais Dieu lui dit : “Insensé ! Cette nuit même ton âme te sera redemandée et ce que tu as préparé, pour qui sera-t-il ?” “Il en est ainsi de celui qui amasse des trésors pour lui-même et qui n’est pas riche pour Dieu.⁶²”

Avec véhémence, je lui ai répondu :

— Isaïe ne l’a pas attendu pour maudire lui aussi la propriété :

“Malheur à vous qui annexe maison à maison, qui ajoutez champ à champ, sans laisser un coin de libre, et prétendez vous implanter seuls dans le pays *.”

— Les hommes n’ont pas plus écouté votre Jésus que nos prophètes. Or nous savons tous que la puissance du Messie sera irrésistible, que pas un homme ne pourra s’opposer à elle. Alors comment se fait-il qu’il existe tant d’iniquités ? Là est la preuve qu’il n’est pas venu. Là est la vérité, et là seulement.

— Ne savez-vous pas, homme orgueilleux, que Notre-Seigneur vous a ouvert les bras et que c’est à vous de croire en lui ! Demandez-vous à Dieu de croire en vous, homme de peu de foi, et avez-vous oublié que le prophète Isaïe a dit :

“Obstinez-vous à écouter sans comprendre et à voir sans saisir^{53 54 55}.”

— N’avez-vous pas compris que le malheur dont vous vous plaignez, que l’injustice et l’iniquité ne règnent ici-bas que parce que des hommes comme vous n’ont pas encore reconnu leur Sauveur, Jésus-Christ, et n’ont pas reçu son baptême ? Je suis baptiste, mon frère, et je crois à l’action sanctificatrice et purificatrice du baptême. Son pouvoir dépasse celui de toutes vos ablutions rituelles qui ne sont, en regard de notre eau lustrale, que des actes d’hygiène.

Cet homme savait que j’étais juif et connaissait notre religion. Je le regardai mieux : ses joues étaient creuses, ses arcades sourcilières saillantes, son front fuyant. Ses cheveux, très longs, tombaient en mèches grasses sur le col de sa veste. Peut-être n’était-il qu’un provocateur, mais cela m’était égal. Je ne pourrais pas vivre longtemps comme je le faisais, et si je devais être persécuté, autant que ce soit à cause de ma foi dans le judaïsme. Je continuai presque avec violence :

— Le Messie n’est pas encore venu. Et nos souffrances ne cesseront que lorsqu’il viendra. Car n’est-il pas écrit : “Voilà qu’un roi régnera alors pour la justice et que des princes gouverneront pour le droit⁶³.” “L’homme pervers ne sera plus qualifié de noble et le fourbe ne passera plus pour généreux”

— Qui êtes-vous, mon frère, vous dont la bouche est pleine de la parole de Dieu ?

— Je suis fils de rabbin et désire le devenir moi-même.

Je lui ai donné mes références, et il m’a regardé avec un grand

étonnement :

— Et vous voilà sur ce banc, dans la misère ?

— Je n'ai encore rencontré ni rabbins dans l'opulence ni baschurs fortunés ! »

Il a hoché la tête et m'a dit dans un excellent hébreu :

— Je sais que les ministres de Dieu sont souvent abandonnés des hommes.

Puis il m'a avoué qu'il était juif et avait, lui aussi, étudié le Talmud à l'école de Pozsony.

— Seulement j'ai parcouru un chemin différent du vôtre. La lumière m'a éclairé et j'ai reconnu que Jésus-Christ était le Messie et qu'en dehors de lui il n'y avait pas de salut possible.

Il puisait sa certitude dans nos Écritures mêmes. Ce qui lui était aisé, car nos prophètes ont abondamment annoncé la venue du Messie ; mais pour lui, tous les textes désignaient celui des chrétiens. Il était doué d'une grande mémoire et citait ses références d'un seul souffle, ne me laissant même pas le temps de réfuter ses arguments. D'ailleurs, je dois avouer que je n'en avais pas grande envie. Sa dialectique tendancieuse m'intéressait. Cet homme était un savant, un grand talmudiste, et sa manière de tourner le Talmud au profit de sa thèse me fascinait.

À l'aube, il s'est levé en me disant :

— Mon frère, je vais aller prier pour vous et demander au Seigneur de vous éclairer.

Je lui ai répondu :

— Amen.

Il a poursuivi :

— Seriez-vous prêt à m'accorder un autre entretien ce soir ? En lui désignant mon banc, je lui ai dit :

— Certainement, et je vous offre même l'hospitalité chez moi. Sans répondre, il s'est éloigné l'air sombre, le dos un peu voûté. Je l'ai regardé un moment et j'ai pensé : « Quel curieux homme ! » Comment pouvait-on mettre tant de science et de foi au service d'une si grave erreur ?

L'hiver était exceptionnellement doux. Cependant, ce soir il faisait froid et une pluie glacée me transperçait. L'homme noir m'attendait devant mon banc. Croyait-il réellement qu'il pourrait me convertir au christianisme ? Il est vrai que toute la journée mon esprit avait été occupé par ses arguments, mais c'était surtout en vue de les réfuter.

— Mon frère, je peux vous offrir du pain et du lait. Voulez-vous m'accompagner chez moi, à moins que vous ne craigniez d'entrevoir la lumière ?

— Je ne l'ai jamais redoutée. Il fait assez sombre en moi-même, et un peu de clarté, quelle qu'en soit la source, ne me fera pas de mal !

Il habitait une mansarde meublée du strict nécessaire : un lit, une armoire, une cuvette, une table où s'empilaient des livres à côté d'un réchaud à alcool. Sur le mur, face à la porte, était posée une croix sans le Crucifié. Au moins, ce baptiste respectait le deuxième commandement : « Tu ne te feras point d'idole ni une image quelconque de ce qui est en haut dans le ciel, ou en bas sur la terre, ou dans les eaux en dessous de la terre. Tu ne te prosterner point devant elles, tu ne les adoreras point...⁶⁴ »

Cette croix était de dimension tellement importante qu'elle tenait tout le panneau. Dans un si petit espace, cette confrontation imposante avec le symbole des chrétiens m'éprouvait, et en m'asseyant je lui ai tourné le dos.

Tout de suite, il m'a tendu un livre :

— Je vous l'offre. Vous aurez le plus grand intérêt à le lire et à le méditer.

C'étaient les Évangiles en hébreu ! Ils me firent l'effet d'un sacrilège :

— Reprenez-le !

Il l'a pris en souriant :

— Je vous comprends. En mon temps, j'ai eu la même réaction que vous. Moi aussi j'ai été scandalisé, irrité. Moi aussi j'ai repoussé le livre et, comme le Christ l'a dit : "J'ai mis la lumière sous le boisseau." Ensuite je suis devenu assez "doux et humble de cœur" pour qu'elle m'illumine. Alors le bonheur m'a habité.

Et nous avons repris et poursuivi notre conversation de la nuit précédente. Avec la patience brûlante des prosélytes, il m'a présenté de nouveau, un à un, ses arguments de la veille. Ses citations étaient parfaitement choisies et propres à ébranler un esprit comme le mien. Cet homme intervenait à un des moments les plus délicats de mon existence : j'étais en pleine faillite morale. Mes péchés avaient diminué ma résistance. Je ne me sentais plus à l'abri. Ma foi n'était plus ce bloc de granit, cette digue, que seule la foudre du Seigneur peut faire éclater. Spinoza, les philosophes, le communisme avaient ouvert en moi une fissure par laquelle, maintenant, le doute pouvait s'infiltrer. Je n'en avais pas encore conscience, mais j'étais devenu vulnérable.

Au jour, je me suis étendu sur son lit, tandis qu'il priait. Malgré ma fatigue, je n'ai pu trouver le sommeil. Cet homme qui était abîmé dans la prière, au pied de cette croix, m'inquiétait : c'était un grand talmudiste, plus sage et plus savant que moi, et pourtant il croyait en Jésus !

L'esprit lourd, je me suis dirigé vers la synagogue. Je n'ai pu me recueillir, le sommeil embuait mon cerveau et l'inquiétude agitait mon âme. Les paroles du baptiste agissaient sur moi comme une drogue.

J'avais hâte que la nuit vienne pour le revoir.

Quand je suis rentré dans la mansarde, plusieurs personnes se trouvaient autour de la table, elles lisaient.

— Mes frères, je vous présente un nouvel ami. C'est une âme égarée, comme l'a été la nôtre.

Tous m'ont souhaité :

— Que le Seigneur, dans son infime bonté, vous éclaire au plus tôt !

Ces hommes aux regards ardents se sont mis à me confesser leur vie afin qu'elle me serve d'exemple. Tous n'étaient pas juifs, mais tous étaient des convertis baptistes. Leurs yeux fiévreux, sincères, flambaient de passion, mais leur foi ne me contaminait pas ; pourtant je sentais qu'elle m'assiégeait comme une petite vague qui bat inlassablement le granit et l'effrite lentement.

Depuis trois jours, l'homme noir labourait mon esprit comme un sol ingrat ; il m'assurait que je faisais erreur, que seul Jésus-Christ pouvait nous apporter cet amour et cette fraternité que je recherchais. Il m'impressionnait. Il était sûr de posséder la vérité, et moi aussi. De quel côté était-elle ? Quel est celui qui n'a jamais douté ? Il est facile de dire quand le soleil brille à son zénith : « Ceci est le soleil et je crois en son existence. » Mais qui peut se vanter d'avoir vu la face du Seigneur ?

Vers minuit, je suis parti en même temps que ces convertis qui m'appelaient frère, mais je n'ai pas marché à leur côté, je les ai fuis. J'avais besoin de rester seul avec moi-même. J'errai dans les rues glaciales de Budapest, je traversai le pont Élisabeth, au-dessus du Danube. Dans la nuit claire, les monuments, les immeubles se découpaient avec précision sur un ciel que le froid rendait plus pur. J'avais l'étrange impression de posséder la ville. Seuls mes pas sonores sur le sol gelé vivaient. Tout était figé, immobilisé par la froidure ; même l'eau du fleuve coulait moins vite, elle semblait en attente de la glace. Les lumières de Budapest renversaient leurs étoiles dans les eaux sombres qui les berçaient indolemment.

Sur le pont, je me suis penché et j'ai regardé rouler le fleuve. J'étais submergé par une tristesse misérable, un découragement profond. Tout me semblait inutile et vain ; même mes idées les plus généreuses, mon amour des hommes m'apparaissaient comme dérisoires. Le Danube emportait tout dans ses eaux noires, fuyantes, moirées comme le dos d'un poisson... À les contempler, il me venait l'envie de glisser avec elles, corps abandonné... Il suffirait de sauter et tout serait fini. Un grand calme, un grand repos succéderaient à cette lutte absurde et désordonnée qu'avait été ma vie.

Dans ce paysage de Budapest, cette idée était empreinte d'un romantisme qui exerçait sur moi une séduction qui me fascinait

dangereusement.

Je pense que j'aurais pu sauter, j'étais assez jeune et assez désespéré pour le faire, quand l'image de ma mère s'est imposée à moi. Je crois avoir eu à cet instant vraiment une vision. Il est possible que ce soit mon instinct de conservation qui l'ait provoquée. Cependant j'ai vu le visage de maman ; ses yeux étaient tristes et elle secouait la tête négativement ; il m'a semblé entendre sa voix qui murmurait : « Non, non, ne fais pas ça, mon petit... »

Il n'y avait pas que ma vie qui était en danger ; la fréquentation de l'homme noir, l'oreille très complaisante que je prêtais à ce baptiste mettait en péril mon âme. Il me fallait prendre une décision brutale. Je me suis enfui de Budapest au cours de la nuit.

Alors débuta un très étrange voyage. Parti à pied comme au temps de mon enfance, j'avais l'intention de gagner l'Autriche en suivant le cours du Danube et j'espérais atteindre Vienne.

L'hiver, il est plus dur de vivre en vagabond, on supporte moins bien la faim et il faut s'abriter pour dormir. Les paysans m'ouvraient assez facilement la porte de leur étable ; ils me donnaient même un morceau de pain que j'acceptais et un bout de salami que je refusais. Ces hommes étaient plutôt compatissants, mais je les inquiétais. La tyrannie du régent avait créé un climat de suspicion et de crainte. Malgré mon aspect misérable, j'avais l'air d'un intellectuel et j'étais un vagabond. J'avais donc quelque chose à cacher. Mes mains blanches et mes vêtements d'homme de la ville me trahissaient.

Une nuit, un fermier, qui m'avait offert son grenier pour y dormir, est venu me parler. Après quelques questions plus embarrassées qu'embarrassantes, il a fini par me demander si je n'étais pas un Rouge qui aurait un crime à se reprocher.

Une fois seulement mon séjour a été un peu plus long ; je suis resté environ trois semaines dans la même bourgade et j'ai payé mon écot en enseignant l'alphabet hébreu à des enfants juifs. Quand ils l'ont su à peu près correctement, je suis reparti.

La route que j'avais décidé de suivre passait près de Kurtakeszi, le village de ma petite enfance, celui que j'avais appelé le « village du bonheur ». Je n'ai pas résisté au plaisir d'y entrer. La première personne qui m'a reconnu a été une vieille femme chrétienne qui nous servait de « shabbat goy »⁵⁶ ; elle m'a dit :

— Que Dieu pardonne mes péchés, mais vous êtes le fils du rabbin Tulman. Il me semble qu'il est devant moi, moins la barbe !

Cette femme venait de dire ce qui pouvait me toucher le plus profondément : j'avais le visage de mon père, mais, hélas ! sans la barbe. Pour moi, c'était une condamnation.

En passant devant notre petite maison blanche, sur le seuil de laquelle ma mère inlassablement reprisait, je me suis abandonné à

l'évocation douloureuse de ces heures à jamais perdues. Quelques voisins m'ont reconnu, pas un ne m'a offert à manger. Leurs seules paroles ont été pour déplorer la perte de mes payès !

— Qu'en as-tu fait, David ? Ils étaient si beaux !

Qu'en avais-je fait ? À quoi les avais-je sacrifiés ? Je n'osais même pas me répondre et comme un assassin j'ai fui le village de mon enfance où je me sentais encore plus étranger qu'ailleurs.

Poussé par une force obscure, j'ai alors abandonné la route de Vienne. J'ai préféré continuer à marcher sur ces chemins, ces sentiers, à travers des paysages familiers que j'avais sillonnés de ma petite enfance à mon adolescence ; et je me suis tourné vers les monts Bakony.

Là, dans la forêt qui m'effrayait étant enfant, j'ai travaillé avec des bûcherons. Le contact de ces hommes rudes m'a redonné le goût de la fraternité. À ceux-là, je pouvais ouvrir mon cœur ; ils étaient sensibles, romanesques et généreux. Très vite, ils ont compris quelles étaient mes opinions. Alors, avec tact, ils ont essayé de savoir si je n'étais pas un commissaire politique qui se cachait. J'avais beau abattre autant de travail qu'eux, ils me considéraient tout de même comme une sorte de monsieur.

— Tu comprends, ici, il nous est facile de t'aider. Nous sommes nos seuls maîtres ; alors si tu as vraiment besoin de te cacher il faut nous le dire : on fera ce qu'on pourra.

— Non, je ne suis qu'un homme dont l'âme est plongée dans les ténèbres et qui cherche la clarté.

Ils m'ont regardé. Cela se passait le soir, autour d'un feu. Leurs visages étaient sculptés par la flamme et semblaient taillés dans le bois de leur forêt. Le plus âgé a étendu ses mains courtes et puissantes vers le foyer.

— Fils, nous aussi nous aimons la lumière dont tu parles : celle de Dieu. Seulement celle qui nous a été montrée dans notre enfance nous suffit. Nous ne cherchons ni plus haut ni plus loin. Toi, tu ne sais pas t'en contenter, il t'en faut une plus brillante !

Cette réponse révélait une grande profondeur dans sa simplicité. Puis il a continué :

— Dans le ciel, il y a beaucoup d'étoiles. La nôtre, c'est celle du berger. Mais pour toi il y en a peut-être une autre ?

— Oui, celle de David !

Je serais certainement resté plus longtemps avec eux si les rigueurs de l'hiver ne les avaient pas obligés à suspendre leurs travaux. Et j'ai repris ma course. Ce voyage ne ressemblait en rien aux précédents, je le sentais chargé de présages. Pourquoi mes pas m'avaient-ils conduit en pèlerinage vers les lieux de ma jeunesse, alors que raisonnablement j'aurais dû aller dans une grande ville étrangère et frapper à la porte

d'une synagogue ?

À Kurtakeszi, je n'avais pas trouvé la paix que donnent les souvenirs heureux, mais des visages fermés qui me reprochaient les tempes et le menton nus de ce Victor Tolnay que j'avais été à Pápa.

Les bûcherons m'avaient dit, à leur manière pleine de poésie et de bon sens : « Tu as ton étoile, nous avons la nôtre ; elles nous ont été données par nos pères. Que cherches-tu de plus ? »

Tous, même les paysans qui ne me connaissaient pas, me croyaient en fuite pour avoir commis quelque délit.

En marchant, je réfléchissais. Il était vrai que je fuyais, mais beaucoup moins la police du régent que moi-même. Il faut souvent un réel courage à un homme pour se regarder en face et je n'osais pas le faire, car j'avais peur de découvrir que j'avais perdu ma foi.

Mes séjours dans les fermes devenaient de plus en plus courts, personne n'avait besoin des services que je pouvais rendre. Les travaux de l'hiver se font à la veillée, en famille. Les paysans vivent au rythme de la nature et ils hibernent pendant la saison froide. Pour eux, celui qui n'a pas de toit pour ces temps inclements est un suspect. Ma présentation était mauvaise ; j'étais aussi loqueteux que lorsque j'avais quêté pour la yeshivah de Vac. Mes pieds enflés et saignants étaient entourés de chiffons et je portais mes chaussures attachées autour du cou. J'avais beau casser la glace pour me laver, mon aspect faisait malpropre.

C'est en ce piètre état que j'ai atteint les monts Bakony. J'ai traversé la ville de Pannonhalma sans chercher à m'y arrêter et, à la sortie, j'ai pris la première route qui se trouvait droit devant moi et non celle de droite ni celle de gauche.

Ce chemin menait au plus célèbre monastère de Hongrie : l'abbaye de Pannonhalma. Je me suis arrêté, j'ai levé la tête, et elle m'est apparue posée comme une couronne ducal sur une éminence boisée. Autour de moi le paysage, sombre et pur, était d'une grande beauté.

J'ai continué à gravir le chemin qui montait vers le monastère. Je ne sais quelle force, quel instinct mal défini me poussaient vers l'abbaye, mais il m'apparaissait que mon voyage n'avait jamais peut-être eu d'autre but que d'atteindre la porte de ce couvent.

Devant moi, deux moines capucins vêtus de bure, poussaient une charrette lourdement chargée. Ils étaient jeunes, mais paraissaient en difficulté : les roues du véhicule dérapaient sur la neige et la glace. Je les ai rejoints.

Ils m'ont regardé et m'ont salué à l'habitude hongroise d'un :

— Loué soit le nom de Dieu et de Noire-Seigneur Jésus-Christ !

J'aurais dû leur répondre :

— Éternellement, Amen.

Je me suis contenté de dire :

— Bonjour. Voulez-vous me permettre de vous aider ?

Et malgré ma réelle fatigue, j'ai poussé la charrette à leurs côtés. Je sentais qu'ils m'examinaient discrètement et je n'ignorais pas ce qu'ils pensaient : « Cet homme n'est pas un mendiant, il en a la pauvreté mais pas le langage. Ses vêtements sont ceux d'un intellectuel. Il ne nous a pas dit « Amen ». C'est probablement un Juif. »

À la faveur d'une pause, l'un d'eux s'est inquiété :

— Quand nous serons arrivés à la porte du monastère, une de nos tâches de ce jour sera achevée ; mais vous, mon frère, où irez-vous reposer votre fatigue ?

Pour leur répondre, deux mots suffisaient : Nulle part ! À la limite de mes forces physiques et morales, j'ai murmuré ;

— Je cherche la lumière et le repos.

— Pourquoi ne pas vous arrêter chez nous ?

Il m'a semblé avoir atteint le but : je ne désirais plus autre chose que de sentir se refermer sur moi les portes de ce monastère. Sans doute était-ce là le terme de ma quête ?

Le froid devenait plus mordant, la route plus glissante, et nous ne sommes arrivés qu'à la nuit.

En me voyant, le frère tourier a demandé :

— Pourquoi cet homme est-il ici ?

— C'est un frère qui cherche le repos moral.

— Avec l'aide de Dieu, je vais m'occuper de lui. Venez, me dit-il.

Je l'ai suivi, nous avons traversé un cloître blanc de neige et sommes entrés dans une immense salle aux murs recouverts de tableaux représentant des sujets bibliques.

Mon guide m'a abandonné :

— Attendez-moi !

Il faisait froid, et une odeur douce d'encaustique m'enveloppait. Pour moi, c'était l'odeur des couvents. Je fermais les yeux et je me retrouvais à Miskolc, petit garçon, sur les genoux de la mère supérieure, puis, jeune homme, dans les bras chauds et doux de la petite sœur de mon péché... Éternel, qu'étais-je venu faire ici ?

Le léger bruit d'une porte qui s'ouvre m'a ramené dans le présent. Un moine s'avançait vers moi. Il pouvait avoir de quarante à quarante-cinq ans ; son aspect jovial, ses petits yeux noirs, vifs et intelligents, son sourire, tout révélait en lui une grande bonté.

— Mon frère, voulez-vous me suivre ?

Nous avons parcouru des couloirs et rencontré des groupes bruns de capucins qui marchaient côte à côte, front baissé, mains croisées sous leurs manches. C'était un monde furtif et silencieux. Je pense que je devais éveiller leur curiosité, mais ils n'en laissaient rien paraître. Dans un couloir, plus large que les autres, nous nous sommes arrêtés devant une haute porte de bois ornée de sculptures. Le frère qui

m'accompagnait a frappé discrètement et s'est figé dans une attitude de recueillement respectueux. J'ai entendu une voix claire qui disait :

— Entrez, mes frères. Je vous attendais.

Dans la pièce, il y avait de grandes bibliothèques qui montaient jusqu'au plafond. Assis derrière un bureau de chêne sombre, un homme me souriait. Sur sa table, à côté d'un crucifix, s'empilaient des volumes semblables à ceux que j'avais toujours vus près de mon père. Une grande paix régnait dans cette pièce. J'ai compris que le moine qui me recevait était le père prieur. Je ne savais comment il convenait de le saluer, alors je me suis incliné légèrement. Cette situation me paraissait insolite, pourtant c'était bien moi qui l'avais créée.

Je ne doutais pas que le père n'ait été prévenu de ma qualité de Juif, car, dans un excellent hébreu, il m'a dit :

— *Chalom Alechem*, mon frère. Pouvez-vous renouveler devant moi le désir que vous avez eu de vous arrêter chez nous ?

Le buste de cet homme maigre annonçait une haute stature et son teint me rappelait celui du Gaon de Hunfalva. Sur la tête il portait une petite calotte semblable à celle que j'avais dans ma poche et que j'utilisais pour la prière.

Sa main très blanche, aux doigts osseux, m'a invité à m'asseoir.

— Oui, j'ai demandé à me reposer ici quelques jours.

— Votre nom, mon frère ?

— David Victor Tulman.

— De quelle école venez-vous ?

— J'ai fréquenté plusieurs yeshivahs : celles de Vác, de Hunfalva dont j'ai été renvoyé pour avoir lu et aimé Spinoza, et je suis également diplômé de l'école de Pozsony.

Lentement, il notait ces renseignements sur un gros registre.

— Étudiez-vous toujours le Talmud ?

— Chaque fois que les circonstances me le permettent.

— Vous trouverez dans notre bibliothèque tous les ouvrages dont vous pourrez avoir besoin : la Michna, la Guémarah⁶⁵, et même les œuvres de la dynastie Sofer. Ici vous pourrez poursuivre vos études dans la quiétude et dans la paix.

— Frère Raphaël, dit-il en s'adressant au moine qui m'avait accompagné, conduisez notre hôte dans sa chambre. Qu'on lui soigne les pieds et lui donne un repas.

— Je me contenterai de pain, de lait et d'oignons crus.

Il a souri :

— Soyez sans inquiétude, nous n'avons nullement l'intention de vous faire pécher. Il existe dans la ville proche une communauté juive et je peux si vous le désirez, vous faire monter de la nourriture rituelle.

Je l'ai remercié et j'ai suivi frère Raphaël. Je m'attendais à trouver

une cellule, et me trouvais dans une chambre luxueuse ornée de boiseries sculptées, de tapisseries ; les meubles étaient de véritables pièces de musée.

— Une cellule semblable à la vôtre m'aurait suffi.

— Cette chambre est réservée aux hôtes de passage. Elle est très confortable, car ceux qui viennent l'habiter sont des grands de ce monde. Vous avez même une salle de bains.

Tout en me préparant un bain et en disposant une chemise de toile bise sur mon lit, frère Raphaël m'a appris que ce monastère, construit au Moyen Âge, avait résisté aux guerres et aux changements de régimes. J'ai compris que le couvent avait conservé une réelle fidélité aux Habsbourg, car parmi les tableaux de la grande galerie j'avais remarqué des portraits de François-Joseph, de Charles I^{er} et de l'archiduc Rodolphe, mais pas un seul du régent Horthy.

Après m'être longuement baigné – ce qui m'a procuré un extraordinaire repos – je me suis étendu sur mon fit où j'ai sombré dans une vague somnolence. J'en ai été tiré par la venue de frère Raphaël accompagné d'un moine apothicaire. Il a soigné les blessures et les engelures ouvertes de mes pieds avec un onguent fabriqué au couvent, à base d'herbes médicinales, qui m'a beaucoup soulagé. Puis, après m'avoir donné du pain et du lait, les deux moines m'ont laissé seul.

Malgré le confort inattendu dont j'étais entouré, mon esprit ne parvenait pas à s'anéantir dans le sommeil. Moi, le fils d'Éliahou, dans un monastère, en quelque sorte sous la protection de cette croix au nom de laquelle nous avons été si fréquemment persécutés ! Se pouvait-il que je sois en train d'ajouter un nouveau péché aux autres ?

J'avais souvent entendu parler des ordres monastiques, et lu quelques ouvrages sur eux et leurs règles. Je pensais que ces contemplateurs de Dieu, ces gardiens mystiques de la foi, devaient être plus sectaires, plus exigeants que les autres membres du clergé. Et voilà qu'ils me recueillaient, me soignaient comme un frère, et de plus me donnaient la chambre des hôtes de marque. Je ne savais ce que je devais en penser...

Mes pieds me faisaient encore souffrir, ils me rendaient en douleur la peine que je leur avais imposée en les obligeant à parcourir tant de kilomètres. J'ai cependant fini par sombrer dans un sommeil riche en cauchemars.

Quand je me suis éveillé, le soleil était déjà haut. Doucement, sans bruit, la porte s'est ouverte et frère Raphaël est entré ; son sourire était amical et il m'a rendu joyeux.

— Que le Seigneur vous bénisse, mon frère. Avez-vous bien dormi ?

— *Soyez béni vous-même par Dieu, ainsi que tous vos religieux, pour*

vosre accueil dans cet asile de paix.

— Mon frère, Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : « Frappez et l'on vous ouvrira... » Nous nous isolons du monde pour mieux aider et secourir les hommes.

Derrière la vitre de ma fenêtre, j'avais une vue magnifique. Sous la neige, se devinait le dessin d'un immense jardin qui devait être très beau dès le printemps venu. Il était prolongé et entouré par un parc bien plus vaste que celui des comtes de Lónyay, qu'enfant j'avais tant admiré.

Très attaché à son monastère, frère Raphaël m'en a parlé avec amour. J'ai appris que l'abbaye possédait une église, que le cloître romano-gothique que j'avais traversé avait été édifié en 1225 sur le plan de la basilique de Cluny, que les cryptes, fort anciennes, dataient de 968.

— Si cela vous est agréable, mon frère, je peux vous faire visiter notre maison.

Ma curiosité a toujours été grande ; aussi ai-je suivi mon guide dans le cloître dont les colonnes s'élevaient d'un seul jet avec une grande force mystique.

— Voyez-vous, ceux qui l'ont construit savaient aussi prier avec leurs mains.

Les capucins, capuchons baissés, allaient par deux, à pas lents, silencieusement. La neige donnait à tout cela l'apparence d'une eau-forte. Cette vision n'avait plus d'âge ; chaque hiver, depuis des siècles, des moines, semblables à ceux-ci, s'étaient promenés de la même manière. Leurs cohortes, toutes pareilles, reliaient le présent au passé et à l'avenir. Ils représentaient quelque chose d'immuable qui était apaisant et rendait à la vie son sens à la fois temporaire et Éternel. J'étais hors du temps et cette sensation m'apportait la sérénité. Marchant aux côtés de frère Raphaël, j'ai rencontré le père prieur qui m'a invité à dîner pour le soir, dans son appartement.

En y entrant, je n'ai vu sur la table rien d'autre que des œufs durs, du lait et du pain. Avant d'y toucher, le père m'a demandé de prononcer ma bénédiction le premier. Il l'a écoutée avec recueillement et a répondu « Amen ». J'ai été profondément touché par cette bienveillance. Mais lorsqu'il a eu terminé ses « grâces » par la formule : « *In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti. Amen* », je ne m'y suis pas associé. Il m'a jeté un rapide coup d'œil sous ses paupières baissées et s'est assis. Je ne voulais pas qu'il y ait de malentendu entre nous.

— Mon père, rien dans votre religion ne s'opposait à ce que vous vous associiez à ma bénédiction ; elle a été faite au nom de notre Dieu à tous deux, mais vous, vous avez invoqué celui du Fils dont les origines surnaturelles sont contestées par le judaïsme. Pour moi, dire

“Amen” aurait déjà signifié que je le reconnaissais pour le Messie. Comprenez que cela ne m’était pas possible ?

— Mon frère, je vous répondrai par la maxime latine : “*Cujus regio, ejus religio*⁶⁶.” Alors comment ne pas s’incliner devant un fils qui pratique la religion de son père ? Désirez-vous me parler de lui ?

J’ai toujours aimé parler de mon père, mais ce soir-là j’en ai été particulièrement heureux. Cela m’a permis d’exprimer combien sa foi était grande, profonde, et combien ses connaissances talmudiques étaient étendues. Il me semblait qu’affirmer ses croyances me servirait de bouclier, me préserverait des assauts du prosélytisme trop ardent que je redoutais. Et cependant c’était bien moi qui avais voulu être là.

Ma conversation avec le prieur a été très amicale et j’ai fini par lui ouvrir assez largement mon cœur et mon esprit : je lui ai parlé de mes yeshivah, de mon adhésion aux idées communistes, du plaisir profane que j’avais eu à me produire sur une scène. Je ne lui ai pas dissimulé qu’aux regards de la scrupuleuse orthodoxie du rabbin Élias Tulman, j’avais perdu ma pureté en connaissant des femmes avant le mariage. Mais je ne lui ai pas dit qu’elles étaient chrétiennes et surtout que mon premier amour avait été une religieuse, car si, pour moi, le péché n’en était pas devenu plus grand j’estimais que cet aveu n’aurait pu que lui être désagréable.

Je n’ai pas davantage évoqué ma rencontre de la place Calvin.

Cela m’aurait obligé à avouer mes inquiétudes, mes doutes et, je craignais les suites de cet aveu. Ce prieur avait un regard semblable à celui du Gaon de Hunfalva. Il lisait au plus secret de vous-même, son rayonnement était extraordinaire et j’avais peur de lui. Je sentais qu’il aurait le pouvoir de modeler mon esprit comme une argile molle et de lui insuffler la foi qui était la sienne. Je n’étais pas en état de supporter des discussions de cet ordre. Il me fallait du calme, de la réflexion, avant de pouvoir aborder des sujets métaphysiques et religieux.

Très avant dans la nuit avec cette patience attentive, cette vigilance que donne la pratique de la confession, le père prieur m’a questionné et écouté, puis il a fini par me demander :

— Et maintenant que pensez-vous faire ? Quels sont vos projets ?

— Je n’en ai pas.

Tandis que sonnaient les matines, il m’a dit :

— Êtes-vous satisfait de l’accueil que vous avez reçu dans cette maison ?

— Je serais bien ingrat s’il en était autrement.

— Aimeriez-vous nous prouver votre gratitude ?

— Je n’osais pas vous demander comment je pourrais le faire.

— Eh bien, en ce cas, venez me voir demain avant vêpres.

Quand je suis de nouveau entré dans le cabinet de travail du père

prieur, il était entouré de plusieurs de ses moines.

— Voici mon frère, j'ai prié notre Dieu de m'éclairer à votre sujet. Et voici ce que je puis vous proposer : consentiriez-vous à faire profiter les frères qui sont ici de vos connaissances ?

— Mais elles sont bien peu de chose. Je ne suis qu'un élève talmudiste.

— Vous faites erreur. Les frères qui m'entourent m'ont exprimé leur désir d'approfondir leurs connaissances de l'hébreu afin de se consacrer dans les textes originaux à l'étude du Talmud et des commentaires du Rachi. Vous pouvez leur être d'une grande aide.

C'était une demande qui me paraissait très étonnante. Moi, qui n'avait pas encore dix-neuf ans, enseigner à ces hommes plus âgés et plus savants que moi ! Pouvais-je répondre honnêtement oui ?

Il a repris :

— Puisque vous ne serez plus un hôte de passage, je vous donnerai une cellule semblable à celle de nos frères. Votre nourriture sera rituelle. À titre de professeur, notre couvent vous versera un traitement convenable.

C'était une offre inespérée et je l'ai acceptée. Quand nous nous sommes trouvés seuls, il m'a demandé s'il pouvait déclarer aux services de la police ma présence au monastère :

— Si votre conduite politique au cours du régime précédent a laissé des traces qui puissent entraîner contre vous des représailles, il faut me le dire afin que ne soit commise aucune imprudence.

— Je puis vous assurer que je n'ai rien à me reprocher, que ma conscience est restée pure.

J'étais arrivé dans un si grand état de dénuement que j'ai été obligé de demander à frère Raphaël s'il ne me serait pas possible d'obtenir un pantalon, le mien étant troué. Il m'a apporté de quoi m'habiller en novice, moins la calotte et le rosaire de buis.

— Nous n'avons que ces vêtements à notre disposition, mais s'il vous contrarie de les endosser, eh bien, nous essaierons de nous procurer un costume civil.

En acceptant son habit, je fus rassuré. Cela ne me gênait nullement de le porter ; mon père ne m'avait pas élevé dans la haine des chrétiens, jamais je ne l'avais vu refuser de prier pour eux et de les bénir. Et puis, je comprenais qu'en acceptant d'habiter dans ce cloître, d'en adopter le mode de vie, je devais m'intégrer – au moins d'aspect – à cette unité. Cette robe était agréable à porter.

Après l'avoir revêtue, je me suis senti très différent. Certains gestes dont j'avais l'habitude, comme de mettre mes mains dans mes poches, m'étaient devenus impossibles. Je ne marchais plus à longues enjambées, je glissais à pas lents. Le fait de croiser ses bras sous les manches en se promenant entraînait en quelque sorte la méditation, et

j'en avais grand besoin.

J'ai été étonné par la richesse de la bibliothèque du couvent en livres juifs et j'y puisais largement. Je donnais mes leçons d'hébreu avec plaisir. D'ailleurs, mes élèves avaient déjà des connaissances de base. Ensemble, on étudiait la Michna et la Guémarah. Les moines étaient très désireux de pénétrer notre religion et j'éprouvais une grande satisfaction à en instruire ces hommes intelligents et courtois. D'ailleurs leurs questions m'obligeaient à aller plus avant, à creuser les textes en profondeur. Habitué aux longues méditations, familiarisé avec la patiente étude des documents, c'étaient des élèves exigeants, capables de faire chuter le maître, et ils me contraignaient à mobiliser toutes les ressources de mon esprit et de mes connaissances.

Nous nous attardions longuement sur nos lois, leurs sources, leur valeur, leurs applications.

Comme le partage des terres par la révolution avait fortement secoué l'opinion en Hongrie, j'en avais fait un de nos sujets d'études. Dans la Guémarah, se trouvent les commentaires d'un long passage du Lévitique concernant le jubilé des terres. Il prévoit que tous les cinquante ans, on pourra procéder à un rachat ou à une redistribution des propriétés. Cette loi, ainsi que celle se rapportant aux héritages, au chapitre XXVII des Nombres, a été édictée afin que la terre ne puisse appartenir, obligatoirement, pendant des générations à une même famille qui n'en a plus un réel besoin.

Et je leur posais le problème suivant :

— Supposons qu'au moment du partage des terres, Moïse en attribua une à Aser ; mais voilà qu'au jour du jubilé elle fut confiée à Nephtalie qui la fit prospérer et engendra une nombreuse famille.

Au jubilé suivant, le descendant d'Aser était seul sans enfant et ceux de Nephtalie étaient nombreux. Comment pouvait-on et devait-on appliquer la loi ?

Notre conclusion a été qu'en fonction des lois bibliques, elle devrait continuer à appartenir au descendant de Nephtalie auquel elle était indispensable pour nourrir les nombreuses bouches de ses enfants, tandis que la propriété du fils d'Aser suffisait amplement à ses besoins.

Toutes nos discussions devaient avoir lieu en hébreu, ce qui, je l'avoue, m'avantageait pour la vivacité de mes reparties.

C'est peut-être dans ce couvent que j'ai le plus appris sur le judaïsme : j'avais découvert que des moines du monastère, au cours des siècles, avaient entretenu une abondante correspondance avec des théologiens du monde entier, dont certains étaient des talmudistes éminents. Ces lettres me passionnaient. Je me demandais si j'y trouverais la réponse aux questions qui continuaient à me tourmenter et dont la plus importante était la venue du Messie. Je passais de

longues heures à étudier ces grimoires, mais entre ces murs le temps ne comptait pas. Et souvent, le soir, j'en discutais avec le prieur qui s'intéressait à mes travaux.

Et les mois s'écoulaient. Quand je ne travaillais pas avec mes élèves, je répétais dans la chapelle avec les choristes ; cela ne me gênait pas. Qu'importe le lieu où l'on chante la gloire de Dieu, seul est important de la chanter. Le jeu de l'organiste m'intéressait beaucoup. C'était la première fois que je pouvais m'approcher d'un orgue ; la musique qui en sortait me transportait. Je lui découvrais une beauté, une richesse, une ampleur qu'aucun autre instrument ne pouvait atteindre...

Un matin, je me trouvais dans cette chapelle auprès de l'organiste et m'amusaïs à déchiffrer une partition quand le prieur est entré.

— Il est vrai, frère, que vous avez une belle voix bien faite pour louer Dieu.

Pour lui être agréable, j'ai entonné la *Missa angelica* et il a trouvé étonnant la ferveur que j'y mettais. Pour moi, cela était bien normal, c'était ainsi que mon père m'avait enseigné. Sans que j'y prenne garde, le chant demeurait un piège constamment tendu ; la plus petite des louanges qui m'était faite en ce domaine me remplissait d'aise et me faisait perdre tout sens critique, et je me suis épanoui vaniteusement quand le prieur a dit à la pieuse assistance :

— Voyez comme frère David est un Juif à l'âme délicate. Il ressent toutes les nuances, toute la chaleur de notre religion avec une grande intensité. Sa sensibilité à la musique lui fait vivre avec passion une partition. Il vibre aussi profondément à la souffrance qu'à la joie. Et, à travers sa voix, son émotion gagne l'âme de ses auditeurs. Remercions-le, mes frères, qu'il ait su employer ce don au service de Dieu.

La haute stature du prieur me rappelait celle de mon père et certaines de ses intonations avaient des résonances graves qui ressemblaient aux siennes. Ces paroles flatteuses, prononcées dans le recueillement de cette chapelle, devant ces moines qui écoutaient en silence, m'ont causé une vive impression. Et j'ai pensé que ce serait une vie bien agréable que celle qui me permettrait de chanter, tous les jours, dans ce saint lieu.

C'est mon amour de la musique qui m'a conduit à assister régulièrement à la messe. Son déroulement m'a paru si parfait que j'ai désiré connaître la signification de sa liturgie et je dois avouer qu'elle m'a séduit et touché. Son rituel, ses chants, ses gestes, l'encens créaient une atmosphère mystique qui aidait l'âme à s'élever, et je m'y baignais avec un véritable plaisir des sens et de l'esprit. Sur moi, le symbolisme de la messe avait un pouvoir d'envoûtement auquel je ne prenais pas garde.

Que tout cela était dangereux !

Isolé du monde, relié à mon passé uniquement par mes souvenirs, mes certitudes anciennes vacillaient. Une pensée s'insinuait en moi : « Et si ce Jésus avait été le Messie ? » Ce qui était grave et aurait dû m'inquiéter, c'est que je ne m'insurgeais plus à cette seule idée. J'attendais qu'on me le démontre. Cependant, chaque soir avant de me coucher dans cette cellule gardienne de la foi catholique, la tête couverte de mon taileth, je disais avec le psaume XII :

*« Celui qui demeure sous la sauvegarde du Très-Haut
Et s'abrite à l'ombre du Tout-Puissant
Qu'il dise à l'Éternel : "Tu es mon refuge, ma citadelle,
Mon Dieu en qui je place ma confiance,
Car c'est lui qui te préserve du piège de l'oiseleur." »*

Le printemps avait succédé à l'hiver et je faisais, avec le père prieur, de longues promenades dans la forêt et la montagne. Il aimait la nature, qu'il appelait la « divine nature ». « Jamais on est plus près de Dieu qu'au milieu de sa création », constatait-il. Et je ne pouvais que l'approuver.

Peu à peu, insidieusement, il me sondait. Toutes ses questions tournaient autour de Jésus. Il cherchait à me démontrer la réalité de cette naissance surnaturelle prouvant qu'il était le Messie. Il employait le ton dégagé, objectif, d'un philosophe qui n'affirme rien *ex cathedra*, mais vous accable sous le poids d'une argumentation serrée :

— Trouvez-vous vraisemblable le dogme catholique de l'« Immaculée Conception » ?

— Non. Un enfant ne peut naître d'une femme vierge. Et je ne peux admettre que Dieu se soit substitué spirituellement à l'homme, sa créature, pour faire engendrer par une femme celui qui devait être son fils.

— Trouvez-vous alors, plus plausible le séjour de Moïse dans le ciel pendant quarante jours et quarante nuits ?

J'ai eu une légère hésitation pour répondre affirmativement, et j'ai réalisé qu'elle lui avait été perceptible.

— Vous admettez donc qu'un être de chair et de sang ait séjourné dans le ciel ?

— Si Dieu l'a voulu...

— Alors pourquoi ne pas accepter qu'il ait également voulu féconder spirituellement un être de chair et de sang pour donner au monde un Rédempteur ? La volonté de Dieu peut tout, mon frère, n'est-ce pas ?

Son sourire était celui de la victoire et je me suis tu. Je ne voulais pas heurter brutalement ses convictions religieuses. Je n'étais pas convaincu de cette présence de Moïse dans le « ciel » qui venait de lui servir à étayer son argumentation. Aussi le soir ai-je consulté les textes au livre de l'Exode, chapitre XXIV, versets 15-16-17. J'ai pu lire :

« C'est alors que Moïse s'achemina vers la montagne, qu'enveloppait le nuage. La majesté divine se fixa sur le mont Sinaï, que le nuage enveloppa six jours ; le septième jour, Dieu appela Moïse du milieu du nuage. Or, la majesté divine apparaissait comme un feu dévorant au sommet de la montagne, à la vue des enfants d'Israël. » Et au dix-huitième verset il est précisé : « Moïse pénétra au milieu du nuage et s'éleva sur la montagne ; et il resta sur cette montagne quarante jours et quarante nuits. »

Certes, ce dernier verset pouvait prêter à discussion : la nuée divine qui entoure l'Éternel doit-elle être prise dans l'esprit ou dans la lettre ?

Toute la controverse résidait dans ceci : devait-on admettre que la nuée qui déroba l'Éternel à la vue de Moïse et dans laquelle il pénétra pouvait être confondue avec le ciel, celui-ci étant considéré comme l'habitat de Dieu ? Rien dans les Écritures ne permet de l'affirmer... Il semble s'agir simplement d'un nuage derrière lequel Adonaï se protège des regards humains de son prophète. Aussi en suis-je arrivé à la conclusion que la présence de Moïse sur la montagne ne constituait pas un miracle et encore moins un mystère. En revanche, la fécondation spirituelle d'une vierge en demeurerait un.

Le lendemain j'ai fait part au prieur de mes conclusions. Avec une grande courtoisie, il m'a répondu :

— Je puis vous accorder que mon exemple prêtait à polémique, mais il y a de nombreux miracles dans l'Ancien Testament qu'il ne vous viendrait pas à la pensée de contester. La verge de Moïse faisant jaillir la source, les trompettes de Josué faisant tomber les murailles de Jéricho, le fils de la Sulamite ressuscité par Élisée... Alors pourquoi reniez-vous la parole du prophète Isaïe que saint Matthieu rapporte dans son Évangile : « Voici, la vierge sera enceinte, elle enfantera un fils. Et on lui donnera le nom d'Emmanuel, ce qui signifie Dieu avec nous⁵⁷ » ?

Je lui ai répondu :

— Non, mais je rétablirai le texte de notre Bible au livre d'Isaïe au chapitre vu, verset 14 : “Voici, la jeune femme est devenue enceinte. Elle va mettre au monde un fils qu'elle appellera Immanuel.” Tous les jours, sans aucun miracle, ce fait se produit. Alors que si nous conservons le mot vierge, nous devons supposer qu'elle l'est restée tout en étant enceinte ; la nuance mérite que l'on s'y attarde.

Il a voulu me convaincre :

— Pourquoi négligez-vous le début du verset de votre Bible : “Ah ! certes ! Le Seigneur vous donna de lui-même un signe.” L'enchaînement est alors clair et précis : Voici la vierge, ou la jeune femme, nous en débattons ensuite, mais je prétends qu'il n'y a aucune différence. Je reprends : “... deviendra enceinte, elle enfantera un

filis...”

— Mon père, libre à vous de remplacer le mot signe par celui de Messie, mais, pour moi, je ne le puis. D’autant qu’il est précisé ensuite au verset 15 : “Il se nourrira de crème et de miel, jusqu’à ce qu’il ait du discernement pour repousser le mal et choisir le bien.” Est-ce ainsi que Jésus a été nourri pendant toute son enfance ?

— Mon frère, vous attachez trop d’importance à la lettre et pas assez à l’esprit. Notre Seigneur n’a-t-il pas été nourri de la crème et du miel du savoir ? Les prophètes parlaient, eux aussi, une langue riche en symboles et vos talmudistes n’en termineront jamais l’étude ! Pour moi, je ne veux savoir qu’une chose : il a été annoncé qu’une vierge serait mère et Marie l’a été.

— Grâce à vos moines, le Nouveau Testament ne m’est plus étranger et j’ai trouvé dans Matthieu : “Comme Jésus s’adressait encore à la foule, voici sa mère et ses frères qui étaient dehors cherchèrent à lui parler⁶⁷.” Et un peu plus avant, chapitre un, verset 55, ne dit-il pas : “N’est-ce pas le fils du charpentier ? N’est-ce pas Marie qui est sa mère ? Jacques, Joseph, Simon et Jude ne sont-ils pas ses frères ? Et ses sœurs ne sont-elles pas toutes parmi nous ?”

Ce qui me paraît peu contestable.

— Vous plairait-il, frère David, de poursuivre un peu plus avant votre lecture. Saint Matthieu ne précise-t-il pas que Jésus, s’étonnant de leur présence, répond : “Qui est ma mère et qui sont mes frères ¹ ?” Puis, étendant la main sur ses disciples, il dit : “Voici ma mère et mes frères. Car, quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les deux, celui-là est mon frère, ma sœur, et ma mère. Est-ce assez clair ?

« Il a voulu dire par là que nous étions tous ses frères et ses sœurs. Il s’agit avant tout d’une parenté spirituelle. Et si nous nous en référons à saint Luc ^{58 59}, aucune confusion possible : Jésus répond : “Ma mère et mes frères, ce sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique.”

« Or, cette citation prend toute son importance quand on sait qu’il était Luc avant sa conversion : un médecin grec, un païen... » Il précise au début de son Évangile : “Il m’a semblé bon, après avoir fait des recherches exactes sur toutes ces choses depuis leur origine, de te les exposer par écrit d’une manière suivie.”

« Un tel homme, qui prend la précaution de nous avertir dans son chapitre I^{er}, au verset 2, qu’il a enquêté auprès de témoins oculaires, qui possédait un bagage scientifique, qui était habitué à estimer, juger, contrôler, aurait négligé de s’inquiéter de la pureté de la mère de Jésus ? Il n’aurait pas vérifié cette preuve de l’origine divine de Notre-Seigneur, avant d’écrire au chapitre i⁶⁰, versets 26 à 37 : “Au sixième mois, l’ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, auprès d’une vierge fiancée à un homme de la

maison de David, nommé Joseph. Le nom de la vierge était Marie. L'ange entra chez elle, et dit : Je te salue, toi à qui une grâce a été faite ; le Seigneur est avec toi.

« Troublée par cette parole, Marie se demandait ce que pouvait signifier une telle salutation. L'ange lui dit : Ne crains point, Marie car tu as trouvé grâce devant Dieu. Et voici, tu deviendras enceinte, et tu enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus. Il sera grand et sera appelé Fils du Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père. Il régnera sur la maison de Jacob éternellement, et son règne n'aura point de fin.

« Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? L'ange lui répondit : Le Saint-Esprit viendra sur toi, et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint enfant qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu. Voici qu'Élisabeth, ta parente, a conçu, elle aussi, un fils en sa vieillesse, et celle qui était appelée stérile est dans son sixième mois. Car rien n'est impossible à Dieu. »

« On ne peut être plus clair, plus précis. Saint Luc a fait là œuvre d'historien.

« D'ailleurs, pour répondre à votre seconde citation, je dirai que Notre-Seigneur Jésus-Christ a eu des frères et des sœurs, mais seulement après sa naissance. Sa conception reste donc divine. »

Il se passait en moi un phénomène curieux et que je n'analysais pas : chaque jour j'abordais nos longues discussions avec de nouveaux textes ; une sorte de fièvre me poussait à chercher des exemples qui puissent mettre le prier en difficulté. Cependant j'espérais que ses démonstrations réduiraient facilement mes raisonnements. De toute évidence, le doute était entré en moi et je n'avais plus qu'un désir : en finir. Si je devais me convertir, il fallait que je sois convaincu de cette vérité qui m'apparaissait révolutionnaire : Jésus est le Messie. Sinon ma vie deviendrait un enfer.

Ce qui me troublait beaucoup, c'était la division des Juifs sur ce sujet. Il existait de nombreuses versions, toutes différentes. Personne ne s'accordait sur la personnalité du Messie. Les uns admettaient qu'il serait l'envoyé de Dieu, d'autres non. Certains soutenaient qu'il apparaîtrait sous les traits d'un grand prophète. Les uns voulaient voir dans le Messie un général victorieux et les autres un pacificateur.

Tous ces schismes se bousculaient dans ma tête. J'avais beau revoir fébrilement mes textes, je ne parvenais à aucune certitude. S'il existait des possibilités aussi variées d'opinions contraires, pourquoi ne pas admettre l'hypothèse de Jésus comme vraie ? C'est peut-être le prier qui, sans en avoir conscience, m'a libéré de mes doutes en me demandant :

— Mais pour vous, frère David, quelle était ou sera la mission du

Messie ?

— Mon père, Maïmonide – dont l'autorité n'est pas discutée – qui a exercé son influence sur les Juifs et même sur saint Thomas d'Aquin, précise dans sa « Main forte » : “Qu'il ne te vienne pas à l'esprit que le Roi Messie fera des miracles, ou créera des choses nouvelles, ou ressuscitera les morts, comme les fous se le racontent, il ne faut attendre rien de semblable⁶⁰.”

« Cependant il est écrit : “Alors le loup habitera avec la brebis, et le tigre reposera avec le chevreau ; veau, lionceau et béliet vivront ensemble, et un jeune enfant les conduira.”

« Et plus loin : “Plus de méfaits, plus de violences sur toute ma sainte montagne, car la terre sera pleine de la connaissance de Dieu, comme l'eau abonde dans le lit des mers.”

— Eh bien, dans tout cela ne peut-on reconnaître la tâche de Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

— Les lions continuent à déchirer les enfants et la guerre n'a cessé d'accumuler les morts. Et votre thèse s'écroule d'elle-même. Comment admettre qu'une mission, une tâche voulue, soutenue par Dieu, puisse échouer ? Non, les hommes ne pourront pas résister à l'envoyé de l'Éternel. Sa volonté sera toute-puissante. C'est un Messie triomphant qui fera régner la justice et non un martyr consentant ! Autre chose : c'est en son nom que l'on nous a persécutés. Peut-on croire, admettre, qu'il ait voulu cela ? Comment croire que notre libérateur, né de notre sang, ait pu devenir le symbole, le prétexte, la justification de nos spoliations de toutes sortes, de nos persécutions, de notre mort ? Est-ce là un Dieu d'amour ?

Ce jour-là, nous ne sommes pas allés plus avant.

Sous la fenêtre de ma cellule, j'avais vu le printemps naître et s'étaler en parterres fleuris somptueux et délicats, maintenant l'été était là. Une chaleur vive brûlait les campagnes ; les blés et les maïs craquaient sous le soleil. Mais à l'intérieur de notre monastère, il régnait une agréable fraîcheur qui permettait à l'esprit de s'alléger du corps.

Cet après-midi-là, j'étudiais, en compagnie de mes élèves, le Nouveau Testament qui avait insensiblement, sans que j'y aie pris garde, pris une place importante dans nos travaux. Et je ne pouvais m'empêcher de penser que ce Jésus était un merveilleux orateur populaire, qu'il avait su mettre les passages obscurs ou hermétiques de notre Bible à la portée de ce peuple de pécheurs, de cultivateurs, de bergers et d'artisans. Pour moi, il ne disait rien de nouveau, mais sa manière de le dire l'était.

Ainsi je raisonnais quand il m'est venu à l'esprit brutalement que le neuvième jour du mois d'Ab⁶⁸ de l'année juive approchait. Je devais respecter ce jour de jeûne. Comme je n'avais pas de calendrier juif, j'ai

décidé d'aller me renseigner auprès du rabbin de Pannonhalma. Contrarié et même bouleversé par l'idée que, peut-être, j'avais laissé passer cette fête, je suis descendu en ville rapidement. Bien entendu, n'en possédant pas d'autre, j'avais conservé mon costume monastique. La surprise du rabbin en voyant entrer ce moine a été grande. Mais il est resté sans voix quand je lui ai demandé :

— Monsieur le rabbin, pouvez-vous me donner la date du Tische-Ab⁶⁹ ?

— Mais...

Son étonnement passé, il s'est repris :

— Nous sommes la veille de ce jour et le service religieux doit avoir lieu dans cinquante minutes environ.

Je remerciai Dieu de m'avoir fait souvenir à temps de cette fête.

— Monsieur le rabbin, m'autorisez-vous à y assister ?

— Mais... bien entendu. Votre présence ne peut que nous honorer, nous serons très heureux de vous avoir parmi nous...

Descendu du monastère tête nue, j'ai demandé que l'on me prête une coiffure. Cette petite calotte posée sur ma tête me donnait encore davantage l'allure d'un moine. En attendant l'heure de l'office, j'ai bavardé avec le rabbin. Son existence ressemblait beaucoup à celle de mon père. Son dénuement aurait été aussi grand s'il n'avait découvert une source de revenus plutôt inattendue :

— Voyez-vous, depuis Horthy, un Juif n'a pas le droit d'ouvrir un commerce ou de créer une entreprise industrielle sans justifier avant tout de sa nationalité hongroise depuis plusieurs générations. Comme notre ville a servi de refuge aux Juifs à l'époque de l'Inquisition, les familles qui en sont originaires peuvent faire état d'une longue lignée magyare. Aussi chaque semaine, de tout le pays, me parviennent des demandes de certificats prouvant que la famille X... ou Y... a bien été domiciliée ici pendant un siècle ou plus.

Il a eu un petit sourire malin :

— J'en envoie beaucoup et chaque fois, pour me dédommager de mes frais, je reçois un petit cadeau souvent très généreux. Cela me permet de faire vivre ma famille, d'aider les Juifs et de rendre assez inefficace cette mesure apparemment nationaliste, mais qui n'a été prise que pour nuire gravement aux israélites.

Une question amère s'est imposée à mon esprit : pourquoi fallait-il que la plupart des rabbins soient obligés de vivre d'expédients ? Était-ce le signe de l'abandon de Dieu ?

À vingt heures, dans la synagogue, il n'y avait en dehors de moi que huit hommes, ce qui empêchait le service d'avoir lieu. Chacun peut prier pour soi, mais le rituel exige pour célébrer l'office la présence d'au moins dix Juifs religieusement majeurs. Au bout d'un moment d'attente, un homme est entré.

J'ai dit alors :

— Nous sommes dix, monsieur le rabbin. Nous pouvons commencer.

Le rabbin m'a regardé avec étonnement : pouvait-on me considérer comme prenant la place d'un homme juif ? Je réalisais combien la présence d'un moine devait sembler insolite à ceux qui étaient là. Et le rabbin s'est décidé. Il a commencé le service. Je lui demandai :

— Voulez-vous me confier le recueil des « Lamentations » du prophète Jérémie ?

Ce soir-là, les officiants doivent le lire assis sur le sol, en sanglotant en souvenir de la destruction du Temple.

Il m'en a tendu un exemplaire en hongrois, je l'ai réclamé en hébreu. Je me suis assis par terre et j'ai commencé à me lamenter dans un style d'une parfaite orthodoxie :

« Voilà pourquoi je pleure ; mes yeux, mes yeux ruissellent de larmes, car autour de moi il n'est personne pour me consoler...⁷⁰ »

C'étaient des paroles douloureuses, pour la célébration d'un jour de deuil. Et cependant mon âme était remplie d'allégresse. J'avais le sentiment que ma foi n'avait pas été ébranlée. Parmi les miens, j'étais semblable à eux et ne me posais plus aucune question sur Jésus.

Revêtu de cette robe de bure, je n'avais pas osé dire au rabbin que j'étais juif, mais sur le seuil de la synagogue, quand il m'a demandé mon nom, je lui ai lancé comme une proclamation de foi, et c'en était une : « David ben Éliahou ! »

Au retour, en tirant la cloche de la porte du couvent, j'ai réalisé que j'étais parti sans prévenir personne. Frère Raphaël était là et paraissait m'attendre.

Son reproche a été discret, mais j'en ai été contrarié :

— Frère David, nos frères sont au réfectoire...

Je l'ai suivi rapidement. Tous étaient en prière. Le prieur m'a regardé entrer et m'a dit :

— Eh bien ! frère David, nous n'attendions plus que votre bénédiction pour commencer le repas.

— Je vous prie de me pardonner ce retard et aussi de me permettre de jeûner, car nous sommes la veille du neuvième jour du mois d'Ab.

On m'avait placé à côté de frère Raphaël, face au prieur. Tout le temps de son repas, je l'ai regardé. Il paraissait réfléchir profondément et semblait soucieux. Après le bénédicité, il m'a demandé de le suivre dans son bureau avec frère Raphaël. J'étais inquiet, car je réalisais parfaitement mon incorrection.

— Frère David, après avoir consulté notre frère Raphaël, j'ai décidé de m'occuper de votre avenir. Ce serait pour moi une grande joie si ce couvent pouvait être votre chemin de Damas et que vous y trouviez la grâce. Mais avant d'aller plus loin, puisque c'est l'usage du jour,

voulez-vous me lire les « Lamentations » du prophète Jérémie ?

Et il m'a tendu une très ancienne et précieuse édition de *La Vie des saints prophètes* en hébreu.

Dans ce bureau monacal, où l'esprit s'élevait avec facilité, j'oubliais que je n'étais pas dans une synagogue et qu'il n'y avait pour m'écouter que deux moines. J'ai lu avec une foi ardente et un cœur bouleversé le premier chapitre :

« Hélas ! comme elle est assise solitaire la cité naguère si populeuse ! Elle, si puissante parmi les peuples, ressemble à une veuve...⁷¹ »

À la fin du chapitre, le père prieur s'est levé. Il m'a pris le livre des mains et l'a rangé. Puis il s'est mis à marcher de long en large. Enfin, il s'est arrêté devant moi : il me dominait de sa haute taille et une force, un rayonnement extraordinaires émanaient de lui.

— Frère David, je vous en conjure, faites-vous chrétien. Nous avons besoin d'hommes semblables à vous. Vous avez la voix convaincante qu'il faut pour parler de Dieu. Vous connaissez les Écritures, votre esprit agile est plié à leurs subtilités. Votre amour de Dieu est grand et pur. Vous êtes destiné à son service. Restez avec nous, ne persévérez pas dans l'erreur, et je puis vous assurer d'une belle carrière ecclésiastique.

* Vous n'êtes pas fait pour être moine, vous êtes trop attaché au siècle, mais notre couvent a besoin de prêtres séculiers qui soutiennent sa politique dans le monde. Je puis vous assurer d'une belle carrière. Vous êtes capable de devenir cardinal.

« Ne me répondez pas aujourd'hui. Laissez-vous guider et instruire dans l'amour de Jésus-Christ, notre Sauveur, et la grâce viendra... Frère Raphaël vous dirigera. Si vous rencontrez des difficultés, venez me trouver, je vous aiderai. Et lorsque vous serez, enfin, parvenu à la "connaissance" vous serez ordonné.

« Allez, frère David, je vais prier pour vous, pour que la vérité divine éclaire de sa vive lumière votre esprit... »

J'étais bouleversé. M'étant retrempé aux sources de ma foi primitive, le judaïsme, je croyais m'être délivré de mes doutes et voilà qu'un homme que je respectais, qui m'impressionnait, m'ouvrait les portes de l'Église et me promettait un brillant avenir...

J'allais et venais dans ma cellule, en proie à toutes sortes de pensées contradictoires. J'ai fini par m'allonger sur mon lit, tout habillé ; quand le corps est immobile, l'esprit est plus actif ; toutes sortes d'images défilaient dans ma tête : je revoyais mon enfance malheureuse, la misère de notre maison, les mesquineries de mes coreligionnaires, mes inutiles errances, mon épuisante pauvreté, les injustices sociales, les persécutions...

Puis le visage de ma mère s'est, une fois de plus, imposé à moi. Elle

qui était toute la beauté et toute la misère du monde, allais-je l'abandonner, la renier ?

Je me suis mis à penser aux tortures infligées aux Juifs par les chrétiens au nom de leur Jésus. Mais ne s'était-il pas trouvé, également, des princes de l'Église pour nous secourir, nous protéger ?...

Allais-je renier le judaïsme le jour de la destruction du Temple ?

Quelques heures auparavant, dans la synagogue, j'avais ressenti une grande paix. J'étais sûr que je n'éprouvais plus le moindre doute. Maintenant toutes mes certitudes chaviraient de nouveau et je m'inquiétais, ne réalisant pas que c'étaient surtout les avantages matériels qui les faisaient vaciller !

Un orage se préparait. Au-dehors, la voix de l'Éternel allait éclater. Des éclairs fulgurants déchiraient le ciel de leur glaive de feu, le grondement du tonnerre roulait dans le lointain.

L'oreille tendue, je l'écoutais. Il se rapprochait et je me suis souvenu de ce soir, à Bakony-Tamási, où la foudre avait incendié des fermes et notre maison. J'ai revu mon père dans notre cour, la tête droite, le visage embrasé par l'incendie, et j'ai entendu le maire dire : « Je ne veux plus rien avoir affaire avec le Dieu des Juifs. Il est si fort ! » Et c'était la loi de ce Dieu-là que j'allais abandonner !... Mais la confusion de mon esprit était si grande que j'étais incapable d'accueillir les présages.

L'orage avait atteint une terrible intensité. Les éclairs illuminaient les quatre points de l'horizon à une cadence si rapide que ma cellule, aux murs blancs, était presque constamment éclairée. La voix du tonnerre était si puissante que les murs du monastère en tremblaient. Les paroles flatteuses du père prieur dominaient ce vacarme : « Faites-vous chrétien. Je vous promets une magnifique carrière ecclésiastique ! »

Je me berçais de visions séduisantes. Je ne connaîtrais plus la faim, je serais toujours vêtu décentement, je n'aurais plus à trembler à la vue d'un gendarme, je n'entendrais plus les cris de « sale Juif ». Ici, je trouverais le repos dans le service de Dieu.

« Vous deviendrez cardinal ! » Comment ne pas penser aux conséquences qu'entraînerait cette perspective ? Alors un grand sentiment de tristesse m'a envahi et ma bouche est devenue amère. Je savais que nos coutumes obligeraient mon père à prendre le deuil. Pour lui, je serai un mort. Il se coucherait sur le sol et pleurerait son fils à gros sanglots. Mon nom ne serait plus jamais prononcé dans la maison. Vers quels abîmes allais-je me laisser entraîner ?

Au plus profond de mon désarroi, je me suis souvenu de ce récit du Talmud :

« Un grand rabbin s'était pris de passion pour sa nièce. Comme il

ne parvenait pas à vaincre cet amour coupable, il a enfermé la jeune fille dans le dernier étage d'une haute maison et il a jeté la clé à la mer. Cela ne fit que rendre son désir plus intense et il lui céda. Il prit une échelle et l'appliqua contre le mur de la maison. Parvenu au dernier échelon, sa main déjà se tendait pour pousser la fenêtre de sa nièce, quand sa propre voix s'est mise à résonner, terrifiante et pleine d'alarme : "Au feu ! Au feu !"

« Tous sont accourus :

— Mais, Rabbi, où est l'incendie ?

— Il est en moi, a répondu le rabbin, j'allais commettre un péché et votre arrivée m'a sauvé !"

« Il a avoué le désir qui le brûlait. Et tous l'ont aidé. »

La tempête secouait les fenêtres et les portes avec rage, le vent hurlait comme un possédé en tourbillonnant autour du monastère.

Je me suis levé d'un bond, j'ai couru à travers les longues galeries et les couloirs, j'ai traversé le cloître que les éclairs illuminaient violemment. Dans la cour, je me suis pendu à la chaîne de la cloche d'alarme et me suis mis à sonner comme un fou.

En quelques instants, toutes les portes des cellules se sont ouvertes, les religieux ont cru que la foudre était tombée. Ils sont sortis et se sont mis à courir dans tous les sens, se heurtant les uns aux autres en s'interrogeant : « Où est le feu ? Le voyez-vous ? »

Les dominant, j'ai aperçu la silhouette du prier. Dans le délire général, je me suis mis à crier :

— Ici, mon père... Le feu est ici !

Il s'est approché de moi. La pluie tombait maintenant avec violence et ses rafales me giflaient tout le corps.

— Le feu est en moi. Je veux sortir du monastère. Laissez-moi retourner chez mes parents, au sein de mon peuple ! Jérusalem brûle, ne le savez-vous pas ? Je dois attendre le Messie ! Je veux sortir ! Je veux sortir !

Le prier a fait un signe, et frère Raphaël m'a ouvert la porte toute grande. Je me suis élancé vers la liberté. La porte s'est refermée derrière moi, lourde et opaque. J'étais sauvé.

À l'instant même, cet orage providentiel s'est calmé et je me suis dit : « La colère de l'Éternel s'apaise, il a retrouvé un de ses enfants ! »

Raisonnablement, il ne m'est pas possible d'affirmer que Dieu pris, cette nuit-là, ma destinée en main en faisant jaillir ses éclairs et gronder son tonnerre, mais je ne peux m'empêcher de penser que cet orage a éclaté à temps. Tous les miracles sont possibles à Dieu !

La terre sentait bon, des vapeurs s'élevaient des plantes et du sol. La lune s'est mise à éclairer le parc et je me suis assis sur une marche de marbre, rompu, mais heureux. Il ne me restait plus qu'à reprendre ma route interrompue il y avait huit mois. Seulement, j'étais toujours

habillé en moine.

J'ai entendu le bruit de la porte qui s'ouvrait et la voix de frère Raphaël qui m'appelait :

— Frère David, frère David !

— Je suis là, frère Raphaël.

— Tenez.

Et il m'a tendu mes habits rapiécés, mes souliers percés.

— Notre père m'a aussi chargé de vous remettre l'argent que vous avez gagné et de vous assurer de sa bénédiction.

Alors, j'ai embrassé frère Raphaël en me souvenant de la grande amitié de Jonathan et de David. Puis j'ai descendu le bel escalier de marbre. La porte du monastère s'était refermée définitivement et, les nerfs brisés, je me suis mis à pleurer.

Je n'avais pas à me demander où je devais aller, j'étais sûr que mon père m'attendait. J'ai pris le train et, le lendemain, j'ai retrouvé le rabbin assis, comme toujours, à sa table d'étude. Alors, debout, sans presque l'avoir salué, je lui ai confessé mes doutes spirituels et religieux. Puis, ce qui m'était le plus pénible à avouer, ma tentation d'entrer dans les ordres pour échapper à la malédiction d'être juif.

Il m'a regardé silencieusement ; ses yeux clairs fouillaient mon âme. Je suis allé chercher sa canne dans l'armoire et je la lui ai tendue :

— Frappe-moi, casse-la sur mon dos. Cela me fera du bien, car je l'ai mérité : j'ai laissé pénétrer le doute dans mon esprit.

Mon père s'est levé, toujours aussi grand, aussi majestueux ; il a remis la canne en place, puis s'est tourné vers maman :

— Mamé, prépare-nous le repas. *Mon* fils est revenu, il déjeune avec nous.

Ce « mon fils » m'a bouleversé, et des larmes de joie me sont montées aux yeux. Lui, le juste, le pur, m'avait pardonné. C'est avec une profonde piété que je lui ai embrassé la main. Je me suis assis devant lui et j'ai attendu ses paroles avec recueillement.

— David, te souviens-tu qu'il est écrit : “S'il s'élève au milieu de toi un prophète ou un visionnaire, t'offrant pour caution un signe ou un miracle, quand même s'accomplirait le signe ou le miracle qu'il t'a annoncé en disant : Suivons des dieux étrangers [que tu ne connais pas] et adorons-les, tu n'écouteras pas les paroles de ce prophète ou de ce visionnaire ! Car l'Éternel, votre Dieu, vous met à l'épreuve pour constater si vous l'aimez réellement de tout votre cœur et de toute votre âme⁷².”

« Et encore :

“Vois, je te propose, en ce jour, d'un côté la vie avec le bien, de l'autre la mort avec le mal. En faisant ce que je te recommande en ce jour : aimer l'Éternel, ton Dieu, marcher dans ses voies, garder ses

préceptes, ses lois et ses décrets, tu vivras, tu grandiras et tu seras béni de l'Éternel, ton Dieu, dans le pays où tu vas entrer pour le conquérir*.”

« Alors, vois-tu, des hommes de grande valeur et de grand savoir ont ressenti les mêmes affres que toi. Ce n'est pas un péché, c'est une épreuve ; et il leur a fallu joindre à la clairvoyance une volonté de tous les instants pour la dominer. Tu es en train de devenir un homme, et tu feras comme eux, mon fils... »

Je l'ai regardé et j'ai compris de quelles luttes, de quels doutes, il avait payé le prix de sa sérénité. Lui savait, et c'était pour cela que sa main ne s'était pas abattue sur moi.

En attendant le repas, je lui ai demandé *La Vie des saints prophètes*.

— Je te déconseille cette lecture, m'a-t-il dit avec gravité. Oublie les *Prophètes* pendant quelque temps. Leur étude risquerait d'augmenter ton trouble. Il faut que tu rapprennes à les lire pour les comprendre et non pour les critiquer. Tu reprendras contact avec eux lorsque ton esprit aura retrouvé toute sa sérénité. Repose-toi auprès de la sagesse de Salomon.

Et il m'a tendu *Les Proverbes du roi Salomon*. Le premier verset que j'ai lu au hasard a été : « Confie-toi à l'Éternel de tout cœur, mais ne te repose pas sur ton intelligence. Dans toutes tes voies songe à lui et il aplanira ta route *. »

15. Le retour aux sources du judaïsme

Oui, l'homme est dans la main de Dieu. Je venais de le ressentir vivement et j'allais m'en apercevoir mieux encore. Je me voyais libre de mes actions parce qu'en m'éloignant de Némès-Szalók, j'avais décidé : « Je retourne à Budapest. » Raisonnablement, j'aurais dû fuir cette ville où j'avais été profondément malheureux, où ma foi avait vacillé, où je ne connaissais personne, et de nouveau j'allais vers elle comme on va vers une femme ingrate dont on n'a subi que des brimades. J'aurais pu m'interroger sur ce choix, le discuter en moi-même. Je n'en ai rien fait, car la grande et forte main de l'Éternel me poussait vers cette voie. Seul l'insensé peut croire que ses raisons sont plus claires que celles de Dieu. J'allais vers ma punition. Mais n'est-il pas écrit au livre des Proverbes :

« Ne rejette pas l'admonestation de l'Éternel, ne t'insurge pas contre sa réprimande, car celui qu'il aime, l'Éternel le châtie, tel un père le fils qui lui est cher¹. »

Quels étaient mes projets ? Il m'aurait été bien difficile de les définir. Je n'en avais pas de précis. Avec une certaine obstination et un manque assez remarquable du sens des réalités, je voulais toujours être rabbin. Je le désirais, un peu à la manière entêtée d'un enfant qui rêverait d'être capitaine au long cours,⁶¹ mais se laisserait séduire par toutes les écoles buissonnières qui se présenteraient à lui, puis se consolerait en espérant que Dieu lui accorderait d'être mousse sur un bateau...

Mes nouveaux contacts avec la capitale ont été peu encourageants. Quand on est aussi pauvre que je l'étais – car j'avais laissé à ma mère l'argent gagné au monastère – dormir et manger prend une grande importance. Je disposais pour dormir des bancs des salles d'attente ou des squares, pour manger de la soupe de M^{me} Lovinger, la marchande. Je n'avais qu'une seule crainte : qu'elle m'ait oublié... Elle m'a accueilli avec une sollicitude toute maternelle :

— Victor... je te croyais millionnaire ou mort. Et je vois que tu n'es ni l'un ni l'autre ! Si tu reviens me voir c'est, sans doute, que tu as envie de faire un peu de vaisselle !

— Pendant toute cette année je n'ai pensé qu'à cela.

Elle a ri et m'a proposé :

— Mange une bonne assiette de ma soupe. Tu vas avoir besoin de force, car auprès de moi le travail ne va pas te manquer...

Quelle brave femme ! Elle s'est longuement inquiétée de ma vie, de mes projets d'avenir.

En espérant que Dieu m'aiderait, je lui ai affirmé que je n'avais pas renoncé à devenir rabbin. D'ailleurs qu'aurais-je pu lui dire d'autre ?

— Ce serait très beau que tu deviennes un rabbin comme ton père, Victor. Peut-être trouveras-tu ici une bonne synagogue ? Mais pourras-tu y faire ta vie ? Je ne suis pas savante, je ne connais rien aux histoires de la politique, mais je sens venir les choses de loin. Et la soupe que les antisémites nous préparent, ici, sent mauvais, Victor, très mauvais !... J'ai peur, vois-tu, petit. Tu es jeune, tu devrais partir, quitter ce pays...

— Mais où aller ?

— On m'a dit que l'Union sioniste facilitait le départ des garçons comme toi pour la Palestine. Pourquoi n'irais-tu pas les voir ?

L'idée m'a paru excellente. En m'y rendant, je me suis mis à rêver : être rabbin sur la terre de notre peuple... Aucun avenir ne pouvait être plus séduisant.

Lorsque j'ai poussé la porte du bureau, j'en étais déjà à faire venir mes parents auprès de moi en Palestine ?

C'est donc avec un grand enthousiasme que j'ai donné tous les renseignements que l'on m'a demandés sur mes origines, mes connaissances, mes capacités, ma profession...

L'employé, au beau regard tendre de Juif, avait de l'humour : il m'a expliqué que le seul fait de parler l'hébreu n'était pas un mérite suffisant pour faire partie du prochain convoi vers la Terre Promise. On n'y réclamait pas d'urgence des rabbins ou des chantres, mais plutôt des ouvriers qualifiés, des agriculteurs, des techniciens de toutes sortes... Si je voulais partir, il fallait que j'apprenne un métier répondant aux besoins de la communauté. Et pour conclure, il m'a proposé une place de chauffeur de chaudière à... Budapest.

Je ne lui ai pas demandé si la Palestine manquait de ce genre de spécialistes. Mon avenir dans cette profession ne me préoccupait pas, mais pour le moment elle présentait pour moi des avantages certains : j'allais être couché et nourri.

C'est avec beaucoup d'entrain que j'ai débuté dans le métier en jetant ma première pelletée de charbon dans la chaudière qui était celle d'une maison de repos – aujourd'hui, on dirait de relaxation. Cette clinique, située 3, rue Báthory, très bien fréquentée et fort chère, avait une situation privilégiée : entre le Parlement et la Bourse. Tous les jours, les surmenés de la politique et de la finance venaient y chercher quelques heures de repos et de calme.

Après avoir pris un bain et deux douches, successivement chaudes et froides, les clients faisaient en commun, dans une grande salle, une cure de silence et de détente. C'était très efficace. Ces messieurs qui

s'invectivaient à la Chambre, se combattaient à la Bourse, ici n'osaient même plus s'adresser la parole, tant ils craignaient de contrarier les bienfaits de la cure.

Dès la fermeture de l'établissement, je pouvais disposer d'un agréable confort : je prenais un bain ou une douche suivant mon humeur, ensuite je dînais, puis je m'allongeais sur un des lits de la maison. Par plaisir, j'en changeais chaque soir... Cet emploi, sans avenir, m'assurait un présent très confortable, si paradisiaque qu'il m'inclinait à une mollesse fort préjudiciable à mes ambitions. Heureusement que Dieu y veillait ! Et une nuit où j'ai trop poussé la chaudière, elle a explosé. Toute l'installation a été détruite et l'on m'a congédié sans douceur. Je me suis souvenu alors d'une des phrases favorites de maman : « À la belle saison, tout buisson devient une chambre d'hôtel. » Si la ville manquait de charmillles, elle ne manquait pas de bancs. Mais je ne les ai pas utilisés longtemps – à peine deux ou trois nuits.

Un matin, en passant devant un théâtre, j'ai lu une annonce : « On demande des choristes. Se présenter ici entre cinq et six heures de l'après-midi. »

Après avoir fait, à l'aide de mon mouchoir, une toilette des plus sommaires, je suis entré dans le théâtre. Le long couloir sombre et sale était triste, mais il sentait cette odeur caractéristique des coulisses que j'avais déjà respirée et je la humais avec délices... Mon incorrigible optimisme fouettait mon imagination. Je me voyais premier baryton et les bravos me grisaient de leurs claquements sonores. Ce genre de rêve, je n'étais certainement pas seul à le faire. Les soixante candidats qui attendaient ne cessaient de fixer la porte du régisseur⁶² que pour se dévisager sans grande complaisance, avec la tendresse de loups qui voient arriver d'autres loups aussi avides qu'eux de la même proie...

Au bout d'un moment, on nous a tous fait pénétrer dans la salle où nous devons être auditionnés par le ténor, le premier rôle de la pièce, qui en était le régisseur, car il en assurait également la mise en scène.

Sur le plateau, à la lumière parcimonieuse de la lampe de service, je me trouvais un air assez misérable au milieu des autres, dont les vêtements étaient certainement accrochés tous les soirs dans une armoire et ne leur servaient pas de couverture... Les auditions ont commencé. La valeur de mes camarades apparaissait assez inégale, mais d'une bonne moyenne, ce qui n'avait rien d'étonnant : ces jeunes gens étaient tous des professionnels, quatre-vingts pour cent des chœurs des théâtres hongrois sortaient de familles juives, et grand nombre d'entre eux cumulaient cette fonction avec celle de choriste dans une synagogue.

Les engagements se faisaient à une cadence telle que je me demandais avec inquiétude si la liste ne serait pas close avant même

que j'aie pu me faire entendre.

— Monsieur Victor Tolnay ! appela le ténor-régisseur.

Je m'avançai et saluai.

— Remettez votre partition à notre chef d'orchestre.

— Je n'en ai pas.

— Comment vous accompagnera-t-on ?

— Si monsieur le chef d'orchestre veut bien me faire donner au piano quelques accords en *la* bémol, j'espère pouvoir vous permettre de juger ma voix.

— Je ne le pense pas. Vous avez beaucoup de toupet, monsieur Tolnay, et je...

Mais le piano attaquait et je me suis mis à chanter le psaume, à mon avis le plus émouvant que je connaissais. Le pianiste, qui devait être juif, m'accompagnait merveilleusement. La chance me souriait. Très satisfait, le chef d'orchestre m'a inscrit sur la liste et m'a dit d'attendre ses instructions avec les autres choristes. C'est donc plutôt fier de moi que je me mêlais à mes nouveaux camarades.

— Tu en as fait du beau ! me dit l'un d'eux. Regarde la tête du régisseur.

Celui-ci avait, en effet, l'air furieux.

— Je ne comprends pas...

— Tu ne sais pas qu'il est fils de rabbin ; c'est un Juif converti. Il a certainement pensé que tu chantaient un psaume en hébreu pour le provoquer.

— D'autant plus, reprit un autre, que ce matin même des journaux de droite l'ont attaqué en disant qu'il avait beau user les genoux de ses pantalons au confessionnal et s'inonder d'eau bénite tous les matins en faisant sa toilette... il n'en continuait pas moins à puer le Juif.

— Si tu comptes sur son appui pour te faire sortir du chœur, ton avenir de vedette est bien compromis !

Malgré ces « encouragements », j'aurais dû être très heureux : à l'abri du besoin, j'allais chanter sur une scène et retrouver la vie d'artiste que j'avais beaucoup aimée. Mais les temps n'étaient plus les mêmes. À Pápa, je pouvais croire en la mission éducatrice de notre théâtre ; aujourd'hui il n'en avait plus. L'inquiétude me gagnait. Il me semblait qu'une nouvelle fois j'allais m'éloigner de mon but véritable, et je me demandais pourquoi Dieu avait permis que j'entre dans cette troupe quand, quelques jours plus tard, un des choristes m'a dit :

— Victor, tu es pratiquant ? Alors pourquoi te contenter de faire partie des chœurs du théâtre ? Améliore ta situation en chantant dans les synagogues.

— Comment ? À Budapest, je ne connais personne...

— Viens avec moi. On m'a parlé d'un rabbin qui cherche un deuxième chantre. Moi, je n'ai pas les connaissances religieuses

indispensables à ce poste. Mais toi, tu as fait des études...

Et c'est ainsi que je me suis retrouvé deuxième chantre dans la synagogue de l'orphelinat du consistoire de Budapest, un temple très élégant aux murs recouverts de marbre.

Enfin, je rejoignais le judaïsme. Ma vie retrouvait un sens.

Au théâtre, nous approchions de la date de la « première ». De jour en jour, la fièvre montait. On essayait les costumes, on dressait les décors, le chef d'orchestre s'énervait, et nous recommencions nos airs à perte de voix... Les femmes piquaient des crises et les hommes prenaient des colères. Le ténor-régisseur criait tellement après nous tous qu'il en était enrôlé ! Le cou entouré d'une écharpe de soie, il promenait à travers tout le théâtre un visage rouge et furibond.

Et le grand jour est arrivé. Quelques minutes avant le lever du rideau, je me trouvais déjà en scène avec les autres choristes, quand un de mes camarades m'a dit :

— Écoute, Victor, je suis très contrarié. C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de ma mère et je n'ai pas pu aller au temple pour dire la prière du kaddish⁷³.

— Tu la connais par cœur ?

— Hélas non !

— Je la dirai pour toi et tu répondras "Amen".

Quelle merveilleuse chose que la foi ! Sur cette scène poussiéreuse, dans ce décor de guinguettes en toiles peintes, déguisé comme pour un bal masqué, j'ai psalmodié notre prière des morts avec la même ferveur que si j'avais été dans une synagogue. Pour nous autres, plus rien n'existait que ces mots qui nous rapprochaient de l'Éternel ! « *Ysgadal, veytskadach chemé rabo...* »⁷⁴ Pour nous autres seulement, car tandis que les choristes répondaient « Amen » sur quatre tons différents, le régisseur s'est précipité :

— Arrêtez, on peut vous entendre de la salle ! Vous êtes fous...

Je n'ai pas interrompu la prière, et jusqu'au bout mes camarades ont répondu « Amen ».

Alors le directeur du théâtre s'est approché de moi :

— Monsieur Tolnay, demain, à dix heures, je vous attends dans mon bureau.

J'ai pensé : « Ma carrière de choriste aura été bien courte. »

C'est assez contrarié que j'ai franchi, le lendemain, la porte du bureau. Le directeur était assis.

— Ah ! vous voilà ! Asseyez-vous et prenez un cigare.

Je n'avais jamais fumé et je n'osais pas l'avouer.

— Vous avez causé un fameux scandale. On parle de vous dans la presse ce matin. Tenez... Lisez les critiques des antisémites.

C'étaient des articles assez méchants. Le premier disait : « À l'occasion de la création de l'opérette, on a entendu, derrière le rideau

baissé, une voix de baryton qui psalmodiait en hébreu. Était-ce pour ramener le ténor au Dieu des Juifs ? Mais cette intention n'aura sûrement aucun résultat, car le ténor en changeants le "Père" pour le "Fils" a su reconnaître le droit chemin... de son intérêt. »

Un autre journaliste écrivait : « Hier au soir, le ténor était aphone. Et sur la scène, un requiem a été chanté en hébreu pour le repos Éternel de sa voix perdue. Prétendra-t-il, après cela, être un véritable chrétien ? » Et l'article se terminait par le slogan antisémite : « Un chien ne peut pas davantage donner du lard, qu'un Juif ne peut devenir un véritable hongrois. »

Et encore : « Certains spectateurs ont dû être surpris d'avoir entendu, malgré eux, un service religieux israélite sur la scène d'un grand théâtre de notre capitale. Ils ont pu se croire dans une synagogue. Ce qui, après tout, n'aurait rien d'étonnant puisque tous les interprètes, ou presque, sont juifs. Le chantré qui officiait pourrait avantageusement, pour nos oreilles, remplacer le ténor. Entre eux il n'existe qu'une différence, mais elle est essentielle : le ténor affublé d'un masque de chrétien a perdu sa voix et le chantré, qui n'a pas de masque, en a une. »

La fin de cette critique était très flatteuse pour moi, mais cela ne m'empêchait pas d'être furieux. Révolté par tant de sottise et de méchanceté, sans illusion quant à la suite de cette histoire, j'attendais mon renvoi ; aussi le geste du directeur prenant quelques billets dans son portefeuille ne m'a-t-il pas étonné.

— Tenez, voici un petit cadeau. Je vous le fais de grand cœur pour vous remercier de l'émotion sincère que vous m'avez causée hier soir. Grâce à vous, j'ai retrouvé la foi de ma jeunesse. Je suis juif, et je ne me suis converti qu'afin de pouvoir rester dans ce métier... J'ai éprouvé un profond bonheur, oublié depuis mon enfance, en disant "Amen" à la prière kaddish...

Dans nos villages, dans les communautés des petites villes, nous n'avions pas de Juifs renégats. Parfois j'entendais parler, souvent à mi-voix, toujours avec une méprisante tristesse, d'hommes qui avaient renié leur Dieu, et je ne comprenais pas ce que cela signifiait. Aujourd'hui je les côtoyais. Apparemment rien ne les distinguait des autres ; cependant ils étaient différents, ayant désavoué toute une partie d'eux-mêmes. D'avoir éprouvé moi-même des doutes me rapprochait de ces hommes. Je les plaignais, mais je ne les jugeais pas. Je réservais mon mépris pour les antisémites. C'étaient eux les responsables : fallait-il payer le droit de mener la vie de tout le monde en abjurant sa foi ?

Les grandes fêtes juives approchaient. À la synagogue, les répétitions se faisaient de plus en plus nombreuses et j'ai résolu d'abandonner le théâtre. C'était une décision d'une grande sagesse. De

nouveau, je me sentais près de notre Dieu et retrouvais le bonheur. Peu de temps avant Yom-Kippour, le premier chantre est tombé malade. Je l'ai remplacé et j'ai gardé ce poste qui me procurait une bonne situation, la synagogue étant l'une des plus riches de la ville. J'ai enfin pu reprendre mes études talmudiques.

C'est dans cette atmosphère sereine que j'ai atteint mes vingt et un ans. J'avoue, ce matin-là, m'être regardé dans la glace avec une certaine satisfaction. Vêtu de mon costume de bonne qualité, je trouvais que ma synagogue avait bien de la chance de posséder un premier chantre aussi joli garçon !

Depuis ma dernière visite à Némès-Szalók, je lisais beaucoup les proverbes du roi Salomon. Ce matin-là, mes yeux se sont portés sur ces lignes :

« Écoute, mon fils, les remontrances de ton père, ne délaisses pas les instructions de ta mère*. »

« Aussi, quand tu marcheras ne te sentiras-tu pas à l'étroit, et si tu cours ne buteras-tu point *. »

Cela m'a donné envie d'aller vers mes parents. Le regard que mon père a posé sur moi quand il m'a vu entrer m'a causé une grande joie. Il a repoussé son livre et son fauteuil, puis m'a dit : – Assieds-toi à côté de moi, mon fils. C'est une place que personne ne prendra jamais. Nous allons étudier ensemble le même livre.

J'ai éprouvé une grande douceur à me plonger à ses côtés dans les textes sacrés. Je lui avais apporté, non sans malice, une jolie canne à pommeau d'argent ; après l'avoir examinée, il m'en toucha légèrement le dos en me disant :

— Maintenant qu'elle a touché ton dos, elle fait vraiment partie de la maison. Je souhaite que cette échine soit assez forte pour subir sans trop de dommages les coups des méchants, sans cependant plier devant eux. Mais ne néglige pas de t'incliner devant l'Éternel : à sa face, les forts de ce monde ne sont plus que faiblesse.

Dans notre petite communauté de Némès-Szalók, je passais pour quelqu'un d'arrivé, et l'on murmurait : « Pensez donc à cet âge, il est déjà premier chantre dans une synagogue de Budapest. Il a fait son chemin, ce petit David ! » Et tous hochaient la tête. Je sentais s'agiter sous la perruque des matrones des projets matrimoniaux à mon égard. J'étais vraiment le fiancé qui conviendrait à leur fille Sarah, Rachel ou Déborah... Oui, j'étais vraiment un très beau parti.

Certains prétendaient même qu'ayant acquis la sagesse en étudiant le Talmud, les connaissances des chrétiens en obtenant leurs diplômes, je finirais au moins directeur de banque, ou même peut-être banquier, comme Rothschild... Et ils rêvaient... Si nous, les Juifs, n'étions pas des rêveurs, comment aurions-nous pu survivre ?

Mes sœurs et surtout ma mère me racontaient en riant tous ces

potins.

Chère maman, sa santé m'inquiétait. Elle continuait à laver le linge des chrétiens, à travailler à droite et à gauche... J'aurais tant voulu lui offrir des vacances, un peu de repos, à elle qui n'en avait jamais pris. Quand je lui en ai parlé, elle s'est écriée :

— Quelle folie, mon garçon, des vacances ! Sache que pour moi il n'y en aura jamais de meilleures, de comparables à celles que je prends aux côtés de ton père en le servant. Mais peut-être pourrait-il partir à ma place ? Ainsi, il puiserait de nouvelles forces pour servir Dieu. Il en a davantage besoin que moi. Été comme hiver, il reste à la maison à étudier sans relâche.

— Alors, partez tous les deux.

Cette proposition a paru si extraordinaire à mes parents qu'ils ont levé vers moi le même regard bleu, rempli du même étonnement naïf.

— Des vacances, a murmuré mon père... C'est une idée de gens des villes, mon garçon. C'est bon pour les oisifs et les gens frivoles, enclins au péché, qui ne savent pas comment employer leur temps. Mais ta mère et moi savons comment nous y prendre, n'est-ce pas, Mamé ?

Comme ils étaient purs et comme je les aimais... J'ai compris que leur bonheur, ils le trouvaient au sein de leur univers et qu'ils puisaient leur force dans un amour réciproque... Je les ai enviés et j'ai souhaité réussir ma vie comme ils l'avaient réussie. C'était cela la véritable ambition qui devait me guider et non celle qui me faisait courir de droite et de gauche à la poursuite de je ne savais quel succès matériel.

Un jour où j'avais un peu d'argent, j'avais fait cadeau à mon père d'une encyclopédie. Avant de partir, j'ai voulu la consulter. Sur la planche où il la rangeait, j'ai pris un volume, l'ai trouvé d'une étonnante légèreté. Je l'ai ouvert, il n'y restait plus une seule page : toutes avaient été arrachées. J'ai regardé la reliure vide, sans comprendre. Ma mère me souriait.

— Qu'est-ce qui s'est passé, qui a détruit cette encyclopédie ?

— Demande à ton père.

Sur le seuil de la porte, il nous considérait en caressant sa belle barbe :

— Mon fils, je te remercie de m'avoir donné cette encyclopédie. Elle m'a été très utile. Beaucoup de choses sont maintenant plus claires dans mon esprit. Par exemple, je sais qui était Napoléon, cet empereur des Français, comment il s'habillait et comment était son chapeau. Je sais la différence qui existe entre un empereur et un roi. Je n'ignore plus complètement les problèmes traités par la physique et la chimie. Je connais, grâce à la géographie, la carte du monde. Toutes les sciences sur lesquelles l'homme se penche sont devenues, pour moi, moins mystérieuses, et les noms des grands personnages de

l'histoire me sont moins étrangers. Cette encyclopédie, en vérité, mon fils, était admirable. Le nom de chaque étoile y était même indiqué. Grâce aux rédacteurs de cet ouvrage je suis presque devenu un homme cultivé, et ces connaissances m'ont permis de m'approcher plus près de Dieu, le Créateur universel. J'ai mieux compris sa puissance et mieux réalisé son infinie grandeur.

— Et pour se livrer à cette étude, m'a dit ma mère, malicieusement, ton père est resté des heures entières aux "toilettes"...

Mon étonnement, un peu choqué, les a fait rire.

— David, ne regrette pas ton cadeau ; pour moi il a été sans prix, car n'oublie pas que s'il est écrit : "Sagesse et morale incitent le dédain des sots⁷⁵", il est dit aussi : "La crainte de l'Éternel est le principe de la connaissance." Dans tes livres profanes, j'ai lu avec intérêt que des savants, après de patientes études, avaient pu retrouver l'origine de la naissance de la vie sur notre terre. Mon étonnement a été grand, car pour découvrir cette origine il leur a fallu une longue patience, un temps considérable. Nous, nous la connaissons par le livre de la Genèse depuis 5600 ans. Seulement il existe une différence entre la Bible et ton encyclopédie.

« Dans cette dernière, après l'apparition du règne animal un maillon fait défaut : celui qui le relie à l'homme. Un certain M. Darwin prétend que ce maillon est le singe ; mais je pense que l'humour de ce monsieur était aussi grand que son imagination. Dans notre Bible, nous ne nous posons pas cette question ; la chaîne est sans faille : l'homme est créature de Dieu. Et cela m'a fait mieux comprendre encore que Dieu est sublimement au-dessus de ce que nous nommons avec orgueil : la science. »

Je l'ai regardé avec admiration. Ce qui faisait la force et la grandeur du rabbin Élias Tulman, c'était que pour lui tout concourait à affirmer la réalité et la suprématie de Dieu. Aucune science humaine, si séduisante fût-elle, ne pouvait mettre en cause l'existence de l'Éternel.

De retour à Budapest, je me suis mis à étudier, avec un grand zèle, la liturgie du judaïsme et à poursuivre, en profondeur, mes études musicales. Pour la première fois depuis que j'étais un homme ou que je croyais en être un, j'étais heureux et sans problème à l'égard de moi-même. Mon chemin me paraissait très clairement tracé : il était semblable à celui de mon père, seulement j'espérais que le mien serait un peu plus mondain. Je ne me rendais pas compte que le mot « mondain » allait causer ma perte.

Ma situation était devenue brillante. J'étais le plus jeune premier chanter de la capitale, doté d'un physique agréable, d'une belle voix, et surtout je n'étais pas seulement un cantor ; mes connaissances talmudiques, sanctionnées par des diplômes, m'assuraient une position

privilegiée. Et l'on murmurait autour de moi que je deviendrais rapidement premier ministre du culte et certainement, ensuite, rabbin. On ajoutait : « Ces jeunes ont les dents longues et sont prêts à tout pour satisfaire leurs ambitions. » Ce n'est pas parce que l'on est juif que l'on est paré de toutes les qualités ou de tous les défauts, et mes coreligionnaires n'ignoraient point l'envie et la jalousie. Le fait de vivre en petites communautés depuis des siècles avait plutôt favorisé le développement de ces sortes de sentiments.

Dédaignant la plus élémentaire diplomatie et la moindre hypocrisie, je me suis étalé, ouvertement, dans mon bonheur. Tout semblait me réussir. Si je dis, aujourd'hui, que les jours où je chantais les autres synagogues de la ville étaient presque désertes et la mienne archicomble, ce n'est pas pour m'accorder à moi-même une satisfaction d'orgueil. Depuis, avec l'aide de Dieu, j'ai appris à mépriser la vanité de ces plaisirs. Mais comment n'être pas suffisant quand, aux grandes fêtes religieuses, parce que je chantais, un cordon de police devait assurer le service d'ordre pour contenir le public qui n'avait pu trouver place dans mon temple. Par la suite, j'ai payé très cher ces joies futiles.

De tous côtés me parvenaient des avertissements : « Votre réussite est trop voyante. » « Soyez un peu plus modeste ! » « Le service de Dieu s'accommode mal d'effets vocaux qui sont plus à leur place sur la scène dont vous venez », etc.

Bien vite la calomnie s'est enrichie d'autres arguments. Au poste que j'occupais et à mon âge – j'avais vingt-deux ans passés – j'étais très remarqué par toutes les jeunes filles juives de notre communauté et même par certaines femmes. Si bien qu'un soir de shabbat, le rabbin m'a averti :

— Faites très attention, on parle de vous. N'oubliez pas que votre passé frivole autorise la médisance. Vous êtes trop jeune pour rester célibataire. De partout on me dit : “Il n'est pas normal qu'un serviteur de Dieu soit sans femme à son foyer.” Le mariage, David, sera votre meilleure protection contre les calomnies.

Mieux que n'importe qui, je savais combien j'avais d'attrance pour les femmes, combien mes nuits solitaires étaient hantées par leur image. Déjà je n'avais que trop péché. Il était donc souhaitable que je me marie. Mancie demeurait toujours présente à ma mémoire et je me souvenais de mes fiançailles avec elle le soir du Kol-Nidré. Depuis longtemps nous avions cessé de nous écrire. Qu'était-elle devenue ? Était-elle toujours libre ? M'avait-elle oublié ? Seule Mancie pouvait me répondre et je commençais à envisager d'aller lui rendre visite. Cependant j'aurais hésité encore un bon moment si je n'avais fait une très émouvante rencontre.

Un samedi, à la sortie de la synagogue, de nombreuses personnes

m'attendaient. Parmi elles, j'ai reconnu Maria. Elle était pâle et modestement vêtue. Ses yeux ne quittaient pas les miens. C'était mon passé qui me regardait.

À côté d'elle, main dans la sienne, se tenait un petit garçon qui devait avoir cinq ans. Il me ressemblait étrangement !... C'était moi à cet âge, moins les payès...

J'ai senti l'émotion obstruer ma gorge. Il fallait que je prenne cet enfant dans mes bras, que je le serre contre moi. J'aurais voulu m'élancer vers la jeune femme.

Mais plusieurs fidèles m'entouraient, formant une barrière entre nous. Je les entendais dans un brouillard : « C'était très bien... Venez dîner chez nous... Ma femme et ma fille seront heureuses de vous voir... » Où était-il le temps où je mendiais un repas au bas bout de la table ?

Désespérément, du regard, j'essayais de faire comprendre à Maria qu'il fallait qu'elle m'attende. Ses beaux yeux noisette m'ont paru tristes et résignés. Je l'ai vue qui me tournait le dos et s'apprêtait à partir. J'ai crié :

— Laissez-moi passer ! Je dois rattraper quelqu'un... Laissez-moi...

Des curieux ont suivi mon regard. J'ai entendu murmurer :

— Naturellement, c'est une femme... Il court après une femme !

Ils avaient vu juste.

Enfin je l'ai rejointe. Je n'osais pas lui prendre la main. Qu'elle se soit trouvée sur mon chemin au moment où je songeais à me marier me bouleversait. J'y voyais un signe de Dieu. Je ne me trompais pas : c'en était un.

— Maria, quelle joie...

— Moi aussi je suis contente. Quand j'ai appris que tu arrivais ici, je suis venue...

Elle a baissé la tête.

— Je voulais te voir encore une fois... la dernière.

— Mais non, Maria. Tout recommence. Tu n'as pas changé de sentiments, n'est-ce pas ?

Elle a secoué la tête :

— Je suis toujours ta femme dans mon cœur.

— Maria ! C'est merveilleux, nous allons nous marier !

— Non, David, je me suis mariée avant la naissance du petit... Tu comprends...

— Je comprends...

J'ai posé ma main sur la tête de l'enfant qui me regardait et j'ai demandé :

— Comment s'appelle-t-il ?

— Victor.

Maria pleurait doucement :

— Va-t'en maintenant, Victor, et pardonne-moi. J'ai voulu que tu le rencontres... Sois heureux...

Rapidement, tenant notre fils par la main, elle s'est éloignée...

Cette nuit-là, je n'ai pas pu m'endormir... ma solitude me serrait la gorge. L'image de cet enfant que j'avais si peu vu s'imposait douloureusement à moi ; ma main avait gardé la forme et le toucher soyeux de sa tête. La femme que je n'avais pas cessé d'aimer et mon fils étaient à un autre. Nos actes s'estompent avec le temps, mais leurs conséquences nous suivent. Mon péché et ma peine se mélangeaient étroitement, m'écrasaient d'un poids insupportable.

J'ai imploré Dieu et j'ai pleuré la faute de mes dix-sept ans.

Au matin, ma décision était prise. Il était grand temps que je rompe avec mon existence passée, que je m'en sépare, et qu'avec l'aide de Dieu je me tourne vers la vie édifiante qui devait dorénavant être la mienne. Mancî était une jeune fille pieuse, d'une famille honorable, elle serait une parfaite femme de rabbin. Et j'étais persuadé qu'elle saurait toucher mon cœur et m'inspirer une affection durable.

Dans le train qui m'emmenait à Csabrendek, je méditais la sagesse des paroles des Écritures : « Qu'ainsi soit bénie ta source, et puisses-tu trouver la joie dans la femme de ta jeunesse ! Biche d'amour, gazelle pleine de grâce, que ses charmes t'enivrent en tout temps et que son amour t'enthousiasme sans cesse ! »

« Pourquoi, mon fils, t'éprendre d'une étrangère et prodiguer tes caresses à une autre compagne¹ ? »

En marchant dans les rues de cette ville où j'avais été premier chantre, j'ai été étonné qu'aucun des Juifs que je croisais ne me reconnaisse. Et j'ai réalisé qu'un temps très long s'était écoulé depuis mon départ. La jeune fille était-elle encore libre ?

C'est Mancî qui m'a ouvert la porte de sa maison.

— Veuillez entrer, monsieur. Asseyez-vous.

J'ai compris qu'elle non plus ne me reconnaissait pas. Il est vrai qu'à l'époque où nous nous étions rencontrés, je n'avais que quinze ans et de longs payes !

— Sans doute avez-vous une affaire à traiter avec mon père ? Voulez-vous l'attendre un instant ?

Elle m'a tendu un journal juif :

— Tenez, cela vous fera patienter. Mais peut-être ne savez-vous pas l'hébreu ?

Je l'ai regardée : elle était devenue la jeune fille qu'elle promettait d'être. Plus charmante que jolie, douce, un peu effacée, et rougissante...

J'ai pris le journal et j'ai été très surpris d'y découvrir une photo de moi dont la légende était : « Le plus jeune des premiers ⁶³ chantres de Budapest. » Quelle étonnante coïncidence ! Sans doute n'avait-elle pas

vu cette photo. J'ai profité de mon anonymat provisoire pour lui poser quelques questions :

— Vous êtes sûre de ne pas me connaître ?

Elle a levé vers moi ses yeux très clairs, et un peu confise a secoué la tête :

— Je ne sais pas... Qui êtes-vous ?

— Un devin, mais rassurez-vous je ne transgresse pas les interdits d'Adonai en interprétant les présages. Pourtant, en vous regardant bien, j'aperçois derrière vous un très jeune homme ; vous avez un bouquet de fleurs à la main et vous l'offrez à ce garçon, qui est premier chantre à la synagogue. Il a l'audace de vous demander d'être sa fiancée et vous répondez oui

— Cela n'est pas possible, comment le savez-vous ?

— Il n'y a pas de sorcellerie, regardez-moi bien.

— David !... C'est vous ! Je ne vous attendais plus. Il ne faut pas m'en vouloir de ne pas vous avoir reconnu, vous avez tellement changé. Et vous aviez de si beaux payès ! Oh ! David... qu'êtes-vous venu faire ici ?

— Vous donner le baiser des fiançailles.

Elle était adorablement confuse. Cette chaleur qui montait vers son cou, ses joues, et les empourprait, troublait mon cœur. Je l'ai prise dans mes bras et je l'ai embrassée chastement, comme il se doit avec une jeune fille qui deviendra votre femme. Je la tenais encore serrée contre moi quand ses parents sont entrés.

Il était temps que je parle :

— Me reconnaissez-vous ? Je suis le fils du rabbin Éliahou Tulman, de Némès-Szalók. On m'a nommé premier chantre à Budapest et ce serait pour moi un grand bonheur d'épouser votre fille, car il y a bien des années nous nous sommes promis l'un à l'autre.

L'émotion nous étreignait tous les quatre.

— Qu'en penses-tu, Mamé ? a demandé le père.

— J'espère qu'il fera le bonheur de notre fille.

Ses parents avaient peu vieilli et son père semblait très heureux de me retrouver :

— Cher David, cher fils, tu me donnes beaucoup de joie aujourd'hui. J'ai souvent pensé à toi et à nos conversations...

Une bonne partie de la nuit nous avons bavardé comme par le passé. La grand-mère était morte, et le frère de Mancî marié, mais autour de la table nous reformions déjà une famille. Quelle bonne soirée ! Mancî était charmante de pudeur et d'amour. Et j'ai pensé qu'ainsi tout était bien.

Le lendemain matin, j'ai envoyé un télégramme à mon père pour l'inviter à venir très vite faire la connaissance de ma fiancée.

J'ai toujours été surpris de l'étonnante popularité du rabbin Élias

Tulman et de son étendue. Le jour suivant, quand il est descendu du premier train, plusieurs importants fermiers chrétiens se sont disputés l'honneur de le conduire chez les parents de sa future bru. La voiture dans laquelle il est monté était attelée à cinq chevaux et le cheval de flèche faisait sonner si joyeusement ses clochettes et danser ses pompons de couleurs, que sur son passage les gens se sont mis aux fenêtres. Mes fiançailles prenaient un air de fête qui m'enchantait.

Malgré l'ambiance très gaie, je ressentais l'absence de ma chère maman. Papa m'avait dit :

— Nous n'avions pas les moyens de venir tous les deux, et puis ta mère est bien fatiguée ; aussi se réserve-t-elle pour ton mariage.

En fin de journée, l'émotion provoquée par la venue de mon père n'avait pas diminué. L'aspect du rabbin y était pour quelque chose. Ce grand barbu en lévite noire, chaussettes blanches et chapeau de castor, étonnait. Nous étions fin 1923 et l'on ne rencontrait que très rarement des rabbins habillés ainsi. On ne les voyait plus que dans les livres pieux qui racontaient les vies des saints hommes du judaïsme. Et j'entendais dire :

— C'est un grand rabbin de l'ancien temps. Il suffit de l'approcher pour être guéri de ses maladies. Rien qu'avec une prière, il fait tomber la pluie !

Même le prêtre catholique s'était mêlé à nous. Le soir, la maison était tellement remplie que l'on manquait de sièges et plusieurs invités ont dû s'asseoir sur le plancher après y avoir étendu leur mouchoir.

Mon père exerçait sur tous un grand attrait et, à la fin du repas, nombreux ont été ceux qui lui ont posé les questions les plus diverses auxquelles il répondait sans impatience. Ainsi il a dû indiquer la superficie de la Russie, parler de Raspoutine, de son influence sur la famille impériale, des pogroms antisémites. Si bien que toutes ces questions ramenèrent à évoquer sa famille et sa jeunesse :

— Puisque vous désirez connaître les origines du père de celui qui va épouser votre fille, je vais vous raconter un grand morceau de ma vie. Mais je vous préviens qu'à m'écouter la nuit sera longue. S'il y en a parmi vous qui désirent aller dormir, qu'ils partent, car je crains fort que le jour en se levant ne nous surprenne derrière le carreau assis à la même place.

Quelques invités que le sommeil prenait, ou qui devaient travailler tôt le lendemain, se retirèrent. Le cercle se resserra autour du rabbin Éliahou qui lissa sa barbe et commença son récit :

— À ma naissance, je n'ai manqué de rien. Mon père était très riche. Commerçant habile, il s'était établi dans un village proche du Dniepr. Il y exploitait une auberge de bonne renommée. Les chevaux piaffaient flanc contre flanc dans les écuries, et toute la journée on entendait un joyeux bruit d'attelage, de fouets qui claquaient, de

clochettes qui tintaient. Il possédait également de nombreuses terres qu'il avait données en fermage à des paysans. C'était un homme très pratiquant, mais très ignorant de nos textes religieux. Ma mère, tout l'opposé de mon père, était semblable à ces femmes fortes des récits de la Bible, dont le savoir égalait celui des hommes.

« C'est par elle d'ailleurs que je descends d'une longue lignée de rabbins faiseurs de miracles.

« Son mari l'admirait beaucoup, il respectait ses connaissances ; mais elle, qui avait dès son enfance écouté les savantes discussions des pieux talmudistes à qui son père rabbin avait inculqué la loi mosaïque, souffrait d'être l'épouse d'un homme aussi ignorant de la vraie parole de Dieu.

« J'avais quatre frères, dont j'ignore maintenant le destin. Mais j'étais le fils préféré de ma mère, car le seul à désirer tout connaître du Talmud. Mon père n'était pas d'accord et voulait m'élever en fils de fermier. Aussi, le matin, je menais le bétail aux champs et le soir je le rentrais à l'étable. L'éducation qu'il m'a donnée était assez rude. Ayant décidé de m'apprendre à nager, mon père m'a emmené au bord du Dniepr ; je devais avoir six ans et mourais de peur. Obstinément j'ai refusé d'entrer dans le fleuve. Alors il m'y a jeté, et il a renouvelé ce geste autant de fois qu'il a été nécessaire pour que j'apprenne à me maintenir sur l'eau.

« J'étais la seule cause de dissension entre mes parents ; ma mère souhaitait que j'aille dans une école d'enseignement talmudique qui se trouvait dans un bourg assez éloigné de notre village, mon père s'y refusait. Un jour, j'ai confié à maman un projet qui m'occupait l'esprit depuis de longs jours : j'accompagnerai papa quand il se rendrait à la petite ville, puis je m'enfuirai et j'irai chez le rabbin qui dirige l'école.

“Non, Éliahou, je ne me ferai jamais ta complice pour tromper ton père. D'ailleurs, tu es encore trop jeune pour vivre loin de nous.”

« Je n'ai rien dit. Je savais qu'on ne devait pas mentir, surtout une femme pieuse à son mari, et j'ai pris patience.

« À huit ans, j'ai quitté la maison sans en avertir ma mère. J'en ai eu le cœur gros. À pied, j'ai parcouru les trente kilomètres qui nous séparaient du bourg et comme je savais que l'école se situait à côté de la synagogue, je n'ai pas eu grandes difficultés à m'y rendre.

« Quand je me suis trouvé devant le rabbin, tremblant sur mes jambes comme un poney fourbu, je me suis mis à pleurer, car je n'étais qu'un enfant.

« Qui es-tu ? me demanda le maître.

“— Éliahou Tulman, et je voudrais apprendre la parole de Dieu et connaître son enseignement.”

« Ce rabbin était un juste qui plaçait l'amour du judaïsme au-dessus de tous les autres. Aussi, devant ma ferveur obstinée et

passionnée, accepta-t-il de me garder chez lui sans exiger le consentement de mon père.

“Tu resteras chez moi, j’ai onze enfants, tu seras le douzième. Quand on pose chaque jour sur une table treize assiettes, la quatorzième ne se remarque pas.”

« Il avait raison. La seule chose qui a créé au début quelques difficultés a été mon prénom. Un des fils du rabbin portait le même que moi. Aussi quand sa femme appelait Élias, elle en voyait arriver deux. Mais bientôt elle résolut le problème : elle appela son fils “Mon Éliahou” et moi “Éliahou le prophète” !

« Que Dieu la bénisse encore aujourd’hui pour avoir eu de moi une si haute idée.

« Je menais une vie merveilleuse. Tous les jours, pendant des heures et souvent très avant dans la nuit, j’étudiais enfin la parole de l’Éternel et notre religion.

« Il y avait environ deux semaines que j’étais parti de chez moi quand une voiture attelée à trois chevaux s’est arrêtée dans la cour de l’école.

« Vous pensez bien que comme une volée de moineaux, en entendant le fouet, les sonnailles et les sabots des chevaux, nous étions sortis de la classe.

« C’était ma mère ! Après avoir attaché les rênes, elle a sauté sur le sol avec une jeunesse extraordinaire. En un instant, j’étais dans ses bras...

“Maman, maman, pardon pour être parti sans te le dire...”

“— Mon *Zadikel* ⁶⁴, mon enfant pieux. Je me doutais que tu étais ici. Ton père te voyait déjà noyé dans le Dniepr. Mais moi je te savais vivant. Aussi je n’ai pas été étonnée quand le prophète Elias m’a révélé en songe ta présence ici. Que Dieu le bénisse pour cette grâce qu’il m’a accordée.”

« Maman avait apporté de nombreux cadeaux : sacs de pommes de terre, oignons, haricots, une corbeille d’œufs et des oies qui furent fort bien accueillis.

« Le rabbin convint avec elle que je resterais à l’école afin de poursuivre mes études et que, à chaque Roch-Hodesch *, elle viendrait me voir.

« Ainsi se passèrent les choses pendant deux ans. Souvent ma mère arrivait le vendredi soir et repartait le samedi soir. Elle suivait de très près mes progrès et je devais lui dire ce que j’apprenais et le lui commenter. Elle m’écoutait attentivement, les yeux remplis de bonheur, et nous étions ravis.

Un jour, sa voiture est arrivée conduite par mon père. J’ai reconnu sa voix criant aux chevaux : “Hogyoo, gyo ho !...”

Il est descendu lentement, pesamment. Comme il avait vieilli ! Il

est allé vers mon maître, lui a dit quelques mots, puis s'est tourné vers moi :

“Éliahou, je viens te chercher... ”

« Mon cœur a battu violemment à l'intérieur de ma poitrine : partir d'ici... je ne le voulais pas.

“Va, m'a dit le rabbin. Va, accompagne ton père. Sois sans crainte, il te sera possible de revenir quand tu le voudras. ”

« Assis sur le siège, je demeurais muet. Mon père a rassemblé les rênes dans sa forte main et les chevaux sont partis joyeusement. Je ne comprenais pas la raison de ce départ et je n'osais interroger papa. Son comportement était inhabituel. Il ne fouettait pas son attelage, ne l'encourageait pas de la voix, il le laissait trotter à sa guise. Il regardait la route, au loin, et je n'étais pas sûr qu'il la voyait.

« À l'entrée du village, les chevaux ont ralenti en passant devant le cimetière, puis se sont arrêtés. Ils ont secoué la tête, henni doucement et gratté le sol de leur sabot.

“Ils me disent que nous ne devons pas aller plus avant ”, a murmuré mon père.

« Il a sauté sur l'herbe, a caressé l'encolure des bêtes, leurs naseaux de velours, puis m'a dit :

“Viens, Éliahou, nous sommes arrivés. ”

En revivant cette scène, les mains du rabbin Elias Tulman, posées sur ses genoux, se sont mises à trembler. Nous étions tous fortement émus.

— Mes amis, cette scène est présente pour moi comme si elle se passait aujourd'hui. Je ne comprenais toujours pas. Mon père m'avait saisi le bras et nous avons franchi le portail grand ouvert. À droite, sur le côté, s'élevait une petite maison et un enclos : c'était là qu'on enterrait les Juifs. Nous nous sommes alors arrêtés devant une tombe fraîchement recouverte, la terre encore noire sentait l'humus. Papa me la désigna :

“Dieu a repris ce qu'il avait donné. Que son nom soit sanctifié. Éliahou, là repose la meilleure et la plus sainte des femmes. ”

« Et il se mit à pleurer.

“Mais, père... la plus sainte des femmes, c'est maman !

“— Oui, mon fils. Désormais, c'est ici qu'elle attendra la venue du Messie.”

Nous étions tous angoissés par le récit du vieil homme, et sur son visage je voyais couler deux grosses larmes. Il reprit :

— Très peu de temps après, mon père a quitté notre village¹ ; il s'est établi dans une ville située près du Dniepr où il acheta une très grande et belle auberge ainsi qu'un commerce d'alimentation. Rapidement il est devenu le Juif le plus riche de la ville. L'argent a un grand pouvoir sur ceux qui le vénèrent et nombreux sont ceux qui

l'aiment pour la puissance temporaire qu'il confère à ceux qui le possèdent. Aussi notre père avait-il réussi à faire admettre mes frères à l'école supérieure de l'État. Pour moi, j'avais préféré la yeshivah.

« L'un de nous quatre, particulièrement doué, aurait voulu apprendre la peinture et la musique.

« Voyons, mon garçon, l'avait raisonné mon père. Veux-tu me dire à quoi la peinture pourra bien servir à un Juif dans sa vie ? Je t'accorde la musique.»

« C'est ainsi qu'il lui a fait cadeau d'un piano et d'un violon ; mon cadet m'enseigna tout ce qu'il savait et apprenait. Il possédait le sens inné de la musique, en véritable artiste. Que Dieu le protège s'il est vivant.

« Le plus jeune était attiré par le commerce et l'autre par le droit : ses ambitions étaient élevées.

«Tu comprends, Éliahou, m'expliquait-il, la présence à la cour du tsar de Juifs qualifiés serait très utile pour défendre nos intérêts... Pourquoi ne me suivrais-tu pas ? À nous deux, quel bon travail nous ferions !

«— Je ne suis pas de ton avis. Les intérêts des Juifs ne seront jamais mieux servis que par celui qui les a fait sortir du pays de l'esclavage. Seul le respect des lois divines peut leur être utile ; aucun tribunal ne peut rendre un jugement équitable s'il ne s'appuie pas sur les commandements de Dieu.»

« C'est ainsi que débuta notre mésentente.

« J'avais remarqué qu'à la veillée, pendant que nous faisions tous quatre nos devoirs à la même table, mes frères chuchotaient entre eux. Un soir, un jeune goy est venu les visiter, et des bribes de leur conversation me sont parvenues. Les mots « tsar », « socialisme », « révolution », frappaient mes oreilles désagréablement. Cela sentait le complot. J'avais également vu qu'ils se passaient des livres, furtivement, et qu'ils les lisaient en s'entourant de précautions. Je les soupçonnais de cacher ces écrits afin que ni mon père ni moi ne puissions les feuilleter.

« Quand le chrétien nous a quittés, je leur ai demandé :

«Pourquoi tant de mystères ? Et surtout pourquoi mêler un non-Juif à vos affaires ? Avez-vous oublié que papa reçoit souvent des lettres anonymes qui le menacent, exigent de l'argent. Ne nous a-t-il pas dit, encore hier, combien il craignait qu'une nouvelle vague d'antisémitisme ne déferle sur nous ? Qu'à nouveau des pogromes soient à redouter ?... Croyez-vous que ce soit le moment de vous mêler à la politique ?

«— Oui, justement, me répondit notre aîné. Donne-nous ta parole de garder notre secret»

« Je l'ai donnée. Mes frères m'ont alors confié que passionnés des

œuvres des économistes révolutionnaires comme Jean-Jacques Rousseau, Proudhon, des philosophes Hegel, Karl Marx, ils projetaient tout simplement de renverser le tsar et de remplacer son gouvernement par une république à la française.

« Comme cela, m'expliquèrent-ils, les pogroms disparaîtront de Russie. Nous ne sommes pas seuls : des camarades chrétiens sont d'accord, ils pensent comme nous. Nous sommes décidés à lutter pour la liberté du peuple et des moujiks ! »

« J'étais anéanti par une si dangereuse sottise. Une poignée de garçons de leur âge ne feraient pas la révolution, mais il se trouverait certainement des policiers pour les prendre au sérieux...

« Et j'essayais de leur ouvrir les yeux :

« Quel malheur que notre mère ne soit plus à nos côtés. Jamais elle ne vous aurait laissé tenir des réunions de ce genre, vous échauffer la tête comme vous le faites. Elle aurait veillé à ce que vous ne contractiez alliance qu'avec Dieu, car n'est-il pas écrit : "Dieu dit à Noé : C'est là le signe de l'alliance que j'ai établie entre moi et toutes les créatures de la terre." ⁶⁵

« — Tu te trompes, me répondit notre aîné. La piété de notre mère ne l'empêchait pas d'aimer la justice. Peut-être aurait-elle été fière que nous vengions nos deux oncles disparus mystérieusement à l'âge de neuf ans.

« — La vengeance appartient à Dieu seul. Je connais cette histoire. Je sais que les rapt d'enfants ne sont pas rares dans ce pays. De jeunes garçons sont ramassés dans les rues des villes, des villages, et déportés dans de lointains monastères où on les élève à l'ombre de la croix.

« Mais je vous en conjure, ne vous précipitez pas dans cette histoire de complot : il ne nous en viendra que du mal."

« Malgré ma sagesse, j'ai accepté de participer, non pas à leur conspiration, mais au rapprochement des chrétiens et des juifs.

« Des amis de mes frères m'ayant demandé de les instruire de notre religion, plusieurs fois par semaine je donnais des conférences sur le Talmud. Je m'étais enthousiasmé pour ce travail, car tous ces garçons m'écoutaient avec un intérêt passionné qui me réchauffait le cœur ; je rêvais, à mon tour, d'une révolution qui se ferait dans la paix et sous l'égide des Écritures saintes, Dieu nous unissant les uns aux autres.

« Mon père ne soupçonnait rien. Il était très absorbé par ses affaires, et en dehors d'elles il s'inquiétait seulement de savoir si nous progressions dans nos études. Il avait refusé de se remarier et vivait dans le souvenir de notre mère.

« Un jour, nous avons été avertis de la présence d'un mouchard parmi nous. Nous avons alors décidé de suspendre provisoirement nos réunions. Mais des pressentiments m'envahirent ; pour moi le soleil

s'était obscurci et je conseillais à mes frères de s'enfuir à l'étranger tant qu'il en était encore temps – ce qu'ils firent.

« Quelques semaines après leur départ, nous avons reçu d'eux une lettre : ils vivaient en Autriche et poursuivaient leurs études tout en gagnant leur vie. Ils me recommandaient d'enterrer les livres dangereux qu'ils avaient laissés chez nous, car, en cas de dénonciation, nous aurions couru de grands risques. Mon père et moi avons été bouleversés en lisant cette lettre. Comment pouvaient-ils commettre de telles imprudences : d'abord d'avoir abandonné ici ces livres et ensuite d'en parler...

« Je crois que c'étaient d'ardents révolutionnaires, mais de piètres conspirateurs.

« Le soir même, nous avons enterré les documents compromettants dans notre jardin.

« Un mois ne s'était pas encore écoulé que de village en village, d'isba en isba, le bruit se répandit que les hordes cosaques déferlaient vers nous. Dans la communauté, la peur ridait les fronts, pâlassait les visages. Je ne sais pourquoi, mon père se réjouissait d'habiter une ville. Il lui semblait qu'entre les murs de pierre de ses maisons, nous étions mieux protégés qu'au milieu des isbas.

« J'étais en classe. Un jeune homme est entré en courant, criant :

“Les Cosaques sont dans la ville, ils vident la maison de Klapitch !”

« Je suis parti à toutes jambes pour avertir mon père. Quand je suis arrivé, une grande foule stationnait devant son auberge. Derrière tous ces gens, j'apercevais quelques Cosaques à cheval qui faisaient claquer leurs fouets et lançaient des ordres à ceux qui avaient mis pied à terre. Notre maison était encerclée. Il faisait assez froid et une buée s'élevait de la bouche des hommes et des chevaux. Les gens disaient des choses du genre : “Je ne voudrais pas être à la place du Juif !... ” “Les Juifs mentent. Tout ce qui leur arrive est bien fait. S'ils s'étaient convertis, on leur ficherait la paix... ” “C'est certain, avec les Cosaques il va y avoir du spectacle !”

« De peur d'être reconnu et jeté aux soldats, j'avais caché mon visage dans mes mains, quand je me senti tiré par-derrière :

“Éliahou, ne reste pas là...”

« Je me retournei, c'était un des comploteurs du soir, un goy... Féodor Féodorovitch.

“Viens vite ! Avec ton cafetan et tes payes, on va te prendre. C'est toi qu'ils cherchent. Nous avons été trahis...”

— Mais mon père ? Que va-t-on lui faire ?

— Ils vont l'envoyer en Sibérie à la place de tes frères, et toi aussi si tu ne t'enfuis pas.”

« Les Cosaques, frappant au hasard, repoussaient brutalement la foule à coups de longs fouets à manches courts. Ceux qui étaient venus

assister à la flagellation d'un vieux Juif éprouvaient dans leur chair la cinglante morsure des lanières. Elles s'abattaient sur leur dos, leur visage, et ils se sont mis à crier et à courir.

« J'ai couru avec eux, entraîné par mon camarade.

« Deux heures plus tard, les Cosaques qui n'étaient venus que pour nous sont repartis – ce qui ne les avait pas empêchés sur leur passage de se payer le luxe de piller quelques maisons juives et de profaner la synagogue.

« J'étais impatient de rentrer chez moi ; les portes, les fenêtres étaient brisées, l'intérieur ravagé. Les soldats avaient cassé ce qu'ils n'avaient pu emporter : meubles et vaisselle ; on marchait dans un amas de provisions répandues sur le sol, de bouteilles cassées, de tonneaux éventrés. Affolé, j'errais d'une pièce à l'autre en appelant :

“Père, père, où es-tu...”

“— Ils l'ont emmené, tu ne le trouveras pas”, me disait Féodor qui m'avait accompagné.

« Je l'ai trouvé dans sa chambre, par terre, étendu sur le dos près de son lit. Le sang coulait de ses yeux, de son nez, de sa bouche... Ses vêtements et la moitié de sa barbe étaient arrachés. “Papa, papa, réponds-moi...”

« À genoux près de lui, je n'osais pas le toucher et je pleurais.

« Péniblement, il a ouvert les yeux :

“Éliahou... Tu vis... Dieu est bon. Tu es là...”

« Sa voix était très faible :

“Pars, vite ! Ils vont t'emmener.

“— Non, papa, ils ont quitté la ville...”

“— Dieu soit loué.”

« Et il a refermé les yeux, sans connaissance.

« Avec mon ami, nous sommes allés chercher de l'eau au jardin. Nous avons posé mon père sur son lit épargné par la destruction, nettoyé les plaies qui couvraient son corps, son visage, et lui avons fait avaler un peu de vodka.

« Quelques heures plus tard, il pouvait de nouveau parler :

« Si Dieu me permet de vivre, voilà ce que nous allons faire. Ils ont tout volé : argent, bijoux, eux qui venaient, disaient-ils, seulement chercher des livres. Mais l'argent n'a pas d'importance.

Ta mère est morte, tes frères au loin, toi, tu n'adores pas le veau d'or. Ta richesse c'est la parole de l'Éternel, qu'il soit béni.”

« En l'écoutant, je ne pouvais m'empêcher de penser aux paroles de Job : “Nu je suis sorti du sein de ma mère et nu j'y rentrerai. L'Éternel avait donné, l'Éternel a repris, que le nom de l'Éternel soit béni⁷⁶.”

“Alors, a continué mon père, pourquoi ne retournerions-nous pas ensemble dans notre village, auprès de ta mère ?

“— Ce sera très bien ainsi, papa.”

« Mais mon ami intervint :

« Vous êtes fous tous les deux ! Vous devez fuir. Ils reviendront ici pour vous torturer, vous obliger à donner les noms de nos amis, de nos camarades qui assistaient à nos réunions, pour prendre ce qui reste, brûler la maison... Et ils vous rechercheront aussi dans votre ancien domicile, surtout toi, Éliahou ; tu les intéresses bien davantage que ton père.

«— Il a raison, mon fils. Fuis, laisse-moi. Leurs coups ne m'ont pas blessé gravement. Va-t'en, je retournerai à notre village.

«— Alors, je vais essayer de passer de l'autre côté du Dniepr et de me réfugier dans une communauté de Juifs.

«— Je viens avec toi, me dit Féodor. J'ai été dénoncé comme toi et ils ne vont pas tarder à me courir après.»

« Mon père, ayant retrouvé un peu d'argent échappé au rapide pillage, m'en donna la moitié. J'enveloppai les pièces dans un mouchoir et pris mes téphillim et mon taleth.

« Il était minuit, c'était le moment. J'ai embrassé la mézouza, et mon père m'a béni.

«Bénissez-moi aussi, demanda Féodor, car nous avons le même Dieu.»

« Il inclina la tête et, très touché, mon père lui accorda sa bénédiction.

« La nuit était froide et claire. Nous sommes partis. Derrière moi, je sentais toute la masse de notre maison qui me tirait comme un aimant. Mais je ne me suis pas retourné. C'était dur de tout abandonner, dur de laisser mon père, mais ainsi le voulait notre vie.

« Au bord du fleuve, la peur nous a saisis. Le courant était violent, les eaux noires bouillonnaient, formant des remous inquiétants.

«Déshabillons-nous, dit Féodor, dont je sentais l'angoisse. Faisons un paquet de nos vêtements que nous attacherons sur notre nuque.»

« Je priai Dieu à haute voix, et mon ami se signa en disant « Amen

« L'eau était froide, nous étions entrés dedans en nous tenant la main, mais le courant presque aussitôt nous sépara. Courageusement, nous avons nagé en direction de l'autre rive. Quand nous étions fatigués, nous nous laissions aller à la dérive. Peu à peu, nous nous sommes rapprochés de la berge et j'ai béni mon père de m'avoir si souvent jeté à l'eau. Le jour commençait à pâlir l'horizon quand nous avons repris pied. Il était grand temps, nous n'aurions pas supporté plus longtemps de nager dans cette eau glaciale.

« Je crois que si je n'avais dû tendre la main à Féodor qui barbotait encore dans l'eau quand j'en étais déjà sorti, épuisé je me serais endormi, nu sur la terre.

« Nous avons remis nos vêtements mouillés et mon camarade a éclaté de rire en me voyant moulé dans mon long cafetan noir qui me

collait au corps et mes payès défrisés qui pendaient tristement le long de mon visage.

« Il nous a fallu faire plusieurs kilomètres avant de trouver un village et une auberge. Séchés et restaurés, nous sommes repartis. À la sortie du bourg, j'ai choisi d'aller à gauche et Féodor à droite. Alors j'ai sorti mon argent et je l'ai partagé.

“Non, gardes-en davantage pour toi, a protesté Féodor.

« — Tu m'as sauvé la vie. Ce n'est pas un peu d'argent qui pourra payer ma dette de reconnaissance. Mais il t'aidera, je l'espère. Que Dieu te bénisse, toi, les tiens et tous ceux qui semblables à toi ne se servent pas de Jésus pour tenter de nous abattre.”

« Nous nous sommes embrassés et avons pris chacun notre chemin. Je ne l'ai jamais revu.

« J'ai commencé alors une vie qui a beaucoup ressemblé à la tienne, David. Je suis allé de ville en ville dans l'espoir de trouver une yeshivah telle que je la désirais. Mon vêtement était en loques et la plante de mes pieds avait remplacé la semelle de mes chaussures. Je dormais sur les bancs des synagogues et mangeais du pain et des oignons crus. Pareil à tous les baschurs errants, j'avais des poux et la gale. »

En écoutant ce récit, je réalisais que sous l'apparente dureté de mon père, se cachait au contraire une grande compréhension. Tout ce que j'avais souffert et dont, parfois, je m'étais plaint, il l'avait connu en pire.

Le rabbin Éliahou reprit :

— Lorsque je le pouvais, je me baignais dans les rivières. C'est ainsi qu'un jour, en sortant de l'eau, j'ai trouvé un gendarme occupé à fouiller mes poches.

“Où sont tes papiers ?

“— Je n'en ai pas.

“— Habille-toi. ”

« Je le surveillais en passant mes vêtements le plus lentement possible. C'était un gros homme aux yeux bleuâtres globuleux, à la lourde mâchoire. Et je me suis souvenu d'un passage des Écritures saintes parlant de Moïse : " Il aperçut un Égyptien frappant un Hébreu, un de ses frères. Il se tourna de côté et d'autre et, ne voyant paraître personne, il frappa l'Égyptien, et l'ensevelit dans le sable. ”

“Je regardais autour de moi : il n'y avait personne. Je m'approchais de l'homme :

“Je suis prêt”.

“— C'est bien, allons-y.”

La berge était très en pente. Je profitai du moment où il allongea le pas pour lui faire un croc-en-jambe. Il tomba à l'eau avec son fusil.

Gêné par son uniforme épais, il essaya de nager pour se maintenir à la surface, mais coula.

« Rapidement, cette fois, j'avais quitté mes habits et plongé. Je l'ai sorti de l'eau, l'ai étendu sur le ventre la tête en bas, les pieds en haut, sans connaissance. Quand il a eu bien rendu toute l'eau avalée, il a ouvert un œil et m'a regardé très étonné. Je lui ai dit :

“La vodka doit avoir meilleur goût que l'eau de cette rivière ? ” « Il hocha la tête. Je repris :

“Te voilà sauvé. Remercie Dieu qui t'a sorti de là. ”

« Il s'assit. Il avait l'air d'une grosse grenouille dégoulinante. “Oui, Dieu m'a bien aidé... Mais qui donc m'a fait ce croc-en-jambe ?

— C'est Dieu... pour te punir, car tes intentions à mon égard étaient mauvaises...”

« Il se leva :

“Où vas-tu ?

« — Cela dépend de la route que tu vas prendre, car moi j'irai à l'opposé.

“— Et mon fusil...

— Dieu m'a ordonné de ne point te laisser périr, mais Il ne m'a rien dit au sujet de ton arme... Elle est, je crois, au fond de la rivière*”

Il semblait résigné :

“Je vois... Eh bien, qu'attends-tu pour filer ? Que je l'ai repêchée ?...”

« J'atteignis très vite une petite bourgade, et frappais à la porte de chez le rabbin. Bouleversé, effrayé, il murmura :

“Ne restez pas ici, jeune homme. Les Cosaques sont là : ils emmènent tous les garçons qui ont, comme vous, l'âge de porter les armes.

« — Rabbin, ils m'auront vite rattrapé. Ne pouvez-vous pas me cacher dans le grenier de votre synagogue ?...

— Et s'ils vous trouvent... nous serons tous tués ou déportés en Sibérie... Qu'Adonaï nous assure sa protection. Venez...”

« Et ce vieillard courageux m'a installé dans le grenier. Chaque jour, sa femme ou lui m'apportait une tasse de thé, un morceau de pain, car ils étaient fort pauvres. Puis, un après-midi, c'est leur fille qui assura ce service.

“Ne voudriez-vous pas quelques livres, le temps doit vous paraître long ici ?

« — Si, j'aimerais avoir le Zohar⁷⁷.”

« Elle sembla très étonnée par mon choix, mais ne répondit rien et disparut.

« Quelques instants après, le rabbin venait me rejoindre et nous avons étudié le Zohar ensemble. Je découvrais en cet homme un maître sage et clément ; ma prison devenait très agréable. Quand j'ai

su le nom de celui qui m'avait accueilli, j'ai compris qu'il était le petit-fils d'un des plus célèbres rabbins de Russie réputé pour ses miracles.

« Quelques mois plus tard, les Cosaques ayant quitté la région, je suis sorti de ma cachette. J'avais dix-neuf ans et ma barbe, que je n'ai jamais taillée, était déjà bien fournie. Deux bonnes raisons pour demander au rabbin et à son épouse la main de leur fille. Ils me donnèrent tous deux leur consentement. Et c'est ainsi, David, que *Charmé Fagélé*, ta mère, est devenue ma femme. Que Dieu m'accorde la grâce de la maintenir en vie à mes côtés jusqu'à l'âge de cent vingt ans... »

Je murmurai : « Amen. »

Mon père, après avoir longuement lissé sa belle barbe, a sorti sa montre de son gilet et s'est écrié :

— Pardonnez à ce vieux bavard ! Je vous ai fait veiller bien tard. Il est déjà trois heures du matin.

— Nous aimerions bien connaître encore quelques épisodes, si cela ne vous fatigue pas.

— Je vais faire un peu de thé, dit M^{me} Kálmán.

Mon père a continué son récit, et j'ai pensé qu'il avait fallu que j'attende le jour de mes fiançailles pour connaître sa vie...

« Pendant deux ans, j'ai poursuivi mes études auprès de ma femme. Mais j'étais inquiet sur le sort de papa. Je n'osais pas lui écrire à cause de la police ni y aller moi-même. Mon beau-père me proposa de le faire pour moi entre les fêtes de Pessach et de Chavouoth.

« Quand le rabbin est revenu, j'ai vu à son visage qu'il était porteur d'une mauvaise nouvelle :

« Éliahou, ton père est mort. On a respecté ses dernières volontés en l'enterrant aux côtés de ta mère. Deux stèles ont été posées sur leur tombe et en voici les textes : "Elle vécut pour le bonheur de ses enfants et de tous les Juifs." "Ici repose l'époux de la femme la plus pieuse d'Israël."

« Maintenant, plus rien ne me rattachait à ce sol dangereux pour moi et, avec ta mère, nous avons décidé de quitter la Russie.

« Nous sommes partis en direction du sud-ouest à pied, en évitant de prendre le train, car toutes les gares étaient placées sous la surveillance de la police.

« Ce fut un très long voyage ; nous avons connu beaucoup de misère avant de parvenir à la frontière polonaise. Des membres d'une communauté juive payèrent notre passage clandestin.

« En Pologne, on me procura de faux papiers assurant que j'étais né en Galicie, et dégagé du service militaire étant donné ma profession de rabbin. Il m'a fallu, d'ailleurs, passer des examens sévères devant une commission rabbinique avant d'être officiellement reconnu comme tel.

« Pendant plusieurs années, nous avons vécu dans un grand

dénuement. Mais Dieu nous récompensa en nous envoyant un fils, Éliazar⁷⁸.

« La Pologne ne manquait ni de Juifs ni de rabbins, et nous n'y étions pas aimés. Là, comme en Russie, des pogromes ravageaient sauvagement les communautés israélites. Aussi avons-nous *décidé* d'atteindre la Hongrie dont nous connaissions l'hospitalité.

« Nous sommes repartis à pied, faute d'argent, portant notre bébé à tour de rôle. La marche fut longue. Un jour ma femme m'annonça qu'elle attendait un autre enfant. Deux fois, Dieu nous avait bénis et je l'en remerciais ; mais cela nous a obligés à interrompre notre voyage, et j'acceptais un poste de rabbin dans une petite communauté de six familles. Notre chambre se trouvait dans une maison chrétienne : c'est là que l'enfant est né. Il avait reçu une trop misérable alimentation dans le ventre de sa mère et malgré l'aide des goym qui nous avaient apporté des chemises usagées pour l'envelopper ainsi que quelques œufs pour ma femme, le petit n'a pas eu la force de survivre.

« Et nous avons repris la route. Au bout de longs mois, nous sommes enfin entrés en Hongrie.

« Ces temps sont maintenant révolus et j'espère que jamais personne ne souffrira plus ce que nous avons supporté. Il n'y a plus de tsar en Russie. Celui qui l'avait combattu, l'empereur Guillaume, n'a pas conservé son trône... Sur cette terre, tout est vanité et parure de vent... Seuls les enseignements de Dieu sont éternels. »

Il était cinq heures du matin, et chez les Kalman, tous continuaient à poser des questions à mon père. Vers six heures, nous avons entendu sonner la cloche de l'église, et le curé qui était resté avec nous tout ce temps s'est levé :

— Dieu m'appelle, rabbin. Je vous quitte en vous remerciant de m'avoir invité et d'avoir raconté votre vie devant moi. Priez, comme je le ferai moi-même, pour qu'une véritable amitié naisse entre nos deux religions ; priez aussi pour la prospérité de tous les habitants de Csabrendek, sans distinction de confessions...

J'avais le cœur rempli d'aise. Quelle belle nuit nous venions de passer. Comment pourrais-je jamais oublier mes fiançailles ?

Quelques mois plus tard, en 1924, mon mariage a été célébré dans la synagogue de Csabrendek, sur les marches de laquelle nous nous étions fiancés.

Le temple était rempli de fleurs et ressemblait à une serre en pleine floraison, ce qui rendait Mancie très heureuse. Elle répétait, éblouie et fascinée comme une petite fille :

— Oh ! David, que c'est beau !

Des invités, des amis, des curieux étaient venus de partout, toutes les communautés environnantes étaient représentées. Le rabbin gémissait : « Ah ! si seulement ils étaient aussi assidus aux offices. »

Quand nous avons été assis sous le dais de velours rouge, frangé d'or, chacun dans le fauteuil des mariés, j'ai regardé Mancî. Elle faisait si jeune, si fragile dans sa robe blanche, sous son voile, que mon cœur a fondu de tendresse pour elle, et je me suis juré devant Dieu de lui éviter le plus possible les heurts de la vie. Quel tendre moment que celui où mon taleth nous a recouverts tous deux. Sous sa protection, il me semblait que nous étions sous la tente du Seigneur, et que plus rien ne pourrait nous arriver...

Après la cérémonie, j'ai cassé le verre dans lequel nous avions bu le vin. Ce geste est accompli pour rappeler la destruction du Temple. Pendant un instant, on doit oublier la joie de ce jour et se souvenir de l'anéantissement de Jérusalem qui nous a obligés à nous disperser et condamnés à vivre dans la Diaspora ⁶⁶.

À la sortie, la foule nous a acclamés. Je serrais doucement la main de ma femme qui tremblait d'émotion. Sur la dernière marche, une très vieille femme s'est approchée et nous a dit :

— Veuillez, je vous prie, accepter mes sincères condoléances.

Heureusement, Mancî n'a rien entendu, mais toute la journée je suis resté fâcheusement et superstitieusement impressionné par cet incident. Je n'éprouvais pour Mancî ni le coup de folie que j'avais eu pour la petite sœur ni l'amour que j'avais ressenti pour Maria, mais déjà s'éveillait en moi une profonde et réelle affection. J'imaginai que c'était les prémices du véritable amour conjugal et qu'il ne convenait pas d'aimer sa femme dans la folie de la passion. Des sentiments désordonnés sont rarement favorables à l'édification d'un foyer durable.

Mon beau-père avait bien fait les choses. Il avait même engagé un orchestre tzigane. Jusqu'au matin, les jeunes de toutes les confessions ont dansé des csardas endiablées.

Si mon père avait été le héros de la fête à mes fiançailles, c'est ma mère qui, à mon mariage, a retenu l'attention générale en nous parlant de sa jeunesse :

— Oui, mes enfants, ma lune de miel, je l'ai passée en Russie dans le grenier de la synagogue où votre père se cachait. Nous n'avons pas eu de voyage de noces. À cette époque, pour en faire un, il fallait être riche. Mais pourquoi s'éloigner pour être heureux ? Le bonheur, ce n'est pas une question de paysage, et mon déplacement le plus agréable, celui qui valait tous les voyages, je le faisais en montant rendre visite à mon mari qui étudiait, assis dans la paille. Il avait déjà une belle barbe toute noire et les chaumes y brillaient comme de petits morceaux d'or. Si vous saviez comme je le trouvais beau !

« Nous avons attendu deux ans pour faire ce « voyage de noces » en traversant à pied une grande partie de la Russie. Nous étions affamés, nos cœurs, remplis d'amour l'un pour l'autre, étaient tenaillés par la

peur de rencontrer les policiers et surtout des Cosaques. Montés sur leurs petits chevaux, ils arrivaient en faisant claquer leurs fouets de cuir et tombaient sur les Juifs comme des rapaces fondent sur leurs proies. Aussi le moindre bruit de galop d'un cheval faisait-il pâlir d'angoisse mon mari.

« David et vous, Mancî, et aussi les autres jeunes gens, et les maris, et les femmes, qui sont ici, sont sûrs de connaître l'amour, leurs cœurs en débordent. Mais moi, je crois que vous ne savez pas ce que c'est...

« Voyez-vous, il est très facile d'inviter sa femme à monter dans une voiture ou une charrette tirée par de bons chevaux, de prendre sa bien-aimée dans ses bras et de l'installer sur le siège, puis de venir s'asseoir près d'elle et de voyager ainsi, côte à côte, épaule contre épaule, main dans la main. Cela est très simple et il n'y a pas de raison de dire : « Voyez, comme nous nous aimons ! » Mais c'est bien autre chose de porter sa femme sur son dos durant des heures pour traverser des marécages, et en pleine nuit, de la mettre dans une vieille barque qui n'a plus de rame, de pousser cette barque à la nage d'une rive à l'autre de la Volga, de franchir ce fleuve au printemps quand les eaux charrient encore des glaçons qui s'entrechoquent.

« Voilà, je crois, de belles preuves d'amour ! Surtout si elles viennent d'un homme qui n'a pas d'autre but dans la vie que de servir Dieu, et dont les mains sont blanches et douces comme les feuillets de ses livres. Ce sont là les gestes que mon mari a accomplis pendant notre fuite, et ils ont touché mon cœur pour toujours.

« Je garde une grande reconnaissance à Dieu pour les joies que m'ont apportées nos premières années de mariage. Pourtant, elles ont été marquées par la souffrance et la misère. Le bonheur, mes enfants, peut exister dans la pauvreté.

« Lorsque le jour sera venu de retourner vers Adonai, nous serons riches de nos souvenirs et de quelques actions dont nous n'aurons pas eu à rougir, et que nous emporterons avec nous. »

J'avais rarement entendu ma mère parler aussi longuement, surtout en public, et j'en ai été touché. Sa sagesse était aussi profonde que celle de mon père. Je les ai regardés et enviés. Que Dieu veuille que mon mariage soit semblable au leur.

Son voisin de table s'est penché vers maman en souriant :

— Madame Tulman, vous me paraissez bien savante sur les choses de l'amour conjugal ; alors pouvez-vous me dire si un Juif aussi pieux que votre mari est capable d'aimer et d'embrasser sa femme comme nous le faisons nous, les autres hommes ?

Le rose de la confusion a fardé joliment le visage de Mamé. Elle m'a désigné :

— Voyez donc quel beau garçon mon mari m'a fait en m'embrassant !

Je ne pourrais pas ce soir-là me conduire de la même façon avec ma femme ! L'appartement de mes beaux-parents était entièrement occupé par la foule des invités venus d'autres endroits ; aussi allions-nous être obligés jusqu'à notre départ de coucher dans la même pièce que les parents de Mancini. Nos amis ne l'ignoraient pas et ils en ont profité pour nous faire remarquer que nous n'étions pas près de connaître les joies du mariage.

— Ne les écoutez pas, nous a dit ma mère, un peu d'abstinence ne nuit pas à l'amour. Comme mon mari devait rester chaste pendant qu'il étudiait la cabale, il ne s'approchait de moi que très rarement. J'ai dû attendre la fin de ces études qui ont duré neuf ans pour que notre vie devienne normale ! En comparaison, croyez-moi, vos quelques jours sont bien peu de chose...

Il était six heures du matin quand nous nous sommes retrouvés en famille, et maman, qui avait été si brillante, m'a semblé soudain bien fatiguée. Je l'ai fait s'étendre sur notre lit. Alors, elle nous a pris les mains à ma femme et à moi :

— Mes chers enfants, je souhaite que vous jouissiez de plus de confort que moi. Mais n'oubliez jamais que ce ne sont que des détails de peu d'importance. Si votre existence est bénie et éclairée par autant de joies spirituelles que l'a été la mienne, alors vous pourrez dire au soir de votre vie que vous avez été un couple heureux.

Elle a marqué un petit silence, puis a repris d'une voix douce comme un peu endormie : « Je crois que votre premier enfant sera une fille, telle est la volonté de Dieu... »

Et je l'ai vu faire discrètement de mystérieux signes sur le ventre de ma femme.

Deux larmes glissèrent lentement sur ses joues ridées, à la peau trop fine et déjà grise, aux traits tirés par la maladie. Et d'instinct, tout mon être s'est mis à trembler.

Environ quinze jours plus tard à Budapest, où j'avais repris ma place de premier chanter, j'ai installé ma femme dans un petit logement simple, mais très agréable. Tout de suite, Mancini m'a paru dépaycée. Cette ville trop grande pour elle l'affolait : elle avait peur de son mouvement, des voitures, du bruit, des gens, et j'avais l'impression qu'elle s'ennuyait beaucoup. Mancini était vive, son ménage lui prenait peu de temps et elle restait inactive à m'attendre, le nez à la fenêtre, d'où elle apercevait un arbre.

— S'il n'était pas là, me disait-elle, je croirais qu'ici il ne pousse que des maisons !

J'avais de grandes ambitions et cela lui faisait peur. Elle manquait d'audace en tout. Son amour était loin de ressembler aux élans passionnés et romantiques que j'avais connus avant elle. Mais je me souvenais des paroles de sagesse de ma mère et je comprenais très

bien qu'une femme n'était pas une maîtresse, et aussi que le temps de la passion était réservé à la jeunesse.

Dans ma nouvelle vie j'étais heureux, moins peut-être que je ne l'avais espéré, car autour de moi les calomnies continuaient à aller bon train. En me mariant, j'avais cru les faire cesser. Il n'en était rien et cela m'irritait. Ce que mes collègues semblaient le moins me pardonner, c'était surtout d'être revenu. Depuis j'y ai souvent songé et j'ai pensé que je devais être responsable, en partie, de leur attitude. Dieu me pardonne, mais j'étais très vaniteux de ma voix. Il est vrai que les louanges excessives que je continuais à recevoir me faisaient croire en mon talent. L'admiration sans mesure que les femmes me portaient m'a été très préjudiciable.

Je me souviens qu'à l'occasion d'un Yom-Kippour, la petite-fille de quatorze ans du président de la communauté m'a apporté, avant le service religieux, tous les bijoux de sa future dot.

— Tenez, monsieur le premier chantre, m'a-t-elle dit en me passant aux doigts ses bagues avec brillants, au cou ses chaînes, dans les mains ses anneaux d'or et ses bracelets, portez-les ce soir. Quand, paré comme le roi Salomon, vous sortirez le rouleau de la Thora du tabernacle, la cérémonie deviendra plus belle ! Elle prendra plus d'éclat !

C'était un enfantillage, mais entendant cela son grand-père s'est levé de son fauteuil présidentiel pour me dire :

— Prenez garde d'offenser Dieu en vous montrant, devant lui, ainsi paré !

J'ai été outré qu'il ait pu croire un instant que j'allais porter ces bijoux. Je les lui ai tendus en lui disant : « Il est un mal cuisant que j'ai constaté sous le soleil : c'est la richesse amassée pour le malheur de celui qui la possède. »

Le soir même j'avais oublié cette histoire. Quelques jours plus tard, le bruit courait que le premier chantre, le jeune marié, avait reçu de la petite fille du président tous les bijoux de sa dot. Peu à peu, les rumeurs les plus insensées se sont mises à circuler : je vivais dans l'adultère, et l'on citait des noms ! Alors que je réservais tous mes soins amoureux pour Mancé ! Le faux se mêlait au vrai. On rapportait que j'avais été maître d'hébreu dans un monastère et que j'étais deux fois renégat. On affirmait qu'après m'être converti au catholicisme, j'étais revenu par intérêt au judaïsme. Que j'avais eu des maîtresses chrétiennes...

Ah ! que je maudissais ma candeur, ma naïveté, qui m'avaient fait raconter ma vie aussi facilement à de soi-disant amis. Il est vrai que lorsqu'on me posait des questions, j'y répondais toujours franchement. Il ne me venait pas à l'esprit que la vérité pouvait être dangereuse. De tous côtés on m'accablait, et en dehors des amateurs de chant qui

venaient m'entendre, je ne plaisais à personne.

Les choristes étrangers me reprochaient d'être hongrois et d'en retirer des avantages et ceux nés à Budapest me traitaient de « Polak ». On m'accusait également d'entretenir des relations trop amicales avec des chrétiens.

Je rentrais chez moi les oreilles bourdonnantes de ces racontars. Je n'osais plus en parler à ma femme. La première fois que je l'avais fait, elle en avait paru tellement effrayée que j'ai préféré la laisser éloignée de tout cela. Il est vrai qu'elle attendait un bébé, et que cet état la rendait plus sensible et plus nerveuse.

Si bien que lorsqu'on m'a proposé une tournée de concerts religieux en Tchécoslovaquie, j'ai accepté. Le soir, ma femme s'est inquiétée :

— Tu vas me laisser seule dans cette ville, David ? Ce n'est pas possible !

— Mais non, je vais te conduire chez tes parents ; c'est là que tu mettras notre enfant au monde.

J'ai vendu le peu que nous possédions et j'ai abandonné Budapest presque avec soulagement. Quant à Mancî, elle ne cachait pas sa joie d'être revenue à Csabrendek dans sa famille :

— Ici, David, je me sens en sécurité. Je t'y attendrai sans impatience.

Je l'ai regardée. C'était la première fois que j'allais me séparer d'elle depuis un peu plus d'un an et je ne ressentais pas ce déchirement qu'on éprouve lorsqu'on quitte son amour. Malgré la tendresse affectueuse que j'avais pour elle, je commençais à prendre conscience que je ne l'aimais pas comme il aurait fallu, et que je regretterais, peut-être, un jour de m'être marié. Mais mon caractère heureux m'a permis de continuer à me persuader que l'amour-passion n'était pas indispensable au bonheur d'un rabbin. Puis je me suis dit que je n'y pouvais plus rien, que mes études, mon futur ministère, les soucis de mon ménage combleraient mon temps, et enfin, que l'âge venu, la sérénité m'aiderait à transformer un mariage conclu un peu hâtivement en une union solide et heureuse.

Après avoir laissé ma femme auprès de ses parents, je me suis arrêté un moment chez les miens. J'étais bien souvent parti en voyage sans aller les visiter, mais je ne savais pourquoi aujourd'hui il me semblait que je n'aurais ni le cœur ni l'esprit tranquilles si je ne le faisais pas.

Ma chère Mamé m'a paru plus lasse que d'habitude : son visage avait pris la couleur de cire vieillie des bougies, à moitié consumées, que l'on a oubliées dans un chandelier. Mais que ses yeux étaient purs et tendres !...

J'ai quitté la maison paternelle à la fin de l'après-midi. Mes

parents, mes sœurs, Caroline et Frieda, m'ont accompagné sur la route qui menait à la gare. Puis mes sœurs sont rentrées avec mon père, mais maman est restée près de moi. J'étais inquiet, car je redoutais pour elle la fatigue de cette marche. À mes côtés, elle trottnait, heureuse, de son petit pas encore rapide malgré son essoufflement. Je l'ai regardée : comme elle avait changé !

— Mamé, arrête-toi ici. Disons nous au revoir.

— Non, non, laisse-moi faire encore quelques pas près de toi.

Jamais elle ne s'était montrée aussi tendre. Sans cesse, elle interrompait sa marche pour m'embrasser.

— Mon petit, te voilà encore sur les routes... Il faudra bien que tu t'arrêtes un jour. On ne fonde pas une famille en courant les chemins...

— Ne t'inquiète pas, maman, je suis très jeune. Il n'est pas mauvais qu'un homme connaisse un peu le monde.

Elle s'est arrêtée ;

— À ton âge, ton père et moi ne nous séparions pas. C'est ensemble que nous apprenions le monde. N'oublie jamais qu'il n'est pas bon qu'un mari ait des souvenirs que sa femme ne puisse partager...

Elle a soupiré :

— Enfin, mon petit, je sais que tu es savant et d'un bon jugement, mais je te dis les choses que mon expérience m'a enseignées.

Chère maman, elle s'excusait de mieux connaître la vie que moi. Que ne l'ai-je écoutée !...

Je l'ai prise dans mes bras, je l'ai serrée et elle m'a paru très fragile... Elle était devenue toute menue...

Elle riait comme une jeune fille :

— Tu vas me casser, mon garçon...

Je l'ai quittée. Plusieurs fois, je me suis retourné. Elle se tenait au même endroit, elle agitait sa main, déjà à demi paralysée par la douleur. Au bout de quelques minutes, elle n'était plus qu'un point noir de plus en plus petit sur le chemin... Maman s'en retournait vers sa maison, elle avait repris sa marche de toujours et chacun de ses pas l'éloignait de moi. Immobile sur la route, j'ai attendu que le petit point noir disparaisse complètement à l'horizon... Comme je l'aimais ! Alors mon cœur a été saisi par la main inexorable de l'angoisse, une main qui ne desserrerait son étreinte que plus tard...

16. Et mon père m'a quitté

Dans le train qui m'emmenait vers Prague, je n'étais pas heureux. Les ténèbres régnaient en moi, ma pensée était confuse. J'avais le sentiment de fuir quelque chose, mais je ne savais pas quoi ? J'étais persuadé d'avoir donné ma démission de premier chantre afin d'échapper aux cancans. Mais aujourd'hui encore je ne suis pas convaincu d'avoir été très honnête avec moi-même. Je n'étais tout de même pas suffisamment hypocrite pour ne pas me rendre compte que lorsque je rentrais chez moi et m'asseyais devant mes livres, leur étude ne me comblait pas. Je copiais les gestes de mon père, mais je ne possédais ni sa sagesse ni sa pureté. Comment, alors, ne pas nourrir quelques inquiétudes sur mon avenir ?

En traversant la Tchécoslovaquie, j'ai éprouvé un sentiment d'amertume. Je comprenais mieux comment mon malheureux pays, la Hongrie, avait été découpé, morcelé, par le traité de Trianon. Ainsi mon cher Kurtakeszi était annexé au territoire où je me trouvais. C'était peut-être un peu enfantin, mais j'avais l'impression que de la sorte mes souvenirs étaient passés à l'étranger, à la manière des déserteurs.

Quand le train s'est arrêté à Pozsony et que j'ai lu sur la gare son nouveau nom : « Bratislava », mon cœur s'est serré et les larmes me sont montées aux yeux. Cette ville recelait tant de souvenirs : l'école du rabbin Sofer, mes retrouvailles avec Saul, le « philosophe »... Là un soir, pour être allé respirer la fumée de *l'Orient-Express*, j'avais rencontré l'amour noble et désintéressé de Maria... À présent, cette ville portait un nom étranger. Que le pouvoir de la guerre qui bouleverse les hommes et leurs frontières m'apparaissait redoutable !

C'est déprimé que je suis arrivé à Prague, la ville légendaire du Golem.

Je me suis promené dans ce qui fut l'ancien ghetto juif de cette grande cité de Bohême. On prétend qu'au Moyen Âge, dans ce lieu marécageux à l'atmosphère fantastique où croissait une végétation vénéneuse et étrange, fleurissaient aussi la sorcellerie et la superstition.

Les Juifs, qui portaient cousu à leur vêtement un morceau d'étoffe jaune pour les distinguer du reste de la population, étaient parqués entre les hautes murailles de l'espace qui leur était réservé. Ils n'avaient le droit d'en sortir qu'à des heures très précises, et dans la

ville devaient céder le pas à tous, saluer humblement les nobles...

J'ai visité avec émotion la vieille synagogue Alteneue où se trouve le fauteuil dans lequel le grand rabbin créateur du Golem s'était assis. C'était étonnant de le voir entouré de grille comme une tombe et j'en ai demandé la raison au chamess qui m'accompagnait.

— Il en est ainsi parce que, jusqu'au jour du jugement dernier, aucun être humain ne doit s'y asseoir.

C'était un vieil homme, un peu sourd, aux yeux vifs au fond de ses orbites creuses, bien abrités sous de broussailleux sourcils. Il les fronça sévèrement en me regardant :

— Connaissez-vous l'histoire du Golem ?

— Comme tout le monde.

— Alors, vous la connaissez mal. Asseyez-vous, jeune homme, et écoutez-moi. Je vais vous la raconter telle que mon père me l'a dite et tout comme la lui avait apprise son grand-père. Aussi cela remonte-t-il très loin...

Il a hoché la tête et sa maigre barbiche a suivi le mouvement :

— Il y a un peu moins de quatre siècles, Prague était le centre de ralliement des Juifs, la croisée de leurs chemins en Europe. ⁶⁷

Le roi Rodolphe II de Habsbourg, qui régnait dans les années 1580 en Bohême, se montrait assez tolérant et appréciait beaucoup les mérites du grand rabbin Judas Lôw, chef de la communauté juive à cette époque, un homme très pieux et très savant, mais surtout un remarquable cabaliste.

« Les catholiques, eux, se groupaient autour de leur cardinal Jean Sylvestre, car Prague était également un des hauts lieux du catholicisme en Europe centrale.

« Le grand rabbin Lôw avait libre accès auprès du roi qui appréciait grandement sa sagesse et sollicitait fréquemment son avis. Ce château fort, le Hradschin, résidence des souverains tchèques, était entouré de fossés où l'on élevait des animaux sauvages et des fauves ; aujourd'hui encore, on chuchote que les adversaires de Rodolphe II y finissaient souvent leur vie.

« La bienveillance et l'intérêt du roi pour un Juif déplaisaient fort au cardinal qui intrigua en vue de nuire à ce dernier. Ses efforts étant demeurés sans résultats, il a ordonné à son clergé de prêcher l'intolérance du haut de toutes les chaires et de rendre les Juifs responsables de tous les malheurs du pays. Enflammés par la parole de leurs prêtres, les catholiques firent éclater des bagarres meurtrières pour nous qui ne possédions pas d'armes.

« Enfin, ce cardinal avait fait dresser une croix au milieu du pont de la Moldau⁶⁷ qui reliait le ghetto au centre gouvernemental de la capitale. Ainsi, les Juifs qui étaient obligés de passer le pont ne pouvaient pas ignorer cette croix qui portait en hébreu l'inscription

suivante : « *Kadosch, kadosch, kadosch, Adonai Zébaoth* »

« Je ne vous apprendrai rien en vous disant que ces mots sont pour nous une invocation sacrée. La voir figurer sur ce calvaire était une dérision, une injure, un sacrilège. Mais le cardinal voulait justifier aux yeux du roi, le prétexte d'un pogrom.

« Cette année-là, vers 5340 pour les Juifs, 1580 pour les chrétiens, les fêtes de Pessach tombaient le jeudi précédant les fêtes de Pâques catholiques. ⁶⁸

« Le mercredi soir, le grand rabbin Lôw s'apprêtait avec quelques amis à célébrer le Seder. Le cœur joyeux, après avoir rempli de vin le hanap réservé au prophète Élie, il prononça la prière rituelle, puis s'avança vers la porte pour l'ouvrir afin que l'émissaire d'Adonai puisse entrer s'il le souhaitait. Ses amis et tous les autres Juifs de Bohême attribuaient une telle sagesse et un tel pouvoir à leur grand rabbin qu'ils étaient certains qu'à chaque Seder Élie lui accordait l'immense faveur de se manifester quelques secondes à sa vue. »

J'ai pensé : « Que ne s'est-il manifesté à moi... J'aurais eu de la chance pour toute ma vie ! »

— Ce soir, au moment où il entrebâillait la porte, une soudaine angoisse s'empara du cœur du rabbin Lôw. Irrésistiblement, mû par une prémonition, il se précipita sur l'heure dans la synagogue et tremblant d'effroi se dirigea droit vers le tabernacle pour en vérifier le contenu. Là, cachée entre les rouleaux de la Thora, il aperçut la fiole de vin kascher destiné à célébrer le kidousch⁷⁹. Ce n'était certes pas l'endroit où le ranger. Intrigué par ce fait insolite, le rabbin voulut goûter le vin suspect : c'était du sang de bœuf ; soupçonnant alors la vérité, il s'empressa d'échanger ce sang contre de l'authentique vin kascher et remit sa fiole où il l'avait trouvée.

« Puis, soulagé, il revint se mêler à ses invités.

« Le lendemain, jeudi, en plein office de Pessach, le cardinal escorté d'une troupe menaçante de soldats en armes et guidé par un moine fanatique, dont on murmurait qu'il était un juif, fit irruption dans le temple.

« La consternation et la peur s'abattirent sur les fidèles.

« Le religieux s'avança vers le tabernacle et en sortit la bouteille qu'il y avait cachée quelques jours auparavant. Il la présenta au cardinal et désignant le grand rabbin, dit :

“Voyez, monsieur le Cardinal... cet homme est un assassin qui pour célébrer sa pâque maudite a fait couler le sang des innocents, car c'est du sang d'enfant chrétien que contient ce flacon.”

Cela avait beau être une accusation que je connaissais bien, elle m'a fait trembler.

— Le grand rabbin, méprisant, toisa son accusateur du haut de sa taille et tonna :

“Tu n’es qu’un menteur, renégat, et ton cardinal aussi. Cette bouteille ne contient que du vin. Ouvre-la et goûte ! Toi, le converti, tu devrais savoir qu’il est dit dans nos écritures : “Vous ne mangerez dans toutes vos demeures aucune espèce de sang... Toute personne qui aura mangé d’un sang quelconque sera retranchée de son peuple⁶⁹.”

« Et c’est dans la confusion que le cardinal et ses troupes se retirèrent.

« Mais le grand rabbin avait compris que l’éminence et son séide, humiliés, ne s’en tiendraient pas là et saisiraient la première occasion pour se venger.

« Il allait falloir qu’il concentre toutes ses forces pour protéger ses administrés. Et devant une situation aussi grave, le grand rabbin a jeûné pour purifier son corps afin de pouvoir consulter la cabale. »

Je n’avais aucune peine à imaginer mon père dans une situation semblable...

— Et ce Vendredi saint, une foule de gens venus de partout, des faubourgs et des environs, s’était massée au pied de la croix pour écouter, disaient-ils, le prêche de son Éminence le Cardinal. Leur allure n’avait rien de comparable avec celle de pieux pénitents. Certains, parmi eux, étaient grossièrement ivres.

« C’est à ce moment que circula le bruit que le lendemain le pogrom purificateur aurait lieu. On vit alors surgir des bâtons, des gourdins, des faux, des fourches, et la foule se mit à vociférer, à crier :

“Demain les Juifs paieront leurs crimes ! À mort les crucificateurs de Notre-Seigneur Jésus-Christ !...”

« En grondant, cette populace se dispersa lentement.

« Terrorisés, les habitants du ghetto se rassemblèrent devant la maison du grand rabbin, le suppliant de leur venir en aide, de prier Dieu pour eux.

« Bouleversé par leur peur et les événements qui se préparaient, le rabbin monta dans le grenier de la synagogue et demanda au plus robuste de ses baschurs de lui apporter plusieurs seaux d’argile. Après avoir posté à l’extérieur un garçon en sentinelle, il s’enferma dans cette soupente.

« En ce vendredi soir, le temple était bourré de Juifs inquiets qui attendaient que le grand rabbin commence le service. Mais il ne venait pas. On chuchotait qu’il était allé trouver le roi. “À cette heure, c’est impossible. – Alors il est allé implorer le cardinal.” Pas davantage. Un homme plus affolé que les autres dit : “Et s’il s’était enfui ?”

« Les minutes et les quarts d’heure passaient ; le ministre officiant se décida, à l’encontre de toutes les règles, à commencer l’office.

« De sa voix grave, il entonna le psaume CXII¹ qui sert d’introduction à l’office du vendredi soir : “Il est beau de rendre grâce à l’Éternel, de chanter en l’honneur de ton nom, ô Dieu suprême,

d'annoncer, dès le matin, ta bonté et ta bienveillance pendant les nuits...”

« Il avait presque terminé qu'enfin le grand rabbin Lôw entra d'un pas rapide en chantant à pleine voix le même Psaume... » Sa lévite et sa barbe étaient maculées de terre, et devant la porte du temple se tenait à présent un être extraordinaire, un véritable géant, si grand qu'il en bouchait l'entrée. Les Juifs qui n'avaient pu, faute de place, pénétrer dans la synagogue le contemplaient remplis d'admiration ainsi que d'une certaine terreur pour sa haute stature, et lui posaient mille questions. Il ne répondait à aucune et se contentait d'interdire le passage, dans un sens comme dans l'autre.

« Après avoir célébré l'office, le rabbin s'est dirigé vers la sortie et cria :

“Golan !

“— Oui, maître, répondit le géant qui avait une voix aussi forte que celle du tonnerre.⁷⁰

“— Laisse sortir les Juifs du temple ! Tous les habitants de ce quartier sont tes amis. Ne l'oublie pas et suis-moi.”

« De son pas pesant, qui ébranlait le sol, le Golem accompagnait son maître. Tous le suivirent, et quand le rabbin rentra chez lui, le Golem se mit devant sa porte.

« Alors la foule murmura :

“D'où vient celui-là ? De la géhenne ? Oh non ! Il est né de la sainte cabale...”

« Et ils se dispersèrent, moins inquiets.

« Le dimanche matin, le peuple de Prague, grondant, se rassembla sur le pont de la Moldau pour attendre l'ordre d'envahir le ghetto et de massacrer les Juifs. La foule surexcitée était impatiente et déjà avinée.

« C'est alors qu'apparut, à l'autre bout du pont, venant du ghetto, le grand rabbin précédé du Golem qui tenait à la main une énorme barre de fer.

« Le maître dit :

“Va, Golem, et exécute mes ordres.”

« Il a répondu :

“J'obéis, Rabbi...”

« Et le géant s'avança jusqu'au milieu du pont, puis il leva sa masse de fer et le pont fut brisé en deux comme une coque de noix. Le bruit fut épouvantable. Des cris de peur, de douleur et de détresse s'élevèrent de la foule des émeutiers.

« C'est ainsi que ce jour-là l'extermination des Juifs n'eut pas lieu.

« Le roi, atterré, apprenant l'incroyable nouvelle, manda le rabbin qui ne daigna pas se déranger. Et malheur à celui qui aurait essayé d'entrer dans sa demeure, car le Golem la gardait.

« Dans Prague, il n'était plus question de pogrome et beaucoup cherchèrent à se réconcilier avec ces Juifs protégés par la redoutable puissance du colosse. Au bout de quelque temps, le rabbin s'est rendu de son propre gré chez le roi. Il lui dit :

“Sire, notre Dieu a montré son pouvoir. Le Golem continuera à veiller sur le ghetto et à le défendre aussi longtemps que le cardinal n'aura pas donné sa parole de ne plus lancer contre nous d'anathème et de faire cesser toutes persécutions.”

« Quand le rabbin est sorti, tête haute, la garde royale lui a présenté les armes.

« Depuis ce jour, la concorde régna à nouveau dans Prague.

« Cependant, pour le grand rabbin tout n'était pas terminé. Il avait une fille, belle, douce et charitable, qui traitait le Golem avec une grande gentillesse. Si bien qu'un jour le géant est venu s'agenouiller devant son maître :

“Rabbi, autorise-moi à aimer ta fille.”

« Effrayé, le grand rabbin contempla son redoutable serviteur et mesura les conséquences de sa passion.

“Golem, tu n'es pas un homme semblable aux autres. Sous ta langue, se trouve un petit parchemin portant la formule magique qui t'insuffla la vie. Mais tu n'es qu'un instrument ; ainsi l'a voulu Dieu : tu n'appartiens qu'à lui.

“— Rabbi, Rabbi, si je n'ai pas le droit d'aimer, tue-moi !” La souffrance du Golem semblait si grande et si réelle que, pris de pitié, le grand rabbin se leva :

“Suis-moi, Golem. Tu vas retrouver la paix.”

« Ils montèrent ensemble dans le grenier de la synagogue et le Rabbi une seconde fois s'y enferma.

« Quand le Golem se déplaçait, la foule le suivait. Aussi, comme d'habitude, massée devant le temple, attendait-elle le retour du grand rabbin. Celui-ci réapparut, pâle et triste. Il ferma à double tour l'entrée du grenier, puis se tourna vers la foule et lui dit :

“Maudit soit à jamais celui qui aujourd'hui, ou dans les ans à venir, ouvrira cette porte, franchira ce seuil...”

« Et le peuple des Juifs répondit : Amen « Ainsi se termine l'histoire du Golem. »

— Et le secret du grand rabbin n'a pas été découvert ?

— Jamais. La chronique rapporte que chaque fois que des réparations ont dû être entreprises dans la synagogue, les ouvriers n'ont pu pénétrer dans ce grenier interdit.

« Je puis vous raconter encore une étrange histoire. Quelque cent ans plus tard, les érudits de ce temps insistèrent auprès du gouvernement pour que leur soit donnée la mission d'éclaircir le mystère de l'existence du Golem. Ce qui fut fait.

« Comme seul un rabbin pouvait tenter de pénétrer dans cet endroit maudit, on demanda à celui qui était en poste de rechercher les restes du Golem ou un peu de l'argile ayant servi à le fabriquer, et de vérifier si les candélabres, utilisés par le rabbin Low la nuit de la création, étaient restés sur place.

« Ayant accepté cette mission, pendant trois jours et trois nuits, assisté des membres de sa communauté, le rabbin jeûna. Au matin du quatrième jour, devant un représentant du gouvernement, des officiers, des historiens, on appliqua une échelle sur la façade. Lentement, le rabbin monta, tandis que les Juifs récitaient des psaumes. Parvenu au premier, il introduisit la clé dans la serrure rouillée. Elle tourna en grinçant. Il entrebâilla la porte et regarda à l'intérieur. Alors il poussa un cri, referma vivement cette porte et se protégeant les yeux comme un homme qui vient d'être aveuglé, il s'écria :

“Oh ! malheur ! malheur !...”

« Et du haut de l'échelle, il étendit la main en disant :

“Maudit soit celui qui découvrira ce secret !”

« Et la foule des Juifs, comme leurs ancêtres l'avaient fait, plusieurs centaines d'années auparavant, répondit “Amen”.

« Puis, sans un mot, le rabbin pénétra dans le temple et s'abîma dans la prière. On devait le retrouver mort le lendemain sur les marches du tabernacle.

« Dans les archives de Prague et celles du cimetière, on retrouve trace du grand rabbin Low, mais rien qui puisse établir avec certitude l'existence du Golem. Cependant les annales de la ville nous révèlent qu'à l'époque où a vécu le grand cabaliste il s'est produit un important mouvement antisémite, et il est mentionné qu'une apparition miraculeuse sauva les Juifs du massacre.

« C'est à vous d'en conclure ce qu'il vous plaira, mais pour moi je crois que tout est possible à Dieu... »

Et dans la vieille synagogue, les yeux du chamess brûlaient d'un feu aussi étrange que son histoire. C'est un récit que je n'ai jamais oublié.

Quelque vingt ans plus tard, lorsque les nazis occupèrent la Tchécoslovaquie, ils épargnèrent la synagogue Alteneue, car Adolf Hitler avait, paraît-il, décidé, après l'extermination totale des Juifs, d'en faire un musée Israélite afin de conserver l'histoire d'un peuple disparu...

Le chamess, qui m'avait pris en amitié, me fit ensuite visiter la maison de notre communauté et traverser l'ancien ghetto ; c'est le pèlerinage devenu classique que font tous les Juifs pieux qui passent par Prague. Ma dernière visite a été pour le cimetière où se trouve la tombe du grand rabbin Lôw et pour la croix du pont de la Moldau qui

porte l'inscription hébraïque : « *Kadosch, kadosch, kadosch, Adonai Zébaath.* »

Mon père, que j'avais informé de mon intention de séjourner à Prague, m'avait instamment recommandé d'aller prier pour la guérison de ma mère sur la sépulture du rabbin Lôw. Et je n'y ai pas manqué. Je crois qu'il y a des lieux saints qui sont si propices à la prière qu'elle s'élève alors avec facilité et monte vers Dieu, notre Père, comme les volutes de fumée d'un holocauste. Et cet après-midi-là j'ai imploré Dieu, comme il me semblait ne l'avoir jamais fait.

En évoquant cet instant privilégié, une grande et chaude poussée d'amour reconnaissant monta dans toute sa plénitude de mon âme vers l'Éternel.

Pendant les quelques mois qui ont suivi cette prière, les lettres de mon père et de mes sœurs ont fait état d'une réelle amélioration de la santé de ma chère maman et ont calmé mes inquiétudes. Ma série de concerts de chants sacrés à Prague s'est échelonnée sur plusieurs semaines, ensuite j'ai débuté une tournée qui m'a conduit dans d'autres villes et des bourgades, pour se terminer à Kassa, devenue Kosice, où la population était à forte majorité hongroise. J'avais signé un engagement pour la durée des grandes fêtes du Nouvel An et de Kippour, mais j'y suis resté près de trois mois et je dois dire que j'y ai été très heureux. Les nouvelles que je recevais de chez moi étaient excellentes : ma femme, dont la grossesse se passait fort bien, allait souvent à Némès-Szalók et m'assurait que la santé de ma mère continuait à s'améliorer chaque semaine.

Ce fut une halte paisible dans ma vie. Je menais là une existence régulière, presque monastique, entre mon hôtel, la synagogue où j'officiais et la bibliothèque où j'étudiais.

Cette paix intérieure m'était très salubre. Je disposais de longs moments de loisirs qui me permettaient de faire sur moi-même d'utiles retours et d'examiner sans passion ma situation actuelle : j'étais marié, j'allais être père. Je comprenais qu'il ne m'était plus possible de me conduire comme un éternel étudiant, un Éternel errant. Et je réalisais que si je n'avais pas eu tort d'accepter cette tournée, malgré tout le plaisir que j'en ressentais, je ne devais pas en accepter d'autres. En courant les routes depuis l'âge de huit ans et demi, j'avais pris le goût de l'aventure, et il s'accorde mal avec celui du mariage ! Ma mère avait raison : il n'est pas souhaitable qu'un mari vive trop longtemps loin de sa femme.

Le matin du treizième jour du mois d'Élul *, c'était un mardi, des membres de la communauté sont venus me chercher à mon hôtel :

— Venez avec nous, Victor, faire une promenade en automobile ; nous rentrerons ce soir.

Je ne savais pourquoi, mais j'étais hésitant ; ils ont insisté :

— Sortez un peu de vos livres, vous allez devenir jaune comme leur papier... Regardez quelle belle journée d'automne se prépare...

Le soleil, encore chaud, enveloppait la campagne d'une lumière dorée et joyeuse. Ces hommes étaient sympathiques, ils avaient eu la bonne pensée de venir me chercher. Pourquoi leur refuser ? Et je les ai suivis.

Nous avons déjeuné – fort bien – dans une auberge dont le patron était juif. Le soleil de midi tenait ses promesses du matin ; il faisait un temps admirable, chaud, même les feuillages semblaient ciselés dans tous les tons de cuivre du roux au jaune d'or brûlant. Je ne savais pourquoi, mais cette douceur du ciel et de la lumière me portait à la mélancolie.

Mes amis, eux, se laissaient aller à leur bien-être :

— N'est-on pas bien ici ! Quelle bonne cuisine et quels vins excellents ! Ce tokay⁷¹ est un don de Dieu ! a dit l'un d'eux.

— À ce paysage, il ne manque qu'une jeunesse en costume brodé ! a remarqué l'autre.

À moi aussi il manquait quelque chose, mais je n'aurais pu dire exactement quoi.

« Buons une flûte de champagne, et le monde va danser dans ses bulles », a proposé l'un de mes amis en pleine exaltation.

Après l'avoir bu, nous avons pris la route du retour. Quand notre auto est entrée dans les faubourgs de Kosice, il était huit heures ; alors j'ai dit :

— Je dois assister au service religieux.

— Mais vous ne chantez pas ce soir, a remarqué l'un de mes compagnons.

— Non, mais j'ai besoin d'entrer dans la synagogue. Si cela vous convient, vous pouvez m'accompagner.

Dans leur regard est passé un certain étonnement, mais ils m'ont suivi.

En entrant dans le temple, j'ai été saisi d'un curieux frisson, long et profond. Lentement, il parcourait tous mes membres ; on aurait dit qu'il prenait possession de mon corps avec solennité. J'ai demandé au président de la communauté l'autorisation de prendre ma place et de célébrer cet office avec toute la pompe d'un jour de cérémonie.

— Volontiers ; mais pour quelle raison désirez-vous conférer une telle solennité à ce service ?

— Je dois célébrer un anniversaire pour le repos d'une âme qui m'est chère.

En faisant spontanément cette réponse, j'ai réalisé ce que je disais et j'en ai été profondément étonné.

Le président, inquiet, a insisté :

— Mais vos parents sont encore en vie ?

— Oui, monsieur le président. Pourtant, je sais que je dois célébrer cet anniversaire.

Autour de moi, tous semblaient impressionnés. Je ne l'étais pas. J'éprouvais une sensation étrange de dédoublement. J'assistais à un événement qui échappait à mon contrôle, je prononçais des paroles que je n'avais pas pensées et je me sentais habité par une volonté qui n'était pas la mienne.

J'ai chanté avec une émotion si forte que ma voix était traversée de sanglots. Mes amis avaient oublié la joie de la journée et leurs yeux se mouillaient de larmes. Après la prière, ils m'ont embrassé comme on le fait pour l'ami qui a perdu un être cher.

À la sortie, sur les marches du temple, l'un d'eux m'a dit :

— Vous conviendrez que c'est une drôle d'idée que de terminer une plaisante journée en célébrant l'anniversaire d'un décès qui n'a pas eu lieu !

J'ai acquiescé, et mon ami a ajouté :

— Venez avec nous ; nous allons finir la soirée dans un *café* que je connais. La musique y est excellente et l'on y danse...

J'ai refusé. Il me fallait être seul. Je n'étais pas triste. La mélancolie qui m'avait hanté toute la journée *faisait* place maintenant à une grande fatigue, à une sorte de courbature qui aurait succédé à un violent accès de fièvre. Et je suis rentré. Chez moi, *j'ai* sombré dans le sommeil, tel un nageur épuisé s'enfonce dans une eau noire qui se referme sur lui et le berce...

Maintenant, les fêtes approchaient et je m'y préparais avec une grande sérénité. Mon père m'avait écrit que ma mère se trouvait bien, mieux qu'elle ne l'avait jamais été. Le jour de Yom-Kippour, la synagogue était pleine ; on avait dû laisser la porte ouverte pour que ceux qui n'avaient pu y trouver de place entendent l'office, depuis le perron. Le temple était éclairé à l'électricité, mais sur l'autel, de chaque côté, brûlaient les cierges rituels.

J'ai commencé à chanter devant le tabernacle comme d'habitude avec une réelle piété, mais insensiblement je me sentis gagné par une sorte d'extase qui m'éloignait du monde extérieur. C'est alors que la flamme du cierge le plus proche de moi a un instant vacillé, puis, comme mouchée par une main invisible, s'est éteinte. Un mince filet de fumée s'est échappé de sa mèche incandescente et s'est élevé vers le ciel de la synagogue. J'ai supposé que mon souffle en avait été le responsable, mais cela ne m'a pas évité d'être envahi par un sentiment d'effroi incontrôlable !

Tous les fidèles avaient vu le cierge s'éteindre ; j'ai perçu leur émoi qui est venu s'ajouter à mon trouble. Sur les galeries, contre la balustrade, les femmes, en habits de fêtes, parées de leurs bijoux, se sont rapprochées les unes des autres, inquiètes, et se sont penchées si

dangereusement qu'on a pu entendre le bois craquer. Comme une aile noire, le vent de la panique est passé sur l'assistance et l'a obscurcie. Alors le rabbin s'est adressé à elle :

— Mes chers amis, ne vous laissez pas aller à des sentiments incontrôlés. Il ne s'agit pas obligatoirement d'un mauvais présage... Mais il est certain qu'un avertissement vient de nous être donné. Priez tous avec moi pour que l'esprit du mal s'éloigne de notre communauté et pour obtenir le pardon de nos péchés.

Je me tenais encore devant l'autel, pâle, l'esprit absent, si étrangement loin que les paroles du rabbin sont parvenues à mon oreille comme si elles avaient dû traverser un long couloir sans fin...

C'est dans cet état second que j'ai terminé le service.

À la sortie de la synagogue, on s'est pressé autour de moi en me recommandant de ne pas prendre cet incident au tragique et l'on m'a invité à dîner. Je me trouvais dans l'impossibilité d'accepter.

En rentrant à l'hôtel, une lettre m'attendait : les bons vœux de Frieda, qui m'écrivait, disait-elle, au nom de tous.

Je ne savais pourquoi, mais je n'avais plus qu'une seule hâte : retourner chez mes parents. La dernière vision de ma mère devenant un petit point noir sur la route m'obsédait.

Les fêtes passées, j'ai pu quitter la Tchécoslovaquie qui ne présentait plus pour moi aucun intérêt et j'allais chez mes parents. Arrivé à destination, j'ai laissé mes bagages à la consigne et j'ai pris la route de Némès-Szalók en chantant les cantiques de mon enfance. J'étais heureux ; enfin, j'allais revoir maman...

En entrant, la première chose que j'ai aperçue a été comme toujours le large dos de mon père penché sur ses livres. En entendant mon pas, il s'est retourné, s'est levé et m'a dit d'une voix chaude, presque caressante :

— *Chalom Alechem*, mon fils !

Ému par la tendresse inhabituelle de son accueil, je l'ai regardé attentivement. Il m'a semblé avoir bien vieilli. Comme sa barbe avait blanchi et même ses sourcils ! Il s'est de nouveau assis à sa table, ses yeux ont erré un moment sur ses livres aux pages ouvertes, puis il a relevé la tête et m'a regardé avec une grande douceur et une profonde tristesse.

Je n'osais pas comprendre. Ce n'était pas possible...

Alors mes sœurs sont entrées et se sont jetées dans mes bras en pleurant. Je savais ce que tout cela signifiait. Je le savais, mais je le refusais, et comme un enfant j'ai balbutié :

— Maman ?

Mon père s'est levé, de grosses larmes roulaient le long de son nez, dans les sillons de ses rides, pour se perdre dans sa barbe.

— Oui, mon fils. Dieu nous l'avait donnée et Dieu nous l'a

reprise...

Un vide atroce s'est creusé en moi et je me suis jeté en sanglotant sur le lit de ma chère Mamé.

Au bout d'un moment, j'ai senti la main de mon père se poser avec une grande douceur sur mon épaule :

— Viens, mon garçon. Allons la visiter ensemble, elle nous attend...

Nous sommes entrés au cimetière. La tombe était recouverte d'une terre encore fraîche... J'ai baisé cette terre. Je me suis relevé et après avoir prononcé le kaddish, j'ai retrouvé un peu de calme pour interroger mon père :

— À quel moment le malheur est-il arrivé ?

— Le treizième jour du mois d'Élul !

— Je le savais...

Et je lui ai raconté ma journée.

Il a hoché la tête avec un certain contentement, sans étonnement, comme quelqu'un qui a envoyé un message et a constaté qu'il est bien parvenu.

— Mais pourquoi me l'avoir caché ?

— Elle nous l'avait demandé. Elle a dit : "David ne devra pas apprendre l'événement avant la fin des fêtes ; cela l'obligerait à rompre son engagement." Puis ta mère s'est tournée vers moi, et ses dernières paroles ont été : " Ô Éliahou, s'il n'est pas toujours agréable d'être constamment en présence de sa femme, combien il doit être incommode de ne plus l'avoir auprès de soi..."

« Ensuite, discrètement, à l'image de sa vie, elle s'est endormie pour toujours... »

Nous avons repris le chemin de la maison.

— Dis-moi, David, comment s'est déroulé le service de Yom-Kippour à Kassa ?

Je lui ai raconté que j'avais soufflé un cierge involontairement et les conclusions qu'en avait tirées le rabbin.

— Loué soit Dieu, mon message t'est parvenu. Ce soir-là, j'ai pensé fortement à toi et prié Dieu de t'envoyer un signe afin que tu ressenties toute la gravité du moment et que tu sois fortifié dans la ferveur de ta prière.

Jamais mon père ne m'avait paru plus grand que sur ce chemin, et jamais je ne m'étais senti si petit en face de lui.

Oui, j'en ai la certitude, l'Éternel prêtait aux supplications de mon père une oreille attentive. C'était de là que lui venait la réputation d'être un faiseur de miracles. Ce qui est faux, car seul Dieu a ce pouvoir et non l'homme.

Tous les membres de la communauté sont venus m'apporter leurs condoléances. J'ai vu souvent des larmes dans leurs yeux ainsi que

dans ceux des fermiers et des femmes chrétiennes que ma mère avait servis. Car quiconque avait connu le sourire et la douceur de son regard ne pouvait que l'aimer.

Après leur départ, je me suis assis sur le sol et me suis mis à pleurer Mamé selon notre rite...

Après avoir observé les sept jours de deuil prescrits, je suis retourné à Csabrendek chez mes beaux-parents. Là on se préparait à la joie d'une naissance. Les matrones de la famille, accourues des environs, me prenaient chacune à part en m'assurant qu'elles connaissaient le sexe de l'enfant !

Je pensais que ma mère l'avait « su » bien avant elles et j'attendais une fille.

Entre la maison de deuil que j'avais quittée et celle où j'entrais, la différence était profonde. Parmi toutes ces femmes qui s'agitaient, mes yeux et mon cœur cherchaient la silhouette de maman. Quel bonheur lui auraient apporté ces journées et encore plus celle de la naissance... de ma fille. En souvenir de cette grand-mère qu'elle ne connaîtrait pas, nous avons donné à l'enfant le nom de *Charmé Fagélé*. Alors mon cœur a retrouvé la paix et il m'a semblé entendre ma mère me dire :

« Réjouis-toi, David ; ainsi est la vie, ainsi l'a voulu Dieu : un vivant remplace un mort. »

On dit que la venue d'un enfant dans une maison porte chance à tous ceux qui l'habitent. Pour moi, cela a été vrai. Quelques jours plus tard, j'ai reçu différentes propositions de communautés de Budapest m'offrant un poste de premier chantre et même de premier ministre du culte ; c'est cette charge que j'ai acceptée dans une riche synagogue libérale du cinquième arrondissement.

Enfin ma vie s'équilibrait. J'avais une femme, un enfant, un titre et un traitement qui me permettait de représenter honorablement ma profession. La bohème, il n'en était plus question pour moi.

Le premier soir où j'ai été servi par *ma* femme, dans *mon* appartement de Budapest, vêtu comme il convenait à un premier ministre d'une des synagogues les plus « snobs » de la capitale, j'ai éprouvé un bien-être que je n'avais jamais connu. Il m'a semblé qu'enfin je prenais des racines. Par la porte ouverte, j'apercevais le berceau de ma petite fille : elle avait les yeux de ma mère. C'était bien cela le bonheur, la vraie vie. Je l'avais trouvé. Il ne me restait plus qu'à suivre le droit chemin. Dans mon esprit et dans mon cœur, son tracé était simple : avant tout le respect de Dieu et l'observance de ses commandements qui doivent conditionner la vie de tout Juif pieux. Ensuite ne pas vivre uniquement pour soi, ne pas baisser les yeux vers son ventre pour le voir s'arrondir comme celui d'un gros propriétaire ; les ouvrir au contraire bien grands, regarder le monde, y participer, en condamner les faiblesses et surtout les injustices, lutter pour une

fraternité réelle, ne pas faire partie des constructeurs de la tour de Babel. En aucun cas n'apporter sa contribution à la confusion des langues, tendre la main à tous les hommes sans distinction de confessions.

Mes principes étaient élémentaires, clairs et solides ; tout mon passé, aussi bien mes combats religieux que sociaux, m'avait conduit à ces résolutions.

Je ne pouvais pas mener la lutte pour la grandeur de Dieu comme l'avait fait mon père, car nous appartenions à deux générations trop différentes. Il m'avait élevé comme lui-même l'avait été, mais après cette guerre c'est sous un autre angle que l'on devait considérer le présent et l'avenir. Comment actuellement se contenter d'être un contemplateur, un savant talmudiste, un sage qui n'agissait que lorsque les hommes venaient le solliciter ? Il me fallait dorénavant aller vers eux et agir pour eux. Pour cela, je devais m'instruire de leurs besoins et de leurs aspirations. Et j'ai ouvert largement ma porte à tous ceux, juifs ou chrétiens, Hongrois ou étrangers, qui professaient comme moi le même amour de l'homme, de la liberté et du progrès social.

J'ai donc renoué des relations avec les opposants au régime actuel. Horthy étranguait progressivement et inexorablement la liberté au profit d'une dictature dont les formes fascistes ne m'échappaient pas et dont je constatais les effets : en Italie, après sa marche triomphale sur Rome, Mussolini affermissait son pouvoir. En Allemagne, malgré le putsch de Munich et la condamnation à cinq ans de forteresse de Hitler, la première partie de son livre : *Mein Kampf*⁸⁰, avait paru et ses ravages ne cessaient de s'étendre. Après huit mois seulement de détention, Hitler obtenait son élargissement et organisait puissamment le parti national-socialiste. Aucun véritable démocrate, aucun socialiste, aucun Juif, ne pouvait rester indifférent à ces événements.

En Russie, Lénine venait de mourir. Staline devenait l'homme le plus important des républiques soviétiques. Presque chaque soir chez moi, avec mes amis, nous discussions de politique générale, mais c'était principalement celle de la Hongrie qui retenait notre attention. Dès son avènement, l'amiral Horthy avait rétabli et maintenu la grande propriété foncière seigneuriale, aboli toutes les réformes agraires et favorisé l'antisémitisme. Fortement touchée par l'inflation, l'économie du pays se révélait désastreuse... Comment combattre ? Comment faire prendre conscience aux gens du danger qui les menaçait et risquait de les anéantir ?

Manci ne disait rien, mais je n'ignorais pas qu'elle était loin d'approuver ces réunions d'intimes pendant lesquelles nous agitions, souvent jusqu'au petit matin, nos idées humanitaires. Elles lui paraissaient révolutionnaires, stériles et génératrices d'ennuis. Pour

moi, je les trouvais très enrichissantes. Dans ce bouillonnement intellectuel, un homme ne manquait beaucoup : c'était mon ami Saül, le « philosophe ». Sans nouvelles de lui, je l'espérais réfugié à l'étranger, sans en être certain. En son absence, je m'efforçais de suivre aussi près que possible la ligne qu'il m'avait tracée.

Contrairement à Mancini, ma double activité me convenait fort bien et j'estimais que mon ministère pouvait parfaitement s'accorder avec mon action sociale.

Un matin, j'ai reçu une lettre de mon père :

« Lorsque le renard devient roi, le lion s'incline devant lui. Bien que plus jeune que moi, tu es cependant plus grand, puisque je ne suis qu'un petit rabbin de village alors que tu es ministre officiant d'une des plus importantes communautés de Hongrie ! Je viens t'adresser une demande : tout le monde ici prétend que je suis malade et que je pourrais retrouver la santé dans le sanatorium juif de Budapest. Je pense que ta notoriété doit être suffisante pour me faire admettre dans cet établissement. Bien affectueusement, ton père, Éliahou. »

Sur l'heure je lui ai télégraphié que je l'attendais. Quand j'ai appris la date de son arrivée et que sa venue à Budapest me paraissait être un événement important, j'en ai averti notre communauté.

J'étais tellement impatient de le voir que je suis arrivé à la gare très en avance. Je n'y étais pas seul. Debout sur le quai, les uns immobiles, les autres faisant les cent pas, de nombreux Juifs, barbus ou glabres, paraissaient attendre. Parmi eux, j'en ai reconnus plusieurs appartenant à ma synagogue, et j'ai pensé : « Ce n'est pas possible qu'ils soient ici pour mon père. Sans doute viennent-ils accueillir un grand personnage ; mais lequel, et comment se fait-il que je n'en sache rien ? »

Au fur et à mesure que l'heure du train approchait, je voyais leur nombre augmenter.

— Tu es content, Victor ?

Je me suis retourné : c'était un de mes amis chrétiens, entouré de plusieurs autres.

— Nous sommes venus souhaiter la bienvenue à ton père.

Enfin, j'ai vu s'avancer vers nous le président de notre communauté, qui m'a dit avec malice :

— *Chalom*, David. C'est bien agréable d'avoir une célébrité dans sa famille ; comme cela on n'est pas seul sur le quai d'une gare !...

Je me suis senti rougir d'orgueil pour mon père. J'étais fier de sa grande renommée.

Quand le train s'est arrêté, le rabbin Tulman est descendu très lentement, très prudemment, en s'appuyant sur sa canne. Comme il avait encore changé en si peu de temps ! Son grand corps était tellement maigre qu'il semblait flotter dans sa lévite noire. Mais son

regard, toujours le même, n'était pas incertain comme celui des vieillards : il demeurerait jeune et lumineux. J'ai à peine pu l'embrasser tant on se pressait autour de lui. Je lui ai pris sa valise, tandis qu'il protestait avec malice :

— Ce n'est pas le rôle d'un « grand monsieur » comme toi de porter la valise d'un voyageur !

Tous l'embrassaient, le complimentaient. Les « *Chalom Alechem* » de bienvenue bourdonnaient autour de lui. Même le chef de gare est venu le saluer, et la police a dû intervenir pour m'aider à lui frayer un passage à travers cette foule qui s'était augmentée d'un grand nombre de curieux. Sur le marchepied de la voiture, comme un ministre, un roi, mon père a remercié tout ce monde.

Enfin, je suis resté seul avec lui et nous sommes partis.

J'ai demandé au cocher de nous faire visiter la ville. Très droit à mes côtés, ses longues mains pâles de prophète posées paisiblement sur ses genoux, il regardait tout avec un intérêt passionné, un émerveillement un peu enfantin qui m'attendrissaient.

Telle était mon impression première, vite effacée. Ce fut, en vérité, une promenade assez curieuse. Je lui ai montré des façades, des statues, et c'est lui, l'étranger à la ville, lui que je voulais instruire, qui leur a donné une âme.

Ainsi, en passant devant l'Opéra, il m'a demandé quelle musique se jouait là ? Pour y avoir souvent été au concert et avoir chanté quelques airs célèbres, me prenant pour un grand connaisseur, un amateur éclairé, je lui ai répondu d'abondance avec un brin de pédanterie. Il m'a écouté patiemment jusqu'au bout, puis il a pris la parole et m'a exposé ses opinions sur les différentes écoles musicales et leurs compositeurs. J'en ai été très étonné : à lui qui sortait si peu, d'où lui venait cette science ? J'avais oublié qu'un de ses frères était musicien et l'avait instruit de beaucoup de choses.

Devant le Musée national, j'espérais me rattraper et me tailler un agréable succès en apprenant à mon père que dans ses murs le poète Sandor Petöfi avait récité son célèbre poème : *Talpra Magyar*⁸¹ !

Il m'a écouté avec une attention un peu malicieuse et c'est lui qui m'en a cité les premiers vers, puis m'a parlé de l'influence de ce poète sur la révolution de 1848. Il a conclu :

— Tu vois que j'ai bien lu ton encyclopédie...

J'ai rougi, car de tout ce qu'il me disait, bien peu de choses se trouvaient dans ces volumes...

Puis il a poursuivi :

— Un poète tel que lui nous a fait défaut en Russie à l'époque de mon grand-père. Il est vrai qu'il s'agit d'un chrétien, mais Dieu aime les hommes purs quels que soient la confession ou le peuple auquel ils appartiennent.

Quand il a franchi le seuil de notre petit appartement, après avoir embrassé au passage la mézouza, mon père s'est appuyé sur sa canne et m'a regardé longuement :

— Comme ta mère aurait été heureuse de te voir ici. Sais-tu, mon garçon, que tu possèdes un logement comme nous n'en avons jamais eu ! Prends bien soin de tout cela. La pauvreté ne nous a jamais gênés, mais peut-être a-t-elle abrégé les jours de ta mère. Profite de la paix de l'esprit que t'apporte cette aisance pour continuer tes études. Ceux qui n'ont pas de soucis matériels peuvent accorder toutes leurs pensées à Dieu.

Après avoir salué Manci, il s'est assis et a réclamé sa petite-fille, qu'il a prise sur ses genoux :

— Ainsi, tu t'appelles *Charmé Fagélé*...

Il a posé sa large main sur la tête de l'enfant :

— Que Dieu te donne la santé et te permette de grandir.

Puis il l'a bénie, lui souhaitant la sagesse de Sarah, Rébecca, Rachel et Léa.

— Il te faudra aussi te montrer digne du nom que tu portes, celui de la sainte femme qui était ta grand-mère.

L'émotion qui nous étreignait le cœur, à Manci et à moi, ne pouvait atteindre l'enfant qui jouait en riant avec la belle barbe blanche qu'elle a spontanément embrassée.

— Regarde comme ta petite fille est pieuse, David. Elle vénère la barbe d'un Juif ! Laisse pousser la tienne, mon fils, pour que les doigts de ton enfant se sanctifient.

À l'époque, je m'estimais très moderne, très avancé, et je trouvais qu'on ne mesurait pas la sagesse d'un homme à la longueur des poils de sa barbe. Aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de penser que si je l'avais portée, beaucoup de péchés m'auraient été évités.

Le lendemain matin j'ai accompagné mon père à l'établissement de bains. Quand j'ai vu son corps, j'ai été étonné par la jeunesse et la beauté de sa musculature. Au bord de la piscine il m'a demandé :

— Tu sais nager ?

— Naturellement.

Avec une belle inconscience, j'ai sauté dans l'eau les jambes en avant, persuadé d'exécuter un plongeon des plus convenables, et je me suis mis à nager en position de crapaud avec l'élégance brouillonne d'un chien qui patauge.

Assis sur le bord, mon père appréciait. Je me suis approché de lui pour recevoir ses compliments :

— Tu appelles cela nager... Eh bien ! si tu as beaucoup d'ambitions pour la conduite de ta vie, en natation tu es bien modeste... Regarde, je vais te montrer ce qu'il faut faire.

D'un élan, il a plongé mains en avant, puis, dans un style parfait,

est réapparu à la surface quelques mètres plus loin. Plusieurs personnes, dont le maître-nageur, s'étonnaient de voir cet homme à la longue barbe blanche nager avec une aisance et une puissance de professionnel. L'eau semblait s'ouvrir devant lui. Il fit une démonstration brillante de différentes sortes de nage.

En le regardant, j'ai compris qu'il aurait été très capable de rechercher nos casseroles au fond du fleuve Sajó, et j'ai rougi d'avoir pu penser cette nuit-là que mon père s'était vanté. J'en ai eu d'autant plus honte que tous le félicitaient.

— C'est un jeu d'enfant pour un homme qui a traversé la Volga, leur a expliqué mon père.

Le maître-nageur, qui était russe, est intervenu :

— Même si vous prétendiez avoir traversé la mer Caspienne à la nage, je vous croirais !

L'après-midi, mon père a été admis au sanatorium.

— J'entre ici pour me conformer à un souhait de ta mère et vous satisfaire, toi et tes sœurs. Mais Dieu a marqué mon heure et la science des hommes ne peut retarder les arrêts de l'Éternel.

Chaque jour, j'allais visiter le malade. Je prenais grand plaisir à nos longues conversations. Elles me permettaient de découvrir, de comprendre enfin quel homme il était, et je m'enrichissais par sa connaissance de la vie et des êtres.

À l'occasion d'une de ces visites, le directeur m'ayant demandé de chanter pour ses patients, c'est volontiers que j'ai interprété nos psaumes en m'accompagnant au piano dont ces dernières années j'avais appris à jouer. Le public, composé pour la plupart de rabbins, n'était certainement pas facile à contenter. Il connaissait la musique sacrée mieux que moi. Nombreux étant ceux qui venaient de pays de mélomanes, comme la Pologne, la Russie, l'Allemagne. Je redoutais un peu leur jugement. Il s'avéra des plus flatteurs, ce qui me fit grand plaisir pour mon père.

Quand nous nous sommes retrouvés tous les deux, j'ai proposé à papa :

— Veux-tu que je chante pour toi seul un des cantiques de mon enfance ? Un de ceux dont tu avais composé la musique dans le grenier de la synagogue...

— Merci, mon garçon, mais laisse-moi t'accompagner au piano. Tu as une bonne voix et une grande sensibilité, mais ton accompagnement ne vaut pas grand-chose : il ressemble à ta manière de nager...

Et je me suis aperçu que mon père, qui devait certainement avoir rarement l'occasion de s'exercer, jouait fort bien du piano et possédait une réelle science de la musique, de sa technique. Ainsi, à chaque nouvelle visite je le découvrais et le comprenais mieux.

Ce *dernier voyage* a eu une grande importance pour nos relations ; auparavant *je le* connaissais mal. Je me faisais de lui une image conforme à celle de mon enfance : un Juif juste et sévère, un rabbin rigide, si grand en toutes occasions qu'il en paraissait inhumain. Ce sont les heures que nous avons passées ensemble qui m'ont *fait* découvrir l'homme réel : sa sévérité est devenue justice, et derrière les références bibliques de ses paroles, j'ai découvert un être plein d'indulgence et de bonté, « aimant son prochain comme toi-même... »

Quatre semaines après ton entrée, le médecin-chef m'a convoqué dans ton bureau :

— Monsieur, j'aimerais que vous fassiez savoir à votre père que son état est satisfaisant et qu'il peut retourner chez lui.

— En un mois ?

— Je vous dois la vérité : il est inguérissable. Trop de privations de toutes sortes ont usé ce grand corps, il n'en reste plus que la charpente. Je crois qu'il préférera rentrer chez lui pour mettre tes affaires en ordre, car je pense qu'il va bientôt aller attendre la venue du Messie auprès de votre mère.

Je ne pouvais pas tromper mon père. Au rabbin de Némès-Szalók, on ne faisait pas de « pieux mensonge ».

Je l'ai rejoint et lui ai dit :

— Il est temps que j'aille prier sur la tombe de ma mère, veux-tu m'accompagner ?

Il l'est levé :

— C'est bien. Nous partons immédiatement.

Et il s'est mis à ranger rapidement, mais avec méthode, ses affaires dans sa valise.

— Sans doute le médecin estime-t-il que je vais bientôt rejoindre ta mère, n'est-ce pas ?

Je me suis tu, lui aussi, et nous avons abordé d'autres sujets.

Le soir même, nous étions chez mon père. Comme le voyage l'avait éprouvé, je suis allé au cimetière avec mes sœurs et j'ai été désagréablement surpris de voir que la place qui était à côté de la tombe de maman n'était plus libre.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu ? J'avais retenu cette place pour notre père.

— Quand la famille de la personne qui est enterrée ici a consulté papa, il a répondu que l'on pouvait disposer de cette place.

Je n'ai pas osé poser de questions à mon père et je suis revenu à Budapest. Toutes les semaines, je prenais le train pour passer quelques heures avec lui. Nous nous parlions peu, mais toutes les paroles qu'il prononçait étaient importantes. Elles concernaient la vie et témoignaient d'une grande sagesse, très clairvoyance.

Un jour, je n'ai pas trouvé le rabbin assis devant ses livres, mais

occupé à les trier. Il y en avait partout : sur le lit, les chaises, et surtout empilés par terre. Des Juifs l'assistaient et sur ses instructions déposaient des volumes dans des paniers.

— Tu déménages ?

— Mais non, j'ai simplement légué ces ouvrages aux yeshivah de notre communauté. Je ne garde que quelques commentaires et les cinq tomes de la Thora.

En voyant ces hommes emballer, puis enlever ses livres, j'ai été envahi par une grande tristesse. J'assistais à mon dépouillement. J'étais son fils et il ne me les laissait pas ! Des petites mains tachées d'encre se promèneraient sur ces pages où s'était si souvent attardée la pieuse main de ce grand rabbin.

Quand nous avons été seuls, il m'a invité à m'asseoir :

— Mon fils, j'ai vu dans tes yeux de la tristesse. Mais il y en a bien davantage dans les miens quand je te contemple dans ton costume d'homme arrivé, de beau monsieur, avec tes cheveux joliment bouclés, tes tempes et ton menton où le fer sacrilège se promène. Je t'ai élevé dans la crainte de l'Éternel et je crois que tu l'as gardée, dans le respect des Écritures et tu l'as conservé, dans l'observance de nos lois, mais je crains que tu n'aies rejeté celles qui te gênaient, que tu ne sois resté que du bout du cœur avec nous. À la manière de ces Juifs hypocrites qui prient l'Éternel du bout des lèvres et adorent le veau d'or. Toi, ce n'est pas l'argent qui a débauché ton âme et rendu ton cœur infidèle, c'est l'appât de la gloire, la vanité du chant que tu appelles la musique. Tu commets encore là, mon fils, une grave erreur. Tu aurais pu te rapprocher de Dieu par le chant, car il lui est agréable. Mais bien que tu prennes plaisir à chanter les louanges de l'Éternel, tu en éprouves encore plus à entendre celles qu'on te prodigue pour ta jolie voix. Tu continues à vouloir atteindre le bonheur en te taillant du succès auprès des hommes, et tu n'as pas encore compris la vanité de cette ambition. Je souhaite que le jour où tu la reconnaitras, ton cœur ne devienne pas amer et qu'il ne se détourne pas d'Adonai.

« Vois-tu, je n'ignore pas que tu respecterais ces recueils, mais pour continuer à vivre ils ont besoin d'être ouverts à la lumière, sinon les mots qu'ils contiennent, tout comme des fleurs, sèchent et tombent en poussière. Chaque fois qu'un rabbin confiera un de ces livres à un baschur, une prière sera dite et le nom de l'Éternel sanctifié.

— Que ta volonté s'accomplisse, mon père. Mais était-il si urgent de te séparer d'eux ?

— Mon fils, d'ici un message t'a été envoyé et la bougie du temple s'est éteinte. Eh bien ! je viens d'en recevoir un semblable de ta mère. Elle m'a fait savoir que le temps de la rejoindre était venu. Je dois être prêt pour ce grand voyage.

Il a souri :

— Je ne crois pas que Mamé, sans moi, puisse être heureuse dans l'autre monde, car de son vivant nous n'avons jamais pu rester bien longtemps séparés l'un de l'autre.

— Mais alors, pourquoi n'as-tu pas réservé au cimetière la place qui était à ses côtés, et l'as-tu laissée occuper par une étrangère ?

— Parce que je ne me sens pas digne de reposer à côté de ma femme. Sur cette terre, elle m'a constamment servi ; j'entends maintenant être vis-à-vis d'elle dans la position de son serviteur et je veux être enterré à ses pieds, qu'ils reposent sur ma tête jusqu'au jour du jugement dernier comme il est dit : “Des quatre coins, viens, ô Esprit, souffle sur ces cadavres et qu'ils revivent... Et l'Esprit les pénétra, ils vécurent et ils se dressèrent sur leurs pieds...”

— Amen. Mais si à un âge avancé, comme il est inévitable, Dieu te rappelle à lui, que devra-t-on graver sur ta tombe ?

— « Ci-gît un Juif qui fut honnête. »

— Voyons, père, on ne peut se contenter de cela. Tu es un grand talmudiste reconnu de tous. Le plus pieux et le plus sincère des croyants ! Il conviendrait de le dire.

— David, “Vanté des vanités, a dit l'Ecclésiaste, poursuite de vent.” Honneur à celui qui peut dire devant le tribunal de l'Éternel : “J'étais un honnête homme.” Vois-tu de plus grand mérite que celui-là ?

« Incline ta tête pour recevoir ma bénédiction.

« Je le confesse, mon fils, je me suis montré souvent dur avec toi. Je t'ai battu et chassé de la maison ; par ces actes, j'ai fait souffrir ta mère. Mais je voulais que tu sois un Juif pieux et j'espérais qu'ainsi tu le deviendrais. Cependant, et j'en remercie Dieu, malgré ma sévérité tu n'as jamais enfreint le cinquième commandement : “Honore ton père et ta mère...” Prends bien garde de ne pas devenir un homme riche afin de pouvoir être sûr de demeurer intègre. Et si un jour il arrivait que tu sois persécuté par tes semblables, n'hésite pas à les maudire, car le mal ne peut qu'engendrer le mal et le bien le bien. Que l'Éternel, notre Dieu, te bénisse, mon fils. »

Trois semaines plus tard, mes sœurs me prévenaient par télégramme de la mort de mon père. À cette annonce il se produisit alors un grand déplacement de Juifs de la capitale vers Némès-Szalók pour m'y accompagner et rendre un ultime hommage à mon père.

C'est ma sœur Frieda qui m'a fait le récit de ses derniers instants :

— Depuis plusieurs jours, père restait des heures dehors, appuyé contre notre porte près de la mézouza. Il regardait au loin avec une grande intensité, comme s'il attendait quelque chose. Comme ⁷² s'il devait lui parvenir un message. Puis il rentrait et je l'entendais parler : “Oui, ma *Charmé Fagélé*, tu avais raison, ta sagesse était grande, c'est vraiment dur d'être privé de sa femme.”

« Il refusait toute nourriture. Couvert de son taleth, il lisait inlassablement sa Thora. Quand je lui demandais des nouvelles de sa santé, il répondait : “Elle est au mieux.” Il ne se plaignait pas et semblait ne ressentir aucune douleur, aucun malaise.

« Le matin de sa mort il s’est levé à la pointe du jour, s’est lavé le corps entier et s’est revêtu de la tunique blanche dans laquelle il serait enseveli. Alors, ayant accompli ces gestes, il a patiemment attendu que le soleil nous envoie ses premiers rayons.

« À leur vue, il s’est mis à réciter sa prière avec lenteur, en appuyant sur les mots comme s’il voulait se pénétrer profondément de leur sens.

« Il a pris les Tsitsits de l’Arba Kannephot dans sa main gauche, les a portés à ses yeux, à ses lèvres et a dit : “Sois loué, Éternel, notre Dieu, Roi de l’Univers qui nous as sanctifiés par tes commandements et nous as donné le précepte des Tsitsits.”

« Puis il a pris son taleth dans ses mains et a continué : “En l’honneur du Dieu très saint, béni soit-il, en l’honneur de la majesté du Dieu unique et au nom de la religion d’Israël, je me dispose à mettre le taleth, garni de ses franges, pour accomplir le commandement de mon Créateur : “Vous porterez, de génération en génération, des franges aux angles de vos vêtements.”

« Ensuite il a pris et posé ses téphillim selon les rites.

« D’une main sûre, sans trembler, il a roulé la Retzoua de la tephila du bras trots fois autour du médius comme un gros anneau et il a récité : “Je t’unirai à moi pour l’éternité ; je t’unirai à moi par la droiture et la justice, par la tendresse et la bienveillance. Je t’unirai à moi en toute loyauté, et alors tu connaîtras l’Éternel...” Et père a continué à psalmodier à voix douce et égale.

« Un certain temps s’est écoulé et j’avoue m’être endormie sur la table. C’est le bruit d’une main cognant à notre porte qui m’a éveillé. J’ai ouvert, c’était notre voisin :

“Le rabbin ne veut-il pas m’accompagner à la synagogue ce matin ?

“– Je ne sais pas, il faut le lui demander.”

« Je me suis retournée ; il était allongé sur le lit “Voyez, il dort”

« Nous nous sommes approchés ; le voisin l’a regardé quelques instants, puis il m’a dit :

“Seul le Messie pourra le tirer maintenant de son sommeil. Qu’il soit loué le véritable juge !”

Et nous nous sommes aperçus que notre père avait disposé sur une chaise dans leur ordre rituel les habits dont il devait être revêtu après son décès. À ce signe, j’ai compris qu’il avait eu connaissance de l’heure de sa mort. Ma sœur avait fini son récit ; derrière nous, les Juifs ont murmuré d’une voix grave :

« *Zadik ! Kadosch ! Outahor !* » 73

De toutes les villes, de tous les villages d'alentour, des personnalités et de nombreux chrétiens sont venus assister à l'enterrement. La cérémonie fut très longue. Les rabbins se succédaient au bord de la tombe, chacun tenant à faire personnellement l'éloge de mon père. J'étais partagé entre la fierté de l'entendre si hautement loué et ma rancune envers ces hommes qui reconnaissaient aujourd'hui sa grandeur, déploraient cette immense perte pour le judaïsme, alors que de son vivant bien peu d'entre eux lui auraient donné une bouchée de pain.

Ils mettaient les mérites de mon père en formules sonores et creuses, chacun essayant d'être plus émouvant, plus grandiloquent que le précédent. Ces gens retraçaient avec emphase, usant de tous les superlatifs, la vie remplie de piété, de modestie, d'esprit de sacrifice du disparu.

Je songeais que, si mon père l'avait pu, il m'aurait tendu sa canne pour que je chasse ces pédants à la panse rebondie, ces pseudo-savants qui sous prétexte d'honorer la mémoire d'un mort se grisaient de leurs propres discours, en essayant de briller aux yeux de leurs confrères, alors que les mots que mon père prononçait en de semblables circonstances paraissaient venir du fond de son cœur, comme l'eau pure qui jaillit des profondeurs des monts.

Il m'a fallu toute ma volonté pour ne pas prendre la parole à mon tour, pour ne pas leur crier à la face ce que je pensais de leur comédie et de l'indifférence qui avait été la leur.

Zélés, ces rabbins voulaient refouler des chrétiens, paysans pour la plupart, qui désiraient eux aussi rendre publiquement hommage à la mémoire du défunt. Je les priaïis assez sèchement de laisser ces braves gens s'exprimer, car je savais que mon père aurait aimé leurs paroles simples qui venaient droit du cœur sans avoir parcouru les tortueux détours de l'esprit. En les écoutant, je ne pouvais retenir mes larmes.

Quand le cercueil de mon père, porté par cinq de ses amis et moi-même, est passé devant notre petite synagogue, le glas s'est fait entendre. De village en village, aussi loin que l'oreille pouvait le saisir, les cloches des églises avoisinantes sonnaient lugubrement pour la mort du rabbin de Némès-Szalók, cet homme dont la pauvreté avait été plus grande que celle du plus misérable des paysans, et la foi si pure, si profonde, que ceux qui n'étaient pas de sa religion le pleuraient du même cœur que nous. Quand ils ont entendu les cloches, certains Juifs ont relevé la tête et murmuré, criant au scandale, alors que leurs sons me réconfortaient

C'était probablement ainsi que mon père aurait aimé être enterré.

En quelques mois, j'avais perdu les deux êtres que j'aimais le plus au monde.

Pendant sept jours, avec mes sœurs nous avons observé le deuil le plus rigoureux.

Assis sur le sol, inlassablement nous nous racontions les uns aux autres tout ce que chacun de nous savait sur le disparu afin que rien de ses pensées, de ses actes, ne soit perdu et ne sombre dans l'oubli.

Ainsi s'est écoulé le temps...

En partant, je suis allé dire un dernier kaddish des Orphelins sur la tombe de mes parents.

Et ma pensée a rejoint maman. Je la revoyais le samedi après-midi, épuisée par son travail de la semaine, par ses nuits sans sommeil, s'endormir sur le banc, sa *Zarme Rene*⁸² sur les genoux. Sa tête s'inclinait lentement, ses lunettes tombaient sur son livre de prières. Quand père paraissait sur le seuil, il lui effleurait d'une pichenette le bout du nez ; alors elle sursautait et lui souriait. À cet instant, elle était la plus heureuse des femmes...

— Mère, voilà que tu as retrouvé père, que vous êtes tous deux réunis. Sa tête va remplacer ce petit banc qui ne t'a jamais quittée et sur lequel, dans ma petite enfance, je m'asseyais. Je te connais, Mamé, je sais que tu vas prendre bien garde de ne pas lui faire mal avec tes pieds, et je sais aussi que tu voudrais prendre sa place. Mais cela ne peut se faire, car en plaçant sa tête sous tes pieds il entend te servir jusqu'à la fin des temps.

« Conforme-toi à ses désirs ; ne lui as-tu pas toujours obéi ? Pourquoi ne continuerais-tu pas dans l'autre monde ? »

En quittant le village, je ne me suis pas retourné. C'était inutile : dans ma prunelle s'était gravé comme une tache le petit point noir de maman sur la route. Et il ne s'en est jamais effacé.

En arrivant à Budapest, j'ai trouvé Manci bouleversée :

— La police sort d'ici, David. Ils te cherchent.

— Que-t-ont-ils dit ?

— Que tu exerçais des activités politiques néfastes. Que tu tenais des réunions clandestines...

— Que leur as-tu répondu ?

— Qu'ils se trompaient, que tu passais ton temps à étudier le Talmud. Je leur ai même montré tes livres. Je pense qu'ils ne m'ont pas crue. Ils m'ont prévenue qu'ils allaient voir le président de la communauté pour l'avertir de tes activités de "Ronge".

J'ai tenté de me défendre, mais personne ne m'a cru. Même les miens m'accusaient d'être un dangereux communiste et de mettre en péril la communauté ; ils ont été jusqu'à me reprocher mes amitiés avec les goym ! Quant aux services de sécurité, ils s'étaient attachés à mes pas. Je me savais suivi, perpétuellement surveillé.

Cette situation tendue ne pouvait durer longtemps. J'ai préféré la rompre moi-même. Je n'ai pas attendu d'être chassé de la synagogue,

j'ai donné ma démission. En rentrant, j'ai trouvé Mancé plus anxieuse encore que d'habitude.

— Ils sont revenus ?

— Non, mais j'ai peur, je ne vis plus. Pour l'amour de la petite, pour moi, je t'en prie, fais quelque chose.

— J'ai donné ma démission.

Son visage s'est éclairé, elle a joint les mains :

— Oh ! David ! On retourne dans ma famille ?

Sa joie était si grande que j'ai mesuré toute la différence qui existait entre son amour pour moi et celui de ma mère pour mon père...

Mancé avait été une petite fille, une jeune fille gâtée, choyée, et elle ne parvenait pas à se détacher de ses parents : là était la vérité ! Ils étaient son refuge, son bien-être, sa sécurité...

— C'est bien, nous allons partir.

En quelques jours, j'ai vendu notre mobilier à un brocanteur de la place Teleki. Quand mes amis juifs et chrétiens ont appris mon départ, ils ont été consternés. Plusieurs d'entre eux nous ont accompagnés à la gare. Quand nous y sommes arrivés, ma femme, qui portait ma fille sur le bras, est montée s'asseoir dans un compartiment. Je n'ai quitté mes camarades qu'au moment où le train s'ébranlait ; nous nous parlions à peine, trop conscients que cette séparation serait longue, peut-être définitive. Que pouvions-nous dire ? Plus rien.

Je suis resté à la fenêtre du wagon, le train peu à peu a pris de la vitesse. Sur le quai, j'ai vu des mouchoirs s'agiter et diminuer, puis disparaître. Quand je me suis assis à côté de Mancé dans le compartiment, j'étais brisé.

À Csabrendek, j'ai mis ma femme au courant de mes intentions :

— Je vais partir pour l'Allemagne. J'y chercherai un poste. Dès que je l'aurai trouvé, je te ferai venir.

En lui parlant, j'entendais encore mon père dire à peu près la même chose à ma mère lorsqu'il était parti tout seul pour Nemesapáti et que nous avions failli mourir de faim. Dieu en soit loué, je n'avais rien de ce genre à redouter. Ma belle-mère s'était déjà emparée de sa petite-fille et j'étais assuré que Mancé et elle ne manqueraient de rien. Je pouvais prendre tout mon temps pour trouver un poste, personne ne me le reprocherait.

Mon départ fut discret. J'ai prié ma femme de ne pas m'accompagner à la gare, et après lui avoir remis la plus grosse part de notre « fortune », je l'ai embrassée, j'ai béni mon enfant et je les ai quittés.

J'ai dû faire un court séjour à Budapest pour obtenir les visas nécessaires à mon passage à l'étranger. Je redoutais fort de me les voir refuser et même de me faire arrêter, mais rien de tout cela ne s'est

passé.

Un policier m'a seulement dit :

— Ne te presse pas pour revenir, tu ne nous manqueras pas...

J'avais envie de lui répondre : « Toi non plus ! »

Mais il ne faut pas abuser de la chance que Dieu vous accorde. Tout seul cette fois-ci, je suis monté dans un wagon en gare de Budapest. Sur le quai, il n'y avait pas de mouchoirs. Le passé s'éloignait très vite.

Quand j'ai senti le train démarrer, j'ai eu l'impression que le monde s'écroulait. Autour de moi c'était le vide. J'étais seul, bien seul...

Machinalement j'entrais dans le compartiment et m'effondrais sur la banquette. La Hongrie, mon pays, défilait derrière les vitres. Cette fuite avait quelque chose d'inexorable qui me désespérait.

Peu à peu le défilé des images m'engourdissait, et c'est dans une demi-torpeur que j'ai atteint la frontière hungaro-tchèque.

Les douaniers ont contrôlé bagages et papiers dans le compartiment, puis nous sommes repartis.

Une nouvelle fois, j'ai reconnu au passage la gare de Pozsony...

Notre locomotive est passée sous ce pont où je venais respirer « tous les parfums de l'Orient ». Puis, comme le reste, Pozsony s'est effacée derrière moi. La nuit commençait à tomber. Le nez collé à la vitre, je demeurais songeur. J'ai regardé mes mains : ce n'étaient plus celles du petit enfant qui errait de yeshivah en yeshivah, c'étaient celles d'un homme. Je les ai retournées et je les ai trouvées vides.

Mon père avait voulu faire de moi un rabbin et j'étais encore loin d'en être un.

J'avais recherché l'amour pour lui-même, sans me soucier du péché... et j'avais accompli le mal.

J'avais failli abandonner ma foi par lâcheté, par crainte de la vie qui m'attendait.

J'avais rêvé d'un socialisme universel par la grâce duquel les hommes pourraient vivre heureux et en paix, mais mon pays et les miens me repoussaient à cause de cet idéal.

Dans le couloir, des gens cherchaient des places pour la nuit qui venait. Je sentais le train haleter dans le crépuscule où il déroulait son serpent d'acier et de lumières. À un passage à niveau, j'ai cherché le petit David cramponné à la barrière. Mais il n'y était pas... il n'y serait plus jamais...

Cependant naissait en moi une mélodie pleine d'espérance ; je la fredonnais à bouche fermée ; elle soutenait les mots du psaume XXXV⁷⁴ de David qui souvent déjà m'avait réconforté : « Alors mon âme se réjouira en l'Éternel, elle sera pleine d'allégresse à cause de son secours. Tous mes membres diront : « Seigneur, qui est comme toi ? »

Et j'ai chanté le Psaume préféré de mon père : « Dussé-je suivre la sombre vallée de la mort je ne craindrais aucun mal car tu serais avec moi ; ton soutien et ton appui seraient ma consolation^a. »

L'avenir, c'était ça... c'était l'Espoir !... Que Dieu me bénisse pour y avoir cru.

Table des matières

RÉFÉRENCES ET SOURCES

AVANT-PROPOS

1. Être juif c'était avoir peur
2. La *Zadekeste*
3. La cabale
4. Avec l'aide de Dieu
5. Le petit juif errant
6. Kolta, terre promise
7. L'homme juif
8. L'éveil d'une conscience politique
9. Le voleur volé
10. La religieuse
11. « Monsieur le premier chantre
12. Rabbin en uniforme
13. Sous l'étoile rouge
14. La tentation
15. Le retour aux sources du judaïsme
16. Et mon père m'a quitté

Dans la Hongrie du début du XX^e siècle, un fils et petit-fils de rabbin quitte à 8 ans, sur l'ordre de son père, sa petite communauté juive afin de conquérir le savoir et la sagesse qui lui sont nécessaires pour devenir à son tour rabbin. Nous assistons à un grand nombre de scènes pittoresques dans ces petits villages où la cohabitation des paysans et de Juifs très simples fait éclore des situations, tantôt émouvantes, tantôt drôles, où le folklore se mêle au mysticisme juif.

D'un séminaire à l'autre, David mène une vie de misère et de sacrifice, dans laquelle le cri « *va-t-en !* » revient comme un leitmotiv. Abandonné au milieu de loups, menacé d'être jeté dans un four à chaux, il connaît jusqu'à son adolescence des aventures aujourd'hui inimaginables. Après une série d'aventures incroyables, à 16 ans, il vit une idylle étonnante dans un hôpital où il est en traitement. Plus tard, étudiant rabbin à Presbourg, il connaîtra une très belle histoire d'amour avec une jeune noble qui le quittera dans des circonstances dramatiques.

Quand éclate la première guerre mondiale, David devient le témoin et l'acteur d'événements historiques. Sous Béla Kun, le jeune homme, que la générosité des idées socialistes a enflammé, porte l'uniforme de l'armée rouge. Sous l'amiral Horthy il sera persécuté, battu. Avec ce *va-t-en !* de haine antisémite, commence une nouvelle vie de proscrit. Épuisé, les pieds en sang, il sonne à la porte du plus grand monastère de Hongrie. Une épreuve redoutable l'y attend : au contact de moines cultivés et libéraux, il est sur le point de se convertir au catholicisme quand dans un ultime sursaut il s'enfuit. Cet acte de foi oriente sa vie vers le service de Dieu. Le livre s'achève lorsqu'au seuil de sa majorité, David Tulman, marié et ministre du culte à Budapest, « redécouvre » son père qu'il vient de perdre et s'interroge sur un avenir lourd de nouvelles menaces...

Va-t-en ! c'est donc l'odyssée d'un garçon qui n'a cessé d'être déchiré entre les exigences de la foi et les tentations du monde profane. C'est un récit dramatique mais où l'humour ne perd jamais ses droits. On y retrouve la couleur et l'atmosphère chères à Chagall, on pense à Isaac B. Singer et tout naturellement au Shalom Alechem popularisé par « Le Violon sur le toit ».

Va-t-en ! : un « David Copperfield » qui serait devenu « Le petit Juif errant ».

1

Exode, xx, 4.

2

Poste identique à celui de bedeau dans une église catholique.

3

Interdiction rituelle des Juifs de manger la viande d'animaux au pied fourchu ou ruminant.

4

Genèse, 1er, 14.

5

6

Exode, xx, 21.

7

Seder signifie l'ordre. Les faits de la sortie d'Égypte sont contés ce soir-là dans l'ordre présent par la religion.

8

Mot yiddish désignant une sorte de robe rituelle.

9

Pâque (fête juive) ou Pâques (fête chrétienne) signifie littéralement : action de passer.

10

11

Soirée de la sécurité. D'après la Bible, les marais des Hébreux étaient protégées de l'extermination, cette nuit-là, par un signe tracé sur le linteau de la porte avec le sang d'un agneau.

12

Tephilin (singulier), tephilim (pluriel) : ornements liturgiques en deux parties contenant les phylactères. À l'aide de la main droite, l'un se place sur le front, l'autre sur le bras gauche. Tout Juif pieux doit les mettre pour les prières rituelles de la journée.

13

Chant juif composé en Espagne au moment de l'Inquisition. Il est surtout chanté le soir du Kol-Nidré, veille du jour du Yom-Kippour (le Grand Pardon).

14

Satan vient de l'hébreu *Haschatân* (Job).

15

La prière silencieuse.

16

Sages.

17

« Sale Juif ! »

18

« Tante prêtre », en hongrois, c'est-à-dire l'épouse du rabbin.

19

Prière funèbre.

20

Pozsony, nom hongrois de Presbourg, rattaché depuis 1919 sous le nom de Bratislava à la Tchécoslovaquie. Les rois de Hongrie s'y s'ont fait couronner jusqu'en 1835.

21

Maïmonide : médecin du sultan, rabbin né à Cordoue en 1135, mort à Fostât en Égypte en 1204. Comme théologien il est surtout célèbre par son *Commentaire de la Michna* et sa compilation du Talmud : *La Seconde Loi*.

22

Équivalent de département.

23

Les Juifs orthodoxes portaient la barbe à l'état naturel.

24

Akiba ben Joseph. Célèbre rabbin (50-132) considéré comme un des pères de la Michna.

25

Répétiteur.

26

Paradis.

27

Pour chacun de ces aliments, il existe une prière rituelle.

28

En l'occurrence : « Bénédiction sur l'eau, la bière où toute autre boisson (le vin excepté), la viande, le poisson, le fromage, les œufs, etc. »

29

Sacrificateur.

30

Bain rituel.

31

Job, xxxvii, 5.

32

Psaume CIII de David.

33

Expression paysanne pour désigner le jabot.

34

« Je t'en supplie, sauve-la! » 2. Surveillant.

35

Sorte de pain brioché.

Le kadisch Tithkabal fait partie de la liturgie de tous les offices.

2. Le kaddish des Orphelins suit le psaume XCIII et termine, en général, les offices.

3. *Hôte.*

Pilpoul est le nom donné à l'ensemble des questions et réponses échangées concernant des problèmes d'exégèse très ténus. C'est un jeu intellectuel très apprécié des Juifs.

Indispensable pour la cérémonie du mariage. C'est la seule fois de toute sa vie où une femme se trouve abritée sous le taleth.

Proverbes, iii, 10-31, se dit à la fin de l'office du shabbat.

Matthieu, I, X.

Exode, XIII, 1.

2. Fêtes du jour de l'An juif qui annoncent les dix jours de pénitence précédant Yom-Kippour, jour du Grand Pardon.

Proverbes, I, 8.

Proverbes, x, x.

Livre.

a. *Éthique démontrée suivant l'ordre géométrique.* C'est la principale enivre philosophique de Baruch Spinoza, philosophe hollandais, né et mort à Amsterdam (1632-1677).

1677).

Pâtisserie que l'on mange le jour du shabbat.

Nombres, xiii, 22 à 35. Référence à l'Inesse de Balaam qui fut injustement battue par son maître, car, plus clairvoyante que lui, elle s'était écartée au chemin pour éviter le courroux de l'ange du Seigneur qui leur barrait la route.

Les États-Unis ont déclaré la guerre à l'Autriche-Hongrie le 7 décembre 1917.

Ignorants (hébreu).

« Ma chérie » (hongrois).

50

« Créateur de l'univers ! » (hébreu).

51

« Que Dieu nous protège ! » (hébreu).

52

Chef du gouvernement hongrois de 1903 à 1905 et de 1913 à 1917. 2. La Chambre Haute.

53

Luc, xii, 20-21.

54

Isaïe, v, 8.

55

Isaïe, vi.

56

La chrétienne du shabbat, celle qui allume le feu, et fait les menus travaux qu'il est interdit aux Juifs de faire ce jour-là.

57

Matthieu, 1^{er}, verset 23.

58

Matthieu, xii.

59

Luc, viii-1^{er}, 19-21.

60

Anthologie juive, traduction d'Éd. Fleg.

61

Proverbes, III, n-12.

62

Nom donné en Hongrie au metteur en scène, a, Scène.

63

Proverbes, v, *8-19-00.

64

« Petit Juste » (en hébreu).

a. Le premier Jour de chacun des moi » de l'année Israélite (en hébreu).

65

Genèse, oc, 17.

66

Ensemble des communautés *juives* établies hors de Palestine, surtout à partir de l'exil (vi^e siècle av. J.-C.)

67

Légende juive dans laquelle un automate géant, fabriqué par un rabbin, extermine les ennemis des Juifs.

68

Nom allemand de la Vltava. Affluent de l'Elbe (le Labe, en

tchèque) passant à Prague.

2. « Sains, saint, trois fois saint est l'éternel Zébaoth. »

69

Lévitique, vu, 26.

70

Psaume CXII, livre IV.

a. C'est depuis cette soirée, et cette coutume qui persiste de nos jours, que dans toutes les synagogues de Prague on chante le vendredi soir deux fois ce psaume.

71

Dernier mois de l'année juive (août-septembre) a. Vin de Hongrie.

72

Ecclésiaste, II, ix.

2. Exode, XX, 12.

73

« Le juste ! Le saint ! Le pur ! »

74

David, xxxv, 0-10, a, Psaumes XXIII.

75

Kascher : aliments préparés rituellement.

76

Sophonie, I, 13.

77

Dans ma naïveté, j'ignorais que sous leur blouse les sœurs devaient avoir leur habit.

78

Cantique des Cantiques, vii, 9.

79

Membre de la communauté (hébreu).

1)

Mèches de cheveux que les Juifs pieux portent sur les tempes. Obligatoires pour un fils de rabbin d'origine hassidique. ↵

2)

Nom yiddish de ma mère. ↵

3)

Couteau rituel servant à égorger les animaux de boucherie et les volailles. ↵

4)

En hébreu la pâque juive. 𐤀

5)

En hébreu : « Que la paix soit avec vous. » 𐤊

6)

Tube de métal contenant un parchemin portant le verset de la Bible : « Écoute, Israël, notre Dieu est Un », que l'on place sur le seuil de toutes les maisons juives. 𐤀

7)

Exode, XX, 7. ↵

8)

Salle de réunion pour : les fêtes, la prière et
l'étude en commun du Talmud.

↵

9)

Les « gentils » : les non-Juifs. ↵

10)

Nom donné par les Juifs à la loi mosaïque et au Pentateuque qui la contient. ↵

11)

Pain azyme. 4

12)

« La paix soit avec toi : entre Élie. » ↵

13)

Hébreu : Goy, au singulier, goyim au pluriel signifie : peuple. Par extension les juifs l'emploient pour désigner « l'autre peuple » c'est-à-dire celui des chrétiens. ♣

14)

La juste. ↵

15)

Salomon Isaac Rachi, célèbre rabbin et théologien français du II^e siècle, né et mort à Troyes. Il avait acquis une telle notoriété dans les milieux juifs et chrétiens pour ses commentaires de la Bible et du Talmud qu'on l'a longtemps appelé simplement « le commentateur ». ^d

16)

Une des parties du Talmud considérée comme la plus importante. C'est la première et la plus ancienne codification des traditions orales. Elle est divisée en six sédarims (sections) dont les titres sont : « Des Semences, Des Fêtes, Des Femmes, Des Dommages, Des Sacrifices, Des Purifications. » ↵

17)

Sefer : en hébreu, nouvelle. Thora : Rouleau de parchemin se déroulant de droite à gauche qui contient le Pentateuque copié à la main, en usage dans les synagogues particulièrement le jour du shabbat. ↵

18)

Graisse d'autant plus précieuse pour les Juifs
qu'elle est kascher, alors que le saindoux ne l'est
pas. ↵

19)

Châle de prières qu'un Juif pieux utilise ensuite toute sa vie et dans lequel on l'enveloppe au jour de sa mort pour l'ensevelissement, excepté en Israël où il est enterré en terre sainte directement. ↵

20)

Cérémonie de la consécration à Dieu d'un adolescent de treize ans. Elle est l'équivalent de la confirmation chez les chrétiens. ↵

21)

Chant populaire juif dont le thème est l'attente du Messie et dont les versets, en hongrois, sont émaillés de mots hébreux. ↵

22)

« La juste. » Nom donné à la poule par mon père. ↵

23)

Lévitique, XIX, 32. ↵

24)

Le parallèle biblique est tiré des *Chroniques*. ↵

25)

En hébreu. Cantique du soir où l'on implore le prophète Élie de se hâter d'annoncer la venue du Messie. ❧

26)

Un centième de couronne, équivalent au centime. ↵

27)

École talmudique. ↵

28)

En hébreu : maître. 𐤀

29)

En hébreu : étudiant d'une école d'enseignement
du Talmud. ⚡

30)

Les baschurs invités devaient instruire, distraire leurs hôtes avec des histoires édifiantes tirées du Talmud. ↵

31)

Genèse, iii, 19. 4

32)

Récit. ↵

33)

Genèse, chap. XXII, verset 2. ↵

34)

Rabbi : mot hébreux employé dans le sens de « mon maître ». C'est de lui que dérive le mot « rabbin ». ↵

35)

Florin : deux couronnes. Le florin n'avait plus cours à l'époque, mais les gens se servaient encore souvent, par habitude, de cette ancienne unité monétaire. ↵

36)

Chansons mi-religieuses, mi-profanes. ↵

37)

Psaume CII, a. ↵

38)

Action de grâces lorsqu'au printemps on voit les
arbres en fleurs. ↵

39)

Troisième repas du shabbat ↵

40)

Chants religieux. ↵

41)

« Jechi ! » : « Qu'il vive ! » 2. « Eljen ! » : « Qu'il
vive ! »

↵

42)

Surveillant ↵

43)

Sophonic, i, 13. ↵

44)

Nom yiddish de la yeshivah de la ville de Vác. 𐀀

45)

Géant. Qualificatif donné aux « Grands »
talmudistes. ↵

46)

Il est dit dans le Talmud : Quand trois personnes prennent un repas ensemble, elles ne doivent pas y consacrer toutes leurs pensées, de crainte d'avoir à la fin du repas un mauvais goût dans la bouche. Cela leur est évité si elles participent à une activité spirituelle. ↵

48)

Matthieu, xxii, 39. La sainte Bible, trad. Louis
Segond, éd. « La Maison de la Bible ». ↵

49)

Exode, xxiii, 3. 𐤅

50)

Tiré de l'office du soir du premier jour de Yom-Kippour. ↵

51)

Textes tirés des premières définitions de *L'Éthique*, dont l'exégèse est ardue, mais qui peuvent résumer dans ses grandes lignes la pensée métaphysique de Spinoza. ↵

53)

Poète, héros hongrois de la révolution de 1888.

↵

54)

En hongrois : « j'achète des haricots. » ↵

55)

Plat juif composé de haricots et d'oie sautée. 4

56)

De la terre. ↵

60)

Ecclésiaste, IV, I 4

61)

Matthieu ; XXII, 39 »

62)

Luc, XVIII, 25. ↵

63)

Isaïe, xxxii, l. 4

64)

Exode, xx, 4. ↵

65)

Les deux principales parties du Talmud. ↵

66)

Tel pays, telle religion. ↵

67)

Matthieu, xii, 47 ; Marc, chap. iii-xxi, et vi-1^{er}-vi, ↵

68)

Mois du calendrier juif situé soit fin juillet, soit
début août. ↵

69)

Hébreu. Neuvième jour du mois d'Ab
commémorant le jour où Jérusalem et son
Temple ont été incendiés par les Romains. 4

70)

Les Lamentations, 1^{er}, 16. ↵

71)

Les Lamentations, 1^{er}, I. ↵

Deutéronome, XIII, a à 4. a. Deutéronome, xxx.
15-16. 3- Proverbes, III, 5-6. ↵

73)

Sanctification de Dieu. Se dit à la mémoire des
morts ; en hébreux.) ↵

« Que le nom de Dieu soit sanctifié. » (en
hébreu). ↵

75)

Proverbes, 1er, 7. 𐤑

76)

Job, Ier, 21. 4

Zohar ; « L'éclat de la lumière », recueil de dix-neuf ouvrages. de titres, d'époques, d'auteurs différents. C'est un des livres de la cabale. 4

79)

Premier acte qui marque rentrée du Shabbat ou d'une fête. ⚡

80)

Mon combat. ↵

81)

Debout les Hongrois ! ↵

